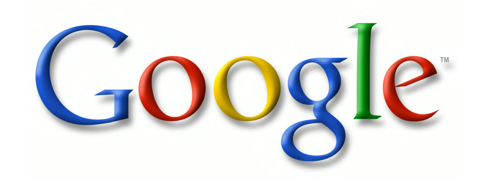


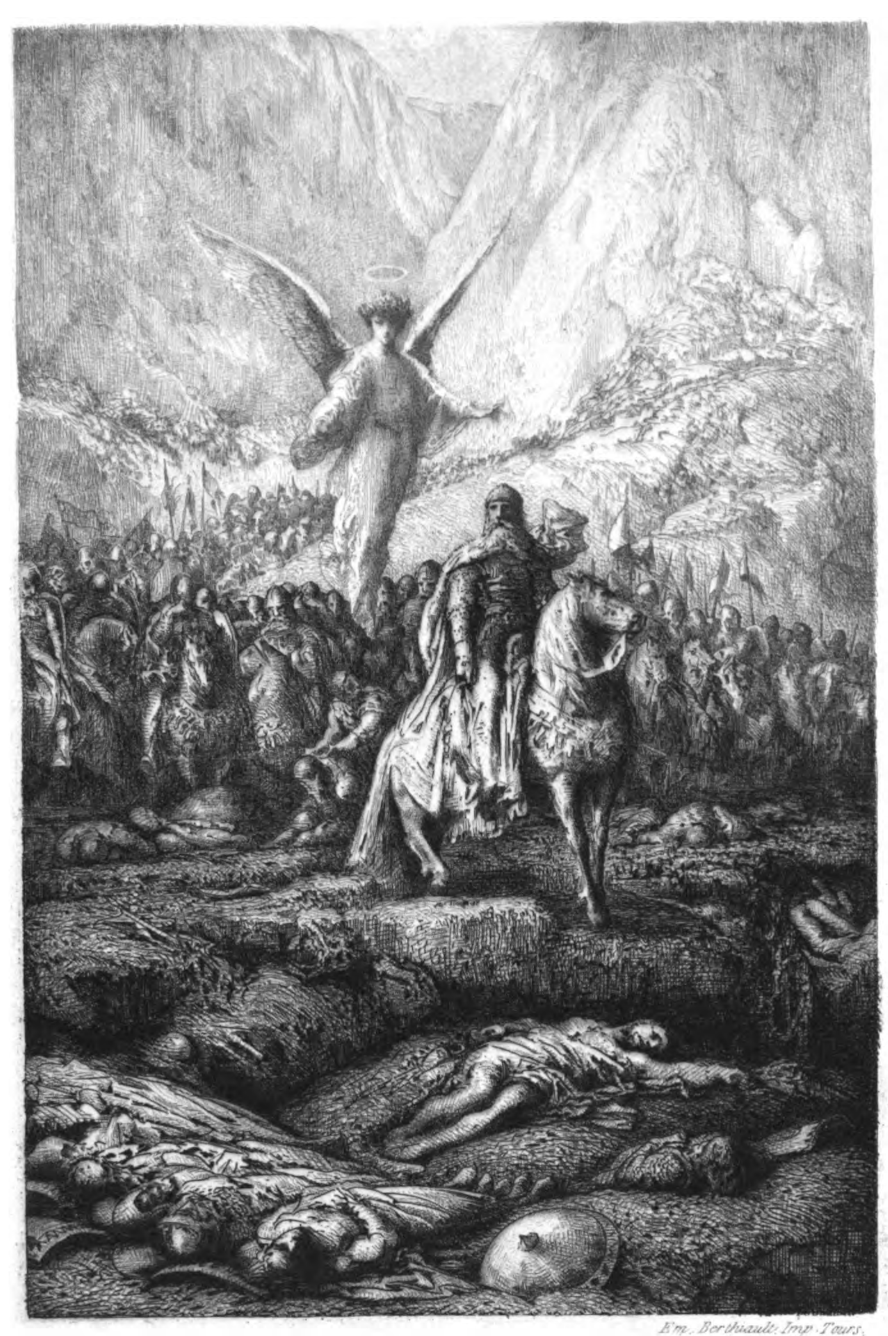



BIB. COLL.
VALGIR. S.J



LA CHANSON

DE ROLAND


Em. Berthiault Imp. Tours.

Charles est revenu à Roncevaux;
A cause des morts qu'il y trouve, commence à pleurer :
« Seigneurs, dit-il aux Français, allez le petit pas;
« Car il me faut aller seul en avant,
« Pour mon neveu Roland, que je voudrais trouver... »

(Vers 2855-2859.)

LA CHANSON
DE ROLAND

TEXTE CRITIQUE

ACCOMPAGNÉ D'UNE TRADUCTION NOUVELLE

ET PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE

PAR

LÉON GAUTIER

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES

AVEC EAUX-FORTES PAR CHIFFLART ET V. FOULQUIER

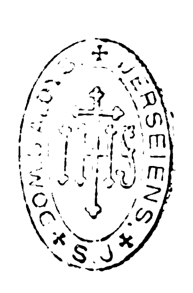
ET UN FAC-SIMILE



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXII


S.J

INTRODUCTION

A

HISTOIRE

D'UN

POËME NATIONAL

La France possède, depuis plus de huit siècles, une Épopée religieuse et nationale. Le plus ancien, le plus beau chant de cette Épopée est consacré à un héros dont l'Histoire parle peu, mais qui résume dans sa personnalité puissante les idées, la mission, la générosité et l'héroïsme antiques de la France. Roland, c'est la France faite homme. Il n'est pas d'histoire aussi historique que cette légende où toute la vie et tout le cœur de la France ont passé; il n'est pas de chronique comparable au chant épique où cette légende s'est un jour condensée. Et ce chant, c'est le poëme dont nous allons parler.

Cette histoire, hélas! ne sera pas toujours joyeuse à raconter. La vie d'un poëme ressemble quelque peu à celle d'un homme. Elle traverse sans doute des périodes de gloire et de

lumière, mais aussi des phases d'ingratitude et d'oubli. C'est ce qui est arrivé à la *Chanson de Roland*, qui, tour à tour, a été l'objet d'une popularité légitime et d'un dédain immérité. Nous raconterons sa mauvaise comme sa bonne fortune. Ces pages consacrées à notre gloire, nous les écrivons au milieu des malheurs de la Patrie. Puissent les beaux vers de ce Chant national consoler ceux qui pleurent aujourd'hui sur leur pays; puisse ce récit du passé nous rendre la confiance en l'avenir!

I. — LE GERME

« Roland, préfet de la Marche de Bretagne, mourut dans « ce combat [1] : » voilà tout ce que nous apprend l'Histoire sur l'un des héros dont la gloire a été le plus œcuménique. Peu de contrées ont été sans entendre le nom de Roland. Une Épopée tout entière, une véritable Épopée nationale lui doit son existence et sa beauté; les plus grands poëtes s'en sont inspirés; le peuple, — honneur plus rare encore, — le vrai peuple a conservé obstinément jusqu'à nos jours la mémoire de Roland, et, à l'heure même où nous écrivons ces lignes, quelque paysan sans doute lit en pleurant, dans *Galien le Restauré* ou dans les *Conquestes du grand Charlemagne*, le récit défiguré, mais encore héroïque, de sa mort à Roncevaux. Il n'est peut-être pas de popularité comparable à cette popularité. Et si vous me demandez d'où tant de gloire a pu sortir, je vous répèterai ces huit mots d'Éginhard : *In quo prœlio Hruodlandus, limitis Britannici præfectus, interficitur.* Voilà pourtant ce que c'est que de bien mourir! Ce préfet de la Marche de Bretagne n'a fait que son devoir quand, au fond de je ne sais quel vallon obscur, il résista vaillamment à la perfidie des Gascons. Mais c'est ainsi que Dieu récompense souvent le simple accomplisse-

[1] *Vita Karoli*, IX.



ment d'un devoir... Quoi qu'il en soit, nous connaissons maintenant le germe, l'humble germe de notre poëme national : « Comme Charles revenait de son expédition d'Espagne, en « 778, son Arrière-garde fut attaquée par des montagnards « basques. Un certain Roland périt dans cette affaire avec « beaucoup d'autres. » O petits commencements d'une grande chose !

II. — COMMENT NAÎT UN POEME ÉPIQUE

Pour qu'une plante sorte du sol, s'élève, croisse et s'épanouisse au soleil, il ne suffit pas que le germe en ait été déposé dans la terre : il lui faut encore un certain milieu, une certaine température, je ne sais quel heureux mélange d'humidité et de chaleur.

Il en est de même d'une Épopée. Le Germe ne suffit pas, et, pour qu'elle arrive à son terme, plusieurs autres conditions sont de rigueur. Nous allons les énumérer ici, pour avoir la joie de constater bientôt qu'elles ont été surabondamment remplies par notre Épopée nationale...

Tout d'abord, l'Épopée véritable, populaire, spontanée, n'est jamais née et ne peut naître qu'à une époque sincèrement primitive, à un moment où le sens historique n'existe pas encore, où la légende règne, et règne sans rivale.

Pour que l'Épopée existe, il lui faut non-seulement un *moment,* mais un *milieu* spécial. Si l'Hymne, l'Ode, la Poésie lyrique sont essentiellement humaines, l'Épopée est essentiellement nationale. Certaines fleurs ne croissent que dans la terre de bruyère : l'Épopée, elle, ne croît que dans un peuple, ou plutôt dans une patrie. Il lui faut une nation déjà formée et ayant conscience d'elle-même ; il lui faut surtout une nation qui réunisse quatre qualités dont l'assemblage n'est point rare en des temps simples : religieuse, militaire, naïve et chanteuse. J'ajouterai que cette nation ne doit pas être, à l'heure où se

produit l'Épopée, dans une situation calme et prospère. Jamais la paix n'a rien produit d'épique. La lutte est nécessaire à l'Épopée : elle naît sur un champ de bataille, aux cris des mourants qui ont donné leur vie à quelque grande cause. Elle a les yeux au ciel et les pieds dans le sang.

Ce n'est pas tout : car, jusqu'ici, nous sommes dans le vague. A l'Épopée il faut encore un fait positif, un fait central qu'elle agrandira en le racontant. Ce fait est presque toujours historique. Le plus souvent encore il est triste : c'est une défaite, c'est une mort. Le plus grand élément de toute poésie vraie, c'est la Douleur quand ce n'est point la Sainteté.

Voici donc que l'Épopée a son milieu et son moment ; voici qu'elle est aussi en possession d'un sujet précis...

Que lui manque-t-il encore? Rien, sinon un héros. Mais ce héros, il faut qu'il résume complétement son époque et sa nation. Il faut aussi qu'il domine le « fait épique »; oui, qu'il le domine de très-haut, jusque-là que ce fait n'ait aucune signification sans lui et lui emprunte toute son importance.

Telle est, d'ailleurs, dans la formation de l'Épopée, tout le rôle de la Réalité ; mais c'est ici qu'il convient de faire la part de l'Imagination. Elle est considérable. Certains esprits trop rigoureux veulent aujourd'hui trouver un fondement historique à tous les « noms propres », à tous les vers et presque à tous les mots de nos vieux poëmes nationaux. C'est se méprendre étrangement sur les procédés de l'esprit humain. A peine est-il en possession d'un fait positif, — une défaite nationale ou la mort de quelque héros célèbre, — le peuple (car c'est de lui qu'il s'agit) développe ce fait, le dénature, l'exagère, lui donne une allure et des proportions nouvelles. Il n'attend pas longtemps pour se livrer à ce labeur qui consiste à transformer l'histoire en légende. Il se met immédiatement à ce travail dont il n'a pas conscience et qu'il exécute souvent avec une rapidité remarquable. Les choses se sont toujours passées de la sorte et se passeront toujours ainsi, même aux époques de *civilisation* et d'imprimerie ; mais, à plus forte raison, dans les temps primitifs et de récit oral. En voulez-vous un exemple frappant?

Les tristes épreuves que nous venons de subir dans notre Paris assiégé nous le fournissent trop aisément. Certain jour nos soldats remportèrent sur l'ennemi (c'était à Chevilly, je pense) un avantage assez marqué, mais, hélas ! sans importance et sans proportions considérables. En moins d'une heure, l'esprit du peuple en avait fait une victoire immense. Même la foule se mit en mouvement, et des multitudes attendirent, dans nos rues encombrées, le passage de vingt mille, de trente mille, de quarante mille prisonniers prussiens. Voilà bien la formation de l'Épopée populaire. Jugez par là ce qu'il en devait être aux IXe et Xe siècles, alors qu'il y avait si peu de chemins, qu'on recevait si peu de nouvelles et que, passant seulement sur les lèvres populaires, elles étaient si difficilement exactes. Ce furent excellemment les siècles de la légende, et, partant, ceux de l'Épopée.

Mais le peuple ne se contente pas d'amplifier de la sorte les récits historiques, il les dénature autrement que par ses exagérations. Il existe toujours dans son esprit un certain nombre de personnages typiques qu'il groupe toujours dans la légende autour de son héros principal. C'est l'Ami, par exemple, c'est la Femme aimée, c'est le Roi, c'est le Vengeur, mais surtout c'est le Traître. On a dit avec raison que toutes les Épopées indo-européennes se résument dans le combat du Bien et du Mal. Or, le Traître, c'est le Mal. Le peuple, dans tous ses malheurs, et principalement dans toutes ses défaites, voit un traître. Depuis le commencement de cette guerre de 1870, qu'entendons-nous dire à tous nos soldats, à tous nos paysans, à tout le peuple? « On nous a trahis, on nous a vendus. » Les Français, en particulier, ne peuvent s'imaginer vaincus que par la trahison. Il en a toujours été de même. Tout Roncevaux donne l'idée d'un Ganelon, et, s'il n'existe pas, on l'invente. C'est ainsi que ce type et bien d'autres prennent de toute nécessité leur place dans une Épopée digne de ce nom. Il y entre aussi quelques-unes de ces histoires universelles, de ces contes cosmopolites, de ces légendes qui sont le fonds commun de toute l'humanité et que l'on retrouve, en effet, chez tous

les peuples, à toutes les époques. On les insère tant bien que mal dans le tissu du récit épique, qui maintenant est complet. Désormais l'Épopée a toutes ses conditions de vie : ELLE EST.

En résumé, l'Épopée naît à une époque primitive, au sein d'un peuple religieux, militaire et chanteur. Il convient qu'elle possède un grand fait historique qui soit le centre d'une légende profondément nationale ; il lui faut enfin mettre la main sur un héros qui représente exactement tout un temps et tout un peuple. Le fait historique qui sert de base à l'Épopée devra en outre être amplifié par les exagérations populaires, et, à côté du héros réel, le peuple ne tardera point à placer vingt héros imaginaires, qui sont les types immortels de l'Amitié, de l'Amour, et surtout de la Trahison et du Mal... [1].

Voyons si toutes ces conditions ont été remplies par l'Épopée française, et en particulier par notre *Chanson de Roland.*

III. — COMMENT EST NÉ NOTRE ROLAND

S'il faut à l'Épopée, pour se produire librement, une époque primitive et simple ; s'il lui faut des générations éprises de la légende et auxquelles le sens critique soit presque absolument

[1] Sur l'origine et la composition de l'Épopée, cf. l'*Histoire poétique de Charlemagne,* par G. Paris, pp. 1-10 : « L'Épopée n'est autre chose que la poésie nationale développée, agrandie et centralisée... C'est une narration poétique fondée sur une poésie nationale antérieure... Elle se compose essentiellement de quatre choses : *les Faits, — l'Idée, — les Personnages, — la Forme.* Les Faits et les Personnages doivent être fournis par la tradition nationale. L'Idée offre déjà plus de champ à l'action personnelle : l'idée d'une épopée est, en effet, religieuse et morale. La prédominance d'un de ces aspects sur l'autre, le développement même de ces idées permet au poëte de marquer son sujet de son empreinte. Toutefois, dans leur essence, elles lui sont fournies par la nation, et il ne peut être infidèle à la direction générale qu'elle lui indique. Enfin la Forme, tout en étant aussi déterminée par la poésie antérieure, laisse au talent du poëte une grande liberté de se manifester... » (pp. 3, 4, 5.)

étranger, il faut avouer que les IXe et Xe siècles furent admirablement favorables à l'essor de notre poésie nationale. Seule alors, l'Église gardait les secrets de la vraie science et de la critique sévère. Mais, partout ailleurs, que de fables, et quel amour opiniâtre pour la fable! Lorsque les Bollandistes écrivirent leur merveilleux Recueil, les Actes des saints qui exercèrent le plus péniblement la sagacité de leur critique furent ceux de cette étrange époque. Même ils durent, au XIe siècle, constater un véritable débordement de la légende, qui mérite alors le nom de mensonge. Mais, dans la littérature populaire, le triomphe de la légende était plus entier, plus éclatant encore: c'est ce qu'attestent tous les monuments de cette époque. En voulez-vous une preuve entre mille? Vers la fin du Xe siècle, un chroniqueur, que dis-je? un faussaire, s'imagina d'appliquer à Charlemagne LUI-MÊME un texte qu'Éginhard avait appliqué aux seuls messagers de l'Empereur. Oui, l'historien avait dit: « Les députés de Charles vinrent à Jérusalem, » et Benoît, moine de Saint-André au mont Soracte, ne craint pas d'écrire: « Charles vint à Jérusalem. » Vite, la légende s'empare de cette fable; vite le peuple admet et croit que le fils de Pépin est allé *en personne* adorer le Saint Sépulcre [1]. Et plus d'un poëme, notez-le bien, est sorti de cette légende que tout un peuple avait rapidement et universellement adoptée. Et tout le moyen âge est plein de cette tradition singulière; et la Bibliothèque bleue l'offre encore aujourd'hui à la crédulité de ses nombreux lecteurs. Combien d'autres exemples nous pourrions citer!

S'il faut à l'Épopée, pour se développer et fleurir au soleil

[1] V. les *Épopées françaises*, (t. II, p. 265), où nous avons, le premier, développé cette thèse. Éginhard (*Vita Karoli*, c. XVI) avait dit: « Cum *legati Karoli* quos cum donariis ad sanctissimum Domini ac Salvatoris nostri sepulchrum locum que resurrectionis miserat, ad eum venissent, etc. etc. » Et, dans la *Chronique* du moine Benoît, on lit: « Cum ad sacratissimum Domini ac Salvatoris Jesu Christi sepulchrum locumque resurrectionis *Carolus advenisset*, etc. etc. » (Pertz, *Scriptores*, III, pp. 710, 711). Toute la suite du texte d'Éginhard a été tronquée dans le même sens: nous l'avons longuement fait voir. (l. l., pp. 263-266.)

de l'histoire, « une nation déjà formée [1] et ayant conscience d'elle-même, religieuse, militaire, naïve et chanteuse, » aucun peuple, dans l'Europe moderne, n'a mieux mérité que la France de posséder ce trésor enviable d'une poésie héroïque. Dès le IX[e] siècle, tout au moins, il a certainement existé, au nord de notre Loire, une forte, une indomptable nationalité que rien n'a pu détruire. Les ancêtres de ceux qui pensent aujourd'hui étouffer notre France erraient alors sans nom dans je ne sais quelles steppes inhabitées, comme des tribus de sauvages, ayant à peine une hutte ou une tente pour patrie mobile. L'Angleterre voyait encore l'élément saxon lutter effroyablement dans son sein contre l'élément breton, et tout à l'heure elle allait être envahie par des Français : elle n'avait vraiment pas le loisir de se donner un poëme national. L'Italie était fragmentée en mille tronçons qui cherchaient en vain à se rejoindre : mille tronçons ne produisent pas une voix; mille petites villes haineuses et turbulentes ne produisent pas une Épopée. L'Espagne ouvrait volontiers la bouche pour chanter dans ses montagnes demeurées libres; mais bientôt le poing musulman la bâillonnait. Seuls, malgré nos misères, malgré les brutalités de la féodalité naissante, malgré les violences des Normands envahisseurs, seuls nous étions de taille à posséder une poésie nationale, parce que la France seule était alors une réalité, une unité puissante. Est-il besoin d'ajouter que nous étions une race religieuse et militaire? Les Croisades allaient bien le prouver au monde entier, les Croisades qui sont une œuvre si particulièrement française. Naïfs? ne l'étaient-ils pas, ces pauvres gens de France qui se mirent alors en route vers la Ville sainte, et qui, à la vue de chaque village, demandaient : « N'est-ce point là Jérusalem? » Ne l'était-il pas encore, deux

1 La formation même de cette nationalité est favorable à la poésie : « De même que toute combinaison chimique est accompagnée d'un dégagement de chaleur, de même toute combinaison de nationalités est accompagnée d'un dégagement de poésie. » (Lemcke, *Études sur les ballades traditionnelles de l'Écosse, Jahrbuch für romanische Literatur,* t. IV.) Cf. G. Paris, l. l., p. 3.

siècles plus tard, ce Joinville qui est peut-être le type le plus pur du Français au moyen âge? Enfin, voici une autre, voici une dernière question : « Étions-nous un peuple chanteur? » Tacite et Éginhard vont répondre. L'un dit des Germains, qui allaient bientôt envahir notre sol et se fondre avec nos pères : *Celebrant carminibus antiquis originem gentis conditoresque*[1]. L'autre nous montre chez les Franks, qui déjà avaient opéré leur fusion avec nous, *barbara et antiquissima carmina quibus veterum actus et bella canebantur*[2]. Donc, nous savions chanter, et nous chantions; donc, notre peuple avait vingt fois toutes les conditions requises pour enfanter une Épopée. Il n'y manqua point.

Il est beau de savoir chanter; mais encore faut-il trouver une digne matière à ses chants. Faute d'un noble sujet, toute Épopée languit et meurt. La nôtre se fût flétrie en son germe; mais voici Charlemagne : elle vécut. Nous avons dit ailleurs que sans cet homme prodigieux nous n'aurions pas possédé de poésie profondément nationale. On nous a reproché cette *hyperbole*[3] : nous ne nous en dédisons pas. Quelques chants provinciaux, tels que les *Lorrains* et *Raoul de Cambrai*, eussent peut-être conquis sans Charlemagne une popularité restreinte dans l'espace et restreinte dans le temps : œuvre de poëtes mal baptisés, poëmes vraiment barbares qui ne sont l'expression ni de la pensée française, ni de la pensée chrétienne. Mais sans Lui rien de national, rien de beau, rien de durable. Ce colosse se tient debout à l'entrée du moyen âge,

1 *Germania*, cap. II. — Cf. ce texte des *Annales* (II, 88) : « Canitur adhuc barbaras apud gentes, » et Jornandès (*De Gothis*, cap. IV) : « Quemadmodum et in priscis Gothorum carminibus pene historico ritu in commune recolitur. »

2 *Vita Karoli*, cap. XXIX. (*Œuvres complètes d'Éginhard*, édition de la Société de l'Histoire de France, I, 88.) Cf. le texte précieux de la *Vie de saint Ludger, premier évêque de Munster,* par Altfrid (première moitié du IXe siècle). Le Saint guérit un aveugle *qui antiquorum actus regumque certamina bene noverat psallendo promere.* » (Acta sanctorum Bollandiana, 26 mars.)

3 Paul Meyer, *Recherches sur l'Épopée française,* dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 28e année, p. 327.

repoussant d'une main la grande invasion germanique, et de l'autre main la grande invasion musulmane. Il leur crie : « Halte ! » et ces deux torrents font mieux que s'arrêter : ils reculent. Le monde moderne peut enfin commencer, et le Christianisme remplir plus librement son rôle social, malgré tant d'obstacles et au milieu de tant de ténèbres. De ses lèvres aimantes, Charles baise la Croix qui a sauvé le monde; sur son cœur il étreint la Papauté comme une mère dont il veut pour longtemps assurer la vie désormais libre, honorée, glorieuse. Toute son œuvre est là, et voici bien les deux grandes choses qu'il a faites : il a clos l'ère des invasions; il a rendu la Vérité indépendante. C'est en vain qu'on a voulu comparer à César, à Napoléon, à d'autres génies, ce protecteur très-intelligent de l'Église romaine, ce fondateur très-puissant du grand Empire catholique. En vérité, ces comparaisons lui sont injurieuses, et, comme M. de Montalembert nous l'écrivait il y a deux ans : « Il ne faut point surtout comparer entre eux Charlemagne et Napoléon : Charlemagne, le plus honnête de tous les grands hommes, et Napoléon, celui de tous qui a le plus méprisé la conscience humaine ! »

Eh bien ! c'est dans l'histoire de Charles, de ce géant, que notre Épopée va trouver ce fait central dont nous avons déjà parlé et qui lui est rigoureusement nécessaire.

Un jour, — c'était en l'année 777, et Charles n'avait que trente-cinq ans, — il reçut à Paderborn une visite étrange : deux émirs d'Espagne se présentèrent devant lui et se donnèrent au roi des Franks, eux et leurs villes [1]. L'un d'eux, Soleyman-Ebn-Jaktan-Alarabi, était gouverneur de Saragosse; l'autre est appelé « Abuthaur » par nos historiens. Le fils de Pépin vit bien vite à qui il avait affaire, et dut se rappeler cette parole de l'Évangile : « Tout royaume divisé contre soi périra. » Les musulmans d'Espagne étaient en pleine discorde.

[1] « Venit in eodem loco ac tempore, ad regis præsentiam, de Hispania Sarracenus quidam, nomine Ibinalarbi, cum aliis Sarracenis sociis suis, dedens se ac civitates quibus cum rex Sarracenorum præfecerat » (Eginhard, *Annales*, ann. 777, reproduit par le Poëte saxon, etc., etc.)

Les deux Émirs se plaignaient vivement du kalife Abd-el-Raman, qui avait été chassé d'Afrique et s'était réfugié en Espagne pour y fonder la seconde dynastie des Ommiades. Or, il se trouvait que Charles n'avait alors rien à faire : la Saxe était tranquille et l'Italie ne l'inquiétait pas. Traverser les Pyrénées, étendre les limites du nom chrétien, éloigner ces musulmans qui faisaient du prosélytisme à coups de sabre et ne se lassaient point d'envahir tant qu'il y avait de la terre devant eux : cette belle entreprise tenta la grande âme du roi frank. Il partit au cœur de l'hiver, n'étant pas homme à laisser perdre une bonne occasion. Deux armées chrétiennes franchirent les Pyrénées, l'une à l'Occident, l'autre à l'Est; leur rendez-vous était sous les murs de Saragosse. Charles s'empara de Pampelune; mais il semble, suivant les historiens arabes, qu'il échoua devant Saragosse et que cette ville ne lui ouvrit pas ses portes comme Soleyman-Ebn-Jaktan-Alarabi le lui avait promis. Le Roi ne s'étant point préparé aux longueurs d'un siége, il n'y avait plus rien à tenter dans l'Espagne, qui d'ailleurs était conquise jusqu'à l'Èbre. Charles donna le signal de la retraite. C'est ici que se place l'épouvantable catastrophe dont Éginhard n'a pu dissimuler toute la gravité, et qui devint aisément le centre de notre Épopée...

Il faut ici se représenter la grande armée franke serpentant dans les défilés des Pyrénées et descendant vers la Gascogne. Que le peintre s'imagine la variété merveilleuse des costumes militaires de cette époque, les uns tout germains et barbares, et les autres qui gardent encore quelque reste de l'armure romaine. La Grande Armée s'avance, Charles en tête : elle passe..., elle est passée. C'est le tour de l'arrière-garde, où l'on voit toute l'élite de la cour germaine de Charles, le comte du palais Anselme; Eggihard, le « prévôt de la table royale »; Roland, le préfet des Marches de Bretagne, et cent autres. Ils marchaient sans défiance, se disant sans doute qu'une guerre venait de s'achever, et que, jusqu'à la prochaine expédition, ils auraient quelques jours de repos. Ils arrivaient à ce lieu de la montagne qu'indique aujourd'hui la petite chapelle d'Iba-

gueta. Le défilé est tellement étroit dans ce passage, que deux ou trois hommes y peuvent seuls marcher de front. A droite et à gauche s'élèvent des forêts impénétrables. Tout à coup, un bruit terrible se fait entendre. Ce sont des cris de joie, des cris sauvages. Un grand mouvement se fait dans les bois : des milliers d'hommes en sortent et se jettent sur ces soldats qui marchent deux à deux entre des rochers... Ces agresseurs inattendus, c'étaient les montagnards basques que tentait l'espoir d'un gros butin, et qui d'ailleurs, comme tous les montagnards, n'aimaient pas que l'on violât ainsi leurs montagnes. Ils précipitèrent les Franks dans le petit vallon qui est là, tout près, afin de se donner la joie de les égorger plus à l'aise. Et, de fait, ils les massacrèrent tous : oui, tous, jusqu'au dernier. Ces vieux soldats, qui avaient fait toutes les campagnes de Charles, ils périrent là obscurément, frappés par des ennemis inconnus et vils. Leurs cris de mort parvinrent sans doute jusqu'aux oreilles du Roi qui voulut les venger et revint sur ses pas pour punir une aussi lâche agression. Mais, hélas! la nuit noire était tombée, et Charles ne trouva plus un seul Gascon sur le champ de bataille que couvraient les corps sanglants des héros franks. On fouilla vigoureusement les bois voisins; mais on n'y trouva aucun montagnard : ils connaissaient trop bien ce pays, et s'y étaient trop facilement cachés. Vaincu par un aussi méprisable ennemi qu'il ne pouvait atteindre, le jeune roi dut, la rage au cœur, renoncer à toutes représailles. Il revint en France, et, comme le dit Éginhard, la douleur que lui fit ressentir cet échec effaça dans son âme le souvenir joyeux de toutes ses victoires en Espagne [1].

[1] Voici les textes très-importants sur lesquels s'appuie toute notre légende et d'où notre Chanson est sortie. = I. « Tunc Karolus, ex persuasione Sarraceni, spem capiendarum quarumdam in Hispania civitatum haud frustra concipiens, congregato exercitu, profectus est, superatoque in regione Wasconum Pyrinei jugo, primo Pompelonem, Navarrorum oppidum, aggressus, in deditionem accepit. Inde, Hiberum amnem vado trajiciens, Cæsaraugustam, præcipuam illarum partium civitatem, accessit, acceptisque quos Ibinalarbi et Abuthaur quosque alii quidam Sarraceni obtulerant obsidibus, Pompelonem revertitur. Cujus muros, ne rebellare posset, ad solum usque

La tradition rapporte que ces choses se passèrent dans le petit vallon de Roncevaux, entre les défilés de Sizer et le Val-Carlos. Il est *possible,* suivant la conjecture d'un savant con-

destruxit ac, regredi statuens, Pyrinei saltum ingressus est. *In cujus summitate, Wascones, insidiis collocatis, extremum agmen adorti, totum exercitum magno tumultu perturbant. Et licet Franci Wasconibus, tam armis quam animis, præstare viderentur, tamen et iniquitate locorum et genere imparis pugnæ inferiores effecti sunt. In hoc certamine plerique aulicorum quos Rex copiis præfecerat, interfecti sunt, direpta impedimenta et hostis, propter notitiam locorum, statim in diversa dilapsus est. Cujus vulneris acceptio magnam partem rerum feliciter in Hispania gestarum in corde Regis obnubilavit.* » (Éginhard, *Annales,* ann. 778. Reproduit par le Poëte saxon, *Historiens de France,* V, 143.) = II. « Hispaniam quam maximo poterat belli apparatu adgreditur Karolus, saltuque Pyrinei superato, omnibus quæ adierat oppidis atque castellis in deditionem susceptis, salvo et incolumi exercitu revertitur, *præter quod in ipso Pyrinei jugo Wasconicam perfidiam parumper in redeundo contigit experiri. Nam cum, agmine longo, ut loci et angustiarum situs permittebat, porrectus iret exercitus, Wascones, in summi montis vertice positis insidiis, (est enim locus ex opacitate silvarum, quarum ibi maxima est copia, insidiis ponendis opportunus), extremam impedimentorum partem et eos, qui, novissimi agminis incedentes, subsidio præcedentes tuebantur, desuper incursantes, in subjectam vallem dejiciunt, consertoque cum eis prœlio, usque ad unum omnes interficiunt ac, direptis impedimentis, noctis beneficio quæ jam instabat protecti, summa cum celeritate in diversa disperguntur. Adjuvabat in hoc facto Wascones et levitas armorum et loci in quo res gerebatur situs; econtra Francos et armorum gravitas et loci iniquitas per omnia Wasconibus reddidit impares. In quo prœlio Eggihardus, regiæ mensæ præpositus, Anselmus, comes palatii, et* HRUODLANDUS, BRITANNICI LIMITIS PRÆFECTUS, *cum aliis compluribus interficiuntur. Neque hoc factum ad præsens vindicari poterat, quia hostis, re perpetrata, ita dispersus est ut, ne fama quidem remaneret, ubinam gentium quæri potuisset.* » (Éginhard, *Vita Karoli,* IX.) = III. « Karolus... statuit, Pyrenæi montis superata difficultate, ad Hispaniam pergere *laborantique Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari.* Qui mons cum altitudine cœlum contingat, asperitate cautium horreat, opacitate silvarum tenebrescat, angustia viæ vel potius semitæ commeatum non modo tanto exercitui, sed paucis admodum pene intercludat, Christo tamen favente, prospero emensus est itinere... Sed hanc felicitatem transitus, si dici fas est, fœdavit infidus incertusque fortunæ vertibilis successus. Dum enim quæ agi potuerant in Hispania peracta essent et prospero itinere reditum esset, *infortunio obviante, extremi quidam in eodem monte regii cæsi sunt agminis. Quorum quia vulgata sunt, nomina dicere supersedi.* » (L'Astronome Limousin, *Vita Hludovici,* dans Pertz, *Scriptores,* III, 608). = IV. Anno 778,

temporain, que les Arabes se soient unis aux Basques dans cette aventure terrible, qui compromit un instant les destinées de Charles et pouvait compromettre celles de tout l'Occident chrétien [1]. Ce qu'il y a de certain, c'est que le désastre fut considérable. L'intensité de la légende prouve même que les historiens ont atténué cette défaite. Un simple accident d'arrière-garde n'aurait jamais produit un tel dégagement de poésie.

Voilà, voilà bien notre fait central : mais quel sera notre héros ?

Le héros, dans une Épopée, c'est rarement le Roi [2], que sa grandeur attache parfois au rivage et auquel, dans la poésie primitive, on garde plus souvent le rôle de vengeur. Ici, ce n'est pas Charles, mais Roland. Or, nous ne pensons pas que dans aucune Épopée il existe un héros qui résume plus fidèlement son temps et son pays. La Légende en a fait d'autant plus volontiers un type, un idéal complet, que l'Histoire nous avait laissé sur lui moins de détails. Le peuple lui a prêté la taille et la force d'un géant [3] : car ces générations étaient fortes et

rex Karolus cum magno exercitu venit in terram Galliciam et adquisivit Pampalonam. Deinde, accepit obsides in Hispania de civitatibus Abitauri atque Ebilarbii quorum vocabulum Osca et Barzelona necnon et Gerunda. Et ipsum Ebilarbium vinctum duxit in Franciam. » (*Annales Petaviani*, ann. 778, *Historiens de France*, V, 14.) Cf. *Chronicon Laurisha mense*, etc.

[1] V. Reinaud, *Invasions des Sarrazins en France*, p. 96. — Il ne faut point perdre de vue ce texte d'Éginhard, qui nous montre en 806 les habitants de Pampelune et de toute la Navarre RENTRANT SOUS LA DOMINATION DE CHARLES après s'être donnés aux Sarrasins QUELQUES ANNÉES AUPARAVANT.

[2] « En général, le Héros Indo-Européen n'est pas le Roi : il appartient toujours à la descendance la plus illustre, mais il n'est pas le Chef des chefs. Ainsi ce n'est pas Rama, mais Dasaratha, qui représente la splendeur de la Royauté indienne. Il en est de même dans le *Maha-Barata* et dans le *Schanameh*. A côté du héros Rustem, il y a le roi de Perse, Kaus. A côté d'Achille, Agamemnon. Ce n'est pas le Roi des rois, mais le fils de Pélée qui peut tuer Hector et accomplir l'œuvre de la prise de Troie. C'est Parceval avec ses compagnons, et non pas le roi Artus, qui conquerra le Saint Graal... » (D'Avril, *Chanson de Roland*, p. XXXI.)

[3] V. sur la taille gigantesque de Roland, outre vingt passages de nos Chansons, le trop fameux distique de la ville de Spello : « *Orlandi hic Caroli*

d'une santé énergique. On a fait de Roland un soldat uniquement épris de la guerre : c'est que telle fut en réalité la plus chaude passion des Franks, et plus tard des Français. On n'a point manqué de lui attribuer une bravoure de lion : l'Histoire ne nous atteste-t-elle pas, à chacune de ses pages, que le courage était chez nos pères une vertu presque banale? Mais on n'a pas oublié de lui prêter aussi quelques défauts qui sont les nôtres : il est brutal comme un soldat, colère comme un barbare, boudeur comme une femme ou comme un enfant. Néanmoins on lui pardonne beaucoup, comme à tous les Français, parce qu'il a le cœur haut et large. Les proportions de ce cœur sont, en vérité, magnifiques : Roland ne connaît pas les petitesses de la vengeance; il n'est pas de la race étroite des rancuniers : encore une vertu française. Mais surtout qui peindra son amour pour la France? Où sont-ils, ces esprits aveugles ou myopes qui prétendent que le patriotisme n'est pas chez nous âgé de plus de cent ans? A coup sûr Roland aime autant son pays que le plus sincère et le plus dévoué des volontaires de 1792. La France! il n'a que ce mot à la bouche et cet amour au cœur, et voici quelques mots qui sont le résumé de son âme : « Terre de France, vous êtes un doux pays! » Quand la France est en péril, il regarderait comme une honte de penser à tout autre être aimé, même à sa fiancée, même à la belle Aude. Il se rue dans la mêlée en songeant à deux choses, à la France et à sa gloire pour laquelle il a des soins délicats et tendres. C'est là justement ce qu'on a si bien appelé l'*honneur français*, et qui ne se retrouve point ailleurs. La piété, une piété profonde et forte, domine et pénètre toutes les vertus de

magni metire nepotis — Ingentes artus. Cœtera facta docent ». Génin a cité avant nous le témoignage de Gryphiander : « En effet, nous autres, Allemands, quand nous voyons un homme de taille ample et haute, un colosse quelconque, nous disons : C'est un Roland. » (*De Rolandis seu Weichbildis.*) Cf. dans l'*Introduction* de Génin (p. XXII-XXIV) le curieux récit de l'historien du prince palatin Frédéric II, qui eut la curiosité d'ouvrir le tombeau de Roland à Blaye et n'y trouva, au lieu d'ossements gigantesques, « qu'un tas d'osselets à peu près gros comme deux fois le poing. » (Hubertus Thomas Leodius, *De Vita Frederici II*, lib. I, p. 5.)

Roland : rien n'est plus français que ce mélange. Lisez Villehardouin et Joinville, lisez les vers de Thibaut de Champagne et de Quènes de Béthune, lisez tous nos chroniqueurs et tous nos poëtes : vous constaterez partout, chez le chevalier de France, une foi simple et rude, voire même certains éléments de sainteté, que peut-être on ne trouverait pas ailleurs au même degré. Nous ne pouvons qu'indiquer fort rapidement les éléments d'une constatation très-facile : les textes se pressent sous notre plume. Roland, en résumé, nous apparaît comme le type le plus héroïque, mais surtout LE PLUS EXACT, de la race française[1]. Il remplit donc toutes les conditions du héros épique.

Telle est, dans la formation de la légende Rolandienne, « le rôle de l'histoire, de la réalité; mais il faut, comme nous l'avons dit, faire la part de l'imagination ». Transportons-nous, si vous le voulez bien, aux IXe et Xe siècles. Placés fort loin des Pyrénées et connaissant à peine l'existence des Gascons, nos Français du Nord attribuèrent fort naturellement le désastre de Roncevaux à ces terribles Sarrazins qui devenaient de plus en plus les ennemis mortels, et, pour ainsi dire, uniques de la Chrétienté. La Prusse, dit-on, appelait la France de ce nom tout court : l'*Ennemi;* il en fut de même des musulmans aux yeux de nos pères. La grande invasion de 792-793, et la victorieuse défaite du comte Guillaume sur la rivière de l'Orbieux, à Villedaigne, ne firent que donner une nouvelle force à ces idées et augmenter encore cette confusion[2]. Tout ennemi

[1] V. dans les *Épopées françaises*, II, pp. 152-159, le « Portrait de Roland d'après toutes les Chansons de geste ».

[2] Sur l'invasion terrible de 792-793 nous possédons les textes les plus précieux : I. « Anno 792, Sarraceni, Septimaniam ingressi prælioque cum illius limitis custodibus atque comitibus conserto, MULTIS FRANCORUM INTERFECTIS, ad sua regressi sunt. » (Éginhard, *Annales*, 796.) = II. « Anno 793, Sarraceni, venientes Narbonam, suburbium ejus igne succenderunt multosque Christianos, ac, præda magna capta, ad urbem Carcassonam pergere volentes, obviam eis exiit Willelmus, quondam comes, aliique comites Francorum cum eo, commiseruntque prælium super fluvium Olivcio, ingravatumque est prælium nimis CECIDITQUE MAXIMA PARS IN ILLA DIE EX POPULO CHRISTIANO.

de la France fut dès lors décrété musulman par l'opinion populaire. En 812, nouvelle trahison des Gascons [1]. En 824, les Français sont encore surpris dans les Pyrénées par ces montagnards rusés et cruels : les comtes Eble et Asinaire périssent dans cet autre Roncevaux [2]. Ces nouveaux échecs confirment la légende du désastre primitif AVEC LEQUEL ILS SE CONFONDENT; mais on ne laisse pas de les mettre également sur le compte des Sarrazins. Ce fut bien pis encore au XIe siècle. La haine des deux races fut alors à son comble. Le monde entier ne parut plus qu'un champ de bataille immense où combattaient, la lance au poing, les champions et les ennemis de Jésus-Christ. Il importe donc assez peu qu'il y ait eu *réellement* des Sarrazins à Roncevaux en 778. L'imagination fut ici la plus forte et donna pour unique ennemi à la France ses adversaires les plus redoutables. Rien n'est plus logique.

Et maintenant voyez, voyez se former petit à petit la légende de notre *Roland*. Le fait historique de 778 a été exagéré, dilaté, agrandi. On a fait de Roncevaux une défaite gigantesque d'où peut dépendre la vie de tout un grand peuple et qui conduit aux précipices la France avec l'Église elle-même. Les Gascons ont été transformés en Sarrazins. Le premier rôle de ce drame élargi a été hardiment donné à Roland, et l'on n'a laissé au roi Charles que la mission de le venger. Ces représailles, il est vrai, n'ont aucune réalité dans l'histoire; mais l'idée de la Justice et du Châtiment est trop ancrée dans l'esprit du peuple pour qu'il puisse tolérer que les vainqueurs de Roland

Willelmus autem pugnavit fortiter in die illa... Sarraceni vero, collectis spoliis, reversi sunt in Hispaniam. » (*Annales Moissacences*, ann. 793. — Cf. *Annales Fuldenses* et *Hepidanni monachi Annales.*) Des quelques lignes qui précèdent sont sortis toute la geste de Guillaume-au-court-nez et le beau poëme d'*Aliscans* que nous nous proposons de traduire.

[1] « Superato pene difficili Pyrenæorum transitu Alpensium, Pampelonam Ludovicus descendit... Sed, cum per ejusdem montis remeandum foret angustias, WASCONES, NATIVUM ASSUETUMQUE FALLENDI MOREM EXERCERE CONATI, mox sunt prudenti astutia deprehensi. » (L'Astronome Limousin, *Vita Hludovici*, § 18; Pertz, *Scriptores*, II, 615, 616.)

[2] Éginhard, *Annales*, 824. Éd. Teulet, I, 372. — L'Astronome Limousin, *Vita Hludovici;* Pertz, *Scriptores*, II, 628.



restent longtemps impunis. Donc, — au lieu de chercher inutilement, comme dans Éginhard, la trace des Gascons devenus invisibles, — Charles rencontre les Sarrazins et leur inflige dans notre poëme une défaite honteuse. Dans notre légende, comme dans le drame populaire, l'Innocence à la fin triomphe et la morale est satisfaite. Et voilà le canevas de presque toute notre Chanson.

Néanmoins, il y manque un élément important, une personnalité, un type nécessaire. Que la légende ait dû inventer les noms des Rois ou des Émirs sarrazins, rien de plus naturel; qu'elle leur ait prêté les mœurs et les costumes des princes ou des barons chrétiens, rien de plus conforme aux procédés de la poésie populaire; qu'elle nous fasse assister à des Conseils tenus par des rois païens et nous en offre une peinture toute semblable à celle de nos propres Assemblées françaises : c'est encore un usage des Épopées anciennes. Je ne m'étonne pas que le poëte ait emprunté à la Bible le miracle de Josué arrêtant le soleil et qu'il l'ait approprié à Charlemagne, notre Josué. Je m'explique encore qu'il ait plusieurs fois employé les songes et nous ait décrit les présages surnaturels qui annoncèrent la mort de Roland : ce sont là de ces histoires universelles qui circulent chez tous les peuples et qu'on retrouve dans toutes leurs poésies. Mais je ne comprendrais pas que la légende eût omis de créer ce type qui existe dans toutes les Épopées indo-européennes : le Méchant, le Maudit, le Traître. Il fallait, de toute nécessité, qu'elle incarnât ce type dans un homme vivant et qu'elle lui communiquât une vie réelle; car la Légende ne connaît pas les abstractions et ne nous montre que des êtres de chair et d'os. A la légende de Roland il fallait un traître.

Ce fut Ganelon.

Ils se sont étrangement trompés, ceux qui ont avidement fouillé les chroniques pour faire de Ganelon un personnage historique, réel. Génin, malgré tout son esprit et bien qu'il adoptât une vieille idée de Leibnitz, nous paraît avoir fait fausse route lorsqu'il nous a offert le fameux Wenilo, arche-

vêque de Sens, comme le modèle de notre traître épique [1]. En réalité, les deux personnages ne se ressemblent que de très-loin. Ce triste prélat qui trahit la cause de Charles le Chauve pour embrasser le parti de Louis le Germanique et que Charles fit condamner au concile de Savenières en 859, est une bien pâle et bien pauvre figure en comparaison de notre Ganelon. Rien, rien de commun entre ce soldat haineux et cet évêque fluctuant. Ne nous attardons pas dans ces assimilations sans profondeur. C'est de la petite critique : élevons-nous plus haut. A nos yeux, Ganelon est le type *général* du Traître, et doit sans doute son nom à sa fonction, à son rôle lui-même. L'imagination a fait le reste; car enfin, par certains côtés, nos légendes sont des romans... D'ailleurs, la punition de Ganelon ne fut pas moins réclamée que celle des Sarrazins par l'indignation du bon sens populaire. Il a donc fallu le sacrifier aussi à ces exigences très-légitimes : de là son jugement et sa mort.

Désormais la Légende est complète. Vienne un grand poëte pour la fixer et pour l'écrire!

IV. — RÉSUMÉ SUR L'ORIGINE ET LES ÉLÉMENTS DE LA CHANSON

Notre lecteur maintenant peut répondre à cette question si longuement controversée : « Quelle est l'origine de l'Épopée « française? »

La question étant complexe, la réponse doit l'être aussi.

Il convient tout d'abord de faire la part à l'élément HUMAIN. Ces types universels du Traître, de l'Ami, du Vengeur, apparaissent dans la littérature de toutes les races. La Bible nous les offre aussi bien que le *Ramayana;* les Sémites nous les présentent aussi bien que les Aryens. La race, le climat, le

[1] F. Génin, la *Chanson de Roland*, *Introduction*, p. XXV-XXVIII.

tempérament, n'y font rien. C'est l'homme tout entier avec ses passions, ses défaillances, ses victoires. Et voilà ce que notre poésie nationale doit à l'Humanité.

Mais il est certain que la race indo-européenne a marqué aussi de son cachet propre la *Chanson de Roland* et toute notre Épopée française : c'est ce qu'a éloquemment démontré M. d'Avril dans la belle Introduction de son *Roland*. L'idée de la lutte entre le Bien et le Mal revêt, dans les poëmes indo-européens, un caractère singulier de précision et de grandeur. C'est Rama luttant contre Ravana, Rustem contre les mauvais Génies, Sigurd contre le dragon Fafnir [1]. On peut aller jusqu'à dire que l'idée de la Chevalerie, qui fut si magnifiquement complétée par l'Église, est déjà ébauchée dans le *Ramayana :* « Les héros de la caste des guerriers, amis de leurs devoirs, pensent que l'arc n'est dans leurs mains que pour servir à la défense des affligés [2]. » Un troisième et dernier trait, signalé par M. d'Avril, c'est, dans toutes les œuvres de la race aryenne, « le respect de la femme et son importance dans la société [3] ». Idée de la lutte contre le Mal et les mauvais ; conception première de la Chevalerie ; noble rôle donné à la femme : voilà donc ce que nous pensons ici devoir A NOTRE RACE...

Descendons encore, descendons plus avant. Fils de la grande famille indo-européenne, nous sommes aussi les membres d'un certain groupe de nations qui, au sein de cette race, ont les mêmes idées sur l'homme et sur Dieu, la même religion, le même culte. Nous avons la joie, nous avons l'honneur d'appartenir à cette partie de la race aryenne qui, grâce à la révélation chrétienne, a conquis la plénitude de la Vérité, et, pour dire la chose en un mot, qui est catholique. Nos Épopées doivent beaucoup à Jésus-Christ, à l'Église. Il n'y faudrait pas voir, avec M. Aroux, des poëmes profondément théologiques, dus à la plume de clercs savants. Nous avons démontré

[1] La *Chanson de Roland*, traduction nouvelle, avec une Introduction et des Notes, par Ad. d'Avril, 1865, in-8°, pp. 1 et 11.

[2] *Ibid.*, p. XIX.

[3] *Ibid.*, p. XXII.

ailleurs que la foi de nos épiques est toute simple et tout enfantine, quelquefois superstitieuse et souvent ignorante. Mais nous ne saurions trop le répéter : nos Chansons de geste, QUI SONT PEUT-ÊTRE DEPUIS HOMÈRE LES PREMIERS POEMES SINCÈREMENT POPULAIRES, attestent hautement que le dogme de l'unité d'un Dieu personnel était devenu chez nous une croyance universelle et banale [1]. Aucune épopée nationale n'avait encore arboré ce beau drapeau du monothéisme : c'est l'éternel honneur de la *Chanson de Roland* et de nos vieux poëmes, et l'on ne pourra jamais le leur ravir. Notez qu'on y affirme, avec la même naïveté, la foi à la Providence, au miracle, et surtout à la vie future. Puis, l'âme humaine a très-évidemment été agrandie par la Religion nouvelle. La Chevalerie, soupçonnée par le *Ramayana*, apparaît décidément comme la Force armée au service de la Justice et de la Vérité désarmées. Charlemagne et Roland ne prennent les armes, ne combattent que pour Dieu, et la guerre n'a point d'autre but que de défendre Jésus-Christ, les faibles et les petits... L'amour de l'homme pour la femme n'a pas, dans nos plus vieux poëmes, un caractère énervant ni même gracieux : il est chaste, et la

[1] Nous avons ailleurs développé très-longuement cette doctrine, (*L'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge*, 1868, in-8°, p. 8 et ss). Voici quelles étaient nos conclusions : « Plusieurs fois, disions-nous, nous avons eu lieu, dans le cours de ce travail, de comparer l'Épopée française avec l'Épopée grecque et indienne. Nous nous sommes particulièrement demandé ce que ces différentes poésies avaient pensé de Dieu, avaient pensé de l'homme ; cette comparaison a tourné tout entière à l'avantage de nos Chansons épiques. Chez les Grecs, nous avons eu la douleur de constater un polythéisme révoltant et ridicule, à côté d'un fatalisme dont le bon sens d'Homère n'a pas triomphé complétement. Chez les Indiens, ce sont bien d'autres ténèbres : un panthéisme monstrueux, un polythéisme dégradant, des obscurités laides, et, pour couronner tant d'erreurs haïssables, le dogme niais et honteux de la métempsycose. C'en est assez, et, avant même de pousser plus loin cet utile parallèle, nous avons le droit de proclamer cet axiome, résultat d'un long et impartial examen : « Au point de vue religieux et philosophique, nos Épopées ont sur celles de la Grèce et de Rome une supériorité incontestable. La raison n'en est pas difficile à trouver : c'est qu'elles sont chrétiennes. » p. 78.)

femme est pure. Voilà ce que notre Épopée doit à l'Église [1]. Après ses origines humaines et aryennes, voilà SES ORIGINES CATHOLIQUES.

Descendons encore, descendons toujours du général au particulier. Entre les peuples catholiques de l'Occident, il en est un qui a eu sur notre Épopée une action vingt fois évidente : CE SONT LES GERMAINS. On a nié cette influence que nous avons toujours défendue. Nous maintenons ici toute notre pensée, mais en demandant la permission de l'expliquer.

Les partisans de l'influence germaine se divisent en deux groupes bien distincts : les uns veulent que la *lettre* même et les traditions *positives* de notre Épopée soient d'origine germanique ; les autres (et nous sommes de ceux-là) n'attribuent cette origine qu'à l'*esprit* de nos vieux poëmes, à leurs idées générales, à leurs conceptions militaires et politiques, à leur droit, et surtout aux habitudes poétiques de ceux qui les chantaient. Tel est le sentiment de plusieurs érudits tant allemands que français. Encore en est-il quelques-uns parmi eux qui sont tout disposés à admettre que ces idées germaines se sont plus ou moins modifiées sous l'influence de l'Église et de la nationalité romane. Pour tout dire, enfin, nous adopterions volontiers cette définition de M. Gaston Paris : « L'Épopée française, c'est l'esprit germanique dans une forme romane [2] ». Toutefois, si

[1] Notre Épopée, suivant M. d'Avril, « est d'inspiration romaine et pontificale. » Elle se rattache directement à la Papauté. Nos Chansons de geste sont la traduction en chants populaires de la célèbre mosaïque de Latran dans laquelle saint Pierre donne l'étole à Léon III et l'étendard à Charlemagne. (l. I, p. XLI.) — La première place dans tous nos poëmes appartient en effet à l'*Apostole,* au Pape. Roland est représenté par l'auteur de l'*Entrée en Espagne* comme le général en chef des troupes de l'Église romaine et, dans la *Prise de Pampelune*, il est appelé *le Romain champion* (v. 5,743).

[2] Voici le passage tout entier de M. G. Paris, (*Revue critique,* 13 juin 1868) : « Puisque j'ai abordé ce sujet, je crois devoir dire que des études plus approfondies m'ont amené à modifier sensiblement mon opinion en ce qui touche le caractère germanique de notre poésie épique au moyen âge. Je me rapprocherais actuellement des idées qu'a émises à ce propos M. Léon Gautier, et surtout de l'opinion que M. Bartsch a exprimée ici même (*Rev. crit.*, 1866, t. II, p. 407). La question est délicate et compliquée : la trancher en quelques

l'on voulait être complet, il faudrait ajouter que cet esprit a subi en outre l'influence de l'idée chrétienne, et que notre *Roland,* par exemple, est le chant roman des Germains christianisés. Voilà l'exposé de tout notre système.

Après cette profession de foi, nous nous trouvons encore en présence de deux adversaires, ou plutôt de deux écoles. L'une est celle des *ultragermanistes* ou *ultrascandinaves,* qui prétendent que nos Chansons dérivent IMMÉDIATEMENT et MATÉRIELLEMENT des traditions scandinaves et germaines. M. d'Avril a peut-être fait trop de concessions à cette dangereuse école, lorsqu'il a dit que « Roland procède de Sigurd ». Mais le représentant le plus complet du système est M. Hugo Meyer. On se ferait difficilement une idée des audaces de cet érudit; c'est vraiment le dévergondage de la science allemande. Écoutez plutôt : « Le nom de Ganelon vient du francique *Gamalo,* qui répond au norois *gamal,* vieux; le vieux est souvent le surnom du loup: donc, le nom de Ganelon, qui signifie proprement le Vieux, veut dire implicitement le Loup. Ganelon joue à Roncevaux le rôle du loup dans le crépuscule des dieux. Le rôle donné au loup par la mythologie scandinave repose d'ailleurs sur ce fait que le crépuscule est gris comme le loup, et qu'il engloutit la lumière comme un loup. » Et plus loin : « Roland, ennemi de Ganelon, c'est le dieu de la lumière combattant Fenris. » C'est principalement l'Edda qui est la base de l'argumentation de M. Hugo Meyer, et voici en quels termes il conclut toute sa thèse que nous dénonçons vivement au bon sens du lecteur français : « Je soutiens que la légende francique de Roland a pour base le mythe du dieu Hruodo ou Roldo, qui, vers l'an 800, *pouvait* avoir cette forme : ***Le dieu du soleil, Hruodo, fils de Bertha, remarquable par son épée***

mots serait la fausser. Ce n'est donc qu'avec bien des réserves, et en l'appliquant seulement à une partie de notre ancienne poésie, que je me permettrais d'énoncer ici la formule qui me semble aujourd'hui la plus satisfaisante. Prise en gros et au moins sous un de ses aspects les plus importants, l'Épopée française du moyen âge peut être définie : l'esprit germanique dans une forme romane. J'espère développer quelque jour ce point de vue. »

et par son cor, est trahi par Gamalo, le vieil ennemi des dieux, et blessé involontairement par Oller, dont il aime la sœur. Il finit dans le combat contre les mauvais, dans la vallée des Épines (Roncesval), sous l'arbre cosmique. Le soleil s'arrête après sa mort, les pierres le pleurent, sa bien-aimée le suit dans la mort [1] ». Eh bien! nous soutenons que ce sont là autant d'hypothèses absolument gratuites et contraires à tous les procédés de la Poésie populaire, tels que nous avons essayé de les établir plus haut. Rien n'est plus inadmissible que cette prétendue persistance des souvenirs païens dans un poëme si profondément chrétien; rien, sinon toutefois cette prétendue persistance des souvenirs scandinaves dans un poëme si profondément national. Non; le peuple n'est pas subtil à ce point et n'épilogue pas ainsi sur des symboles. Ouvrez au hasard un document littéraire ou historique du VIIIe siècle, et vous y verrez si l'on gardait alors, MÊME INVOLONTAIREMENT, le moindre souvenir du dieu Hruodo. M. Gaston Paris, d'ailleurs, a bien réfuté ces *ægri somnia*. Il a montré que M. Hugo Meyer avait utilisé pour son système des traits qui ne se trouvent point dans la version primitive du Roland; que, si l'on veut comparer la bataille de Roncevaux à la bataille suprême des Scandinaves, la même comparaison peut s'appliquer à toutes les batailles, qui, toutes au même titre, sont susceptibles de passer pour la lutte du soleil contre le crépuscule; que l'auteur allemand a donné une importance capitale à des traits fort secondaires de notre légende; que le rapprochement philologique entre Ganelon (*Ganes*, *Guenes*) et *Gamalo*, est tout à fait inadmissible, etc. etc. Voilà qui est bien; voilà qui est raisonné à la française. Mais ces fantaisies méritaient-elles une réfutation si développée? Oui, sans doute, si cette réfutation peut empêcher l'érudition de se lancer plus avant dans une voie si fatale.

Le second système est bien plus scientifique.

[1] *Abhandlung über Roland*, von Dr Hugo Meyer, Brême, 1868. (Programme de la *Hauptschule* de Brême.) V. l'article de M. G. Paris dans la *Revue critique* du 12 janvier 1870.

Un jeune savant français lui a donné sa formule définitive : « *L'Épopée française*, dit-il, *est sortie d'un milieu roman d'où l'élément germanique n'était pas absent, mais où il ne dominait pas* [1] ». Nous nous rapprochons beaucoup plus de ce système que du précédent : il est à peine utile de le dire. Mais nous y trouvons encore je ne sais quel dédain pour l'influence germaine que nous ne saurions tenir pour légitime. Posons donc nos conclusions.

Est-il vrai, oui ou non, que, parmi les trois peuples dont notre nationalité s'est formée, le seul qui chantât, le seul qui eût des habitudes poétiques, le seul qui fût apte à la poésie primitive, ait été le peuple germanique ?

Est-il vrai, oui ou non, que les Gallo-Romains étaient absolument incapables de créer une épopée ? Si les Celtes chantaient encore, est-il vrai, oui ou non, que leurs traditions ou leurs fables n'avaient rien de commun avec la légende de notre Épopée ?

Est-il vrai, oui ou non, que la Royauté, décrite dans la *Chanson de Roland*, est absolument une royauté barbare ? que le Droit et la Procédure de nos vieux poëmes sont rigoureusement germaniques ?

Est-il vrai, oui ou non, que les Germains ont en réalité possédé des traditions légendaires et des poëmes oraux dont nous pouvons attester l'existence DEPUIS TACITE JUSQU'A ÉGINHARD ?

Toutes ces questions, d'ailleurs, peuvent se résumer en une

1 *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 28e année, 6e série, tome IIIe, 4e livraison : *Recherches sur l'Épopée française*, par M. Paul Meyer, p. 325, 326. — L'argumentation de M. Meyer peut se résumer en cette proposition : « L'Épopée française n'est ni celtique, ni romane, ni germanique. Elle est née à une époque où ces trois éléments étaient fondus en une seule nationalité, qui est la nationalité romane. Donc, notre Épopée est romane. » Rien de plus vrai. Mais enfin, (tout le monde le reconnaît), la nationalité romane S'EST FORMÉE DE PLUSIEURS ÉLÉMENTS. Il nous est permis de remonter le cours du temps et de nous demander quel est celui de ces éléments auquel notre poésie nationale est le plus redevable. Et nous affirmons que c'est l'élément germain, et que, sans lui, notre Épopée ne serait pas.

seule, que nous soumettons volontiers à la bonne foi de nos adversaires : « Si les invasions germaines ne s'étaient pas produites, une épopée populaire aurait-elle pu naitre et se développer parmi nous? » Non, non, mille fois non: pas de Germains, pas d'épopée.

Les théories que nous venons d'exposer nous ont valu parfois de singuliers reproches. On a incriminé notre patriotisme, on nous a accusé de préférer l'Allemagne à la France et de donner un rôle trop considérable à nos mortels ennemis, les Germains. On a trop oublié qu'en réalité les Germains ont contribué à former la France, qui doit son nom à l'une de leurs tribus. On voudrait effacer de l'histoire les invasions du v[e] siècle et l'établissement sur notre sol des Burgundes, des Franks et des Wisigoths. Quel intérêt trouverait-on à cet escamotage de l'histoire ? N'avons-nous pas dû à ces envahisseurs le rajeunissement très-nécessaire de notre race, depuis trop longtemps abâtardie et esclave? Je sais tout le mal qu'ils nous ont fait, et quels dangers leur barbarie a fait courir à l'Église; mais il faut avant tout dire la vérité, et nous n'avons point à en rougir. Ils mentent, ces théoriciens de la Prusse qui considèrent leur pays comme le seul représentant de l'Allemagne et du germanisme. Nous avons, nous aussi, du sang germain dans les veines; mais nous appartenons à la race des Germains qui ont fait halte, et nous ne sommes pas de ceux qui perpétuent les invasions !

V. — DE LA PREMIÈRE FORME QU'A REVÊTUE LA LÉGENDE DE ROLAND : LES CANTILÈNES

Nous connaissons les origines de notre Légende; nous avons assisté à sa formation. Aux ix[e] et x[e] siècles, elle circule, vivante, sur toutes les lèvres : on peut supposer que dès lors elle est presque complète. Déjà, sans doute, le roi Marsile y est mis

en scène et conclut avec le traître Ganelon l'infâme marché que tout le moyen âge a comparé à celui de Judas; déjà, sans doute, Charlemagne y est représenté comme vengeant son neveu sur les Sarrazins qu'il taille en pièces, et sur Ganelon qu'il fait condamner au dernier supplice. Mais enfin, jusqu'ici, notez-le bien, IL N'A ENCORE ÉTÉ QUESTION QUE DE TRADITIONS ORALES : rien n'est fixé, rien n'est écrit.

Il s'agit maintenant de savoir comment, pour la première fois, la Légende a pris une forme, et quelle forme elle a prise.

Deux systèmes sont en présence. Entre les traditions orales que nous avons exposées plus haut et le poëme que nous publions plus loin, il n'y a pas eu, suivant M. Paul Meyer, de forme intermédiaire : « Les Chansons de geste ont été composées DIRECTEMENT d'après la tradition [1]. »

Suivant une autre école, à laquelle appartiennent MM. Guessard, G. Paris et l'auteur de cette *Introduction*, la Légende, avant de s'épanouir dans une Chanson de geste, a d'abord donné lieu à des Chants populaires moins narratifs et plus courts que nos vieux poëmes et méritant le nom de *lyrico-épiques*. Pour plus de commodité, nous avons conservé à ces chants le nom de « cantilènes [2] ».

1 V. l'exposé de la doctrine de M. Paul Meyer dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXVIII, p. 331 et ss. En voici le résumé : « Les plus « grandes probabilités sont en faveur d'une Épopée formée directement d'après « une tradition, en certains cas contemporaine des faits, en d'autres déjà « lointaine. — L'hypothèse selon laquelle nos Chansons de geste seraient le « développement ou la compilation de chants lyriques issus des événements, « dénuée de tout fondement si on suppose ces chants germaniques, est bien « peu vraisemblable si on les suppose romans. » (*Ibid.*, p. 342.)

2 Dans sa récente préface d'*Aliscans*, M. Guessard parle de la « très-plausible hypothèse » des cantilènes. Quant à M. Gaston Paris, il a soutenu la même doctrine, tout aussi radicalement que nous-même. Après avoir fourni les preuves de l'existence ininterrompue de chants consacrés à la gloire de Charlemagne depuis le IXe jusqu'au XIe, il ajoute : » Les Cantilènes primitives, qui célébraient des faits isolés, ne pouvaient se perpétuer longtemps sous leur première forme. Elles devaient ou disparaître entièrement ou se transformer pour continuer à vivre. Il leur fallait se rattacher entre elles par un centre commun; effacer dans une unité poétique leurs disparates de ton, leurs différences d'inspiration, leur variété chronolo-

A-t-il existé des Cantilènes épiques, ou bien nos Chansons de geste sont-elles en réalité la *première* forme qu'ait reçue notre Épopée nationale?

Voilà la question nettement posée.

Les partisans des Cantilènes ont été en notre personne vivement attaqués par M. Paul Meyer. Nous allons essayer de répondre, en exposant très-simplement un système auquel nous demeurons profondément attaché, mais dont nous avons dû modifier plus d'un trait.

Que QUELQUES Chansons de geste aient été composées DIRECTEMENT d'après la tradition, nous l'admettrons volontiers et avons toujours été disposé à l'admettre. Mais nous ne saurions aller plus loin, et affirmons qu'il a existé des Cantilènes, ou, si nos lecteurs le préfèrent, des Chants lyrico-épiques.

Nous laisserons de côté tous les arguments à portée douteuse. Nous n'allèguerons plus ici que, chez tous les peuples, l'Hymne a précédé l'Épopée; nous n'ajouterons pas que cette progression est dans la logique et la force des choses. Nous voulons même écarter de notre raisonnement tous les documents susceptibles de plusieurs interprétations[1]. Nous ne parlerons même pas du

gique; perdre, en un mot, leur existence individuelle pour devenir les membres d'un tout organique. En France, les circonstances se prêtèrent à ce changement. LES CHANSONS DE GESTE REMPLACÈRENT LES CANTILÈNES, et développèrent les germes d'épopée que celles-ci leur apportaient. » (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 69.) Nous n'avons jamais été plus loin.

[1] Ces documents que nous avons discutés au t. I de nos *Épopées françaises*, sont le *Hildebrandslied*, le *Ludwigslied* et la *Cantilène de sainte Eulalie*. — Dès le milieu du IXe siècle, il s'est produit, disions-nous, deux courants très-distincts dans notre poésie populaire : l'un tout à fait germain et aboutissant aux *Nibelungen;* l'autre « roman » et devant, après bien des transformations, aboutir à notre *Roland*. L'un de ces deux courants est représenté par le « Chant d'Hildebrand et d'Hadebrand (VIII-IXe s.); l'autre par le *Ludwigslied,* qui est plus connu parmi nous sous le nom de « Cantilène de Saucourt ». — D'après ces deux exemples, nous nous croyions en droit d'affirmer la persistance des Cantilènes à l'époque carlovingienne. Mais M. Paul Meyer récuse le premier de ces textes comme absolument étranger à l'Épopée française, et le second « à cause de son origine ecclésiastique ». Ce dernier point est contestable, et il serait, au contraire, difficile de nier la popularité de la Cantilène. — Reste le Chant de sainte Eulalie, du Xe siècle,

Ludwigslied ou de la Cantilène de Saucourt [1], que M. Paul Meyer considère comme un poëme clérical, et qu'il récuse avec une sévérité peut-être excessive. Deux textes nous suffiront : l'un appartient à notre première race, le second est du XIe siècle. Le premier est le Chant de saint Faron ; l'autre est le texte si précieux de la Vie de saint Guillaume de Gellone...

Personne, parmi les érudits, ne récuse l'autorité du Chant de saint Faron. Le sujet en est bien connu... En 620, le roi Clotaire reçut une ambassade de Bertoald, roi des Saxons : ces messagers tinrent devant lui un langage dont rien n'égala l'outrecuidance. A barbare barbare et demi. Clotaire, indigné, fit jeter les ambassadeurs en prison et ordonna qu'on leur tranchât la tête le lendemain. Par bonheur, il y avait à la cour du roi frank un homme de sang-froid ; mieux encore, un véritable chrétien. C'était Faron, qui devait un jour être évêque de Meaux, mais qui n'était point encore engagé dans les saints Ordres. Il résolut de sauver les messagers saxons et avec eux l'houneur de la nation franke. Il se fit ouvrir les portes de leur prison, les instruisit rapidement de la foi chrétienne, les émut, les convertit, les baptisa. Puis, le lendemain : « Ce sont des chrétiens, dit-il à Clotaire ; vous ne pouvez les faire périr. » Le Roi pardonna aux ambassadeurs, mais en réalité n'oublia

que notre adversaire considère comme « ne se rattachant pas directement à notre sujet. » Nous observerons cependant qu'il y a toujours eu corrélation entre les chants POPULAIRES de l'ordre religieux et ceux de l'ordre militaire. Ils ont généralement passé par les mêmes phases et subi les mêmes vicissitudes, et cette corrélation existe encore de nos jours. Leur popularité, aux uns et aux autres, se reconnaît à ce caractère distinctif : « D'ÊTRE CHANTÉS PAR TOUT LE PEUPLE, ET NON PAS SEULEMENT PAR DES CHANTEURS DE PROFESSION. » Nous ne saurions trop insister là-dessus.

[1] Le *Ludwigslied* fut composé à l'occasion de la grande victoire que Louis III remporta en 881, à Saucourt-en-Vimeux, sur les Normands envahisseurs commandés par Gormond et secourus par le traître Isambard. La Cantilène parle du roi Louis comme étant encore vivant. Or, il mourut le 4 avril 882. Donc, le *Ludwigslied* est antérieur à cette date. Ce précieux monument de la langue tudesque, découvert par Mabillon, a été publié pour la première fois par M. Hoffmann de Fallersleben. (V. sa traduction, *Épopées françaises*, I, 56-58.)



rien, et, deux ans après, sut se venger en triomphant des Saxons, dont il massacra un grand nombre. Quoi qu'il en soit, cette victoire excita l'enthousiasme des Franks, et c'est alors, suivant Helgaire, évêque de Meaux au ix[e] siècle et biographe de saint Faron, qu'un Chant public en langue vulgaire circula parmi les Franks. Et Helgaire nous a bien voulu conserver huit « vers » de ce petit poëme[1], destiné à célébrer la bonté de saint Faron autant que la victoire du Roi.

Suivant la théorie de M. Paul Meyer, ce chant de saint Faron aurait donc été une vraie Chanson de geste : et voilà ce que nous nions énergiquement. Le biographe, en effet, nous apprend que ce chant « ÉTAIT SUR TOUTES LES LÈVRES et que les femmes le « chantaient en chœur en battant des mains » : *Per omnium pene volitabat ora* ITA CANENTIUM *feminæque choros inde plaudendo componebant.* Or, rien de tout cela ne convient à une Chanson

[1] Voici ces huit vers et tout le passage d'Helgaire : « Ex qua victoria carmen publicum juxta rusticitatem per omnium pene volitabat ora ita canentium feminæque choros inde plaudendo componebant :

De Chlotario est canere rege Francorum
Qui ivit pugnare in gentem Saxonum.
Quam graviter provenisset missis Saxonum
Si non fuisset inclytus Faro de gente Burgundionum.

Et, in fine hujus carminis :

Quando veniunt missi Saxonum in terram Francorum
Faro ubi erat princeps,
Instinctu Dei transeunt per urbem Meldorum
Ne interficiantur a rege Francorum.

Hoc enim rustico carmine placuit ostendere quantum ab omnibus celeberrimus habebatur. » (*Vita sancti Faronis, Meldensis episcopi; Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, sæcul. II, p. 617. — *Historiens de France*, III, 505.) On remarquera déjà, dans cette Cantilène, certains procédés littéraires qu'on retrouvera plus tard dans nos Chansons de geste, à tel point qu'il ne serait pas impossible de traduire fort exactement ce texte latin en vers épiques des xii[e]-xiii[e] siècles :

Oez, seignurs, bone chançun vaillant.
C'est de Loier, le riche rei des Franks
Ki cuntre Saisnes se combatit forment.
E lur message oüssent grant ahan
Se li Burguinz Fares ne fust presenz...

de geste. Une Chanson de geste présente un minimum de trois ou quatre mille vers que la mémoire du peuple n'aurait jamais retenus. Les Chansons de geste ont toujours été chantées NON PAR TOUT UN PEUPLE, MAIS PAR LES GENS DU MÉTIER, PAR LES JONGLEURS. Les Chansons de geste enfin étaient sans doute récitées sur une sorte de mélopée monotone qui n'aurait guère convenu à ces rondes et à ces battements de mains dont nous parle Helgaire. Il s'agissait en réalité d'un de ces Chants populaires, courts et vivement cadencés comme ceux que nos petites filles chantent encore en dansant. Nous nous trompons peut-être ; mais cette démonstration nous paraît d'une rigueur presque mathématique.

Et maintenant transportons-nous au XIe siècle... Le biographe de saint Guillaume nous raconte[1] comment il circulait de son temps une foule de chants populaires dont son héros était l'objet. Or, quels étaient les principaux caractères de ces chants? Écoutez bien : ce sont ceux de la Cantilène de saint Faron. « Quels sont les chœurs de jeunes gens, quelles sont les assem-« blées des peuples, quelles sont surtout les réunions de che-« valiers et de nobles, quelles sont les veilles religieuses qui « ne fassent doucement retentir, qui ne chantent cette histoire « en cadence, *modulatis vocibus decantant?* » Encore un coup, sont-ce là les caractères des Chansons de geste? Ont-elles jamais été chantées en cadence PAR des chœurs de jeunes gens, PAR les assemblées des peuples, PAR les nobles et les chevaliers? Ont-elles été chantées PAR TOUTE UNE NATION *modulatis vocibus?* Non, non : tous les mots de l'hagiographe conviennent

[1] Voici tout le texte en question : « Quæ enim regna, quæ provinciæ, quæ gentes, quæ urbes Willelmi ducis potentiam non loquuntur, virtutem animi, corporis vires, gloriosos belli studio et frequentia triumphos? Qui chori juvenum, qui conventus populorum, præcipue militum ac nobilium virorum, quæ vigiliæ sanctorum dulce non resonant et modulatis vocibus decantant qualis et quantus fuerit; quam gloriose sub Carolo glorioso militavit; quam fortiter quamque victoriose barbaros domuit...; quanta ab iis pertulit, quanta intulit ac demum de cunctis regni Francorum finibus crebro victos et refugas perturbavit et expulit. » (*Vita auctore gravi scripta sæculo XI*, Acta Sanctorum Maii, VI, 811.)

à des chants populaires, courts, mélodiques, moitié narratifs et moitié lyriques, comme nous en avons encore un si grand nombre. Que les *cantilenæ* dont Orderic Vital nous parle au sujet du même Guillaume soient de vraies Chansons de geste, nous en sommes assuré, puisque l'historien nous les représente CHANTÉES PAR DES JONGLEURS. Mais ce dernier caractère, ce caractère ESSENTIEL manque aux chants que signale le biographe anonyme de saint Guillaume, et nous partons de là pour affirmer que « ce n'étaient point là des Épopées, mais des Cantilènes ».

Ces Cantilènes offraient d'ailleurs plusieurs autres caractères qu'il est moins facile de déterminer. Elles étaient généralement peu développées, naissaient le plus souvent d'un grand fait historique, et étaient le plus ordinairement consacrées à perpétuer le souvenir de ce seul fait mis en lumière. Quant à leur langue, nous nous étions beaucoup trop avancé en supposant jadis qu'elles avaient été tudesques jusqu'au VIIe siècle. Le jour même où s'est opérée la fusion des Barbares avec les Gallo-Romains, des Germains avec les Celtes latinisés, ce jour-là, les Cantilènes ONT PU ÊTRE CHANTÉES EN LANGUE ROMANE. Mais il ne faut pas oublier que ces chants étaient essentiellement guerriers et à l'usage de la race militaire de notre pays. Or, quelle était cette race militaire à l'époque mérovingienne, sinon celle des vainqueurs, sinon les Germains? Voilà donc en quel sens on peut dire fort exactement que ces Cantilènes sont d'origine germanique. Quant à leurs idées, c'étaient visiblement les mêmes que celles de nos propres Chansons de geste, dont nous avons attesté plus haut la profonde germanicité. Sans les invasions enfin, les Cantilènes n'auraient pas eu de raison d'être; elles n'auraient pas été.

Toutefois nous sentons que nous sommes ici et que nous allons entrer plus avant sur le terrain de l'hypothèse. Mais les documents nous manquent, et nous ne pouvons vraiment raisonner que par analogie. Sur le même héros circulaient SANS DOUTE dix ou vingt Cantilènes consacrées à chacune de ses grandes actions, à chacune des péripéties notables de sa vie et

de sa mort. Nous avons supposé, nous supposons encore aujourd'hui, que le jour vint OU L'ON RÉUNIT, OU L'ON SOUDA ENTRE ELLES TOUTES CES CANTILÈNES pour en faire une seule et même Chanson de geste. C'est ce qui nous faisait dire il y a quelques années : « Les Chansons de geste dérivent des Cantilènes. Pour « former une Chanson de geste, on n'a eu qu'à juxtaposer un « certain nombre de Cantilènes dont chacune avait sa vie propre « et indépendante. » Et plus loin : « Les premières Chansons « de geste n'ont été que des bouquets, des chapelets de Can« tilènes [1]. »

Avant notre *Chanson de Roland*, il existait PROBABLEMENT toute une série de Chants populaires qui se rapportaient à chacune des parties de notre poëme : le *Conseil du roi Marsile* [2]; le *Message de Blancandrin* [3]; le *Conseil de Charlemagne* [4]; la *Trahison de Ganelon* [5]; les *Songes de l'Empereur* et *Roland à l'arrière-garde* [6]; les *Pairs de Marsile* [7]; la *Grande Bataille* [8]; le *Cor* [9]; la *Mort d'Olivier* [10]; la *Mort de Roland* [11]; le *Soleil*

1 *Épopées françaises*, I, 150. La même théorie qui a été vivement combattue par M. Paul Meyer (l. I, p. 331 et ss.) et que nous avons dû modifier, a été soutenue tout récemment par un jeune élève de l'École des Chartes : « Les Chansons de geste, dit M. Camille Pelletan, dérivent des Cantilènes des IXe et Xe siècles, soudées ensemble. — En effet, les chansons populaires ont conservé en France des règles prosodiques et des caractères littéraires d'où l'on peut dériver la prosodie et le style des Chansons de geste. Et différentes raisons portent à croire que les règles de la versification des chansons populaires ont peu changé. — D'autre part, les plus anciens de nos poëmes sont évidemment dus à la réunion de fragments différents, surtout très-mal soudés, et dont quelques-uns ont conservé le caractère et l'apparence de chansons populaires. »

2 *Chanson de Roland*, vers 10-95.

3 *Ibid.*, vers 96-167,

4 *Ibid.*, vers 168-365.

5 *Ibid.*, vers 366-668.

6 *Ibid.*, vers 669-825.

7 *Ibid.*, vers 826-1016.

8 *Ibid.*, vers 1,017 et ss.

9 *Ibid.*, vers 1,691 et ss.

10 *Ibid.*, vers 1,952 et ss.

11 *Ibid.*, vers 2,134 et ss.

s'arrête[1]; *Baligant*[2]; *Charles à Roncevaux*[3]; la *Bataille de Saragosse*[4]; la *Mort d'Aude*[5]; le *Procès de Ganelon*[6]. Encore une fois, la préexistence de CES Cantilènes « Rolandiennes » et la liste que nous venons de donner ne sont que des hypothèses. Néanmoins il faut observer qu'aux endroits précédemment indiqués de la *Chanson de Roland*, se trouvent presque toujours de véritables pauses où l'Épopée a tout l'air de « recommencer ». Le jongleur pouvait fort bien et devait choisir l'un ou l'autre de ces passages comme le point de départ d'une de ses Séances...

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il existait DES cantilènes sur Roland; car on peut strictement lui attribuer toute la popularité que le biographe de saint Guillaume accorde à son héros. Il est certain que Roland a été chanté par des chœurs de jeunes gens, par des assemblées de chevaliers, par tout un peuple. Oui, cela est incontestable. Mais qu'un poëte ait rassemblé ces Cantilènes orales, les ait juxtaposées, leur ait donné l'unité qui leur manquait, cela n'est plus, hélas! qu'une hypothèse, et non pas une certitude.

Encore faut-il bien s'entendre. Déjà nous avions fait nos réserves sur cette théorie de la juxtaposition des Cantilènes. Déjà nous avions dit: « Ce procédé d'agglutination ou de soudure n a été employé que pour un très-petit nombre de poëmes, et, de très-bonne heure, on a composé des Chansons d'une incontestable et essentielle unité[7]. »

Aujourd'hui nous irions volontiers plus loin. Nos premiers épiques eux-mêmes n'ont pas soudé réellement, matériellement, des Cantilènes préexistantes. Ils se sont seulement inspirés de ces chants populaires; ils en ont seulement emprunté les élé-

1 *Chanson de Roland*, vers 2,398 et ss.
2 *Ibid.*, vers 2,609 et ss.
3 *Ibid.*, vers 2,845 et ss.
4 *Ibid.*, vers 2,974 et ss.
5 *Ibid.*, vers 3,705 et ss.
6 *Ibid.*, vers 3,734 et ss.
7 *Épopées françaises*, I, 150-151.

ments traditionnels et légendaires; ils n'en ont pris que les idées, l'esprit, la vie. Ils ont *trouvé* tout le reste. La forme épique leur appartient en propre, et telle n'était point celle des Chants populaires ou Cantilènes, lesquels étaient sans doute ornés de refrains et chantés sur un rhythme beaucoup plus vif.

Le génie inconnu qui a écrit la *Chanson de Roland* n'est donc pas, et, en vérité, il ne peut être un compilateur vulgaire. Ce n'est certes pas un compilateur qui donnerait jamais à une œuvre cette unité vitale, cette sublime et incomparable unité. Non, non: il avait dans l'oreille le souvenir exact d'un certain nombre de chants populaires; il les avait classés dans sa mémoire; peut-être même les avait-il fixés sur le parchemin. Mais il s'est contenté de les imiter, et de les imiter à la façon des maîtres, c'est-à-dire en surpassant infiniment son modèle...

Il est temps d'ouvrir son œuvre, il est temps de l'admirer.

VI. — DE LA SECONDE FORME QU'A REVÊTUE LA LÉGENDE DE ROLAND. — LES CHANSONS DE GESTE LE TEXTE D'OXFORD

Le poëme que nous publions n'est certainement pas notre plus ancienne épopée nationale. Avant l'auteur de la *Chanson de Roland*, plusieurs poëtes s'étaient déjà donné la tâche de rassembler et de fondre, en une œuvre unique, la matière de vingt cantilènes préexistantes. Par malheur, ces premiers essais ne sont point parvenus jusqu'à nous, et M. G. Paris a donné de leur disparition une raison excellente: « C'est, dit-il, que l'écriture ne descendait pas encore à reproduire les chants vulgaires. » Néanmoins on est peut-être allé et l'on va trop loin dans cette voie. Toutes les fois que l'on rencontre dans le *Roland* quelque allusion aux antécédents de notre héros: « C'était évidemment, s'écrie-t-on, le sujet d'un poëme disparu. » Nous

pensons, d'accord cette fois avec M. P. Meyer[1], qu'il y a là quelque exagération. D'après certains vers de notre vieux poëme, nous admettrons volontiers qu'avant la *Chanson de Roland* on ait pu écrire une *Prise de Pampelune*, une *Prise de Nobles* et, peut-être même, un autre *Roland*. Nous sommes surtout persuadé, d'après un texte célèbre d'Orderic Vital, qu'il existait déjà plusieurs branches de la geste de Guillaume et, d'après une ligne souvent citée de la chronique de Turpin[2], qu'Ogier le Danois était le héros d'un ou de plusieurs poëmes. Mais il nous est scientifiquement interdit de risquer d'autres hypothèses. Vienne le jour où quelque érudit trouvera, dans la poussière d'une bibliothèque d'Espagne ou d'Italie, le texte vingt fois précieux d'une de ces Chansons perdues!

Plaçons sous nos yeux, pour nous consoler, la Chanson attribuée à Theroulde. Déterminons le caractère de cette œuvre. Elle ressemble sans doute à toutes celles du même temps que nous ne possédons plus, et nous ferons par elle connaissance avec toutes les autres...

Le manuscrit qui nous l'a conservée est un de ces petits volumes à l'usage des jongleurs, qu'ils portaient avec eux sur tous les chemins et où sans doute ils rafraîchissaient leur mémoire. Nous ne pensons pas qu'il ait été écrit avant la seconde moitié du XIIe siècle, et nous en placerions l'exécution vers les années 1150-1160[3]. Il est l'œuvre d'un scribe fort médiocre, sujet à de trop nombreuses distractions, et qui, sans doute, a fort inexactement copié un excellent original. Il a omis plus d'une fois des *laisses* ou des couplets tout entiers que nous essaierons plus loin de reconstruire. Grâce à sa négligence, un grand nombre de vers sont boiteux, et il nous faudra aussi les remettre fortement sur leurs pieds. Enfin il a interverti l'ordre de quelques strophes, et n'a quelquefois tenu aucun compte de l'exactitude

1 *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 27e année, p. 39.
2 « De hoc *vulgo* canitur quia innumera fecit mirabilia. »
3 V. le *fac-simile* ci-contre. — Cf. le *fac-simile* lithographié de la première édition du *Roland*, par F. Michel. On aura ainsi la reproduction exacte de deux pages du manuscrit original.

Halt sunt li pui e mult halt les arbres.
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur l'erbe verte li quens Rollanz se pasmet.
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,
Si se feinst mort, si gist entre les altres,
De l' sanc luat sun cors e sun visage;
Met sei en piez e de curre s'astet;
Bels fut e forz e de grant vasselage;
Par sun orgoill cumencet mortel rage,
Rollant saisit e sun cors e ses armes
E dist un mot « Vencut est li niés Carles.
« Iceste espée porterai en Arabe. »
En cel tireres li quens s'aperçut alques.

Ço sent Rollanz que s'espée li tolt,
Tient l'olifan que unkes perdre ne volt,
Si l' fiert en l' elme ki gemmet fut à or,
Fruisset l' acer e la teste e les os,
Amsdous les oilz de l' chef li ad mis fors,
Jus à ses piez si l' ad tresturnet mort;
Après li dit : « Culvert païen, cum fus unkes si ós
« Que me saisis ne à dreit ne à tort?
« Ne l' orrat hume ne t' en tienget por fol.
« Fenduz en est mis olifans el' gros;
« Ça juz en est li cristals e li ors. »

Ço sent Rollanz la veüe a perdue:
Met sei sur piez, quanqu' il poet s' esvertuet.

(V. le Texte critique et la Traduction, vers 2271-2297.)

Halt sunt li pui e mult halt les arbres
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur lerbe verte li quens Rollant se pasmet.
Uns sarrazins tute veie lesguardet.
Si se feinst mort si gist entre les altres.
Del sanc luat sun cors ⁊ sun visage.
Met sei en piez ⁊ de curre se hastet.
Bels fut ⁊ forz ⁊ de grant vasselage.
Par sun orgoill cumencet mortel rage.
Rollant saisit ⁊ sun cors ⁊ ses armes.
⁊ dist un mot vencut est li nies carles.
Iceste espee porterai en arabe.
En cel tireres li quens saperceut alques.
Co sent Rollant que sespee li tolt.
Uvrit les oilz si li ad dit un mot.
Men escientre tu nies mie des noz.
Tient lolifan que unkes perdre ne volt.
Sil fiert en lelme ki gemmet fut a or.
Fruisset lacer ⁊ la teste ⁊ les os.
Amsdous les oilz del chef li ad mis fors.
Jus a ses piez si lad tresturnet mort.
Apres li dit culvert paien cum fus unkes si os.
Que me saisis ne a dreit ne a tort.
Nel orrat hume ne ten tienget por fol.
Fenduz en est mis olifans el gros.
Caiuz en est li cristals ⁊ li ors.
Co sent Rollant la veue ad perdue.
Met sei sur piez quanquil poet sesvertuet.

des assonances. Il pensait visiblement à autre chose : cette besogne ne devait pas lui être bien payée. Le manuscrit, d'ailleurs, n'a pas été favorisé. Après le scribe, un correcteur est venu, qui a changé quelques termes trop archaïques, réparé quelques omissions, rectifié la mesure de quelques vers, complété ou ajouté quelques mots, effacé ou gratté çà et là quelques lettres superflues. Ses additions (qui sont placées soit en interligne, soit en marge), ses suppressions et ses corrections sont généralement sans critique et sans valeur. Peut-être faut-il y voir l'œuvre d'un jongleur qui voulait un peu rajeunir son texte vieilli. Quel que soit le correcteur, il est digne du scribe.

Et tel est le célèbre manuscrit conservé à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford[1]. Quelle que soit sa valeur, il n'est pas, comme on le voit, tel encore que nous le voudrions. Mais nous avons par bonheur quelque moyen d'en combler les lacunes et d'en corriger les erreurs.

Une rédaction antique de la *Chanson de Roland* nous est offerte par un très-précieux manuscrit de Venise[2]. C'est bien là

[1] Digby, 23. — Autrefois, 1624 de la Bodléienne, et telle est la cote que donne Tyrwhitt dans les *Canterbury's tales of Chaucer.*

[2] Il existe à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, deux *Roland* manuscrits. Le plus ancien, celui dont il est ici question, porte le nº IV parmi les Manuscrits français. C'est un beau manuscrit du XIIIe siècle, à deux colonnes, avec rubriques, qui, suivant nous, a dû être exécuté vers 1230-1240. Il contient tout d'abord une copie fort italianisée d'*Aspremont.* Au fº 69 commence *Roland*, qui renferme 6,000 vers et se termine au fº 98. L'épisode de Narbonne commence au fº 88 : *Carlo civalça à la barba florie; — Guarda su dextra, oit Narbona scosie,* etc. M. Hoffmann a publié le texte de Venise en regard de celui d'Oxford dans sa nouvelle édition dont il ne circule encore que trois exemplaires. Nous allons, — pour donner une idée de la langue de ce manuscrit et des ressources que cette rédaction peut offrir aux éditeurs du vieux poëme, — en citer un fragment qui comble une des lacunes du texte de la Bodléienne (vers 1679) :

. . . .
Fellon pain orge fer de lor lance
In quil escuz, in li elme ke reflambe:
Fer et acer li rend tel consonance,
Incontra cel ne vola fago et flambe.
Sangue et cervelle ki doncha vedes spander!
Li cont Rollant si n'a dol e pesance,



la version primitive de notre poëme : nous le reconnaissons à sa brièveté magnifique, à sa simplicité, mais surtout à sa versification et à son style. Les variantes y sont nombreuses, mais peu considérables, et elles s'expliquent aisément, si l'on veut bien se rappeler que nos Chansons de geste étaient colportées oralement. Lorsqu'il s'agissait de les dicter au scribe, le trouvère ou le jongleur devaient sans doute le faire un peu différemment, suivant l'exactitude de leur mémoire et, peut-être aussi, suivant la facilité de leur improvisation. Bref, le manuscrit de Venise serait parfait..., s'il n'avait pas deux gros défauts. Tout d'abord il est écrit par un copiste très-ignorant, en un français redoutablement italianisé; et, en second lieu, il ne

Quand vid morir qui bon vasal çataine.
A lu remembra de le terre de France
E de ses oncle li bon roi Carlemaine.
Non po muer tut so talento non cançe.

Li cont Rollant se mis per la gran presie,
Mais del ferir no fina e no cesse.
Tint Durindarda sa bona spée traite,
Oberg che rompe e descassa qui elme,
Trencha qui cors et qui pung e le teste,
Tel cent paien çeta morti ver tere,
No i e quel vasal no se cuit esere.

Dux Oliver torna da l'altra part,
Del ben ferir si a pres un asalt.
Tene Altaclera soa bona spea lial;
Soto el cel no e tal se l'no e Durindal.
Oliver la ten e forment se combat;
Li sangue vermeil en vola entresque al braç.
« Deo! dist Rollant, cum quisti son bon vasal!
Tant çentil cont, tant pro et tant lial!
Nostra amisté anco in questo çorno ne fal,
Per gran dolor anco se departira,
E l'Imperer ma no recovrara,
Ne dolce França ma du tel no avra;
E li franchi homini che per nu pregara,
In santa clesia orason ne fara,
In Paradixo per certo la soa arma çira. »
Oliver lassa sa reina et son cival broça,
In la grant presia à Rollant s'aprosma;
Dis l'un al altro : « Compagnon, tra vos inça,
Se mort no m'anci, eo ne vos falira. »

V. notre restitution de ce passage dans nos *Notes et variantes*, au v. 1679.

nous offre la version primitive que jusqu'au vers 3,682 de notre texte d'Oxford. A partir de là, le copiste italien n'a plus eu sous les yeux qu'un de ces remaniements dont nous allons parler, et qui était orné d'un long récit de la prise de Narbonne par Aimeri. Toujours est-il que nous possédons en double la version primitive d'environ 3,500 vers de notre poëme. Tous les éditeurs du *Roland*, mais surtout M. Th. Muller, ont su profiter du texte de Venise.

On a trop dédaigné jusqu'ici le texte de nos Remaniements [1], et l'on n'a pas voulu voir qu'ils renfermaient des fragments considérables de la version primitive. Parmi nos *refazimenti*,

[1] Ces Remaniements composent la seconde famille des Manuscrits du *Roland* : = *a*. Manuscrit de Paris B. N., fr. 860, ancien 7225[5], seconde moitié du XIII[e] siècle; il y manque environ les 80 premiers couplets. — *b*. Manuscrit de Versailles. Il est aujourd'hui à la Bibliothèque de Châteauroux, et il en existe une copie moderne à la B. N. (fr. 15,108). Après avoir fait partie de la bibliothèque de Louis XVI, il fut acheté par le comte Germain Garnier. C'est celui dont s'est servi M. Bourdillon pour son édition critique. (XIII[e] s., — 8,330 vers.) M. F. Michel a publié, dans la seconde édition de son *Roland*, la version de Paris complétée par les 80 premiers couplets de celle de Versailles. M. G. Paris s'apprête, croyons-nous, à éditer de nouveau le premier de ces textes dont nous avons nous-même préparé la publication. — *c*. Manuscrit de Venise (Bibliothèque Saint-Marc, manuscrits français, n° VII). A une colonne, 138 folios, 8,880 vers; exécuté vers 1250. Le texte, qui n'est pas italianisé, se rapproche beaucoup de celui de Versailles; mais nous avons eu l'occasion d'y puiser de très-bonnes variantes. — *d*. Manuscrit de Lyon (n° 964) XIV[e] s. Les 84 premières laisses y manquent. Dans le dernier couplet, on annonce « la guerre de Grifonel l'enfant ». N'a pas été utilisé par M. Th. Muller, et nous nous en sommes souvent servi. — *e*. Fragments d'un manuscrit lorrain, 351 vers du XIII[e] siècle, publiés par Génin, *Chanson de Roland*, p. 491 et suiv. — *f*. Manuscrit de Cambridge (Trinity college, R. 3-32), XVI[e] siècle, sur papier, mal écrit. Les 17 premières strophes font défaut. Le dernier couplet, en vers de 12 syllabes, nous montre les barons de Charles retournant dans leurs fiefs. — Le lecteur trouvera dans nos *Notes et variantes* de nombreux fragments des quatre manuscrits *a*, *b*, *c*, *d*. — Plusieurs manuscrits du *Roland* ont été perdus. M. P. Meyer a vu vendre, à la vente Savile, un remaniement en vers de 12 syllabes dont il ignore la destinée postérieure. Un de ceux qui étaient autrefois conservés à la cathédrale de Peterboroughi (K XIV, *De bello Valle-Runcie*, *gallice*, *The History of the church of Peterburgh*, by Simon Gunton, 1686, p. 219), ne serait-il pas le même que le manuscrit actuel de la Bodléienne?



nul n'est plus précieux à ce point de vue que le manuscrit de Paris. On n'y trouve pas seulement quelques vers du texte original, dispersés çà et là et facilement reconnaissables; mais des couplets entiers et en grand nombre (quinze laisses masculines et vingt-trois féminines). Versailles en renferme également quelques-unes, mais en bien moins grande quantité : et l'on n'en trouverait ni dans le second manuscrit de Venise, ni dans celui de Lyon. Voilà véritablement l'ordre d'importance dans lequel il faut classer nos Remaniements. Paris tient la tête, et souvent même il est plus précieux que le plus ancien texte de Venise...

Revenons à notre manuscrit de la Bodléienne; car nous n'avons guère parlé des autres que pour lui faire honneur.

Par quelles circonstances ce manuscrit se trouve-t-il aujourd'hui en Angleterre? N'y aurait-il pas toujours été? Ce qu'il y a de certain, c'est que, d'après le témoignage de Tyrwhitt, il se trouvait, dès le siècle dernier, à la Bodléienne d'Oxford sous le nº 1624. Il y est encore aujourd'hui, mais dans le fonds Digby, où il porte le nº 23. Nous l'avons tenu longtemps entre nos mains, et, s'il faut tout dire, nous avons été singulièrement ému en l'ouvrant pour la première fois. Quelle que soit l'imperfection de ce texte, la France ne devrait reculer devant aucun sacrifice pour acquérir cet incomparable monument de sa gloire littéraire. La place de ce monument est à notre Bibliothèque nationale : il y viendra.

En attendant que le « texte d'Oxford » devienne ainsi le « texte de Paris », nous offrons à nos lecteurs un de ses feuillets très-exactement reproduit par la photographie. On jugera par là de sa physionomie générale, et les paléographes discuteront la date de son écriture.

Et tel est le portrait matériel de notre vieille Chanson. Il faut en venir à son âme.

VII. — DE LA VERSIFICATION DU ROLAND

La *Chanson de Roland*, comme nos plus anciens poëmes[1], est écrite en vers décasyllabiques. Elle en renferme quatre mille[2]; mais le manuscrit, comme nous l'avons dit, présente d'assez nombreuses lacunes. Nous avons dû, pour les combler, ajouter au texte d'Oxford environ deux cents vers. C'était donc un poëme de 4,200 vers. Et telle est, croyons-nous, la proportion moyenne de nos premières Chansons.

Il y a deux espèces de décasyllabes : l'un (qui est celui du *Girart de Roussillon* provençal et d'une partie de notre *Aiol et Mirabel*), a sa césure après la sixième syllabe sonore[3]. L'autre a son repos après la quatrième syllabe accentuée. Ce dernier vers est celui de la *Chanson de saint Alexis;* c'est aussi celui de notre *Roland* et de tous nos autres poëmes.

A la fin du premier comme du second hémistiche, les syllabes muettes ne comptent point : *Damnes Deu per*E *n'en laiser hunir Franc*E. Sont assimilés à l'*e* muet les *e* non accentués qui sont suivis d'un *s*, d'un *t*, d'un *nt* : « *Li emperer*ES *est par matin levez. — Iço vus mand*ET *reis Marsilies li bers. — Il n'en est dreit que paien te baillis*ENT[4]. Il est à regretter qu'on n'ait pas con-

[1] Il faut en excepter le *Voyage à Jérusalem* (XIIe s.) qui est en alexandrins, et surtout l'*Alexandre* d'Albéric de Besançon dont il nous reste un fragment (XIe s.) en vers de huit syllabes. (*Romanische Inedita auf italianischen Bibliotheken*, gesammelt von Paul Heyse, Berlin, 1856, pp. 3-6, et Barstch, *Chrestomathie de l'ancien français*, pp. 26-28.)

[2] Le nombre exact est 4,002.

[3] Se je suis povres hom, — Dex a assés
Qui le ciel et la terre — a à garder.
Quand Dameldeu vaura, — j'arai assés, etc. (*Aiol et Mirabel.*)

[4] Nous allons, pour plus de simplicité, publier ici, sous la forme d'un « TRAITÉ DE LA VERSIFICATION DES CHANSONS DE GESTE », toutes les Notes complémentaires de ce Chapitre. Il est bien entendu que nous choisirons uniquement nos exemples dans le *Roland.* = CHAP. I. DU VERS ÉPIQUE. — 1° Le vers

servé dans notre versification moderne ces heureuses libertés de l'ancienne rhythmique.

La seule lettre qui s'élide, en RÈGLE GÉNÉRALE, c'est l'E, et

de la *Chanson de Roland* est le décasyllabe, avec pause après la quatrième syllabe accentuée. — 2° L'*e* non accentué, soit seul, soit accompagné d'un *s*, d'un *t* ou d'un *ent*, ne compte ni à la fin du premier hémistiche, ni à la fin du vers : « *Josqu'à la terE si chevoel li balIENT* (v. 976). *Ceignent espÉES de l'acer vianeis* (v. 997). — 3° Dans le corps d'un vers, l'*e* muet, qui termine un mot, a généralement DEVANT UNE CONSONNE la valeur d'une syllabe : *En dulce France en perdreiE mun los* (v. 1054). *La suE mort li vait mult angoissant* (v. 2232). Il en est de même de l'*ent : DiENT Franceis : Dehet ait ki s'en fuit* (v. 1047). — 4° Dans les mots tels que *Marsilies* et *milie*, où la syllabe accentuée est la pénultième, la dernière syllabe ne compte ni à la fin de l'hémistiche, ni à la fin du vers, et l'on procède absolument comme s'il y avait *Marsiles* et *mile* : « *Li reis MarsILIES la tient, ki Deu n'en aimet* (v. 7). — *E sunt ensemble plus de cinquante* MILIE (v. 1919). Il en est de même devant une consonne : *A icest mot tel .c.* MILIE *s'en vunt* (v. 1911). — 5° Des mots tels que *mar* et *cum* prennent à volonté un *e* final devant une consonne, pour les besoins de la versification et quand il faut au vers une syllabe de plus : *Li empereres tant marE vus nurrit* (v. 1860). *Ben me le guarde si cumE tel felun* (v. 1819). — 6° Quelques alexandrins se sont glissés parmi les décasyllabes du *Roland : Oliver est muntez desur un pui altur* (v. 1017). *Cunquerrat li les teres d'ici qu'en Orient* (v. 1693). Il est parfois assez facile de les réduire à leur compte normal : *Oliver est muntez desur un pui*, etc. = CHAP II. DE L'ÉLISION. — 1° Deux principes dominent ici toute la matière : le premier, c'est qu'à fort peu d'exceptions près, l'*e* muet est la seule voyelle qui s'élide ; le second, c'est que l'*e* muet lui-même ne s'élide qu'à volonté, *ad libitum*. — 2° L'*a* ne s'élide point : *Vint tres qu'A els, sis prist à castier* (v. 17). LA *u cist furent, des altres i out bien* (v. 108), etc. — 3° L'*i* ne s'élide point : *N'i ad paien* KI *un sul mot respundet* (v. 22). *E* SI *i furent e Gerin e Gerers* (v. 107). LI *empereres ki Franceis nos laisat* (v. 1,114), etc. Il convient cependant de noter quelques exceptions. Le sujet masculin de l'article, *li*, s'élide assez souvent : *Dist* L'*un à l'altre :* « *E car nos enfuiuns.* » — 4° L'*o* ne s'élide point. Nous avons dit ailleurs (*Épopées françaises*, I, pp. 206, 207) que, dans les mots *ço* et *jo*, l'*o* n'est réellement qu'une notation de l'*e*. — 5° L'*u* ne s'élide point : U *altrement ne valt .IIII. deners* (v. 1,880). Il en est de même de l'*ui* : *Cum il einz pout, del* PUI *est avalet* (v. 1,037). — 6° Quant à l'*e*, il s'élide souvent, tant dans les monosyllabes que dans les autres mots : *Oliver sent* QU'*il est à mort naffret* (1965). *D'ici* QU'*as denz menuz* (1956). *De doel murrai s'altre ne* M'*i ocit* (1867). *Cumpainz Rollanz,* L'*olifan car sunez, — Si* L'*orrat Carles, ferat l'ost returner* (1059, 1060). *EnsemblL'od els li quens Rollant i vint* (v. 175). *Demurent trop,* N'*i poedent estre à tens* (v. 1,841). — 7° Mais on trouve des exemples tout aussi nombreux de NON-ÉLISION dans tous les cas : *Noz cun-*

encore cette élision est-elle laissée à la volonté du poëte et n'est-elle pas constante. Nos pères n'avaient pas l'oreille si délicate aux hiatus, et il en est de très-doux qu'ils supportaient volontiers...

paignuns QUE *oümes tanz chers* (v. 2,178). *Oliver sent* QUE *à mort est ferut* (v. 1,952). *Ces vestemenz entresque* AS *chars vives* (1,613), etc. — 8° Les règles précédentes s'appliquent également à l'*e* MUET suivi du *t* étymologique. Tantôt il s'élide, et tantôt non : *De noz Franceis m'i semble*T *aveir mult poi* (v. 1,050). *Pois est muntez, entre*T *en sun veiage* (v. 660). *Li quens Rollanz apele*T *Oliver* (v. 1,671). *Guarde*T *aval e si guarde*T *amunt* (v. 2,235). — 9° On ne peut pas considérer comme une élision ordinaire la perte de l'*e* initial pour le mot *en*, dans un cas comme le suivant qui est très-fréquent : « SI'N *deit hom perdre e del quir e del peil* (v. 1,012). — 10° En un grand nombre de cas, les voyelles muettes disparaissent, au milieu des mots, DEVANT DES CONSONNES. Et ce fait se produit sinon dans l'écriture, au moins dans la prononciation. *Averat* ne compte jamais que pour deux syllabes. Et les vers suivants ne sont pas faux : DUREMENT *en halt si recleimet sa culpe* (v. 2,014). *Si* RECEVEREZ *la lei de chrestiens* (v. 38). *Rumput est* LI *temple por ço que il cornat* (v. 2,102). *Cuntre* LE *soleill reluisent cil adub* (v. 1,808). *Si* ME *guarisez e de mort e de hunte* (v. 21). *Ja est*-co *Rollanz ki tant vos soelt amer* (v. 2,001). Pour rétablir la mesure exacte du vers, il faut prononcer : *Durment, recevrez, l'temples, cuntre l'soleil*, etc. = CHAP. III. DU COUPLET ÉPIQUE. 1° Le Couplet (appelé encore *laisse* ou *vers*) est EN MOYENNE, dans le *Roland*, composé de quinze vers. Nous avons dit qu'il commence *ex abrupto* et forme une division naturelle du récit. — 2° Le lien qui réunit entre eux tous les vers d'un même couplet, c'est l'Assonance qui, dans le *Roland* comme dans tous nos anciens poëmes, n'atteint que la dernière voyelle accentuée. — 3° Sont dits *féminins* les couplets dont tous les vers se terminent soit par un *e* muet, soit par cet *e* suivi d'un *t*, d'un *s* ou d'un *nt*. Les autres laisses sont dites *masculines*. — 4° Nous avons relevé UNE A UNE, sans en excepter une seule, toutes les assonances du *Roland*. Tous les couplets de notre vieux poëme appartiennent à une des vingt-cinq séries que nous allons énumérer : *a* masculin, *ai* masculin, *an* masculin; *a* féminin, *an* et *ain* féminin; *e* et *é* masculin, *è* masculin, *ei* masculin, *en* masculin, *é* féminin, *e* et *é* féminin (mixte), *e* et *è* féminin, *ei* féminin, *en* féminin; — *i* masculin, *i* féminin. — *o* masculin, *oe* masculin, *o* féminin; — *u* masculin, *un* masculin, *u* et *un* (mixte), *u* féminin, *un* feminin, *u* et *un* féminin (mixte); — 5° Nous allons donner, pour chacune de ces vingt-cinq familles de couplets, le « DICTIONNAIRE COMPLET DES ASSONANCES DU *Roland:* » I. Couplets en *a* masculin (au nombre de huit) : *a, ab, ad, al, als, all, alz, alzt, ar, ard, arn, art, arz, as, ast, at, az*. (On y rencontre par exception et très-rarement, *aill, ais, ait* et *amps*.) — II. Couplets en *ai* masculin (au nombre de trois) : *ai, ais, (eis), ait, aist, (est), aiz*. (On y a admis, comme dans les laisses en *e* masculin, *el, elz, er, erf*, et ailleurs on y trouve UNE FOIS *ant*.) — III. Couplets en *an*

Ces vers ainsi scandés sont distribués en un certain nombre de couplets que l'on appelle *laisses*. Toute *laisse*, comme on l'a dit avec justesse, forme une division naturelle du récit. Dans

masculin (au nombre de trente et un) : *amp*, *an*, *anc*, *ancs*, *and*, *ans*, *ant*, *anz*. — *Aignz*, *ains*, *ainz*. — *Enc*, *ens*, *ent*, *enz* (en très-faibles proportions). — IV. Couplets en *a* féminin (au nombre de vingt-cinq) : *abe*, *able*, *ables*, *abre*, *ace*, *acent*, *aces*, *acet*, *acle*, *afes*, *affret*, *afle*, *age*, *ages*, *albe*, *alchent*, *alchet*, *ale*, *alge*, *algent*, *alges*, *alles*, *alne*, *alques*, *alse*, *alte*, *altes*, *altet*, *altre*, *altres*, *alve*, *arbe*, *arbres*, *arche*, *arches*, *arde*, *arded*, *ardent*, *ardes*, *ardet*, *arge*, *arges*, *arget*, *ar(i)gnent*, *arment*, *armes*, *arte*, *arted*, *artre*, *ascle*, *asme*, *asmet*, *asquent*, *asse*, *assent*, *asset*, *aste*, *astes*, *astet*, *astre*, *astres*, *ates*, *atre*, *azes*. On y rencontre aussi, mais à titre d'exception, *aiet*, *aigne*, *ailet*, *aille*, *aillet*, *aire*, *aive*, *alie*, *anste*, *ante*, et même *ecent*, *erent* et *ete*. — V. Couplets en *an*, *ain* féminin (au nombre de douze) : *agne*, *agnes*, *aigne*, *aignes*, *(eignet)*, *aimet*, *(eimet)*, *aindre*, *ainet*, *an(i)e*, *ambe*, *ambent*, *ambes*, *ambre*, *ames*, *amples*, *ance*, *ances*, *anche*, *anches*, *ande*, *andent*, *andes*, *andet*, *andre*, *andres*, *ane*, *ange*, *angle*, *angles*, *anme*, *anste*. (Il faut remarquer que le premier couplet est plus strictement en *ain*.) — VI. Couplets en *e* et *é* masculin (au nombre de quarante-cinq. Ce sont les plus nombreux) : *ed*, *(ied)*, *ef*, *efs*, *el*, *(iel)*, *els*, *(iels)*, *elz*, *(ielz)*, *eill*, *eillz*, *eilz*, *en*, *ens*, *ent*, *(ien*, *iens*, *ient)*, *er*, *ers*, *ert*, *(ier*, *iers*, *iert)*, *(ies)*, *et*, *(iet)*, *eu*, *eus*, *ez*, *(iez)*. Comme on le voit, les laisses en *ier* ne sont pas, dans le *Roland*, distinctes de celles en *er*. — VII. Couplets en *è* masculins (au nombre de trois) : *el*, *els*, *elt*, *(ain)*, *er* (comme *enfer* et *fer*), *erc*, *erf*, *ers*, *ert*, *ès*, (*ais*), *èt*, (*ait*), (*aiz*). — VIII. Couplets en *ei* masculins (au nombre de douze) : *ei*, *eid*, *eil*, *eill*, *eilt*, *eilz*, *eir*, *eirs*, *eis*, *eit*, *eiz*. — IX. Couplets en *en* masculin (au nombre de sept. Distincts de ceux en *an*, en ce que l'*en* y domine en très-fortes proportions) : *en*, (*an*), *enc*, *end*, (*and*), *ens*, *ent*, (*ant*), *enz*, *einz*, (*anz*). — X. Couplets en *é* féminins (sept) : *ée*, *ées*, *ere*, *erent*, *eres*. — XI. Couplets en *é* et *e* mixtes, féminins (trois) : *ebre*, *ede*, *ée*, *ées*, *eles*, *einet*, *ercet*, *ere*, *erent*, *eres*, *estrent*, *event*. — XII. Couplets en *e* et *è* féminins (dix-sept) : *ecces*, *edme*, *ele*, *elent*, *eles*, *elet*, *elmes*, *erbe*, *erce*, *erdent*, *erdet*, *erdre*, *ere*, (*aire*), *erge*, *erges*, *ermes*, *erne*, *ernent*, *ernes*, *erse*, *erte*, *ertre*, *ertres*, (*aisles*, *eisles*), *esme*, *esmes*, *esne*, (*eisne*), *esque*, *este*, *estes*, *estre*, *ete*, *etre*, *ette*, (*aite*, *aites*, *aitet*), *erve*. — XIII. Couplets en *ei* féminins (un seul) : *eie*, *eient*, *eignent*, *eigre*, *eille*, *einent*, *einte*, *eire*, *eiset*, *eistre*. (Par erreur, *erte*.) — XIV. Couplets en *en*, *ein* féminins (sept) : *emble*, *emblent*, *emblet*, *embres*, *emmes*, *emples*, *empres*, *ence*, (*ance*), *ences*, (*ances*), *encet*, *endent*, *endre*, *enges*, *eigne*, *eine*, *eintes*, *ense*, *ente*, *entent*, *entes*, *entet*, *entre*, *entres*, — XV. Couplets en *i* masculins (dix-neuf) : *i*, *id*, *if*, *ifs*, *ign*, *il*, *ill*, *ils*, *ilz*, *in*, *inc*, *ins*, *int*, *ir*, *irs*, *is*, *ist*, *it*, *ix*, *iz*. — XVI. Couplets en *i* féminins (vingt et un) : *ibles*, *ice*, *ices*, *iches*, *yd(e)les*, *ie*, *ient*, *ies*, *iet*, *ifes*, *ige*,

le *Roland*, le couplet se compose en MOYENNE de douze à quinze vers. Mais, dans nos poëmes postérieurs, les *laisses* s'allongeront, « soit par le développement de chacune d'elles, soit par la

ignent, *ile*, *il(i)e*, *il(i)es*, *ilet*, *ime*, *imes*, *imphe*, *indrent*, *ine*, *ines*, *inet*, *inze*, *iques*; *ir(i)e* ou *yr(i)e*, *ire*, *irent*, *iret*, *ise*, *isent*, *ises*, *ismes*, *isse*, *issent*, *isset*, *istes*, *istrent*, *ite*, *itre*, *ive*, *ives*, *ivet*, *ivre*, *izre (Sizer)*. Par exception, une fois : *eilles* (?). — XVII. Couplets en *o* masculins (dix) : *o*, *oet*, *oi*, *oirs*, *ois*, *ol*, *olps*, *ols*, *olt*, *op*, *or*, *orn*, *orns*, *ors*, *ort*, *orz*, *os*, *ost*, *ot*, *oth*, *ou*, *out*, *oz*. — XVIII. Couplets en *o e* masculins (deux) : *oec*, *oels*, *oeltz*, *oeilz*, *oem*, *oer*, *oers*, (*eus*), *oet*. — XIX. Couplets en *o* féminins (un seul) : *oche*, *ochet*, *oie*, *on(i)e*, *on(i)es*, *olet*, *orce*, *or(i)e*, *ore*, *ortet*, *ose*, *osne*, *ostre*. — XX. Couplets en *u* masculins (treize) : *u*, *ub*, *ud*, *ui*, (*oi*), *uist*, *uit*, *ul*, (*old*), *uls*, *um*, *un*, (excessivement rare, sept fois sur environ 200 vers), *ur*, (*or*), *urs*, (*ors*), *urt*, *us*, (*ous*), *ust*, *ut*, *ux*, *uz*, (*oz*). — XXI. Couplets en *un* masculins (vingt) : *uld*, (*old*), (*olz*), *uign*, (*oign*), *uins*, *uinst*, *uinz*, *um*, (*om*), (*oem*), *umpt*, *ums*, *un*, (*on*), *unc*, *und*, *uns*, (*ons*), *unt*, (*ont*), *unz*, *ur*, (*or*), *urn*, *urs*, (*ors*), *urt*, *urz*, *us*, (*ous*), *uz*, (*oz*). — XXII. Couplets en *u* et *un* mixtes, masculins (huit) : *ub*, (*od*), *uign*, *uilz*, *uit*, *ul*, *uld*, (*old*), *uls*, *um*, (*om*), *un*, (*on*), *uns*, (*ons*), *unz*, *ur*, (*or*), *urs*, (*ors*), *urt*, *urz*, *us*, (*os*), *ous*, *ut*, *uz*, (*oz*). — XXIII. Couplets en *u* féminins (cinq) : *uble*, *ubles*, *ude*, *ue*, *uet*, (*oide*), *uiet*, *uignet* (une fois seulement), *uisent*, *ultre*, *ume*, *ure*, *urent*, *uret*, *urnet*, *urre*, *use*, *ustes*, *ustet*. — XXIV. Couplets en *un* féminins (huit) : *uce* (très-rare), (*oigne*), *uindre*, *uissent*, *ulce*, *ulchet*, *uldre*, *umbre*, *umbrent*, *umbret*, *ume*, (*ome*), *umes*, (*omes*), *umpe*, *umpre*, *unces*, *unches*, *uncle*, *unde*, (*onde*), *undent*, *undet*, *undre*, *une*, (*one*), *unent*, *unet*, *unes*, (*ones*), *unge*, *ungres*, *un(i)e*, *(on(i)e)*, *(on(i)es)*, *unkes*, *unne*, *unte*, *untes*, *untre*, *untres*, *ure*, *urnet*, *urtes*, *usches*, *use*, (*ostre*) (ces deux dernières assonances très-rares ainsi que la suivante), *utet*. — XXV. Couplets féminins en *u* et *un* mixtes (sept) : *ubes*, *ubles*, *uce*, *uche*, *ucles*, *ue*, *uet*, *uintes*, *uisset*, (*oiset*), (*oisset*), *uisent*, (*oigne*), *ulce*, *ulces*, *ulcet*, *ulchet*, *ulent*, *ulpe*, *ultre*, *umbe*, *umbre*, *ume*, (*ome*), *umes*, *umpre*, *unchet*, *uncle*, *uncles*, *unde*, *undre*, *une*, (*one*), *unent*, *unes*, *unet*, *unge*, *unget*, *unte*, *untet*, *untre*, *un(i)e*, *(on(i)e)*, *unkes*, *ure*, *uret*, *urnet*, *urnent*, *usche*, *use*, (*ose*), *uset*, *ustet*, *ustrent*, *ute*, *utent*, *utes*, *utet*. — 6° Dans le *Roland*, il arrive que deux couplets de la même assonance se suivent immédiatement. Il nous paraît, en effet, difficile de réunir en une seule et même laisse les deux couplets 41 et 42, 162 et 163, 165 et 166. — CHAP. IV. DE L'ORIGINE ET DU PRINCIPE DE LA VERSIFICATION DU *Roland*. 1° Le rôle de l'accent tonique est réel dans la versification rhythmique du moyen âge ; mais, malgré les attaques dont notre système a été l'objet (*Lettre à M. Léon Gautier sur la versification latine rhythmique*, par M. G. Paris, Paris, Frank, 1866), nous persistons à croire qu'il a été secondaire. — 2° CHACUN DES VERS LATINS RHYTHMÉS VIENT D'UN VERS LATIN AN-

suture de deux ou plusieurs *laisses* d'abord distinctes. » C'est ce qu'il serait facile de prouver, en prenant dans une main le manuscrit de la Bodléienne et dans l'autre le remaniement de Versailles ou de Lyon, et en comparant les deux textes couplet par couplet, vers par vers.

Quel est l'élément constitutif de la *laisse?* En d'autres termes, quel est le lien de tous les vers dans un même couplet? C'est l'Assonance. A défaut d'un mot barbare tel que « mono-assonancés », on a employé un mot scientifiquement inexact, lorsqu'on a dit que c'étaient là des couplets « monorimes. » Ne confondons pas la

TIQUE. On peut suivre, depuis le IVe jusqu'aux XIe et XIIe siècles, les déformations de chacun de ces vers qui se sont transformés en autant de vers syllabiques. Nous sommes en mesure de citer DES CENTAINES, ET PRESQUE DES MILLIERS D'EXEMPLES, pour prouver mathématiquement ces déviations successives du *Septenarius* trochaïque, de l'Iambique dimètre, de l'Asclépiade. — 3° Si ces exemples sont ainsi fournis, s'ils ne sont point récusés, il sera prouvé par là même que l'accent tonique n'a pas eu le premier rôle. Telle est la thèse que nous développerons ailleurs. — 4° Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que cette théorie ne s'applique pas à la poésie lue ni même psalmodiée, MAIS SEULEMENT A LA POÉSIE CHANTÉE, et, pour circonscrire encore notre terrain, à la poésie des hymnes, des proses et des tropes, à ces pièces liturgiques dont la popularité fut incomparable. — 5° Étant donnée la musique essentiellement populaire de ces morceaux poétiques, et l'isochronie de la plupart de leurs syllabes, l'accent n'a plus, dans les paroles, qu'une valeur insignifiante. — 6° Pour en venir à notre versification française, nous pensons que NOS VERS FRANÇAIS SONT NÉS D'UNE IMITATION INCONSCIENTE DE CES VERS LATINS LITURGIQUES qui étaient sur les lèvres et dans les oreilles de tout le peuple chrétien. Ce fut une imitation par analogie, et non par similitude. Elle n'a rien de scientifique, et est d'une grossièreté toute spontanée. — 7° Dans la poésie française, le rôle de l'accent tonique est, par la force des choses, beaucoup plus considérable que dans la versification latine. Néanmoins, il ne suffit pas à tout expliquer. Il faut encore tenir compte de l'assonance; puis, de la rime; et encore, de ces pauses intérieures ou finales qui se rencontrent aux mêmes endroits dans les vers correspondants de la rhythmique latine, etc. — 8° Nous croyons, encore aujourd'hui, que le vers décasyllabique de la *Chanson de Roland* dérive du « dactylique trimètre hypercatalectique : « *Quam cuperem tamen ante necem, — Si potis est, revocare tuam,* » qui a été, en effet, employé par nos poëtes liturgiques, et qui, se déformant de plus en plus, a produit un vers latin rhythmé de dix syllabes : *Flete, viri, lugete, proceres*; — *Resolutus est rex in cineres*, etc. (*Épopées françaises*, I, 196.) Notre opinion, vivement combattue par MM. Paul Meyer et Gaston Paris, a été partagée par M. Barstch.

rime avec l'assonance. La rime, qui est un raffinement, atteint toute la dernière syllabe; l'assonance, qui est un procédé primitif, n'atteint que la dernière voyelle. Dans un poëme rimé, le mot *corage*, à la fin d'un vers, exige à la fin des vers suivants des mots tels que *vasselage*, *bernage*, *gage*, *eritage*, *otrage;* mais dans le *Roland* et dans toutes nos anciennes Chansons qui sont assonancées, *corage* s'accorde parfaitement avec *halte*, *atarget*, *altre*, *Charles*, *Calabre*, *salse*, *marche* et *vaillet*. Disons tout en deux mots : « La rime est pour l'œil, l'assonance pour l'oreille. » Tant que nos vieux poëmes furent ÉCOUTÉS, l'assonance leur suffit. Dès qu'ils furent LUS, la rime fut nécessaire.

L'assonance existe encore aujourd'hui, mais seulement dans les Chants populaires... Approchez-vous de ce descendant des jongleurs qui s'est installé sur la place publique; écoutez les vers qu'il chante en s'accompagnant de son maigre violon. C'est le « Cantique spirituel sur la vie et la pénitence de saint Alexis ». Nous y trouvons exactement, — après sept ou huit cents ans écoulés, — les mêmes assonances que dans la *Chanson de Roland :*

J'ai un voyage à *faire*
Aux pays etran*gers*.
Il faut que je m'en *aille*,
Dieu me l'a comman*dé*.
Tenez : voilà ma *bague*,
Ma ceinture à deux tours,
Marque de mon amour.

Et ailleurs, dans le même chant, *épousailles* rime avec *flamme; courage* avec *larmes; richesses* avec *cachette; embarque* avec *orage; dépêche* avec *cherchent* et avec *connaître*. Voilà ce qui se chante ENCORE AUJOURD'HUI devant des gens qui ne savent point lire et auxquels ces assonances naïves causent tout autant de plaisir que les rimes les plus luxuriantes de M. Victor Hugo et de toute l'école romantique. Tels étaient, soyez-en certains, les auditeurs de la *Chanson de Roland*.

Les *laisses* ainsi assonancées sont « masculines » ou « féminines », suivant qu'elles se composent ou non de vers terminés

par un *e* muet. Les couplets « féminins » sont devenus de plus en plus rares dans les Chansons plus modernes. Leur proportion dans notre poëme est de 113 sur 298 couplets [1].

Il convient de remarquer que le Couplet épique commençait presque toujours *ex abrupto,* comme pour permettre au jongleur de commencer son chant OU IL LE VOULAIT. Car il ne faudrait pas se persuader qu'il chantât tout le poëme d'une haleine. Il n'est pas impossible d'indiquer aujourd'hui les parties du poëme, les épisodes que le musicien populaire choisissait pour occuper une de ses « Séances de chant ». Ce sont à peu près les mêmes qui correspondent sans doute à d'anciennes cantilènes, et que nous avons signalés plus haut [2]. Deux pauses évidentes du jongleur sont manifestement indiquées aux vers 703 : *Carles li magnes ad Espaigne guastede*, et 2609 : *Li emperere par sa grant poestet — VII anz tuz pleins ad en Espaigne ested.* Il en est de même au vers 3705 : *Li empereres est repairet d'Espaigne.* Voilà bien, avec les vers 1 et suivants, les quatre débuts de quatre Séances épiques...

Tous les lecteurs du *Roland* ont remarqué depuis longtemps que, dans plus d'un passage du vieux poëme, deux ou trois couplets consécutifs RÉPÈTENT LES MÊMES IDÉES A PEU PRÈS DANS LES MÊMES TERMES, MAIS SUR DES ASSONANCES DIFFÉRENTES. C'est ce que nous avons appelé les « Couplets similaires ». Mais un exemple est ici nécessaire pour bien faire saisir notre pensée, et nous prions notre lecteur de vouloir bien ouvrir notre texte et lire attentivement les strophes XL, XLI et XLII, ou encore les couplets CXXX et CXXXI. Qu'il oublie pour un moment, s'il le peut, la profonde beauté de ces vers et n'en considère que la lettre, en homme de science et non pas en artiste.

Ces « couplets similaires, » dont il existe au moins neuf exemples dans le *Roland* [3], peuvent être doubles, triples, qua-

[1] Dans *Huon de Bordeaux*, on ne compte que trois laisses féminines, sur 10,500 vers.

[2] Vers 1, 96, 662, etc.

[3] Le *Message de Marsile*, V et VI. — *Dialogue entre Marsile et Ganelon*, XL, XLI, XLII. — Suite de ce *Dialogue*, XLIII et XLIV. — *Olivier et le Cor*, LXXXIII,

druples et même quintuples [1]. Ils ont été le sujet de vraies discussions entre les érudits... Fauriel, qui connaissait imparfaitement notre Épopée du Nord, a tranché la question d'un coup de plume. Il s'agit tout simplement, suivant lui, « d'un copiste inintelligent qui avait sous les yeux plusieurs leçons diverses d'un même passage et qui, au lieu de choisir la meilleure, les transcrivait à la suite l'une de l'autre [2]. » M. Gaston Paris ne va pas si loin et n'incrimine pas l'intelligence des scribes. Il admet cependant plusieurs « versions différentes » que le rédacteur aurait eues également présentes à l'esprit, et qu'il aurait toutes copiées sur un même feuillet de son manuscrit. Il cite, à l'appui de son opinion, ce texte si précieux de l'oraison funèbre de Roland par Charlemagne. Dans une première *laisse*, l'Empereur s'écrie : « *Quand je serai à* LAON, » et dans la seconde : « *Quand je serai à* AIX. » Le premier de ces couplets SERAIT d'origine capétienne, et le second, plus antique, remonterait à la tradition caroline [3]. Dans l'école de MM. G. Paris et Fauriel, il faut encore placer M. Camille Pelletan : « Les couplets similaires ne sont, dit-il, que des rédactions différentes. Ils ont deux sources : les uns proviennent des diverses manières dont on peut modifier l'assonance d'une laisse; les autres expriment d'autres traditions [4] ». Tout autre est l'opinion de M. Génin, qui, saisi pour notre vieux poëme d'un enthousiasme que nous ne trouvons pas excessif, s'écrie non sans quelque emportement : « Ces couplets sont l'œuvre d'un artiste, d'un poëte. Quel est « le copiste inintelligent » qui produirait « par hasard » des beautés d'un ordre aussi élevé [5] ? » M. Paulin Paris accorde que les jon-

LXXXIV, LXXXV. — *Le Cor sonné par Roland*, CXXX, CXXXI. — *Charlemagne entend le cor de son neveu*, CXXXIV, CXXXV, CXXXVI. — *Durendal*, CLXXII, CLXXIII, CLXXIV. — *Oraison funèbre de Roland*, CCVIII, CCIX, CCX, CCXI, CCXII. — *Les Barons intercèdent pour Ganelon*, CCLXXXI, CCLXXXII.

[1] V. en détail la Note précédente.

[2] *Histoire littéraire*, XXII, p. 184 et ss.

[3] *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 22.

[4] *De la composition des Chansons de geste* (dans les Positions des Thèses de l'École des Chartes, année 1869).

[5] *Introduction*, p. LXXXVIII et suiv.

gleurs voulaient, par ces répétitions, « se ménager le temps de bien préparer leurs plus beaux effets, » et qu'ils avaient ainsi à leur disposition une rédaction multiple, « dans la prévision d'un surcroît d'attention[1]. » Quant à M. d'Avril, il n'a pas craint d'accentuer l'opinion de M. Génin. Il voit dans nos laisses similaires un moyen tout littéraire et dramatique. Quand les jongleurs voyaient que certains couplets réussissaient auprès de leur public, vite ils en récitaient un ou plusieurs autres sur des assonances différentes. M. d'Avril apporte d'ailleurs un nouvel argument à la discussion, en citant un procédé analogue dans le *Ramayana*[2]. Et tel est aujourd'hui l'état de la question sur laquelle il nous reste à donner notre avis...

Nous pensons que la théorie Génin-d'Avril n'est pas admissible pour un certain nombre de « couplets similaires ». Voici, par exemple, les laisses XL et XLI où la répétition est presque littérale, vers par vers, mot par mot. Le moment n'est point dramatique et ne prête guère à la redite, au *bis*. C'est ici que l'on peut accepter la donnée de M. G. Paris et croire que le jongleur, ayant à sa disposition plusieurs strophes à peu près semblables, chantait tantôt l'une, tantôt l'autre. Tel n'est pas d'ailleurs le cas le plus fréquent, et la préoccupation artistique ne peut avoir été étrangère à la rédaction de la plupart de nos laisses plusieurs fois répétées. J'ai eu l'occasion de les lire devant de nombreux auditoires, soit lettrés, soit ignorants. Elles ont produit toujours un puissant effet, et certes le hasard ne fait pas de ces miracles. « Mais c'est là, dira-t-on, affaire de sentiment : il nous faut d'autres preuves. » Eh bien! j'ajouterai que, le plus souvent, ces « couplets SIMILAIRES ne sont réellement point semblables ». Voyez les laisses V et VI. Dans l'une, on lit les noms des conseillers de Marsile, QUI NE SONT POINT DANS L'AUTRE. Marsile, dans le second couplet, parle de se convertir à la foi chrétienne, et cette promesse perfide n'est pas exprimée dans la première strophe. Donc, ces laisses NE FONT PAS DOUBLE EMPLOI; donc,

[1] *Histoire littéraire*, XXII, p. 262.
[2] *Introduction*, p. CVIII, CIX.

ELLES SE COMPLÈTENT; donc, ce ne sont pas là de ces variantes entre lesquelles on pouvait faire un choix *ad libitum*[1].

Nous insisterons sur les célèbres adieux de Roland à Durendal. Ces trois strophes, que l'on cite volontiers comme le type le plus parfait de nos « répétitions épiques », sont, à nos yeux, l'œuvre d'un grand artiste, d'un grand poëte. Elles se ressemblent sans doute; mais chacune a sa personnalité indépendante. Dans la première, Roland rappelle, sans rien préciser, le souvenir de toutes ses victoires; dans la seconde, il énumère ses conquêtes par leurs noms et reporte sa pensée au jour où il reçut sa bonne épée des mains de Charlemagne; dans la troisième enfin, il songe à toutes les reliques qui sont dans le pommeau de Durendal. Si vous supprimez l'une ou l'autre de ces strophes puissantes et pleines de choses, vous laissez dans le poëme une véritable lacune; vous défigurez, vous tronquez la Chanson. On pourrait dire avec quelque justesse que la première de ces strophes est narrative, la seconde « topographique », la troisième religieuse. Donc, ce ne sont pas des strophes à double ou triple emploi. Des variantes n'ont jamais eu ce caractère d'être essentielles, et de l'être à ce point.

Quant aux rédactions *différentes* et se rapportant à des époques plus ou moins reculées, nous n'y croyons point. L'exemple qu'a choisi M. G. Paris est certes le plus spécieux, et cependant nous le récusons... Charlemagne est donc là, pantelant, devant le corps inanimé de son neveu qu'il vient enfin de retrouver sur le champ de bataille de Roncevaux : « Ami Roland, je m'en irai en France, et, *quand je serai en mon domaine de Laon,* les étrangers viendront me demander de tes nouvelles. » Puis, cinq vers plus loin : « Ami Roland, belle jeunesse, *quand je serai dans ma chapelle d'Aix,* on viendra

[1] Il en est de même des couplets CXXX et CXXXI. Dans le premier, Olivier s'adresse uniquement à Roland, et lui reproche en raillant de n'avoir point sonné son cor. Rien de tout cela dans la seconde laisse, où en revanche il est question de l'armée de Charlemagne et de la belle Aude. — Si l'on étudie les couplets CXXXIV, CXXXV et CXXXVI, on y trouvera matière à des observations analogues. De même, pour les laisses CCLXXXI et CCLXXXII.

me demander ce que tu es devenu. » Faut-il croire que ces deux couplets ont eu TOUR A TOUR leur raison d'être, et qu'ils appartiennent à deux rédactions primitives, l'une du IXe siècle, l'autre du XIe? Faut-il croire que l'un se rapporte, par ses origines, au temps où le siége de l'empire franck était à Aix, et l'autre à l'époque où les premiers Capétiens végétaient à Laon? Que d'invraisemblances! Et n'y a-t-il pas une explication cent fois plus naturelle? Dans ce passage de notre poëme, Charles pense à son retour en France; IL PASSERA D'ABORD A LAON AVANT D'ARRIVER A AIX, et, dans ces deux villes, on viendra SUCCESSIVEMENT s'informer auprès de lui de Roland, son neveu, qui est mort. Voilà qui est simple et vrai. Il n'est pas, du reste, une seule de ces quatre ou cinq laisses qui ne complète l'autre par l'introduction de quelque fait nouveau, de quelque nouvelle idée. Donc, ce ne sont là ni des rédactions différentes, ni des variantes à l'usage des jongleurs qui voulaient plus ou moins improviser ou paraître improviser. Non, non; ce sont des morceaux qui se complètent; c'est surtout l'œuvre d'un art naïf et populaire. On peut le jurer par l'émotion que l'on ressent à la lecture de ces couplets si littérairement, si utilement répétés.

Voici encore une difficulté, et c'est la dernière que nous rencontrerons dans ce petit « Traité de la versification française... au XIe siècle ».

Le plus grand nombre des couplets du *Roland* se terminent, dans le manuscrit d'Oxford, par ces trois lettres, *aoi*, qui ont grandement exercé la patience des érudits. M. F. Michel, dans sa première édition de la *Chanson*, rapproche *aoi* de ce mot, *euouae*, qui se trouve, assure-t-il, « dans une sorte de poëme sur sainte Mildred, mis en musique [1] ». Hélas! hélas! sans aller aussi loin, M. Michel aurait pu trouver ce fameux *euouae* dans son *Paroissien noté* et dans tous les antiphonaires du monde entier. Il signifie *seculorum amen*, et non pas *Évohe*,

1 La *Chanson de Roland*, 1re édition, p. 314. — Dans sa 2e édition, à la page XXVII, M. F. Michel rectifie lui-même son erreur.

comme le croyait aussi l'excellent M. de Martonne, qui, dans sa *Piété au moyen âge*, avait cru trouver par là quelques restes du culte de Bacchus au sein de nos églises catholiques. Donc, *aoi* et *euouae* ne sont pas un seul et même mot, comme l'affirma d'abord M. Michel, qui, dans sa seconde édition, est d'ailleurs revenu à résipiscence. Faut-il voir dans *aoi* « le mot saxon *abeg*, ou l'anglais *away*, exclamation du jongleur pour avertir le ménétrier que la tirade finit et qu'il ait à s'arrêter? » Cette seconde hypothèse de M. Michel [1] n'est guère plus heureuse que la première. Le moyen de supposer qu'un mot d'origine brutalement étrangère ait ainsi pénétré dans un poëme où tout est français! M. Génin, lui, opine pour *avoi*, qui, suivant lui, viendrait de *ad viam*, et signifierait : « En route, allons [2]! » Mais M. Génin oublie que, dans le dialecte de notre poëme, *ad viam* donnerait *à veie*. M. Lehugeur [3] avance que c'était un « hourra jeté par le ménestrel ». Il faut encore remarquer que ce hourra ne serait point conforme à la phonétique de notre manuscrit. M. Alexandre de Saint-Albin traduit *aoi* par : « Dieu nous aide! » et y voit « le verbe *ajuder*, qui est une contraction d'*adjuvare* [4] ». Mais on ne trouve dans la Chanson que les formes *aït* et *aiut*, venant d'*adjuvet*. Une nouvelle, une troisième opinion de M. F. Michel vaut mieux que les deux premières : « *Aoi* serait un neume ». Mais il y aurait, ce semble, un bien rude écart pour la voix entre la note désignée par *a* et celle indiquée par *o*. Nous avons cru nous-même un instant que cet *aoi* était l'équivalent de *aé*, qui sert de refrain à plus d'une chanson lyrique [5]. Mais cette notation *oi* nous arrête tout

1 M. F. Michel cite les vers : « *Avoi*, dist saint Pieres, *avoi* ». (*De saint Pierre et du Jongleur, Fables et contes*, édit. de 1810, p. 292 du t. III.) « *Avoi*, Sire, che dist Girars! » (*Roman de la Violette*, vers 289.) Cf. la note du v. 14,914 des *Canterbury's tales of Chaucer*, éd. d'Oxford, t. II, p. 499.)

2 *Chanson de Roland*, p. 340.

3 Dans les quelques notes rejetées à la fin de sa traduction.

4 *Chanson de Roland*, p. 1 et passim.

5 Tel est aussi le sentiment de M. G. Paris : « C'est un véritable refrain, dit-il, et un très-ancien fragment nous offre le retour, en manière de refrain, de quatre vers entiers. » (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 22.)

court, et il ne nous reste plus, après avoir exposé l'opinion de tout le monde, qu'à confesser fort humblement notre ignorance. C'est ce que nous faisons de grand cœur, en attendant que la science éclaircisse ce point noir. Espérons.

VIII. — A QUELLE ÉPOQUE A ÉTÉ COMPOSÉ LE ROLAND

Les savants sont loin d'être d'accord sur la date de notre Chanson. Suivant M. F. Michel, elle serait du XIIe siècle : c'est trop vague. M. Magnin parle de 1125 : c'est trop précis. Le plus audacieux est M. Alexandre de Saint-Albin, qui attribue carrément le *Roland* au IXe siècle à cause de ce vers sur la cité de Galne : *Puis icel pur en fut cent anz deserte* [1]. Et il ne craint pas d'ajouter : « La *Chanson de Roland* a trouvé des rajeunisseurs dès le Xe siècle. » Enfin, MM. Génin, G. Paris et Bartsch sont d'accord pour fixer la composition du vieux poëme à la fin du XIe siècle. Tel est aussi notre sentiment ; mais encore faudrait-il l'entourer de quelques preuves.

Le manuscrit ne peut pas nous être ici d'une grande utilité. Il appartient, suivant nous, au second tiers du XIIe siècle, et

Une dernière opinion est celle qu'exprime l'auteur anonyme du *Catalogue de la Bibliothèque de M. Ambroise Firmin Didot* : « Je crois, dit-il, que *aoi* est une abréviation de *audite*. Ce serait un appel fait par le trouvère aux auditeurs. C'est ainsi que Corneille fait dire à Polyeucte : « Oyez, peuples, oyez tous », et que, dans le Parlement anglais, on entend l'exclamation : *hear, hear.* » (Col 370.)

1 Je ne comprends pas bien l'argument de M. de Saint-Albin... Notre poëte (couplet LIII) dit que Charles, revenant en France, passa par la cité de Galne, que Roland avait prise et ruinée et qui « depuis ce jour resta cent ans déserte ». M. de Saint-Albin traduit, je ne sais trop pourquoi, comme s'il y avait dans ce passage de notre texte : « Il y a cent ans de cela... » Et il est forcé, pour appuyer son hypothèse du IXe siècle, de considérer comme une addition du Xe siècle la strophe CCXXIII de notre poëme, où il est question de Normands dans l'armée française. Les Normands, en effet, ne se sont pas établis chez nous avant l'an 912.

notre poëme, comme nous allons le faire voir, est évidemment plus ancien. Il faut donc aller chercher ailleurs quelque argument plus exact : il faut interroger la langue, l'archéologie et l'histoire.

Rien de moins précis que l'argument tiré de la langue. Dans telle province, en effet, la langue s'est plus rapidement formée que dans telle autre, et, à vingt ou trente ans près, on ne peut là-dessus rien établir de scientifique. Puis, on peut toujours se demander, avec M. G. Paris, si la langue d'un poëme EST LE FAIT DE L'AUTEUR OU DU COPISTE. Comment sortir de ce problème? Y parviendrons-nous par la comparaison de notre texte avec quelque autre mieux daté? Les érudits allemands et français placent au XIe siècle la *Chanson de saint Alexis* [1]; or, la langue de ce document est évidemment plus antique que celle de notre poëme. On y trouve des formes qui, sans parler du Dialecte, sont autrement étymologiques, autrement voisines des types latins : *vithe, lethece, pedra, medra, anferm, espethe, emperethur, pulcella, cambra, contrethe,* etc. Les participes féminins en *ede* et en *ide* s'y rencontrent constamment : *honorede, guerpide,* etc., et l'on ne trouve plus dans tout le *Roland* que deux ou trois exemples de ces *archaïsmes*. Voilà des observations de quelque valeur, et néanmoins elles ne sont pas assez nettes pour passer à l'état de conclusions scientifiques. Cherchons ailleurs.

La versification est moins concluante encore, et il serait aisé de citer, au XIe, au XIIe siècle, et même plus tard encore, des assonances aussi primitives, aussi grossières que dans le *Roland*.

Serons-nous plus heureux avec l'Archéologie? D'une longue étude de toutes les armures décrites dans le *Roland* [2], il résulte très-clairement que ces armures sont seulement antérieures au système du « grand haubert ». Mais ce système n'ayant prévalu

[1] V. le texte donné par Bartsch en sa *Chrestomathie de l'ancien français*, p. 18-26.

[2] V. cette étude à notre note du v. 994.

que sous Philippe-Auguste, nous ne sommes guère avancés; car nous savons déjà notre Chanson antérieure à 1180. Toutefois, voici un trait nouveau. Il n'est PAS UNE SEULE FOIS question dans notre poëme des chausses de mailles, qui, suivant M. J. Quicherat, ont été pour la première fois employées sous le règne de Philippe Ier, et dont il existe déjà un exemple grossier dans la tapisserie de Bayeux [1]. On pourrait par là SOUPÇONNER notre poëme d'être tout au moins antérieur au dernier tiers du XIe siècle.

Mais l'histoire nous va venir en aide, et nous fournir un meilleur élément de critique.

Le poëte nous parle quelque part [2] du païen Valdabrun, qui possède quatre cents vaisseaux, et, pour peindre ce misérable en quelques mots, il ajoute :

Jerusalem prist jà par traïsun;
Si violat le temple Salomon,
Le Patriarche ocist devant les funz.

Ces trois vers nous persuadent que notre poëte *chantait* avant la première croisade. S'il avait écrit le *Roland* après la conquête de Jérusalem par les Latins, il n'aurait certes point parlé en termes aussi précis d'une invasion musulmane et d'un meurtre commis sur le Patriarche. Non, non : dans l'esprit de notre trouvère, Jérusalem appartient encore aux Infidèles, Jérusalem n'est pas encore entre nos mains. Au siècle suivant, l'auteur du *Voyaye à Jérusalem* nous représentera la Cité sainte comme une ville au pouvoir des chrétiens, avec un Patriarche libre et honoré; mais c'est que très-évidemment il écrivait après la fondation du royaume latin de Jérusalem. L'auteur du *Roland* eût pu, je pense, être son père.

[1] Il est ailleurs question (3,090) de signes de ralliement sur les écus : « *Escuz unt genz de multes cunoisances.* » C'est l'origine des armoiries. Mais rien de précis quant à la date.

[2] Vers 1,519-1,525.

Allons plus avant dans l'interprétation des trois vers précédents. A quel fait notre poëte peut-il bien faire allusion? Voici ceux que l'histoire nous signale. En 969, les musulmans brûlèrent vif le patriarche de Jérusalem, Jean VI. En 1012, le kalife Hakem persécuta les chrétiens, *détruisit la grande église de Jérusalem* et fit crever les yeux au patriarche Jérémie. De tels faits [1], et surtout le dernier, durent avoir un grand retentissement en Europe, où ils furent exagérés en raison de la distance. N'est-ce pas l'écho de ces cris que l'on entend encore dans la *Chanson de Roland?* Ne peut-on pas la croire écrite dans le courant même du xie siècle [2]?

En résumé, le *Roland* est CERTAINEMENT antérieur au règne de Philippe-Auguste, comme le démontrent l'âge du manuscrit d'Oxford, et surtout les armures qui y sont décrites.

Il est PROBABLEMENT antérieur à la première croisade : c'est ce que semblent prouver les vers cités plus haut, et cette absence complète de toute allusion au fait de la croisade.

Il est POSSIBLE, enfin, qu'il ait été écrit plus tôt, s'il est vrai que le poëte ait réellement été inspiré par la destruction de la grande église de Jérusalem et par la mort du patriarche Jérémie, en l'année 1012.

Telles sont nos conclusions.

1 Les Turcs, dont notre poëte parle plus d'une fois, s'emparèrent de Jérusalem en 1076; mais ils ne firent aucun mal aux Chrétiens.

2 On ne peut rien conclure de l'énumération des *échelles* de l'armée chrétienne (vers 3,014-3,095). S'appuyant sans doute sur d'antiques cantilènes, le poëte y met des Français (premier, second et dixième corps d'armée), des Bavarois (3e), des Allemands (4e), des Normands (5e), des Bretons (6e), des Poitevins et des Auvergnats (7e), des Flamands et des Frisons (8e), des Lorrains et des Bourguignons (9e). Il est assez difficile de préciser le moment exact où ces différentes nations faisaient partie d'un même empire ou d'un même royaume frank.



IX. — DE L'AUTEUR DE LA CHANSON DE ROLAND. — EN QUEL PAYS EN QUEL DIALECTE A-T-ELLE ÉTÉ ÉCRITE

Avant de dire ce qu'était l'auteur du *Roland*, il faut montrer ce qu'il n'était pas. Or, des deux attributions qui ont été hasardées jusqu'ici, la première est radicalement fausse; la seconde paraît très-douteuse. On a fait tour à tour honneur de notre chef-d'œuvre à un certain Gilles, et à ce Turoldus qui est nommé dans le dernier vers de la Chanson. Discutons ces deux systèmes.

On lit au milieu de notre poëme ces quatre vers [1], bien faits pour fixer l'attention des érudits : *Ço dit la Geste e cil ki el camp fu, — Li ber (seinz) Gilie por qui Deus fait vertuz — E fist la chartre el muster de Loüm : — Ki tant ne set ne l'ad prod entendut*. Le mot *seinz* du second vers n'est pas dans le manuscrit, et a été restitué d'après les manuscrits de Venise et de Paris. Restaient donc ces trois mots : *li ber Gilie*, qui induisirent en erreur M. P. Paris [2] et quelques autres critiques. A tout prendre, il ne pouvait être question dans ce passage que d'une chronique ou de chartes DONT NOTRE POETE SE SERAIT SERVI, et le poëme lui-même n'était aucunement en litige. Mais il est trop évident qu'il s'agit ici d'une de ces fausses citations qui sont trop communes, hélas ! chez tous nos trouvères, et qu'ils se permettaient trop aisément pour attester leur véracité et capter la confiance de leurs lecteurs. Saint Gilles, bien qu'il ait en réalité vécu sous Charles Martel, a été mêlé par la tradition à la légende de Charlemagne. C'est lui qu'une voix céleste instruisit, dit-on, de ce grand péché que le fils de Pépin avait criminellement caché. Il faut, d'ailleurs, le considérer comme le grand thaumaturge du VIIIe siècle : les mots *por qui Deus*

[1] Vers 2,095-2,098.

[2] *Histoire littéraire*, XXII. Notice sur la *Chanson de Roland*, pp. 727 et suivantes.

fait vertuz sont la traduction de ces paroles liturgiques que nous avons citées ailleurs : *Ægidius miraculorum coruscans virtutibus* [1]. Dans la *Karl Magnus's Kronike*, qui est le résumé populaire en langue danoise de la *Karlamagnus saga* islandaise, le nom de saint Gilles est mêlé à l'énumération des prodiges qui annoncèrent la mort de Roland. « Il se fit aussi obscur que s'il eût été nuit. Saint Gilles dit que ce miracle arrivait à cause de Roland, parce qu'il devait mourir ce jour-là [2]. » On voit, par tout ce qui précède, que l'intervention de saint Gilles dans notre poëme est absolument *légendaire*...

Passons à Théroulde.

M. Génin n'a pas craint d'imprimer en gros caractères, sur la première page de son édition du *Roland* : *La Chanson de Roland, poëme de* THÉROULDE. Il s'appuie sur le dernier vers de notre poëme : *Ci falt la geste que Turoldus declinet*, et part de là pour attribuer notre chanson à un certain Théroulde, bénédictin de l'abbaye de Fécamp [3], auquel le roi Guillaume, après la bataille d'Hastings, donna l'abbaye de Malmesbury, qui fut transporté en 1069 à celle de Peterborough et mourut en 1098 [4]. Que ce Théroulde fût un moine médiocre et un homme énergique, je n'en doute pas, et M. Génin n'a pas eu de peine à consacrer vingt pages très-animées à cette intéressante biographie. Mais que l'on puisse, en faveur de ce Théroulde, comme auteur de notre *Roland*, alléguer seulement un centième de preuve VÉRITABLE ET DIRECTE, c'est ce qu'on ne fera point. M. Génin n'essaie que d'un seul argument : « Dans l'armoire aux livres de la cathédrale de Peterborough, il existait, dit-il, deux exemplaires de la *Guerre de Roncevaux* en vers français. » Et il ajoute : « Comment ces manuscrits se trouvaient-ils là ? Apparemment ce n'étaient pas les moines saxons qui les y avaient fait venir. N'est-il pas plus croyable qu'ils avaient été

1 V., pour plus de détails, la note du v. 2,096.

2 Édition de Copenhague, en 1867, p. 130.

3 Ou à son père, précepteur de Guillaume le Conquérant.

4 La *Chanson de Roland*, *poëme de Théroulde*, *Introduction*, p. LXXV-LXXXIII.

apportés et mis dans ce dépôt par l'abbé Théroulde, comme son œuvre ou plutôt celle de son père, le précepteur de Guillaume le Conquérant[1]? » C'est là tout au plus une présomption : ce n'est pas une preuve.

Nous ferons tout d'abord observer que M. Génin a peut-être mal compris le dernier vers de notre poëme, et nous le remettons à dessein sous les yeux de notre lecteur : *Ci falt la geste que Turoldus declinet.* Quatre fois seulement[2], dans la Chanson, notre poëte parle de « la GESTE, » et il en parle toujours COMME D'UN DOCUMENT HISTORIQUE QU'IL A CONSULTÉ et dont il invoque le témoignage en même temps que celui des chartes et des brefs. Qu'était-ce donc que cette « Geste », qui est plus explicitement appelée par notre poëte « *geste Francor* » ? C'était sans doute une plus ancienne Chanson ; c'était peut-être une Chronique, plus ou moins traditionnelle et écrite, comme le fragment de la Haye, d'après un poëme antérieur. Toujours est-il qu'on la met sur le compte d'un nommé Turoldus. C'est de cette geste enfin, et non pas de notre poëme, que Turoldus serait l'auteur. Notre poëte, ayant terminé sa chanson d'une manière un peu brusque, veut s'en expliquer auprès de ses lecteurs : « C'est ici, dit-il, « que me fait défaut[3] la geste de Turoldus, cette geste dont je « me servais. » Voilà une explication nouvelle de ce vers tant discuté, et nous la croyons digne de quelque attention.

Mais, même en admettant que ce mot « geste » s'applique à notre poëme, que de doutes, que de ténèbres encore ! Cet autre mot : *declinet,* est malheureusement des plus obscurs. Oui (comme nous l'avons dit ailleurs)[4], « *declinet*[5] signifie : quitter, aban-

[1] *La Chanson de Roland, poëme de Théroulde, Introduction*, p. LXXXIV.

[2] *A.* Vers 1,684, 1,685 : « Il est escrit es cartres e es brefs, — *Ço dist* LA GESTE, plus de III. millers. » — *B.* Vers 2,096 : « *Ço dist* LA GESTE, e cil qui el camp fut, — Li ber (seinz) Gilie... » — *C.* Vers 3,742-3743 : « *Il est écrit* DANS L'ANCIENE GESTE — Que Carles mandet humes de plusurs teres. » — *D.* Vers 3,262 : « GESTE FRANCOR XXX. escheles i numbrent. »

[3] Tel est le sens littéral de *falt* qui, en un sens plus large, est traduit par « finit ».

[4] *Épopées françaises*, t. II, p. 391.

[5] V. Forcellini ; Raynouard, au mot *clin ;* Ducange, etc.

donner, finir une œuvre, ou bien encore, en grammaire, conjuguer un verbe, et, par extension, raconter tout au long une histoire, une geste, etc. Tels sont les deux sens principaux de ce vocable français qui, comme le latin *declinare*, a été employé assez vaguement en des acceptions assez diverses. La première de ces deux significations nous paraît la meilleure. Qu'en conclure? Il est possible qu'un Turold ait ACHEVÉ la *Chanson de Roland*. Mais est-ce un scribe qui a achevé de la transcrire, un jongleur qui a achevé de la chanter, un poëte qui a achevé de la composer? Tout au moins il y a doute. »

Rien n'est, d'ailleurs, plus commun que ce nom de Theroulde, Therold, Touroude. M. Génin l'avoue de fort bonne grâce, et M. F. Michel en a cité de nombreux exemples en Angleterre et en Normandie [1]. Le fameux abbé de Peterborough [2] n'a donc pour lui, au milieu de tant d'homonymes, que ces deux manuscrits de *Roncevaux* trouvés dans l'armoire de la Cathédrale de Peterborough. Il n'y a point là matière à certitude, et ce fait, encore un coup, peut fort naturellement s'expliquer de toute autre façon [3].

A défaut d'un nom certain, il serait tout au moins utile de connaître le pays où fut composée la Chanson...

Le texte d'Oxford est certainement écrit dans le dialecte normand, et sa langue n'est mélangée d'aucun élément anglo-

1 *Chanson de Roland*, 1re édition, *Introduction*, pp. VII-VIII. Encore aujourd'hui ce nom est très-commun dans les départements de la Manche et du Calvados (Thouroude à Saint-Lô, Theroude à Granville, Thouroude à Orbec, à Vire, à Saint-Jean-le-Blanc, etc. etc.). — M. F. Michel cite également (pp. 218, 219,) un grand nombre d'exemples pour prouver combien il était usuel d'employer des noms latins dans un texte roman. — Nous ajouterons que « Turoldus » est un nom unique, et que, l'usage des deux noms (noms « de baptême et de famille ») n'ayant commencé qu'à la fin du XIe siècle, nous avons ici un argument de plus en faveur de l'antiquité du *Roland*.

2 « Ou son père. »

3 Le *Roland* n'est pas, suivant nous, l'œuvre d'un clerc, mais d'un soldat. Nous avons ailleurs développé cette idée qui, si elle est vraie, n'ajoute pas de probabilités au système de Génin. (*Épopées françaises*, t. I, pp. 161 et ss. — *L'Idée religieuse dans la Poésie épique au moyen âge*, pp. 7, 19 et suivantes,) etc.

saxon. Mais on peut toujours supposer (bien que ce soit ici fort improbable) que le dialecte d'un manuscrit est le fait du copiste, et non point de l'auteur. C'est dans le fond, et non dans la forme de la Chanson, qu'il convient donc de chercher ici quelque lumière...

Je ne sais si je suis le premier à remarquer la place considérable qu'occupent, dans notre poëme, la fête, l'invocation, le souvenir de Saint-Michel du Péril[1]. Il s'agit ici, comme je l'ai démontré ailleurs, du fameux Mont-Saint-Michel, près d'Avranches, et de la fête de l'Apparition de saint Michel *in monte Tumba*, qui se célébrait le 16 octobre. Que cette fête se soit, comme l'avance Mabillon, « célébrée jadis dans toute la seconde Lyonnaise, dans un nombre considérable d'églises et jusqu'en Angleterre, » je le veux bien. J'ajouterai même que ce très-célèbre pèlerinage se trouve mentionné en d'autres romans; que dans *Acquin*, on voit Charlemagne y aller faire ses dévotions, et que, dans les *Lorrains*, on lit ces mots: « Du cap de Saint-Vincent *au mont Saint-Michel* et à Germaise sur le Rhin[2], » qui servent à indiquer une étendue considérable. Mais j'insiste sur le rôle bien autrement important que joue le mont avranchin dans notre vieille Chanson. Il n'y est pas cité une fois en passant, et comme par hasard. C'est à la fête de saint Michel de Péril[3] que Charles, dans une cour extraordinaire, doit recevoir l'hommage et la conversion de Marsile. Telle n'est point la date que nos autres romans fixent aux Cours plénières de Charlemagne et aux grandes solennités royales. Le 16 octobre! Il n'y a rien là qui rappelle les Champs de Mars ou de Mai; rien qui ressemble à ces cours de Pâques ou de la Pentecôte dont il est tant de fois question dans nos vieux poëmes. Le 16 octobre! On ne trouverait pas cette date une autre fois dans toute notre Épopée. Je passerai rapidement sur ce vers: *De saint Michel de Paris jusqu'as Seinz*, que je pro-

1 V. la note du vers 37.
2 *Garin le Loherain*, traduction de P. Paris, dans la Collection Hetzel, p. 184.
3 Vers 37, 53, 152.

pose de lire : *De saint Michel del Peril jusqu'à Reins.* Mais je veux m'arrêter à ce moment le plus solennel de toute notre Chanson, et qui en est vraiment le centre... Roland va mourir, Roland meurt. Auprès de cet agonisant sublime, qui s'abat ainsi du haut du ciel? Ce sont les Anges, et, le premier de tous, C'EST SAINT MICHEL DU PÉRIL.

Ce dernier trait me paraît décisif. Il n'y a qu'un Avranchin qui soit capable de donner tant d'importance à un pèlerinage, à une fête, j'allais dire à un saint de son pays.

Suivant nous, la *Chanson de Roland* est l'œuvre d'un poëte normand [1], du pays d'Avranches.

[1] Nous disons « un poëte », ET NON PAS DEUX. M. Th. Müller, dans cette *Introduction* que nous attendons depuis si longtemps, doit, — dit-on, — discuter l'hypothèse de la rédaction de notre Chanson par deux auteurs, ou plutôt par deux scribes différents. Nous avons nous-même passé de longues heures à contrôler cette hypothèse, qui décidément n'a, suivant nous, rien de fondé. En ce qui touche « deux auteurs », la supposition est tout à fait inadmissible. Il suffit, en effet, de lire notre vieux poëme pour être convaincu de sa profonde unité littéraire. Restent les « deux scribes ». Nous avons choisi un certain nombre de mots typiques pour constater S'ILS ÉTAIENT ÉCRITS D'UNE FAÇON UNIFORME DANS TELLE PARTIE BIEN DÉTERMINÉE DU MANUSCRIT, et, d'une autre manière ÉGALEMENT CONSTANTE, dans tel autre endroit de la Chanson. Il n'en est rien, et d'un bout à l'autre du texte d'Oxford, l'orthographe est également fantaisiste. C'est ce que nous avons constaté pour les mots suivants: *Caeignables*, vers 183 et 1,826, *chaeines*, vers 2,557, et *caeines*, 3,735. = *Caeir*, *cadeir*, vers 383, 578; *chaïr*, *chet*, etc., vers 769, 981, 1,064, 1,267, 1,356, 1,426, 1,509, 1,981, 1,986, 2,034, 2,082, 2,220, 2,231; *caïr*, 2,269; *chaïr*, 2,536, 2,825; *caïr*, 3,453, 3,551; *chaïr*, 3,574, 3,720, 3,881, 3,925; = *Chalcer*, 2,678, et *calcez*, 3,863. = *Chelt*, 227; *calt*, 1,405, 1,806; *chelt*, 2,411. = *Cambre*, 2,332, 2,593, 2,709, *chambre*, 2,826, 2,910, *cambre*, 3,992. = *Champ*, 865, *camp*, 922, 1,260, 1,273; *champ*, 1,338, *camp*, 1,468, 1,562, 1,626; *champ*, 1,782; *camp*, 1838; *champ*, 1,869, *camp*, 2,230, 2,244; *champ*, 2,434; *camp*, 2,439; *champ*, 2,779; *camp*, 3,147; *champ*, 3,512; *camp*, 3,968. = *Cançun*, 1,014; *chançun*, 1,466, 1,474, 1,563. = *Capele*, 52; *chapele*, 2,917; *capele*, 3,744. = *Carles*, *Carlun*, *Carlemagne*, 1, 16, 28, 52, 70, 80, 81; *Charles*, etc., 94, 156; *Carles*, 218; *Charles*, 370; *Carles*, 488, 522, 566, 578, 643, 655, 731, 765, 905, 1,000, 1,172, 1,179; *Charles*, 1195; *Carles*, 1,207, 1,234; *Charles*, 1,241; *Carles*, 1,350, 1,422, 1,703; *Charles*, 1,829; *Carles*, 1,859, 1,907, 1,949, 1,973; *Charles*, 2,103; *Carles*, 2,145, 2,117; *Charles*, 2,242; *Carles*, 2,271, 2,362, 2,380; *Charles*, 2454; *Carles*, 2,476, 2,505; *Charles*, 2,621; *Carles*, 2,681, 3,066, 3,079, 3,171, 3,277; *Charles*, 3,287, 3,314; *Carles*, 3,359 et jusqu'à la

Et tout nous porte à croire que le dialecte normand [1] de notre texte d'Oxford est le dialecte avranchin [2].

fin de la Chanson. = *Chars*, 1,119, 1,265, 1,613; *carn*, *car*, *carnel*, *carner*, 2,005, 2,141, 2,153, 2,949, 2,954; *char*, 3,436; *carn*, 3,606. = *Castel*, 4, 23, 704; *chastels*, 2,611; *castel*, 3,783. = *Cascun*, 51; *chascun*, 203, 390, 1,013; *cascun*, 2,502, 2,559, 3,631. = *Halbercs*, 683, 711; *osbercs*, 994, 2,499. = *Ost*, 18, 49, 211, 700; *host*, 739, 785, 883; *ost*, 1,052, 1,630, 2,110, 2,149; *host*, 2,760; *ost*, 3,137. = *Ostage*, 40, 57, 87; *hostages*, 147, 572, 646, 3,852. = *U* (ubi), 108, 1,326, 1,363, 2,402, 2,403, 2,409; *o*, 2,667; *u*, 2,691; *o*, 2,854; *u*, 2,912; *o*, 3,105, 3,616, 3,709. = *U* (aut), 41, 1,279, 1,626, 1730; *o*, 2,401; *u* et *o* dans le même vers, 2,733; *o*, 3,170; *u*, 3,304. = *Unches*, 629, 640, 920, 1,044; *unkes*, 1,168, 1,208; *unches*, 1461, 1,563, 1,638, 1,647; *unkes*, 1,857, 1,865, 2,049, 2,134, 2,223, 2,384, 2,495; *unches*, 2,501; *unkes*, 2,639; *unches*, 3,212, 3,321; *unkes*, 3,267, 3,322, 3,531, 3,537, 3,838. = On voit, par ce tableau, que ces différentes formes s'entremêlent (notamment les *c* et les *ch*) d'une façon tellement variable, qu'il est impossible de s'écrier: « Tel scribe a fini là sa besogne; tel autre a commencé la sienne en cet en-« droit. » Nous attirons tout particulièrement l'attention du lecteur sur le mot *unkes*, dont on se serait particulièrement servi pour appuyer la théorie des deux scribes: nul n'a peut-être été employé sous des formes plus entrelacées. La seule difficulté réelle nous est offerte par le mot *Bramimunde*. Tel est le nom de la femme du roi Marsile, ou, pour mieux parler, elle s'appelle ainsi aux vers 634, 2,476, 2,714, 2,734, etc., et *Bramidonie*, aux v. 2,822, 3,636, 3,680, 3,990. Comment expliquer cette double forme? A défaut d'une autre explication, je proposerai la suivante... Les Chansons de geste étaient parfois dictées aux scribes, et peut-être DICTÉES DE MÉMOIRE. Il en aurait été ainsi pour le *Roland*. Comme *Bramimunde* est d'ailleurs un nom fantaisiste et sans aucune réalité historique, « celui qui dictait » a pu facilement se rendre ici coupable d'une confusion ou d'un oubli. Les *Remaniements* nous offrent ce même nom sous d'autres formes encore. Ajoutons que *Bramimunde* a été employé jusqu'au vers 2,734 et que *Bramidonie* l'est déjà, DANS LE MÊME ÉPISODE, au vers 2,822. Ce serait donc entre les vers 2,734 et 2,822 qu'il y aurait eu un changement de scribe. Eh bien! ce changement N'EST RECONNAISSABLE A AUCUN AUTRE CARACTÈRE. Il est aisé de voir quelle conclusion on peut tirer de tous ces faits...

1 Notre intention était d'abord d'écrire ici une « Grammaire du *Roland* », comme nous avons écrit plus haut « un Traité de versification ». Mais les différents chapitres de cette *Grammaire* seront mieux placés dans nos *Notes et variantes*. V. la Phonétique à la note du v. 1; la théorie des Substantifs (règles de la déclinaison romane), vers 1 et 20, 15 et 9; — les Adjectifs, vers 1, 19; — les Pronoms, vers 13; — les Verbes, vers 42 et 103; — les Adverbes, vers 49 et 95, etc.

2 Nous n'avons, par malheur, aucun texte de ce dialecte qui appartienne aux XI[e] et XII[e] siècles. Il nous manque ce très-précieux élément de comparaison.

X. — UN CHAPITRE D'ESTHÉTIQUE. — DE LA BEAUTÉ DU ROLAND

Quel que soit l'auteur, quelle que soit la date du *Roland*, en quelque lieu que cette rude épopée ait été chantée pour la première fois, c'est une œuvre qui porte le cachet de la Beauté. Le devoir du critique est de s'arrêter devant elle et de l'admirer.

Mais, si nous voulons que notre admiration ne fasse point fausse route, il ne faut pas séparer le vieux poëme du milieu où il est né. Il convient de le considérer au xie siècle et de nous transporter nous-mêmes en pleine société féodale. C'est une époque primitive : primitive par accident et non par essence. A coup sûr, elle est absolument militaire. Le baron français du temps d'Henri ou de Philippe Ier vit au fond d'un château encore grossier, et qui vient seulement d'être enfin construit en pierre. Se femme et ses enfants, qu'il aime d'un amour un peu rude, y sont enfermés avec lui. Il a volontiers l'oreille au guet : car, à tout instant, il peut être menacé par quelque voisin puissant, par son suzerain, par le Roi. Notre baron est isolé, il a peu d'attaches avec le reste de la société. Sa foi est simple, vigoureuse, presque brutale. Longtemps, bien longtemps avant la première croisade, il pensait à la Croisade. De temps en temps, il arrive jusqu'à lui des nouvelles d'Outremer, et il frémit de rage à la pensée que les Infidèles sont maîtres du Saint-Sépulcre. Le roi de France est loin de le préoccuper autant; mais il a gardé le souvenir ou plutôt la conception d'une Royauté puissante dont Charlemagne est demeuré le type. Il aime passionnément la France, sans trop savoir jusqu'où elle s'étend. Son patriotisme n'est pas une question de frontières. D'ailleurs, sa vie n'est pas corrompue, et la galanterie n'y tient point de place. Sa conversation est de chevaux, d'épées et de lances. Et voici son seul plaisir... Quelque jour, il voit arriver dans son donjon une sorte de musicien errant, portant sur son dos une



sorte de violon. C'est un jongleur, et l'un de ceux qui chantent uniquement les vieilles Gestes. On l'accueille, on lui fait fête. Après le dîner, il se lève, promène sur sa vielle le gros archet très-recourbé, annonce en bons termes qu'il va chanter, réclame modestement le silence, et, d'une voix élevée, commence ainsi qu'il suit : « *Carles li magnes ad Espaigne guastede, — Les castels pris, les citez violées* [1]. Et, comme il est en belle humeur, frais et dispos, il ne s'arrête qu'au moment de la mort de Roland : *L'anme del Cunte menent en Pareïs* [2]. Après chaque *laisse*, il jette le cri AOI, exécute une ritournelle et reprend, d'une voix aiguë, le premiers vers du couplet suivant. C'est ainsi que se chantaient toutes nos Épopées françaises, c'est ainsi que se chantait notre *Roland*...

Et maintenant, relisez le vieux poëme, et demandez-vous quelle impression il devait produire sur ces barons du XIe siècle dont j'ai, tout à l'heure, essayé d'esquisser le portrait. Ils se retrouvaient tout entiers dans ces vers. Cette poésie était faite à leur image. C'était le même feu pour la Croisade, le même idéal ou le même souvenir de la Royauté française et chrétienne, le même amour pour le sang versé et les beaux coups de lance. *Roland* n'est, pour ainsi parler, qu'un coup de lance sublime... en quatre mille vers. Je crois entendre les cris de joie que jetait l'auditoire quand le jongleur lui montrait un Sarrazin coupé en deux, lui et son cheval, d'un seul et même effort. Les enfants eux-mêmes, uniquement élevés dans les idées militaires, devaient faire chorus et jouer le lendemain « au Sarrazin ». Et l'un d'eux, le plus fort, devait dire aux autres : « C'est moi qui suis Roland, » comme aujourd'hui : « C'est moi le général. » Quant aux femmes, elles ne s'étonnaient point du peu de place que tenait la Femme dans ces chants virils. Elles sentaient dans ce silence je ne sais quel fond de respect, et savaient s'en contenter. Bref, le succès était immense, et le jongleur se retirait acclamé, fêté, et (ce qu'il estimait davan-

[1] Vers 703, 704.
[2] Vers 2,396.

tage) payé. Le lendemain, il partait tout radieux, et promettait parfois de revenir.

Nous venons de considérer *Roland* dans son rapport avec la société féodale; mais ce poëme offre aussi une beauté absolue qui est de tous les temps et que tous les hommes admireront. Or, voilà ce qui assure la durée de l'Œuvre d'art: ce sont ces éléments qui ne sont pas faits pour plaire uniquement à telle ou telle époque, à telle ou telle société. C'est par là qu'a vécu l'*Iliade*, et que *Roland* vivra.

Que notre poëte ait été dominé par le souci du style, par la préoccupation littéraire, c'est ce que nous ne croirons jamais, malgré tous les efforts de M. Génin pour nous convaincre. L'auteur du *Roland* écrivait en toute simplicité, comme il pensait, et ne songeait que le moins possible à l'*effet*. Rien n'est plus spontané qu'une telle poésie. Cela coule de source, très-naturellement et placidement. C'est une sorte d'improvisation dont la sincérité est vraiment incomparable. Nulle étude du « mot de la fin », ni de l'épithète, ni enfin de ce que tous les modernes appellent le style. Rien qui ressemble aux procédés de Dante, même de très-loin. Notre épique, d'ailleurs, est un ignorant. Qu'il connût la Bible, j'y consens, et le miracle du soleil arrêté par Charlemagne ressemble trop à celui que Dieu fit pour Josué. Mais je nie qu'il ait lu Virgile, ni Homère. S'il est un trait qui rappelle dans son œuvre le *Dulces moriens reminiscitur Argos*[1], c'est une de ces rencontres qui attestent seulement la belle universalité de certains sentiments humains. L'épithète homérique est également un procédé commun à toutes les poésies qui commencent. On n'a pas assez remarqué qu'elle fleurit peu dans le *Roland*, et que, tout au contraire, elle abonde dans nos poëmes postérieurs, où déjà elle tourne à la formule. Nous avons dit plus haut ce que nous pensons des couplets similaires; mais il est, dans notre Chanson, d'autres répétitions qui sont consacrées par

[1] Au moment où Roland va mourir: *De plusurs choses à remembrer li prist, — De tantes teres cume li bers cunquist, — De dulce France*, etc. (vers 2,377—2,379.)

l'usage et, pour ainsi dire, classiques. Un ambassadeur, par exemple, ne manquera jamais de répéter MOT POUR MOT le discours que son roi lui a dicté. C'est encore là un trait primitif et presque enfantin. Tout est grave, du reste, en cette poésie « d'enfant sublime », et le poëte ne rit pas volontiers. Si, par hasard, le comique se montre, c'est un comique de garnison, ce sont des plaisanteries de caserne. Tel est l'épisode de Ganelon livré aux cuisiniers de Charlemagne, qui se jettent sur lui et le rouent de coups avec leurs gros poings. Sur ce, nos pères riaient à pleines dents, et j'avoue que ce rire n'était aucunement attique.

Malgré ces éclats grossiers, il y a dans *Roland* une véritable uniformité de ton : c'est une œuvre *une* à tous égards. Certains critiques n'en conviennent pas. « Le poëme, s'écrient-ils, devrait « se terminer à la mort de *Roland.* » Nous ne saurions partager cet avis, et ils se sont étrangement trompés ceux qui, par amour de l'unité, ont supprimé, dans leurs traductions, tout l'épisode de Baligant, toute la grande bataille de Saragosse, voire le procès de Ganelon. Non, non; *Roland* est une trilogie puissante. La trahison de Ganelon en est le premier acte; la mort de Roland en est la péripétie ou le nœud; le châtiment des traîtres en est le dénoûment. Est-ce que le chef-d'œuvre de Racine serait *un* sans la scène où est racontée la mort d'Athalie?

Mais de la forme il faut passer au fond, et du style à l'idée.

Notre auteur n'est pas un théologien, et, s'il faut dire ici toute ma pensée, je ne crois même pas qu'il ait été clerc. Il ne sait guère que le catéchisme de son temps; il a *lu* les vitraux et c'est par eux sans doute qu'il connaît les *histoires* de l'Ancien Testament. Mais ce catéchisme, qu'il possède très-profondément, vaut mieux que bien des subtilités, et même que bien des raisonnements. *Roland* est le premier des poëmes populaires, parvenus jusqu'à nous, qui ont été écrits dans le monde depuis l'avénement de Jésus-Christ. On peut juger par lui combien le Christianisme a agrandi la nature humaine et dilaté la Vérité parmi nous. Et, en effet, l'unité d'un Dieu personnel est, pour l'auteur de notre vieille Épopée, le plus élémentaire de tous les dogmes. Dieu est, à ses yeux, tout-puis-

sant, très-saint, très-juste, très-bon, et le titre que nos héros lui donnent le plus souvent est celui de *père*. L'idée de Providence se fait jour dans tous les vers de notre poëte, et il se représente Dieu comme penché sur le genre humain et écoutant volontiers les prières des hommes de bonne volonté. Sous le grand regard de ce Dieu qui veille à tout, la terre nous apparaît divisée en deux camps toujours armés, toujours aux aguets, toujours prêts à se dévorer : d'un côté, les chrétiens, qui sont les amis de Dieu ; de l'autre, les ennemis mortels de son nom, les païens. La vie ne paraît pas avoir d'autre but que cette lutte immortelle. La terre n'est qu'un champ de bataille où combattent, sans relâche et sans trêve, ceux que visitent les Anges, et ceux qui combattent à côté des Démons. Le Chef, le Sommet de la race chrétienne, c'est la France, c'est *France la douce*, avec son Empereur à la barbe fleurie. A la tête des Sarrazins marche l'émir de Babylone. Quand finira ce grand combat? Le poëte ne nous le dit point; mais il est à croire que ce sera seulement après le Jugement suprême. L'existence humaine est une croisade. L'homme que conduisent ici-bas les Anges et les Saints s'achemine, à travers cette lutte pour la croix, jusqu'au Paradis où règne le Crucifié. On voit que notre poëte a une très-haute idée de l'homme. Sans doute ce n'est pas un observateur, et il ne connaît point les mille nuances très-changeantes de l'âme humaine; mais il croit l'homme capable d'aimer son Dieu et son pays, et de les aimer jusqu'à la mort. On n'a encore, ce nous semble, rien trouvé de mieux. Il va plus loin. Si bardés de fer que soient ses héros; si rudes guerriers qu'il nous les montre et si farouches, il les croit capables de fléchir, capables de tomber, capables de pleurer : voilà de quoi nous le remercions. Il nous a bien connus, puisqu'il fait fondre en larmes les plus fiers, les plus forts d'entre nous, et Charlemagne lui-même. Ses héros sont naturels et sincères; leurs chutes, leurs pâmoisons, leurs sanglots m'enchantent. Ils nous ressemblent donc, ils sont donc *humains*. J'avais craint un instant qu'ils ne fussent des mannequins de fer; mais non, j'entends leur cœur, un vrai cœur, qui bat fort,

et sous le heaume je vois leurs yeux trempés de larmes. Il faut, du reste, avouer que, s'ils se pâment aussi aisément, ce n'est jamais pour de vulgaires amourettes, ni même pour des amours efféminants : la galanterie leur est, grâce à Dieu, tout à fait étrangère. Aude, la belle Aude, apparaît une fois à peine dans tout le drame de Roncevaux, et ce n'est pas Roland qui prononce ce nom. C'est Olivier, et il parle de sa sœur avec une certaine brutalité de soldat. Roland, lui, est trop occupé ; Roland est trop *envermeillé* de son sang et du sang des Sarrazins ; Roland coupe trop de têtes païennes ! S'il est vainqueur, il pensera à Aude, peut-être. Mais, d'ailleurs, il a d'autres amours : la France, d'abord, et Charlemagne après la France. Pantelant, expirant, râlant, c'est à la France qu'il songe ; c'est vers la France qu'il porte les regards de son souvenir. Jamais, jamais on n'a tant aimé son pays. Et écoutez bien, pesez bien les mots que je vais dire, ô Allemands qui m'entendez : IL EST ICI QUESTION DU XIe SIÈCLE. A ceux qui étouffent aujourd'hui ma pauvre France, j'ai bien le droit de montrer combien déjà elle était grande il y a environ huit cents ans. Et, puisqu'ils parlent de ressusciter l'empire de Charlemagne, j'ai le devoir d'ajouter que jamais il n'y eut une conception de Charlemagne comparable à celle de notre poëte français. Ceux d'Outre-Rhin ont imaginé sur lui quelques fables creuses, oui, je ne sais quelles rêvasseries sans solidité et sans grandeur. Mais le type complet, le véritable type, le voilà. C'est ce Roi presque surnaturel, marchant sans cesse à la tête d'une armée de Croisés, le regard jeune et fier malgré ses deux cents ans, sa barbe blanche étalée sur son haubert étincelant. Un Ange ne le quitte pas et se penche souvent à son oreille pour lui conseiller le bien, pour lui donner l'horreur du mal. Autour de lui se pressent vingt peuples, Bavarois, Normands, Bretons, Allemands, Lorrains, Frisons ; mais c'est sur les Français qu'il jette son regard le plus tendre. Il les aime : il ne veut, il ne peut rien faire sans eux. Cet homme qui pourrait se croire tant de droits à commander despotiquement, voyez-le : il consulte ses barons, il écoute et recueille leurs avis ; il est humble, il hésite, il attend : c'est

encore le *Kœnig* germain, c'est déjà l'Empereur catholique... Les héros qui l'entourent représentent tous les sentiments, toutes les forces de l'âme humaine. Roland est le courage indiscipliné, téméraire, superbe, et, laissez-moi tout dire en un mot, français. Olivier, c'est le courage réfléchi et qui devient sublime à force d'être modéré. Naimes, c'est la vieillesse sage et conseillère : c'est Nestor. Ganelon, c'est le traître; mais non pas le traître-né, le traître-formule de nos derniers romans, le traître forcé et à perpétuité : non, c'est l'homme tombé, qui a été d'abord courageux et loyal et que les passions ont un jour terrassé. Turpin, c'est le type brillant, mais déplorable, de l'Évêque féodal, qui préfère l'épée à la crosse et le sang au chrême... Je veux bien admettre que tous ces personnages ne sont pas encore assez distincts l'un de l'autre et que « la faiblesse de la caractéristique est sensible dans l'Épopée française ». Et cependant quelle variété dans cette unité! Il est vrai que la fin des héros est la même; mais ce n'est point là de la monotonie. Tous s'acheminent vers la Région des Martyrs et des Innocents. Les Anges s'abattent autour d'eux sur le champ de bataille ensanglanté, et viennent recueillir les âmes des chrétiens pour les conduire doucement dans les *saintes fleurs* du paradis...

Telle est la beauté de la *Chanson de Roland.* J'avoue que c'est une beauté militaire, et n'en rougirai point. Cette vie guerrière de nos pères n'a rien de semblable à celle qu'une nation aujourd'hui victorieuse voudrait imposer à toute l'Europe, au monde entier : car il est décidé que nos enfants vivront désormais et mourront le fusil au poing, la haine au cœur. On veut de nouveau transformer la terre en un camp, comme au XIe siècle; mais sans Dieu, mais sans foi, mais sans espérance. Roland, d'ailleurs, n'aurait aucune chance aujourd'hui de vaincre, ni même de mourir héroïquement. On a supprimé le courage, qu'on a remplacé par la science : la guerre se fait chimiquement. Roland, le type le plus parfait du courage humain qu'on ait peut-être jamais imaginé, Roland, devant nos gros canons, mourrait vulgairement et tout comme un

lâche. Ramenez-moi au XIe siècle, ramenez-moi à ma vieille Épopée française. « C'est l'air âpre et pur des sommets; il est rude d'y monter, mais on se sent grandi quand on y est [1]. »

Un des traducteurs du *Roland* [2] a dit excellemment : « Ce qui fait la grandeur de la Grèce, ce n'est pas d'avoir produit Homère, mais d'avoir pu concevoir Achille. » Il en faut dire autant de la France : ce qui fait sa grandeur, ce n'est pas d'avoir produit notre vieux poëme, mais d'avoir pu concevoir Roland. Une telle conception console de tout, même de la défaite... parce qu'elle fait espérer la victoire.

XI. — DU PREMIER OUTRAGE QUE REÇUT LA LÉGENDE DE ROLAND LA CHRONIQUE DE TURPIN

« Le mieux est l'ennemi du bien. » C'est un adage que l'on peut appliquer fort exactement à l'œuvre singulière dont nous

[1] Ces derniers mots sont tirés d'une très-remarquable appréciation littéraire de la *Chanson de Roland*, par M. Gaston Paris, (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 18-25.) « Les héros du *Roland* n'ont guère d'autres rapports que ceux qu'engendrent les institutions féodales. Les sentiments généraux de l'humanité apparaissent à peine. Tout est spécial, marqué au coin d'une civilisation transitoire, et même d'une classe déterminée : celle des hommes d'armes. Leur existence, bornée à trois ou quatre points de vue restreints, leurs passions simples et intenses, leur incapacité de sortir d'un horizon assez factice, la naïveté de leurs idées, la logique obstinée de leurs convictions, se peignent à merveille dans le poëme, où la profondeur des sentiments n'a d'égale que leur étroitesse. La vie manque partout; les lignes sont hautes, droites et sèches; les mouvements sont roides, l'inspiration uniforme (*Ibid.*, p. 18). » Nous ne sommes pas aussi sévère que M. G. Paris.

[2] M. d'Avril, la *Chanson de Roland*, 1re éd., *Introduction*, p. XXXVII. Et l'écrivain ajoute avec une rare élévation : « Préférons Rama à Valmiki, saint Louis à Joinville, Siegfried à l'évêque de Passau, et mettons Roland au-dessus de son trouvère du XIIe siècle comme Achille au-dessus de son Homère.. Si l'on était ramené à reconnaître que notre Épopée nationale est inférieure par quelque côté à celle d'un autre peuple AU POINT DE VUE DE L'ART, il n'y aurait rien à en conclure contre la véritable grandeur de nos ancêtres. CE NE SERAIT QU'UN ACCIDENT ARTISTIQUE. » (*Ibid.*, p. XXXVIII.)

allons parler. L'auteur de la Chronique de Turpin [1] était sans doute animé des meilleures intentions à l'égard de notre légende nationale et de Roland, notre héros. Il connaissait très-probablement notre vieux poëme et l'aimait; mais il ne sut pas s'en contenter. Ce clerc, ce moine, n'a pas trouvé que notre chanson fût assez profondément théologique et *cléricale*, et il a voulu lui donner ce qui lui manquait. De là ce récit étrange assaisonné d'un peu d'histoire, de beaucoup de traditions et aussi, par malheur, des propres imaginations de l'auteur; de là cette chronique qui a les allures d'un Traité de dévotion, et dont chaque alinéa est accompagné d'une *Moralité* symbolique et mystique; de là, enfin, cette narration affadie qui a eu un si prodigieux succès et si peu mérité durant tout le moyen âge; qui a trouvé, hélas! des copistes et des imitateurs sans nombre; qui a contribué à faire oublier ou mépriser notre Épopée française, et qui surtout a le tort, irréparable à nos yeux, d'avoir dénaturé les traits du plus national de nos héros. « Le mieux est l'ennemi du bien. » Roland était chrétien : on en a fait un scolastique, et on a cru bien faire. Le voilà qui raisonne, pérore, symbolise et subtilise : combien je l'aimais mieux donnant de grands coups d'épée, qui sont bien plus opportuns et bien plus utiles! Le voilà qui récite le traité *de Trinitate :* je le préfèrerais dans la mêlée, les bras rouges de sang. Le voilà qui prie en deux pages; il me plaisait davantage priant en deux mots, comme un soldat, et tendant naïvement à Dieu le gant de sa main droite. C'était un soldat, et le type du soldat chrétien : le faux Turpin en a fait un marguillier. En vérité, cette œuvre a été funeste; elle a abaissé le niveau des âmes; elle a diminué la somme de virilité qui était parmi nous; elle a fait triompher l'apocryphe et le médiocre : elle est de tout point condamnable et mauvaise [2].

[1] Ou, pour parler plus exactement, l'auteur des chapitres VI-XXXII.

[2] On trouvera le résumé complet de la « Chronique de Turpin », à la note du v. 96. Mais, pour donner une idée exacte de cette œuvre qui a eu une si singulière fortune, le mieux est encore d'en citer un fragment considérable. C'est ce que nous ferons, d'ailleurs, pour tous les documents

A quelle époque a été écrit ce livre malsain et sans beauté? Quel en est l'auteur, et dans quelles circonstances a-t-il été composé? Ce sont des problèmes ardus, et que les érudits de

littéraires où la légende de Roland tient une place importante. On pourra comparer à la première et à la seconde partie de notre Chanson le chapitre suivant du « faux Turpin » qui est le xxie et dont nous allons offrir à notre lecteur une traduction nouvelle. Le titre de ce chapitre est le suivant : « *De proditione Ganalonis et de bello Runciævallis et de passione pugnatorum Christi.* « En ce temps-là, après que Charles le Grand eut conquis toute l'Espagne pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand honneur de saint Jacques, il passa par l'Espagne et y séjourna avec ses armées. Or, il y avait alors à Saragosse deux rois sarrazins, l'un nommé Marsire et l'autre Beligand : ils étaient frères et avaient été envoyés en Espagne par l'Émir de Babylone en Perse. Ces deux rois avaient fait leur soumission à Charles et lui obéissaient volontiers en toutes choses; mais c'était de l'hypocrisie. Le Roi des Franks leur manda par Ganelon qu'ils eussent à recevoir le baptême, ou à lui faire passer leur tribut. Ils lui envoyèrent trente chevaux chargés d'or, d'argent et de toutes les richesses de l'Espagne, quarante autres sommiers chargés d'un vin très-doux et très-pur, lequel était destiné aux chevaliers, avec mille belles Sarrazines. Pour Ganelon, il en reçut, pour leur livrer les chevaliers français, vingt chevaux chargés d'or, d'argent et de soie. Il fit avec eux ce marché et accepta cet argent. Et c'est après avoir bel et bien conclu ce pacte infâme avec eux que Ganelon revint vers Charles. Il lui remit les richesses que les deux rois de Saragosse avaient envoyées à l'Empereur : « Marsire, lui dit-il, veut devenir chrétien et se dispose à venir vous trouver en France pour y recevoir le baptême et pour tenir de vous toute l'Espagne en fief. » Les vieux chevaliers n'acceptèrent qu'un seul de ces dons et ne touchèrent point aux Sarrazines. Cependant Charles, plein de confiance dans les paroles de Ganelon, s'apprêtait à passer les défilés, les « ports » de Sizer, et à revenir en France. Il prit alors conseil de Ganelon et ordonna sur ce, à ceux qu'il aimait le plus, à Roland, son neveu, comte de Blaives et du Maine et à Olivier, comte de Gennes, de former à Roncevaux l'Arrière-garde de l'armée avec les vieux chevaliers et vingt mille chrétiens, jusqu'à ce que lui, Charles, eût passé les ports de Sizer avec le reste de l'armée. C'est ce qui fut fait. Mais les nuits précédentes, un certain nombre de Français s'étaient enivrés de vin sarrazin et s'étaient rendus coupables de fornication avec les païennes, voire même avec des chrétiennes venues de France. C'est par là qu'ils méritèrent la mort. Que dirais-je de plus? Tandis que Charles passait les défilés avec vingt mille chrétiens, avec Turpin et Ganelon; tandis que les autres faisaient l'arrière-garde, Marsire et Beligand, avec cinquante mille Sarrazins, sortirent au petit jour des bois et des montagnes, où, d'après le conseil de Ganelon, ils s'étaient cachés pendant deux jours et deux nuits. Là, ils se divisèrent en deux troupes. Un premier corps de vingt mille païens se jeta

France et d'Allemagne ont longuement discutés. Nous allons préciser l'état actuel de la science.

Dans une Dissertation antérieure[1], nous avons essayé de déterminer, d'après ses éléments intrinsèques, la date du faux Turpin... Le mot *Lotharingia* qui s'y rencontre nous atteste que la Chronique est postérieure à 855 et même à 901. C'est bien; mais il faut aller plus loin. Flodoard, qui est l'auteur bien connu d'une *Histoire de l'Église de Reims,* ne connaît pas notre récit apocryphe : donc, ce récit est au moins postérieur à l'année 966, qui est celle où Flodoard mourut : et nous voici déjà à la fin du XIe siècle. C'est bien, c'est mieux; mais descendons

sur les derrières de notre armée; mais les nôtres revinrent à la charge contre les Sarrazins, et, après un assaut qui dura depuis le matin jusqu'à tierce, les tuèrent tous. Pas un de ces vingt mille païens n'échappa. Comme les nôtres étaient las et épuisés d'une telle bataille, ils furent, sans avoir eu le temps de respirer, attaqués par trente mille autres Sarrazins qui les frappèrent depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune. Des vingt mille chrétiens, il n'en resta pas un. Les uns furent frappés par les lances païennes; les autres périrent sous l'épieu, les autres eurent la tête coupée par l'épée, d'autres furent tranchés par la hache, d'autres percés par les dards et les flèches, d'autres écorchés vifs par les couteaux, d'autres brûlés par le feu, d'autres enfin pendus aux arbres. Là périrent tous les *poignéors*, tous les chevaliers, à l'exception de Roland, de Baudouin, de Turpin, de Thierry et de Ganelon. Baudouin et Thierry, s'étant cachés dans les bois, parvinrent à s'échapper. Les Sarrazins alors se retirèrent une lieue plus loin. = NOTA. On peut ici se demander pourquoi Dieu permit la mort de ceux-là mêmes qui ne s'étaient pas rendus coupables d'impureté avec les femmes. S'il ne leur accorda pas de revoir leur patrie, c'est qu'il ne voulait pas qu'ils y commissent de plus grands péchés. Et, en raison de tous leurs mérites et labeurs passés, il leur donna, par le martyre, la couronne du céleste Royaume. Quant à ceux qui avaient été impurs, il permit leur mort pour effacer leur péché dans le sang répandu, dans le martyre. Ce ne sont pas leurs mérites que le Dieu très-clément a voulu récompenser; mais enfin ils ont confessé son Nom avant de mourir; mais ils ont fait l'aveu de leurs fautes; mais, malgré leurs impuretés, ils sont morts pour Jésus-Christ. Ce fait nous montre aussi jusqu'à l'évidence combien la compagnie des femmes est funeste à ceux qui marchent aux combats. Quelques princes de ce monde, Darius et Antoine, ont été à la guerre accompagnés de leurs femmes : ils ont succombé tous les deux, l'un sous les coups d'Alexandre, l'autre sous ceux d'Octavien-Auguste...

[1] Cette Dissertation, que nous allons résumer très-exactement, est dans nos *Épopées françaises*, au t. I, pp. 68-89.

encore. Deux vers, insérés dans le premier Supplément de la Chronique[1], portent les traces évidentes de la versification latine des xi[e] et xii[e] siècles [2]. Puis, au chapitre xviii, il est question de la « terre du Portugais ». Ce dernier mot n'ayant pas été rencontré jusqu'ici dans un document antérieur à 1069, il faut croire que notre chronique elle-même n'est pas de beaucoup antérieure à cette date, ou qu'elle est plus récente; et nous voilà parvenus à la seconde moitié du xi[e] siècle. Nous respirons maintenant plus à l'aise; car déjà sans doute la *Chanson de Roland* est écrite, et le faux Turpin, qui d'ailleurs parle très-nettement des Chansons de geste [3], nous apparaît visiblement comme un imitateur, comme un copiste.

Cependant ne nous désespérons pas, et allons plus avant. Une lettre de Geoffroy, prieur du Vigeois, nous montre, en 1180, un exemplaire du faux Turpin entre les mains d'un clerc français; mais l'exemplaire est déjà tout usé et à moitié effacé par le temps... Dans cette fameuse compilation que l'empereur Barberousse fit écrire pour préparer la canonisation de Charlemagne, tout le Faux Turpin est entré, et c'est un des éléments le plus considérables du Recueil. Or, nous connaissons la date de cette compilation : elle est de 1165. Donc, l'œuvre attribuée à Turpin est antérieure à 1165. Or, nous venons d'établir tout à l'heure qu'elle est postérieure à la première moitié, aux deux premiers tiers du xi[e] siècle...

Telles étaient nos conclusions, et nous ajoutions : « C'est entre 1060 et 1160 que nous placerons la rédaction de la chronique du faux Turpin. Pour mieux dire, elle appartient, suivant nous, à la fin du onzième siècle, ou plutôt au commencement du douzième. »

1 Suivant M. G. Paris, ce premier Supplément est de la même main que les chapitres VI-XXXII.

2 Voici ces deux vers :

Qui legis hoc *carmen* Turpino posce juv*amen*,
Ut pietate *Dei* subveniatur *ei*.

3 « Ogerius, dux Daciæ... De hoc *canitur in cantilena* usque in hodiernum diem, quia innumera fecit mirabilia. » (Cap. xi.)

Mais, au moment même où nous écrivions les lignes précédentes, M. G. Paris, dans son *De pseudo Turpino* [1], faisait faire à la science un pas plus large et décisif. Sa Dissertation est, jusqu'à ce jour, le dernier mot sur la question. Elle peut passer, d'ailleurs, pour un bon spécimen de la critique moderne. Et c'est à ce titre aussi que nous allons la résumer.

Le principal mérite du jeune érudit est d'avoir nettement distingué, dans la Chronique du faux Turpin, DEUX PARTIES QUI NE SONT NI DU MÊME TEMPS, NI DU MÊME ESPRIT, NI DU MÊME AUTEUR. Il ne sera plus permis désormais de confondre les cinq premiers Chapitres avec les suivants...

Il est aisé de se convaincre que le premier de nos deux auteurs connaît l'Espagne *de visu,* et même un peu les choses musulmanes, tandis que le second emprunte servilement à nos poëmes ses noms de lieux et ses noms d'hommes. L'un n'a jamais eu l'intention de se faire passer pour Turpin, et, s'il nomme le trop fameux Archevêque, c'est une seule fois, et à la troisième personne; l'autre, au contraire, dit perpétuellement, et non sans impudence : « Moi, Turpin, j'ai fait et dit telle ou « telle chose. » L'un est une âme sincère, l'autre un fourbe. Le premier ne cite que Charlemagne parmi les Français; le second a tout un arsenal de héros qui sont, pour la plupart, ceux de nos Chansons de geste. L'un ne cherche qu'à étendre la gloire de l'apôtre saint Jacques: c'est là son principal, son unique objectif, sa pensée fixe, son but, sa vie. Pour le second, le culte de saint Jacques est plus que secondaire (sauf toutefois en un chapitre qui est visiblement d'une autre main). L'un raconte pour prouver; l'autre pour raconter, et son principal souci est de divertir ses lecteurs. Si l'on veut bien en outre relire les cinq premiers Chapitres, on verra qu'ils forment par eux-mêmes un tout merveilleusement complet, et se terminant très-logiquement par le retour en France de l'empereur Charles qui a comblé de bienfaits le pèlerinage et l'église de Saint-

[1] En1865, chez Franck, in-8°. — C'était une thèse latine pour le Doctorat ès lettres. Nous allons en donner l'analyse.

Jacques. Le Roi n'était venu qu'à cette intention ; une fois sa tâche remplie, il se retire, et le Chroniqueur se tait.

Il ne reste plus à l'érudition de nos jours qu'à fixer l'époque où écrivait l'auteur de ces premiers chapitres ; où vivait cet historien crédule, mais de bonne foi. Or nous possédons ici un précieux élément de critique. Pendant les dernières années du xie siècle ou au commencement du xiie, les moines de Compostelle Muñio Alfonse, Hugues et Girart écrivirent la fameuse *Historia Compostellana*. Ils y racontent longuement l'histoire de l'invention des reliques de saint Jacques... « Pendant la domination des Sarrazins, ce trésor avait été caché aux regards des profanes. Un miracle en indiqua la place à l'évêque Théodemir ; le roi Alfonse les visita et bâtit en leur honneur un sanctuaire modeste ; puis, ce fut le tour de Charlemagne, qui obtint du pape Léon de beaux priviléges pour l'église de Saint-Jacques ; l'évêque d'Iria devait désormais habiter cette église, etc. etc. » Tel est le très-célèbre récit de l'*Historia Compostellana*, qui peut passer pour la « version officielle », émanée de l'église de Compostelle elle-même. Or, nos cinq premiers chapitres renferment un récit notablement différent de celui-là. Donc, ils sont antérieurs. Car, quel est le chroniqueur, quel est l'Espagnol qui, après la publication de l'*Historia Compostellana*, aurait osé se mettre ainsi en désaccord avec elle ? M. G. Paris conclut en fixant, au milieu du xie siècle, la rédaction de la première partie du Faux Turpin. Nous adoptons volontiers cette conclusion.

Il était plus difficile de critiquer et de dater les autres chapitres, les seuls d'ailleurs qui se rapportent directement à notre légende. Tout d'abord, il est évident que l'auteur est Français. La plupart des manuscrits de la Chronique renferment sur saint Denis des interpolations qui ne se pourraient comprendre de la part d'un Espagnol. Mais, à n'examiner que le texte le plus ancien, l'ignorance des choses espagnoles, la connaissance des héros, des lieux et des poëmes français, la dévotion à saint Denis, le peu de place laissé à saint Jacques, tout concourt à prouver la nationalité de notre chroniqueur.

Mais à quelle époque vivait-il ?

Voici qu'il nous parle quelque part de « Chanoines réguliers vêtus de blanc [1] ». Or ces Chanoines, comme l'a observé l'abbé Lebeuf, n'existaient pas avant la fin du XIe siècle. Précisons davantage. — Certaines dissertations sur la Trinité, très-verbeuses et fort déplacées dans une Chronique, ne se comprennent pas si on ne les rapporte aux erreurs de Roscelin [2]. Or, ces erreurs furent condamnées en 1092. Donc, l'auteur serait un Français qui appartiendrait tout au moins aux dernières années du XIe siècle. C'est encore bien vague.

Le Chapitre XXX va peut-être nous éclairer plus vivement. Nous y lisons que Turpin vint A VIENNE se reposer des blessures qu'il avait reçues en Espagne. A Vienne? C'est étrange. Et le second Supplément (de la même main que les derniers chapitres) ajoute que Turpin fut enseveli dans la même ville : « Quelques-uns de NOS clercs lui donnèrent une sépulture glorieuse. *Quidam ex clericis* NOSTRIS. » C'est clair : L'AUTEUR ÉTAIT UN VIENNOIS. Il est possible qu'il ait été moine de Saint-André ; mais il nous semble que ce dernier fait n'est pas encore entouré de ses preuves, et que M. G. Paris a trop aisément accepté le témoignage de G. Alard.

Or, le siége de Vienne, au commencement du XIIe siècle, était occupé par un évêque de grand mérite, Gui de Bourgogne, qui devait plus tard être élu pape et régner sous le nom de Callixte II. Gui (notez ce fait capital) était frère de Raimond, COMTE DE GALICE et fit lui-même un pèlerinage à Compostelle [3]. Voici, voici que nous approchons de la vérité. Donc, Gui de Bourgogne,

[1] Cap. XIII : *Quosdam, canonicali habitu albo indutos*. Et, plus loin (cap. XXIX), il s'agit de l'église de Blaye, où Charles... *canonicos regulares intromiserat*.

[2] Chap. XVII. On les retrouve dans l'*Entrée en Espagne*, sous une forme plus populaire.

[3] Le fameux chapitre sur saint Jacques (c'est le XIXe), qui fait disparate dans l'œuvre de notre second auteur, mais qui est d'une doctrine absolument conforme à celle de l'*Historia Compostellana*, fut probablement remis TOUT FAIT à notre Viennois par les moines de Compostelle. Toutefois, ce n'est qu'une hypothèse.

archevêque de Vienne, avait, à raison de son frère, un intérêt visible à favoriser Compostelle et à répandre le culte de saint Jacques. Si donc un Viennois a pu écrire la Chronique de Turpin, c'est sous ce pontificat, ou jamais. Il est en outre bien probable, et même presque certain, qu'un tel livre n'a été écrit par un Viennois qu'après le voyage de l'archevêque à Compostelle. Or ce voyage eut lieu en 1108, et Gui cessa, en 1119, d'être archevêque de Vienne. C'est donc entre les années 1109 et 1119 qu'il faut placer la rédaction des vingt-sept derniers chapitres du Faux Turpin.

« C'est fort bien, dit ici le lecteur; mais il me reste à comprendre comment les cinq premiers chapitres ont été soudés aux vingt-sept derniers pour ne former désormais qu'une seule et même œuvre, dont la popularité fut universelle. » Une hypothèse de M. Gaston Paris répond à cette dernière question et suffit à tout expliquer... Le second auteur du Faux Turpin aura SANS DOUTE accompagné son archevêque à Compostelle en 1108 : il y aura trouvé les cinq premiers chapitres qui formaient alors une œuvre à part, les aura emportés avec lui et leur aura donné la suite, le complément que l'on connaît. Cette soudure fut une fraude nouvelle[1]; mais, en fait de délicatesse littéraire, il ne faut pas être trop exigeant envers un auteur qui a bien l'audace de se faire passer pour l'archevêque Turpin, mort 250 ans avant lui!

Tel est l'auteur, telle est la date de ces vingt-sept chapitres qui peuvent être considérés comme une Histoire de Charlemagne et de Roland, et qui sont connus dans le monde entier. Cette œuvre, où se fait si vivement sentir l'influence de notre vieux poëme, a exercé elle-même sur nos Chansons épiques une

[1] Le nom de Turpin, qui se trouvait au chapitre III, a sans doute suggéré au Viennois l'idée de cette fraude. Il s'est dit peut-être en parlant de l'auteur espagnol de nos cinq premiers chapitres : « Comment! il ne parle « de Turpin qu'une seule fois, tandis que nos légendes et nos poëmes « nationaux en parlent si longuement! Mon prédécesseur a été incomplet : « je vais le compléter. » Et, alors qu'il commettait un faux, il s'est fait accroire à lui-même qu'il « comblait une lacune ».

influence considérable. Elle a balancé la popularité de notre *Roland*, qu'elle imite si platement. Tous les documents littéraires du moyen âge, qui sont consacrés à la gloire du neveu de Charlemagne, se divisent en deux grandes familles, suivant qu'ils reproduisent les fables du Faux Turpin[1] ou la légende de notre Épopée. Cette parodie de notre poëme a fait un mal immense, et nous avons été, par cela même, forcé d'en parler longuement[2].

Roland n'avait pas besoin de cette œuvre cléricale[3] pour

1 Voir, à la note du v. 96, l'énumération complète de ces œuvres qui se sont inspirées du Faux Turpin.

2 La Chronique de Turpin a été mise en vers latins. Cette traduction, c'est le *Karolellus* en 2,100 vers, œuvre de la fin du XII[e] siècle. Il ne faut point la confondre avec le *Karolinus*, ce poëme historique sur Charlemagne que Gilles de Colonna composa pour l'éducation de Louis VIII et où quelques traits seulement sont légendaires. (Pour le *Karolellus*, v. F. Michel, première édition de la *Chanson de Roland*, p. 224.)

3 Les manuscrits de la Chronique de Turpin sont très-nombreux : M. Potthast en énumère environ cinquante dans sa *Bibliotheca historica medii ævi;* M. G. Paris en a vu vingt à la Bibliothèque Nationale (N. D. 133, S.-Germain, 465, 1,046, 1,306; Fr., 124; S.-Victor, 574; Lat., 3,550, 3,632, 3,708, 4,895 A, 4,998, 5,697, 5,925, 5,943 B, 6,041 A, 6,187, 6,188, 6,189, 7,531, 5,452.) Les deux meilleurs, à ses yeux, sont le ms. de N. D. 133 qui est aussi le plus ancien, et celui du Fonds latin 6,187. Ils ne sont pas interpolés comme les autres. = La Chronique de Turpin a été publiée pour la première fois à Francfort, en 1566, par Simon Schard : *Germanicarum rerum quatuor vetustiores Chronographi*. Reuber en a donné une seconde édition à Francfort, en 1584. Il en parut une 3[e] édition à Hanovre, en 1619. La quatrième est celle de Ciampi (1822), et la cinquième celle de M. de Reiffemberg qui s'est borné à reproduire, sans aucune critique, le texte de Reuber à la suite de sa Chronique de Philippe Mouskes (II, p. 489 et ss). = Nous devons à M. G. Paris, dans son *De pseudo Turpino,* une liste enfin raisonnée et exacte de différentes traductions des faux Turpin. La première est celle de Nicolas de Senlis (B. N. fr. 124 et 5,714), qui fut offerte à la fin du XII[e] siècle au comte de Saint-Pol, Hugues de Champ-d'Avesne, ou plutôt à sa femme Yolande. Cette traduction est effroyablement interpolée par un auteur saintongeais. Elle a été imprimée à Paris, en 1527. Une seconde « translation » est celle de maître Jean. Elle est plus connue sous le nom de Michel de Harnes, et fut composée sous le patronage de Renaud, comte de Boulogne-sur-Mer, en 1206. Le plus ancien manuscrit est le fr. 2,464 de la B. N. (Cf. les mss. de la B. N. fr. 1,444, 906, 573, 834, 1,621; de l'Arsenal

occuper une grande place dans l'Église. Il a été longtemps révéré comme un martyr. Son nom se trouve en plusieurs Martyrologes, et les Bollandistes ont dû s'en occuper à deux reprises[1]. Ils l'ont avec raison rejeté du nombre des Saints, mais en éprouvant un certain regret d'être contraints à cette sévérité. Après avoir justement flétri les fables du faux Turpin, ils s'écrient : « Nous serions heureux de posséder sur Roland des documents plus sûrs : *Nos certiora libenter acciperemus.* » C'est une bonne parole de critique chrétien, et nous la répétons volontiers après les Bollandistes.

B. L. F. 90; du British Museum, Bibl. du Roi, 4, CXI, 53.) La troisième traduction, qui est un modèle d'élégance et de fidélité, est l'œuvre d'un anonyme qui écrivait dans les vingt premières années du XIIIe siècle. (B. N. fr. 1850.) Anonyme aussi est la quatrième traduction. (B. N. fr. 2,137), qui est diffuse et médiocre : elle appartient à la seconde moitié du XIIIe siècle. Il existe au British Museum une cinquième traduction, laquelle est en dialecte anglo-normand et appartient au milieu du même siècle. Enfin, dans les *Chroniques de saint Denis,* on a inséré une sixième translation du faux Turpin. Ce n'est pas ici le lieu de parler des derniers chapitres de la *Conqueste du grant roi Charlemagne*, qui contiennent des fragments ou un résumé de notre Chronique traduite en méchant français. (Cf. aussi l'édition in-4° gothique, imprimée en 1527 par Regnault Chaudière, de la « Cronique et histoire faicte et composée par révérend père en Dieu, Turpin, archevêque de Reins, l'ung des pairs de France, » etc.)

1 Au 31 mai : « Rolandus, comes Cenomanensis, aliique primæ nobilitatis equites Galliæ, traduntur tempore Caroli magni in Pyrenæis saltibus a Saracenis : quos inter pios recenset Saussayus. (*Acta sanctorum Maii,* t. VII.) = Au 16 juin, parmi les *Prætermissi :* « Rolandus, filius Milonis..., martyr sanctus indicatus a Joanne Welde in Fastis Westphalicis. De eo millia fabulatur Tulpinus. Nos certiora libenter acciperemus. » (*Acta sanctorum Junii,* t. IV.) = Cf. le Martyrologe de du Saussay, (Paris, Cramoisy, 1637, p. 319) : « Eadem die (tertia maii), in Vasconia, Rolandus comes Cenomanensis aliique primæ nobilitatis Galliæ equites, subjugata Navarra Cæsaraugustaque ab Saracenorum jugo liberata, quum victores ad Carolum magnum redirent, cum exercitu in saltibus Pyrenæis intercepti, pro Christo adversus impios pugnantes, glorioso agone succubuerunt. » — Cf. aussi Molanus : « In Galliis, Rolandi, comitis Cenomanensis, Oliverii et sociorum qui, juxta Pampelonam sub Pyrenæis montibus pro Christo pugnantes, Carolo magno imperante, occubuerunt. » — Sur les « reliques » et *les* tombeaux de Roland, v. Fr. Michel, 1re édition du *Roland,* p. 212 et 213, et Génin, *Introduction,* p. XXIII-XXIV.

XII. — D'UN SECOND OUTRAGE QUE REÇUT LE ROLAND LES REMANIEMENTS

Les Épopées nationales de tous les peuples, ces chants primitifs et presque barbares, subissent la loi commune : ils vieillissent. Il arrive un jour où cette poésie simple n'est plus suffisamment comprise. Tantôt c'est la langue ou la versification de ces vieux poëmes qui paraît décidément trop grossière; tantôt ce sont leurs idées qui ne semblent plus assez délicates. Cependant on les aime encore, et l'on ne parle pas de les abandonner. Si l'on pouvait seulement les corriger ! Si l'on pouvait polir ce langage trop âpre, adoucir ces vers trop rudes, civiliser enfin ces idées trop sauvages ! Voilà ce que l'on pense, voilà ce que l'on dit, mais d'abord tout bas. Puis, un jour, le grand mot est lâché : « Il faut les rajeunir. » Et il se trouve toujours quelques poëtes de rencontre, charmants d'ailleurs et bien intentionnés, pour tenter cette ingrate besogne. C'est alors que les *Iliades* sont remises sur le métier; c'est alors qu'on s'imagine les transformer, en les déformant. On leur enlève tous leurs angles, on les rabote, on les vernit. Les voilà élégantes, hélas ! les voilà à la mode, et ces augustes vieillesses sont couvertes d'oripeaux. C'est le destin, et la *Chanson de Roland* a dû passer par là.

Notre vieux poëme a donc été remanié, lui aussi. Il a été livré aux « rajeunisseurs ». Mais ce désastre était inévitable, et il faut accorder aux rajeunisseurs trop outragés le bénéfice des circonstances atténuantes.

Comme toutes nos Chansons primitives, le *Roland* avait été fait pour être chanté, et non pour être lu. Le poëte n'avait pensé qu'aux oreilles, et non point aux yeux. De là ces assonances primitives dont nous avons parlé plus haut, ces assonances par la dernière voyelle accentuée, dont savent encore aujourd'hui se contenter les illettrés de nos campagnes. Cette versification était à l'adresse d'une nation qui ne lisait pas. Le XI[e] siècle s'y

complut ; le XII[e] ne s'y déplut pas trop. Mais voici le XIII[e] : tout change. Le nombre des lettrés augmente. On veut bien encore écouter, mais on lit. LES ASSONANCES NE SUFFISENT PLUS ; LA RIME DEVIENT NÉCESSAIRE, la rime qui s'empare de toute la dernière syllabe, la rime qui est une assonance perfectionnée et, disons le mot, une « assonance pour les yeux ».

Voilà le point de départ nécessaire de tous nos rajeunisseurs, voilà la raison d'être, voilà l'origine de tous les remaniements de nos Épopées, et, en particulier, de notre *Roland*. C'est là le point capital qu'il faut mettre en lumière. TOUT EST SORTI DE LA. Dès que le plus ancien des rajeunisseurs eut, pour la première fois, touché à une assonance de *Roland* pour la transformer en rime, ce jour-là même tout fut perdu. Cette seule modification en entraîna cent autres, et toute la physionomie de notre vieille Épopée fut irrémédiablement changée. Nous allons le démontrer.

Le rajeunisseur est à l'œuvre... Il ouvre le vieux poëme, et en lit toute la première laisse : « Comment ! voici *magne*, dit-il, qui rime avec *fraindre*, et *ateignet* avec *enaimet* : c'est intolérable, et presque scandaleux. Mes lecteurs ne veulent plus de ces consonances ridicules, et mes auditeurs eux-mêmes sont devenus moins faciles. Allons, allons, je vais faire rimer en *aigne* tous les vers de ce couplet. » Et il le fait. Il y va même d'un tel train qu'il écrit treize vers au lieu de neuf. Mais ce résultat est loin de lui déplaire : « Passons, dit-il, au deuxième couplet. » Et il le lit dans le petit manuscrit qu'il a sous les yeux, et où est le texte original. « Hem ! hem ! ajoute ici notre homme en se grattant la tête, que ferais-je bien de ces rimes en *uce, umbre, unte, umpe,* etc. etc. ? Vais-je choisir entre elles la plus commode, ainsi que je l'ai fait pour le premier couplet ? Mais la plus commode, hélas ! me paraît fort incommode. Bast ! je vais faire un coup d'état et changer TOUTES les assonances de ce second couplet. Cette *laisse* sera en *er*. En *er*, c'est si facile ! » Et il écrit bravement ses vingt vers au lieu de quatorze. Là-dessus, il se frotte les mains et paraît fort content de lui.

C'est ainsi qu'il procède à l'égard de toutes les autres laisses. Il CHANGE ENTIÈREMENT le système des assonances pour les strophes IV, VII, X, XII, qui lui paraissent absolument INTRANSFORMABLES. Il se contente, aux couplets III, V, VI, VIII, IX et XI, de PERFECTIONNER L'ASSONANCE et de la transformer en rime rigoureuse, ou, comme on le disait alors, *léonine*. Et tel est son premier travail, qui maintenant est nettement défini. Il porte sur des couplets entiers et consiste « à en changer toutes les assonances, tantôt en les remplaçant par un système de rimes toutes nouvelles, tantôt en conservant la voyelle sonore qui reliait entre elles les assonances de toute une *laisse* antique, mais en faisant désormais suivre cette voyelle par la même consonne [1]. » Cette besogne ne laisse pas d'être quelquefois ennuyeuse. Aussi notre rajeunisseur n'est-il pas médiocrement impatienté. Son mécontentement va en grandissant; il éclate aux couplets LXXVII et LXXVIII [2]. Là il se trouve en presence d'assonances difficiles : « Bah! dit-il, je m'en vais

[1] Nous ferons mieux saisir ce que nous venons d'exposer en citant, comparativement et en détail, les assonances des premiers couplets d'Oxford et les rimes des premières *laisses* de Versailles. La première strophe d'Oxford était en *an* féminin (*aindre, eimet, agne, aigne*): le remanieur a choisi cette dernière assonance, et tous ses vers se terminent en *aigne*. La seconde tirade était en *u* féminin dans la version primitive (*uge, umbre, ulchet*); le rajeunisseur n'a pas voulu de cette assonance très-difficile et, comme nous l'avons dit, a pris le parti d'adopter la rime si commode en *er*. Mais, par malheur, dans la rédaction de la Bodléienne, la troisième laisse était en *er*, *en*, *el*, etc. Qu'à cela ne tienne : le rédacteur du remaniement a rimé son troisième couplet en *ier*. Au lieu de l'assonance en *e* féminin de la quatrième strophe d'Oxford (*estre, elet, ere*), il a choisi la rime en *ez*. Il s'affectionne d'ailleurs à ces rimes aisées. Il rime en *er* son cinquième et en *ez* son sixième couplet, qui, dans Oxford, étaient l'un en *et*, *eu*, *er*, *ez*, et l'autre en *ei*, *eill*. L'assonance de la septième strophe, qui, dans la première version, était en *i* féminin (*il(i)es, mises*, etc.), est devenue dans la rédaction remaniée, une rime en *ois*. Au lieu des assonances en *ent*, *er*, *ien*, *iers* (8e strophe du texte original), en *er*, *ed*, *eu* (9e couplet), en *in*, *is*, *ir*, *if* (10e), en *er*, *ef*, *et* (11e), en *ir*, *il*, *in*, *is* (12e), en *age*, *arles*, etc (13e), en *ie*, *ire*, *imes* (14e) et en *un*, *unc*, *um* (15e), le rajeunisseur a successivement adopté les rimes en *ier*, *er*, *a*, *er*, *iz*, *ez*, *ie* et *on*. Il est inutile de pousser plus loin ce parallèle.

[2] Il n'a changé au second que deux assonances par trop « scandaleuses »; au lieu de *suffraite*, il a écrit *soferte*, et *perte* au lieu de *perdre*.

les transcrire telles qu'elles sont dans mon vieux manuscrit : honni soit qui mal y pense ! »

Et voilà sans doute pourquoi, dans certains remaniements du *Roland* [1], nous pouvons lire çà et là un certain nombre de couplets primitifs. Heureuse faute, et à laquelle nous devons plus d'un précieux fragment de la version originale !

Le premier travail du remanieur portait sur le couplet épique ; le second a seulement le vers pour objet... Donc le rajeunisseur vient d'adopter, pour toute une strophe de son remaniement, une rime qui se rapproche plus ou moins des assonances du texte original. C'est bien ; mais il faut maintenant qu'il reprenne en sous-œuvre tous les vers de l'ancien couplet, et il faut qu'il les refasse ou tout au moins qu'IL LES MODIFIE UN PAR UN, POUR LEUR DONNER LA RIME VOULUE. Si, par exemple, il a pour son premier couplet adopté une rime en *aigne*, comment pourrait-il laisser dans son *refazimento* un vers tel que le suivant : *Mur ne citet n'i est remés à fraindre* [2] ? Il lui faut le refaire et l'adapter à la rime qu'il a choisie. Le rajeunisseur alors se frappe le front, et, tout inspiré, enfante le vers suivant : *Ne mur tant aut qu'à la terre n'enfraigne* [3].

[1] C'est le texte de Paris qui a conservé le plus de ces couplets de la première rédaction. On n'y trouve pas moins de VINGT *laisses* féminines qui ont été empruntées EN TOTALITÉ au texte primitif (ce sont celles qui, dans l'édition de F. Michel, portent les nos 205, 237, 240, 241, 243, 255, 259, 260, 264, 308, 314, 317, 318, 320, 321, 322, 324, 326, 327, 328. Elles correspondent aux couplets de texte d'Oxford, qui, dans l'édition de Th. Muller, sont précédés des nos 159, 189, 190, 192, 206, 211, 212, 217, 253, 258, 261, 262, 264, 265, 266, 268, 270, 271, 272). Quatre autres strophes féminines n'ont été copiées qu'EN PARTIE sur la version originale : les 186e, 219e, 248e, 286e, sans parler ici d'un certain nombre de vers antiques qui çà et là ont été conservés intacts. — Les anciennes *laisses* masculines reproduites d'après le texte primitif apparaissent plus rarement dans la version de Paris : ce sont les nos 189, 257, 258, 262, 307, 312, 313, 315, 323, 325, 329 (Oxford, 147, 209, 210, 214, 252, 256, 257, 259, 267, 269, 273), et en partie les strophes 196 et 250. Pour la tirade 157, il y a doute. — On voit, d'après cette statistique, de quelle ressource un tel remaniement peut être, même pour un éditeur du texte primitif. (Cf. dans le remaniement de Versailles les laisses 77, 78, etc. etc.)

[2] Oxford, v, 5.

[3] Versailles, v, 6.

De même, un peu plus loin, il ne peut tolérer, en cette même strophe, les deux vers suivants : *Li reis Marsilies la tient ki Dieu n'enaimet, — Mahumet sert e Apolin recleimet* [1]. Tout cela est à changer. Allons, vite, deux rimes en *aigne*. Les voici : *Là est Marsille qui la loi Dieu n'endaigne. — Mahomet sert, mot fait folle gaaigne* [2]. « Peuh ! direz-vous, que c'est chevillé, que c'est plat ! » Il est vrai ; mais les rimes sont si riches !

Que d'exemples nous pourrions citer [3] ! Presque toujours

1 Oxford, v, 7, 8.

2 Versailles, v, 8 et 9.

3 Au lieu de : *Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld* (Oxf. v, 216), Versailles porte : *Toz coiz se tint, ne dist ne o ne non.* (v. 257). = Au lieu de : *De cez paroles que vos avez ci dit, — En quel mesure en purrai estre fiz* (v. 145-146), on lit dans le même remaniement : *De ceste couse que il mandée m'a — Com faitement m'en asicurera* (v. 171, 172). = Au lieu de *Là siet li Reis ki dulce France tient* (v. 116), le même texte rajeuni nous offre : *S'asist li reis qui France a à bailler* (v. 132). = Tandis que la version d'Oxford nous donne : *Meillor vassal n'aveit en la curt nul* (231), l'auteur du *refazimento* de Versailles est contraint par sa rime en *uz* de reconstruire ce vers tout autrement : *Mieudres vassaus ne fu en cort veüz* (v. 272). = De même, pour le vers 229 du texte de la Bodléienne : *Laissum les fols, as sages nus tenuns*, qui a été modifié ainsi qu'il suit : *Laist on le fou, aus sages se teigne on* (v. 269 du ms. de Versailles). = On comparera au même titre les vers suivants de la version primitive : *En la citet n'en est remés paien — Ne seit ocis u devient chrestien* (v. 101, 102) et ceux-ci de la version remaniée : *Les Sarrasins a fait toz detrencher, — S'il ne vost croire et faire baptiser* (Versailles, 117, 118). = Le même besoin absolu, la MÊME NÉCESSITÉ de changer les assonances en rimes, a motivé les changements suivants : *As quatre esturs lor est avenut ben; — Li quint après lor est pesant e gref* (Oxf., v, 1,686, 1,687). Ces vers reçoivent une autre forme dans le texte de Versailles : *A quatre estors se puent bien aider; — Li quins après fut mot à redoter.* = Au lieu de : *L'Emperere en tent ses mains vers Deu* (Oxf., 137), on lit, dans le même manuscrit que nous prenons pour type : *Ot le li rois, soi prist à merveiller* (v. 165). = Au lieu de : *E as eschecs li plus saive e li veill* (Oxf., 112), le rajeunisseur a écrit : *Et auquant d'els joent à l'escachier* (v. 128) ; et, au lieu de : *Car m'eslisez un barun de ma marche* (v. 275), il a, à cause de la rime en *age*, imaginé le vers suivant qui est certainement plus plat : *Ensegniez moi un home de bernage* (v. 326) etc, etc. = Nous avons cité dans nos *Épopées françaises* (I, p. 290, 291) une foule d'autres exemples tirés du *Roland*. Nous tenons à répéter que ces modifications VERS PAR VERS sont toutes NÉCESSITÉES PAR LES BESOINS DE LA RIME.



le remaniement est inférieur au texte original : il s'y fallait attendre. Voici que, pour un couplet nouveau en *ie*, il faut modifier le texte primitif : *Si vengez cels que li fels fist ocire* [1]. Le remanieur n'hésite pas, et produit cette insigne cheville : *Si vengez cels cui joie il a fenie* [2]. Voilà qu'il s'agit de faire entrer dans une laisse en *a* ce vers très-simple : *Li reis Marsilies est mult mis enemis* [3]. Rien de plus aisé : *Marsilions ainc gaires ne nos ama* [4]. Au lieu de : *Cunseill d'orguill n'est dreiz que à plus munt* [5], nous aurons cette platitude : *Conseil d'orguel ne vaut mie un boton* [6]. Certains couplets sont ainsi modifiés fort exactement vers par vers, sans additions réelles ni suppressions aucunes... Mais notre lecteur a maintenant la clef de ce système, et pourrait au besoin se faire lui-même rajeunisseur de Chansons de geste. Encore un coup, tout vient de la rime, que l'on préfère à l'assonance.

Toutefois, la besogne n'est pas toujours aussi simple, et l'on ne peut pas toujours remplacer aisément UN vers assonancé par UN vers, par UN SEUL vers rimé. Le remanieur, en ce cas qui est assez fréquent, ne craint pas de se dévouer et, plein de zèle, MET DEUX VERS ET MÊME TROIS A LA PLACE D'UN SEUL. C'est là son troisième travail, qui lui est, comme le précédent, commandé par une nécessité impérieuse. Il s'agit, par exemple, de traduire, dans un nouveau couplet en *a*, ce vers du texte original : *Voet par ostages, ço dist li Sarrazins* [7]. En un vers, la chose est difficile, presque impossible. Le rajeunisseur n'est pas long à prendre son parti, et nous offre ces deux vers : *Dist li Païens : « Sire, ben le fera — Par bons ostages que il vos enverra* [8]. » Autre exemple, et ils abondent. Nous lisons ce vers

1 Oxford, v. 213.
2 Versailles, v. 254.
3 Oxford, v. 144.
4 Versailles, v. 170.
5 Oxford, v. 228.
6 Versailles, v. 268.
7 Oxford, v. 145.
8 Versailles, v. 173-174.

dans la version d'Oxford : *Li Empereres se fait balz e liez* [1], et il faut absolument le faire entrer dans une tirade en *ier*. Deux vers sont rigoureusement indispensables : *Li Empereres qui Francs doit justicier — Lez fu et bauz et tuit si chevalier* [2]. Avec une telle méthode [3], le poëme risque fort d'être doublé; mais cet accident n'effrayait point les rajeunisseurs du XIIIe siècle, ni même (chose plus étonnante) leurs lecteurs.

Une fois en si beau chemin, les rajeunisseurs ne s'arrêtèrent plus. Ils se donnèrent très-volontairement, très-gratuitement une « quatrième tâche ». Oui, ALORS MÊME QU'ILS N'Y ÉTAIENT NULLEMENT CONTRAINTS, ils remplacèrent un vers de l'original par deux ou trois vers de la copie. Voici un vers d'Oxford : *Bels fu li vespres, et li soleilz fut cler* [4]. Il serait aisé d'en trouver l'équivalent en autant de syllabes. Mais pourquoi se gêner? Deux vers valent toujours mieux qu'un. Ainsi raisonne le re-

[1] Oxford, v. 96.

[2] Versailles, v. 111-112.

[3] Ici encore, nous pourrions multiplier les exemples. C'est par une suite de la même nécessité qu'au lieu de : *Ço set hom ben, n'ai cure de manace* (Oxf., v. 293), le remanieur du texte de Versailles a écrit, A DU écrire : *Vos savez bien, et si est veritez, — Ainc per menace ne fui trop esfréez* (v. 411, 412). Et, plus loin, au lieu de ces deux vers : *Ço dist Marsilie : « Carles li emperere — Mort m'ad mes homes, ma terre deguastée* (v. 2,755, 2,756), » les trois suivants : *Ce dit Marsile : « Oiez raison membrée, — Karle de France a mot sa gent menée, — Morz a mes homes et ma terre guastée.* » = Cf. également le texte primitif : *E prenent sei ambesdous por loitier, — Mais ço ne set quels abat ne quels chiet* (v. 2,552, 2,553) avec celui de Versailles : *A bras se prenent, mot fut Karle blicez, — Luitient et sachent, mais ne sui aaisiez — De nommer vus qi i remest haitiez.* = D'autres fois, la NÉCESSITÉ d'un tel changement n'est pas rigoureusement absolue; mais il y a pour le rajeunisseur PLUS de FACILITÉ à employer deux vers au lieu d'un, et il n'hésite pas à le faire. C'est ce qui explique pourquoi, au lieu de : *Turpins de Reins en est levez del renc, — E dist al Rei : « Laisez ester vos Francs* (v. 264, 265), » le remanieur a écrit : *Turpins de Reins, li proz et li valanz, — Devant le Roi est venuz toz erranz. — Il li escrie à sa voiz qui fu granz : — « Droiz emperere, laisez-en toz vos janz.* » (Versailles, v. 309-312.) Cf. le vers d'Oxford : *Si li Reis voelt, prez sui por vus le face* (v. 295) avec ceux du même rajeunissement : *Se li Rois velt, j'en sui toz aprestez; — Je irai là, et vos ci remanrez.* (Versailles, 414, 415, etc. etc.)

[4] Oxford, v. 157.

manieur, et il écrit : *Beaus fut li jors, si prist à decliner — Et li solaus se prist à esconser* [1]. Dès que l'on se permet de fabriquer sans aucun besoin deux vers au lieu d'un, il n'y a pas de raison pour n'en point fabriquer trois. Au lieu de : *Er main sedeit l'Emperere suz l'umbre* [2], on écrira hardiment : *Li Emperere esteit en mi un pré — Desoz un pin menuement ramé, — Por la calor qui est grans en esté* [3]. Voyez-vous le poëme qui s'allonge, s'allonge, s'allonge. Et comprenez-vous la raison de ces formidables allongements ?

Un travail plus utile — et c'est le cinquième qui occupe nos rajeunisseurs — consiste à modifier un hémistiche (ou quelques mots seulement) dans un vers du texte primitif. Mais encore faudrait-il s'entendre sur le sens de cette dernière expression. A notre sens, il n'y a jamais eu deux exemplaires ABSOLUMENT SEMBLABLES d'une version originale. Dans les manuscrits même qui renferment une même rédaction, il y a des variantes de détail, et elles sont très-nombreuses [4]. Certains textes étaient

[1] Versailles, v. 185, 186.

[2] Oxford, v. 383.

[3] Versailles, v. 569-571. Nous avons cité dans nos *Épopées françaises* (I, 291, 292), d'autres exemples de ce p océdé à l'usage des rajeunisseurs. On peut y joindre les suivants. Tandis que le texte d'Oxford dit très-simplement : *Si receverat la nostre lei plus salve ; — Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches* (v. 189, 190), on lit dans le texte de Versailles : *Cresliens ert batisez et levez ; — Jontes ses mains fera les comans Dé, — De nus tenra Espaigne en quietez.* (V. 226-228.) = Cf. ce vers de la version primitive : *Respunt li Reis : « Vos estes saives hom* (v. 248), » avec les deux suivants de la version rajeunie : *Li Emperere en hauce le menton. — Après, li dit : « Mot estes saives hon.* » (Versailles, v. 290, 291.) = Rapprochez également de ce vers du texte d'Oxford : *Francs chevalers, dist li emperere Carles* (v. 274), ces trois vers du même remaniement : *Li Emperere se dresse en son estage ; — Grant ot le cors et mot fier vasselage : — « Seignor françois, entendez mon corage* (Versailles, v. 323-325). » Etc. etc.

[4] On se convaincra facilement de cette vérité si l'on veut bien comparer attentivement, avec notre texte de la Bodléienne, les trente couplets d'une version antique qui ont été conservés intacts dans le manuscrit de Paris. Nous donnons ici, comme point de comparaison, la laisse CCXLIII de ce dernier texte que l'on rapprochera de notre couplet CXCII : *Grans est li os de celle gent adverse : — Vers Saragosse ont acoilli lor voie ; — Au roi Mar-*

peut-être écrits sous la dictée d'un jongleur qui savait le poëme par cœur et le modifiait involontairement [1]. Mais, outre ces changements inhérents à la nature de nos Chansons, il en est d'autres qui sont dus aux remanieurs. Tout d'abord, ils ne se font aucun scrupule de changer les noms d'hommes et les noms de lieu. Au lieu de *Butentrot* [2], le rajeunisseur n'hésitera point à écrire *Butancor* [3]; et au lieu de *Commibles* [4], *Merinde* [5]. D'autres vocables seront tout à fait supprimés, parce qu'ils n'ont pas, dans l'esprit du *refaiseur,* la même importance qu'aux yeux du vieux poëte : tel est Saint Michel du Péril [6]. D'autres corrections, plus logiques encore, sont celles qui sont justifiées par l'histoire. Laon n'avait plus d'importance au temps où nos *refazimenti* furent composés : on le remplaça par Paris [7]. D'autres fois le rajeunisseur est obligé de remplacer certains mots qui déjà sans doute étaient devenus archaïques ou qui n'étaient plus compris de son temps.

sille est venue nouvelle — Que Baliganz est entré en sa terre : — Son ost amaine, ainz ne fu veü telle. — XVII. Roi environ la chaellent. — Or gart Dex Karle et la voire paterne : — Bataille auront e dolirouse et pesme, etc. etc.

1 Ne faut-il pas considérer comme des « variantes de dictée » les vers suivants empruntés aux couplets PRIMITIFS du texte de Paris : « Morz est mis niés *ki tant soloit* conquerre (couplet CCLX), et : *Encontre moi leveront cil lor testes* (couplet CCLXI), que l'on peut rapprocher des vers correspondants de notre texte d'Oxford : Morz est Rolant, *ki tant me fist* cunquerre (v. 2,920). Encuntre mei *revelerunt li Seisne* (2,921), etc.

2 Oxford, v. 3,220.

3 Paris, v. 10,008 de l'édition F. Michel, où par malheur le numérotage est faux.

4 Oxford, v. 198.

5 Versailles, v. 209. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que, dans l'esprit de nos poëtes et surtout de nos rajeunisseurs, la plupart des noms propres étaient, de droit, abandonnés à la fantaisie, au caprice des auteurs. Comparez, à ce point de vue, les couplets v d'Oxford et de Versailles.

6 Versailles, couplet IX, etc.

7 C'est ainsi que, dans l'oraison funèbre de Roland, « *Laon* » (texte d'Oxford) est remplacé par « *Paris* » (texte de Paris). = Dans le remaniement de Versailles, au lieu de ce vers du texte original : *Carles sera ad Ais à sa capele* (v. 52), on lit les deux suivants : *Challes à Ais et ses riches barnez — Ou à Estampes ou à Paris delez* (v. 63, 64).

Au lieu de : *Un algier tint* [1], il écrira : *Il tint un dard* [2]; et au lieu de : *Od vos caables* [3], il dira : *O vos engiens* [4]. D'autres fois encore, ce sont certaines tournures grammaticales qu'il est obligé de modifier, parce sans doute qu'elles ne sont plus admises. Le poëte antique avait écrit : *Par cels de France voelt-il* DEL TUT *errer* [5]; le nouveau se croit obligé d'écrire : *Par cels de France voloit* TOT JOR *esrer* [6]. Certaines fautes, enfin, lui semblent plus graves. Geoffroi d'Anjou était désigné, dans le texte d'Oxford, sous le nom de ROI *gonfanuner* [7]; notre remanieur s'empresse de lui retirer cette royauté et remet notre Angevin à sa place : *Geofroy d'Anjou, qui est gonfanonier* [8]. Ce rajeunisseur avait le sentiment de la justice..., à moins cependant qu'il ne fût un peu courtisan.

1 Oxford, v. 439.
2 Versailles, v. 442.
3 Oxford, v. 237.
4 Versailles, v. 278.
5 Oxford, v. 167.
6 Versailles, v. 198.
7 *Gefreid d'Anjou, le rei gunfanuner*. Oxford, v. 107.
8 Versailles, v. 123. Quelques autres changements de nos rajeunisseurs sont mieux motivés. Parfois ils trouvent obscur le texte de leur devancier, et essaient de le rendre plus lucide. Au lieu de ce vers amphibologique : *Dient paien : « De ço avum nus assez* (Oxf., v. 77), » ils écrivent ce vers plat, mais clair : *Dient paien : « Bien s'en doit hom pener. »* (Versailles, v. 87.) = D'autres fois les remanieurs atténuent à dessein la pensée du vieux poëte. Dans le texte d'Oxford, Blancandrin craint que Marsile n'en soit un jour réduit « à *mendeier* » (v. 46). Cette hyperbole paraît excessive au rajeunisseur, qui écrit plus simplement : *Que nos sofrons d'Espaigne cel dangier* (Versailles, v. 58), etc. = Mais, en général, les corrections de nos remanieurs sont maladroites : il est aisé de voir que, trop souvent, ils n'ont pas compris les beautés de leur modèle. A la place de ces vers de notre texte d'Oxford qui peignent si bien le caractère de nos deux héros : *Rollanz est proz e Oliver est sage : — Ambedui unt merveillus vasselage* (v. 1,093, 1,094), le très-médiocre auteur du remaniement de Paris met les deux suivants, qui sont d'une extraordinaire insignifiance : *Rollans fu pros, et Olivers li bers. — Paringal furent et compagnon et per* (couplet CI). Et ailleurs, que de contre-sens! Au lieu de : *Li duze per mar i serunt jugez* (Oxf., v. 262), le rajeunisseur du texte de Versailles (ou le scribe) écrit bravement : *Des douze per mar serez jugiez* (v. 307). Au lieu de : *E si 'n averez, ço quid, de plus gentilz* (Oxf., v. 150), le même remanieur écrit : *Jà plus gentis de lui un soul n'en a* (Versailles, v. 177, etc). La liste de ces sottises serait trop longue.

Si l'on veut bien se représenter la nature des cinq premiers travaux du remanieur, on se persuadera aisément qu'ayant pris tant de libertés, il devait naturellement en prendre beaucoup d'autres, ou, pour mieux dire, les prendre toutes. C'est ce qu'il fit. Il lui arriva tout d'abord de faire des ratures hardies dans l'œuvre de son devancier; il supprima des vers, puis des couplets entiers. Quelques-uns des vers ainsi dédaignés et omis étaient coupables d'absurdité [1]; plus souvent l'assonance y était rebelle à la rime [2] et ne voulait pas aisément se laisser transformer. D'autres fois ce sont des oublis, des omissions sans excuse [3]. Il y a, toutes proportions gardées, plus de laisses supprimées que de vers omis. Parfois deux couplets du texte original sont fondus en un seul [4]. Est-ce par scrupule littéraire que le rajeunisseur a omis la laisse de notre vieille rédaction où l'on décrit avec trop de réalisme les cérémonies mortuaires, l'embaumement des corps, etc. [5]? A coup sûr, des strophes très-importantes ont été passées par pure négligence [6], et ce qui le prouve bien, c'est que tous les remanieurs ne sont pas coupables de la même omission : on trouve dans le texte

1 Tel est le fameux vers si embrouillé : *Puis, si li dites, il n'en irat, se m'creit* (Oxf., v. 2,753), qui est omis dans le remaniement de Paris. Cf. le v. 156 du texte primitif qui est également passé dans celui de Versailles.

2 En voici un exemple frappant. Le texte primitif porte ces vers : *Li Empereres en tint sun chef enclin; —* DE SA PAROLE NE FUT MIE HASTIFS; — *Sa custume est qu'il parolet à leisir* (v. 139-141). Le second vers a été passé par le rajeunisseur du texte de Versailles, qui n'a pu le faire entrer dans un couplet en *a*.

3 *Seignurs baruns, qui i purruns enveier — Al Sarrazin ki Sarraguce tient* (Oxf., 252, 253). Le second vers, qui cependant est très-utile, a été omis par le remanieur (Versailles, v. 295).

4 Les laisses du texte d'Oxford CC et CCI ont été fondues en un seul couplet de Paris, le CCLI.

5 Strophe CCXVI d'Oxford.

6 Tels sont les couplets du texte d'Oxford CXCIII où l'on raconte l'arrivée de Baligant en Espagne, et XLVII où Marsile fait jurer Ganelon sur les reliques de son épée; etc. L'un est omis par le rajeunisseur du texte de Paris, l'autre est passé dans le remaniement de Versailles. — Cf. la laisse CCVIII, omise dans Paris, etc. etc.



de Versailles telle laisse omise dans le texte de Paris [1]. Ils sont plus excusables, ces auteurs de nos *refazimenti*, de ne pas avoir, par une crainte salutaire de l'ennui et du bâillement, imposé à leurs lecteurs cette longue énumération des trente corps de l'armée païenne, que nous devons subir dans le texte de la Bodléienne [2] : il nous suffit parfaitement d'en connaître dix. Un de nos remanieurs a été plus radical : il a supprimé d'un trait tout l'épisode de Baligant. Trop de zèle.

Mais s'il est utile, s'il est doux de supprimer parfois, il est bien plus doux encore d'ajouter au texte que l'on remanie. Un rajeunisseur (passez-moi le mot) est avant tout un *délayeur* : sa fonction est d'être long. Nos remanieurs n'ont point manqué à ce devoir. Ils ont farci nos anciens couplets de vers absolument inutiles et qui n'étaient aucunement dans l'original. Les Prières [3] et les Saluts [4] prirent, en particulier, un développement regrettable... Mais il est plus facile d'ajouter bravement un ou plusieurs couplets qu'un ou deux vers par-ci par-là : c'est ce que nos rimailleurs savaient bien, et ils agirent en conséquence. Une seule strophe [5] du texte original se dis-

[1] La strophe LII est omise dans Versailles, mais non pas dans Venise (ms. VII) ; le couplet CXCIII n'est pas dans Paris, mais il est dans le plus récent des deux manuscrits de Venise, etc.

[2] Couplets CCXXXVII d'Oxford et CCLXXXIV de Paris. Il faut rappeler ici et nous dirons tout à l'heure que tout l'épisode de Baligant est omis dans le texte de Lyon. (Voir la note du v. 3,680.)

[3] On peut citer comme type le couplet LXXXIII de Paris (p. 164 de l'édition F. Michel).

[4] Voir, comme exemple, la laisse IX du texte de Versailles. Le vrai poëte, qui est l'auteur du texte d'Oxford, s'était contenté de dire : « Salvet seiez de Deu, — Le Glorius que devez aürer (v. 123, 124). » Cette brièveté ne fait pas l'affaire du rajeunisseur, qui se laisse aller aux six vers suivants : *Beau sire roi, cil Dex vos puist garder, — Qui fist le ciel et la terre et la mer, — En ceste crois laissa son cors pener — Et el sepoucre cocher et repouser, — Et au tiers jor de mort resusciter — Por cils qu'il voll ensemble o lui mener* (vers 152-148). Cf., dans le même manuscrit, les vers 641-650.

[5] Nous avons à donner des exemples de ces additions de vers et de couplets : A. VERS AJOUTÉS A LA VERSION PRIMITIVE... Quand Ganelon prend congé de Charles et part en ambassade à Saragosse, le texte d'Oxford dit très-simplement : *La veïsez tant chevaler plorer* (v. 349). Le rajeunisseur en a pris pré-

sont plus d'une fois en deux couplets du texte remanié [6]; même on ira jusqu'à écrire deux fois la même laisse [7]. Mais foin de la timidité ! les rajeunisseurs auront plus d'audace. Là

texte pour ajouter tout un petit développement... fort inutile : *Là fut por lui maint chevalier troblez, — Tant poing detors et tant chevel tirez. — Tresc' à cel jor fu mot bien honorez, — A cort de roi et serviz et loez : — Par cels estoit riches cons apelez. — Plorent et crient chascun de ses casés*, etc. (Versailles, v. 531-536). = Quelques vers plus haut, Ganelon dit à son beau-fils, *Dist à Rollant : « Tut fol, pur quei t'esrages* (v. 286). » Une telle brièveté ne fait pas l'affaire du remanieur, qui ajoute là sept vers d'un seul coup : *Dist à Rollant : « Con es ores desvez ! — Dedens ton cors est entrez li Maufez. — François ont droit, se par els es blasmez : — Car mot les as travailliez et penez — Et chascun jor de lor armes lassez. — Mar te croira Challes, nostre avoez, — Et ton corage qui est desmesurez. — Tu li tols moi et des autres assez.* » (Versailles, v. 395-402.) = Dès la première laisse de son remaniement, le même auteur s'est permis de faire une addition de quatre vers (QUATRE SUR DOUZE !). Après avoir dit que Charles avait conquis l'Espagne *jusque la mer alteigne*, il ajoute cette platitude : *En meint estor fut veüe s'enseigne* (v. 4). Et à la fin du couplet il soude ces trois autres vers non moins superflus : *Car il n'a hom qu'à lui servir se faigne — Fors Guenelon que il tint por engeigne. — Jamais n'est jor que li Rois ne s'en pleigne* (Versailles, v. 11-13). = A la fin des laisses, ces additions sont d'ailleurs assez fréquentes, et le remanieur a le champ plus libre là qu'ailleurs. La fin du second couplet est encore ornée, dans le texte de Versailles, d'inutilités qui tiennent trop de place. Il s'agit de Blancandrin, que l'auteur du texte primitif s'était contenté de nommer, et auquel notre rajeunisseur ne craint pas de consacrer ces deux vers d'une vulgarité prodigieuse : *En tot le mont, si com orez nomer, — N'en verez hom tant sage mesager.* (Versailles, v. 32, 33.) Nous pourrions trop aisément multiplier ces citations. (Cf. les vers 98-100, 336-337, 344-348, etc. etc.) = B. COUPLETS ENTIERS AJOUTÉS AU TEXTE ORIGINAL. Il importe toujours d'étudier de fort près les laisses qui ne sont pas dans la version d'Oxford et qui se trouvent dans les remaniements. Ce sont parfois des couplets qui appartenaient au texte original et qui ont été omis par le scribe très-négligent auquel nous devons le manuscrit de la Bodléienne. Mais souvent aussi, ce sont des additions évidentes. Tel est le cas de la strophe XXII du texte de Versailles que nous pourrions citer comme un exemple frappant. Il s'agit de Ganelon, qui se plaint d'être envoyé près du roi Marsile et s'écrie : « J'irai, mais je suis bien assuré d'y mourir. » Le rajeunisseur ajoute ici un couplet tout entier où l'on voit Charles traiter Ganelon de *cuvert* et de *felon*, ce qui est tout à fait contraire à la légende primitive, d'après laquelle « Ganelon serait jusque-là demeuré pur de toute trahison ». Puis, dans cette même laisse destinée à accentuer sottement la méchanceté de notre traître, on l'entend menacer Roland d'un coup de « son espée forbie », s'il le rencontre en « bataille fornie ». Olivier alors se jette sur

où le poëme primitif nous disait en quelques mots : « Les douze Pairs se revêtent de leurs armures, » notre remanieur, qui flaire une excellente occasion d'être long, consacre hardiment douze strophes à nous montrer les douze héros se disposant, l'un après l'autre, à la grande bataille [8]... Encore, encore un pas. Les nouveaux poëtes souderont tant bien que mal, dans un texte du *Roland*, tout un épisode emprunté à un autre cycle, et c'est celui de la prise de Narbonne [9]. Mais ce n'est pas encore là le terme de leurs exploits ; ce ne sont pas leurs colonnes d'Hercule : ils vont se mettre à *trouver*, eux aussi. Ils vont se frapper le front, exciter leur imagination, et l'un d'eux trouvera ces épisodes assez vulgaires (répétés par tous

le beau-père de son ami Roland, et le veut tuer sans autre forme de procès. Rien de tout cela n'était dans le texte primitif. = Un couplet non moins inutilement ajouté, et qui peut encore servir de type, est le CCVI[e] de Paris (Éd. F. Michel, p. 230)... Dans la version de la Bodléienne, quelques vers seulement sont consacrés à la mort de Malprime, fils de Baligant, qui meurt sous les coups terribles du duc Naimes. Or, dans le texte de Paris, cet épisode est développé en quatre couplets (CCXCIX-CCCII), et c'est Ogier qui est ici l'adversaire de Malprime. Le Danois d'ailleurs ne tue pas son jeune adversaire, et, quelques strophes plus loin, notre rajeunisseur reproduit textuellement le passage de l'ancienne rédaction où le fils de Baligant reçoit enfin le coup mortel de la main du duc Naimes. Ces quatre laisses, qui nous semblent évidemment ajoutées, ne se trouvent pas dans tous les remaniements : elles sont dans le texte de Paris et manquent dans celui de Venise VII. Ce n'est pas le seul fait de ce genre que nous pourrions citer, et nous le signalons à l'attention du lecteur. = Parmi ces nombreuses additions de couplets, il faut encore signaler celle des laisses LXXXIII-XCVI dont nous aurons lieu de reparler, CXLVII, CLVII-CLIX, etc. = Quant aux couplets des rédactions rajeunies qui comblent heureusement certaines lacunes du texte original, on en trouvera l'indication exacte dans nos *Notes et variantes*.

6 Le couplet d'Oxford CCXLIII a été développé en deux laisses du texte de Paris (CCXC, CCXCI). A la strophe CCXXIII de la rédaction primitive correspondent les deux couplets CCLXXIX-CCLXXX du même remaniement. Les strophes CLXI, CLXII et CLXIII de ce même texte rajeuni répondent également à un seul couplet de l'ancienne version (CXXVIII), etc.

7 C'est le cas, à peu de chose près, des laisses CXXXIV et CCXXXVII, CCXXXVI et CCXXXVIII du texte de Paris. Cette distraction n'est pas dans le remaniement de Venise VII.

8 Paris, strophes LXXXIII-XCVI.

9 Venise IV, folio 88, r°, 2[e] col. et ss.

les autres) des deux fuites de Ganelon et de l'interminable entretien de la belle Aude avec la mère de Roland [1]. Puis, il fera mourir en vingt couplets cette fiancée héroïque qui mourait si bien dans le texte primitif; si bien et en si peu de vers!

Les derniers travaux de nos remanieurs ne peuvent rien offrir qui soit désormais de nature à nous étonner. Après avoir tant ajouté, il n'est pas prodigieux qu'ils jugent utile de « rédiger à nouveau » certaines parties de l'ancien texte. Oui, ils ne tiendront plus aucun compte ni des couplets, ni des vers antiques. Ils ne jetteront plus les yeux sur le manuscrit original : ils raconteront, A LEUR FAÇON, certains épisodes dont les grandes lignes seulement sont gravées dans leur mémoire. Ainsi procèderont-ils pour le jugement de Ganelon [2]. Même ils adopteront des vers d'une autre mesure, et voici (mais pour cet épisode seulement) le vers alexandrin qui pénètre enfin dans notre Chanson trop remaniée et mal rajeunie [3]. Tous les manuscrits cependant ne reproduisent point PARTOUT ces dodécasyllabes un peu lourds, et nous plaçons plus bas, sous les yeux de notre lecteur, le curieux spécimen du même couplet que l'un de nos textes nous offre en décasyllabes, et l'autre en alexandrins [4]. Il y a là en germe tout

[1] Texte de Paris, couplets CCCXXXVIII-CCCXCIX; en tout, près de QUATORZE CENTS VERS.

[2] Texte de Paris, couplets CCCCIII et suiv. de l'éd. Fr. Michel.

[3] Cette série d'alexandrins commence régulièrement, dans le texte de Paris, au couplet CCCCXXXII : *Pynabiax s'agenoille et Thierris se leva* (mais il y avait déjà quelques alexandrins dans les deux laisses précédentes), et se termine au couplet CCCCXL. C'est un peu plus de cent vers. Tous les remaniements les reproduisent, à peu de chose près, et sauf la curieuse exception que nous signalerons dans la note suivante. = La dernière ou les deux dernières laisses du poëme sont aussi en dodécasyllabes dans la plupart de nos textes rajeunis...

[4] Voici les deux laisses en question. Les décasyllabes appartiennent au manuscrit de Venise n° VII; les alexandrins au texte de Paris :

Terris monta qui ot le cuer loial,
L'escu embrace, si broce le cheval.
Pinabel apelle à loi de mal vasal :
« Vasal, dist-il, nos somes en igal.
« Vers moi defendez le trahitor mortal. »

« un Traité sur la manière de donner à un vers deux syllabes de plus... sans lui ajouter d'ailleurs la moindre idée nouvelle. »

Il ne reste plus désormais qu'à modifier l'esprit général de nos vieux poëmes, et c'est à quoi nos remanieurs s'entendent merveilleusement. Dans la *Chanson de Roland*, telle qu'on la pourra lire ci-après, c'était l'esprit du XIe siècle qui frémissait : dans nos *refazimenti*, c'est celui du XIIIe. Nos héros étaient chrétiens dans le texte primitif; ils sont pieux dans le texte rajeuni, et seraient volontiers mystiques. On ne voyait, dans l'antique version, que passer une fois ou deux, avec une chaste rapidité, la figure austère de la femme, et Roland ne songeait pas à Aude une seule fois durant toute sa longue et sublime agonie. Dans nos rajeunissements, tout au contraire, la femme et l'amour reprennent ou plutôt usurpent une large place. Les âmes y sont moins mâles. Tout s'alanguit, s'attiédit, s'effémine. La guerre n'est plus le seul mobile, ni la pensée unique. Le coup de lance bien donné ou bien reçu n'est plus le seul idéal. Ce

Pinabels dist : « Vos parlerez tot al. »
Lors s'entrelaissent parmi le fons d'un val ;
Granz couz se donent es escuz cominal,
Qu'il [e]n abatent [et] l'azur [et] l'esmal,
Desqu'à l'auberc qui furent contreval,
Et à lor lances dont li fers fu d'açal.
Amdui furent fors et prou... li vassal.

Thierris est sor Ferrant, li dammoisiaus loial,
Prinst l'escu par l'enarme et broche le cheval,
Et dist à Pinabel : « Je vos deffi, vassal :
« Quand vers moi deffendez le traïtor mortal,
« Se Deu plaist et je vif, je vos metrai à mal. »
Et respont Pinabiaus : « Ansoiz ira tout al. »
Lors laissent corre tout le pendant d'un val ;
Grans cops se donnent enz(?)escus à cristal,
Qu'il en ont abatu tout l'azur contreval ;
Les lances peçoièrent, outre vont li cheval.
Bien se tiennent andui, moult sont preu li vassal.

Il reste à savoir lequel de ces deux couplets également plats est l'original de l'autre. Je serais porté à croire que les alexandrins ont précédé les décasyllabes et que l'auteur de ces derniers a procédé par suppression. Ce qui le prouverait, c'est notamment le troisième vers, qui est faux dans Venise VII, et qui, dans le manuscrit de Lyon, nous apparaît sous sa vraie forme : *Pynabel* EN *apele à loi de bon vassal,* etc. etc.

n'est plus l'esprit des croisades populaires et enthousiastes, comme le fut celle de 1095 : c'est le temps de ces croisades à moitié politiques et auxquelles il faut un peu contraindre les meilleurs barons chrétiens. Rome est moins aimée, et l'oriflamme de Saint-Denis fait oublier l'enseigne de Saint-Pierre. Charlemagne est déjà loin ; Philippe le Bel approche. La Royauté, plus puissante, est cependant moins respectée. La taille du grand Empereur est rapetissée : ce n'est plus un géant de quinze pieds qui domine tous les autres héros du poëme et dont la gloire n'est pas effacée par celle même de Roland. Les subtilités d'une théologie médiocre remplacent les élans vigoureux d'une piété militaire. L'auteur se fait voir davantage dans ces œuvres trop personnelles. Plus de proportions ; point de style, avec plus de prétentions. Des formules, des chevilles, et, comme nous le dirions aujourd'hui, des « clichés » insupportables. Ces remaniements [1], nous les abandonnons volontiers à ceux qui

[1] Rien ne donnera mieux l'idée de nos Remaniements que d'en lire un fragment de quelque importance. Voici, traduites pour la première fois, les dernières *laisses* du texte de Paris... « Charles dit à ses barons : « Je veux « ici, seigneurs, vous faire une prière au nom de Dieu. — Condamnez « Ganelon à quelque mort horrible — Et ordonnez, je vous en supplie, « que le traître meure sur-le-champ. » — Girart le guerrier prit alors la parole, — Girart de Viane, l'oncle d'Olivier : « — Par ma foi, Sire, je m'en « vais vous donner un bon conseil. — Vos terres sont très-vastes, très- « étendues. — Faites lier Ganelon avec deux grosses cordes, — Et qu'on le « mène à travers votre domaine, comme un vilain ours ; — Qu'il y soit ru- « dement déchiré à coups de fouets — Et, lorsqu'il sera arrivé au lieu fixé « d'avance, — Faites-lui tout d'abord arracher deux membres du corps. — « Puis, qu'on le dépèce membre par membre ». — « Voilà, répondit Charles, un « terrible jugement. — Mais c'est trop de longueurs, et je n'en veux point. »

« Par ma foi, Sire, s'écrie Beuves le vaillant, — Je vais vous proposer « un plus horrible supplice. — Qu'on fasse un grand feu d'aubépines — Et « qu'on y jette le misérable, — Si bien qu'en présence de tous les vôtres « — Il meure d'une merveilleuse et horrible façon. » — « Grand Dieu ! dit « Charles, c'est un rude supplice, — Et nous le choisirons... si nous n'en « trouvons pas de plus dur. »

« C'est le tour de Salomon de Bretagne : — « Nous avons, dit-il, imaginé « une mort plus âpre encore. — Faites venir un ours et un lion — Et « livrez-leur le comte Ganelon. — Ils se chargeront de son supplice et le « tueront très-horriblement. — Il ne restera de lui ni chair, ni graisse, ni

nous accusent de trop aimer notre vieille poésie religieuse et nationale. De ces œuvres de rhéteurs ennuyeux, la Patrie et Dieu sont absents. Nous ne descendrons pas à les admirer.

« os. — Tel est le sort que méritent tous les traîtres. » — « Bien dit, s'écrie « l'Empereur : Salomon a bien parlé. — Mais, à mon gré, c'est encore trop « de lenteurs. »

« Sire Empereur, dit Ogier le vassal, — J'ai trouvé quelque chose de « plus affreux. — Qu'on jette Ganelon au fond de cette tour — Où ne pénètre « point la clarté du soleil. — Il sera là, tout seul, avec les bêtes qui sortiront « de terre — Et qui, de toutes parts, à droite et à gauche, — Viendront « l'assaillir et lui feront grand mal. — Que, pour tout l'or du monde, on « ne lui donne ni à boire ni à manger. — Quelle honte, quel supplice! Puis, « on l'amènera devant le palais principal — Et on lui permettra de manger, « à votre beau festin, — Des mets assaisonnés de poivre et de sel. — Mais « qu'on ne lui donne rien à boire, ni eau, ni vin. — Et alors, dans une « épouvantable angoisse, — Il mourra de soif, tout comme Roland à Ron- « cevaux. » — « L'admirable idée! dit Charles. — Mais je ne veux pas que « ce traître pénètre ainsi chez moi. — Seigneurs, ajoute l'Empereur, francs « chevaliers loyaux, — Ce supplice m'irait bien, mais j'en sais un qui est « plus douloureux encore. — Qu'on attache Ganelon à la queue de plusieurs « chevaux, et qu'il soit écartelé. — Oui, que mes comtes et mes vassaux « aillent là-haut, — Que mes barons sortent tous, et ils vont assister au « supplice du Traître. » A ces mots, prévôts et sénéchaux s'emparent de Ganelon.

« Charles le roi a fait publier son ban : — « Que tous s'en aillent en dehors « de la cité. » — L'Empereur lui-même est monté en selle sur une mule — Et s'en est rapidement allé. — Les bourgeois sont là, qui désirent vivement assister à ce spectacle. — Suivant le commandement de Charles, — On traîne Ganelon hors de la ville — Et tous y sont allés après lui. — Voilà ce que l'on fait du traître. — On y a conduit aussi de bons chevaux, — Quatre fortes juments qui, en vérité, — Sont sauvages et cruelles. — Charlemagne ordonne — Qu'un garçon monte sur chacune d'elles. — Aux quatre queues on a noué les pieds et les mains de Ganelon. — Puis, les quatre cavaliers éperonnent leurs montures. — Dieu! voyez, voyez la sueur couler sur le visage du misérable. — « Maudite, peut-il se dire, maudite l'heure où je suis « né! » — Un tel châtiment est juste, puisque Ganelon a trahi les barons — Dont la douce France est orpheline. — Les cavaliers ont la bonne idée — De faire aller leurs quatre chevaux de tous les côtés — Pour que l'infâme meure plus horriblement. — Que vous dirai-je enfin? Ils l'ont tant et tant écartelé — Que l'âme s'en va, et les diables l'emportent. — Charles le voit, et il en remercie Dieu en son cœur : — « Soyez béni, mon Dieu, dit le Roi, — Puisque « j'ai pu venger le très-sage Roland, — Olivier et les douze Pairs. »

« Barons, dit Charles, tous mes vœux sont accomplis, — Puisqu'il est « mort, celui qui m'a ravi tout mon orgueil. — C'est lui qui m'a enlevé

Mais, autant ces remaniements sont méprisables aux yeux de l'artiste et du poëte, autant ils ont d'intérêt aux yeux de l'érudit. On ne les a pas suffisamment tenus en estime; on n'en a pas fait assez usage. C'est qu'en effet quelques-uns d'entre eux renferment un certain nombre de vers et de couplets antiques, qui nous sont ou seront très-précieux pour l'établissement du texte primitif[1]. Quelquefois, comme nous l'avons dit, les laisses *originales* sont insérées dans le remaniement par un rajeunisseur paresseux et qui veut s'éviter la peine de les refaire. Mais quelquefois aussi, à côté de la strophe ancienne, nous avons la strophe rajeunie, et rien n'est plus curieux que la comparaison de ces deux rédactions[2]. Il arrive plus souvent encore qu'un

« Roland et Olivier, en qui j'aimais tant à me reposer. — C'est lui aussi « qui a perdu les douze Pairs, — Et jamais plus je ne les reverrai de ma « vie. . . . . »

Le texte de Paris, que nous venons de traduire, se termine par ces trois vers qui se rapportent aux douze Pairs et ne sont point sans obscurité: *Par eulx conquis Jone et Tyre et Marsoil. — J'ai laissé la columbe et l'escharboucle à foil. — Bien le peut-on véoir jusques el val de Doil.* Mais, comme on le voit, le texte de Paris est incomplet. Les manuscrits de Venise VII, Versailles et Lyon sont plus développés en ce dernier épisode. Sur le supplice de Ganelon, on y voit le duc Naimes prendre encore la parole, et nous assistons plus loin au départ de tous les barons de Charlemagne, qui s'en retournent chacun en son pays: *Français preignent congé du Roi moult bonement* (Lyon). *Quand Karles fu en la salle montez* (Versailles). *Quand Ganelon fut à destrer livré* (Venise VII).

1 V. la note 1 de la page XCII. Il ne faut pas oublier que l'on peut trouver, dans les remaniements, non-seulement des couplets entiers, mais aussi des vers empruntés çà et là à une version primitive. Ainsi, nous lisons, dans le couplet XI du texte de la Bodléienne, ces deux vers: *El grant verger li Reis fait tendre un tref; — Li Emperere est par matin levet.* Ce passage est plus développé dans le texte de Versailles, et je ne serais pas éloigné de croire que ce remaniement contient ici plus d'un trait de la rédaction primitive: *El grant vergier a fait son tref lever — Et l'aigle d'or sus el pomel fermer, — Vers Saragoce en fet le chief torner. — Ce senefie ne s'en voudra aler, — Iloc au jor se voudra osteler. — Li Empereres*, etc. (Versailles, v. 190-195). Nous pourrions citer vingt autres passages analogues.

2 Nous signalerons, comme de très-précieux exemples, les couplets antiques CCXXXVII et CCXL, qui nous ont été conservés intacts dans le texte de Paris, et qui néanmoins ont été remaniés sur une autre rime dans les laisses nouvelles CCXXXVIII et CCXXXIX. Mais nous mettrons ici sous les yeux du lecteur les

remanieur a conservé l'antique rédaction, et qu'un autre l'a remplacée par une version nouvelle[1]. Mais telle n'est point encore la plus grande utilité de nos remaniements.

Notre texte d'Oxford est médiocre. On y surprend à tout instant le scribe en flagrant délit de négligence et d'oubli. Il a omis des vers et même des couplets entiers. Comment retrouver ces vers et ces laisses oubliés ? Comment combler ces lacunes ?

C'est ici que les rajeunisseurs se présentent à nous, leurs manuscrits à la main, en nous disant : *Tolle*, *lege*. Les lacunes, toutes les lacunes du texte d'Oxford sont comblées par nos *refazimenti*[2], et il est possible de reconstruire avec eux le texte primitif dans toute son intégrité. Sons doute, il y faudra des soins délicats ; sans doute, il sera nécessaire de ramener ces textes au dialecte original. Mais enfin la chose est possible, et nous l'avons entreprise. Nous avons restitué tous les vers, tous les

couplets CCIV et CCV du même remaniement. L'un est la laisse antique scrupuleusement conservée; l'autre est le rajeunissement de cet ancien couplet. A. COUPLET ANTIQUE : *Dient Paien : « L'Emperere repaire; — De ceuls de France poez oïr les graisles. — Se Karles vient, duel i auronz et perde. — Se Rollans vit, nostre guerre est nouvelle. — Perdue avons Espaingne, la grant terre. » — Lors se rassemblent la pute gent adverse, — III. C des mieudres qui el champ porent iestre. — A Rollant font I assaut fort et pesme. — Il se defant com chevaliers honestes — Et lor decope et les bras et les testes.* (Paris, laisse CCV.) = B. COUPLET NOUVEAU. *Quant Paien oient le son des olyfans, — Dist l'uns à l'autre : « Karles est repairans. — De ceuls de France oiez les cors sonnans. — Se Rollans vient, nostre painne est moult grans. — Perdu avons d'Espagne touz les pans. » — Plus de C. M. de tous les miex vaillans — Sont assamblé as vers elmes luisans. — Molt fièrement fu assaillis Rollans. — Or a li Cuens endroit lui grans ahans. — Cil le regart qui sur touz est puissans! — A Durandart, dont li brans est tranchans, — A fait tel place des cuivers mescreans, — Que les javelles en gisent par les champs* (Paris, laisse CCIV). Dans notre note du v. 2,115 nous avons comparé au premier de ces deux couplets le texte de Venise VII : l'auteur de ce dernier remaniement n'a pas conservé le couplet antique à côté de la laisse rajeunie; mais il l'a remanié autrement, et sur une rime en *aire*.

[1] Lire, dans la note précédente, les couplets CCIV et CCV du texte de Paris, et les comparer au texte de Venise que nous avons donné dans notre note du v. 2,115.

[2] V. nos *Notes et variantes* où nous avons tenté d'utiliser tous les textes remaniés au profit de notre texte antique.

couplets qui nous semblaient omis. C'est le manuscrit de Paris qui nous a été le plus précieux, et, ensuite, celui de Versailles. Mais il n'est pas impossible de tirer aussi quelques bonnes variantes des manuscrits de Lyon et de Venise. Aucun n'est à négliger [1].

Quelques fragments d'une belle statue avaient été jetés çà et là : nous avons voulu les recueillir et avons essayé de refaire la statue aussi complète, aussi belle, aussi radieuse que dans sa splendeur première. Y aurons-nous réussi ?

XIII. — D'UN TROISIÈME OUTRAGE SUBI PAR LE ROLAND — LES ROMANS EN PROSE

Il faut se défier des hommes et des siècles qui n'aiment pas la poésie et lui préfèrent la prose. Sans beaux vers, pas de grande époque littéraire. Les XIVe et XVe siècles, qui n'ont pas aimé nos vieux poëmes et se sont passionnés pour les romans en prose, sont, à tous égards, des siècles de décadence.

C'est depuis l'avénement des Valois que cette décadence a commencé ; mais elle est surtout la marque du XVe siècle. L'extrême médiocrité des remaniements que subirent le *Roland* et toutes nos autres Chansons a singulièrement contribué à l'engouement universel pour les rédactions en prose. Il faut d'ailleurs bien se persuader que nos PREMIERS ROMANS EN PROSE ONT ÉTÉ, EN GÉNÉRAL, CALQUÉS SUR NOS DERNIERS ROMANS EN VERS dont ils reproduisent servilement toutes les péripéties, toute l'action et les insupportables longueurs. La plupart de ces mêmes Romans en prose seront un jour reproduits par l'imprimerie, SANS AUTRE MODIFICATION IMPORTANTE QUE CELLE DE LEUR LANGUE. Puis, ils entreront dans la Bibliothèque bleue

[1] Dans notre note 1 de la p. XLV, nous avons donné la liste exacte de tous nos remaniements.

sous ces mêmes habits, avec ce même air, et ils y sont encore aujourd'hui. Prenez entre vos mains et mettez sous vos yeux un poëme du XIV[e] siècle, tel par exemple que le remaniement d'*Ogier le Danois* en vers alexandrins; puis, un manuscrit en prose du XV[e] siècle et un incunable [1] de 1520; et enfin, un de ces petits livres grossiers de la Collection de Troyes : vous serez frappé de la ressemblance qui existe entre tous ces types. C'est assez dire que l'histoire des Romans en prose se divise en trois périodes : celle des Manuscrits, celle des Incunables, celle enfin de la « Bibliothèque bleue », qui s'est prolongée jusqu'à nos jours et durera plus longtemps que nous...

Donc, les hommes du XIV[e] siècle s'ennuyèrent un jour de leurs longs et fades *refazimenti* en vers de dix et surtout de douze syllabes. Notre légende de Roland n'avait échappé à aucun déshonneur... Le plus médiocre de tous les rimailleurs s'en empara et la fit entrer un jour dans une vaste compilation sur la vie et les exploits de Charlemagne. J'ai nommé Girart d'Amiens et son poëme de commande, ce *Charlemagne* [2] où il

[1] V. la comparaison de ces textes dans les *Épopées françaises*, I, 309-312.

[2] Girart d'Amiens reçut de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, la commande d'un poëme sur Charlemagne. C'était dans le premier quart du XIV[e] siècle. Il se mit à l'œuvre, s'entoura de quelques-uns de nos vieux poëmes (*Enfances Charlemagne*, *Ogier le Danois*, *Aubri le Bourgoins*), mais surtout plaça devant lui la Chronique de Turpin, et se mit à traduire, en vers de douze syllabes, épais et plats, ces documents de valeur si diverse. Son œuvre, qu'un seul manuscrit nous a conservée (B. N. 778, XIV[e] siècle), se divise en trois livres. Dans le premier, qui est presque tout entier légendaire, Girart raconte d'après les *Enfances Charlemagne* les premières années de son héros jusqu'au moment où il parvint à reconquérir son royaume usurpé par les bâtards de Pepin (f° 22 v° — 69 v°). = Le second livre est presque tout entier historique, et Girart y délaye Éginhart (f° 70-109). Mais le poëte de Charles de Valois regrette bientôt d'avoir fait une si large part à l'histoire, et, dès la fin de ce second livre (f° 110-124), résume les *Enfances Ogier* et raconte à sa manière le prétendu voyage de Charles à Jérusalem et à Constantinople. Le seul manuscrit de son poëme présente ici une lacune plus ou moins considérable. = Le troisième livre n'est guère (f° 125-168) qu'une méchante translation de la Chronique de Turpin, et c'est par là qu'il ne mérite même pas d'être cité.

serait mathématiquement impossible de découvrir un beau vers. Ce pauvre lettré n'eut pas même l'idée de se servir de notre vieille chanson et de nos premiers remaniements. Il traduisit, en lourds alexandrins, la Chronique de Turpin, et se montra fort satisfait de cette audace. Philippe Mouskes n'avait guère été moins plat dans sa « Chronique », où il avait rimé, en petits vers sans force et sans couleur, une légende de Roncevaux, tantôt empruntée aux textes latins, tantôt à nos remaniements [1].

[1] C'est vers le milieu du XIII[e] siècle que Philippe Mouskes écrivit sa « Cronique rimée », où il se propose, comme il le dit, de *mettre en rime toute l'estoire et la lignie des reis de France.* Il commence à la guerre de Troie son récit où Charlemagne tient plus tard une place considérable, (v. 2,356-12,132, près de DIX MILLE VERS). Le chroniqueur-poëte y raconte très-longuement Roncevaux et toute l'expédition d'Espagne (v. 6,598—9,557). LA BASE DE TOUTE CETTE NARRATION EST LA CHRONIQUE DE TURPIN. Mais en même temps Philippe Mouskes a sous les yeux un des remaniements de notre vieux poëme, et lui emprunte plus d'un trait. C'est ce que prouve notamment le récit de la fuite de Ganelon (v. 9,466 et ss.), qui n'est pas dans Turpin et se trouve, au contraire, dans tous nos « rajeunissements ». TOUT LE TRAVAIL DE PHILIPPE MOUSKES CONSISTE DONC A COMBINER ENTRE EUX ET A TRADUIRE TOUR A TOUR CES DEUX TEXTES, LE FAUX TURPIN ET LE *Roncevaux* FRANÇAIS DU XIII[e] SIÈCLE. A cette seconde source il emprunte encore « la jalousie de Ganelon contre Roland, lorsque notre héros fait choisir son beau-père par Charlemagne comme ambassadeur auprès du roi Marsile (v. 6,620-6,672); les entretiens de Ganelon avec Blancandrin, et sa trahison (v. 6,673-6,697); l'épisode du cor (v. 6,892-6,911, 7,144-7,153, 7,500-7,530) et quelques traits de la mort de Roland ». Tout le reste est dérobé à Turpin, ou misérablement amplifié. C'est ainsi que Naimes et Ogier assistent à la bataille où meurt Roland, et le Danois y meurt aussi (v. 7,640-7,690); Olivier est écorché entre quatre pieux, comme dans Turpin (v. 7,270-7,279); Roland enfin n'a pas la gloire de rendre son dernier soupir dans cet admirable délaissement, dans cette solitude absolue où notre vieux poëte nous le montre : il faut ici, comme dans la légende latine, que son frère Baudouin et son écuyer Thierry nous gâtent cette belle mort en y assistant (v. 7,964 et ss. et 8,262 et ss). Il est bien entendu d'ailleurs que Roland meurt de soif (v. 8,205). Plus tard, quand Charles vengera son neveu sur les païens, il reconnaîtra les cadavres français sur le champ de bataille aux aubépines que Dieu fera miraculeusement sortir du corps de ces martyrs (v. 8,618-8,621)... Voilà les sources auxquelles est remonté Philippe Mouskes, voilà les éléments de son œuvre. Si maintenant on veut la connaître littéralement, il suffira de lire, dans l'édition de M. de Reiffenberg, les adieux de Roland à son épée, à son cor, à Charlemagne, à ses Pairs. Il n'est rien de si pâteux, et personne n'a

Étant donnés des poëmes tels que ceux de Mouskes et surtout de Girart, on devait nécessairement aboutir à nos Romans en prose. A de si mauvais vers, le public de ce temps-là déclara nettement qu'il préférait la prose, si médiocre qu'elle pût être. Or, c'est un maître heureux que le public. A peine exprime-t-il un désir littéraire, qu'il se trouve toujours cent lettrés pour le satisfaire. Dès le XIVe siècle, d'aimables gens s'offrirent à contenter les lecteurs dégoûtés de la poésie. Et vite, « afin que plusieurs y prissent plaisir, ils se mirent à translater tous nos Romans de rimes en prose. » Tels sont les propres termes dont les nouveaux romanciers se servent pour désigner leur méchante besogne, et ils ne méritent guère, en effet, que le nom de traducteurs.

C'est ainsi qu'après avoir été maladroitement imitée et cléricalisée dans la Chronique du Faux Turpin; après avoir été affadie et délayée par les auteurs de nos remaniements; après

jamais été si bavard. Qu'on en juge par le fragment suivant, que nous traduisons pour nos lecteurs : « Roland regretta son cheval — Qu'il avait sous lui dans la vallée; — Et je veux vous le raconter — Comme l'histoire me le dit : « — Cheval de prix, cheval hardi, cheval terrible, cheval d'élite. — « Quel est celui qui désormais te montera, — Soit en tournoi, soit en « bataille? — On était sur toi plus tranquille — Que dans une tour à triples « murs. — Qui serviras-tu maintenant, Veillantif? — Et, quand je meurs, « que vas-tu devenir? — Dieu ! si tu tombes au pouvoir d'un païen ou d'un « traître, — Comme mon âme sera dolente et triste ! » — Roland, ensuite, regrette son cor : — « Eh ! cor d'ivoire, si bien orné d'or, — Bel et bon cor, « d'un si beau son, — Plein de tant de mélodie, — Qui te sonnera désormais « — Soit en paix, soit en guerre? — Si tu tombes aux mains d'un lâche ou « d'un méchant, — Mon âme deviendra folle de douleur. » — Puis, il regrette Charlemagne, — Son oncle Charlemagne, comme vous allez l'entendre : — « O roi hardi, roi large et preux, — Le plus vaillant qu'on ait jamais vu, « — Où trouveras-tu maintenant des conseillers — Pour la paix ou pour la « guerre, — Quand les douze Pairs sont morts, — Trahis par l'infâme Gane- « lon? » — Après quoi, il se prit à regretter la France. « — Terre plantu- « reuse et franche, dit-il, — Terre riche en prés, en bois et en rivières, — « En vins et en bons chevaliers, — En belles jeunes filles et belles dames, « C'est grand deuil, c'est grand dommage de vous perdre. — Et voilà que vous « allez rester veuve — De votre gent loyale et hardie ! » — Et Roland alors se mit à regretter — Tous ses compagnons, un à un, par leurs noms. — Mais c'est par Olivier qu'il commença... » (v. 8,032-8,072.)

avoir été en proie à la médiocrité mortelle d'un Philippe Mouskes et d'un Girart d'Amiens, la légende de Roland dut subir cette nouvelle honte d'être dépouillée de son vêtement poétique et condamnée à la prose. Et quelle prose !

Six fois AU MOINS elle fut travestie de la sorte; et notez bien que nous ne parlons pas ici des traductions littérales du Turpin, parmi lesquelles on peut placer les *Chroniques de Saint-Denys*[1]. D'ailleurs, il n'a jamais existé, à notre connaissance, d'œuvre PARTICULIÈRE en prose, portant le titre de *Roland*, et uniquement consacrée à cette nouvelle diffusion de notre légende. Non; cet honneur qu'obtint *Fierabras*, notre vieux poëme ne l'obtint pas. Six fois notre légende fut insérée dans le corps d'une autre compilation ou d'un autre roman : dans *Galien*[2], dans les *Con-*

[1] Nous avons énuméré toutes ces traductions dans la note 3 de la p. LXXXVII.

[2] Il a très-probablement existé une version en vers de *Galien*. C'est du moins ce que nous donne à entendre le Prologue de la version en prose : « J'AI TRANSLATÉ, dit l'auteur, CE ROMAN DE RIMES EN PROSE. » Toutefois, je ne pense pas que ce *Galien* en vers ait été antérieur au XIVe siècle, ou aux dernières années du XIIIe : il était sans doute en alexandrins. = Il y a quelques années, on ne connaissait encore ce roman que par les incunables, lorsque nous eûmes l'occasion d'en découvrir une rédaction manuscrite à la Bibliothèque de l'Arsenal (B. L. F, 226, XVe s.). Nous en donnons plus loin, dans notre texte, une analyse très-succincte et qui suffit à notre sujet; mais nous l'avons plus longuement résumé dans nos *Épopées francaises* (t. II, pp. 283, 284). = Cette œuvre où l'on avait délayé le poëme du XIVe siècle, fut elle-même délayée dans une nouvelle rédaction beaucoup plus développée et ornée de plus merveilleuses aventures, qui reçut de très-bonne heure les honneurs de l'impression. C'est dans ces éditions incunables qu'apparaît pour la première fois le mot *rhetoré* ou *restauré*. La plus ancienne est de 1500, chez Vérard, à Paris; il en parut une en 1521, chez Trepperel; une autre à Lyon, chez Nourry, en 1525; d'autres à Paris, en 1527 et 1550, etc. = *Galien* fut un des premiers Romans qui passa dans la « Bibliothèque bleue » de Troyes, chez Oudot (1606, 1622). Même succès pendant tout le XVIIe et tout le XVIIIe siècle, et les éditions de *Galien restauré* se multiplient de plus en plus : elles sortent surtout de Troyes et de Montbéliard. = Encore aujourd'hui, ce livre n'est pas sans jouir de quelque réputation parmi le peuple des campagnes. Outre une édition récente de Deckherr, à Montbéliard, nous signalerons celle qui semble avoir le plus de lecteurs. C'est un in-4° en gros papier gris-bleuâtre, qui porte d'ailleurs le même titre que les précédents : *Histoire des nobles prouesses et vaillances de Gallien restauré, fils du noble Olivier le Marquis et de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, empereur*

questes de Charlemagne, de David Aubert [1], et, beaucoup plus tard, dans *Morgant le Géant* [2]; dans *Charlemagne et Anséis* [3], dans *Fierabras* [4] et dans *Guerin de Montglane* [5]. Or

de Constantinople (à Troyes, chez Jean Garnier, imprimeur-libraire, rue du Temple, avec permission). V. sur ces dernières éditions, l'*Histoire des livres populaires*, de Ch. Nisard, 2e éd., t. II, p. 475 et ss.

1 Les *Conquestes de Charlemagne*, de David Aubert, sont datées de 1458. Elles n'étaient point connues avant que M. de Reiffenberg en eût publié les rubriques dans le t. I de son *Philippe Mouskes*, pp. 484, 485. (Barrois, n° 2,222 de sa *Bibliothèque protypographique*). Le manuscrit appartient à la Bibliothèque de Bourgogne. C'EST UN REMANIEMENT EN PROSE DE NOS REMANIEMENTS EN VERS.

2 C'est le *Morgante maggiore* de Pulci, dont une traduction telle quelle, ou une imitation, parut dès 1519 à Paris, chez Jehan Petit, Regnault Chauldière et Michel Lenoir, sous le titre de : *Morgant le Géant*. = En 1530, nouvelle édition chez Alain Lotran : *S'ensuit l'histoire de Morgant le Géant, lequel avec ses freres persecuta toujours les crestiens et serviteurs de Dieu; mais finalement furent ces deux freres occis par le comte Rollant. Et le tiers fut crestien, qui depuis ayda moult à augmenter la saincte foy catholique.* = Vers 1615 parut une seconde partie *contenant la trahison de Ganelon et la mort de Roland.* Rien de français dans une telle œuvre. Et par conséquent rien de traditionnel, rien d'antique.

3 C'est une compilation en prose conservée dans le ms. 214 des B. L. F. à la Bibliothèque de l'Arsenal (xve s.). Cette compilation, à laquelle nous avons dû donner un titre, se divise fort naturellement en deux parties. La première est une imitation servile de la Chronique de Turpin ; la seconde est un remaniement en prose de cet *Anseïs de Carthage* qui est une de nos dernières chansons de geste, par la date et par le mérite. (V. dans nos *Épopées françaises*, II, pp. 417, 418, notre traduction de la « Mort de Roland » d'après le *Charlemagne et Anseïs*. Cf. le même ouvrage, t. I, pp. 488, 500 et 501.)

4 ***Le Roman de Fierabras le Geant***, tel est le titre que porte la première édition du Roman en prose : elle est de 1478 (Genève) et, parmi nos Romans, nous n'en connaissons aucun qui ait été IMPRIMÉ antérieurement à cette date.= L'œuvre devint tout aussitôt populaire. Elle comprenait dès lors, avons-nous dit ailleurs : « 1° Quelques chapitres fabuleux sur Clovis et les ancêtres de Charles (I, § 1); 2° le portrait de Charlemagne d'après Turpin (I, § 2); 3° La traduction de la légende latine du xie siècle relative au Voyage de Jérusalem (I § 3); 4° l'ancien roman de *Fierabras*, qui, à lui seul, forme presque toute la substance du Recueil (II, § 1, 2, 3); 5° l'Entrée en Espagne, la guerre contre Agoland, le combat de Roland et de Ferragus, la trahison et la mort de Ganelon, le tout très-abrégé et d'après la Chronique de Turpin (III, § 1, 2, 3). » Tout ce qui précède le roman de *Fierabras* avait été emprunté DIRECTEMENT au *Miroir historial* de Vincent de

les trois dernières de ces œuvres, sans traduire littéralement le Faux Turpin, se sont presque uniquement inspirées de son esprit, et lui ont emprunté la plupart de leurs péripéties et presque tous les faits de ce grand drame de Roncevaux... Pauvre légende! En vérité, l'on n'est pas plus malheureux.

Nous pensons avoir eu le bonheur de découvrir jadis la version primitive de *Galien*, qui appartient au xve siècle, mais qui, dans les Incunables et la Bibliothèque bleue, a reçu plus tard d'étranges développements. L'auteur inconnu de cette platitude connaissait le fameux *Voyage à Jérusalem*, et eut tout juste assez d'imagination pour en écrire la suite. Son héros n'est autre que le fils bâtard d'Olivier et de Jacqueline, fille de l'empereur de Constantinople. Ce malheureux Galien apprend un jour le secret de sa naissance, qu'on lui avait soigneusement caché : « Mon père! dit-il, je veux voir mon père! » Il se met

Beauvais. = Comme on le voit, il y avait là presque toute une « Histoire poétique de Charlemagne ». Les éditeurs de ce temps-là le comprirent et résolurent, pour attirer les acheteurs, de donner un titre pompeux à ce singulier Recueil. Dès l'édition de 1498 (Lyon), nous lisons sur la première page de l'ancien *Fierabras* : « *La Conqueste du grant roi Charlemaine des Espaignes et les vaillances des douze pers de France.* » Après plusieurs modifications de détail (éd. de 1501, 1520, 1536, etc), le titre, qui fut définitivement adopté, fut encore plus attirant et solennel, et, après toutes les éditions des Costé de Rouen, des Oudot et des Garnier de Troyes, et des Deckherr de Montbéliard, c'est encore, à peu de chose près, celui que nous lisons en tête de ces grossiers petits livres qui font la joie de nos campagnes : « *La Conqueste du grant roy Charlemagne des Espagnes avec les faictz et gestes des douze pers de France et du grant Fierabras et le combat faict par lui contre le petit Olivier, lequel le vainquit. Et des trois freres qui firent les neuf épées dont Fierabras en avoit trois pour combattre contre ses ennemis, comme vous pourrez voir cy-après.* » = Dans toutes ces éditions des xvie-xixe siècles, les quinze derniers chapitres ne sont qu'un méchant résumé du faux Turpin.

[5] V. l'édition incunable de *Guerin de Montglane*, de Jean Bonfons, sans date, etc. etc. = Rien n'est plus faux que ce titre. Il s'agit en réalité d'un Recueil correspondant aux romans d'*Ernaut de Beaulande*, de *Renier de Gennes*, de *Girart de Viane*, et se terminant par un récit de Roncevaux. Les trois premières parties se trouvent sous ce même titre dans un ms. de la Bibliothèque de l'Arsenal (B. L. F., 226, xve s.). Tel est le prototype de tous les *Guerin de Monglane* incunables.

vaillamment en chemin, parcourt le monde, traverse mille aventures et, malgré mille obstacles, parvient à retrouver Olivier... sur le champ de bataille de Roncevaux, où l'ami de Roland est sur le point d'expirer. De là, notre prosateur prend l'occasion de narrer la grande bataille, la trahison de Ganelon et le reste. Dans les Incunables et la Bibliothèque bleue, on ira jusqu'à raconter longuement le jugement et l'écartellement du traître. Ce très-médiocre roman a eu un singulier destin : sa popularité a survécu, elle survit encore à celle de notre vieux poëme et de la plupart de nos Chansons de geste. Et, encore aujourd'hui, c'est l'un des trois ou quatre livres de la Bibliothèque bleue qui circulent dans nos campagnes. C'est surtout par *Galien le restauré* que nos paysans connaissent Roncevaux et Roland; c'est par cette caricature qu'ils connaissent une des plus grandes figures de la légende et de l'histoire. Voilà cependant ce qu'il y a de plus original dans tous nos Romans en prose où Roland tient quelque place. David Aubert rapporte, d'après les sources latines, les commencements de la grande expédition d'Espagne; mais, à partir de la trahison de Ganelon, il ne fait guère que traduire ou plutôt délayer les remaniements de notre vieux poëme. Dans le *Fierabras* ou *la Conqueste du grant roi Charlemaine des Espaignes*, le translateur, après avoir traduit le *Miroir historial* et développé *Fierabras*, consacre rapidement quelques chapitres à la défaite de Roncevaux, et se contente d'y résumer le Faux Turpin. La première partie du *Charlemagne et Anséis*, que nous avons été le premier à mettre en lumière, n'est encore qu'une traduction assez pâle de ce document apocryphe, et, dans les deux derniers chapitres de *Guerin de Montglane*, on n'est également remonté qu'aux sources latines. Hélas!

Et voilà tout ce que la légende de Roland a obtenu de nos romanciers des xv[e] et xvi[e] siècles. Roland a été moins heureux que les quatre fils Aimon et Huon de Bordeaux. Ceux-là, du moins, ont attaché leurs noms à des œuvres populaires qui leur sont uniquement consacrées. Mais avoir commencé par la *Chanson de Roland*, et finir par *Galien!*

Néanmoins elles nous sont encore chères, ces pauvres œuvres d'une décadence qui dure encore. Nous n'ouvrons pas sans quelque émotion ces manuscrits où sont renfermés les Romans en prose du xve siècle. Il en est de magnifiques et qui sont destinés aux collections des princes et des nobles : les miniatures y éclatent; le texte, disposé sur deux colonnes, est d'une écriture anguleuse et longue, mais très-soignée. Il en existe aussi de plébéiens, sur un papier épais et gras, mal écrits, nullement illustrés, sans lumière et sans beauté. Je leur préfère ces Romans incunables qui, depuis le *Fierabras* de 1478, se sont multipliés à l'infini parmi des populations qui étaient véritablement avides de la lecture de nos vieilles Chansons plus ou moins « transformées ». Vous les connaissez, ces plaquettes des xve et xvie siècles, avec leurs titres rouges et noirs, leurs vignettes plus que naïves, l'indication finale du libraire qui les vend et de l'enseigne de sa boutique; leur date par le jour et l'année, leurs *briefves recollections par chapitres* et leur écriture gothique, qui va bientôt, hélas! être remplacée par la vulgarité des lettres romaines. La plupart de ces caractères ont persisté dans la « Bibliothèque bleue ». La Bibliothèque bleue, qu'on le sache bien, n'est que la continuation fort exacte des Romans en prose manuscrits et incunables. Dès le xviie siècle, c'est à Troyes qu'elle a sa manufacture centrale. Et néanmoins, après avoir rendu justice aux Oudot, on ne saurait oublier, sans quelque ingratitude, les éditions des Costé de Rouen et des Rigaud de Lyon. Salut! salut! pauvres vieux livres dédaignés qui portez encore aujourd'hui, en 1871, l'estampille de « Garnier, imprimeur-libraire, rue du Temple, à Troyes »! Salut! laideurs vénérables! Salut! derniers vestiges de notre Épopée nationale, dernières œuvres qui me parlez de mon Roland! Votre vieux papier laid et gris ne m'effraie point : il m'enchante. Vos caractères trente fois usés me plaisent davantage que les plus purs elzéviriens. Vos gravures, dignes des Mohicans et des Peaux-Rouges, me ravissent délicieusement, et je m'oublie à les contempler...

Les caractères intimes de ces œuvres médiocres seraient de

nature à me décourager davantage [1]. Nos translateurs n'ont rien compris au modèle qu'ils traduisaient, et leur translation est, d'un bout à l'autre, une note fausse qui fait grincer les dents, un contre-sens qui met l'esprit en rage. Ces clercs du XVe siècle étaient de pauvres esprits, et qui surtout n'ont jamais eu le sens de la poésie populaire. Ils ont soigneusement étouffé tout l'élément héroïque de nos vieux poëmes; ils ont mis leur éteignoir sur ce feu splendide; ils ont costumé Charlemagne et les douze Pairs à la mode de leur temps et les ont transformés en beaux seigneurs bourguignons de 1450. Nos héros, à leur école, deviennent galants, et, qui pis est, pédants. La foi rude de notre Roland primitif, qui déjà s'était transformée en piété verbeuse dans nos remaniements du XIIIe siècle, devient ici une sorte de rage théologique. Des impuretés plus ou moins voilées se mêlent étrangement à des considérations symboliques et mystiques. Encore un coup, tout s'allonge, tout se décolore, tout languit, tout s'éteint. Ce qui avait commencé par l'héroïsme finit par l'élégance. Les éditeurs de la Bibliothèque bleue enlèvent à chacune de leurs éditions nouvelles quelque trait ancien de plus, quelque vieux mot, quelque vigueur [2]. En comparaison de ces platitudes, la Chronique de

[1] Certains Romnas en prose comblent heureusement les lacunes des Romans en vers; mais ce fait n'est pas applicable à la légende de Roland.

[2] Pour donner une idée de nos derniers Romans en prose, nous allons citer un chapitre de *Gallien restauré*, que l'on pourra facilement comparer avec le passage correspondant de notre vieux poëme : « *Comme le roi Marsille mena à Roncevaux quatre cens mille Turcs contre les douze Pairs de France, à cause de la trahison qu'il avoit faite avec Ganelon.* — Pendant que Charlemagne et le duc Naimes étoient à parler des douze Pairs, le traître Ganelon, qui les avoit vendus au roi Marsille, les détournoit toujours d'aller à leur secours par son faux langage, à cause des deniers qu'il avoit reçus. Le roi Marsille se prépara et mena avec lui quatre cent mille païens pour en aller faire l'expédition. Ce n'étoit que trop; car les troupes du roi Charlemagne n'étoient que vingt mille. Hélas! traître Ganelon, quel déplaisir t'avoit fait Roland, qui étoit ton bon et loyal ami? Que t'a fait ce noble Olivier, son compagnon? Que t'a fait le bon archevêque Turpin et tous les autres? Certes, il falloit être aussi méchant que tu l'es pour faire une telle action! O noble Charlemagne, si tu eusses su la trahison, tu eusses tôt mis remède. Le roi Marsille exploita tant qu'il arriva à Roncevaux. Quand Olivier vit tant

Turpin paraît un chef-d'œuvre de poésie spontanée, populaire, primitive, sublime. Je ne puis mieux exprimer ma pensée sur les Romans en prose. Elle est sévère.

XIV. — LES VOYAGES DE LA LÉGENDE

Il faut que l'ingrate Europe en prenne son parti : nous possédions toute une littérature quand elle savait lire à peine. Oui, la France avait ses odes, ses épopées, ses drames, alors que les nations voisines, si orgueilleuses aujourd'hui, n'atta-

de païens, il les montra à Roland, et lui dit : « Hélas! mon cher ami, nous pouvons bien connoître maintenant que nous sommes vendus. Nous ne sommes que vingt mille contre quatre cent mille. Je vous prie, sonnez du cor, afin que votre oncle Charlemagne vous entende et qu'il vienne à notre secours. » Roland répondit : « Je vous prie, prenez courage ; car plus je vois venir les païens, et plus le courage me croît. J'ai espérance que mon épée Durandal en mettra aujourd'hui à mort plus de sept mille. » Pendant qu'ils parloient, les païens venoient toujours de toutes parts sur eux, tellement qu'ils se virent environnés de tous côtés. De rechef, l'archevêque Turpin et les autres pairs de France prièrent Roland qu'il sonnât de son cor, mais il n'en voulut rien faire, et leur dit : « Seigneurs, prenez courage; car je crois que, si tous les païens étaient ici aujourd'hui, je les mettrois à mort. » Le roi Marsille exploita tant qu'il vint auprès des Pairs. Il aperçut Roland et Olivier; il leur dit à haute voix : « Vassaux, vous me coûtez une grande somme pour la vendition que Ganelon a faite de vous; mais, par mes dieux, aujourd'hui j'en serai dédommagé. » Quand Roland l'entendit ainsi parler, il anima son grand courage, et incontinent prit sa lance et Olivier la sienne, et allèrent droit au lieu où étoit Marsille. Ils firent tel carnage qu'il n'y avoit païen qui osât se trouver devant eux, tant ils étoient animés. Roland tira Durandal, son épée, et dit : « O Durandal, ma bonne épée, montre aujourd'hui ta vertu... » Puis, Roland prit son cor, et sonna par trois fois si fort que le son du cor (par le pouvoir de Dieu) fut si merveilleux qu'on l'entendoit de sept lieues, et ledit son alla jusques au camp de Charlemagne. Roland, dans le moment, aperçut Godefroy de Bouillon, lequel étoit blessé de dix plaies mortelles. Il lui dit : « Hélas! Godefroy, mon ami, tâchez de vous échapper des mains de ces malheureux Sarrasins, et allez faire savoir vivement à mon oncle Charlemagne, et lui direz l'infortune qui nous est arrivée... » Godefroy partit aussitôt en les recommandant à Notre-Seigneur. » (Édit. Garnier, de Troyes.)

chaient encore de prix qu'à la brutalité militaire et aux coups de lance. Nous étions une grande race poétique, quand la plupart des autres peuples n'étaient encore que de petites races militaires et nomades. Et ce n'était pas encore assez de gloire pour nos pères : leur poésie fut de celles qui ont des ailes, qui voyagent. Si belle que fût la France, cette poésie au vigoureux essor ne consentit pas à y demeurer enfermée : elle prit son vol et fit le tour de l'Europe. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne l'ont vue et admirée. Elle a chanté devant tous ces peuples, et ils ont gardé le souvenir de ces chants qu'ils ont traduits dans toutes leurs langues. C'est ainsi que nos Chansons de geste, c'est ainsi que des poëmes français, consacrés à des héros français, ont inspiré toutes les littératures de l'Europe. Mais, parmi nos vieux poëmes, il n'en est pas dont la popularité à l'étranger ait égalé celle du *Roland*...

L'Allemagne prétend que Charlemagne lui appartient et n'a rien de français : cette inadmissible prétention n'est pas justifiée par l'histoire littéraire. C'est nous, Franks, qui avons gardé le souvenir vivant du grand Empereur ; c'est nous qui lui avons fait une popularité immortelle ; c'est nous qui l'avons aimé et chanté : donc il nous appartient, donc il est à nous. Si subtile que soit l'érudition allemande, elle n'a pu, avant le XIIe siècle, avant l'introduction de nos romans français, rien découvrir en Allemagne qui ressemblât à un chant, à une épopée *populaire* dont Charlemagne fût le héros. Les deux mille vers de la *Kaisercronik* [1], qui sont consacrés au fils de Pépin, ne sont pas une œuvre épique. Elle renferme quelques légendes singulières et qu'on ne retrouve pas ailleurs ; mais il est douteux qu'elle soit antérieure à l'invasion victorieuse des traditions françaises.

En réalité, le plus ancien poëme allemand qui ait unique-

[1] La *Kaisercronik* a été publiée en 1849, par Massmann, à Quedlinburg, (3 vol.) = V. sur cette œuvre, dont quelques traits ne se trouvent NULLE PART AILLEURS, notre note du v. 96, et surtout l'*Histoire poétique de Charlemagne* (p. 278). Nous avons eu lieu, dans le cours de ce chapitre, de nous reporter souvent au livre de M. Gaston Paris.

ment Charlemagne et Roland pour objet, c'est le *Ruolandes Liet* du curé Conrad. Or, le *Ruolandes Liet* [1] N'EST QU'UNE TRADUCTION DE LA *Chanson de Roland*, ET UNE TRADUCTION SOUVENT LITTÉRALE.

Les critiques, d'ailleurs, ne sont d'accord ni sur la patrie du curé Conrad, ni sur l'époque où il écrivit sa célèbre traduction. Wilhelm Grimm, qui l'a publiée, avait d'abord proposé les années 1173-1177; mais plus tard il avoua « que le style de l'ouvrage lui assignait une date plus reculée [2] ». M. Gaston Paris se prononce en faveur de cette dernière opinion. « Conrad, dit-il, écrivit vers le milieu du XIIe siècle, » et il lui donne pour patrie la Bavière ou la Souabe. Le vieux traducteur allemand ne cherche pas, du reste, à cacher qu'il traduit et que l'original de son poëme est français. Mais, par malheur, il l'avait d'abord traduit en latin. Le latin prête à la religiosité. Un clerc, faisant passer en latin notre vieille Chanson, devait de toute nécessité lui donner je ne sais quel air religieux, quelle tournure mystique. C'est, en effet, ce qui arriva. Et tel est le caractère dominant du *Ruolandes Liet*. Le curé Conrad s'est bien gardé de rien changer à la lettre du modèle qu'il avait sous les yeux, et qui se rapprochait beaucoup de notre texte d'Oxford; mais il s'est donné toute liberté quant à l'esprit. Il débute par une belle invocation « à Dieu très-puissant et très-bon » [3], et, dans tout le cours de la Chanson, il christianise tout ce qu'il touche. Ce n'est pas, sans doute, la petite dévotion superstitieuse et étroite de la chronique de Turpin; non, c'est la large, forte et mystique piété allemande. La beauté est absente de l'œuvre apocryphe du faux Turpin, mais non pas

1 Le *Ruolandes Liet* a été publié en 1838, à Gœttingue, par W. Grimm, in-8°.

2 G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 121.

3 « Créateur de toutes choses, Empereur de tous les rois, Maître souverain, apprends-moi toi-même ta parole; envoie à ma bouche ta sainte science pour que j'évite le mensonge et que je n'écrive que la vérité. Je veux dire comment Charles, l'Empereur, conquit le royaume de Dieu. » (*Ruolandes Liet*, vers 1-11.)

du *Roland* allemand, qui est majestueux et grave [1]. Toutefois nous n'oublierons pas que, le jour où les Allemands voulurent un chant populaire sur Charlemagne, ils furent obligés de l'emprunter à la France. C'est un prince allemand [2] qui commanda le *Ruolandes Liet* à Conrad. S'il y avait eu dès lors un poëme germain sur le grand empereur, l'œuvre de Conrad eût été inutile.

Chose singulière! les imitations allemandes de nos vieux poëmes passèrent à peu près par les mêmes phases, par les mêmes transformations que nos Chansons de geste elles-mêmes. Si le *Ruolandes Liet* répond au *Roland* que nous allons publier, le *Karl* du *Stricker* [3] est l'équivalent très-exact de nos remaniements, de nos *refazimenti* du XIIIe siècle. C'est l'œuvre d'un rajeunisseur qui vivait vers 1230, et le mot *stricker* ne veut probablement pas dire autre chose que « rapsode » ou « arrangeur ». N'allons pas croire, cependant, d'après ce dernier mot, que l'auteur du *Karl* ait connu et imité nos poëmes français. Point : il a travaillé presque toujours sur le poëme de Conrad,

1 Nous avons déjà emprunté à M. G. Paris la traduction d'un passage du *Ruolandes Liet*, qui est tout à fait caractéristique et que nous prions notre lecteur de vouloir bien comparer à la strophe LXXXVI de notre vieux poëme. Le contraste est éclatant. Il s'agit d'Olivier, qui invite Roland à sonner de son cor... : « Le noble Roland parla, il leva sa main : « Si cela ne t'était pas pénible, cher compagnon, je te jurerais par serment que je ne sonnerai point de mon cor. Il n'y a pas tant de païens que ce ne soit pourtant leur dernier jour. Je te le dis en vérité : ils sont jugés devant Dieu, et ainsi se purifieront par le sang des martyrs du Seigneur (?). Plaise à Dieu que je sois digne de mériter ce nom, je m'y soumettrais volontiers. Qu'il est né heureusement celui que Dieu a choisi pour mourir dans son service ! Il lui donne comme salaire le Royaume du ciel. Pour ces vilains païens je ne veux pas sonner mon cor. Ils croiraient que nous avons peur ou que nous avons besoin de secours contre eux, et ce sont les pires gens du monde. Je donnerai aujourd'hui leur chair en pâture aux corbeaux, et leur joie sera vite passée. Dieu veut ici montrer ses merveilles, et la bonne Durandal fera voir sa vertu. »

2 Henri le Lion (1173-1177), ou son père (1139).

3 Le *Karl*, du Stricker, a été publié en 1857, à Quedlinburg, par M. Bartsch. — L'illustre F. Wolf en avait fait une bonne analyse, accompagnée d'extraits, qui parut dans la première édition du *Roland*, par Fr. Michel.

comme nos remanieurs sur le texte d'Oxford [1]. Il a d'ailleurs traduit son original avec grâce, mais sans chaleur. Le modèle était vivant; la traduction est assez élégante... pour être morte. Malgré tout, il n'était pas impossible d'écrire encore quelque chose de plus plat. Vers le commencement du XIVe siècle, l'auteur du *Karl Meinet* [2] a fait entrer dans cette vaste compilation un autre remaniement du *Roncevaux*. D'après quel modèle écrivait-il? D'après le *Ruolandes Liet*, s'il faut en croire M. G. Paris; mais, si l'on adopte l'opinion de M. Bartsch, d'après certain remaniement du poëme de Conrad qui appartiendrait au XIIIe siècle et ne serait point parvenu jusqu'à nous. La question est délicate. Mais un fait qui est au-dessus de toute discussion, c'est la popularité très-éclatante et très-profonde de notre légende de Roland, qui, durant l'espace d'un siècle ou deux, a donné lieu à trois œuvres capitales en Allemagne, et CES TROIS ŒUVRES SONT PLUS OU MOINS DIRECTEMENT D'ORIGINE FRANÇAISE. Elles sont sorties de notre vieux poëme, semblables à ces ruisseaux qui coulent en Allemagne, mais sortent d'une source française.

Jusqu'à présent, c'est de notre Chanson elle-même que nous avons constaté la gloire; mais voici une autre preuve de la célébrité de notre héros. Ce sont ces nombreuses statues qui, dans quarante ou cinquante villes de la basse Saxe, se voient au milieu de la place publique, qui représentent un chevalier en armes et sont désignées sous le nom de *Rolandssaülen* ou « colonnes de Roland ». On a déjà écrit sur ces monuments singuliers vingt Dissertations [3], que dis-je? vingt volumes entiers.

1 Sauf cependant dans son Introduction où il raconte, d'après des traditions orales, l'enfance et la jeunesse de Charlemagne.

2 Le *Karl Meinet* a été publié en 1858 par Ad. Keller, et M. Bartsch en a fait, trois ans plus tard, l'objet d'un travail considérable : *Ueber Karl Meinet, ein Beitrag zur Karlsage*, von Karl Bartsch, Nürnberg, in-8°, 1861.

3 Voici une Bibliographie abrégée des travaux dont les « Rolandssaülen » ont été l'objet : « *a.* Joh. Gryphiander, *De Weichbildis saxonicis, sive colossis Rulandinis urbium quarumdam Saxonicarum*, commentarius historico-juridicus, Argentorati, 1666, in-4°. — *b.* J. F. Rhetius, Disputatio jur. publ. *de Statuis Rolandinis in urbibus et vicis quibusdam Germaniæ*, etc.

M. Hugo Meyer, dont nous avons déjà signalé plus haut les hardiesses étranges, ne craint pas d'affirmer que ce sont très-probablement les colonnes d'Irminsul, détruites par le Christianisme [1]. Un autre érudit (mais français, celui-là) allègue l'usage où furent les Germains (?) d'ériger dans leurs plaids des statues de rois et de héros : « C'était un signe de juridiction indépendante. » M. Génin, avec son bon sens mêlé de malice et de pénétration, prétend que ces statues ont été appelées *des Rolands* parce qu'elles étaient colossales, et que le peuple, au lieu de dire : « Un géant, » disait : « Un Roland. » Il me semble que M. G. Paris a dit toute la vérité lorsqu'il a fait observer qu'il n'y a pas d'identité réelle entre ces statues et Roland ; qu'en effet, ce nom de *Rolandssaülen* n'est donné nulle part à ces colonnes AVANT LA FIN DU MOYEN AGE ; que ces monuments représentent un personnage symbolique ; qu'il suffit, enfin, que les statues en question aient représenté un guerrier armé pour qu'on y ait reconnu Roland à l'époque où ce nom fut si profondément populaire ; que cette assimilation a d'abord été faite en une seule ville, et que ce nom de *Rolandssaülen* a, comme une contagion, gagné toutes les villes voisines. Voilà qui est sagement raisonné. Donc, ces statues, par là même qu'elles ne représentent pas réellement notre Roland, attestent sa popularité. Pour bien d'autres statues, c'est tout le contraire.

(fin du XVII[e] siècle), in-4°. — *c.* J. H. Eggeling, *De Statuis Ruhlandicis* (Dissert. miscellan. Germaniæ antiquitatum quinta), sans lieu, 1700. — *d. Second Voyage littéraire de deux religieux bénédictins* (p. 250, sur la statue de Roland à Stadtberg), 1724. — *e.* J. F. Pfeffinger, *Corpus juris publici* (t. II, lib. I, tit. XVIII, § 15, p. 822-827), Francf. ad Mœnum, 1754, in-4°. — *f. Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot, au mot *Roland.* — *g.* Fr. Michel, la *Chanson de Roland,* première édition, 1837, in-8°, p. 213. — *h.* F. Génin, la *Chanson de Roland,* 1851, in-8° (Introduction, p. 22). — *i.* Zœpfl, *Die Rolandssaülen*, 1861. — *j.* D[r] Hugo Meyer, *Abhandlung über Roland*, Brême, 1868. — *k.* G. Paris, Article de la *Revue critique* du 11 février 1870, sur l'œuvre du D[r] H. Meyer.

[1] « Il existe des piliers ou colonnes tout analogues appelées *Tiodute* ou colonnes de *Tio* (le même qu'*Irmin*). Or *Rodo* n'est qu'un surnom de *Tio* ou d'*Irmin*. Donc, ce sont les « piliers d'Irmin » qui ont persévéré sous le nom de *Rolandssaülen.* » Tel est le résumé de la doctrine de M. Hugo Meyer.

C'est ainsi qu'en Allemagne la gloire de Roland a conservé tout son éclat, bien longtemps après le Moyen âge. La Renaissance, en effet, n'a pas eu, de l'autre côté du Rhin, la détestable influence qu'elle a conquise parmi nous. Elle n'a pas inspiré aux Allemands du XVIe siècle cet injuste mépris pour tous les siècles chrétiens, ce dédain sans raison pour toute littérature et pour toute poésie autres que celle de la Grèce et de Rome. Encore aujourd'hui Roland, notre Roland n'est pas oublié là-bas. Ce n'est point ici le lieu de parler des beaux travaux d'érudition qui lui ont été consacrés. Qu'il nous suffise de dire qu'un Allemand, M. Hertz, a fait récemment [1], de notre vieux poëme, l'objet d'une traduction qui est à la fois scientifique et agréable, exacte et poétique. D'un autre côté, M. Simrock s'est proposé de répandre dans le peuple, sous la forme de contes attrayants, un certain nombre de nos légendes épiques [2]. Noble pensée, et qui n'était encore venue à aucun de ceux qui travaillent en France pour les ouvriers et pour les enfants ! Par malheur, il est de ces légendes allemandes qui ne sont pas empruntées à notre tradition épique, et dont la note est absolument fausse. Telle est celle qui représente le neveu de Charlemagne survivant à Roncevaux et venant habiter, sur les bords du Rhin, la terre qui est encore aujourd'hui connue sous le nom de Rolandseck. C'est là que Roland s'occupe, durant tout le reste de ses jours..., à regarder de loin le couvent de Nonnenwerth où s'est enfermée sa fiancée Hildegonde qui l'a cru mort [3]. Hélas ! hélas ! voyez-vous Roland, transformé, sur ses vieux ans, en je ne sais quel jeune premier, blond, sentimental et rêvassier? Il vaudrait peut-être mieux oublier tout à fait une légende que de la travestir et de la dénaturer à ce point...

Puisque nous sommes en Allemagne, suivons notre légende voyageuse tout près de là : pénétrons avec elle dans ces pays

[1] *Das Rolandslied,* das älteste französische Epos, ubersetzt von Dr Wilhelm Hertz. Stuttgart, 1861, in-8°.

[2] *Kerlingisches Heldenbuch*, Francfort, 1855.

[3] *Contes allemands, imités de Hebel et de Simrock,* par N. Martin. Paris, Hachette, 1867.

néerlandais, dont la langue, après tout, n'est qu'un dialecte allemand.

Là encore notre légende a traversé les mêmes phases que dans le pays même où elle était née. Le texte primitif de la *Chanson de Roland*, celui que nous éditons aujourd'hui, a été reproduit assez exactement et parfois même RÉSUMÉ (la chose est assez rare) en deux fragments, qu'a publiés M. Bormans[1]. Les deux autres fragments[2], publiés par le même érudit[3], se rapportent à nos remaniements. C'est ce qu'a nettement démontré M. G. Paris[4] contre les prétentions ultra-belges de M. Bormans. Un petit livre néerlandais du XVI[e] siècle, la *Bataille de Roncevaux*[5], répond fort exactement aux versions en prose de nos manuscrits et de nos incunables. Seulement, cette œuvre, qui fut très-profondément populaire, est mêlée de poésie et de vers, et l'influence du faux Turpin s'y fait sentir en même temps que celle de notre vieux poëme. Tel a été le destin du *Roland* aux Pays-Bas. Nous constaterons bientôt qu'il a subi, en Italie et en Espagne, des péripéties analogues. Et c'est peut-être le cas de faire ici remarquer par avance combien cette popularité universelle de notre Roland chez tous les peuples, sous tous les cieux et par tous les climats, est contraire à cette méchante doctrine de Taine sur l'influence presque absolue de

1 Les fragments L. et H., XIII[e] siècle. Nous avons traduit pour la première fois, dans nos *Épopées françaises* (t. II, p. 415), une partie du texte de Looz. Nous ne jugeons pas utile d'en traduire ici un autre passage. La version flamande manque de toute originalité. SI ELLE EST PLUS BRÈVE QUE NOTRE VIEUX POEME, C'EST QU'ELLE EN EST UN ABRÉGÉ.

2 Les fragments R. et B., XIV[e] siècle.

3 La *Chanson de Roncevaux*, fragments d'anciennes rédactions thioises, avec une Introduction et des remarques, par J. H. Bormans, Bruxelles, 1864, in-8°.

4 *Bibliothèque de l'École des Chartes*, mars, avril 1865, t. XXVI, p. 384 et suivantes.

5 *Hier beghint den droeflijcken strijt opten berch van den Roncevale in Spaengien ghesciet, daer Roelant end Olivier metten fleur van Kerstenryck verslagen waren*, 1576. Le Privilége est de 1552. V. G. Paris, l. l., p. 137. = Toutes ces œuvres néerlandaises manquent de caractère littéraire : c'est ce qui nous décide à n'en traduire aucune.

la Race, du Climat et du Tempérament. La donnée philosophique de notre légende est partout la même. Sans doute, elle a été modifiée par l'Italien et l'Espagnol d'une autre façon que par l'Allemand et le Scandinave; mais, malgré tout, c'est toujours la même légende et la même idée; c'est la même mort héroïque de Roland pour son pays et pour sa foi. Donc, il y a, dans toute littérature, quelque chose d'universel, quelque chose d'HUMAIN qui domine tous les accidents, qui persiste à travers tous les siècles, sous tous les degrés de latitude, parmi toutes les races, toujours et partout. La mort de Roland fera battre le cœur d'un Indien ou d'un Arabe, comme elle fait battre le nôtre. La Race et le Tempérament ne sont qu'un accident dominé par l'homme et surtout par Dieu. Telle est la moralité qu'il faut tirer de ces voyages de notre Épopée nationale...

Notre légende ne craint pas le froid. Elle prend hardiment son vol vers le nord, et la voilà qui passe la grande mer. Et où va-t-elle ainsi? En Islande. Oui, la gloire de Roland a pénétré jusque-là, et elle y a fait halte pendant plusieurs siècles. La *Karlamagnus's Saga* [1] est une vaste compilation empruntée à

[1] Quatre manuscrits nous ont conservé cette œuvre qui, d'ailleurs, nous est parvenue sous deux formes, ou, pour parler plus exactement, deux rédactions différentes, l'une de la première moitié du XIIIe siècle, l'autre de la fin de ce siècle ou du commencement du XIVe. (*Karlamagnus's Saga ok Kappa Hans*, édition Unger, Christiania, Jensen, 1860, in-8°.) = L'excellent résumé de M. Unger a été traduit et commenté par M. G. Paris, dans son *Histoire islandaise de Charlemagne*. (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXIV, nov.-déc. 1863, et sept.-oct. 1864.) = Les dix Branches dont se compose la *Karlamagnus's Saga* du XIIIe siècle, sont : 1° *Charlemagne* (Charles et Élegast, etc. etc.) 2° *Dame Olive et Landri*. 3° *Ogier le Danois*. 4° Le *roi Agolant*. 5° *Guitalin*. 6° *Otinel*. 7° Le *Voyage à Jérusalem*. 8° *Roncevaux*. 9° *Guillaume au court nez*. 10° La *Mort de Charlemagne*. = M. Gaston Paris a cru, d'après la *Keiser Karl-Magnus's Kronike*, que l'original islandais contenait jadis trois branches de plus : 8 bis. Le *roi Vivien*. 8 ter. *Baudoin et Sébile*. 8 quater. *Ogier*. Mais de ces trois branches la première n'est représentée dans la *Keiser Karl-Magnus's Kronike* que par quelques lignes fort peu précises, qui ne peuvent scientifiquement passer pour le résumé d'un ancien poëme. = Nous n'avons à nous occuper ici que de la huitième branche de la *Karlamagnus's Saga*,

nos meilleures Chansons de geste. C'est presque une traduction. L'auteur islandais fait entrer dans son œuvre un certain nombre de nos vieux poëmes, dont quelques-uns ne sont point parvenus jusqu'à nous dans leur langue originale. On peut juger par là de la popularité de notre Épopée chez des peuples qui étaient si longtemps demeurés étrangers à la civilisation chrétienne. Mais M. Gaston Paris fait remarquer avec raison que cette popularité n'était pas de longue date, et qu'elle fut surtout l'œuvre d'un roi intelligent, Haquin V. C'est pendant son règne (1217-1263) que furent sans doute composées ces Sagas, empruntées à nos romans, *Rollants rimur*[1], *Feraguts rimur*[2] et tant d'autres[3]. Mais c'est à cette époque surtout qu'il convient de faire remonter la *Karlamagnus's Saga*. Cette œuvre, inconnue en France avant les travaux de M. G. Paris, se divise en dix branches : notre *Roncevaux* forme la huitième. Jusqu'à la mort de Roland, le compilateur islandais ne fait que suivre très-servilement le texte primitif de notre Chanson, d'après un manuscrit fort semblable à celui d'Oxford. Mais, à cet endroit de son récit, il a trouvé sans doute que le modèle français devenait un peu long, et il l'a vigoureusement abrégé. En cinq

de *Roncevaux*. Or, cette partie de la compilation islandaise est, comme nous le dirons plus bas, servilement copiée sur une antique version de notre *Roland*, SUR UN TEXTE FRANÇAIS QUI DIFFÈRE LÉGÈREMENT DE CELUI D'OXFORD. Suivant M. G. Paris, ces différences sont très-peu importantes et à peine appréciables; si bien que l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* a dû renoncer à donner de cette branche de la *Saga* une analyse qui eût par trop ressemblé à la vieille Chanson française. (l. I. XXV, p. 35.) = Il convient toutefois de répéter ici que le traducteur islandais s'est fatigué sans doute de reproduire TOUT notre ancien poëme et qu'après la mort de Roland, il a pris subitement la résolution d'abréger très-fort son original français. Cinq ou six pages lui suffisent depuis lors pour résumer toute la fin du *Roland* (dix-sept cents vers!). C'est bien peu; néanmoins nous offrons à notre lecteur, pour la première fois traduite en français, cette fin du *Roncevaux* islandais. (V. dans nos *Notes et Variantes* la note du v. 4002 et dernier.)

[1] Ms. de la Bibl. de Stockholm, n° 22 et n° 1.

[2] Ms. de la même Bibliothèque, n° 7.

[3] V. Geoffroy, *Notices et extraits de manuscrits concernant l'histoire ou la littérature de la France, qui sont conservés en Suède, Danemark et Norwége.* (Paris, 1855.)

pages, il a résumé toute la seconde moitié de notre poëme [1]. C'est un coup d'État fort regrettable [2].

Nous parlions tout à l'heure de cette *Bibliothèque bleue* qui répand encore dans nos campagnes, à tant de milliers d'exemplaires, nos Romans défigurés, mais encore tout remplis de la gloire de Charlemagne et de Roland. Eh bien ! il existe, il circule en Danemark une œuvre toute semblable, c'est la *Keiser Karl-Magnus's Kronike.* Un auteur inconnu (ce n'est point Pedersen, comme on l'a cru longtemps [3]) a eu l'idée, au quinzième siècle, de résumer la *Karlamagnus's Saga,* en s'aidant de la traduction de quelques autres poëmes français. Rien n'égale la vogue de ce petit livre, dont une édition nouvelle vient de paraître à Copenhague [4] et qui, jadis imité de l'islandais, a été tout récemment traduit en cette langue. En vérité, il faut aimer ces humbles petits livres qui répandent notre gloire en des pays si éloignés de la France. Quelles ne doivent pas être la joie et la fierté du Français qui, s'arrêtant devant la boutique d'un libraire à Reykiavik, y voit en montre la *Kronike om Keiser Karlmagnus,* et qui entend le nom de Roland sur les lèvres d'un paysan islandais [5] !

L'Angleterre aussi a eu son *Roland.* Un poëte anglais du XIIIe siècle a essayé de combiner, avec certains emprunts faits à

[1] La *Karlamagnus's Saga* fut traduite en suédois; mais nous ne possédons de cette translation que les branches VIII et IX. Or la huitième est précisément *Roncevaux.* (V. Rietz, *Scriptores Suecici medii ævi,* t. IV, Lund, 1842 et années suivantes.)

[2] Pour se donner une idée littéraire de la *Karlamagnus's Saga* et de la *Keiser Karl-Magnus's Kronike,* v. la note du v. 4002.

[3] V. *Pedersens Skrifter,* édit. Brandt, 1856. = Pedersen n'a fait que réviser un texte antérieur, et nous en possédons un du XVe siècle.

[4] *Keiser Karl-Magnus's Kronike,* édit. Elberling, Copenhague, 1867, in-18. = C'est d'après cette édition que le texte danois a été, par nos soins, traduit pour la première fois en français, et nous offrons plus loin cette traduction à l'attention de notre lecteur. Déjà la *Keiser Karl-Magnus's Kronike* avait été, en 1827, publiée à Copenhague (*Dansk og norsk national-vörk,* etc.).

[5] Le goût des études sur nos vieilles Chansons est encore très-vivant en Danemark. En 1860, il a paru à Copenhague tout un traité sur la *Chanson de Roland* que nous avons entre les mains : *Rolandskvadet,* etc. L'auteur est C. Rosenberg.

la Chronique de Turpin, un modèle français qui ne se rapportait pas à la plus ancienne version de notre poëme[1]. Du reste, les manuscrits français du *Roland* qui ont existé en Angleterre, prouvent que notre légende y était connue, y était aimée. Ajoutons que notre *Conqueste du grand roi Charlemaigne* a été traduite en anglais sous le titre de *The lyf of Charles the Great.* Cette traduction sortit, le 18 juin 1485, des presses de Caxton; mais les critiques anglais se sont trompés en la considérant comme une œuvre originale dont Caxton lui-même aurait été l'auteur[2]. Trop de patriotisme peut quelquefois nuire à la vérité.

Et maintenant redescendons vers le midi, en traversant la Pologne, la Hongrie, la Russie, l'Orient. Nous n'y entendrons point, par malheur, beaucoup d'échos de notre légende. Je ne pense pas que la Pologne ait connu ce Roland qu'elle aurait si bien compris et aimé. Une traduction de notre vieux poëme a été récemment publiée à Varsovie; mais c'est une œuvre artistique plutôt que populaire[3]. Matthias Corvin, d'après son biographe[4], oubliait le boire et le manger pour écouter les chants où était célébré le neveu de Charlemagne: il se levait alors plein d'enthousiasme et faisait de grands gestes comme s'il avait dix mille ennemis devant lui et une armée à sa suite. Je consens à ce que Depping ait entendu chanter, par des paysans de la Sibérie, un chant populaire calqué sur la célèbre romance espagnole:

[1] V. des fragments du *Roland* anglais dans l'édition de la *Chanson de Roland*, de F. Michel, pp. 279-284. = Cf. Meyer, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXVIII, p. 309; *Épopées françaises*, t. I, p. 415.

[2] C'est ce qu'a démontré G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 157 : « Le seul nom d'Henri Bolomyer, chanoine de Lausanne, suffit pour nous faire voir que Caxton avait simplement traduit, et, COMME IL LE DIT LUI-MÊME, *réduit en anglais* le livre de la *Conqueste de Charlemaigne* ou de *Fierabras,* dont la Préface est, en effet, adressée à maistre Henri Bolomyer, chanoine de Lausanne. »

[3] Cette traduction, signée de Mme Duchinska (M. Pruszak), est en vers blancs, *quelquefois* rimés. Elle a paru en janvier 1866 dans la *Bibliothèque de Varsovie.*

[4] Galeoti Martii Narniensis, *De Dictis et factis Matthiæ regis,* cap. XII. — *Scriptores rerum Hungaricarum*, ed. Joanne G. Schwandnero, Vindobonæ, 1746-1748, t. I, p. 543.

Mala la visteis, Franceses, — La caza de Roncesvalles [1]; mais je voudrais en être plus sûr. Les Grecs du Bas-Empire étaient moins faits encore que les Sibériens pour l'intelligence de notre poésie nationale. Une allusion à la mort de Roland, qu'on a découverte à grand'peine dans le *De rebus Turcicis* de Laonicus Chalcondylas : voilà tout ce que nous trouvons chez cette race en perpétuelle décadence [2]. C'est peu. Quant à ce bon ermite turc, qui montra à Thévenot l'épée et le tombeau de Roland à Burse, en Natolie, je n'ai jamais pu me persuader que ce fût un véritable ermite... et un vrai Turc [3]. Prétendre que Roland est mort musulman, me paraît une plaisanterie qui dépasse de beaucoup la gaieté musulmane. Vite, quittons ce pays ingrat et embarquons-nous pour l'Italie...

C'est en Italie que l'histoire de notre légende a traversé le plus de phases régulières; c'est en Italie qu'elle les a LE PLUS RÉGULIÈREMENT TRAVERSÉES. . Tout d'abord les traditions sur Charlemagne et Roland NE S'Y RÉPANDENT QU'ORALEMENT. La popularité de nos héros n'existe encore que sur les lèvres italiennes. Mais bientôt les monuments figurés, les pierres vont parler. On connaît ces statues de Roland et d'Olivier, qui sont grossièrement sculptées sur le portail de la cathédrale de Vérone [4]. Et Génin a cité avant nous cette inscription encastrée dans le mur de la cathédrale de Nepi : « L'an du Seigneur 1131, les chevaliers et consuls de Nepi se sont liés par serment. Si l'un d'eux veut rompre notre association, qu'il meure de la mort infâme de Ganelon [5]. »

1 De Puymaigre, *les Vieux Auteurs castillans*, II, 323.

2 Λαονικοῦ Χαλκοκονδούλου Αθηναίου ἀπόδειξις ἱστορίων δέκα. (Parisiis, e typ. regia, 1650, in-f°.) Le Chroniqueur admet (p. 45-46) la fable de Roland « mourant de soif ».

3 Thévenot en ses *Voyages*. Cf. Moreri, au mot BURSE.

4 On a contesté cette attribution. Mais, alors même que le mot *Durindarda* aurait été écrit après coup sur l'épée d'un de ces deux chevaliers, cette addition serait encore une preuve de la popularité de notre héros.

5 Lebas, Recueil d'inscriptions, 5e cahier, p. 191, cité par Génin, l. l., *Introduction*, p. XXI. = Cf. la fameuse inscription de Spello, que nous avons citée plus haut.

L'Italie alors (le fait est attesté par de précieux textes que Muratori a recueillis), toute l'Italie est parcourue, à l'égal de la France, par les « jongleurs de gestes[1] ». Ils s'arrêtent sur les places de ces belles villes, toutes entourées de grands palais féodaux; ils font retentir leurs vielles et chantent les héros français, Olivier, Roland, Charlemagne. La foule s'entasse autour d'eux, frémissante. Des héros italiens on ne sonne mot. La France et ses chevaliers suffisent alors, et suffisent largement à alimenter l'enthousiasme de toute l'Europe. Mais ce n'est là que la première période de cette curieuse histoire de notre légende en Italie. Il faut en venir à des preuves littéraires, à des documents écrits. La France (écoutez bien ceci) va faire ici plus qu'elle n'a fait nulle part ailleurs. Elle ne va pas seulement prêter ses traditions épiques à une nation étrangère : ELLE VA LUI IMPOSER SA LANGUE. Voici l'époque de ces Romans franco-italiens dont on a déjà tant parlé. J'entends par là ces poëmes écrits en un français plus ou moins grossièrement italianisé, tels que le *Roland* de Venise[2]; tels aussi que la *Prise*

[1] Les textes suivants attestent la popularité de ces jongleurs qui, entre vingt autres héros, CHANTAIENT SURTOUT ROLAND. Transportons-nous, durant le XIIIe siècle, à Milan : nous y entendrons retentir les noms d'Olivier et de son ami, l'immortel neveu de Charles. « Cantabant histriones de Rolando et Oliverio. » (Muratori, *Antiquitates italicæ,* Dissertatio XXIX, t. II, col. 844.) Et la foule se presse à tel point autour de ces chanteurs populaires qu'il faut, en 1288, défendre aux *cantatores Francigenarum* de s'arrêter sur les places de Bologne, où ils deviennent le centre d'attroupements trop épais et dangereux pour la sécurité publique : « Ut cantatores Francigenarum in plateis ad cantandum omnino morari non possint. » (Muratori, l. l.) Or, ces *Francigenæ,* qu'étaient-ils, sinon Charlemagne et son neveu? « Malgré tout, ajoute M. G. Paris, le goût du peuple pour ces rapsodes ne se refroidit pas : il était encore aussi vif au XVe siècle qu'au XIIIe, comme nous le montre une historiette racontée par le Pogge. Il s'agit d'un honnête bourgeois milanais qui, ayant entendu un de ces gens qui chantent au peuple les gestes des héros (*qui gesta heroum ad plebem decantant*) raconter LA MORT DE ROLAND, rentre chez lui plongé dans une telle douleur, que sa femme et ses proches ne peuvent qu'à grand'peine l'en consoler. » (Fac. 81, édit. de Jean Petit, Paris, 1511.)

[2] Il s'agit ici du texte qui, parmi les Manuscrits français de la Bibliothèque Saint-Marc, porte le no IV. — Quant au no VII, il renferme au autre *Roland;* mais c'est un remaniement DONT LA LANGUE N'EST PAS ITALIANISÉE.

de Pampelune[1], *Aspremont*[2], certaines parties de l'*Entrée en Espagne*[3]; tels enfin que cette compilation sur Charlemagne[4] à laquelle appartiennent *Beuves d'Hantone*, les *Enfances Charlemagne*, les *Enfances Roland*, les *Enfances Ogier* et le *Macaire* publié par MM. Guessard et Mussafia[5]. Il faut toutefois nous expliquer nettement sur ces Chansons, qui d'ailleurs NE SONT ITALIANISÉES NI AU MÊME DEGRÉ, NI DE LA MÊME FAÇON L'UNE QUE L'AUTRE. On a prétendu que la langue de ces poëmes était un dialecte spécial à l'usage de l'Italie du Nord : nous avons essayé longuement de démontrer le contraire, et avons cru prouver jusqu'à l'évidence que des vers tels que les suivants : « *Davanti li roi fu la raïna mené,—E fu vestua d'una porpora roé. — Sa faça, que sol eser bel e coloré, — Or est venua palida e descoloré*[6]; que de tels vers, disons-nous, sont des vers français

[1] Manuscrits français de la Bibliothèque de Saint-Marc, n° v. Ce texte a été publié de par M. Mussafia. (Vienne, 1864, in-8°.)

[2] B. N. 1598, et Manuscrits français de la Bibliothèque de Saint-Marc, n° IV et VI.

[3] Bibliothèque de Saint-Marc, Manuscrits français, n° XXI. Nous avons publié une Analyse complète de cette compilation et des Extraits importants (un millier de vers environ).

[4] Bibliothèque de Saint-Marc, Manuscrits français, n° XIII.

[5] F. Guessard, *Macaire*, dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*, t. IX, 1864.—Ad. Mussafia, à Vienne, en 1864 (en même temps et dans le même volume que la *Prise de Pampelune*).

[6] Ces vers sont extraits de *Macaire* et peuvent servir de type; mais en voici du *Roland* de Venise, auxquels s'appliquent les mêmes observations : *A nostri infanti fara trençer le teste. — Assa e meio che il la via perde, — Che no perdamo clere Spagne la belle.* Et, plus loin : *Ses aste e fraita et son escu detrencié; — De soa bocla non a que meço pié; — E son oberg ronpu et desmaié — E de s'espée sanglant n'oit l'aschié. — El vient del' camp ò li culpi fu fié : — Deus! qual baron se il fu cristié! — Al roi Marsilio l'oit dit et contié. — Molt altament il comença à crié : — Bon roi de Spagna, ò esforç civalcié.* (Cf. le couplet CXIV-CXV de notre texte.) Ce n'est pas là, encore un coup, une langue ni un dialecte particulier. Certains vers sont brutalement copiés sur le texte français, ainsi que la plupart des mots dans les autres vers. Puis, à côté de ces éléments servilement empruntés au texte français, il est certains vocables qu'on a grossièrement cherché à revêtir d'une apparence italienne : *bocla, meço, Marsilio, Spagna,* etc. D'autres mots enfin ne représentent que certains accidents de prononciation italienne, comme *Çarlemaine, çent, çance, çamai, vençeç*, etc. Ce qui prouve bien d'ailleurs que

indignement défigurés par l'ignorance d'un scribe italien. Ce n'est point là une langue originale: c'est du français écorché par un Italien qui veut à toute force se faire comprendre de ses compatriotes. C'est un baragouin, et non pas un dialecte. Lisez le premier vers venu du *Roland* de Venise, et vous en arriverez aisément aux mêmes conclusions. Il résulte de là qu'en somme, et moyennant quelques corrections, le français était compris des habitants de l'Italie du Nord, ou, tout au moins, des lettrés. D'où vient donc cet étrange orgueil des Italiens, qui prétendent encore aujourd'hui à être les pères de toutes les littératures de l'Europe? « Rien n'existait avant nous, rien que la barbarie et « les ténèbres. » Voilà ce que nous avons nous-mêmes entendu cent fois en Italie, et nous nous rappelons encore les clameurs formidables qui éclatèrent, en 1856, contre notre Lamartine, lorsqu'il essaya de critiquer le génie du Dante. Nous fûmes, à cette occasion, très-vertement traités de « peuple sauvage et ingrat ». De nos Chansons de geste, les Italiens ne soufflent mot; ni de notre langue française qu'ils ont parlée et écrite; ni de notre littérature française qu'ils ont imitée, empruntée, aimée et applaudie quelques cents ans avant *la Divine Comédie*. Où est l'ingratitude?

L'Italie, d'ailleurs, ne se borna pas à faire un succès à nos Chansons françaises plus ou moins italianisées. Leur popularité exigea davantage. Il fallut les traduire en véritable italien, et c'est ce que firent, vers le milieu du XIVe siècle, les compilateurs des *Reali di Francia*[1]. Cette fois, c'est à la prose qu'on

nous n'avons pas affaire ici à un langage spécial, c'est que tantôt nous trouvons les formes françaises *soe, vie, meç, cent, bataille*, etc., et tantôt, QUELQUES VERS PLUS LOIN, les formes italianisées : *soa, via, meço, cento, bataila*, etc. Il y a d'autant moins à répondre à ces arguments véritablement décisifs que M. G. Paris lui-même, auteur de cette hypothèse d'une langue romano-lombarde, a écrit les lignes suivantes: « Il suffit, dit-il, de citer le *Trésor* de Brunetto Latini, la *Chronique vénitienne* de Martino da Canale, les *Voyages* de Marc Pol, les œuvres de Rusticien de Pise, pour prouver que le FRANÇAIS ÉTAIT LA LANGUE LITTÉRAIRE DU NORD DE L'ITALIE VERS LA FIN DU XIIIe SIÈCLE. » (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 163.)

1 On peut dire, DANS L'ÉTAT ACTUEL DE LA SCIENCE, que les *Reali* SE COMPOSENT DE QUINZE OU SEIZE LIVRES. Ils furent composés vers 1350, et fort proba-

eut recours. Le huitième livre (encore inédit) des *Reali* est intitulé : *la Spagna ;* il est tout entier consacré à la grande expédition d'Espagne et à Roncevaux. Suivant M. Gaston Paris (qui n'a pu d'ailleurs étudier que les rubriques de l'œuvre italienne), l'auteur de cette branche des *Reali* se serait borné d'abord à imiter de fort près la *Prise de Pampelune*. Mais nous savons en outre que l'auteur de l'*Entrée en Espagne*, Nicolas de Padoue, avait composé un *Roncevaux* : c'est FORT PROBABLEMENT ce *Roncevaux* qui est reproduit en substance dans le huitième livre des *Reali*. Or, si le second poëme de Nicolas de Padoue ressemblait à sa première œuvre, il devait renfermer des fragments considérables de nos poëmes français, ou, pour parler plus exactement, de certains remaniements qui avaient pour base la Chronique de Turpin. Quoi qu'il en soit, il est facile de voir la large place qu'occupe notre épopée nationale, et en parti-

blement par un ou plusieurs auteurs lombards. Chose singulière, les six premiers, consacrés à des traditions relativement récentes et de médiocre importance, ont eu la plus brillante destinée. Ils furent imprimés dès 1491, à Modène; puis, en 1496, à Florence; puis, réimprimés avec fureur dans toutes les villes « typographiques » d'Italie, et notamment ONZE FOIS à Venise, oui, à Venise seulement, avant la fin du XVIe siècle. Melzi a donné très-exactement le détail de toutes ces éditions. (*Bibliografia dei romanzi e poemi cavallereschi italiani*. Milan, éditions de 1829, 1838, etc.) Quoi qu'il en soit, il faut considérer les *Reali*, et en particulier ces six premiers livres, comme l'équivalent de nos remaniements en prose, lesquels, comme on le sait, suivaient d'assez près nos romans en vers. = Les six premiers livres des *Reali* correspondent à nos romans de *Floovant*, (I, II), *Octavien* (III), *Beuves d'Hantone* (IV et V), *Berte au grand pied* et les *Enfances Charlemagne* (VI). = Jusqu'à l'année 1835, on ne connut des *Reali* que ce qui précède. Un célèbre historien allemand, M. Ranke, découvrit alors trois livres qui font suite aux précédents, et étaient restés inédits : c'étaient l'*Aspramonte*, qui répond, en effet, à notre *Aspremont;* la *Spagna* (*Entrée en Espagne, Prise de Pampelune, Roncevaux*), et la *Secunda Spagna* (*Anseïs de Carthage*). = Mais là ne se terminait pas la grande compilation en prose italienne du XIVe siècle. LES SIX OU SEPT LIVRES DES *Nerbonesi* LA COMPLÉTAIENT, et les *Nerbonesi* représentent notre cycle de Guillaume-au-court-nez (surtout les *Enfances Guillaume*, le *Couronnement Looys*, *Aliscans* et *Foulques de Candie*). « On regarde ces livres comme perdus, » disait en 1865 M. G. Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 190). Il se trompait : nous en possédons au moins cinq manuscrits à Florence, que nous avons minutieusement énumérés, décrits et mis à profit pour le troisième volume de nos *Épopées françaises* (p. 31 et suivantes).

culier notre *Roland*, dans la littérature italienne, MÊME APRÈS LE RÈGNE DE DANTE. Les Italiens ont commencé par écouter nos légendes et se les graver dans la mémoire; puis, ils nous ont pris nos poëmes tout faits; puis, ils les ont traduits en prose. Ils ne s'arrêteront pas là.

Ces romans en prose, ces *Reali*, eurent un éclatant succès qu'attestent éloquemment un grand nombre de manuscrits et d'éditions imprimées. Mais les Italiens n'étaient pas faits pour aimer longtemps de telles fictions dépouillées de l'harmonie et de la couleur poétiques. On éprouva de bonne heure le besoin très-vif de mettre en vers les *Reali*, et en particulier la *Spagna*. Sostegno di Zanobi se chargea volontiers de cette dernière besogne, à laquelle il apporta, d'ailleurs, plus de bonne volonté que de verve originale. Son poëme, la *Spagna istoriata* [1], est un calque des *Reali*, ou plutôt de Nicolas de Padoue. Qu'importe? Un grand pas vient d'être fait : il existe enfin un poëme épique en vers italiens. Ce poëme, malgré sa médiocrité, ouvre toute une ère nouvelle. Il va, comme l'a si bien dit M. G. Paris, « être le prototype de l'Épopée italienne. » A tout le moins, c'est son point de départ [2].

D'autres poëtes vont venir, mais vigoureux et originaux. Ils regarderont autour d'eux : ils chercheront un sujet, un héros d'épopée. La *Spagna* frappera leurs oreilles et leurs yeux. « Roland! s'écrieront-ils, il n'y a que Roland! » Et Pulci écrira son *Morgante maggiore* [3], et Boiardo, son *Orlando inna-*

[1] Le *Libro chiamato la Spagna* fut écrit au XIVe siècle. Suivant G. Paris, Sostegno di Zanobi écrit DIRECTEMENT d'après les poëmes français, « qu'il suit jusque dans les détails. » (l. I, p. 192.) On trouve des fragments de la *Spagna istoriata* à la fin du *Roland* de Fr. Michel (1re édition). Imprimée pour la première fois en 1487 à Bologne, elle fut réimprimée à Venise en 1488, 1514, 1534, 1557, 1564, et à Milan en 1512 et 1519. Ce fut un grand succès.

[2] Il convient de citer, comme appartenant de loin à la même famille que la *Spagna*, l'*Innamoramento di Milone d'Anglante e di Berta*, poëme toscan des premières années du XVIe siècle (Milan, 1529; Venise, 1548); et surtout la *Rotta de Roncesvalle* (Florence, s. d., puis 1590; Sienne, 1607, etc.).

[3] La première édition est de 1485 (Venise).

morato[1], et l'Arétin, son *Orlandino*[2], et l'Arioste, son *Orlando furioso*[3]. Toujours Roland, partout Roland! Ah! je le

1 M. G. Paris, (l. 1, p. 198) rapproche le *Mambriano*, œuvre de Francesco Bello, de l'*Orlando innamorato* dont la première édition parut à Venise en 1486.

2 Sans date : « Stampato nella stampa pel maestro della stampa dentri de la citta, in casa e non defuora, nel mille... vallo cercha. »

3 La première édition est de 1516. = Dans toute cette *Introduction* nous nous sommes attaché à faire « de l'Art comparé ». Nous avons dans ce but voulu offrir à nos lecteurs toute une série de fragments littéraires DE TOUTES LES ÉPOQUES ET DE DE TOUTES LES LANGUES, dont Roland fut le héros et que l'on pût facilement comparer l'un avec l'autre. Il nous est nécessaire, à ce point de vue, de citer ici un passage de l'*Orlando furioso*, afin de montrer comment l'Arioste a compris son héros. (Cf. dans notre vieux poëme, les vers 1320-1337, qui sont un récit de combat.)

I. Quel frein assez puissant, quels nœuds de fer, quelle chaîne de diamant même (s'il en existait) pourraient contenir dans de justes mesures la colère de toute âme sensible et l'empêcher de passer les bornes prescrites, lorsqu'elle voit la violence ou la ruse attaquer la vie ou l'honneur de l'objet auquel elle est liée par le plus ferme attachement?

II. Et, si l'impétuosité de ses transports l'entraîne à des actions cruelles et inhumaines, elle est bien digne d'excuses, puisqu'alors elle n'est plus soumise à l'empire de la raison. Lorsque Achille vit Patrocle sous des armes empruntées ensanglanter les chemins, ce ne fut pas assez pour sa fureur de donner la mort à celui qui l'avait donnée à son ami : il fallut encore qu'il le traînât à son char et lui fit mille outrages.

VI. C'est donc à bien juste titre qu'un courroux soudain s'empara du cœur de Roland, lorsqu'il vit celui qui lui fut si cher, Brandimart, renversé mort sur la terre par l'horrible coup que le roi Gradasse lui avait donné.

VII. Tel que le berger nomade qui voit fuir en se glissant le serpent dont la dent venimeuse a fait périr son jeune fils jouant sur le sable, et qui saisit son bâton pour assouvir sa rage et son courroux : tel et avec autant de fureur le chevalier d'Angers empoigne son épée, la plus tranchante qu'il y ait au monde. Le premier qu'il rencontra fut le roi Agramant.

VIII. Ce prince tout sanglant, privé de son épée, n'ayant plus que la moitié de son écu, son casque délacé, blessé en plus d'endroits que je ne l'ai dit encore, s'était arraché des mains de Brandimart, comme un épervier qui s'échappe demi-mort des serres d'un vautour après avoir payé de sa queue son avidité et son imprudence. Roland arrive sur lui, et le frappe précisément à l'endroit où la tête se joint avec le buste.

IX. Son heaume entr'ouvert laissait son cou sans défense : il fut tranché net comme un roseau. La tête tombe, et le tronc inanimé du souverain de la Libye va faire au loin sur le sable son dernier mouvement. Son âme se précipite vers le fleuve où Caron l'entraîne dans sa barque, à l'aide de son crochet recourbé. Roland, sans s'arrêter davantage auprès de lui, Balizarde à la main, court au roi de Séricane.

X. Lorsque Gradasse vit tomber la tête d'Agramant séparée de son buste, il sentit (ce qui ne lui était jamais arrivé jusqu'alors) l'épouvante dans son cœur et le trouble sur son visage. Présageant son malheur, dès l'arrivée du Comte il semblait déjà vaincu, et, quand le coup mortel descendit sur sa tête, il ne fit aucun mouvement pour se défendre.

XI. Roland le frappa dans le flanc droit, au-dessous de la dernière côte, et le fer plongé dans son corps, baigné de son sang jusqu'à la garde, sortit par le côté gauche, de la longueur d'un palme. Ce coup, qui donna la mort au plus redoutable chevalier de la secte païenne, prouva bien qu'il partait de la main du plus grand, du plus brave guerrier de l'univers.

XII. Peu joyeux d'une pareille victoire, le Paladin quitte promptement la selle, et, le

sais, ce ne sont plus là de véritables Épopées populaires et spontanées. Les amours ardentes, les voluptés lascives, les petites jalousies, le grand style ruisselant et coloré de l'Arioste ne ressemblent plus guère à la simplicité mâle et à la farouche chasteté de notre *Roland*. Mais enfin, ce sont là nos héros; et l'Arioste eût en vain cherché des héros italiens dont la célébrité fût comparable à la gloire de notre Charlemagne et de son neveu. Pulci, lui, prétendait se moquer de la chevalerie et narguer les chevaliers; mais, arrivé à la mort de Roland, ce railleur n'y tient plus. Il se sent soudain une grande âme qu'il veut en vain étouffer, et il pleure magnifiquement, il éclate en larmes sublimes[1]. Quant aux médiocres successeurs de ce grand

visage troublé, inondé de larmes, il se hâte de voler auprès de son cher Brandimart. Il trouve la terre trempée de sang autour de lui : son casque, qui semblait ouvert d'un coup de hache, eût-il été plus fragile qu'une mince écorce, ne l'aurait pas plus mal garanti.

XIII. Roland lui ôte son casque de la tête, et la lui voit fendue jusqu'au nez entre l'un et l'autre sourcil. Cependant il conserve encore les principes de la vie en si grande abondance, qu'il peut encore, avant de mourir, demander au Roi du Paradis le pardon de ses fautes, et exhorter à la patience le Comte dont les joues s'étaient baignées de larmes.

XIV. Il lui dit ces mots : « Qu'il te souvienne de moi dans tes prières agréables au Ciel. Je te recommande aussi ma chère Fleur de ... » Il ne peut achever Lis : il expire, et soudain les voix et les concerts des anges se font entendre dans les airs, à l'instant où s'échappe son âme, qui, dégagée des liens du corps, au milieu de la plus douce mélodie, s'élève jusqu'aux cieux.

XV. Quoiqu'une fin si chrétienne dût porter l'allégresse dans l'âme de Roland, quoiqu'il ne doutât pas que Brandimart ne fût réuni à l'Être suprême, puisqu'il avait vu le ciel ouvert pour lui; cependant, par cette faiblesse humaine accoutumée à céder à la fragilité des sens, il ne pouvait supporter sans peine, et d'un œil sec, de se voir privé d'un tel ami qu'il chérissait plus qu'un frère. (*Roland furieux*, traduction de Panckoucke et Framery, revue par Ant. de Latour, ch. xlii.)

[1] Pulci, *Morgante maggiore*, ch. xxvi, str. 152, 153 :

152 Orlando ficcò in terra Durlindana;
Poi l'abracciò, e dicea : « Fammi degno,
Signor, chi'o riconosca la via piana.
Questa sia in luogo di quel santo legno,
Dove patì la giusta carne umana;
Si che il cielo e la terra ne fè segno.
E non sanza altro misterio gridasti :
Eli, Elì! tanto martir portasti. »

153 Così tutto serafico al ciel fisso,
Una cosa parea trasfigurata,
E che parlasse col suo crocifisso.
O dolce fine! O anima ben nata!
O santo vecchio! O ben nel mondo visso!
E finalmente, la testa inclinata,
Prese la terra, come gli fu detto,
E l'anima ispirò del casto petto...

poëte, quant aux auteurs de la *Rotta de Roncesvalle* et de la *Vita e Morte d'Orlando*[1], ils n'ont à nos yeux qu'un mérite : celui de prouver par leurs œuvres la persistance, l'opiniâtre et indestructible persistance de la légende de *Roland*. En 1807[2] il se trouvait encore un poëte pour rimer des *octaves* sur la mort de Roland[3]. En 1807! En Italie! C'est sur ce fait qu'on peut terminer l'histoire de notre légende dans le pays de l'Arioste et du Tasse...

Donc, après que l'Italie eut avidement écouté nos traditions épiques, que l'écriture n'avait pas encore fixées; après que des jongleurs lui eurent chanté nos propres poëmes plus ou moins italianisés; après qu'on eut réduit nos Chansons de geste en prose italienne; après que des poëtes italiens eurent traduit cette prose en vers de leur pays; après ces quatre époques que nous avons essayé de déterminer nettement, une cinquième époque s'ouvrit. Il parut en Italie tout un groupe de génies vigoureux, beaux chanteurs et beaux coloristes, un peu railleurs et dont les larmes étaient mêlées de sourires : Boiardo, l'Arétin, Pulci, et surtout l'Arioste qui fit école et dont les derniers élèves ont écrit je ne sais quelles platitudes rolandiennes jusqu'au commencement du siècle où nous vivons. Il ne nous reste plus qu'à demander à l'Italie quelque reconnaissance pour nos poëtes du moyen âge, et, à défaut de reconnaissance, un peu de justice.

Passons en Espagne, et saluons tout d'abord ce boulevard sublime de la chrétienté contre l'islamisme, ce glorieux avant-

[1] Nous avons cité ailleurs la plupart des œuvres qui sortirent de la trop nombreuse école poétique de Boiardo et de l'Arioste; nous avons signalé (*Épopées françaises*, II, pp. 404, 405) les Remaniements de l'*Orlando innamorato* par Domenichi (1545) et par Berni (1541); sa Continuation par Agostini (1506-1528); les Suites de l'*Orlando furioso* dues à Pescatore (1548-1551) et à Pauluccio (1543); l'*Antafor de Barosia* (1519); la *Dragha d'Orlando* (1525 et 1527); les *Prime emprese del c. Orlando* par Dolce (1572); la *Gran Battaglia del gigante Malossa fatta con Orlando* (1567 et 1575); la *Rotta de Roncesvalle*, que nous venons de nommer; le *Di Orlando santo vita e morte con venti mile cristiani uccisi in Roscivalli, cavata del Catalogo de' santi* (1597), et enfin l'*Orlando* d'Ercole Oldoïno (1595).

[2] En 1795, Fed. Asinari avait publié son *Dell'ira d'Orlando*.

[3] *La Morte di Orlando*, Ottave d'Ermolao Barbaro.

poste des nations chrétiennes. Nous n'avons pas à nous occuper ici de la légende du *Cid*[1], sinon pour répéter avec le dernier éditeur français de ce beau Chant national : « Le poëme du *Cid* est du milieu du XIIe siècle. Plusieurs critiques le font plus moderne : aucun ne lui a assigné une date antérieure. Or, à la même époque où parut ce premier monument de la littérature espagnole, nous avions déjà, nous, Français, non pas seulement une œuvre isolée, mais toute une littérature. » Et M. Paulin Paris ajoute, avec raison, que le *Cid* fut composé sur le modèle des Chansons de geste françaises[2]. Sur l'antériorité du *Roland*, les avis ne sont plus partagés : tous les érudits sont d'accord.

Il n'est pas moins certain que l'Espagne fut de fort bonne heure sillonnée par des jongleurs[3], qui avaient la bouche pleine des noms de Charlemagne et de Roland, et qui RACONTAIENT A LA FRANÇAISE CETTE LÉGENDE SI FRANÇAISE. Mais de très-bonne heure une réaction se fit contre ces récits trop glorieux pour la France, trop oublieux du nom espagnol. La passion s'en mêla ; la jalousie nationale éclata. De là tout un autre groupe, non pas de légendes ou de traditions, mais de récits ou plutôt d'imaginations espagnoles : « Comment ! Charlemagne aurait eu l'audace de faire des conquêtes au delà de nos Pyrénées, sur le noble sol de l'Espagne ! Et voilà ce que nous chantent nos jongleurs ! Nous leur donnons un énergique démenti ; nous protestons contre leurs fables, et allons rétablir la vérité.

1 Damas Hinard, *Le Poëme du Cid*, Introduction, p. LV.

2 *Étude sur les Chansons de gestes*, *Correspondant*, année 1864, p. 733.

3 Alfonse X, en sa *Cronica general*, parle souvent des *cantares de gesta* et des *juglares*, et il en parle AU SUJET DE LÉGENDES ÉVIDEMMENT EMPRUNTÉES A NOS VIEUX POËMES (V. G. Paris, I. I, p. 204). Quant à notre légende de Roland, elle avait pénétré en Espagne tout au moins dès le XIIe siècle. « La preuve, dit l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, se trouve dans un poëme latin composé à la louange du roi Alfonse VII, peu de temps après la mort de ce prince (1157). L'auteur, louant un guerrier, dit de lui : « S'il avait vécu au temps de Roland, et qu'il fût le troisième avec lui et Olivier, la nation des Sarrasins serait sous le joug des Français. » (Florez, *Espana Sagrada*, XXI, 405.)

Tempore Roldani si tertius Alvarus esset, etc.

A Charlemagne et à Roland nous allons opposer un héros tout espagnol et qui les vaincra. » Ainsi raisonna l'Espagne des XIIe et XIIIe siècles. Rodrigue de Tolède [1] fut l'un des premiers à donner un corps à ces protestations trop aveuglément patriotiques. Il raconte, dans sa *Chronica Hispaniæ* [2], que Roland fut défait à Roncevaux par Bernard del Carpio. Et le voilà, ce héros tout imaginaire qu'on ne craint pas d'opposer à notre héros historique. Alfonse X [3] ira plus loin dans sa *Cronica general*. Ce roi catholique ne rougira pas de représenter Bernard del Carpio comme l'allié du roi Marsile et des Musulmans. Donc les Espagnols auraient été, avec les païens, les auteurs de ce guet-apens dressé contre une nation sœur, contre un peuple et un roi très-chrétiens ! Il est vrai que, pour raccommoder les choses et effacer un peu l'odieux de ce vilain conte, Alfonse X suppose une seconde expédition de Charles en Espagne qui, du moins, aurait été victorieuse, et tout se termine par l'élévation de Bernard del Carpio au trône d'Italie. C'est le roi des Franks qui prend ce traître par la main et lui met cette couronne sur la tête... Tel est le *Roncevaux* [4] espagnol. C'est ingénieux peut-être, mais à coup sûr méprisable. Aussi cette version ne réussit-elle qu'à moitié dans le pays même qui avait le plus intérêt à l'adopter. Sans nous y arrêter plus longtemps, nous entrons ici dans la troisième période de cette histoire. C'est celle des Romances [5]. Il sera toujours difficile de

1 Il mourut en 1247.

2 Rodericus Toletanus, *Rerum in Hispania gestarum Chronica*, lib. IV, cap. x et xi.

3 De 1252 à 1284.

4 V. la *Cronica general*, éd. de Valladolid, 1604, f° 32, et 45 v°.

5 M. Francisque Michel a publié les romances suivantes : *Un gallardo pelerin* (*Roland*, 1re éd., p. 245). — *En los canpos de Alventosa* (p. 246). — *Cuando de Francia partimes* (p. 249). — *Per muchas partes* (p. 250). — *En Paris esta dona Alda* (p. 251). — *Mala la visteis, Franceses* (p. 253); puis, les romances de Bernart del Carpio (pp. 259-275). = Dans sa *Silva de Romances viejos* (1831), J. Grimm avait, cinq ou six ans plus tôt, publié ces trois romances sur Durandal : *Por el rastro de la sangre que Durandarte dexava... — O Belerma, o Belerma, por mi... — Durandarte, Durandarte, buen cavallero provado...* » (V. dans *Primavera y flor de Ro-*

préciser l'époque à laquelle elles furent primitivement composées. Si nous n'en possédons pas aujourd'hui dont la forme soit antérieure au xve siècle, il est très-certain que quelques-unes, par leur fond, peuvent remonter deux siècles plus haut. Eh bien! c'est parmi ces Romances que l'on va saisir en flagrant délit les divergences des Espagnols au sujet de Roncevaux. Il est, en effet, deux classes bien distinctes de Romances: celles qui sont espagnoles, et celles qui sont françaises d'inspiration. Les premières, comme le *Mala la visteis, Franceses,* appartiennent au

mances de F. Wolf et C. Hoffmann, le t. I, 26-47 et le t. II, 313: *Domingo era de ramos,* etc. — Cf. le *Romancero* d'Aug. Durant, II, pp. 229-243, et le *Romancero general,* I, p. 261). = Il faut lire dans les *Vieux auteurs castillans* du comte de Puymaigre (II, pp. 323-325), le chapitre très-intéressant sur les Romances du cycle carolingien. Nous lui avons déjà emprunté (*Épopées françaises*, II, p. 417) la traduction de la romance : *En Paris esta dona Alda,* que notre lecteur voudra sans doute rapprocher du récit touchant de la mort d'Aude, dans notre vieille Chanson française : « A Paris est doña Alda, la fiancée de don Roland. Trois cents dames sont avec elle pour l'accompagner. Toutes portent mêmes chaussures, toutes mangent à une même table, toutes mangent du même pain à l'exception de doña Alda, qui est supérieure à toutes. Cent dames filent de l'or, cent tissent de la soie, cent touchent des instruments pour réjouir doña Alda. Au son des instruments, doña Alda s'est endormie. Elle a fait un songe, un songe douloureux. Elle se réveille toute troublée et avec une épouvante très-grande. Elle pousse de tels cris qu'on les entend par la ville. Alors parlèrent ses demoiselles; écoutez bien ce qu'elles dirent. « Qu'est-ce que cela, Madame? Qui vous a fait mal? — « J'ai fait un songe, Demoiselles, qui me donne un grand chagrin. Je me « voyais sur une hauteur, dans un lieu désert. Sur les montagnes fort éle- « vées, je vis voler un autour; derrière lui venait un aiglon qui le serrait « de près. L'autour, avec crainte, se mit sous ma jupe; l'aiglon, avec colère, « l'en tira. Il le plumait avec ses serres, il le perçait avec son bec. » Alors parla sa camériste; vous écouterez bien ce qu'elle dira : « Ce songe, « Madame, je veux vous l'expliquer. L'autour est votre fiancé, qui vient « d'outre-mer; l'aigle, c'est vous, avec laquelle il a à se marier; la mon- « tagne, c'est l'église où l'on doit vous unir. — S'il en est ainsi, ma camé- « riste, j'entends te bien récompenser. » Le lendemain matin on apporta une lettre écrite en dedans et en dehors, écrite avec du sang. Elle disait que son Roland était mort à la bataille de Roncevaux. » — Nous citions à la suite de cette romance une traduction du *Domingo era de ramos* et renvoyions notre lecteur au *Per muchas partes* que le P. Tailhan a traduit (*Études religieuses,* VIII, p. 41), et où l'on voit Roland tomber mort à Roncevaux, mort de douleur, dès qu'il aperçoit le visage désespéré de son oncle Charlemagne.

même courant d'opinion que la *Cronica general;* les autres sont sorties de nos Chansons de geste plus ou moins exactement comprises et imitées. A vrai dire, je crois que ce dernier courant finit par l'emporter. L'Espagne aussi a sa Bibliothèque bleue, et son livre le plus populaire, c'est l'*Historia de Carlomagno*, de Nicolas del Piemonte, qui a conservé depuis 1528 jusqu'à nos jours toute sa fraîcheur, toute sa vogue. Or, qu'est-ce que l'*Historia del emperador Carlomagno y de los doce Pares de Francia?* Une traduction pure et simple de notre *Conqueste du grant Charlemaine des Espaignes*, ou, pour parler plus net, de notre *Fierabras* auquel on a joint quelques chapitres sur Roncevaux, empruntés au Faux Turpin. Cette traduction espagnole fut elle-même traduite en portugais, et ornée, au XVIIIe siècle, de deux *Suites* également portugaises [1], où il n'est plus question de Roncevaux ni de Roland. Bref, la tradition française triomphait dans toute la Péninsule. Les « huit Romances » de Juan Jose Lopez [2] ne sont encore, au XVIIe siècle (?), qu'un résumé poétique de notre éternel *Fierabras*. Comme on le voit, le sol de l'Espagne et les oreilles des Espagnols étaient bien préparés pour accueillir tout ce qui chantait la gloire de Roland, et cela bien avant Juan Jose Lopez et ses romances. Lorsque la célébrité de la nouvelle école des poëtes italiens, lorsque la renommée de Boiardo et de l'Arioste franchit la mer et parvint en Espagne, il se trouva une foule de poëtes espagnols pour traduire l'*Orlando innamorato* et l'*Orlando furioso*. Ces traductions pullulèrent [3], et l'on entendit partout retentir le nom

[1] *Segunda parte* (1737) par Jeronimo Moreira. — *Terceira parte* (1745), par Alexandro Caetano Gomez Flaviense.

[2] *Romances de Charlemagne et des douze Pairs de France, qui contiennent les combats d'Olivier et de Fierabras, les amours de Florippe et de Guy de Bourgogne avec beaucoup d'autres aventures, amours et guerres. On y rapporte aussi la bataille de Roncevaux, la mort de Roland et d'autres pairs de France, le tout suivant l'Histoire de Charlemagne et la Chronique de l'archevêque Turpin.* (Cf. le *Romancero* d'Aug. Durant, II, p. 229-243, le *Romancero general*, I, 267 et les *Vieux Auteurs castillans*, de M. de Puymaigre, II, p. 327).

[3] Des traductions de l'*Orlando innamorato*, de Boiardo, parurent à Séville en 1545, 1549, 1550 (sous ce titre : *Espejos de cavallerias*); à Lerida en

de notre héros, qui, déjà habillé à l'italienne, devint bientôt méconnaissable sous le déguisement des traductions espagnoles. Mais tout ce bruit allait cesser [1]. La grosse voix railleuse de Cervantes allait bientôt gourmander tous les fabricants de romans plus ou moins chevaleresques. En 1605, parut la première partie de *Don Quichotte* [2]. Nous aimerions ce livre, s'il n'avait pas tué la véritable Chevalerie en même temps que la fausse, s'il n'avait pas déshonoré la légende de notre Roland en même temps que celle d'Artus. Malgré la foule de ses admirateurs, nous regardons *Don Quichotte* comme un livre dont l'influence a été détestable. Il a plu à Victor Hugo de ranger Cervantes parmi les quatorze grands génies de l'humanité. Jamais l'auteur d'une parodie ne méritera tant de gloire. Et nous protestons !

Mais voici que nous avons parcouru toute l'Europe. Partis de France par le Rhin, nous voici par les Pyrénées revenus en France. Avons-nous besoin de dire qu'en France tout est plein de Roland? Les trouvères et les troubadours n'ont que ce nom aux lèvres, et la Poésie lyrique ne le chante pas moins ardemment que l'Épopée. Les romans de toutes les autres Gestes lui rendent le même hommage, et l'auteur inconnu de la *Bataille*

1578 (par Martin Abarca); à Alcala en 1577; à Tolède en 1581 (par Francesco Garrido de Villena). L'*Orlando furioso* fut traduit par Fernando de Alcazer (Tolède, 1510); par D. Jeron. de Urrea (Anvers, 1549); par Nic. Espinosa (Saragosse, 1555); par Diego Basquez de Contreras (Madrid, 1585), etc. (V. nos *Épopées françaises*, II, 403.)

[1] M. Fr. Michel a donné, dans la 1re édition de son *Roland* (p. 276), la liste de toutes les pièces de théâtre espagnoles où il est question de Roland. L'Épopée ne chantait pas moins vivement notre héros. V. l'*Espana defendida*, poema heroyco de Christoval Suarez de Figueroa (Madrid, 1612), et *El Bernardo o Victoria de Roncesvalles*, poema heroyco del doctor don Bernardo de Balbvena, etc. (Madrid, 1624), etc.

[2] C'est surtout contre les Romans d'aventure ou de la Table-Ronde que *Don Quichotte* fut écrit. Cependant Cervantes s'attaque plus d'une fois aux souvenirs de notre vieux poëme : « Quant au traître Ganelon, notre gentilhomme (don Quichotte) eût donné de très-bon cœur sa servante, et sa nièce par-dessus le marché, pour lui pouvoir donner cent coups de pied dans le ventre. » (Ch. I.)

Loquifer[1] place notre héros, auprès d'Artus, de Perceval et de Gauvain, dans les délices élyséens de la fameuse île d'Avallon. Ce nom, ce souvenir de Roland, fait en quelque manière partie de la vie publique de nos pères. Toutes les fois que la France est vaincue on n'entend que ce cri : « Ah ! si Roland était là ! » Lorsque Raoul de Caen[2] veut rendre hommage à Robert, comte de Flandre et à Hugues le Grand, il s'écrie : *Rolandum dicas Oliveriumque renatos*. Et l'on connaît cette histoire mise assez méchamment sur le compte du roi Jean, qui se plaignait de ses chevaliers et à qui l'on aurait insolemment répondu : *Non defuturos Rolandos si adsint Caroli*. Le mot n'était pas nouveau : Adam de la Halle l'avait déjà prononcé au siècle précédent, et l'auteur de la *Vie du monde* lui avait donné sa forme définitive, lorsqu'il avait dit : *Se Charles fust en France, encore i fust Rolans*. Paris aimait particulièrement le souvenir du neveu de Charlemagne : on lui attribuait (sans aucun fondement) la fondation de l'église Saint-Marceau[3]. Le voyageur trouvait dans nos rues, dans nos maisons, partout, le nom et l'image de notre héros. C'étaient les enseignes, c'étaient les vitraux[4], c'étaient les jongleurs de gestes qui, au xv[e] siècle encore, chantaient *Roncevaux* aux grandes fêtes de l'année; c'étaient ces livres populaires et ces grossières images dont nous avons parlé. Bref, la gloire de Roland était à son apogée. Mais, hélas ! l'heure de l'oubli et de l'ingratitude allait bientôt sonner.

Voici la Renaissance : notre légende va mourir.

1 Dans la première édition de son *Roland* (p. 207-209), M. Fr. Michel a cité un certain nombre de passages de nos troubadours et de nos trouvères qui se rapportent au neveu de Charlemagne.

2 Radulfus Cadomensis, *Gesta Tancredi in expeditione Jherosolymitana;* Recueil des Historiens des Croisades, Paris, 1866, p. 627.

3 « Cette église a été fondée par Roland, neveu de Charlemagne, qui y fit beaucoup de biens en donnant de grands priviléges aux Chanoines qui la servaient ». (*Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris*, par M. Henri Sauval, I, 432.) Cette même fable est adoptée par le P. Giry, minime, auteur d'une *Vie des Saints* très-connue.

4 Tel est le vitrail de Charlemagne à la cathédrale de Chartres. Nous reproduirons, dans nos *Notes et Variantes*, le médaillon qui représnete Roland fendant le rocher.

XV. — LA PÉRIODE DE L'INGRATITUDE ET DE L'OUBLI LE DERNIER OUTRAGE

Voici ce qui certain jour est arrivé à un grand peuple : « Décidément, s'est-il dit en s'éveillant, il faut que j'aie une littérature, une poésie, une épopée. On m'assure, et je me persuade que depuis mille ans je n'ai rien fait encore pour conquérir ce trésor. Rien, rien, je n'ai rien. Pas même une langue digne de chanter les héros... que je n'ai point. Je suis absolument barbare. Il est vrai que je suis en même temps chrétien et catholique ; mais Poésie et Vérité sont, paraît-il, deux choses fort distinctes, et, bien que je possède dans l'Église la plénitude de l'absolue Vérité, je suis, littérairement parlant, demeuré à l'état sauvage. Ma propre histoire m'ennuie et me dégoûte. Clovis est un enfant cruel qui me fait horreur ; Charlemagne est encore d'une rudesse toute germaine ; Roland a-t-il existé ? saint Louis et Jeanne d'Arc sont-ils poétiques ? Oh ! qui me donnera de beaux héros aux noms sonores et gracieux ? Qui me donnera un langage harmonieux et noble ? Mais voici mes héros, les voici. Salut, ô Grèce antique ! Hector, Agamemnon, salut ! Délicieux idiome, le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines, je veux te parler, je veux te faire peu à peu pénétrer comme un rayon charmant dans les ténèbres et dans la laideur de ma langue native. Je vais, je vais remonter joyeusement le cours des siècles écoulés, et, puisque le christianisme n'a pas porté bonheur aux lettres, m'élancer d'un bond au delà des âges chrétiens. Cher paganisme, tu es le père de la beauté ; sans toi pas de riantes images, pas de beaux vers, pas d'épopée, pas de patrie. Je serai païen en poésie, en histoire, en art, et chrétien seulement aux heures de la prière. Tout était mort, tout va revivre : c'est la Renaissance ! »

Vous connaissez le peuple qui a tenu ce langage : c'est la France, et elle suivait en cela l'exemple de l'Italie. Or, dans le moment même où elle tenait ce langage contre lequel nous ne saurions assez nous indigner, un jongleur passait, chantant Olivier et Roland. La France lui imposa brutalement silence : « Assez de ces sauvageries poétiques ! Assez de ces vers baroques et de ces noms ridicules ! Assez de ces chants de bergers ! » Le jongleur dut se taire. Roland, indigné, fit place à Hector ; Agamemnon détrôna le grand Empereur à la barbe fleurie ; Troie fut préférée à « France la douce », et voici le Décret qui fut promulgué : « Art. 1. La France n'a pas eu de littérature, ni de poésie, ni d'art, avant l'an 1500 de Jésus-Christ. — Art. 2. Elle en aura une désormais, grâce à la Grèce et à Rome religieusement imitées. — Art. 3. Sont regardés comme non avenus tous les poëmes barbares du moyen âge : Ronsard est chargé d'écrire la grande Épopée française. »

C'est ainsi qu'en effet les choses se passèrent à l'époque de la Renaissance, et nous ne pouvons jamais en parler sans quelque frémissement de colère. Le peuple, par bonheur, ne trempa pas dans cette conspiration ; mais toutes les classes lettrées furent plus ou moins coupables. Il fallut assister au spectacle révoltant d'un peuple se découronnant lui-même et proclamant qu'il n'avait pas d'antiquités littéraires ; que les éléments mêmes d'une poésie nationale lui avaient fait défaut ; que sa langue était méprisable autant que sa littérature ; qu'il n'avait pas enfin une histoire ni des héros comparables à ceux des Anciens. Cela n'était encore rien. Des clercs, des prêtres, des évêques, fort honnêtes d'ailleurs et bien intentionnés, élevèrent la voix pour dire que la Vérité n'est pas poétique ; que le Christianisme est contraire à la Beauté ; que l'Église est antipathique à l'Art ; que l'Évangile et le grand style ne sauraient marcher de compagnie. Et ils se mirent à traduire en « beau latin » leur bréviaire dont la barbarie les agaçait. Et ils se tournèrent, en adoration, vers ce soleil levant de la littérature et de la philosophie païennes, devant Platon, devant Horace, devant Anacréon lui-même !

Sans doute, il fallait connaître l'Antiquité ; sans doute, il la

fallait aimer. Mais à ce point? non pas. Et d'ailleurs, il était très-facile de concilier cet amour avec le respect de son pays, avec le souvenir de ses héros, avec le culte de sa poésie nationale. C'est ce que l'Allemagne et l'Angleterre surent bien faire : c'est ce que l'Italie et la France ne firent pas.

Donc, ne nous attendons pas à trouver, depuis le xvi[e] siècle, nos vieux poëmes entourés du même amour. Ils seront désormais stationnaires; ils ne recevront plus de nouveaux développements : car il n'y a plus désormais à s'occuper de nos Chansons et en particulier de notre *Roland* que deux classes de lecteurs : d'une part, le peuple des campagnes et la petite bourgeoisie qui dévorent nos Romans en prose, et, d'un autre côté, les érudits qui commencent à considérer ces Épopées tant dédaignées comme une curiosité, comme une « antiquaille », comme un objet de vitrine ou de musée. Hélas! la *Chanson de Roland* est bien morte, puisque les érudits s'en occupent.

Deux savants du xvi[e] siècle ont eu le mérite d'ouvrir la voie à ces nouvelles études : nous avons nommé Fauchet et Pasquier. Mais quel esprit différent ils apportent à ce travail! L'un est plein de mépris pour nos vieux poëmes, et ne le dissimule pas. L'autre ne sait pas cacher ses sympathies très-vives pour cette poésie oubliée. Fauchet est un esprit critique, agressif, voire un peu bilieux. Dans son *Recueil de l'origine, de la langue et poésie françaises*[1], il essaie de faire connaître « cent vingt-sept poëtes français antérieurs à 1300 ». Il prononce bien le nom de Girart d'Amiens; mais de Roland, pas un mot. S'il en parle dans ses *Antiquitez et Histoires gauloises et françaises*[2], c'est pour attaquer les fables du Faux Turpin avec je ne sais quelle acrimonie qui n'est pas de situation. Le bon Pasquier[3], causeur charmant bien qu'un peu long, n'a pas ce ton colère, lorsqu'il cherche à démêler les éléments historiques de la légende de

1 Paris, Mamert Patisson, impr. du Roy, au logis de Robert Estienne, 1581, avec privilége.

2 *Antiquitez et Histoires gauloises et françaises.* (Édition de Genève, chez Paul Moreau, 1611, p. 473, etc.)

3 1529-1625.

Roland à Roncevaux[1]. A Duverdier et à la Croix du Maine[2], il ne faut demander que des indications bibliographiques ; il faut surtout nous montrer fort reconnaissants de celles qu'ils nous donnent sur ces vieux poëmes si dédaignés de leur temps. C'est ainsi que quelques savants du xvi[e] siècle travaillaient dans l'ombre sur nos antiquités nationales, tandis que la foule des érudits se tournait uniquement vers l'étude lumineuse et charmante de la littérature antique. Le temps n'était point venu où les Français attacheraient enfin quelque prix à l'histoire des lettres françaises. On ne s'occupait guère qu'à essayer de créer une nouvelle langue nationale, aussi grecque, aussi latine et aussi peu française qu'il se pouvait. Tel était l'idéal. Cependant Ronsard régnait ; car l'on peut dire avec quelque justesse : « Le roi Ronsard. » Pressé par tous les beaux esprits de son temps, il consentit, un jour, à composer cette *Iliade*, cette *Énéide* qui manquait à son pays et, d'une main lourde, écrivit les quatre premiers livres de sa très-médiocre et très-ennuyeuse *Franciade*[3]. Il eut l'esprit de sentir qu'il induirait ses lecteurs en bâillement, et s'arrêta. La grande entreprise épique de la Renaissance avorta misérablement[4].

Le xvii[e] siècle eut, contre le moyen âge et contre notre Épopée, un mépris qui fut plus régulier, plus correct, mais aussi vif. Là-dessus, l'école de Malherbe est d'accord avec celle de Ronsard. Seulement, elle englobe Ronsard lui-même dans son dédain, le trouvant trop fantaisiste et trop léger. D'ailleurs, on était séparé du moyen âge par une distance plus longue. On l'ignorait davantage : disons le mot, on l'ignorait absolument. Les idées de la Renaissance reçurent donc du « grand siècle »

1 *Recherches de la France*, livre VII, chap. iii. (Édition d'Amsterdam en 1723, I, pp. 686-692.) C'est au livre II, chap. xv (p. 119 de la même édition), que Pasquier discute l'historicité de Roncevaux.

2 La *Bibliothèque française*, de Duverdier, parut en 1580, et celle de la Croix du Maine en 1584.

3 V. *Œuvres de Ronsard*, éd. Nicolas Buon, I, 582.

4 Rabelais ne parle de Roland qu'en passant, pour le faire mourir de soif. (*Pantagruel*, liv. II, chap. vii.)

leur consécration classique; on les codifia; on leur donna leur formule définitive. Les qualités littéraires des premiers Renaissants, la verve, la grâce, la fécondité, furent remplacées par une gravité qui ne les valait pas. La possibilité d'une littérature, d'une poésie chrétiennes fut niée en principe par Boileau et par tout son temps, et il fut proclamé que décidément Dieu n'est pas assez poétique. Quant aux héros français, il ne pouvait en être question pour une Épopée. Leurs noms n'étant pas suffisamment doux, on les jeta à la porte de la poésie française, et il fut admis par tous les gens de bien que la prise de Troie était un sujet inépuisable, et qu'en fait de nationalité, il nous restait à chanter uniquement celle des Grecs et des Romains. Aussi, furent-ils couverts des épigrammes les plus fines, ces auteurs ridicules qui s'obstinèrent à trouver Charlemagne épique. Un Louis le Laboureur ne s'avisa-t-il pas d'écrire un poëme héroïque qui portait précisément ce titre malheureux : *Charlemagne*[1]. Il est vrai qu'il est plein d'adulations et même de platitudes à l'adresse du grand Roi. Et puis, il est si médiocre, si médiocre! Et à quoi pensait ce pauvre Courtin qui, en l'espace de deux ou trois ans, publia deux autres poëmes sur le grand Empereur? Le seul titre de ces billevesées[2] jetait Boileau en des indignations bien légitimes... Par bonheur, les Italiens faisaient encore goûter un peu leur littérature aux Français, et la poésie de Boiardo et de l'Arioste exerçait quelque influence parmi nous. Il faut que je remercie Quinault d'avoir osé prendre Roland pour sujet d'un de ses opéras, en 1685[3]. Il fit preuve par là d'un bon

1 *Charlemagne,* poëme héroïque, à S. A. Sérénissime Mgr le Prince, par Louis le Laboureur, bailly du duché de Montmorency; à Paris, chez Louys Billaine..., 1664, avec privilége.

2 *Charlemagne, ou le Rétablissement de l'Empire romain* (1666). — *Charlemagne pénitent* (1668).

3 « *Roland*, tragédie représentée pour la première fois devant Sa Majesté, à Versailles, le huitième janvier 1685, par l'Académie royale de musique, et remise au théâtre le quinzième novembre 1709. » A Paris, chez Christophe Ballard, seul imprimeur du Roy pour la musique, rue Saint-Jean-de-Beauvais, au Mont-Parnasse, MDCCIX. Avec privilége de Sa Majesté. Le prix est de « trente sols ». = Les personnages du Prologue sont: « Demogorgon,

goût auquel son siècle n'était pas accoutumé; il empêcha les beaux esprits de son temps de se déshabituer tout à fait de notre gloire et du nom de notre héros. Puis, l'érudition française était

roy des Fées et le premier des Génies de la terre, une troupe de Fées, une troupe de Génies de la terre, etc. » Quant aux « acteurs de la tragédie », ils sont, comme il s'y fallait attendre, empruntés à la poésie italienne. Ce sont: « Angélique, reine de Catay, Temire, Medor (suivant d'un des roys affriquains), Ziliante (prince des Isles Orientales), Roland, une troupe d'Amours, deux Amantes enchantées, une troupe de Sirènes et de Dieux de fleuves, Coridon, Tersandre et des bergers, Logistille (l'une des plus puissantes Fées et celle qui a la sagesse en partage), les Ombres des anciens Héros », et, pour terminer: « la Gloire, la Terreur et la Renommée. » = Pour donner une idée de la plus célèbre des œuvres poétiques que le XVII[e] siècle ait consacrées à Roland; pour montrer de quelle façon Quinault comprenait le moyen âge ET SURTOUT L'ARIOSTE, nous allons citer la fin célèbre de cette « tragédie » justement oubliée :

ACTE CINQUIÈME. *Le théâtre change, et représente le palais de la sage Fée Logistille.....*

SCÈNE TROISIÈME

Logistille, troupe de Fées, troupes d'Ombres de Héros.

LOGISTILLE

Roland, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!
L'amour de ses divins appas,
Fait vivre au delà du trépas.

LOGISTILLE ET LE CHŒUR DES OMBRES DES HÉROS

Roland, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!

A la voix des Héros, Roland sort de son sommeil et recommence à se servir de sa raison.

ROLAND

Quel secours vient me dégager
De ma fatale flâme?
Ciel! Sans horreur puis-je songer
Au désordre où l'Amour avoit réduit mon âme!
Errant, insensé, furieux,
J'ai fait de ma foiblesse un spectacle odieux;
Quel reproche à jamais ne doy-je point me faire?
Malheureux! la Raison m'éclaire,
Pour offrir ma honte à mes yeux!
Que survivre à ma gloire est un supplice extrême:
Infortuné Roland, cherche un antre écarté;
Va, s'il se peut, te cacher à toy-même
Dans l'éternelle obscurité.

là, qui commença dès lors de se passionner sérieusement pour nos origines littéraires. Nos bénédictins, nos grands érudits laïques ou ecclésiastiques empêchèrent la prescription de s'établir contre

LOGISTILLE *arrêtant Roland.*

Modérez la tristesse
Qui saisit votre cœur :
Quel Héros, quel vainqueur
Est exempt de foiblesse ?

LE CHŒUR DES OMBRES DES HÉROS

Sortez pour jamais en ce jour
Des liens honteux de l'Amour.

LOGISTILLE

Allez, suivez la Gloire.

ROLAND

Allons, courons aux armes.
Que la Gloire a de charmes !

LE CHŒUR DES FÉES ET LE CHŒUR DES OMBRES DES HÉROS

Roland, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!

Les Fées et les Ombres des Héros témoignent, par des danses, la joye qu'elles ont de la guérison de Roland : la Gloire, suivie de la Renommée et précédée de la Terreur, vient presser Roland d'aller délivrer son pays.

SCÈNE IVe ET DERNIÈRE

La Gloire, la Renommée, la Terreur, Suite de la Gloire, Roland, Logistille, troupe de Fées, troupe d'Ombres de Héros.

LA GLOIRE

Roland, il faut armer votre invincible bras.
La Terreur se prépare à devancer vos pas :
Sauvez votre païs d'une guerre cruelle,
Ne suivez plus l'Amour, c'est un guide infidelle ;
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

Roland reprend ses armes que les Fées et les Héros lui présentent; il témoigne l'impatience qu'il a de partir pour obéir à la Gloire; et la Terreur vole devant luy. Les Fées et les Héros dansent pour témoigner leur joye; et Logistille, le Chœur de la Suite de la Gloire, les Chœurs des Fées et des Héros chantent ensemble.

LOGISTILLE ET LES CHŒURS

La gloire vous appelle,
Ne soupirez plus que pour elle;
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

Roland. Un grand savant italien leur avait ouvert la voie. Baronius, dans le tome XIII de ses *Annales*[1], avait discuté, en vrai critique, les légendes ou les fables auxquelles avait donné lieu le désastre de Roncevaux. Les Bollandistes ne pouvaient que suivre un tel exemple : dans leur tome II, et à l'occasion de « saint Charlemagne », ils flétrissent énergiquement le Faux Turpin. Ce sont ces mêmes savants qui, en 1688, prononcèrent ces paroles mémorables, où il fut enfin rendu justice à nos malheureuses Chansons : « PEUT-ÊTRE (dirent les Bollandistes, au « sujet de saint Guillaume de Gellone[2]) celui qui publierait ces « poëmes mériterait bien de la vieille langue française. » Malgré le *peut-être*, cette phrase était une hardiesse; que dis-je? une témérité, si l'on songe au moment où elle fut prononcée. Notre légende, d'ailleurs, avait dû occuper quelques historiens qui ne pouvaient s'empêcher de la rencontrer sur leur route. Pierre de Marca étudia Roncevaux dans l'histoire[3]. Au sujet de la légende elle-même, les esprits se partageaient. Moreri déclare net et d'un ton roide que nos Romans sont des contes fabuleux[4]. Le bonhomme Mézeray est plus crédule; il l'est trop; car il admet comme un fait historique que Roland fut enterré à Blaye, et il le qualifie très-gravement « d'amiral des côtes de Bretagne et de comte d'Angliers[5] ». Un esprit délié, un type parfait d'érudit

1 Ann. 778, § I et II; et ann. 812, § XIV-XVIII. = Cf., dans l'éd. de Lucques, en 1753, t. XIII, pp. 125, 126, les Critiques de Pagi. (Ann. 778, § III-VI.)

2 « De Francica tamen veteri lingua fortassis non male mereretur qui ejusmodi pœmata proferret in lucem. » (*Acta sanctorum Maii*, VI, p. 811.)

3 *Marca Hispanica*, auctore Petro de Marca, Parisiis, apud Fr. Muguet, 1688, in-folio (lib. III, cap. VI, col. 245-255). Le cinquième paragraphe du chapitre VI a pour titre : *Insidiæ Karolo structæ in faucibus Pyrenæi.* Dans les §§ suivants, Pierre de Marca réfute les fables des Espagnols, dont il rend Rodrigue de Tolède principalement responsable : « *Rodericus Toletanus talium fabularum* EST PATER ET PATRONUS. » Cf. l'*Histoire du Béarn*, publiée à Paris dès 1640.

4 « Les romans et les poëtes attribuent à Roland des aventures surprenantes, et ces contes sont aussi fabuleux que ceux des Espagnols. »

5 « Ce fameux Roland, l'Achille français, si dignement chanté par l'Arioste, l'Homère italien, était amiral des côtes de Bretagne et comte d'Angliers (*sic*). Charles le fit enterrer à Blaye, avec son épée à sa tête et son cor d'ivoire à

sagace et aimable était Huet, évêque d'Avranches, qui, dans sa *Lettre à M. de Segrais sur l'origine des romans*[1], cite vingt de nos Chansons. Nommerai-je Ducange[2], ce courageux Ducange, que nous pouvons fièrement opposer aux meilleurs savants de l'Allemagne ? Quel est le document que Ducange n'a pas eu entre les mains et n'a pas su utiliser pour son merveilleux Glossaire ? Il a lu le *Roncevaux* du XIIIe siècle ; il le cite souvent. C'était le temps où, jaloux de lutter avec les Jésuites, les Bénédictins, conduits par le grand Mabillon, recueillaient et critiquaient les Vies de saints de leur Ordre[3] : le monument de Saint-Faron leur donna lieu de parler de Roland et de la belle Aude. Néanmoins, il faut l'avouer, le critique du XVIIe siècle qui a le plus intelligemment discuté notre Epopée et en particulier la légende de Roland, ce n'est pas un Français, mais un Allemand : Leibnitz a devancé de deux siècles l'érudition de son pays et la nôtre. Dans ses *Annales de l'Empire*[4], il réfute longuement le faux Turpin ; il émet et cherche à justifier cette idée que la fable de Ganelon est sortie de l'histoire de Wenilo, archevêque de Sens ; il traite, en passant, la question difficile des *Rolandssaülen*, et, perçant d'un coup d'œil d'aigle les ténèbres de la science, va jusqu'à soupçonner que nos premières Chansons de geste pourraient bien remonter au IXe siècle. Ce n'est plus là de l'érudition seulement, c'est presque du génie. Leibnitz était un des esprits les plus larges de son temps, tout à fait étranger aux petitesses et aux étroitesses de la Renaissance. Il comprenait que tous les siècles et toutes les littératures méritent d'être étudiées et qu'aucun écrit humain ne saurait être indifférent à l'homme. Mais le XVIIe siècle n'était pas fait pour comprendre une doc-

ses pieds » (*Histoire de France*, t. I, pp. 340, 341.) Il est trop évident que Mezeray ne connaît même pas l'existence de notre vieux poëme.

1 La deuxième édition est de 1678.

2 Ducange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, édition de 1678.

3 *Acta sanctorum Ordinis sancti Benedicti*, IVe siècle, prem. partie. La Description du monument de Saint-Faron est entre les pages 665-667.

4 Godefridi Willelmi Leibnitii *Annales imperii Occidentis Brunsvicences*, ann. 778, I, 75-81. La première édition est de 1707 ; mais nous citons ici celle de Pertz, (Hanovre, 1841).

trine si élevée. Le XVIIIe encore bien moins, et l'antipode de Leibnitz fut Voltaire.

Voltaire! Parmi tous ceux qui ont tenu une plume, entre tous les hommes qui ont écrit ou pensé, je n'en connais pas un, non, pas un seul qui ait été moins apte à parler sainement de l'Épopée et de la poésie primitive. Il n'a même pas eu la notion de ces choses augustes. La façon dont il a parlé de la Bible atteste éloquemment que, dans toute l'histoire du monde, il n'a jamais compris que le XVIIIe siècle. Son grand critérium historique, c'est le plus ou moins de ressemblance que les autres siècles offrent avec le sien. C'est ainsi qu'il a jugé l'Ancien Testament. Mais qui ne comprend pas la Bible ne comprendra jamais *Roland*. Aussi Voltaire se réjouit-il de déclarer que, de toutes les nations, la France est la moins poétique. Erreur monstrueuse [1], et qui nous fait courir je ne sais quel feu d'indignation dans les veines. Quant à nos poëmes du moyen âge, Voltaire n'est même pas de force à en supposer un instant l'existence, et tel est le « Roi » du XVIIIe siècle. Contre une telle influence, que pouvaient les savants? Ils étaient pleins de bonne volonté, mais comptaient si peu de lecteurs. Quelques pages de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong sont consacrées, en 1719, à une bibliographie bien imparfaite de nos vieilles Chansons. Dans un Mémoire de l'Académie des inscriptions, Galland [2] étudie, en 1736, le *Charlemagne* de Girart d'Amiens, dont il ne reconnaît d'ailleurs ni le caractère, ni le sujet, ni le titre. Il en cite des vers, mais les écorche effroyablement. J'aime mieux M. de Lamoignon, racontant, trente ans avant Galland, son voyage à la vallée et à la chapelle de Roncevaux [3]. Le monument de Saint-Faron est de nouveau décrit et critiqué par D. Toussaint Duplessis, en son *Histoire de l'Église de Meaux* [4]. Toutefois, ce ne sont là que des

1 V., dans ses *Œuvres*, son *Essai sur la poésie épique*.

2 « *Discours sur quelques anciens poëtes et sur quelques romans gaulois peu connus* » dans les *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, t. II, 1736, p. 673 et ss.

3 *Relation manuscrite des Pyrénées et de Roncevaux*, 15 décembre 1707.

4 Paris, chez Gandouin, en 1731, in-4°, t. I, pp. 75, 76.

débris de monographies sans largeur et sans lien. Vienne donc un grand ouvrage qui soit tout entier consacré à nos origines littéraires! Voici cette œuvre que nous attendons, voici l'*Histoire littéraire* des Bénédictins[1]. Je plains ceux qui sont aujourd'hui tentés de sourire des naïvetés et des hardiesses de D. Rivet. Oui, l'illustre Bénédictin a quelquefois été trop loin, et je ne saurais admettre avec lui que les Remaniements de notre *Roland* soient du XIe siècle « tout au moins ». Cependant je ne m'indigne pas, et vivent de telles exagérations! Il est beau de pécher par excès de patriotisme. La véritable critique aura son tour et rétablira bientôt toutes choses en leur place. Bref, les auteurs de l'*Histoire littéraire* ont été ceux qui ont le mieux contre-balancé l'influence de Voltaire, et qui ont surtout le mieux préparé la réhabilitation de nos vieux poëmes. Laissons après cela, laissons le traducteur de J. de Ferreras s'écrier, au sujet de Roncevaux: « Ce n'est qu'un tissu de fables et de contes de vieilles[2]. » Laissons le P. Daniel insulter Roland, en ne le croyant renommé « que dans les contes de l'archevêque Turpin[3]. » De telles erreurs sont presque aussitôt réparées que commises. D. Carpentier, dans le même temps, complète le Glossaire de Ducange[4]; l'*Encyclopédie* elle-même[5] est forcée de discuter la signification des « statues de Roland » et enfin, Lacurne de Sainte-Palaye commence héroïquement ses gigantesques travaux. Il fait transcrire nos Chansons de geste[6]; il leur emprunte, pour son *Dictionnaire*, dix mille exemples très-précieux. Au milieu de l'indifférence générale, dom Rivet et lui ne désespèrent pas. C'est ainsi

1 *Histoire littéraire de la France,* VIe vol., 1742 (pp. 12 et ss.), et VIIe vol., 1746 (pp. LXIII-LXXXII de l'*Avertissement*). Dans le tome VII, D. Rivet distingue la *Chanson de Roland* du *Roman de Roncevaux*, et attribue au onzième siècle ce dernier texte qui est en réalité un remaniement du treizième.

2 D'Hermilly, *Histoire générale de l'Espagne*, traduite de l'espagnol de Jean de Ferreras, 1751 et ss.

3 *Histoire de France*, 1756, II, 40.

4 Le Supplément de D. Carpentier parut en 1756.

5 Au mot *Roland.* = Cf. *le Second Voyage de deux religieux bénédictins*, qui, p. 250, parlent de la statue de Roland à Stadtberg.

6 V. les copies de Sainte-Palaye, à la Bibliothèque de l'Arsenal.

qu'il faut être. Un travailleur consciencieux tel que Sainte-Palaye peut détruire l'œuvre de l'écrivain le plus *influent* de son temps, d'un Voltaire. Il ne lui faut qu'une chose pour en arriver là : être dans le vrai.

Cependant, au nez de Voltaire lui-même, les exemplaires de la Bibliothèque bleue circulaient dans toute la France. *Galien le restauré* et *la Conqueste du grand Charlemagne* avaient plus de popularité que l'*Essai sur la poésie épique*. Nos Romans, défigurés, méconnaissables, avaient encore des milliers ou plutôt des millions de lecteurs [1]. Mais les classes lettrées et riches les avaient décidément oubliés. Tout ce qui portait de la poudre et des mouches ignorait Roland et nos épopées nationales. En serait-il toujours ainsi? Cette ignorance était-elle invincible? — Non, répondirent MM. de Tressan et de Paulmy d'Argenson.

M. de Paulmy d'Argenson eut un jour une idée : sous les yeux avides des lecteurs de son temps, il entreprit de faire successivement passer les Romans de tous les siècles et de tous les pays. Belle entreprise, mais à laquelle il était médiocrement préparé. Si l'on commençait une telle œuvre en l'an de grâce 1871, on s'attacherait sûrement à offrir au public les textes originaux et sévèrement contrôlés de chacune de ces fictions, que l'on comparerait entre elles et dont on montrerait les sources. Telle est la méthode critique de notre temps; mais ce n'était pas celle du XVIIIe siècle. Au lieu de présenter leurs romans sous leurs véritables habits, MM. de Paulmy et de Tressan leur donnèrent à tous, uniformément, les habits de leur siècle, la jaquette dorée, la poudre et les mouches. On travestit ainsi un grand nombre de Chansons de

[1] V. les éditions de *Galien restauré*, chez Nicolas Oudot, à Troyes, en 1660; chez Jean Oudot, à Troyes, 1679; chez Gabriel Bridan, en 1683; — de *Fierabras*, chez Vve Louis Costé, à Rouen, en 1640, etc.; — de *Morgant le Géant*, chez Rigaud, à Lyon, en 1613; chez Nicolas Oudot, à Troyes, en 1625, etc. Ces publications populaires se sont poursuivies pendant tout le XVIIIe siècle et ont abouti aux éditions de *Galien restauré* et des *Conquestes du grand Charlemagne* qui ont été publiées, au commencement de ce siècle, chez Deckherr, à Montbéliard, etc., etc. Les réimpressions de la Bibliothèque bleue ONT ÉTÉ INCESSANTES ET SANS AUCUNE SOLUTION DE CONTINUITÉ.



geste. Mais *Roland*, le pauvre *Roland!* On eut la pensée déplorable de composer une « Histoire » de notre héros, en amalgamant nos vieux romans avec les poëmes italiens[1]. Cette cuisine fut abominable. Mais ce n'est rien en comparaison de la « Chanson de Roland RESTITUÉE par M. de Tressan ». *Restituée* est adorable. « Oui, s'écrie M. de Tressan, je vais vous la reconstituer « TELLE QU'ELLE DEVAIT SE CHANTER à la tête de nos armées. » Et il se met bravement à la besogne, en prose et en vers. Il se grise tellement à ce travail, qu'il en arrive bientôt à croire lui-même à sa propre imagination. Il déclare d'un air fort sérieux que les soldats français ne disaient sans doute que les sept premiers couplets. — Et de quelle chanson parle-t-il donc ainsi ? — De la chanson qu'il vient de composer, lui, Tressan !!! [2] Heu-

[1] *Bibliothèque des Romans*, novembre-décembre 1777. L'Histoire de Roland a été empruntée tantôt aux sources françaises, tantôt aux sources italiennes. (Ces sources sont : *Girars de Viane*, les *Quatre fils Aimon*, *Galien restauré*, *Fierabras*, le *Morgante* de Pulci, l'*Orlando innamorato* de Boiardo et sa Suite par Agostini, l'*Orlando furioso* par l'Arioste et la Continuation de ce poëme par Grotta, la *Mort de Roger* par Pescatore de Ravenne, etc.)

[2] Bien que nous l'ayons déjà citée dans nos *Épopées françaises* (I, p. 584), nous croyons rigoureusement nécessaire de citer ici la « Restitution » de M. de Tressan avec le petit Prologue dont il l'accompagne. « Nous ne disserterons pas, dit-il, sur la fameuse Chanson de Roland. Il est certain que, pendant tout le temps qu'ont régné les descendants de Charlemagne et pendant environ trois siècles sous la troisième race de nos rois, les troupes françaises répétoient cette chanson. *Sans nous amuser à déterrer dans la poussière des bibliothèques quelques fragments imparfaits et barbares de cette chanson, sans recourir à la supposition d'un manuscrit dans lequel cette chanson se trouveroit transcrite dans son langage originel*, IMAGINONS plutôt quels pouvoient en être le sens et l'esprit. Il est probable qu'elle ne contenoit point une relation de tous les hauts faits de Roland. Il est plus naturel de croire qu'on présentoit aux soldats le caractère de Roland comme un modèle à imiter et qu'on leur montroit le paladin, comme un chevalier brave, intrépide, ardent et zélé pour le service de son roi et de sa patrie ; qu'on leur ajoutoit qu'il étoit humain après la victoire, ami sincère de ses camarades, doux avec les bourgeois et les paysans ; qu'il n'étoit pas querelleur, évitoit l'excès du vin et n'étoit point esclave des femmes. ENFIN VOICI CE QUE NOUS CROYONS QUE CHANTOIENT NOS SOLDATS IL Y A SEPT OU HUIT CENTS ANS, EN ALLANT AU COMBAT. »

CHANSON DE ROLAND

Soldats françois, chantons Roland ;
De son pays il fut la gloire.

reux homme, heureux mélange de Marseillais, de Gascon et de talon rouge. Néanmoins, et quoique je l'aie citée ailleurs, il faut citer encore, citer toujours cette restitution de *Roland*. Je l'ai dit, d'ailleurs, dans le titre de ce chapitre : « C'est le dernier outrage. » Mais il est rude.

XVI. — LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE
RÉHABILITATION DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE ET DE LA CHANSON DE ROLAND

Il est une gloire qu'on ne pourra jamais enlever à notre siècle : c'est d'avoir littérairement compris toutes les autres époques, c'est de leur avoir rendu pleine et absolue justice. La Renaissance avait lancé dans le monde moderne cette doctrine à laquelle trop d'esprits demeurent encore attachés : « Dans l'histoire du

Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

Premier couplet.

Roland, étant petit garçon,
Faisoit souvent pleurer sa mère.
Il étoit vif et polisson :
« Tant mieux, disoit monsieur son père.
« A la force il joint la valeur.
« Mauvaise tête avec bon cœur,
« C'est pour réussir à la guerre. » [*Refrain.*]

Au paysan comme au bourgeois
Ne faisant jamais violence,
De la guerre exigeant les droits
Avec douceur et bienséance,
De son hôte amicalement
Il partageoit la fricassée,
S'il ne faisoit pas l'insolent
Ni sa fille la mijaurée. [*Refrain.*]

Roland, à table, étoit charmant,
Buvoit du vin avec délice ;
Mais il en usoit sobrement
Les jours de garde et d'exercice, etc. etc.

[*Bibliothèque des Romans*, déc. 1777, pp. 210-215.]

monde, on ne peut signaler que deux ou trois siècles véritablement littéraires. Il faut n'étudier que ceux-là, et passer rapidement devant les autres. » Le XIXe siècle a parlé tout autrement: « Tous les siècles, par cela qu'ils sont *humains*, sont dignes de fixer l'attention de nos esprits. Il est utile, il est bon de savoir quels ont été, pour tels ou tels hommes, à telle ou telle époque, l'idéal, le type, la notion de la Beauté. » Et nous ajouterons que cette connaissance est particulièrement noble et nécessaire quand il s'agit de l'histoire littéraire de notre pays. Combien de gens savent le siècle de Périclès, et ignorent honteusement celui de saint Bernard ou de saint Louis!

Donc, notre siècle a réhabilité les études trop dédaignées sur la littérature et l'art du moyen âge. Il a remis le moyen âge lui-même dans une meilleure lumière. Elle a beaucoup de défauts, notre pauvre époque; mais, sans être injuste, on ne saurait lui refuser une grande largeur dans les idées, une noble générosité dans le cœur!

Cet excellent mouvement en faveur de nos siècles chrétiens n'est pas dû, comme on pourrait le croire, aux efforts des érudits français ou même allemands. Non; c'est aux poëtes qu'on le doit. Déjà sans doute le grand Schlegel avait protesté, de l'autre côté du Rhin, contre la petitesse de certains écrivains qui voulaient réduire à quelques pieds carrés le champ de l'histoire littéraire. Mais pour qu'une idée circule rapidement dans le monde, il faut qu'un Français s'en empare. C'est nous qui frappons, en fait d'idées, la monnaie universelle. Je veux bien que le romantisme germain ait précédé le nôtre; mais sans Chateaubriand, sans Victor Hugo, je suis persuadé que la réaction en faveur du moyen âge eût misérablement avorté. Quelques pages du *Génie du Christianisme* et de *Notre-Dame de Paris*, où les savants trouvent aujourd'hui tant d'inexactitudes et de notes fausses, ont plus fait pour cette réhabilitation nécessaire que toutes les œuvres de Gœthe et de Schlegel, et surtout que toutes les dissertations des académiciens du monde entier. O belle puissance du poëte, ô privilége magnifique de la poésie! Voilà de quoi entraîner tout un siècle. Certain soir,

le poëte est frappé du bel effet que produisent les ruines gothiques au clair de lune : il le dit en beaux vers. Les gens du monde s'émeuvent et vont voir ces ruines si bien éclairées. Parmi eux se glisse un érudit qui les étudie de plus près, les analyse, les critique, les reconstruit et bâtit un beau système archéologique. Mais sans le poëte, le savant n'eût rien fait.

C'est ainsi que les choses se passèrent parmi nous, et la réaction contre la Renaissance fit bientôt les plus rapides, les plus admirables progrès. On commença par l'architecture et les monuments figurés que les travaux des Alexandre Lenoir et des Millin remirent aisément en honneur. Mais, comme tout se tient dans l'histoire d'un siècle, il fallut arriver un jour, et l'on arriva en effet devant nos Chansons de geste, devant notre Épopée nationale sur laquelle on dut se prononcer. Néanmoins, ce ne fut pas l'affaire d'un jour, et nous voudrions montrer bien nettement à nos lecteurs le chemin que l'on parcourut avant d'en venir là. La pensée, d'ailleurs, est comme la parole : elle n'est jamais nette avant d'avoir été longtemps et péniblement balbutiée. Eh bien ! ce que nous voudrions écrire en quelques lignes, c'est l'histoire de nos balbutiements sur la poésie du Moyen âge.

Une première époque, que j'appellerais volontiers « période de préparation ou d'intuition », s'étend depuis les premières années de notre siècle jusqu'à 1832. C'est alors que l'on se prit d'amour pour le « Gothique ». Il faut tout dire, les commencements de cette passion furent ridicules, et l'on aboutit, en littérature comme en art, à ce qu'on a si bien nommé le genre « troubadour-Empire ». Roland fut en grand honneur dès la République, et l'on a trop oublié que le fameux refrain « Mourons pour la patrie » appartient à un chant de Rouget de Lisle, intitulé : *Roland à Roncevaux* [1]. C'était d'ailleurs l'époque où les

[1] Ce Chant est aujourd'hui très-peu connu, assez rare, et nous le publions d'autant plus volontiers qu'il exprime exactement la façon dont la fin du XVIII[e] siècle et la Révolution ont compris notre héros :

Où courent ces peuples épars ?
Quel bruit a fait trembler la terre

romances étaient un véritable fléau, et l'on y célébrait particulièrement « Roland, l'honneur de la chevalerie ». M. de Baour-Lormian, écrivant un épithalame officiel pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, ne manquait pas de s'écrier : « Ah! du Chant de Roland le cirque a retenti [1]. » Le « chant de Roland » : que pouvait bien vouloir dire M. de Lormian-Baour? Était-ce la « jolie chanson » qu'avait suppléée M. de Tressan, et à laquelle renvoie le *Dictionnaire universel* de Prudhomme en 1812 [2]? A coup sûr, M. de Roquefort Flaméricourt ne nous éclairera guère sur cette difficulté, lui qui se borne à nous apprendre, dans son *État de la poésie française aux* XII[e] *et* XIII[e] *siècles* [3], que « l'on chantait encore la chanson

Et retentit de toutes parts?
Amis, c'est le cri du dieu Mars,
Le cri précurseur de la guerre,
De la gloire et de ses hasards.
Mourons pour la patrie:
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

Voyez-vous ces drapeaux flottants
Couvrir les plaines, les montagnes?
Plus nombreux que les fleurs des champs,
Voyez-vous ces fiers mécréants
Se répandre dans nos campagnes
Pareils à des loups dévorants?
Mourons pour la patrie:
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

Combien sont-ils? Combien sont-ils?
Quel homme ennemi de sa gloire
Peut demander : « Combien sont-ils? »
Eh! demande où sont les périls :
C'est là qu'est aussi la victoire.
Lâches soldats! combien sont-ils?
Mourons pour la patrie:
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

Je suis vainqueur, je suis vainqueur!
En voyant ma large blessure,
Amis, pourquoi cette douleur?
Le sang qui coule au champ d'honneur,
Du vrai guerrier c'est la parure,
C'est le garant de sa valeur.
Je meurs pour la patrie:
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

1 *Les Fêtes de l'hymen*, dans le *Moniteur* du 18 juin 1810.
2 « A défaut de l'ancienne qui s'est perdue par l'injure du temps. »
3 Paris, 1815, in-8°.

de Roland sous la troisième race ». Rien, rien également dans l'*Essai sur la poésie et les poëtes français aux* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles,* de Benoiston de Châteauneuf [1]. Malgré les horreurs de la guerre qui ravageait leur pays, quelques savants allemands étaient un peu plus avancés: H. von der Hagen et Büsching écrivaient dans un coin des notices sur le *Ruolandes Liet* et le Stricker [2]. Vers la même époque, Dutens faisait paraître à Londres ses *Tables généalogiques des héros de Romans* [3]. Mais, qui le croirait? ce fut un poëte médiocre écrivant en prose, qui travailla le plus (nous ne dirons pas le mieux) sur un sujet aussi abandonné. On ne peut guère nommer sans rire M. de Marchangy et la *Gaule poétique* [4]; on ne peut guère les lire sans bâiller. Néanmoins les notes de cette œuvre boursouflée attestent que l'auteur s'est donné quelque souci pour être exact. C'est fort peu de chose en vérité; mais cela fit avancer la science de quelques millimètres au moins. Et n'est-ce rien? D'ailleurs la *Gaule poétique* fut lue et goûtée dans le plus beau monde, et elle inspira à quelques bons esprits le goût des études sur le moyen âge. Quant au *Chant funèbre en l'honneur de Roland,* c'est, à dire le vrai, un effroyable pathos. « Roland expire (dit ou plutôt déclame M. de Marchangy). Les monts ont tremblé; l'air a frémi; les bêtes féroces regagnent leurs tanières; le géant se cache entre les pins de la colline, et la sentinelle des châteaux lointains s'inquiète à ce chant surnaturel qui se fait entendre jusqu'à l'armée française. » J'en ai cité davantage ailleurs [5]; mais on voit quels beaux sujets de pendule renferme

1 En 1815 également.

2 Fréd.-Henr. von der Hagen et Jean-Gust. Büsching, *Litterarischer Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie.* Berlin, 1812, in-8°, pp. 164-170.

3 « *Tables généalogiques des héros de romans, avec un Catalogue des principaux ouvrages de ce genre*, par Dutens, Londres, chez Edwards, Pall-Mall, vers 1810. » (?) — Ouvrage difficile à rencontrer en France.

4 *La Gaule poétique ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la Poésie, l'Éloquence et les Beaux-Arts.* Paris, 1815 et années suivantes. = Ce qui concerne nos Romans se lit au t. II, pp. 177, 180, 415, 418, etc.

5 CHANT FUNÈBRE EN L'HONNEUR DE ROLAND. « Sous les pas de Roland, nos héros goûtaient le plaisir des batailles dans les champs de l'Ibérie et de la

l'œuvre de M. de Marchangy. Tous les partis, du reste, s'accordaient alors à s'occuper de Charlemagne, et la *Caroléide* du vicomte d'Arlincourt faisait écho au *Charlemagne* [1] de Lucien Bonaparte. L'Allemagne, cependant, continuait son petit train d'érudition, et Wilken publiait à Heidelberg des fragments du

Navarre. Les tours de Pampelune et de Saragosse devant eux s'étaient abaissées et, sur leurs débris fumants, le vainqueur d'Agramant et de Ferragus le premier était apparu. Les lueurs de sa redoutable épée frappent d'un vertige imprévu le perfide Abutar, et, sur les bords de l'Èbre, l'altier Sarrasin voit l'arbre de son orgueil abattu.

« ... Les sommets des hautes Pyrénées répandaient une nuit éternelle sur cet étroit sentier que resserrent les escarpements des rochers sourcilleux, et que dominent des masses pendantes et des forêts redoutées. A travers ces horreurs et ces ombres sinistres, Roland passe avec sécurité. Tout à coup, un bruit sourd fait retentir la triple chaîne des échos sonores. Le preux, sans s'effrayer, lève les yeux et voit la cime des monts hérissée de Sarrazins nombreux.

« Forts de leur nombre et, plus encore, de leurs postes inexpugnables, les lâches crient au héros qu'il faut mourir. La grêle qui, dans l'ardente canicule, écrase des moissons entières, est moins bruyante et moins obscure que la nuée de leurs flèches sifflantes. Leurs carquois s'épuisent, mais ils arrachent les mélèzes, les sapins et les cyprès; ils font rouler des rochers énormes qui, dans leur chute, détournent le cours des torrents, entraînent les neiges amoncelées. L'onde égarée écume et mugit, l'avalanche tonne et foudroie, des gouffres nouveaux ouvrent leurs flancs ténébreux, d'où s'exhalent des feux souterrains. A cette image de destruction, à ce désordre des éléments confondus, on dirait qu'il faut que l'univers périsse pour que Roland périsse.

« Ses compagnons ont disparu. Mais sanglant, mutilé, il se montre encore debout, et c'est lui qui menace. Il plane sur le chaos, il lutte avec la nature, il triomphe de la mort qui l'assiége sous mille aspects divers. O prodige d'un grand cœur! audace d'un paladin immortel!... Pour la première fois, le désespoir hérisse sa chevelure et inonde ses membres nerveux d'une sueur écumante. Tantôt il saisit son épée et frappe en insensé les rochers qu'il fend, les arbres qu'il pulvérise...

« Roland expirait. Les veines de son col robuste avaient éclaté, ses poumons déchirés vomissaient à longs flots son sang qui bouillonnait. Il expirait, et nos bataillons, entourant les bords de l'abîme, gémissent pendant trois jours sur le plus magnanime et le plus courageux des guerriers. » C'est à dessein que nous reproduisons ici cette citation déjà faite dans nos *Épopées françaises* (I, p. 609). Ce morceau a véritablement trop d'importance, et nous montre trop bien comment la France de 1815 à 1820 comprenait notre légende.

[1] Le *Charlemagne ou l'Église délivrée,* par Lucien Bonaparte, est de 1815; la *Caroléide*, du vicomte d'Arlincourt, ne parut que trois ans après.

Ruolandes Liet[1]. Mais la France, pour lutter de science avec l'Allemagne, n'avait qu'à suivre sa propre tradition, sa tradition bénédictine. Notre Académie des Inscriptions avait eu l'honneur de le comprendre, et n'avait pas désespéré de mener à bonne fin l'*Histoire littéraire de la France*. Le quatorzième volume[2], œuvre de MM. de Pastoret, Brial, Ginguené et Daunou, contenait une Notice sur Geoffroy, prieur de l'abbaye du Vigeois, mort en 1184. C'était, comme on le voit, toucher de près aux origines de la Chanson de Roland, puisqu'à cette occasion tout le problème de la Chronique de Turpin se dressait devant les continuateurs de dom Rivet. Ils n'étaient pas encore de taille à l'aborder. Au milieu de cette nuit épaisse, quelques lueurs commençaient à briller. Déjà, à la fin du siècle précédent, dans ses *Canterbury's tales of Chaucer*[3], Tyrwhitt avait signalé la présence à Oxford du manuscrit français que nous allons publier et traduire. Le bon Anglais ne se doutait pas de la gravité de cette note qu'il écrivait en passant : le pauvre vieux manuscrit oublié, dont il révélait l'existence, ne lui apparaissait pas, comme à nous, lumineux et beau. Un autre Anglais, J. P. Conybeare, en reconnut du moins la profonde antiquité, et le salua « comme le plus ancien spécimen qui existât *en ce genre* dans les Collections de manuscrits. » Or, ces lignes précieuses étaient imprimées dans un *Magazine* anglais : c'est assez dire qu'elles eurent des milliers de lecteurs[4]. La même année, dans le tome x des *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, M. Louis de Musset analysait un des remaniements de notre vieille Chanson, et publiait quelques fragments du texte de Versailles[5]. Il allait jusqu'à annoncer la

1 En 1817.

2 Il parut également en 1817.

3 1772-1778.

4 *The gentleman's Magazine*, août 1817, p. 103, col. 2. On y annonçait la publication (qui n'a pas eu lieu) d'un ouvrage ayant pour titre : *Illustrations of the early history of english and french poetry*. (F. Michel, 1re édition du *Roland*, Introduction, p. v.)

5 *Légende du bienheureux Roland, prince français*, par M. Louis de Musset. (*Mémoires et Dissertations sur les Antiquités nationales et étran-*

PROCHAINE (!!) publication du *Roncevals,* par M. Guyot des Herbiers.

Cinq ans plus tard, un savant modeste[1] prenait la place de M. Guyot des Herbiers et ne reculait pas devant une entreprise qui, à cette époque, paraissait plus qu'à moitié héroïque. S'il fut encouragé et aidé, ce ne fut certes point par les continuateurs de l'*Histoire littéraire*. Quelques pages du tome XVI[2] se rapportaient bien à nos Chansons de geste[3]; mais elles étaient de M. Daunou, qui ne comprit jamais l'importance, même historique, de nos vieux poëmes. Bref, la science n'était pas faite, et, chose plus triste, la science ne se faisait pas. Même il y eut alors en France quelques années de sommeil, et ce sommeil parut fatal aux destinées de notre antique Épopée. Par bonheur, les savants étrangers « montèrent la faction du soldat endormi », et empêchèrent que l'on n'oubliât tout à fait nos Chansons, dont tout au moins l'existence était connue. A Copenhague, paraissait une nouvelle édition de la *Kronike om Keiser Karl Magnus*[4], qui est, comme on le sait, un abrégé populaire de la *Karlamagnus's Saga*, et, par conséquent, un écho exact, quoique affaibli, de notre plus ancienne chanson. En Italie, Melzi publiait la première édition de sa *Bibliografia dei romanzi e poemi cavallereschi d'Italia*[5], où l'on trouvait l'indication de tant de poëmes servilement empruntés à la France. Vers le même temps[6], paraissait, à Milan, l'ouvrage du docteur Ferrario : *Storia ed analisi degli antichi romanzi di cavalleria*[7]. Ce n'était pas un

gères, publiés par la Société royale des Antiquaires de France, t. I, 1817, pp. 145-171. (L'analyse du Roman de Roncevaux occupe les pp. 151-160. Cf. les *Mémoires*, t. X, pp. 412-414, etc.)

1 M. Bourdillon, qui se mit au travail en 1822.

2 Il parut en 1824, et renferme le fameux *Discours sur l'état des lettres en France au XIIIe siècle.*

3 Pages 208 et ss.

4 *Dansk og norsk national vörk*, 1827.

5 Cette première édition est de 1829.

6 1828-1829.

7 *Con Dissertazioni sull'origine, sugl' instituti, sulle cerimonie de' cavalieri...*, quatre vol. in-4°.

chef-d'œuvre, sans doute; mais, n'était-ce pas alors une action rare et méritoire que d'appeler l'attention publique sur la Chevalerie, ses lois et ses rites, à l'occasion de ces pauvres romans italiens dont on ne connaissait pas encore les originaux, les modèles français? Donc, le livre de Ferrario eut un grand retentissement, et nous sommes joyeux de le constater. Un érudit français en saisit toute l'importance et lui consacra, dans le *Journal des Savants*, un de ces articles plus influents que bien des volumes [1]. Or, cet érudit courageux était celui-là même qui avait ressuscité ou plutôt créé, non-seulement en France, mais en Europe, la science de la littérature provençale; c'était le grand Raynouard, que l'imperfection de sa science ne nous empêchera jamais d'admirer comme un des pères de l'érudition française et même allemande. Cependant l'Allemagne nous donnait l'exemple en publiant quelques fragments d'une chanson française consacrée à la jeunesse de Roland : Imm. Bekker insérait, à la suite de son *Fierabras* [2], des extraits de notre *Aspremont*. Le peuple d'outre-Rhin n'avait pas d'ailleurs oublié notre grand héros national, et les *Contes de Musæus* [3] ne faisaient que consacrer cette popularité de vieille date dans la légende intitulée : *Les Écuyers de Roland*. Malgré tout, c'étaient encore les imitations allemandes de notre *Roland* qui exerçaient le plus vivement la patience et la pénétration des érudits germaniques. H. Hoffmann étudiait encore, en 1830, le *Ruolandes Liet* et le Stricker [4]. De notre vieux poëme, rien. C'est à ce moment que la France enfin s'éveilla [5]. Deux esprits prime-sautiers, hardis, et qui devaient un jour devenir plus

1 Raynouard, *Journal des savants*, de novembre 1830.

2 *Der Roman von Fierabras provenzalisch* herausgegeben von Imm. Bekker. Berlin, 1829, in-4°.

3 *Contes de Musæus*, édition française de Moutardier, en 1826.

4 *Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Litteratur*. Breslau, 1830, tome I, pp. 211-212.

5 Bien qu'il n'y ait aucune vue sur notre *Roland* dans le *Cours de littérature française* de M. Villemain (*Littérature du moyen âge*, 1re édition, Paris, 1830, 2 vol. in-8°), on ne saurait oublier que l'on doit à ce livre très-imparfait un goût plus vif pour notre ancienne poésie.

que téméraires, MM. Michelet et Quinet, étaient bien faits pour entraîner l'opinion vers la littérature abandonnée du Moyen âge. Tous deux aimaient ardemment la France, et le Moyen âge ne leur semblait pas encore haïssable. L'un écrivit sa *Lettre sur les Épopées du Moyen âge* [1], dans cette *Revue des Deux Mondes* qui a si vaillamment secondé à cette époque la lutte en faveur de nos antiquités littéraires; l'autre, plus officiel, publia son *Rapport au Ministre de l'instruction publique sur les Épopées françaises du* XIIe *siècle, restées jusqu'à ce jour en manuscrit dans les Bibliothèques du Roi et de l'Arsenal* [2]. Cependant M. Bourdillon travaillait toujours à son édition du *Roncevaux*, et c'est ce que constate, en 1831, M. Paulin Paris, dans sa *Lettre à M. de Monmerqué sur les romans des douze pairs de France* [3]. Mais, comme on le voit, tant de travaux n'avancent point la grande question. Ce ne sont là que des préludes ou, pour mieux dire, des balbutiements. Personne encore n'a eu l'audace de regarder notre Épopée en face. C'est un Français qui eut cette hardiesse en 1832. Il était d'une École où l'on n'a jamais appris à estimer la littérature du Moyen âge: son initiative n'en fut que plus méritoire. Nous ne pouvons jamais ouvrir, sans quelque émotion, cette brochure de M. Monin, « élève de l'École normale », qui porte la date de 1832 et est modestement intitulée: *Dissertation sur le Roman de Roncevaux* [4]. L'auteur, je le sais, ne connaît pas le texte d'Oxford et donne au texte de Paris, à ce remaniement, une importance qu'il ne peut avoir, qu'il n'a point. Mais enfin il l'analyse; mais il lui trouve une date à peu près exacte. Il va plus loin, il s'élève jusqu'à la notion des légendes rolandiennes qui circulaient oralement aux IXe et Xe siècles; il admet l'exis-

[1] *Revue des Deux Mondes*, juillet 1831.

[2] Ce Rapport fut publié dans le tome XXVII de la *Revue de Paris*, 1831, pp. 129-142. Il donna lieu, dans le journal *le Temps*, à une polémique entre MM. P. Paris et Edg. Quinet.

[3] 20 décembre 1831. Mais, en réalité, cette lettre ne parut qu'en 1832, en tête de la *Berte aux grands pieds*, de M. P. Paris.

[4] « Imprimée par autorisation du Roi à l'Imprimerie royale, Paris, 1832. » C'est une plaquette in-octavo de (4)-116 pages.

tence de cantilènes nationales dont notre Roland aurait été le héros. Le faux Turpin ne l'arrête pas, et il lui dit nettement son fait. Le roman original, à ses yeux, est antérieur à la chronique, et non pas la chronique au roman. Bien qu'il ne connaisse pas la rédaction primitive de notre Chanson, M. Monin avoue volontiers que ce texte précieux n'est pas celui dont il fait l'objet de son travail. Et, devançant de plusieurs années les érudits de son temps, il ajoute que les peintures exactes de la vie féodale se trouvent dans ces œuvres trop dédaignées de la littérature de nos pères. C'est par là que finit la *Dissertation sur le Roman de Roncevaux*. L'auteur est bien loin de tout savoir, mais il a tout entrevu; et c'est ce qui donne tant d'importance à cette humble brochure, à ces 116 pages. C'est ce qui nous amène aussi à la regarder comme l'œuvre capitale et caractéristique de cette première période que nous avons appelée « époque DE PRÉPARATION OU D'INTUITION ». Mais cette histoire externe de notre Chanson au XIXe siècle ne fait guère que commencer, et voici que nous entrons dans une seconde époque qui sera moins longue et plus décisive...

XVII. — SUITE DU PRÉCÉDENT

L'œuvre capitale de cette seconde période est l'édition de la *Chanson de Roland*, que M. F. Michel donna en 1837. Mais nous ne sommes encore qu'en 1832 et, avant cette publication d'une importance si considérable, il s'écoulera cinq années pleines de faits, pleines d'œuvres. Les quelques pages de l'élève de l'École normale avaient eu de l'écho, et l'on en parla longtemps dans le petit cénacle des érudits qui s'étaient voués à l'étude du Moyen âge. M. F. Michel consacra à la Dissertation de M. Monin un Examen critique [1], où il signalait, avec quelque

[1] *Examen critique de la Dissertation de M. H. Monin sur le Roman de Roncevaux*, par Fr. Michel, Paris, Silvestre, 1832. — Avait paru d'abord dans le *Cabinet de lecture*.

hésitation, l'existence du manuscrit d'Oxford. M. Saint-Marc-Girardin en fit le sujet de quatre articles dans le *Journal des Débats*, qui avait alors une si grande autorité littéraire. Le maître lui-même parla, et le maître alors c'était Raynouard. Dans le *Journal des Savants* de juillet 1832 [1], il étudia l'élément historique de la légende de Roland, et traita la grande question des Cantilènes. Le jeune auteur de la Dissertation, ému de tant de critiques qui étaient en même temps des hommages, s'exécuta de bonne grâce et publia immédiatement quatre pages de *Corrections et additions*. Comme on le voit, la vie reprenait possession de nos romans oubliés. Un professeur aimé, vif, spirituel, éloquent, vint plaider leur cause en bons termes devant un auditoire d'élite : Fauriel entreprit de débrouiller les origines de notre Épopée. Par malheur, la science n'était pas encore assez avancée pour qu'on pût faire un bon travail d'ensemble. Fauriel fut ingénieux : il entrevit, il devina souvent la vérité; mais il ne put la voir, la révéler tout entière. Les quelques lignes qu'il donna à *Roland* dans la deuxième de ses leçons [2], sont de tout point insuffisantes. Mais enfin l'attention publique était en éveil : autour de la légende de Roland, il se faisait un bruit qui ressemblait presque à une popularité nouvelle : on admettait que la France avait possédé jadis des poëmes nombreux, auxquels tout le monde ne refusait plus le nom d'Épopées. Fauriel n'avait point parlé en vain : A. W. Schlegel discuta les idées du brillant professeur dans une série d'articles auxquels un journal politique fit le meilleur accueil [3]; car la presse quotidienne prenait de plus en plus une part active à cette lutte. Mais le meilleur travail sur la matière était l'œuvre d'un Allemand, à qui nous devons d'ailleurs tant d'excellents livres sur la littérature du Moyen âge. Dès l'année 1833,

1 N° de Juillet 1832.

2 *De l'Origine de l'Épopée chevaleresque au Moyen âge*, dans la *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 septembre 1832.

3 *Étude sur le travail de Fauriel, intitulé : Origine de l'Épopée chevaleresque*, par A. W. Schlegel. *Journal des Débats*, des 22 octobre, 14 novembre, 31 décembre 1833, et 21 janvier 1834.

F. Wolf [1] parla de la *Chanson de Roland,* comme beaucoup de Français ne savent pas en parler en 1870. Il s'agissait toujours de nos Remaniements. Mais déjà, ô bonheur! on était sur la trace du texte original, et ce sera le grand honneur de M. F. Michel d'avoir vaillamment suivi cette piste. Vingt travaux, d'ailleurs, le tenaient en haleine. Un débat intéressant s'élevait, en France, sur la versification de nos vieux poëmes, et Raynouard [2] cherchait à réfuter les idées de l'abbé de la Rue sur la rhythmique de la *Chanson de Roland.* Cette fois, c'était bien notre version primitive qui était en jeu, et, en effet, l'abbé de la Rue en avait publié presque involontairement quelques couplets. Même il avait prononcé le nom de « Turold » et déclaré que la famille de ce poëte était normande [3]. Le poëte lui-même figure, disait-il, sur la tapisserie de Bayeux. Deux ans après, paraissait le tome XVIII de l'*Histoire littéraire* [4], où M. Amaury Duval consacrait à « Turold, auteur du *Roman de Roncevaux* », un très-médiocre article, mais où du moins il avait le mérite d'appeler « épopée » notre Chanson. Épopée! c'était presque un blasphème, et les classiques, les purs, durent se voiler la face. M. F. Michel, qui a eu le tort de ne pas suivre assez exactement le mouvement de la science en Allemagne, ne pouvait cependant ignorer que le célèbre Gervinus parlait longuement du *Ruolandes Liet* dans son *Histoire de la poésie nationale en Allemagne* [5]. A coup sûr, il ne demeurait pas étranger à la fameuse polémique sur ce fameux chant d'Altabiscar qui est l'œuvre d'un faussaire très-spirituel, mais enfin d'un faussaire [6]. Tout encourageait M. F. Michel. Le goût du

[1] *Über die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer Nationalheldengedichte.* Wien, 1833, in-8°.

[2] *Journal des Savants*, n° de juillet 1833.

[3] L'abbé de la Rue, *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères anglo-normands*, 1834.

[4] En 1835.

[5] *Geschichte der poetischen Nationallitteratur der Deutschen.* Leipzig, 1835, in-8, t. I, pp. 146-152.

[6] V. sur le « Chant des Escualdunacs », le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, t. XIII, p. 25, et surtout le *Journal de l'Institut historique*,

public s'attachait décidément à ces études. Le libraire Silvestre réimprimait ou plutôt reproduisait presque servilement l'édition gothique de la Chronique de Turpin, translatée en français [1]. Dans ses *Invasions des Sarrazins en France* [2], M. Reynaud émettait, au sujet de Roncevaux, cette très-ingénieuse hypothèse « que les Sarrazins avaient fort bien pu prendre part au combat où périt Roland ». Avec une verdeur et un entrain juvéniles, M. Paulin Paris commençait la publication de ses *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi* [3], œuvre où il est aisé de constater aujourd'hui plus d'une erreur de détail, mais qui était bien faite pour éveiller la curiosité et donner quelques dévots de plus au culte trop longtemps délaissé de notre poésie du Moyen âge. La Belgique elle-même ne se mettait point en retard. M. de Reiffenberg nous offrait bravement son édition du Philippe Mouskes [4], livre énorme, mal fait, indigeste, touffu, obscur, et où les pièces justificatives ont plus de valeur que l'œuvre principale. Mais malgré tout, que de richesses! On y trouve une nouvelle édition de la Chronique de Turpin et des extraits de la Chronique de Tournai; on y peut lire enfin les rubriques des *Conquestes de Charlemagne*, par David Aubert, et cette compilation importante du xve siècle n'était pas encore connue dans le monde savant. Puis, dans son *Introduction* du tome II, M. de Reiffenberg étudie longuement la légende de Roland, de Ganelon, d'Olivier et de tous nos héros épiques. Ah! si ce grand travailleur avait eu plus de sens critique et une

1835, Paris, t. I, pp. 176-179. L'auteur de ce dernier article était M. E. de Montglave. Il avait vu une copie du chant d'Altabiscar chez l'ex-ministre Garat, *qui la tenait* du grenadier Latour-d'Auvergne, QUI LA TENAIT LUI-MÊME du Prieur d'un des couvents de Saint-Sébastien. Le manuscrit, disait-on, appartenait à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. C'est à M. Bladé que revient surtout l'honneur d'avoir découvert cette fraude.

1 1835, in-4°.

2 En 1836.

3 1836-1848, sept volumes in-8°.

4 *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, publiée par le baron de Reiffenberg, Bruxelles, 1836, 1838; Supplément en 1845. — 3 volumes in-4°, dans la *Collection des Chroniques belges*.

cervelle mieux ordonnée! C'est le Francisque Michel de la Belgique. Quoi qu'il en soit et comme nous venons de le dire, le Francisque Michel de la France se trouvait, en 1835 et 1836, fort encouragé dans ses travaux sur le *Roland.* Un homme éminent, et dont on trouve le nom mêlé à tant de grandes choses, M. Guizot, comprit toute l'importance de notre Chanson et désira la voir publiée en son texte original. Il donna une mission à M. F. Michel. Ces missions littéraires, on en a singulièrement abusé, et elles sont à peu près devenues ridicules. Aucune ne fut plus utile que celle de M. Francisque Michel en 1835. Il s'installa à la Bodléienne d'Oxford, plaça devant lui le fameux manuscrit 23 du fonds Digby, copia notre vieux poëme, et, moins de deux ans plus tard, fit paraître la première édition de notre grande Épopée nationale. Grâces en soient rendues à Dieu, dont la Providence s'étend aux études littéraires: c'est un Français qui eut cette gloire et non pas un Allemand!

Cette première édition[1], il est aujourd'hui trop facile de la critiquer, après trente-trois ans de nouvelles recherches et de travaux approfondis dus aux savants de toute l'Europe. Il est aisé sans doute d'y relever des erreurs de lecture, de restitution, de critique. Mais je dirai bien haut qu'elle mérite le respect, et il y aurait de l'ingratitude à ne pas lui rendre justice. Elle est d'ailleurs beaucoup plus soignée que les dernières œuvres de M. F. Michel. Dans une longue *Préface*, l'auteur essaie de montrer quels sont les fondements historiques de la légende; puis, il fait une utile revue de travaux dont elle a été l'objet, réfute l'abbé de la Rue, discute la question du chant que Taillefer

1 *La Chanson de Roland ou de Roncevaux, du XIIe siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford,* par Fr. Michel, Paris, 1837, in-8°. Le titre porte bien cette date de « 1837 »; mais les bonnes feuilles en furent sans doute distribuées dès 1836, et peut-être même à la fin de 1835. C'est ainsi du moins que nous expliquons la date de l'article de M. Raynouard sur l'édition de Fr. Michel, qui parut, en février 1836, dans le *Journal des Savants*, et d'un autre article publié, en 1836, dans le *Bulletin du Bibliophile.*

entonna à la bataille d'Hastings, et, après des considérations sur les Chansons de geste, expose le plan de son édition. Alors il nous offre le précieux texte de la Chanson, divisé par *laisses*. L'édition est complétée par un *Glossaire* et un *Index* trop succincts, mais où l'on trouve plus d'une indication importante, et par la publication d'un certain nombre « de textes anglais, latins, allemands, italiens et espagnols relatifs à notre légende ». Cette seule partie du travail de M. F. Michel atteste une véritable largeur de vues qui n'était pas commune à cette époque. Je ne tairai pas un détail : l'éditeur offre à ses lecteurs un fac-simile assez exact du manuscrit d'Oxford. C'était leur donner le moyen de contrôler la date de ce manuscrit; c'était aussi leur faire connaître le vêtement grossier sous lequel notre épopée nationale est parvenue jusqu'à nous. Quelle n'est pas la joie des érudits, lorsqu'ils contemplent le plus ancien manuscrit de l'*Iliade ?* Loin de nous la pensée de comparer ici les deux œuvres ! Mais enfin, à la vue du texte de la *Bodléienne*, les Français ne peuvent-ils pas éprouver une joie légitime ?

A la période d'invention [1] succède ici la période DE VULGA-

[1] La poésie cependant continuait glorieusement son rôle initiateur. Si l'on veut connaître comment l'École romantique a compris notre légende, et en quoi elle diffère ici de M. de Tressan ou de la *Gaule poétique,* il faut lire le *Cor*, d'Alfred de Vigny, dont nous devons au moins citer quelques strophes :

J'aime le son du cor le soir, au fond des bois...

... Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée,
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

... Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait, pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

RISATION. Elle est surtout caractérisée par un livre qui fut publié plus de treize ans après celui de M. F. Michel, par le *Roland* de M. F. Génin. Mais il ne faudrait pas croire qu'entre ces deux œuvres, rien de décisif n'ait été publié sur nos vieux poëmes de mieux en mieux connus, de plus en plus aimés. Le grand pas venait d'être fait : on possédait enfin le texte imprimé de notre Chanson, et l'on n'avait plus à craindre que les discussions scientifiques restassent à jamais dans ce vague qui leur est si fatal. En 1838, M. Ampère [1], pour sujet de son cours au Collége de France, choisit « la Poésie épique du Moyen âge ». Dix ans plus tôt, on n'aurait pas toléré un tel titre, qui eût passé

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi...

... Deux éclairs ont relui ; puis, deux autres encor.
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière...

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
« Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
« Répondit l'Archevêque, ou la voix étouffée
« Du nain vert Oberon qui parle avec la Fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge...

« Malheur ! c'est mon neveu ! Malheur! car si Roland
« Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
« Arrière, chevaliers, repassons la montagne.
« Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne.

... Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

Cette pièce est ainsi datée par son auteur : « Écrit à Pau en 1835. » Mais elle ne parut qu'en 1838, dans les *Poëmes antiques et modernes*. (Chez Delloye, in-8°, p. 273 et ss.)

[1] *Cours de M. Ampère sur la Poésie épique du moyen âge*. (*Revue française*, août 1838, t. VIII, pp. 93-119.) = L'année suivante, commença la publication de l'*Histoire littéraire de la France avant le XII[e] siècle* (4 vol. in-8°), œuvre de vulgarisation assez brillante, mais qui a été trop dépassée pour être encore d'une lecture utile.

pour un paradoxe ou un scandale. M. Chabaille[1] avait déjà essayé de vulgariser tout ce qui avait été jusque-là découvert sur nos Épopées chevaleresques. En Allemagne, on faisait mieux encore : on publiait de nouveaux textes. Le *Ruolandes Liet* était édité par W. Grimm [2], le *Ruolandes Liet* à travers lequel on peut voir notre *Roland*, comme on voit l'eau à travers un cristal. Un an plus tard, Bekker écrivait, pour l'Académie de Berlin, son « Mémoire sur les manuscrits français de la Bibliothèque de Saint-Marc[3] », et rencontrait sur son chemin deux *Roland* d'une valeur bien inégale. Cependant M. Mazuy entreprenait, en France, la comparaison de l'Arioste avec nos Romans chevaleresques [4]. C'était un heureux essai d'art et de littérature comparées. Bref, les esprits étaient assez bien disposés pour que le *Roland* de ce pauvre M. Creuzé de Lesser n'obtînt, en 1839, qu'un succès de fou rire [5]. On s'intéressait davantage aux travaux si longtemps attendus de M. Bourdillon : le livre parut enfin, et même, au lieu d'un livre, il en parut deux qui ne répondirent pas à l'attente générale. Loin d'être au courant des travaux de son temps, M. Bourdillon s'était singulièrement attardé. Véritablement amoureux d'un Remaniement qu'il regarda toujours comme le meilleur texte de notre poëme, il ne put même pas se résoudre à le publier exactement, et se permit des arrangements, des coupures, des changements. C'est ce qu'il

[1] *Épopées chevaleresques*, par A. Chabaille. (*Revue française*, t. III, 1er décembre 1837, pp. 342-361.)

[2] *Ruolandes Liet*, herausgegeben von Wilhelm Grimm. Göttingen, 1838.

[3] En 1838, parut, à Paris, le *Rapport* de M. Michel *à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui sont conservés dans les Bibliothèques de l'Angleterre et de l'Écosse*, in-4°.

[4] *Introduction et Notice sur les romans chevaleresques, les traditions orientales, les chroniques et les chants des trouvères et des troubadours comparés à l'Arioste*, par M. A. Mazuy, traducteur de l'Arioste. Paris, 1838.

[5] *La Chevalerie ou les Histoires du Moyen âge, composées de la Table-Ronde, Amadis, Roland, poëmes sur les trois familles de la Chevalerie romanesque*, par A. Creuzé de Lesser. Paris, 1839. (La première édition avait paru en 1815.) = *Roland, poëme imité de l'Arioste, Boiardo, Pulci, Berni, Fortiguerra*, etc. etc., ne renferme pas moins de 40 CHANTS ET DE 54,000 VERS.

appela modestement : *Roncisvals mis en lumière*[1]. Quant à sa traduction[2], c'est une série de notes fausses, ou, pour mieux parler, elle n'a qu'une note, et elle est fausse. Combien plus ils faisaient avancer la science, ces bibliographes allemands, Græsse d'une part[3] et Ideler de l'autre[4], qui, dans une seule et même année, firent paraître sur le *Roland* des Notices où l'on trouvait déjà tant d'indications utiles et ignorées des Français. D'un autre côté, M. Keller, dans son *Romwart*[5], publiait très-incorrectement de très-précieux extraits des Manuscrits de Venise. Notre malheur, en France, était de vouloir vulgariser la science avant qu'elle fût faite. Tel est le défaut de M. Charles Lenormant dans son *Cours d'histoire moderne*[6]; telle est surtout l'erreur de M. Delécluze, qui publia, en 1845, deux volumes sur *Roland et la Chevalerie*[7], dont le premier est tout à fait ridicule. Par bonheur, le second n'est qu'une traduction de notre *Roland*. Traduire notre vieux poëme, c'était le meilleur moyen de le bien vulgariser, et il faut remercier M. Delécluze d'être le premier entré dans cette voie. D'ailleurs, il y eut alors un temps d'arrêt dans le mouvement en faveur de notre Épopée nationale. Un article fort remarqué de M. Littré sur la « poésie homérique et l'ancienne poésie française » nous conduit jusqu'à la révolution de 1848, qui, comme toutes les révolutions, ne fut pas

1 *Roncisvals mis en lumière*, par J.-L. Bourdillon. Lyon et Paris, 1841, in-12. = Cf. les Observations de Génin, en son édition de *Roland*, p. CVII.

2 *Le Poëme de Roncevaux*, traduit par J.-L. Bourdillon. Paris, Lyon et Paris, 1840, in-12.

3 *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, etc. von Dr Johann Georg Theodor Grässe, Dresden, 1842, in-8°. La bibliographie du *Roland* se trouve aux pp. 293-301 et 311-326.

4 *Geschichte der altfranzösischen Nationallitteratur*, p. 93. C'est une partie du *Handbuch der französischen Sprache und Litteratur*, von L. Ideler und. H. Nolte,... bearbeitet von Julius Ludwig Ideler. Berlin, 1842, in-8°.

5 *Romwart, Beiträge zur Kunde mittelaltlicher Dichtung aus italienischen Bibliotheken*, von Adalbert Keller. Manheim, 1844, in-8°.

6 Paris, 1844-1845, in-8°. = V. la IIe partie, p. 347 et ss.

7 Paris, 1845, 2 vol. in-8°, chez J. Labitte. = Cf. un article de M. Magnin sur le livre de M. Delécluze, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 juin 1846.

d'abord très-favorable à la science[1]. Cependant, au milieu de la bagarre, M. F. Wey achevait placidement son livre sur les *Révolutions du langage en France*[2], qui renfermait tout un essai sur la *Chanson de Roland*[3]. L'Allemagne, qui n'avait pas échappé à la tourmente, continuait plus tranquillement encore de travailler sur les sources, et Massmann éditait, en 1849, la *Kaisercronik* du XIIe siècle[4], où l'on trouve toute une Histoire légendaire de notre Charlemagne. Enfin parut ce livre si critiqué, mais si vivant, de Génin[5]. C'était en 1850, et c'est de cette année que date en France la nouvelle, la vraie popularité de notre Chanson.

Il n'est pourtant pas sans défauts, ce livre qui fut si *influent*. La critique relève aujourd'hui de grosses erreurs dans cette Introduction, sur laquelle Génin a tant compté pour entraîner l'opinion. Le texte, meilleur sans doute que celui de Michel, n'a pas été contrôlé sur le manuscrit original. A côté d'une restitution heureuse, on peut y signaler bien des hypothèses sans fondement et dont l'édition de Th. Muller a facilement démontré la fausseté. La traduction est pire encore, et l'on se demande avec stupéfaction quelle raison a pu déterminer M. Génin, un homme d'esprit, un homme de sens, à traduire un poëme du XIe siècle dans la langue du XVIe. Mystère! Les notes sont souvent inutiles et pédantes. Pas de Glossaire. Voilà bien des critiques, et

1 *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1847. (Article reproduit au t. I de l'*Histoire de la langue française*, p. 307 et ss.) Ce qu'il y a de plus original dans cette étude, c'est la traduction, par M. Littré, de tout le premier chant de l'*Iliade* en vers français des XII-XIIIe siècles. = Cf. un essai de ce genre dans nos *Épopées* (I, 116).

2 *Histoire des révolutions du langage en France*, par F. Wey. Paris, 1848, in-8°.

3 Aux pp. 130-147.

4 Quedlinburg, 1849, 3 vol. in-8°.

5 *La Chanson de Roland, poëme de Theroulde, texte critique accompagné d'une traduction et de notes*, par F. Génin. Paris, Imprimerie nationale, 1850, 1 vol. in-8°. = La traduction parut à part dans la *Revue de Paris;* puis, dans un volume spécial, sous ce titre : *Roncevaux, poëme de Theroulde, composé vers le milieu du XIIe siècle*, traduction nouvelle de M. Génin. Paris, 1852, in-8°.

qui sont justes. Quelle est donc la qualité d'ordre supérieur qui pourra racheter tous ces défauts? L'enthousiasme, la foi. M. Génin a cru à *Roland;* il s'est passionné pour la beauté de cette *Iliade* dédaignée; il a aimé le vieux poëme; il a voulu qu'on l'aimât; il a été dévoré de la belle folie du prosélytisme. Voilà ce qui communique tant de chaleur à sa Préface, tant de charme à ses notes, tant de vie à sa traduction. Ajoutez à cela que Génin était Français jusqu'au bout des ongles, que sa pensée était nette, que son style était clair. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir les esprits. Une polémique très-vive s'engagea sur-le-champ. MM. Guessard[1], P. Paris[2] et Magnin[3] y prirent une part active. Il se fit une grande dépense d'esprit, mais plus encore d'enthousiasme et d'amour. Un second vulgarisateur parut alors, qui voulut condenser le travail de Génin. L'excellente analyse de M. Vitet peut passer à bon droit pour une traduction : la *Revue des Deux Mondes*, qui la publia, fit connaître *Roland* dans l'univers entier[4]. Que dis-je? connaître. Jusque-là notre chanson n'avait été que connue[5]: désormais elle fut aimée.

Le livre de Génin ne clôt pas cette période de vulgarisation dont nous écrivons l'histoire. La science de nos Épopées se glissa

[1] *Lettre sur les variantes de la Chanson de Roland*, adressée d'Oxford, le 30 avril 1851, à M. Léon de Bastard, par Fr. Guessard, p. 16, in-8°. = Il paraît bien démontré que Génin n'a jamais vu de ses yeux le texte d'Oxford.

[2] *La Chanson de Roland,* Critique de l'édition de M. F. Génin, par P. Paris. (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, C. II, pp. 287 et 393.)

[3] *Journal des Savants,* septembre et décembre 1852 (pp. 541 et 766) et mars 1853. La presse hebdomadaire et quotidienne se mêla aussi à cette lutte. (V. l'*Illustration* du 19 avril 1851, pp. 250, 251, et du 2 août de la même année, p. 70; la *République* du 11 avril 1851, l'*Univers*, etc.)

[4] N° du 1er juin 1852. L'analyse de M. Vitet fut résumée dans l'*Histoire de France* de Bordier et Charton. = V. le mot *Roland* aux Tables du *Magasin Pittoresque.*

[5] C'est en 1851 que parut la première édition du *Roland* de M. Th. Müller: *La Chanson de Roland berichtigt und mit einem Glossar versehen nebst Beiträgen zur Geschichte der französischen Sprache,* von Dr Th. Müller, Assessor der philosophischen Facultät zu Göttingen (erste Abtheilung). Göttingen, Verlag der Dieterich'schen Buchhandlung, 1851, in-8°.



ou plutôt pénétra jusque dans les livres élémentaires et « à l'usage des gens du monde ». Pendant que P. Paris, dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* [1], analysait scientifiquement toutes nos Chansons de geste, un universitaire (qui l'eût espéré? qui le croirait?) citait, dans une *Histoire de la Littérature française*, de longs fragments de notre *Roland* qu'il ne craignait pas d'admirer très-haut [2]. M. Littré écrivait, deux ans après, son article sur la *Poésie épique dans la société féodale* [3], et M. Charles Nisard, dans son *Histoire des livres populaires* [4], étudiait pittoresquement les dernières transformations de la légende de Roland, les *Conquestes du grant Charlemagne* et *Galien le restauré*. Collin de Plancy mettait à la portée des enfants la fable de Berte aux grands pieds et quelques autres traditions carlovingiennes [5] : avec un peu plus de travail, il fût devenu notre Simrock. Vers le même temps, Henri Martin, dans la quatrième édition de son *Histoire de France*, accusait de *féodalisme* tous les poëmes de notre cycle, et ne consentait à faire d'exception que pour l'auteur du *Roland* : « Ce fut là, disait-il, le seul chantre de la France [6]. » En l'année 1855–1856, M. Paulin Paris, avant de monter dans sa chaire du Collége de France, distribuait à ses auditeurs un fascicule où étaient imprimés quelque cents vers du *Roncevaux* de Paris; il les expliqua très-intelligemment, et ce fut tout le sujet de son cours. Cependant M. Geoffroy était revenu de son voyage dans les bibliothèques de Danemark, de Suède et de Norwége; il en rapportait une belle liste de *Sagas* consacrées à nos héros français, et qui étaient de vraies traductions de nos poëmes [7]. L'Allemagne, qu'on accuse

1 En 1852.

2 Demogeot, éditions de 1852 et 1857.

3 *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1854. = Cet article a été réimprimé dans l'*Histoire de la langue française*, t. I, p. 256.

4 Paris, Amyot, 1854, 2 vol. in-8°.

5 J'ai sous les yeux la 7e édition, qui est sortie des presses de la Société de Saint-Victor.

6 La première-seconde édition avait été commencée en 1833 et fut achevée en 1836. La troisième fut mise sous presse en 1837, et ne fut terminée qu'en 1534. La quatrième fut exécutée entre les années 1855-1860.

7 *Notices et extraits de manuscrits concernant l'histoire et la littérature*

parfois de n'être pas assez vulgarisatrice, nous donna, en cette même année 1855, un exemple dont nous ne savons guère profiter. Je parlais de Simrock tout à l'heure : c'est alors qu'il publia une nouvelle édition de son beau livre : *Kerlingisches Heldenbuch*[1], que lisent avec amour tous les enfants d'outre-Rhin. Déjà les frères Grimm n'avaient pas cru déroger en écrivant leurs *Traditions allemandes*[2] pour les ignorants, les enfants et les femmes. Quand viendra le temps où les hommes de science et les hommes d'esprit consentiront, en France, à suivre de si hauts exemples? Jusqu'à quand laisserons-nous à la sottise et à la médiocrité le privilége de faire l'éducation de nos filles et de former virilement l'âme de nos garçons? Petits livres bêtes, jusqu'à quand règnerez-vous?

Malgré tout, la lumière continuait à se faire parmi nous, et la France ne montrait pas trop d'inconstance dans son amour si nouveau pour ses vieilles épopées. Mais, par malheur, le succès de toute entreprise, même littéraire, exige en France l'intervention de l'État, et nous ne touchons pas encore à cette ère de décentralisation que nous avons toujours souhaitée et attendue. Donc, l'État dut s'occuper de nos épopées. Il se trouva fort heureusement que nous eûmes affaire à un ministre intelligent et épris des choses du Moyen âge. M. H. Fortoul eut le coup d'œil assez juste pour voir que la publication de nos textes poétiques était encore le *desideratum* le plus urgent de la science. Il décréta la publication de TOUTE notre poésie du moyen âge, et confia à M. Guessard la direction de ce Recueil gigantesque. Le raille qui voudra! M. Fortoul n'avait pas eu, suivant nous, une conception trop vaste. La mort fit avorter ce projet, comme elle a tué tant d'autres choses, encore plus grandes, et qui restent grandes quand même. Les soixante volumes rêvés par M. Fortoul, et dont notre *Roland* eût été l'incomparable frontispice, se

de la France, qui sont conservés en Suède, en Danemark et en Norwége, par M. Geoffroy, Paris, in-8°, 1855. (Archives des Missions.)

1 A Francfort-sur-le-Mein.

2 V. les *Traditions allemandes* des frères Grimm, traduites par M. Theil, en 1838. Paris, Levasseur, 2 vol. in-8°.

sont changés en cette intéressante collection des *Anciens poëtes de la France*[1], qui doit tant à l'érudition et à la méthode de M. Guessard, mais où *Roland* n'a pu encore trouver sa place. Cependant les Allemands ne se croyaient pas droit au repos : au moment où l'on imprimait, en France, les premières feuilles d'*Aspremont*[2], M. Bartsch éditait le *Karl* du Stricker[3], qu'il importe de comparer au *Ruolandes Liet* dont il est le remaniement. L'année suivante, M. Ad. Keller publiait le *Karl-Meinet,* cette compilation très-médiocre du XIVe siècle, qui donna lieu, en 1861, à un excellent travail de M. Bartsch[4]. Ainsi, l'Allemagne avait déjà publié, IL Y A DIX ANS, les trois œuvres capitales qui ont caractérisé, dans le Moyen âge allemand, les trois périodes, les trois phases de l'histoire de notre légende. Les érudits français se tournaient plus volontiers vers l'Espagne. M. Damas Hinard, dans sa préface du *Cid*[5], comparait la versification du *Roland* à celle du vieux poëme espagnol; M. Baret écrivait, dans l'*Art en province*, sa Dissertation sur les analogies du Cid avec notre vieille Chanson[6]. D'un autre côté, M. Gachet se servait fréquemment du texte de la Bodléienne pour expliquer, dans son *Glossaire* que la mort interrompit, les mots difficiles du *Chevalier au Cygne*, que M. de Reiffenberg avait trop rapidement publié[7]. C'est à cette époque enfin

1 Le Décret impérial ordonnant la publication d'un « Recueil des anciens poëtes de la France » est du 12 février 1856.

2 Ce fascicule, imprimé en 1856, n'a pas été livré au public. Quelques exemplaires servent à l'enseignement de l'École des Chartes.

3 Quedlinburg, 1857.

4 *Ueber Karl-Meinet. Ein Beitrag zur Karlsage.* Nurnberg, 1861, in-8°.

5 *Le Poëme du Cid, Texte espagnol, accompagné d'une Traduction française, de Notes, d'un Vocabulaire et d'une Introduction,* par Damas Hinard. Paris, Impr. impériale, 1858. =, V. à la page XLII de l'*Introduction* l'utile digression de l'auteur sur la versification de nos vieux poëmes et, à la page XLI, la comparaison du *Cid* avec *Roland*, etc.

6 *Du Poëme du Cid dans ses analogies avec la Chanson de Roland.* (*L'Art en province,* n° de juin 1858.)

7 *Le Chevalier au Cygne*, *Glossaire*, par E. Gachet. Bruxelles, Hayez, 1859. Ce bon travail, où *Roland* est très-souvent cité, fut achevé par une autre main.

que nous analysions longuement l'*Entrée en Espagne*, ce poëme si discuté et qui comble, dans la légende de Roland, une si vaste lacune[1]. Partout, partout, on travaillait à vulgariser notre Épopée nationale. Un Danois, M. Rosenberg, faisait de notre vieux poëme le sujet de tout un livre, où il étudiait Roland dans l'histoire et dans la tradition, où il exposait les lois de la rhythmique dans notre vieux poëme, où il abordait enfin toutes les questions que nous avons traitées plus haut[2]. Un Suédois, M. Unger, donnait une excellente édition de la *Karlamagnus's Saga,* dont la huitième branche est une traduction ou un résumé de *Roland*[3]. Un Allemand, M. Hertz[4], traduisait scientifiquement la Chanson du XIe siècle en iambiques libres; un autre, M. Zoepfl, reprenait l'immortelle question des *Rolandssaülen*[5]. En France, nous étions moins heureux. M. d'Héricault, dans une excellente brochure sur l'*Épopée française*[6], assignait à notre roman sa vraie place; ses théories sur les origines germaniques de nos Chansons étaient vivement combattues par M. Paul Meyer[7]. Mais que dire du roman de M. Assolant: la *Mort de Roland*[8]? Et de la traduction de M. Jonain[9]? Ce M. Jonain n'était pas peu hardi: il annonçait modestement la traduction en vers de Job, Virgile, Pétrarque, Burns et Camoëns. Rien

1 *Bibliothèque de l'École des Chartes,* 4e série, t. IV, 1858. A paru à part chez Techener. = Peu de temps auparavant, M. Guessard avait publié, dans le même Recueil, une analyse du *Charlemagne* de Venise (Ms. XIII de la Bibliothèque Saint-Marc).

2 *Rolandskvadet et normannisk heltedigt dets oprindelse og historiske Betydning*, par C. Rosenberg, chez F. Hegel, à Copenhague, 1860, in-8°.

3 *Karlamagnus's Saga.* Christiania, Jensen, 1868, in-8°.

4 *Das Rolandslied. Das älteste fransösische Epos.* Uebersetzt von Dr Wilhelm Hertz. Stuttgart, Cottá'scher Verlag, 1861, in-8°.

Die Rolandssaüle, 1861.

6 *Essai sur l'origine de l'Épopée française et sur son histoire au Moyen âge,* par Ch. d'Héricault. C'est le tirage à part d'un article de la *Revue des Sociétés savantes.* Paris, 1859, in-8°.

7 *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1861.

8 *La Mort de Roland,* fantaisie épique, 1860.

9 *Roland, poëme héroïque de Theroulde, trouvère du XIe siècle, traduit en vers français par Jonain, sur le texte et la version en prose de F. Génin.* Paris, J. Tardieu et Chamerot, 1861.

n'égale la platitude burlesque de ses vers, qu'il a écrits, hélas! moins d'après le texte original que d'après la traduction de M. Génin. En voulez-vous un spécimen :

Ganelon part : sous la feuille gentille
D'un olivier peu duisant aux dangers,
En bref délai, du Sarrazin Marsille,
Dans leur attente, il joint les messagers!!!

Tout est de cette force. Il n'est véritablement dans le livre de M. Jonain qu'une page intéressante : c'est la lettre du poëte Mistral, écrivant à notre traducteur que « la Chanson de Roland SE CHANTE ENCORE, mais en provençal, dans les Basses et Hautes-Alpes ». Mais, comme on le sait, notre légende avait été plus loin : elle avait franchi les Pyrénées. Un érudit français nous fit alors assister à ses voyages en Espagne, et publia la traduction des principales Romances dont Roland fut le sujet [1]. Sans tant voyager, M. François Saint-Maur visitait pieusement en 1862 le champ de bataille de Roncevaux, et écrivait ses impressions de pèlerinage [2]. De Roncevaux où mourut Roland, à Vienne qui fut le théâtre de ses premiers exploits, la transition est facile. Victor Hugo, dans sa *Légende des siècles* [3], n'eut pas la har-

1 *Les Vieux Auteurs castillans*, par le comte Th. de Puymaigre. Paris, Didier, 1862.

2 *Cinq jours d'un Parisien dans la Navarre Espagnole*, par M. François Saint-Maur. Pau, Vignancour, 1862.

3 V. *Le Mariage de Roland* (p. 65 de l'édition in-18 de Hachette, en 1862). = Cf., p. 71, *Aymerillot*, où le grand poëte s'est heureusement inspiré du début de notre *Aimeri de Narbonne*. Il nous y représente Charlemagne arrivant de Roncevaux et pleurant la mort de son neveu. L'imitation est exacte, la note juste :

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne. Il a le cœur triste, il s'écrie:
« Roncevaux ! Roncevaux ! O traître Ganelon ! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon,
Avec les douze Pairs et toute son armée...
Il pleure. L'Empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze Pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas!

diesse d'aborder la grande mort de notre héros; mais il traduisit en vers incomparables les couplets de *Girars de Viane* consacrés à la lutte de Roland et d'Olivier. C'était donner une popularité nouvelle à la plus française de toutes les légendes, au plus français de tous les héros. Deux ans plus tard Mermet (pourquoi n'était-ce pas Gounod?) jeta sur la scène de l'Opéra un *Roland à Roncevaux*, dont il avait emprunté le livret tantôt à notre vieille chanson, tantôt aux poëmes italiens, et d'autres fois, hélas! à sa propre imagination et aux traditions... de l'Opéra [1]. La musique, je l'avoue, n'était guère qu'une série

Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
Sur ces guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera pendant quatre cents ans...

1 L'œuvre de Mermet repose sur ces deux données qui sont également fausses : 1° Roland a fait « vœu de ne pas aimer », de ne pas « donner son cœur », et, s'il meurt à Roncevaux, c'est qu'il a manqué à son vœu en aimant la belle Alde. Sa mort est donc un châtiment céleste, et non pas un martyre sublime. — 2° Alde, qui est une orpheline, est sur le point d'épouser malgré elle le comte Ganelon, quand soudain apparaît Roland, qui provoque en duel le « chevalier félon » et empêche ce mariage forcé. De là l'implacable haine de Ganelon contre Roland qu'il livre à l'émir de Saragosse. = Il est vraiment déplorable qu'on ait eu recours, en un tel sujet, à de telles imaginations, et M. Mermet est d'autant moins excusable qu'il a connu notre vieux poëme et l'a parfois imité d'assez près. (V. notamment la belle allocution de Turpin aux chevaliers français, pp. 56, 57 de l'éd. Michel Lévy, en 1865.) = Quant au « Chant de Roland », c'est une platitude littéraire qui se complique d'une platitude musicale. Toutefois, nous le citons ici, POUR DONNER A NOS LECTEURS UNE IDÉE COMPLÈTE DE TOUTES LES FORMES QU'A REÇUES NOTRE LÉGENDE :

CHANSON DE ROLAND

Dans les combats, soldats de France,
Des preux chantez le plus vaillant.
Tout fuit quand il brandit sa lance,
Chantez, Français, chantez Roland.

J'entends au loin, dans les campagnes
Perçant les bois et les montagnes,
Des ennemis glaçant le cœur,
Son cor d'ivoire au son vainqueur.

Là-bas, dans la plaine sanglante,
Brille une épée étincelante,
Rouge comme un soleil couchant :
C'est Durendal au dur tranchant.

Dans les combats, soldats de France, etc.

(*Roland à Roncevaux*, éd. M. Lévy, p. 12.)

de pas redoublés réussis et de bonne facture; les paroles étaient médiocres et plus que médiocres. Mais enfin un grand exemple était donné, et il était prouvé que nous pouvions avoir un théâtre véritablement national. Vienne un grand musicien, qui s'éprenne de ce sujet, et nous aurons une œuvre aussi belle que *Faust*. Mais, au nom de l'art tant de fois outragé, que le librettiste se borne à traduire et à dramatiser notre vieux poëme. Arrière toutes les médiocrités italiennes! arrière toutes les imaginations modernes!

XVIII. — SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT

Si notre lecteur nous a bien suivi en ces dernières pages, il a pu constater aisément année par année, mois par mois, et jusque jour par jour, la vulgarisation toujours progressive de notre *Roland*. Nous voudrions avoir fait bien vivement sentir cette admirable progression. Mais nous ne sommes encore parvenus qu'en 1863. Or, que d'excellents travaux depuis sept ans, pour ne parler ici que de travaux vulgarisateurs! C'est tout d'abord l'excellente traduction de M. d'Avril, qui conquiert enfin sa place dans une Collection vraiment populaire[1]. C'est, passez-moi le mot, notre *Chanson de Roland* ne coûtant plus que vingt sous. C'est encore le livre de M. A. de Saint-Albin, où l'on trouve *Roland* traduit pour la quatrième ou cinquième fois, et accompagné d'une traduction du Faux Turpin[2]. Ce sont vingt conférences, vingt lectures faites devant des auditoires

[1] *La Chanson de Roland, Traduction nouvelle, avec une Introduction et des Notes*, par le baron d'Avril. = Il en a paru deux éditions: la première, in-8°, chez B. Duprat, en 1855; la seconde, in-18, chez Albanel (pour la Société de Saint-Michel), 1866.

[2] *La Chanson de Roland, poëme de Theroulde, suivi de la Chronique de Turpin*, traduction d'Alexandre de Saint-Albin. Paris, Lacroix, 1865, in-18. (*Collection des grandes Épopées nationales.*)

d'étudiants, d'ouvriers, de soldats : et ces auditeurs (nous l'avons vu) pleuraient, frémissaient, admiraient, applaudissaient. C'est notre Épopée traduite en polonais[1]; c'est la réimpression du petit livre danois consacré depuis le xv[e] siècle à la gloire de Charlemagne et de Roland[2]. C'est M. Fr. Michel, donnant une nouvelle édition de notre vieille Chanson[3], publiant le texte de Paris encore inédit, et accompagnant ces deux textes d'une sorte de traduction populaire. C'est la « Bibliothèque bleue », encore en faveur dans nos campagnes; c'est *Galien le restauré*, ce sont *les Conquestes du grand Charlemagne* errant encore sur les quais de Paris. C'est une autre traduction qui vient de paraître et dont M. Lehugeur est l'auteur : en vers, celle-là, et bien médiocre[4]. C'est M. G. Paris, prenant la *Chanson de Roland* pour sujet de ses leçons au Collége de France, pendant cette triste année 1870-1871, durant ce siége de Paris, où il est si bon de penser à notre vieille gloire nationale et aux poëtes qui l'ont chantée !

On peut dire, toutefois, que la période de VULGARISATION avait fait place dès l'année 1863 à celle de la CRITIQUE, et cette ère nouvelle avait été inaugurée par l'œuvre d'un Allemand, par la belle édition du *Roland* que nous devons à M. Th. Müller[5]. Je me sens d'autant plus à l'aise pour le louer, que je crois avoir fait équitablement la part de la France et de l'Allemagne dans

1 Par M[me] Duchinska. (M. Pruszak), *Bibliothèque de Varsovie*, janvier 1866.

2 *Keiser Karl Magnus's Kronike*, éd. Carl Elberling. Copenhague, 1867, in-18.

3 *La Chanson de Roland et le Roman de Roncevaux des XII[e] et XIII[e] siècles*, etc. Paris, Firmin Didot, 1869, petit in-8°. = Dans sa *Préface*, M. F. Michel cherche surtout à accabler... M. Génin. = A la dernière page, il avoue fort naïvement n'avoir pas eu connaissance de l'édition de M. Th. Müller (p. 363).

4 *La Chanson de Roland, poëme français du Moyen âge, traduit en vers modernes*, par Alfred Lehugeur. Paris, Hachette, 1870.

5 *La Chanson de Roland, nach der Oxforder Handschrift von neuem herausgegeben, erlaütert und mit einem vollständigen Glossar versehen*, von Theodor Müller, professor an der Universität zu Göttingen; erste Hälfte. Gœttingen, 1863. On attend l'*Introduction*.

l'énumération de ces travaux consacrés à notre vieux poëme. Il me semble même qu'on n'a pas suffisamment rendu justice à l'érudition française. Nous croyons que l'initiative, la patience, la pénétration, la critique même, avec la méthode, l'esprit et la clarté, n'ont pas été le privilége de l'Allemagne. Mais, il faut l'avouer, l'édition de M. Müller est la seule qui soit véritablement critique. C'est lui qui le premier a su utiliser, pour établir son texte, le manuscrit de Venise et tous nos Remaniements, le *Ruolandes Liet* et le *Karl* de Stricker. Il a vu, d'un œil net, toutes les lacunes de la version d'Oxford; il les a comblées par autant d'extraits empruntés aux textes de Venise, de Paris et de Versailles. Il a corrigé mille fautes évidentes du scribe si médiocre et si distrait qui a écrit le texte de la Bodléienne. Il a remis cinq cents vers sur leurs pieds. Il a replacé dans leur ordre logique des strophes qui avaient été bouleversées. Depuis sept ans, depuis dix ans peut-être il prépare avec une patience héroïque, et nous promet une Introduction où il doit éclaircir les dernières ténèbres qui enveloppent encore notre Épopée nationale. Cependant, mécontent de lui, il va nous offrir une nouvelle édition de son texte, plus parfaite, plus critique encore. Il y fera sans doute un plus constant emploi de cette *Karlamagnus's Saga*, à laquelle M. G. Paris espère emprunter de bonnes variantes et dont le jeune savant français nous a donné en 1864 une analyse si intéressante[1]. Les fragments néerlandais publiés par M. Bormans[2] ne lui seront pas d'une utilité très-considérable, et M. G. Paris les a réduits à leur juste valeur[3], en leur restituant leur caractère véritable, qui est celui d'une traduction et non pas d'un original de nos vieux poëmes. Mais, dans les notes de sa nouvelle édition, M. Müller devra faire usage de l'*Histoire poétique de*

[1] *La Karlamagnus's Saga*, *Histoire islandaise de Charlemagne*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, nov.-déc. 1863, et sept.-oct. 1864.

[2] *La Chanson de Roncevaux, fragments de rédactions thioises*, avec une Introduction et des Remarques par J.-H. Bormans. Bruxelles, Hayez, 1864.

[3] *Bibliothèque de l'École des Chartes*, mars-avril 1865.

Charlemagne [1]. Pour faire connaître les voyages de notre légende, nous n'avons guère eu plus haut qu'à résumer cet excellent livre [2]; l'éditeur de *Roland* lui empruntera, comme nous, plus d'une indication précieuse. C'est là le livre d'où date chez nous l'ère de la critique, cette ère si longtemps désirée et qui avait deux ans plus tôt commencé en Allemagne. Dans sa dissertation sur le Faux Turpin [3], M. Paris a établi que cette œuvre étrange est due à deux auteurs dont il a déterminé les dates. Il prépare, lui aussi, une nouvelle édition de ce *Roland* dont il a si bien éclairé les origines. Il attache à nos *refazimenti* plus d'importance encore que M. Müller; il y découvre beaucoup plus d'éléments antiques, et telle est l'idée mère de tout un travail que nous attendons avec une véritable impatience.

L'*Introduction* de M. d'Avril, dont nous avons déjà parlé, n'est pas seulement une œuvre de vulgarisation : elle contient des pages très-solides sur l'Épopée indo-européenne et les différentes formes qu'elle a reçues dans l'Inde, en Perse, chez les Germains, en France. C'est encore là un bel essai de littérature comparée. Nous osons à peine citer ici les trois volumes des *Épopées françaises*, où nous avons consacré tant de pages à la *Chanson de Roland* [4] et qui ont donné lieu à une polémique assez vive. On reprocha vertement à l'auteur d'avoir osé comparer la *Chanson de Roland* à l'*Iliade*, et cette témérité faillit

[1] Chez Franck, en 1865, in-8°.

[2] L'œuvre de M. G. Paris, précédée d'une remarquable Introduction sur les origines et la formation de l'Épopée française, se divise en trois parties : I. *Les Sources*. II. *Les Récits*. III. *Vérité et Poésie*. Ce dernier livre n'a guères été qu'ébauché.

[3] *De Pseudo Turpino disseruit G. Paris*, in-8°. Chez Franck, 1865.

[4] *Les Épopées françaises, Étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale*, par Léon Gautier (trois forts volumes in-8°, chez V. Palmé, 1865, 1866, 1868). = Dans le premier volume, nous avons écrit l'Histoire externe de tous nos poëmes chevaleresques, et avons fait, pour toutes nos Chansons, ce que nous venons de faire ici pour le seul *Roland*. Dans le second volume, nous avons, d'une part, analysé longuement notre vieux poëme, et, de l'autre, répondu méthodiquement à toutes les questions qui concernent : 1° sa Bibliographie; 2° ses Éléments historiques; 3° les Variantes et modifications de sa légende. (II, pp. 377-460.)

le perdre. Cependant, dans sa *Chrestomathie de l'ancien français* [1], M. Bartch faisait une chose plus hardie. Il ne craignait pas d'insérer dans le texte même du *Roland* ces additions nécessaires que M. Müller avait empruntées aux autres manuscrits [2], mais qu'il avait timidement laissées dans ses notes. L'exemple de M. Bartsch nous a encouragé à entreprendre une édition véritablement critique, dont il a si vaillamment donné le premier exemple. Vers le même temps, M. Paul Meyer combattait avec quelque vivacité le premier volume des *Épopées françaises* [3], et attaquait principalement leur auteur sur trois points difficiles : les origines germaniques de nos épopées, l'existence des cantilènes, le fondement de la versification rhythmique [4]. Si discutables, si obscures que fussent ces questions, un jeune élève de l'École des Chartes ne craignit pas de les aborder dans une Thèse consacrée à « la forme et à la composition des Chansons de geste ». M. Camille Pelletan [5] publiera prochainement son travail. C'est alors que parut aussi le *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque de M. Ambroise Firmin Didot* [6]. Ce Catalogue est, sous une apparence modeste, un véritable traité de nos Chansons de geste, où l'on s'est surtout proposé d'exposer la filiation de nos romans et la formation de nos cycles. « *L'Idée politique dans les chansons de geste,* » tel est le titre d'un article qui fut, le 1er juillet 1869, publié dans la *Revue des questions historiques* [7]. On y discutait longuement le caractère germanique de nos vieux poëmes, et l'on s'attachait à prouver cette thèse d'après la procédure du plaid de Ganelon. Deux ans auparavant nous avions consacré une Étude spéciale à l'examen de l'Idée religieuse dans la poésie épique du Moyen

1 A Leipzig, chez Vogel, 1866. (V., aux col. 27-40, la « Mort de Roland ».)

2 V. notamment les vers 29-35 de la col. 34.

3 *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 27e année, pp. 28 et ss. — 28e année, pp. 304 et ss., et, en particulier, pp. 322-342.

4 Cf. la *Lettre à M. Léon Gautier, sur la versification latine rhythmique,* par G. Paris. Paris. A. Franck, 1866.

5 *Thèses de l'École des Chartes*, 1867-1868.

6 Chez Didot, 1re livraison, 1867. 2e livraison, 1870.

7 13e livraison.

âge [1], et particulièrement dans le *Roland*. Entre ces deux travaux, M. Hugo Meyer avait expliqué la légende de Roland d'après les mythes scandinaves [2]. Le bon sens de M. G. Paris, justement alarmé de ces théories ultra-mythiques, prononça sur le livre de l'érudit de Brême une sentence sévère. L'article parut dans la *Revue critique* [3], où l'on n'est point accoutumé à trouver des douceurs, mais qui a fait faire à l'érudition d'incontestables progrès. Dans la seconde édition de l'*Histoire de saint Louis* [4], M. Natalis de Wailly donna le modèle d'un texte critique, reconstruit patiemment d'après les règles de la grammaire et les particularités du dialecte : c'est de ce modèle que nous voudrions nous rapprocher. Notre Chanson, d'ailleurs, était tellement « à l'ordre du jour », que chacun de ses mots devenait matière à dissertation. La seule géographie de la Chanson de Roland a été l'occasion de quatre ou cinq travaux dignes d'attention. C'est M. Tamisey de Larroque qui souleva « la question topographique » de Roncevaux dans la *Revue de Gascogne*. L'archiviste des Basses-Pyrénées, M. P. Raymond, répondit tout aussitôt à cet appel par deux pages nerveuses et concluantes [5]. M. François Saint-Maur jugea cependant qu'il était utile d'accentuer davantage une réponse à ceux qui plaçaient Roncevaux en Cerdagne, et il écrivit sa brochure sur *Roncevaux et la Chanson de Roland* [6]. Le débat fut résumé avec clarté par la *Revue critique*, et M. G. Paris ajouta quelques arguments de plus à ceux de MM. Raymond et F. Saint-

[1] *Revue du Monde catholique*, 1868. = Tirage à part, chez V. Palmé, 80 pp. in-8°.

[2] *Abhandlung über Roland*. Brême, 1868.

[3] 12 février 1870, n° 7, p. 98.

[4] *Histoire de saint Louis, par Jean, sire de Joinville, suivie du* Credo *et de la Lettre à Louis X*, Texte ramené à l'orthographe des chartes du sire de Joinville et publié par la Société de l'Histoire de France, par M. Natalis de Wailly, 1868.

[5] « La Question de Roncevaux », *Revue de Gascogne*, de septembre 1869, t. X, p. 365.

[6] *Roncevaux et la Chanson de Roland*, simple réponse à une question de géographie historique, par M. François Saint-Maur. Pau, Vignancour, 1870.

Maur [1]. Telle est la dernière polémique qu'ait soulevée notre *Roland*. Mais au moment où nous écrivons ces lignes, de nouveaux livres s'impriment, de nouveaux travaux se préparent. Le bruit court que M. Hoffmann a terminé son édition de notre Chanson dont trois exemplaires, dit-on, circulent en Allemagne. Au bas de chaque page, et en regard du texte d'Oxford, M. Hoffmann publiera celui de Venise, dont quelques fragments seulement sont connus du public. Nous avons déjà fait connaître le dessein qu'a M. G. Paris d'éditer le manuscrit de Paris, où sont conservés tant de vers, tant de couplets antiques. D'un autre côté, M. d'Avril songe à donner à sa Traduction une popularité plus profonde et plus étendue. Je sais enfin, je sais des peintres et des sculpteurs qui se proposent de chercher bientôt dans notre Chanson des sujets véritablement héroïques...

Et quelle est l'œuvre qui provoque toutes ces études, qui excite tout cet enthousiasme? C'est un poëme du XIe siècle, qui était absolument inconnu il y a quarante ans. Tel est le pouvoir de la Beauté vraie. Elle demeure parfois enfouie durant plusieurs siècles; mais le jour vient où elle est arrachée aux ténèbres, à l'oubli. Et elle lance alors des rayons aussi brillants qu'en sa première nouveauté, des rayons qui éclairent et ravissent le monde entier!

XIX. — QUELQUES MOTS SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION DU ROLAND. — CONCLUSION

Nous venons d'énumérer tous les travaux de vulgarisation et de critique dont notre Chanson a été l'objet depuis le commencement de ce siècle; nous avons cité les éditions de MM. F. Michel, Génin et Müller, les traductions de MM. Génin, Saint-Albin et d'Avril, les analyses de MM. Delécluze et Vitet. Et

[1] *Revue critique*, 1869, n° 37, p. 173.

voici que maintenant nous croyons entendre ce cri de tous nos lecteurs : « Une nouvelle Édition, une Traduction nouvelle, étaient-elles nécessaires ? » A cette question très-légitime, nous allons répondre très-simplement, en exposant ce que nous avons fait dans notre Introduction, dans notre Texte, dans notre Traduction, dans nos Notes. Tels sont, en effet, les quatre éléments de notre œuvre.

Dans notre Introduction, nous nous sommes uniquement attaché à raconter l'histoire de notre vieux poëme. Nous avons écrit sa biographie [1], s'il est permis de parler de la sorte, et nous ne voyons pas, en effet, pourquoi ce mot ne s'appliquerait pas tout aussi bien à la vie d'une œuvre d'art qu'à celle d'un homme. L'Œuvre d'art a un germe, une naissance, un développement, une vieillesse et une mort : nous voudrions avoir exposé clairement cette vie de notre *Roland* et avoir fait un récit attachant de toutes ces péripéties de son existence qui fut longue, diverse et agitée. Si, pour bien raconter la vie d'un homme ou d'un poëme, il suffisait de les aimer, nous aurions réussi.

Le Texte est ce qui nous a le plus longtemps arrêté. C'était la partie délicate de notre œuvre.

Tout d'abord nous avons voulu voir, de nos propres yeux, le manuscrit de la Bodléienne. Si admirable que soit l'édition de M. Müller, nous avons pu y relever quelques erreurs de détail. De même pour les manuscrits de Venise, et nous avons passé de longues heures avec eux dans la Bibliothèque de Saint-Marc, où l'obligeance de M. l'abbé Valentinelli ne nous a point fait défaut. Le plus récent de ces deux textes, qui ressemble de très-près à celui de Versailles, n'avait pas été examiné avec assez de soin. Nous devons à l'amitié de M. G. Paris d'avoir pu étudier le manuscrit de Lyon, que M. Müller n'a

[1] Déjà dans le t. I de nos *Épopées françaises*, nous avons eu à écrire la même biographie, mais, comme nous l'avons dit, EN L'ÉTENDANT A TOUTES NOS CHANSONS DE GESTE. Nous avons eu l'occasion de corriger souvent notre travail de 1865 dans celui de 1870, et, quand nous avons été forcé d'exposer les mêmes idées, nous avons toujours eu soin de les reproduire ici AVEC UN TOUT AUTRE PLAN ET SOUS UNE FORME TOUTE NOUVELLE.



point utilisé. Quant au texte de Paris, nous avions eu le projet de le publier à la suite du nôtre, et déjà la copie en était préparée; mais M. Fr. Michel nous a dispensé de ce soin en le publiant lui-même dans la seconde édition de son *Roland*. Nous avons, comme M. Müller, puisé dans tous ces manuscrits d'excellentes variantes. C'est ainsi que nous avons pu rétablir la mesure exacte d'un certain nombre de vers plus ou moins tronqués; réduire à la forme décasyllabique quelques alexandrins « involontaires »; rendre leur véritable physionomie à une foule de mots altérés. Mais jusque-là notre travail se rapprochait beaucoup de celui de nos devanciers : voici où il commence à s'en distinguer nettement.

Nous avons prétendu publier un « Texte critique ». Nous avons voulu faire, pour la *Chanson de Roland*, ce qu'a fait M. Natalis de Wailly pour l'*Histoire de saint Louis*, de Joinville.

Après avoir dressé le Glossaire complet de notre poëme, nous l'avons étudié mot par mot au point de vue grammatical. Nous avons pu enfin déterminer les règles positives de la « Grammaire du *Roland* », et, en particulier, celles de la Déclinaison. Or ces règles ne sont observées, par le scribe de notre manuscrit, que six ou sept fois sur dix, tantôt davantage et tantôt moins. Eh bien! dans notre édition, NOUS LES AVONS OBSERVÉES PARTOUT.

Partout et toujours (pour prendre un exemple frappant) nous avons écrit, avec une *s* finale au nominatif singulier, les substantifs ou adjectifs masculins dérivés de la seconde déclinaison latine. Or l'écrivain très-ignare auquel nous devons le texte d'Oxford, avait très-souvent violé cette règle primordiale que nous avons partout et toujours rétablie. Il en est de même pour vingt, pour cinquante autres règles que nous avons observées, alors même que notre scribe les avait oubliées et enfreintes. Voilà un premier travail qui, dans notre édition, a donné lieu à près de DEUX MILLE corrections.

M. N. de Wailly s'était arrêté là : nous avons été plus loin, et c'est ici que nous avons pris une initiative peut-être téméraire. Pour la faire bien saisir de nos lecteurs, nous avons besoin de toute leur attention...

Tout le monde sait que l'Orthographe n'a point existé au moyen âge. Comme le disait spirituellement notre excellent maître, M. Guessard, « l'Orthographe est un contrat social en matière d'écriture, et il ne paraît point que ce contrat ait été signé avant le XVIIe siècle, avant Vaugelas. » Rien n'est plus vrai, et le même mot nous apparaît, durant tout le moyen âge, écrit de quatre ou cinq façons différentes DANS UN SEUL ET MÊME TEXTE. Ajoutons cependant que sous ces variantes une certaine orthographe, d'origine latine, a persévéré quand même. Ajoutons surtout (et cette proposition nous paraît absolument scientifique) que, si le même mot peut revêtir quatre ou cinq formes différentes dans le même document, IL EN EST UNE, PRESQUE TOUJOURS, QUI EST PRÉFÉRABLE A TOUTES LES AUTRES. C'est quelquefois parce qu'elle est la plus étymologique; c'est, le plus souvent, parce qu'elle est dans un rapport plus exact avec le Dialecte et la Phonétique du document où elle se trouve. Eh bien! nous avons, pour notre texte du *Roland*, fait notre choix entre ces différentes formes; nous avons adopté celle qui nous a paru scientifiquement la meilleure [1]. Nous avons enfin, s'il faut dire le grand mot, ramené notre texte à l'unité orthographique.

Nous nous sommes dit que la *Chanson de Roland* est véritablement un texte exceptionnel et qu'elle méritait ce labeur. Avant que l'*Iliade* eût revêtu sa forme définitive, elle a dû subir, dans sa langue originale, bien des corrections analogues ou semblables. Pourquoi ne donnerions-nous pas scientifiquement à notre vieille Chanson, à notre *Iliade*, toute la pureté de texte dont elle est susceptible? Nous l'avons tenté, et nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'aucune des formes que nous avons préférées soit inférieure à aucune de celles que nous avons rejetées.

Il convient, toutefois, qu'on ne se méprenne pas sur notre but. Le voici en quelques mots : RESTITUER LE TEXTE DU ROLAND TEL QU'IL AURAIT ÉTÉ ÉCRIT PAR UN SCRIBE INTELLIGENT ET

[1] Il peut arriver quelquefois que deux formes sont aussi acceptables l'une que l'autre, mais alors le choix n'a rien de périlleux.

SOIGNEUX, DANS LE MÊME TEMPS ET DANS LE MÊME DIALECTE. Chacune de nos corrections a, du reste, été longuement raisonnée dans nos *Notes et variantes*, où nous avons partout indiqué les leçons exactes du manuscrit d'Oxford. Le lecteur sera donc à même de contrôler un travail que nous sommes le premier à entreprendre. Il décidera si nous avons été trop téméraire; il n'oubliera pas les extrêmes difficultés et délicatesses de cette partie de notre œuvre; il sera indulgent pour nos erreurs.

Le texte d'Oxford présente des lacunes considérables qui ont été, pour la plupart, signalées par M. Müller. Nous les avons comblées à l'aide de nos Remaniements et du manuscrit le plus ancien de Venise. Le plus difficile était ici de restituer un texte conforme aux lois de la grammaire et du dialecte. Nous avons tenté cette restitution pour plus de deux cents vers QUE NOUS AVONS AJOUTÉS AU TEXTE DE LA BODLÉIENNE. Mais nous n'avons pas osé faire ces additions dans le corps même de notre texte; nous les avons reléguées dans nos notes. C'est encore la première fois que cette tâche est entreprise d'après cette méthode.

Pour notre traduction, nous avions à choisir entre deux systèmes. MM. Génin et A. de Saint-Albin avaient franchement traduit notre Chanson en prose, en « simple prose », et le premier (on n'a jamais bien su pourquoi) s'était servi, à cet effet, de la langue du XVIe siècle. MM. Jonain et Lehugeur ont, tout au contraire, adopté les vers rimés. M. d'Avril, dont nous avons déjà loué le travail, témoigna d'une plus vive intelligence de son sujet : « Le Rhythme est un caractère essentiel qu'il ne faut pas enlever au *Roland*. Traduisons-le vers par vers, en décasyllabes. La rime serait d'une difficulté vraiment excessive et nous conduirait aux platitudes. Supprimons la rime et conservons le rhythme. » De là cette bonne et nerveuse traduction de M. d'Avril, laquelle est en vers blancs. J'avoue qu'une telle méthode a d'inappréciables avantages, et qu'elle nous a séduit. Mais nous n'avons pas été longtemps à nous prouver que cette méthode, très-favorable au sentiment du rhythme, ne l'était pas à l'exactitude de la couleur. Or, la couleur, c'est le seul style du *Roland*. Il est tel vers qu'on traduit plus exactement en vingt

syllabes qu'en dix ; tel équivalent est plus vrai que tel mot servile. Nous avons donc conservé le principe excellent de la traduction vers par vers; mais nous n'avons pas voulu de ce lit de Procuste qu'on appelle un vers.

Il nous reste à parler de nos Notes et de ce Glossaire où nous avons introduit TOUS les mots du *Roland*, avec leurs qualifications grammaticales, leur étymologie et quelques exemples, quand nous l'avons cru nécessaire.

On nous permettra d'insister sur nos Notes.

Toutes les fois que nous avons modifié le manuscrit original, nous avons fourni, dans nos Notes, le texte de la Bodléienne, qu'il sera par là facile de reconstruire intégralement. C'est là que nous avons aussi donné toutes les variantes *utiles* empruntées aux autres manuscrits, et nous avons surtout fait usage de ceux dont M. Muller s'est le moins servi. Les rédactions du *Roland* qui se rencontrent dans les littératures étrangères, ont été également mises à profit. Le lecteur trouvera, dans nos notes, la traduction de la seconde partie de la *Karlamagnus's Saga* et de toute la *Keiser Karl-Magnus's Kronike*. Ç'est la première fois que ces œuvres importantes sont traduites en français.

Tous les changements que nous avons adoptés pour faire de notre texte un texte vraiment critique, nous les avons exposés et défendus dans nos Notes. Ce sera leur seconde utilité, et ce n'est peut-être pas la moins considérable. Nous y avons également inséré toutes les Additions que nous avons proposées. Le jour viendra peut-être où, encouragé par la critique, nous oserons les faire entrer dans le corps même de notre texte.

Il faut tout dire : nos notes renferment un *errata*, et nous espérons qu'on ne jugera point notre Texte critique sans avoir lu cette partie de notre travail. Il serait injuste, en une tâche si difficile, de ne nous tenir compte que des erreurs, et non point de nos corrections[1].

[1] Nous ne pouvons mieux faire que de répéter ici les paroles de M. Brachet, en l'Introduction de son *Dictionnaire étymologique*, bel et bon livre sorti

Le reste de nos notes se rapporte à quatre chefs principaux. Dans nos notes *historiques*, nous avons écrit très-minutieusement l'histoire poétique ou légendaire de TOUS les héros de notre vieux poëme : pour y parvenir, nous avons dû résumer toutes les Chansons où ils jouent quelque rôle. Si le lecteur consent à lire ces monographies, il connaîtra tous les antécédents, toute la vie des personnages du *Roland*. Nous osons attirer son attention sur les Notices consacrées à Charlemagne, à Roland, à Olivier, à Turpin, à Naimes, à Ganelon et à Marsile.

Dans nos notes *archéologiques*, nous avons traité la question des armures chevaleresques à l'époque où le *Roland* fut écrit; nous avons essayé, chose plus difficile, d'en tirer quelques conclusions critiques pour fixer la date de notre Chanson.

Dans nos notes *philologiques*, nous nous sommes proposé d'écrire toute une Grammaire d'après le texte de la Bodléienne. On en rassemblera aisément les éléments épars, et cette grammaire sera peut-être considérée comme un complément utile de notre Glossaire. Dans nos notes *juridiques*, nous avons exposé les origines germaniques de la procédure employée contre Ganelon, et, dans nos notes *géographiques*, nous avons cherché à mettre en leur vraie lumière toutes les localités dont notre vieux poëte a prononcé le nom. Nous y avons été singulièrement aidé par notre confrère et ami, M. P. Raymond, dont nous publions un Mémoire inédit.

Tel a été notre travail; tels sont les éléments de notre œuvre. Nous n'y avons épargné ni notre temps, ni notre peine, ni le reste. Et même nous avons voulu donner à ce poëme si profondément national, si français, si mâle et si fier, la parure d'une beauté matérielle qui, jusqu'à ce jour, lui avait été presque toujours refusée. Les meilleures presses du monde se sont offertes d'elles-mêmes pour la reproduire en caractères splendides qui raviront les yeux et charmeront l'âme. Mais ce n'était pas assez :

récemment des presses de M. Claye : « Dans un pareil travail, les fautes d'impression ne peuvent manquer d'être nombreuses. » Nous aurons peut-être droit comme lui à l'indulgence du lecteur, en rappelant que CHAQUE VERS de notre *Roland* renferme le plus souvent une ou plusieurs mutations de texte.

il fallait que l'Art intervînt et, comme un magicien, fît de nouveau couler la vie dans le vieux poëme. Nous avons donc appelé l'Art à notre aide, et les eaux-fortes de M. Chifflart sont là pour prouver que nous avons eu raison. A notre *Iliade*, d'ailleurs, le talent de M. Chifflart convient merveilleusement : talent rude, agité, chaud, brillant et digne d'être populaire. M. J. Quicherat a bien voulu nous donner deux de ces dessins si exacts dont ses albums sont remplis : nous lui devons la vue d'Ibagueta, et le croquis des deux statues d'Olivier et de Roland au porche de la cathédrale de Vérone. A notre confrère, M. Demay, qui est à la fois un artiste convaincu et un érudit solide, nous avons demandé les dessins précieux qui représentent, D'APRÈS NOS PLUS ANCIENS SCEAUX, toutes les pièces de l'armure offensive et défensive aux XIe et XIIe siècles. Mon vieil ami, M. A. Hurel a consenti à graver ces dessins[1]. M. Ehrard est l'auteur de cette carte que nous avons consacrée à l'itinéraire de Charlemagne. Quant à MM. Dujardin, nous leur devons le fac-simile du manuscrit d'Oxford, d'après une photographie que nous avons fait faire en Angleterre et qu'il a fallu *grandir* à Paris, avec une exactitude scientifique. Pour chaque spécialité, nous nous sommes adressé à l'homme qui la savait le mieux.

Nous avons beaucoup à remercier M. Gaston Paris de la bienveillance avec laquelle il a mis toute sa bibliothèque à notre disposition. Nous espérons bien, d'ailleurs, que la publication de notre *Roland* ne l'empêchera pas de publier le sien. La science a trop d'intérêt à ce qu'il ne renonce pas à son projet. La route est belle et large : on y peut marcher deux. Puis, il s'agit de rendre à notre vieille poésie nationale sa gloire trop longtemps méconnue. Pour suffire à une si noble tâche, nous ne serons jamais trop nombreux.

[1] M. Fichot a remis sur bois les dessins de MM. Quicherat et Demay, et il a dessiné lui-même le médaillon du vitrail de Chartres qui représente « Roland fendant le rocher ».

J'ai écrit ces pages durant le siége de Paris, en ces heures lugubres où l'on pouvait croire que la France était à l'agonie; je les ai écrites, tout enveloppé de tristesse et des larmes plein les yeux. Je les achève, en proie à cette même douleur, en entendant les éclats sinistres du canon prussien. Je ne puis dire jusqu'à quel point, en ces rudes moments, j'ai trouvé d'actualité à notre vieux poëme. Qu'est-ce après tout que le *Roland?* C'est le récit d'une grande défaite de la France, d'où la France est sortie glorieusement et qu'elle a efficacement réparée. Eh bien! quoi de plus actuel? Nous n'avons encore, il est vrai, assisté qu'à la défaite; mais il n'est pas sans quelque gloire, ce Roncevaux du XIXe siècle, et demain nous saurons bien le réparer par quelque grande et belle victoire de Saragosse. Dieu n'arrêtera point pour nous le soleil dans les cieux; mais il saura bien nous protéger de quelque autre manière, il saura bien nous sauver. Il suscitera le Charlemagne qui nous fait si absolument défaut; il le suscitera, vous dis-je, et l'emploiera à nous remettre en honneur. Il n'est vraiment pas possible qu'elle meure, cette France de la *Chanson de Roland* qui est encore la nôtre; cette France, malgré tout si chrétienne, si fidèle, si bien faite pour être le « premier ministre de Dieu au département des affaires catholiques ». Où étaient-ils, quand notre Chanson fut écrite, où étaient-ils, nos orgueilleux envahisseurs? Ils erraient en bandes sauvages sous l'ombre de forêts sans nom : ils ne savaient, comme nous le disions plus haut, que piller et tuer. Quand nous tenions d'une main si ferme notre grande épée lumineuse près de l'Église armée et défendue, qu'étaient-ils? Des Mohicans ou des Peaux-Rouges. Ils n'égorgeront pas la France, si la France veut répondre à sa mission, qui est de défendre la Vérité. Je sais que mon pauvre pays est en ce moment livré à leur rage; je sais qu'ils sont vainqueurs, qu'ils triomphent. Nos villes sont brûlées, nos cathédrales déshonorées, nos campagnes désertes, nos villages en cendres, nos plus belles provinces ruinées. Mais, même à la voir ainsi, j'aime la France. Je l'aime autant, je l'aime plus encore qu'au temps de sa florissante beauté, qu'avec ses villes splendides, ses champs

couverts de moissons et tous les trésors que Dieu lui a si libéralement prodigués. Et devant cette France qu'ils croient avoir avilie et déshonorée, je ne puis m'empêcher de redire en pleurant, mais avec un espoir immense, ce beau vers de la *Chanson de Roland*, que j'ai si souvent répété depuis six mois : « *Tere de France, mult estes dulz païs !* » Et je m'empresse d'ajouter : « *Damnes Deus pere, n'en laiser hunir France !* »

8 Décembre 1870.

LA
CHANSON DE ROLAND

TEXTE ET TRADUCTION

LA CHANSON DE ROLAND

PREMIÈRE PARTIE

LA TRAHISON DE GANELON

A SARAGOSSE. — CONSEIL TENU PAR LE ROI MARSILE

I

Carles li Reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne:
Cunquist la tere tresqu'en la mer altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne;
Murs ne citez n'i est remés à fraindre
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne.
Li reis Marsilies la tient, ki Deu n'enaimet;
Mahumet sert e Apollin recleimet:
Ne s' poet guarder que mals ne li ateignet. Aoi.

II

Li reis Marsilies esteit en Sarraguce:
Alez en est en un verger suz l'umbre;
Sur un perrun de marbre bloi se culchet,
Envirun lui plus de vint milie humes.
Il en apelet e ses dux e ses cuntes:
« Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret:
« Li emperere Carles de France dulce
« En cest païs nus est venuz cunfundre.
« Jo nen ai ost ki bataille li dunet,
« Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet.
« Cunseilez mei, cume mi saive hume;
« Si me guarisez e de mort e de hunte. »

A SARAGOSSE. — CONSEIL TENU PAR LE ROI MARSILE

I

Charles le Roi, notre grand empereur,
Sept ans entiers est resté en Espagne :
Jusqu'à la haute mer, il a conquis la terre.
Pas de château qui tienne devant lui,
Pas de cité ni de mur qui reste encore debout
Hors Saragosse, qui est au haut d'une montagne.
Le roi Marsile la tient, Marsile qui n'aime pas Dieu,
Qui sert Mahomet et prie Apollon ;
Mais le malheur va l'atteindre : il ne s'en peut garder.

II

Le roi Marsile était à Saragosse.
Il est allé dans un verger, à l'ombre;
Sur un perron de marbre bleu se couche :
Autour de lui sont plus de vingt mille hommes.
Il adresse alors la parole à ses ducs, à ses comtes :
« Oyez, seigneurs, dit-il, le mal qui nous accable:
« Charles, l'empereur de France la douce,
« Pour nous confondre est venu dans ce pays.
« Plus n'ai d'armée pour lui livrer bataille,
« Plus n'ai de gent pour disperser la sienne.
« Donnez-moi un conseil, comme mes hommes sages,
« Et préservez-moi de la mort, de la honte. »

N'i ad païen ki un sul mot respundet
Fors Blancandrin de l' castel de Val-Funde. Aoi.

III

Blancandrins fut des plus saives païens :
De vasselage fut asez chevalers,
Prozdom i out pur sun seignur aider.
E dist al Rei : « Ore ne vus esmaiez.
« Mandez Carlun, al orguillus e al fier,
« Fedeilz servises e mult granz amistez :
« Vus li durrez urs e leuns e chens,
« Set cenz cameilz e mil hosturs muez,
« D'or e d'argent .iiii. c. muls cargez,
« Cinquante carres qu'en ferat carier :
« Ben en purrat luer ses soldeiers.
« En ceste tere ad asez osteiet,
« En France ad Ais s'en deit ben repairer.
« Vus le siurez à la feste seint Michel :
« Si receverez la lei de chrestiens,
« Serez sis hom par honur e par ben.
« S'en voelt ostages, e vus l'en enveiez
« U dis u vint pur lui afiancer.
« Enveiums i les filz de noz muillers ;
« Par num d'ocire i enveierai le men.
« Asez est melz qu'il i perdent les chefs
« Que nus perdum l'honur ne la deintet,
« Ne nus seium cunduit à mendeier. » Aoi.

IV

Dist Blancandrins : « Par ceste meie destre,
« E par la barbe ki al piz me ventelet,

Pas un païen, pas un ne répond un seul mot,
Excepté Blancandrin, du château de Val-Fonde.

III

Blancandrin, parmi les païens, était l'un des plus sages,
Chevalier de grande vaillance,
Homme de bon conseil pour aider son seigneur :
« Ne vous effrayez point, dit-il au Roi.
« Envoyez un message à Charles, à ce fier, à cet orgueilleux ;
« Promettez-lui service fidèle et très-grande amitié.
« Faites-lui présent de lions, d'ours et de chiens,
« De sept cents chameaux, de mille autours qui aient mué ;
« Donnez-lui quatre cents mulets chargés d'or et d'argent,
« Tout ce que cinquante chars peuvent porter :
« Le roi de France enfin pourra payer ses soldats.
« Mais assez longtemps il a campé dans ce pays.
« Il est bien temps qu'il retourne en France, à Aix.
« Vous l'y suivrez, — direz-vous, — à la fête de saint Michel ;
« Et là, vous vous convertirez à la foi chrétienne.
« Vous serez son homme en tout bien, tout honneur.
« S'il exige des otages, eh bien! vous lui en enverrez
« Dix ou vingt, pour avoir sa confiance.
« Oui, envoyons-lui les fils de nos femmes.
« Moi, tout le premier, je lui livrerai mon fils, dût-il y mourir.
« Mieux vaut qu'ils y perdent la tête
« Que de nous voir enlever nos biens et notre joie,
« Et d'être réduits à mendier !

IV

« Par ma main droite que voici, dit Blancandrin,
« Et par cette barbe que le vent fait flotter sur ma poitrine,

« L'ost des Franceis verrez sempres desfere :
« Franc s'en irunt en France la lur tere.
« Quant cascuns ert à sun meillur repaire,
« Carles serat ad Ais, à sa capele,
« A seint Michel tendrat mult halte feste.
« Vendrat li jurz, si passerat li termes,
« N'orrat de nus paroles ne nuveles.
« Li Reis est fiers, e sis curages pesmes :
« De noz ostages ferat trencher les testes ;
« Asez est melz qu'il i perdent les testes,
« Que nus perdum clere Espaigne la bele,
« Ne nus aium les mals ne les suffraites. »
Dient païen : « Issi poet-il ben estre. » Aoi.

V

Li reis Marsilies out sun cunseill finet :
Si'n apelat Clarin de Balaguet,
Estamarin e Eudropin sun per,
E Priamun e Guarlan le barbet,
E Machiner e sun uncle Maheu,
E Joïmer e Malbien d'ultre-mer,
E Blancandrin, pur la raisun cunter :
Des plus feluns dis en ad apelez.
« Seignurs baruns, à Carlemagne irez ;
« Il est al siège à Cordres la citet.
« Branches d'olive en voz mains porterez :
« Ço senefiet pais e humilitet.
« Par voz saveirs se m' puez acorder,
« Jo vus durrai or e argent asez,
« Teres et fieus tant cum vus en vuldrez. »
Dient païen : « De ço avum nus asez. » Aoi.

« Vous verrez soudain les Français lever leur camp,
« Et s'en aller dans leur pays, en France.
« Une fois qu'ils seront tous de retour en leur meilleur logis,
« Charles, à sa chapelle d'Aix,
« Donnera pour la Saint-Michel une très-grande fête.
« Le jour où vous devrez venir arrivera, le terme passera,
« Et Charles ne recevra plus de nouvelles de vous.
« L'Empereur est terrible, son cœur est implacable;
« Il fera trancher la tête de nos otages.
« Mais il vaut mieux les voir décapiter
« Que de perdre claire Espagne la belle
« Et de souffrir tant de maux et de douleurs. »
« — C'est peut-être là ce qu'il y a de mieux, » s'écrient les païens.

V

Le conseil de Marsile est terminé:
Le Roi fait alors venir Clarin de Balaguer,
Avec Estamaris et son pair Eudropin,
Priamon avec Garlan le barbu,
Machiner avec son oncle Matthieu,
Joïmer avec Maubien d'outre-mer,
Et Blancandrin enfin pour leur exposer son dessein.
Il s'entoure ainsi des dix païens qui sont les plus félons:
« Seigneurs barons, vous irez vers Charlemagne,
« Qui est en ce moment au siége de la cité de Cordres.
« Vous prendrez dans vos mains des branches d'olivier,
« Symbole de soumission et de paix.
« Si vous avez l'art de me réconcilier avec Charles,
« Je vous donnerai or et argent,
« Terres et fiefs autant que vous en voudrez.
« — Eh! répondent les païens, nous en avons assez. »

VI

Li reis Marsilies out finet sun cunseill.
Dist à ses humes : « Seignurs, vus en ireiz ;
« Branches d'olive en voz mains portereiz :
« Si me direz à Carlemagne le Rei
« Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei ;
« Ja einz ne verrat passer cest premer meis
« Que je l' siurai od mil de mes fedeilz.
« Si receverai la chrestiene lei,
« Serai sis hom par amur e par feid.
« S'il voelt ostages, il en averat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avereiz. » Aoi.

VII

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie.
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent ;
Enz en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent à Carle ki France ad en baillie,
Ne s' poet guarder que alques ne l' engignent... Aoi.

VI

Le conseil de Marsile est terminé :
« Seigneurs, dit-il à ses hommes, vous allez partir
« Avec des branches d'olivier dans vos mains.
« Dites de ma part au roi Charles
« Qu'au nom de son Dieu il ait pitié de moi :
« Avant qu'un seul mois soit passé,
« Je le suivrai avec mille de mes fidèles,
« Pour recevoir la loi chrétienne
« Et devenir son homme par amour et par foi.
« S'il veut des otages, il en aura.
« — Bien, dit Blancandrin ; vous aurez là un bon traité ! »

VII

Marsile fait alors amener dix mules blanches
Que lui envoya jadis le roi de Suatile.
Les freins sont d'or, les selles d'argent ;
Les dix messagers y sont montés,
Portant des branches d'olivier dans leurs mains.
Et voici qu'ils s'acheminent vers le roi qui tient la France en son pouvoir.
Charles a beau faire : ils le tromperont...

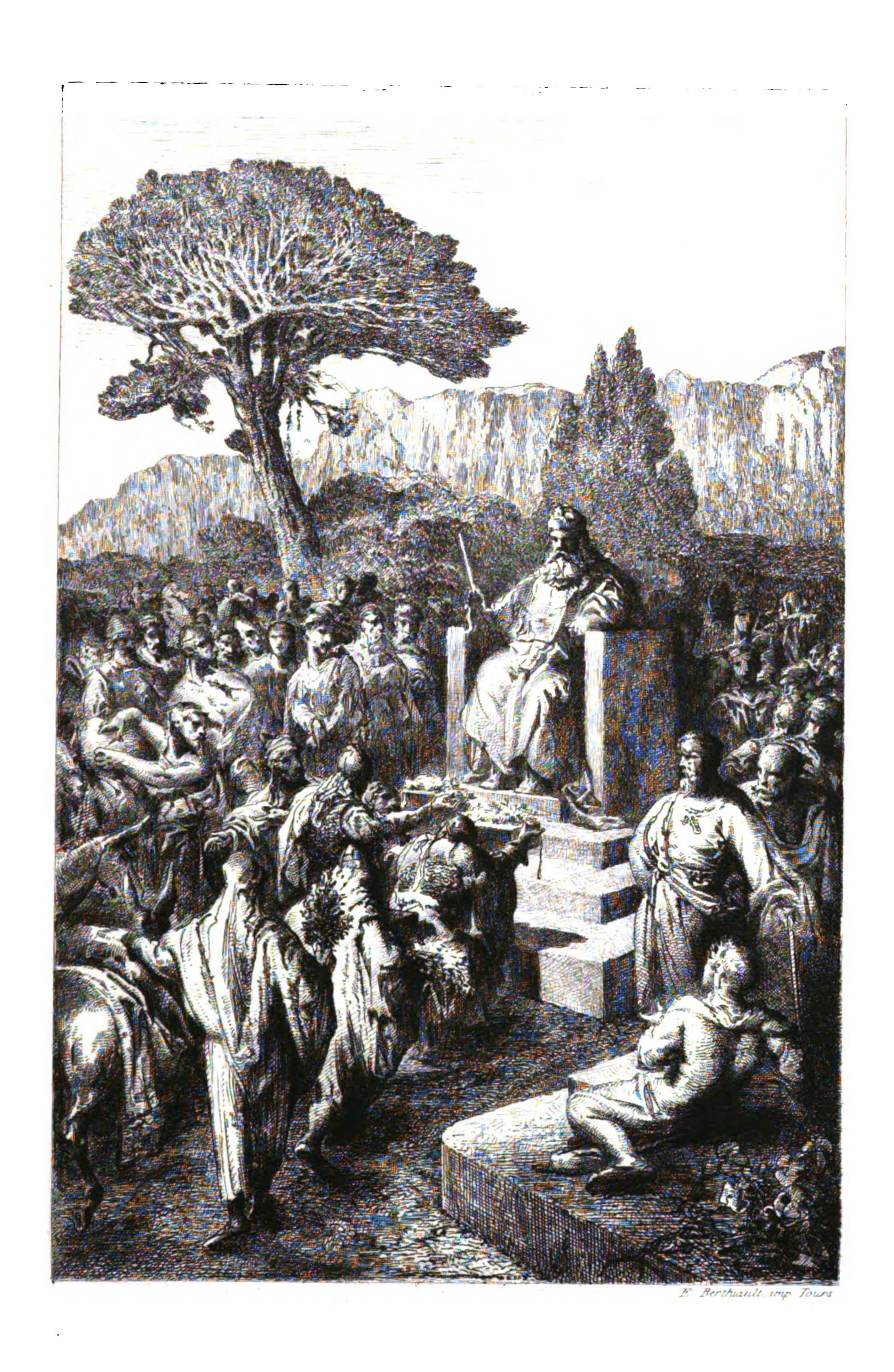
A CORDRES. — CONSEIL TENU PAR CHARLEMAGNE

VIII

Li Emperere se fait e balt e liet:
Cordres ad prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les turs en abatiet.
Mult grant eschec en unt si chevaler
D'or e d'argent e de guarnemenz chers.
En la citet nen ad remés paien
Ne seit ocis u devient chrestiens.
Li Emperere est en un grant verger,
Ensembl' od lui Rollanz e Olivers,
Sansun li Dux e Anséis li fiers,
Gefreis d'Anjou li reis gunfanuners;
E si i furent e Gerins e Gerers:
Là ù cist furent, des altres i out ben.
De dulce France i ad quinze milliers.
Sur palies blancs siedent cil chevaler,
As tables juent pur els esbaneier,
E as eschecs li plus saive e li veill;
E escremissent cil bacheler leger.
Desuz un pin, delez un eglenter,
Un faldestoed i out, fait tut d'or mer,
Là siet li reis ki dulce France tient;
Blanche ad la barbe e tut flurit le chef,
Gent ad le cors e le cuntenant fier.
S'est ki l' demandet, ne l' estoet enseigner.
E li message descendirent à pied,
Si l' saluèrent par amur e par ben. Aoi.

... Sous un pin, près d'un églantier,
Est un fauteuil d'or massif.
C'est là qu'est assis le roi qui tient douce France.
Sa barbe est blanche, et son chef tout fleuri ;
Son corps est beau, et fière est sa contenance.
A celui qui le veut voir il n'est pas besoin de le montrer...
Les messagers païens descendent de leurs mules,
Et saluent Charles en tout bien, tout amour.

(Vers 114–121.)


E Berthault. imp Tours

A CORDRES. — CONSEIL TENU PAR CHARLEMAGNE

VIII

L'Empereur se fait tout joyeux et est de belle humeur.
Il a pris Cordres, il en a mis les murs en pièces,
Avec ses machines il en a abattu les tours;
Ses chevaliers y ont fait un très-riche butin
D'or, d'argent, de riches armures.
Dans la ville il n'est pas resté un seul païen
Qui ne soit forcé de choisir entre la mort et le baptême...
Le roi Charles est dans un grand verger;
Avec lui sont Roland et Olivier,
Le duc Samson, le fier Anséis,
Geoffroi d'Anjou, qui porte le gonfanon royal,
Gerin et son compagnon Gerer
Et, avec eux, beaucoup des autres;
Car il y avait bien là quinze mille chevaliers de la douce France.
Ils sont assis sur des tapis blancs,
Et, pour se divertir, jouent aux damiers:
Les plus sages, les plus vieux jouent aux échecs,
Les bacheliers légers à l'escrime...
Sous un pin, près d'un églantier,
Est un fauteuil d'or massif:
C'est là qu'est assis le roi qui tient douce France.
Sa barbe est blanche et son chef tout fleuri;
Son corps est beau, et fière est sa contenance.
A celui qui le veut voir il n'est pas besoin de le montrer.
Les messagers païens descendent de leurs mules,
Et saluent Charles en tout bien, tout amour.

IX

Blancandrins ad tut premereins parlet,
E dist al Rei : « Salvez seiez de Deu,
« Le Glorius, que devez aürer !
« Iço vus mandet reis Marsilies li bers :
« Enquis ad mult la lei de salvetet ;
« De sun aveir vus voelt asez duner,
« Urs e leuns e veltres enchaignez,
« Set cenz cameilz e mil hosturs muez,
« D'or e d'argent .iiii. cenz muls trussez,
« Cinquante carres que carger en ferez ;
« Tant i averat de besanz esmerez
« Dunt ben purrez voz soldeiers luer...
« En cest païs avez estet asez,
« En France ad Ais devez ben repairer ;
« Là vus siurat, ço dit mis avoez. »
Li Emperere en tent ses mains vers Deu ;
Baisset sun chef, si cumencet à penser. Aoi.

X

Li Emperere en tint sun chef enclin,
De sa parole ne fut mie hastifs,
Sa custume est qu'il parolet à leisir.
Quant se redrecet, mult par out fier le vis.
Dist as messages : « Vus avez mult ben dit.
« Li reis Marsilies est mult mis enemis.
« De cez paroles que vus avez ci dit
« En quel mesure en purrai estre fiz ? »
« — Voelt par ostages, ço dist li Sarrazins,
« Dunt vus averez u dis u quinze u vint.

IX

Blancandrin, le premier, prend la parole,
Et dit au Roi : « Salut au nom de Dieu,
« Du Glorieux que vous devez adorer !
« Voici ce que vous mande Marsile, le roi-baron :
« Après avoir bien cherché comment il pourrait se sauver,
« Il veut largement partager ses trésors avec vous.
« Vous aurez des lions, des ours, des lévriers enchaînés,
« Sept cents chameaux, mille autours après la mue,
« Quatre cents mulets chargés d'argent et d'or,
« Cinquante chars que vous remplirez de ces richesses.
« Vous aurez tant et tant de besants de l'or le plus fin,
« Que vous en pourrez payer tous vos soldats.
« Mais il y a trop longtemps que vous êtes en ce pays,
« Et vous n'avez plus qu'à retourner en France, à Aix.
« Mon maître vous y suivra ; c'est lui-même qui vous le promet. »
L'Empereur élève alors ses deux mains vers Dieu ;
Il baisse la tête et commence à penser.

X

L'Empereur demeurait là, tête baissée ;
Car jamais sa parole ne fut hâtive,
Et sa coutume était de ne parler qu'à loisir.
Quand enfin il se redressa, la fierté éclatait sur son visage :
« Vous avez bien parlé, dit-il aux messagers.
« Il est vrai que le roi Marsile est mon grand ennemi.
« Mais enfin ces paroles que vous venez de prononcer,
« Dans quelle mesure puis-je m'y fier ?
« — Vous aurez des otages, répond le Sarrasin ;
« Nous vous en donnerons dix, quinze ou vingt.

« Par num de ocire i metrai un men filz,
« E si'n averez, ço quid, de plus gentilz.
« Quant vus serez el palais seignurill,
« A la grant feste seint Michel del Peril,
« Mis avoez là vus siurat, ço dit,
« Enz en voz bainz que Deus pur vus i fist;
« Là vuldrat il chrestiens devenir. »
Carles respunt : « Uncore purrat guarir. » Aoi.

XI

Bels fut li vespres e li soleilz fut clers.
Les dis mulez fait Carles establer.
El grant verger fait li Reis tendre un tref;
Les dis messages ad fait enz hosteler;
Xii. serjant les unt ben cunreez.
La noit demurent tresque vint al jur cler.
Li Emperere est par matin levez;
Messe e matines ad li Reis escultet.
Desuz un pin en est li Reis alez,
Ses baruns mandet pur sun cunseill finer :
Par cels de France voelt il de l' tut errer. Aoi.

XII

Li Emperere s'en vait desuz un pin,
Ses baruns mandet pur sun cunseill fenir :
Le duc Oger e l'arcevesque Turpin,
Richard le veill e sun nevuld Henri,
E de Guascuigne le proz cunte Acelin,
Tedbald de Reins e Milun sun cusin.
E si i furent e Gerers e Gerins,

« Mon fils sera du nombre, dût-il y périr.
« Et vous en aurez, je pense, de plus nobles encore.
« Lorsque vous serez de retour en votre palais seigneurial,
« A la grande fête de saint Michel du Péril,
« Mon maître, c'est lui qui vous le promet, vous suivra
« A vos bains d'Aix, dont Dieu a fait jaillir pour vous les eaux miraculeuses.
« Là, il consentira à devenir chrétien.
« — Voilà bien, répond Charles, le moyen pour lui de se sauver. »

XI

Le soir fut beau, le soleil clair.
Charles fait conduire les dix mules dans ses étables,
Puis, dans le grand verger, fait tendre un pavillon,
Et y donne l'hospitalité aux dix messagers:
Douze sergents les servent et leur font fête;
Jusqu'au jour clair ils y passent la nuit...
L'Empereur se lève de grand matin.
Charles entend messe et matines,
Puis va s'asseoir sous un pin,
Et mande ses barons pour tenir son conseil;
Car il ne veut rien faire sans ceux de France.

XII

L'Empereur va sous un pin,
Et mande ses barons pour mener son conseil à bonne fin:
C'est le duc Ogier et l'archevêque Turpin;
C'est Richard le vieux et son neveu Henri;
C'est le brave comte de Gascogne, Acelin;
C'est Thibaud de Reims et son cousin Milon.
Gerer et Gerin y sont aussi,

Ensembl' od els li quens Rollanz i vint
E Olivers, li proz e li gentilz ;
Des Francs de France en i ad plus de mil ;
Guenes i vint, ki la traïsun fist.
Dès ore cumencet li cunseill que mal prist. Aoi.

XIII

« Seignurs baruns, dist li emperere Carles,
« Li reis Marsilies m'ad tramis ses messages ;
« De sun aveir me voelt duner grant masse,
« Urs e leuns e veltres caeignables,
« Set cenz cameilz e mil hosturs muables,
« Quatre cenz mulz cargez de l'or d'Arabe,
« Avoec iço plus de cinquante carres ;
« Mais il me mandet que en France m'en alge :
« Il me siurat ad Ais à mun estage,
« Si receverat la nostre lei plus salve ;
« Chrestiens ert, de mei tendrat ses Marches ;
« Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
Dient Franceis : « Il nus i cuvent guarde. » Aoi.

XIV

Li Emperere out sa raisun fenie.
Li quens Rollanz, ki ne l' otriet mie,
En piez se drecet, si li vint cuntredire.
Il dist al Rei : « Ja mar crerez Marsilie.
« Set anz ad pleins qu' en Espaigne venimes :
« Jo vus cunquis e Noples e Commibles,
« Pris ai Valterne e la terre de Pine,
« E Balaguet e Tuele e Sezilie :
« Li reis Marsilies i fist mult que traïtres :

Et le duc Roland y est venu avec eux,
Suivi du noble et vaillant Olivier.
Il y a là plus de mille Français de France.
On y voit aussi Ganelon, celui qui fit la trahison.
Alors commence ce conseil de malheur.

XIII

« Seigneurs barons, dit l'empereur Charles,
« Le roi Marsile vient de m'envoyer ses messagers.
« Il me veut donner une grande part de tout ce qu'il possède,
« Des ours, des lions, des lévriers enchaînés,
« Sept cents chameaux, mille autours après leur mue,
« Quatre cents mulets chargés d'or arabe,
« Plus de cinquante chars tout chargés.
« Mais il y met cette condition : c'est que je retourne en France.
« Il s'engage à me rejoindre dans mon palais d'Aix,
« Pour y recevoir notre loi, qui est la loi du salut.
« Il se fera chrétien et tiendra de moi ses Marches.
« Mais en a-t-il vraiment l'intention, c'est ce que je ne sais pas. »
« — Prenons bien garde, » s'écrient les Français.

XIV

L'Empereur a fini son discours.
Le comte Roland, qui ne l'approuve point,
Se lève, et, debout, parle contre son oncle :
« Croire Marsile, ce serait folie, dit-il au Roi.
« Il y a sept grandes années que nous sommes entrés en Espagne.
« Je vous ai conquis Commible et Nobles ;
« J'ai pris Valtierra et la terre de Pine,
« Avec Balaguer, Tudela et Sebilie.
« Mais, quant au roi Marsile, il s'est toujours conduit en traître.

« De ses païens il vus enveiat quinze :
« Cascuns porteit une branche d'olive;
« Nuncerent vus cez paroles méismes.
« A voz Franceis un cunseill en presistes,
« Loèrent vus alques de legerie.
« Dous de voz cuntes al païen tramesistes,
« L'uns fut Basanz e li altre Basilies :
« Les chefs en prist ès puis desuz Haltoïe.
« Faites la guere cum vus l'avez enprise,
« En Sarraguce menez vostre ost banie,
« Metez le siège à tute vostre vie,
« Si vengez cels que li fels fist ocire. » Aoi.

XV

Li Emperere en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe, afaitat sun gernun,
Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld.
Franceis se taisent, ne mais que Guenelun :
En piez se drecet, si vint devant Carlun,
Mult fièrement cumencet sa raisun,
E dist al Rei : « Ja mar crerez bricun,
« Ne mei ne altre, se de vostre prod nun.
« Quant ço vus mandet li reis Marsiliun
« Qu'il devendrat jointes ses mains vostre hum,
« E tute Espaigne tendrat par vostre dun,
« Puis receverat la lei que nus tenum.
« Ki ço vus lodet que cest plait degetum,
« Ne li chalt, Sire, de quel mort nus murrum.
« Cunseill d'orguill n'est dreiz que à plus munt.
« Laissum les fols, as sages nus tenum. » Aoi.

« Jadis il vous envoya quinze de ses païens,
« Portant chacun une branche d'olivier,
« Et qui vous tinrent exactement le même langage.
« Vous prîtes aussi le conseil de vos Français,
« Qui furent assez fous pour être de votre avis.
« Alors vous envoyâtes au Roi deux de vos comtes :
« L'un était Basan, l'autre Basile.
« Que fit Marsile? Il leur coupa la tête, là-bas, dans les montagnes au-dessous d'Haltoïe.
« Faites, faites la guerre, comme vous l'avez entreprise ;
« Conduisez sur Saragosse votre armée ;
« Mettez-y le siége, dût-il durer toute votre vie ;
« Et vengez ceux que Marsile le félon a fait mourir. »

XV

L'Empereur tient la tête baissée ;
Il tourmente sa barbe et tire sa moustache ;
A son neveu ne répond rien, ni bien, ni mal.
Tous les Français se taisent, tous, excepté Ganelon.
Ganelon se lève, s'avance jusque devant Charles,
Et très-fièrement commence son discours :
« N'en croyez pas les fous, dit-il au Roi ;
« N'en croyez ni les autres ni moi ; n'écoutez que votre avantage.
« Quand Marsile vous fait savoir
« Qu'il est prêt à devenir, mains jointes, votre vassal ;
« Quand il consent à tenir toute l'Espagne de votre main
« Et à recevoir notre foi,
« Celui qui vous conseille de rejeter de telles offres,
« Celui-là ne se soucie guère de quelle mort nous mourrons.
« C'est là le conseil de l'orgueil, et ce conseil ne doit pas l'emporter plus longtemps.
« Laissons les fous, et tenons-nous aux sages ! »

XVI

Après iço i est Neimes venuz,
Meillur vassal n'aveit en la curt nul;
E dist al Rei : « Ben l'avez entendut,
« Guenes li quens ço vus ad respundut :
« Saveir i ad, mais qu'il seit entenduz.
« Li reis Marsilies est de guere vencuz,
« Vus li avez tuz ses castels toluz,
« Od voz cadables avez fruiset ses murs,
« Ses citez arses e ses humes vencuz.
« Quant il vus mandet qu'aiez mercit de lui,
« Pecchet fereit ki dunc li fesist plus,
« U par ostages vus en voelt faire soür ;
« Ceste granz guere ne deit munter à plus. »
Dient Franceis : « Ben ad parlet li dux. » Aoi.

XVII

« Seignurs baruns, ki i enveierum
« En Sarraguce al rei Marsiliun? »
Respunt dux Neimes : « Jo irai par vostre dun ;
« Liverez m'en ore le guant e le bastun. »
Respunt li Reis : « Vus estes saives hum ;
« Par ceste barbe e par cest men gernun,
« Vus n'irez pas uan de mei si luign ;
« Alez sedeir quant nuls ne vus sumunt. » Aoi.

XVIII

« Seignurs baruns, ki i purrum enveier
« Al Sarrazin ki Sarraguce tient? »

XVI

Naimes alors s'avance à son tour;
Dans toute la cour il n'est pas de meilleur vassal :
« Vous l'avez entendu, dit-il au Roi;
« Vous avez entendu la réponse du comte Ganelon.
« Sage conseil, pourvu qu'il soit suivi!
« Le roi Marsile est vaincu dans la guerre.
« Vous lui avez enlevé toutes ses forteresses;
« Vos machines ont brisé tous ses murs;
« Vous avez brûlé ses villes, vous avez battu ses hommes.
« Or il ne vous demande aujourd'hui que d'avoir pitié de lui :
« Ce serait péché que d'exiger davantage,
« D'autant que par ses otages il vous offre toute garantie.
« Il est temps que cette grande guerre prenne fin. »
Tous les Français de dire alors : « Le duc a bien parlé. »

XVII

« Seigneurs barons, quel messager enverrons-nous
« Vers le roi Marsile à Saragosse?
« — J'irai, si vous le voulez bien, répond le duc Naimes.
« Donnez-moi sur-le-champ le gant et le bâton.
« — Non, répond le Roi, vous êtes un homme sage.
« Par la barbe et les moustaches que voici,
« Vous n'irez pas à cette heure si loin de moi.
« Personne ne vous appelle : rasseyez-vous. »

XVIII

« Seigneurs barons, quel messager pourrions-nous envoyer
« Vers le Sarrasin qui règne à Saragosse?

Respunt Rollanz : « Jo i puis aler mult ben. »
« — Ne l' ferez certes, dist li quens Olivers,
« Vostre curages est mult pesmes e fiers :
« Jo me crendreie que vus vus meslisez.
« Se li Reis voelt, jo i puis aler ben. »
Respunt li Reis : « Ambdui vus en taisez,
« Ne vus ne il n'i porterez les piez.
« Par ceste barbe que veez blancheier,
« Li duze Per mar i serunt juget! »
Franceis se taisent, as les vus aquisez. Aoi.

XIX

Turpins de Reins en est levez del renc,
E dist al Rei : « Laisez ester voz Francs.
« En cest païs avez estet set anz,
« Mult unt oüt e peines e ahans.
« Dunez m'en, Sire, le bastun e le guant,
« E jo irai al Sarazin Espan,
« Si'n vois vedeir alques de sun semblant. »
Li Emperere respunt par maltalant :
« Alez sedeir desur cel palie blanc ;
« N'en parlez mais, se jo ne l' vus cumant. » Aoi.

XX

« Franc chevaler, dist li emperere Carles,
« Car m'eslisez un barun de ma Marche,
« Qu'à Marsiliun me portast mun message. »
Ço dist Rollanz : « Ço ert Guenes, mis parastre. »
Dient Franceis : « Car il le poet ben faire ;
« Se lui lessez, n'i trametrez plus saive. »
E li quens Guenes en fut mult anguisables ;

« — J'y puis fort bien aller, s'écrie Roland.
« — Non, certes, répond le comte Olivier.
« Vous avez un cœur trop ardent et farouche;
« Vous vous attireriez quelque bataille.
« J'irai plutôt, s'il plaît au Roi.
« — Taisez-vous tous les deux, répond l'Empereur;
« Certes, vous n'y mettrez les pieds ni l'un ni l'autre.
« Par cette barbe blanche que vous voyez,
« J'entends qu'on ne choisisse point les douze Pairs. »
Les Français se taisent, les voilà cois.

XIX

Turpin de Reims se lève, sort de son rang :
« Laissez en paix vos Francs, dit-il à l'Empereur.
« Vous êtes depuis sept ans dans ce pays,
« Et vos barons n'y ont eu que travaux et douleurs.
« C'est à moi, Sire, qu'il faut donner le gant et le bâton.
« J'irai trouver le Sarrasin d'Espagne,
« Et verrai un peu comment est fait son visage. »
L'Empereur, plein de colère, lui répond :
« Allez vous rasseoir sur ce tapis blanc,
« Et ne vous avisez plus de parler, à moins que je ne vous l'ordonne. »

XX

« Chevaliers Francs, dit l'empereur Charles,
« Élisez-moi un baron de ma terre,
« Qui soit mon messager près de Marsile. »
« — Eh! dit Roland, ce sera Ganelon, mon beau-père.
« — Il remplirait fort bien ce message, s'écrient tous les Français,
« Et, si vous le laissez ici, vous n'en trouverez pas un meilleur. »
Le comte Ganelon en est tout plein d'angoisse;

De sun col getet ses grandes pels de martre,
E est remés en sun blialt de palie.
Vairs out les oils e mult fier le visage,
Gent out le cors e les costez out larges;
Tant par fut bels, tuit si per l'en esgardent.
Dist à Rollant: « Tut fol, pur quei t'esrages?
« Ço set hom ben que jo sui tis parastre;
« Si as juget qu'à Marsiliun en alge.
« Se Deus ço dunet que jo de là repaire,
« Jo t'en muverai un si grant cuntraire
« Ki durerat à trestut tun edage. »
Respunt Rollanz: « Orguill oi e folage.
« Ço set hom ben, n'ai cure de manace;
« Mais saives hom il deit faire message;
« Si li Reis voelt, prez sui pur vus le face. » Aoi.

XXI

Guenes respunt: « Pur mei n'iras tu mie.
« Tu n'es mis hom ne jo ne sui tis sire.
« Carles cumandet que face sun servise,
« En Sarraguce en irai à Marsilie;
« Einz i ferai un poi de legerie
« Que jo'n esclair ceste meie grant ire. »
Quant l'ot Rollanz, si cumençat à rire. Aoi.

XXII

Quant ço veit Guenes que ore s'en rit Rollanz,
Dunc ad tel doel, pur poi d'ire ne fent,
A ben petit que il ne pert le sens,
E dit al cunte: « Jo ne vus aim nient;
« Sur mei avez turnet fals jugement.

Il rejette de son cou ses grandes peaux de martre,
Et reste avec son seul bliaut de soie.
Il a les yeux vairs; sur son visage éclate la fierté;
Son corps est tout gracieux, larges sont ses côtés...
Ses pairs ne le peuvent quitter des yeux, tant il est beau.
« Fou, dit-il à Roland, pourquoi cette rage?
« On le sait assez que je suis ton beau-père.
« Ainsi tu m'as condamné à aller vers Marsile?
« C'est bien; mais, si Dieu permet que j'en revienne,
« Je te poursuivrai d'une telle haine,
« Qu'elle durera autant que ta vie.
« — Orgueil et folie, répond Roland.
« On sait trop bien que je ne prends nul souci des menaces.
« Mais, pour un tel message, il faut un homme sage,
« Et, si le Roi le veut, je suis prêt à le faire en votre place. »

XXI

« — Tu n'iras point à ma place, dit Ganelon;
« Tu n'es pas mon vassal, et je ne suis pas ton seigneur.
« Charles ordonne que je fasse son service:
« J'irai donc à Saragosse, vers Marsile.
« Mais j'y ferai quelque félonie,
« Pour soulager la grande colère qui m'oppresse. »
Lorsque Roland l'entend, il commence à rire.

XXII

Quand Ganelon voit que Roland rit de lui,
Il en a telle douleur, que, de colère, son cœur est tout près de se fendre.
Peu s'en faut qu'il n'en perde le sens:
« Je ne vous aime pas, dit-il au comte Roland;
« Car c'est vous qui avez fait tomber sur moi le choix des Français.

« Dreit Emperere, veez me ci en present,
« Ademplir voeill vostre cumandement. Aoi.

XXIII

« En Sarraguce sai ben qu' aler m'estoet;
« Hom ki là vait repairer ne s'en poet.
« Ensurquetut si ai jo vostre soer,
« Si'n ai un fil, ja plus bels n'en estoet:
« Ço est Baldewins, ço dit, ki ert prozdom.
« A lui lais jo mes honurs e mes fieus.
« Guardez le bien, ja ne l' verrai des oilz. »
Carles respunt: « Trop avez tendre coer.
« Puis que l' cumant, aler vus en estoet. » Aoi.

XXIV

Ço dist li Reis: « Guene, venez avant;
« Si recevez le bastun e le guant.
« Oït l' avez, sur vus le jugent Franc.
« — Sire, dist Guenes, ço ad tut fait Rollanz;
« Ne l'amerai à trestut mun vivant,
« Ne Oliver por ço qu'il est sis cumpainz,
« Les duze Pers, pur ço qu'il l'aiment tant;
« Desfi les en, Sire, vostre veiant. »
Ço dist li Reis: « Trop avez mal talant.
« Or irez vus certes quant jo l'cumant.
« — Jo i puis aler; mais n'i averai guarant;
« Nul out Basilies ne sis freres Basanz. » Aoi.

XXV

Li Emperere li tent sun guant, le destre;
Mais li quens Guenes iloec ne volsist estre;

« Droit empereur, me voici devant vous,
« Tout prêt à remplir votre commandement.

XXIII

« Je vois bien, dit Ganelon, qu'il me faut aller à Saragosse.
« Qui va là-bas n'en revient point.
« Sire, n'oubliez pas surtout que votre sœur est ma femme.
« J'en ai un fils ; il n'est pas de plus bel enfant.
« C'est Baudouin, qui promet d'être un preux.
« Je lui laisse mes terres et mes fiefs ;
« Gardez-le-bien, car je ne le reverrai plus de mes yeux.
« — Vous avez le cœur trop tendre, lui répond Charles.
« Quand je vous l'ordonne, il y faut aller. »

XXIV

« Ganelon, dit le Roi, avancez près de moi,
« Pour recevoir le bâton et le gant.
« C'est la voix des Francs qui vous désigne : vous l'avez entendue.
« — Non, répond Ganelon, tout cela est l'œuvre de Roland.
« Et plus jamais ne l'aimerai de ma vie.
« Et je n'aimerai plus Olivier, parce qu'Olivier est son ami.
« Et je n'aimerai plus les douze Pairs, parce qu'ils l'aiment.
« Et là, sous vos yeux, Sire, je leur jette mon défi.
« — C'est trop de colère, dit le Roi.
« Puisque je l'ordonne, vous irez.
« — J'y puis aller, mais je cours à ma perte,
« Comme Basile et son frère Basan. »

XXV

L'Empereur tend à Ganelon le gant de la main droite ;
Mais le comte voudrait bien n'être point là.

Quant le dut prendre, si li caït à tere.
Dient Franceis : « Deus! que purrat ço estre?
« De cest message nus avendrat granz pertę.
« — Seignurs, dist Guenes, vus en orrez noveles. Aoi.

XXVI

« Sire, dist Guenes, dunez mei le cungied ;
« Quant aler dei, n'i ai plus que targer. »
Ço dist li Reis : « Al Jhesu e al men! »
De sa main destre l'ad asolt e seignet,
Puis li liverat le bastun et le bref. Aoi.

XXVII

Guenes li quens s'en vait à sun ostel,
De guarnemenz se prent à cunreer,
De ses meillurs que il pout recuverer :
Esperuns d'or ad en ses piez fermez,
Ceinte Murgleis s'espée à sun costet,
En Tachebrun sun destrer est muntez :
L'estreu li tint sis uncles Guinemers.
Là veïsez tanz chevalers plorer,
Ki tuit li dient : « Tant mare fustes, ber!
« En la curt al Rei mult i avez estet,
« Noble vassal vus i solt hom clamer.
« Ki ço jugat que doüssez aler,
« Par Carlemagne n'ert guariz ne tensez.
« Li quens Rollanz ne l' se doüst penser,
« Que estraiz estes de mult grant parentet. »
Enprès li dient : « Sire, car nos menez. »
Ço respunt Guenes : « Ne placet damne Deu!

Comme il va pour le saisir, le gant tombe par terre.
« Mauvais présage, s'écrient les Français.
« Ce message sera pour nous la cause de grands malheurs.
« — Vous en saurez des nouvelles, » leur répond Ganelon.

XXVI

Ganelon dit à l'Empereur : « Donnez-moi congé, Sire ;
« Puisqu'il y faut aller, je n'ai plus de temps à perdre.
« — Allez, dit le Roi, pour l'honneur de Jésus et pour le mien. »
Charles lève alors sa main droite; il fait sur Ganelon le signe de la croix; il lui donne l'absolution,
Puis lui remet le bâton et la lettre.

XXVII

Le comte Ganelon revient dans sa maison,
Et se prend alors à préparer ses armes,
Les meilleures qu'il y peut trouver.
A ses pieds il attache les éperons d'or,
A son côté ceint Murgleis, son épée,
Et monte sur son destrier Tachebrun.
Son oncle Guinemer lui tient l'étrier.
Que de chevaliers vous eussiez vus pleurer !
Et tous : « O baron, lui disent-ils, quel malheur pour vous !
« Il y a si longtemps que vous êtes à la cour du Roi,
« Et que vous y avez le renom d'un noble vassal !
« Quant à celui qui vous a désigné pour aller là-bas,
« Charlemagne lui-même ne saura le défendre.
« Jamais le comte Roland n'eût dû avoir une telle pensée ;
« Car vous êtes issu d'un si haut parentage ! »
Puis : « Seigneur, lui disent-ils, emmenez-nous.
« — A Dieu ne plaise, répond Ganelon.

« Melz est que suls moerge que tant bon chevaler.
« En dulce France, seignurs, vus en irez,
« De meie part ma muiller saluez,
« E Pinabel mun ami e mun per,
« E Baldewin mun fil que vus savez,
« E lui aidez, e pur seignur le tenez. »
Entret en sa veie, si s'est acheminet... Aoi

L'AMBASSADE ET LE CRIME DE GANELON

XXVIII

Guenes chevalchet suz une olive halte :
Asemblet s'est as sarrazins messages ;
Mais Blancandrins, ki envers lui s'atarget,
Par grant saveir parolet li uns al altre.
Dist Blancandrins : « Merveillus hom est Carles,
« Ki cunquist Puille e trestute Calabre,
« Vers Engletere passat il la mer salse,
« Ad oes seint Pere en cunquist le chevage.
« Que nus requert ça en la nostre Marche? »
Guenes respunt : « Itels est sis curages :
« Jamais n'ert hom ki encuntre lui vaille. » Aoi.

XXIX

Dist Blancandrins : « Franc sunt mult gentil hume ;
« Mult grant mal funt e cil duc e cil cunte
« A lur seignur, ki tel cunseill li dunent ;
« Lui e altrui travaillent e cunfundent. »

« Tant de bons chevaliers mourir ! non, plutôt mourir seul.
« Vous, seigneurs, retournez en douce France.
« Saluez ma femme de ma part ;
« Saluez aussi Pinabel, mon ami et mon pair ;
« Et mon fils Baudouin, que vous savez.
« Défendez-le bien, et tenez-le pour votre seigneur... »
Alors Ganelon entre en sa voie, et s'achemine vers Saragosse.

L'AMBASSADE ET LE CRIME DE GANELON

XXVIII

Voilà Ganelon qui chevauche sous de hauts oliviers...
Il a rejoint les messagers sarrasins :
Blancandrin, pour l'attendre, avait ralenti sa marche.
Tous deux commencent l'entretien, tous deux y sont également habiles :
« Quel homme merveilleux que ce Charles ! s'écrie Blancandrin.
« Il s'est rendu maître de la Calabre et de la Pouille ;
« Il a passé la mer salée, afin de mettre la main sur l'Angleterre,
« Et il en a conquis le tribut pour saint Pierre.
« Mais pourquoi vient-il nous poursuivre chez nous ?
« — Telle est sa volonté, dit Ganelon,
« Et il n'y aura jamais d'homme qui puisse aller à l'encontre. »

XXIX

« — Quels vaillants hommes que les Français ! dit Blancandrin ;
« Mais vos comtes et vos ducs font très-grand tort
« A leur seigneur quand ils lui donnent tel conseil :
« Ils perdront Charles, et perdront les autres avec lui. »

Guenes respunt : « Jo ne sai veir nul hume
« Ne mais Rollant ki uncore en averat hunte...
« Er main sedeit li Emperere suz l'umbre ;
« Vint i ses niés, out vestue sa brunie,
« E out preiet dejuste Carcasunie.
« En sa main tint une vermeille pume :
« Tenez, bel sire, dist Rollanz à sun uncle,
« De trestuz reis vus present les curunes. »
« Li soens orguilz le devereit ben cunfundre,
« Kar cascun jur à mort il s'abandunet :
« Seit ki l' ociet, tute pais puis averiumes. » Aoi.

XXX

Dist Blancandrins : « Mult est pesmes Rollanz,
« Ki tute gent voelt faire recreant
« E tutes teres met en chalengement.
« Par quele gent quiet il espleiter tant? »
Guenes respunt : « Par la franceise gent ;
« Il l'aiment tant ne li faldrunt nient.
« Or e argent lur met tant en present,
« Muls e destrers, e palies e guarnemenz !
« Li Reis méismes ad tut à sun talent.
« Cunquerrat li les teres d'ici qu'en Orient. » Aoi.

XXXI

Tant chevalcherent Guenes e Blancandrins
Que l'uns à l'altre la sue feit plevit
Que il querreient que Rollanz fust ocis
Tant chevalcherent e veies e chemins
Qu'en Sarraguce descendent suz un if.
Un faldestoed out suz l'umbre d'un pin,

« En vérité, dit Ganelon, pas un d'entre eux ne mérite ce blâme,
« Pas un, si ce n'est Roland. Mais il n'en tirera que de la honte.
« L'autre jour encore, l'Empereur était assis à l'ombre.
« Son neveu vint devant lui, vêtu de sa broigne :
« C'était près de Carcassonne, où il avait fait riche butin.
« Dans sa main il tenait une pomme vermeille :
« — Tenez, beau sire, dit-il à son oncle,
« Voici les couronnes de tous les rois que je mets à vos pieds. »
« Tant d'orgueil devrait bien trouver son châtiment.
« Chaque jour il s'expose, il s'abandonne à la mort.
« Que quelqu'un le tue : nous n'aurons la paix qu'à ce prix. »

XXX

« — Ce Roland, dit Blancandrin, est bien cruel
« De vouloir faire crier merci à tous les peuples
« Et mettre ainsi la main sur toutes les terres !
« Et sur quelle gent compte-t-il pour une telle entreprise ?
« — Sur les Français, répond Ganelon.
« Ils l'aiment tant qu'ils ne lui feront jamais défaut.
« Il ne leur refuse ni or, ni argent,
« Ni destriers, ni mules, ni vêtements de soie, ni riches armures ;
« A l'Empereur lui-même il en donne autant que Charles en désire.
« Il conquerra le monde jusqu'à l'Orient. »

XXXI

Ils ont tant chevauché, Ganelon et Blancandrin,
Qu'ils ont fini par s'engager mutuellement leur foi.
Ce qu'ils poursuivent tous deux, c'est la mort de Roland.
Ils ont tant chevauché par voies et par chemins,
Qu'ils arrivent à Saragosse. Ils descendent sous un if...
A l'ombre d'un pin, il y a un fauteuil

Envolupet fut d'un palie alexandrin :
Là fut li Reis ki tute Espaigne tint ;
Tut entur lui vint milie Sarrazin ;
N'i ad celui ki mot sunt ne mot tint
Pur les nuveles qu'il vuldreient oïr.
Atant as vus Guenes e Blancandrins. Aoi.

XXXII

Blancandrins vint devant l'Empereür,
Par le puign tint le cunte Guenelun,
E dist al Rei : « Salvez seiez de Mahum
« E d'Apollin, dunt seintes leis tenum !
« Vostre message fesimes à Carlun :
« Ambes ses mains en levat cuntremunt,
« Loat sun Deu, ne fist altre respuns.
« Ci vus enveiet un soen noble barun,
« Ki est de France, si est mult riches hum ;
« Par lui orrez se averez pais u nun. »
Respunt Marsilies : « Or diet, nus l'orrum. » Aoi.

XXXIII

Mais li quens Guenes se fut ben purpenset :
Par grant saveir cumencet à parler
Cume celui ki ben faire le set,
E dist al Rei : « Salvez seiez de Deu,
« Le Glorius, que devum aürer !
« Iço vus mandet Carlemagnes li bers :
« Que recevez seinte chrestientet :
« Demi Espaigne vus voelt en fieu duner.
« Se ceste acorde ne vulez otrier,
« Pris e liez serez par poestet ;

Enveloppé de soie d'Alexandrie.
C'est là qu'est assis le Roi maître de toute l'Espagne.
Vingt mille Sarrasins sont autour de lui ;
Mais on n'entend, parmi eux, sonner ni tinter un seul mot,
Tant ils désirent apprendre des nouvelles.
Voici, voici venir Ganelon et Blancandrin.

XXXII

Devant le roi Marsile s'avance Blancandrin,
Qui tient par le poing le comte Ganelon :
« Salut, dit-il, au nom de Mahomet,
« Au nom d'Apollon, dont nous observons la loi sainte.
« Nous avons fait votre message à Charles.
« Il a levé ses deux mains vers le ciel ;
« Il a rendu grâces à son Dieu, et point ne nous a fait d'autre réponse.
« Mais il vous envoie un de ses nobles barons,
« Qui est un très-puissant homme de France.
« C'est par lui que vous saurez si vous aurez la paix ou non.
« — Qu'il parle, dit Marsile ; nous l'écouterons. »

XXXIII

Ganelon, cependant, prend son temps pour réfléchir,
Et commence à parler avec grand art,
Comme celui qui très-bien le sait faire :
« Salut, dit-il au Roi, salut au nom de Dieu,
« De Dieu le glorieux que nous devons adorer.
« Voici ce que vous mande Charlemagne le baron :
« Vous recevrez la sainte loi chrétienne,
« Et Charles vous daignera laisser en fief la moitié de l'Espagne.
« Si vous ne voulez point de cet accord,
« Vous serez pris, garrotté de force,

« Al siège ad Ais en serez amenez,
« Par jugement serez iloec finez :
« Là murrez vus à hunte e à viltet. »
Li reis Marsilies en fut mult esfreez :
Un algeir tint ki d'or fut enpenez,
Ferir l'en voelt, se n'en fust desturnez. Aoi.

XXXIV

Li reis Marsilies ad la culur muée,
De sun algeir ad la hanste crollée.
Quant le vit Guenes, mist la main à l'espée,
Cuntre dous deiz l'ad de l' furrer getée.
Si li ad dit : « Mult estes bele e clere ;
« Tant vus averai en curt à rei portée,
« Ja ne l' dirat de France li emperere
« Que suls moerge en l'estrange cuntrée,
« Einz vus averunt li meillur cumparée. »
Dient païen : « Desfaimes la meslée. » Aoi.

XXXV

Tant li preièrent li meillur Sarrazin
Qu'el faldestoed s'est Marsilies asis.
Dist l'Algalifes : « Mal nus avez bailliz,
« Que le Franceis asmastes à ferir :
« Vus le doüssez esculter e oïr.
« — Sire, dist Guenes, me l' cuvent à suffrir.
« Jo ne lerreie, por tut l'or que Deus fist,
« Por tut l'aveir ki seit en cest païs,
« Que jo ne li die, se tant ai de leisir,
« Que Carlemagnes, li Reis poësteifs,
« Par mei li mandet sun mortel enemi. »

« Et l'on vous conduira à Aix, siége de l'Empire.
« Un jugement y finira vos jours,
« Et vous y mourrez dans la vilenie, dans la honte! »
Le roi Marsile fut alors tout saisi de frémissement.
Il tenait à la main une flèche empennée d'or;
Il en veut frapper Ganelon; mais par bonheur on le retient...

XXXIV

Le roi Marsile a changé de couleur,
Et brandit dans sa main le bois de la flèche.
Ganelon le voit, met la main à son épée,
Et en tire du fourreau la longueur de deux doigts:
« Épée, lui dit-il, vous êtes très-claire et très-belle.
« Tant que je vous porterai à la cour de ce roi,
« L'empereur de France ne dira pas
« Que je serai mort tout seul au pays étranger.
« Mais, avant ma mort, les meilleurs vous auront payée de leur sang.
« — Empêchons la mêlée, » s'écrient les Sarrasins.

XXXV

Les meilleurs des païens ont tant prié Marsile,
Qu'il s'est enfin rassis dans son fauteuil;
Et le Calife: « Vous nous mettiez, dit-il, en vilain cas,
« Quand vous vouliez frapper le Français.
« Il fallait l'écouter et l'entendre.
« — Sire, dit Ganelon, je veux bien tout oublier;
« Mais jamais je ne consentirai, pour tout l'or que Dieu fit,
« Ni pour tous les trésors qui sont en ce pays,
« A ne pas dire, si l'on m'en laisse le loisir,
« Le message que Charles, le Roi très-puissant,
« Vous mande à vous, son ennemi mortel. »

Afublez est d'un mantel sabelin,
Ki fut cuvert d'un palie alexandrin :
Getet le à tere, si l' receit Blancandrins ;
Mais de s'espée ne voelt mie guerpir,
En sun puign destre par l'oret punt la tint.
Dient païen : « Noble barun ad ci ! » AOI.

XXXVI

Envers le Rei s'est Guenes aproismez,
Si li ad dit : « A tort vus curuciez ;
« Kar ço vus mandet Carles ki France tient,
« Que recevez la lei de chrestiens ;
« Demi Espaigne vus durrat il en fiet,
« E sun nevuld Rollant l'altre meitet :
« Mult orguillos parçuner i averez.
« Se ceste acorde ne vulez otrier,
« En Sarraguce vus vendrat aseger ;
« Par poestet serez pris e liez,
« Menez serez tut dreit à Ais le siet ;
« Vus n'i averez palefreid ne destrer
« Ne mul ne mule que puissiez chevalcher.
« Getez serez sur un malvais sumer ;
« Par jugement iloec perdrez le chef.
« Nostre emperere vus enveiet cest bref. »
El destre poign al païen l'ad liveret. AOI.

XXXVII

Marsilies fut esculurez de l' ire,
Freint le seel, getet en ad la cire,
Guardet al bref, vit la raisun escrite :

Ganelon était vêtu d'un manteau de zibeline,
Couvert de soie d'Alexandrie.
Il le jette à terre, et Blancandrin le reçoit;
Mais, quant à son épée, point ne veut la quitter,
En son poing droit la tient par la garde dorée.
« Voilà, disent les païens, voilà un noble baron! »

XXXVI

Ganelon s'est approché du Roi :
« Vous vous emportez à tort, lui a-t-il dit.
« Celui qui tient la France, Charlemagne vous mande
« Que vous ayez à recevoir la loi chrétienne,
« Et il vous donnera la moitié de l'Espagne en fief.
« Quant à l'autre moitié, elle est pour son neveu Roland.
« L'orgueilleux associé que vous aurez là!
« Si vous ne voulez accepter cet accord,
« Charles viendra vous assiéger dans Saragosse.
« Vous serez pris, vous serez garrotté de force,
« Et mené droit à Aix, siége de l'Empire.
« Pas de destrier, ni de palefroi pour vous;
« Pas de mulet ni de mule où l'on vous laisse chevaucher.
« Non, non: l'on vous jettera sur je ne sais quel méchant cheval de charge;
« Et un jugement vous condamnera à perdre la tête.
« D'ailleurs, voici la lettre que vous envoie notre empereur. »
Il la tend au païen, qui la saisit de la main droite.

XXXVII

Marsile, de fureur, est tout décoloré;
Il brise le sceau, il en fait choir la cire,
Jette un regard sur la lettre, et voit tout ce qui y est écrit:

« Carles me mandet, ki France ad en baillie,
« Que me remembre de la dulur e de l' ire ;
« Ço est de Basan e de sun frere Basilie,
« Dunt pris les chefs as puis de Haltoïe.
« Se de mun cors voeill aquiter la vie,
« Dunc li enveie mun uncle, l'Algalife,
« Kar altrement ne m'amerat il mie. »
Après parlat sis filz envers Marsilie.
E dist al Rei : « Guenes ad dit folie.
« Tant ad erret nen est dreit que plus vivet :
« Liverez le mei, jo en ferai la justise. »
Quant l'oït Guenes, l'espée en ad branlie,
Vait s'apuier suz le pin à la tige... Aoi.

XXXVIII

Enz el verger s'en est alez li Reis,
Ses meillurs humes enmeinet ensembl' od sei ;
E Blancandrins i vint al canut peil,
E Jurfalez ki est sis filz e sis heirs,
E l'Algalifes sis uncles e sis fedeilz.
Dist Blancandrins : « Apelez le Franceis,
« De nostre prod m'ad plevie sa feid. »
Ço dist li Reis : « E vus, l'i ameneiz. »
E Guene ad pris par la main destre as deiz.
Enz el verger l'enmeinet jusqu'al Rei.
Là purparolent la traïsun seinz dreit. Aoi.

XXXIX

« Bel sire Guene, ço li ad dit Marsilies,
« Jo vus ai fait alques de legerie,
« Quant pur ferir vus demustrai grant ire.

« Celui qui a la France en son pouvoir, Charles me mande
« De me souvenir de la colère et de l'antique douleur;
« C'est-à-dire de Basan et de son frère Basile,
« Dont j'ai pris les têtes là-bas, aux monts de Haltoïe.
« Si je veux racheter la vie de mon corps,
« Il me faut lui envoyer le Calife, mon oncle :
« Autrement il ne m'aimera plus..... »
Après Marsile, son fils prend la parole :
« Ganelon a parlé follement, dit-il au Roi.
« Son crime est tel qu'il mérite la mort.
« Livrez-le-moi, j'en ferai justice. »
Ganelon l'entend, brandit son épée,
Et sur la tige du pin va s'adosser...

XXXVIII

Le roi Marsile s'en est allé dans son verger;
Il n'y emmène que les meilleurs de ses hommes.
Blancandrin, au poil chenu, y vient avec lui,
Ainsi que Jurfalé, son fils et son héritier.
Le Calife y vient aussi, qui est l'oncle de Marsile et son fidèle ami :
« Appelez le Français, dit alors Blancandrin.
« Il m'a engagé sa foi pour notre cause.
« — Amenez-le, » dit le Roi.
Blancandrin est allé prendre Ganelon aux doigts, par la main droite,
Et l'amène au verger jusqu'aux pieds du Roi.
C'est alors qu'ils préparent la trahison infâme.

XXXIX

« — Beau sire Ganelon, a dit le roi Marsile,
« Je fis preuve de folie avec vous,
« Quand je laissai éclater ma colère en vous frappant.

« Faz vos en dreit par cez pels sabelines :
« Melz en valt l'or que ne funt cinc cenz livres.
« Einz demain noit en ert bele l'amendise. »
Guenes respunt : « Jo ne l' desotrei mie.
« Deus, se lui plaist, à ben le vus mercie ! » Aoi.

XL

Ço dist Marsilies : « Guene, par veir sacez,
« En talent ai que mult vus voeill amer.
« De Carlemagne vus voeill oïr parler :
« Il est mult velz, si ad sun tens uset,
« Men escient, dous cenz anz ad passez.
« Par tantes teres ad sun cors demenet !
« Tanz colps ad pris sur sun escut bucler !
« Tanz riches reis cunduiz à mendistet !
« Quant ert il mais recreanz d'osteier ? »
Guenes respunt : « Carles n'est mie tels.
« N'est hom ki l' veit e conuistre le set,
« Que ço ne diet que l'Emperere est bers.
« Tant ne l' vus sai ne preiser ne loer
« Que plus n'i ad d'honur e de bontet.
« Sa grant valur ki l' purreit acunter ?
« De tel barnage l'ad Deus enluminet !
« Melz voeill murir que guerpir sun barnet. » Aoi.

XLI

Dist li païens : « Mult me puis merveiller
« De Carlemagne ki est canuz e velz,
« Men escientre, dous cenz anz ad e melz.
« Par tantes teres ad sun cors traveillet !

« Mais je vous en ferai réparation avec ces peaux de martre :
« Elles valent en or plus de cinq cents livres ;
« Vous les aurez avant demain, et c'est une belle amende
que je vous payerai.
« — Je ne les refuse point, répond Ganelon,
« Et que Dieu vous récompense lui-même, s'il lui plaît ! »

XL

« — Ganelon, dit Marsile, sachez, en vérité,
« Que j'ai le désir de vous aimer vivement.
« Je voudrais vous entendre parler de Charlemagne.
« Il est bien vieux, n'est-ce pas? et a usé son temps.
« Il a, je pense, plus de deux cents ans.
« Il a promené son corps par tant et tant de terres !
« Il a reçu tant de coups sur son écu à boucle !
« Il a réduit tant de rois à mendier !
« Quand sera-t-il fatigué de guerroyer ainsi ?
« — Non, répond Ganelon, ce n'est point là Charlemagne.
« Tous ceux qui le voient et le connaissent,
« Tous diront que l'Empereur est un vrai baron.
« Je ne saurais assez l'estimer, assez le louer devant vous ;
« Car il n'y a dans aucune âme plus d'honneur ni plus de bonté.
« Qui pourrait donner une idée de ce que vaut Charlemagne?
« Dieu l'a illuminé d'une telle vertu !
« Non, j'aimerais mieux mourir que de quitter son baronnage. »

XLI

« — En vérité, dit le païen, je suis tout émerveillé
« A la vue de Charlemagne, qui est si vieux et si chenu.
« Il a bien, je crois, deux cents ans et plus.
« Il a peiné son corps par tant de royaumes !

« Tanz colps ad pris de lances e d'espiez !
« Tanz riches reis cunduiz à mendistet !
« Quant ert il mais recreanz d'osteier?
« — Ço n'ert, dist Guenes, tant cum vivet sis niés :
« N'ad tel vassal suz la cape del cel ;
« Mult par est proz sis cumpainz Olivers ;
« Li .xii. Per, que Carles ad tant chers,
« Funt les enguardes à .xx. milie chevalers.
« Soüirs est Carles, que nul home ne crent. » Aoi.

XLII

Dist li Sarrazins : « Merveille en ai grant
« De Carlemagne ki est canuz e blancs :
« Men escientre, plus ad de .ii. c. anz.
« Par tantes teres est alez cunqueranz !
« Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz !
« Tanz riches reis morz e vencuz en champ !
« Quant ert il mais d'osteier recreanz?
« — Ço n'ert, dist Guenes, tant cum vivet Rollanz :
« N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient ;
« Mult par est proz Olivers sis cumpainz ;
« Li .xii. Per, que Carles aimet tant,
« Funt les enguardes à .xx. milie de Francs.
« Soüirs est Carles, ne crent hume vivant. » Aoi.

XLIII

« — Bel sire Guene, dist Marsilies li Reis,
« Jo ai tel gent, plus bele ne verreiz ;
« Quatre cenz milie chevalers puis aveir :
« Puis m'en cumbatre à Carle et à Franceis. »

« Il a reçu tant de coups de lance et d'épieu !
« Il a réduit à mendier tant de rois puissants !
« Quand donc aura-t-il assez de la guerre ?
« — Ah ! répond Ganelon, ce n'est certes pas tant que vivra son neveu :
« Sous la chape des cieux il n'y a pas un baron de sa taille ;
« Son compagnon Olivier est aussi plein de prouesse.
« Les douze Pairs, qui sont tant aimés de Charlemagne,
« Gardent leur roi, à la tête de vingt mille chevaliers.
« Allez, Charlemagne peut être bien tranquille, et ne craint aucun homme. »

XLII

« — Je suis tout émerveillé, dit le Sarrasin
« A la vue de Charlemagne qui est tout chenu et blanc.
« Il a bien, je crois, deux cents ans passés.
« Il a marché en conquérant par tant de terres !
« Il a reçu tant de coups de bons épieux tranchants !
« Il a vaincu en champ de bataille et mis à mort tant de rois puissants !
« Quand donc sera-t-il las de guerroyer ainsi ?
« — Ce ne sera certes pas, dit Ganelon, tant que vivra Roland :
« D'ici jusqu'à l'Orient, il n'y a pas un tel baron.
« Son compagnon Olivier est aussi plein de prouesse.
« Les douze Pairs, que Charles aime tant,
« Gardent leur roi, avec vingt mille Francs.
« Charles peut être bien tranquille, et ne craint nul homme vivant. »

XLIII

« — Beau sire Ganelon, dit le roi Marsile,
« Mon peuple est le plus beau qu'on puisse voir.
« Je puis avoir quatre cent mille chevaliers
« Pour engager la lutte avec Charlemagne et les Français.

Guenes respunt : « Ne vus à ceste feiz !
« De voz païens mult grant perte i avereiz.
« Lessez la folie, tenez vus al saveir ;
« L'Emperéur tant li dunez aveir,
« N'i ait Franceis ki tut ne s'en merveilt.
« Pur .xx. ostages, que li enveiereiz,
« En dulce France s'en repairerat li Reis ;
« Sa rere-guarde lerrat derere sei,
« Ert i sis niés, li quens Rollanz, ço crei,
« E Olivers, li proz e li curteis ;
« Mort sunt li cunte, se est ki mei en creit.
« Carles verrat sun grant orguill cadeir,
« N'averat talent que jamais vus guerreit. » AOI.

XLIV

« — Bel sire Guene, ço dist li reis Marsilies,
« Cum faitement purrai Rollant ocire ? »
Guenes respunt : « Ço vus sai jo ben dire :
« Li Reis serat as meillurs porz de Sizer,
« Sa rere-guarde averat detrès sei mise ;
« Ert i sis niés li quens Rollanz, li riches,
« E Olivers en ki il tant se fiet ;
« .Xx. milie Francs unt en lur cumpaignie.
« De voz païens lur enveiez. .c. milie ;
« Une bataille lur i rendent cil primes :
« La gent de France ert blecée e blesmie ;
« Ne l' di pur ço des voz ert là martirie.
« Altre bataille lur liverez de meïsme.
« De quel que seit Rollanz n'estoertrat mie.
« Dunc averez faite gente chevalerie,
« N'averez mais guere en tute vostre vie. AOI.

« — Ce n'est pas encore cette fois, répond Ganelon, que vous les vaincrez :
« Vous y perdrez des milliers de vos païens.
« Laissez cette folie, et tenez-vous à la sagesse.
« Donnez tant d'argent à l'Empereur,
« Que les Français en soient tout émerveillés.
« Envoyez-lui vingt otages...
« Charles s'en ira en douce France
« Et laissera derrière lui son arrière-garde.
« Je crois bien que son neveu Roland en fera partie,
« Avec Olivier, le courtois et le preux.
« Si vous voulez m'en croire, les deux comtes sont morts.
« Charles, par là, verra tomber son grand orgueil,
« Et n'aura plus envie de jamais vous combattre. »

XLIV

« — Beau sire Ganelon, dit le roi Marsile,
« Comment m'y prendrai-je pour tuer Roland ?
« — Je saurai bien vous le dire, répond Ganelon.
« Le Roi sera aux meilleurs défilés de Cizre ;
« Derrière lui, il aura placé son arrière-garde.
« Là sera son neveu, le puissant comte Roland,
« Et Olivier, en qui il a tant de confiance ;
« Vingt mille Français seront avec eux.
« Lancez sur eux cent mille de vos païens,
« Qui engagent contre eux une première bataille.
« La gent de France y sera cruellement blessée :
« Je ne dis pas que les vôtres n'y soient mis en pièces.
« Mais livrez-leur un second combat :
« Roland ne pourra se tirer de l'un et de l'autre.
« Vous aurez fait par là belle chevalerie,
« Et n'aurez plus de guerre durant toute votre vie. »

XLV

« Ki purreit faire que Rollanz i fust morz,
« Dunc perdreit Carles le destre braz de l' cors;
« Si remeindreient les merveilluses oz,
« N'asemblereit Carles si grant esforz,
« Tere Majur remeindreit en repos. »
Quant l'ot Marsilies, si l' ad baiset el col;
Puis si cumencet à uvrir ses tresors. Aoi.

XLVI

Ço dist Marsilies : — qu'en parlereient il plus?
« — Cunseill n'est proz dunt hume n'est soüirs :
« La traïsun me jurrez de Rollant, se il i est. »
Ço respunt Guenes : « Issi seit cum vus plaist. »
Sur les reliques de s'espée Murgleis
La traïsun jurat; s'en est forsfait. Aoi.

XLVII

Un faldestoed i out d'un olifant.
Marsilies fait porter un livre avant :
La leis i fut Mahum e Tervagan.
Ço ad juret li Sarrasins Espans :
« Se en rere-guarde truvet le cors Rollant,
Cumbatrat sei à trestute sa gent,
E, se il poet, murrat i veirement. »
Guenes respunt : « Ben seit vostre cumanz! » Aoi.

XLV

« Faire mourir Roland là-bas,
« Ce serait ôter à l'Empereur le bras droit de son corps.
« Adieu les merveilleuses armées de France !
« Charles, désormais, n'assemblerait plus de telles forces,
« Et la Grande-Terre resterait en repos. »
Quand Marsile entend Ganelon, il le baise au cou ;
Puis il commence à ouvrir ses trésors.

XLVI

Marsile alors — et pourquoi de plus longs discours ?
« — Il n'est pas, dit-il, de bon conseiller, si l'on n'en est point sûr :
« Jurez-moi, si Roland vient là-bas, jurez-moi de le trahir. »
Et Ganelon : « Qu'il soit fait, répond-il, selon votre volonté ! »
Et le voilà qui, sur les reliques de son épée Murgleis,
Jure la trahison. Le crime est consommé.

XLVII

Un fauteuil d'ivoire était là :
Marsile y fait porter un livre
Où est écrite la loi de Mahomet et de Tervagan.
Le Sarrasin espagnol y jure son serment :
« Si, dans l'arrière-garde de Charlemagne, il trouve le corps de Roland,
« Il le combattra avec toute son armée.
« S'il le peut, Roland y mourra... »
Et Ganelon : « Bénie soit, dit-il, votre entreprise ! »

XLVIII

Atant i vint uns païens, Valdabruns,
Icil levat le rei Marsiliun;
Cler, en riant, l'ad dit à Guenelun :
« Tenez m'espée, meillur n'en ad nuls hum,
« Entre les helz ad plus de mil manguns :
« Par amistet, bel sire, la vus duins,
« Que nus aidez de Rollant le barun,
« Qu'en rere-guarde truver le poüssum.
« — Ben serat fait, » li quens Guenes respunt;
Puis se baiserent es vis e es mentuns. Aoi.

XLIX

Après i vint uns païens, Climorins,
Cler, en riant, à Guenelun l'ad dit :
« Tenez mun helme, unkes meillur ne vi;
« Si nus aidez de Rollant le marchis,
« Par quel mesure le poüssum hunir.
« — Ben serat fait, » Guenes li respundit;
Puis se baiserent es buches e es vis. Aoi.

L

Atant i vint la reine Bramimunde :
« Jo vus aim mult, sire, dist ele al Cunte,
« Car mult vus priset mis sire e tuit si hume.
« A vostre femme enveierai dous nusches :
« Ben i ad or, matices e jacunces,
« E valent melz que tut l'aveir de Rume;

XLVIII

Voici venir un païen, du nom de Valdabron;
C'est lui qui, pour la chevalerie, fut le parrain du roi Marsile;
Clair et riant, a dit à Ganelon :
« Prenez mon épée, aucun homme n'en a de meilleure,
« Et dans sa poignée il y a plus de mille mangons :
« Je vous la donne par amitié, beau sire;
« Mais aidez-nous contre Roland le baron,
« Et faites que nous puissions le trouver à l'arrière-garde.
« — Ainsi sera-t-il fait, » répond le comte Ganelon.
Et tous les deux se baisent à la joue et au menton.

XLIX

Voici venir un païen, Climorin,
Qui, clair et riant, a dit à Ganelon :
« Prenez mon heaume : je n'en vis jamais de meilleur.
« Mais aidez-nous contre Roland le marquis,
« Et donnez-nous le moyen de le déshonorer.
« — Ainsi sera-t-il fait, » répond Ganelon.
Puis ils se baisent à la joue et sur la bouche.

L

Voici venir la reine Bramimonde :
« Sire, dit-elle à Ganelon, je vous aime grandement :
« Car mon seigneur et tous ses hommes ont pour vous grande estime.
« Je veux à votre femme envoyer deux bracelets;
« Ce ne sont qu'améthystes, jacinthes et or :
« Ils valent plus, à eux seuls, que tous les trésors de Rome :

« Vostre emperere si bones n'en out unkes. »
Il les ad prises, en sa hoese les butet. Aoi.

LI

Li Reis apelet Malduit sun tresorer :
« L'aveir Carlun est il apareillet? »
E cil respunt : « Oïl, Sire, asez ben :
« .Vii. c. cameil d'or e argent carget,
« E .xx. ostage des plus gentilz de suz cel. » Aoi.

LII

Marsilies tint Guenelun par l'espalle,
Si li ad dit : « Mult par es bers e sages.
« Par cele lei que vus tenez plus salve,
« Guardez de nus ne turnez le curage.
« De mun aveir vus voeill duner grant masse,
« .X. muls cargez del plus fin or d'Arabe ;
« Jamais n'ert anz altretel ne vus face.
« Tenez les clefs de ceste citet large,
« Le grant aveir en presentez à Carle :
« Puis me jugez Rollant à rere-guarde.
« Se l' puis truver à port ne à passage,
« Liverrai lui une mortel bataille. »
Guenes respunt : « Mei est vis que trop targe. »
Puis est muntez, entret en sun veiage... Aoi.

LIII

Li Emperere aproismet sun repaire ;
Venuz en est à la citet de Galne,
Li quens Rollanz il l'ad e prise e fraite.

« Et certes votre empereur n'en eut jamais de pareils. »
Ganelon les prend ; dans sa botte il les serre...

LI

Le roi Marsile appelle son trésorier Mauduit :
« As-tu disposé les présents que je destine à Charles?
« — Oui, Sire, ils sont tout prêts, répond le trésorier.
« Sept cents chameaux sont là, chargés d'or et d'argent,
« Et vingt otages, des plus nobles qui soient sous le ciel. »

LII

Marsile tient Ganelon par l'épaule :
« Tu es très-vaillant, lui dit-il, et très-sage ;
« Mais, au nom de cette loi qui est la meilleure aux yeux des Chrétiens,
« Ne t'avise point de changer de sentiment pour nous.
« Je te donnerai largement de mes trésors :
« Oui, dix mulets chargés de l'or le plus fin d'Arabie;
« Et chaque année je te ferai pareil présent.
« Cependant prends les clefs de cette vaste cité,
« Et présente de ma part tous ces trésors à Charles.
« Mais surtout fais placer Roland à l'arrière-garde.
« Si je le puis trouver aux défilés et aux passages,
« Je lui livrerai une bataille à mort.
« — M'est avis que je tarde trop, » s'écrie Ganelon.
Alors il monte à cheval, et entre en son voyage...

LIII

L'empereur Charles approche de son royaume :
Le voilà arrivé à la cité de Galne,
Que, jadis, le comte Roland a prise et ruinée.

Puis icel jur en fut cent anz deserte.
De Guenelun atent li Reis nuveles
E le trëut d'Espaigne la grant tere.
Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet,
Guenes li quens est venuz as herberges. Aoi.

LIV

Li Emperere est par matin levez;
Messe e matines ad li Reis escultet.
Sur l'erbe verte estut devant sun tref.
Rollanz i fut e Olivers li bers,
Neimes li dux e des altres asez.
Guenes i vint, li fels, li parjurez.
Par grant veisdie cumencet à parler,
E dist al Rei : « Salvez seiez de Deu !
« De Sarraguce ci vus aport les clefs;
« Mult grant aveir vus en faz amener
« E .xx. ostages : faites les ben guarder.
« E si vus mandet reis Marsilies li bers,
« De l'Algalife ne l' devez pas blasmer ;
« Kar à mes oilz vi .iii. c. milie armez,
« Osbercs vestuz, alquanz helmes fermez,
« Ceintes espées as punz d'or neielez,
« Ki l'en cunduistrent entresque en la mer.
« De Marsilie s'en fuient pur la chrestientet
« Que il ne voelent ne tenir ne guarder.
« Einz qu'il oüssent .iiii. liues siglet,
« Si's aquillit e tempeste e orez ;
« Là sunt neiez, jamais ne's reverrez.
« Se il fust vifs, jo l' oüsse amenet.
« Del rei païen, Sire, par veir creez,
« Ja ne verrez cest premer meis passet

Et depuis ce jour-là elle fut cent ans déserte.
Le Roi y attend des nouvelles de Ganelon,
Et le tribut d'Espagne, la grande terre.
Or, un matin, à l'aube, quand le jour jette sa première clarté,
Le comte Ganelon arrive au campement.

LIV

L'Empereur s'est levé de grand matin,
A entendu messe et matines,
Puis est venu se placer sur l'herbe verte, devant sa tente.
Roland y fut, avec Olivier le baron,
Et le duc Naimes, et mille autres.
C'est là que vient Ganelon, le félon, le parjure,
Et qu'il prend hypocritement la parole :
« Salut au nom de Dieu, dit-il au Roi.
« Voici les clefs de Saragosse que je vous apporte ;
« Et voilà de grands trésors
« Avec vingt otages : faites-les bien garder.
« Le brave roi Marsile vous mande également
« Qu'il ne le faut point blâmer, si je ne vous amène point le Calife.
« J'ai vu, vu de mes yeux, trois cent mille hommes armés,
« Le haubert au dos, le heaume en tête,
« Et, au côté, l'épée à la poignée niellée d'or,
« Qui se sont embarqués, avec le Calife, sur la mer.
« Ils quittaient le pays de Marsile, à cause de la foi chrétienne
« Qu'ils ne veulent ni recevoir ni garder.
« Mais, avant qu'ils eussent navigué quatre lieues,
« Ils ont été surpris par le vent et la tempête.
« Tous, tous sont noyés, et plus jamais ne les reverrez.
« Si le Calife eût été vivant, je vous l'eusse amené.
« Quant au roi païen, Sire, tenez pour assuré
« Qu'avant ce premier mois passé

« Qu'il vus siurat en France le regnet,
« Si receverat la lei que vus tenez.
« Jointes ses mains, ert vostre cumandez :
« De vus tendrat Espaigne le regnet. »
Ço dist li Reis : « Graciez en seit Deus !
« Ben l'avez fait, mult grant prod i averez. »
Par mi cel ost funt mil grailles suner.
Franc desherbergent, funt lur sumers trusser ;
Vers dulce France tuit sunt acheminet. Aoi.

L'ARRIÈRE-GARDE ; ROLAND CONDAMNÉ A MORT

LV

Carles li magnes ad Espaigne guastée,
Les castels pris, les citez violées.
Ço dit li Reis que sa guere out finée.
Vers dulce France chevalchet l'Emperere.
Li quens Rollanz ad l'enseigne fermée,
En sum un tertre cuntre le ciel levée.
Franc se herbergent par tute la cuntrée.
Païen chevalchent par cez greignurs valées,
Osbercs vestuz, brunies endossées,
Helmes lacez e ceintes lur espées,
Escuz as cols e lances adubées :
En un bruill par sum les puis remestrent,
.Iiii. c. milie atendent l'ajurnée.
Deus ! quel dulur que li Franceis ne l' sevent ! Aoi.

« Il vous suivra au royaume de France
« Et recevra votre loi.
« Il deviendra, mains jointes, votre vassal
« Et tiendra de vous le royaume d'Espagne.
« — Grâces en soient rendues à Dieu, s'écrie le Roi.
« C'est à vous que je le dois, Ganelon : vous en serez bien récompensé. »
On fait alors sonner mille clairons dans l'armée :
Les Francs lèvent le camp, chargent leurs sommiers,
Et tous s'acheminent vers France la douce...

L'ARRIÈRE-GARDE ; ROLAND CONDAMNÉ A MORT

LV

Charles le Grand a dévasté l'Espagne,
Pris les châteaux, violé les cités.
« Ma guerre est finie, » dit le Roi ;
Et voilà qu'il chevauche vers douce France.
Le comte Roland a planté son enseigne
Sur le sommet de la colline, droit contre le ciel ;
Par tout le pays, les Francs prennent leur campement...
Et, pendant ce temps, l'armée païenne chevauche par les grandes vallées,
Hauberts et broignes au dos,
Heaumes en tête, épées au côté,
Écus au cou et lances debout.
Au haut de ces montagnes il est un bois. Ils y font halte.
C'est là que quatre cent mille hommes attendent le lever du jour.
Et les Français qui ne le savent pas ! Dieu, quelle douleur !

LVI

Tresvait li jurz, la noiz est aserie.
Carles se dort, li emperere riches;
Sunjat qu'il ert as greignurs porz de Sizer :
Entre ses puigns teneit sa hanste fraisnine;
Guenes li quens l'ad de sur lui saisie;
Par tel aïr l'ad estrussée e brandie,
Qu'envers le cel en volent les esclices.
Carles se dort, qu'il ne s'esveillet mie. Aoi.

LVII

Après iceste, altre avisiun sunjat :
Qu'il en France ert à sa capele ad Ais;
El destre braz li morst uns urs si mals;
Devers Ardene vit venir un leupart :
Sun cors demeine mult fierement asalt.
D'enz de la sale uns veltres avalat,
Que vint à Carle le galop e les salz,
La destre oreille al premer urs trenchat,
Iréement se cumbat al leupart.
Dient Franceis que grant bataille i ad,
E il ne sevent li quels d'els la veintrat.
Carles se dort, mie ne s'esveillat. Aoi.

LVIII

Tresvait la noiz, e apert la clere albe.
Li Emperere mult fierement chevalchet,
Par mi cel ost suvent e menu reguardet.
« Seignurs baruns, dist li emperere Carles,

LVI

Le jour s'en va, la nuit se fait noire.
Le puissant empereur, Charles s'endort.
Il a un songe; il se voit aux grands défilés de Cizre,
Tenant entre ses poings sa lance en bois de frêne.
Et voilà que le comte Ganelon s'en est emparé,
Et la brandit et secoue de telle sorte,
Que les éclats en volent vers le ciel...
Charles dormait : point ne s'éveille.

LVII

Après ce songe, il en a un autre.
Il se voit en France, dans sa chapelle, à Aix:
Un ours le mord cruellement au bras droit;
Puis, du côté d'Ardenne, il voit venir un léopard
Qui, très-férocement, va l'attaquer lui-même.
Mais alors un lévrier sort de la salle,
Qui accourt vers Charles au galop et par bonds.
Il commence par trancher l'oreille de l'ours,
Puis, très-furieusement, s'attaque au léopard.
« Grande bataille, » s'écrient les Français;
Et ils ne savent quel sera le vainqueur...
Charles dormait : point ne s'éveille.

LVIII

La nuit s'en va, et l'aube apparaît, claire.
Très-fièrement chevauche l'Empereur,
Et jette plus d'un regard sur son armée :
« Seigneurs barons, dit le roi Charles,

« Veez les porz e les destreiz passages :
« Kar me jugez k'ert en la rere-guarde. »
Guenes respunt : « Rollanz, cist mens fillastre ;
« N'avez barun de si grant vasselage. »
Quant l'ot li Reis, fièrement le reguardet,
Si li ad dit : « Vus estes vifs diables ;
« El cors vus est entrée mortel rage.
« E ki serat devant mei en l'einz-guarde? »
Guenes respunt : « Ogers de Denemarche.
« N'avez barun ki melz de lui la facet. » Aoi.

LIX

Li quens Rollanz, quant il s'oït juger,
Dunc ad parlet à lei de chevaler :
« Sire parastre, mult vos dei aveir cher ;
« La rere-guarde avez sur mei juget ;
« N'i perdrat Carles, li reis ki France tient,
« Men escientre, palefreid ne destrer,
« Ne mul ne mule que deiet chevalcher,
« Ne n'i perdrat ne runcin ne sumer,
« Que as espées ne seit einz esleget. »
Guenes respunt : « Veir dites, jo l' sai ben. » Aoi.

LX

Quant ot Rollanz qu' ert en la rere-guarde,
Iréement parlat à sun parastre :
« Ahi ! culvert, malvais hom de put aire,
« Quias li guanz me caïst en la place,
« Cume fist à tei li bastun devant Carle ! » Aoi.

« Vous voyez ces passages et ces défilés étroits :
« Qui placerai-je à l'arrière-garde ? décidez-le.
« — Roland, ce sera mon beau-fils Roland, s'écrie Ganelon ;
« Vous n'avez pas de si vaillant baron. »
Charles l'entend et fièrement le regarde :
« Il faut, lui dit-il, que vous soyez le diable en personne.
« Une mortelle rage vous est entrée au corps...
« Et qui sera devant moi à l'avant-garde ?
« — Ce sera, dit Ganelon, Ogier de Danemark :
« Vous n'avez pas de baron qui s'en acquitte mieux. »

LIX

Le comte Roland, quand il entend qu'on le désigne,
A parlé en vrai chevalier :
« En vérité, sire beau-père, je dois vous bien aimer ;
« Vous m'avez fait donner l'arrière-garde.
« Celui qui tient la France, Charles, n'y perdra rien.
« Non, le Roi n'y perdra, à mon escient, ni palefroi, ni destrier,
« Ni mule, ni mulet qui chevauche,
« Ni roussin, ni sommier.
« Malheur à qui les touche : il sera payé à coups d'épée.
« — C'est vrai, répond Ganelon, et je le sais fort bien. »

LX

Roland, quand il entend qu'on le met à l'arrière-garde,
Interpelle, tout furieux, son beau-père :
« Ah ! traître, méchant homme et de méchante race,
« Tu croyais peut-être que je laisserais tomber le gant,
« Comme tu as laissé tomber le bâton devant l'Empereur ! »

LXI

« Dreit Emperere, dist Rollanz li barun,
« Dunez-mei l' arc que vus tenez el puign ;
« Men escientre, ne l' me reproverunt
« Que il me chedet cum fist à Guenelun
« De sa main destre, quant reçut le bastun. »
Li Emperere en tint sun chef embrunc,
Si duist sa barbe e detoerst sun gernun,
Ne poet muer que de ses oilz ne plurt. Aoi.

LXII

Enprès iço, i est Neimes venuz :
Meillur vassal n'out en la curt de lui,
E dist al Rei : « Ben l'avez entendut ;
« Li quens Rollanz il est mult irascuz :
« La rere-guarde est jugée sur lui :
« N'avez barun ki jamais là remut.
« Dunez li l'arc que vus avez tendut,
« Si li truvez ki très ben li aïut. »
Li Reis li dunet, e Rollanz l'a reçut. Aoi.

LXIII

Li Emperere ad apelet Rollant :
« Bel sire niés, or savez veirement,
« Demi mun ost vus lerrai en present ;
« Retenez les, ço est vostre salvement. »
Ço dit li quens : « Jo n'en ferai nient.
« Deus me cunfunde, se la geste en desment !
« .Xx. milie Francs retendrai ben vaillanz.

LXI

« Droit Empereur, dit Roland le baron,
« Donnez-moi l'arc que vous tenez au poing.
« A mon escient, on ne me reprochera pas
« Qu'il me tombe des mains comme à Ganelon,
« Quand de sa main droite il reçut le bâton. »
L'Empereur reste là, tête baissée;
Il tourmente sa barbe et tord ses moustaches;
Il ne peut s'empêcher de pleurer...

LXII

Naimes ensuite est venu;
Il n'est point en la cour de meilleur vassal :
« Vous l'avez entendu, dit-il au Roi;
« Le comte Roland est en grande colère :
« On lui a confié l'arrière-garde;
« Et certes il n'est pas de baron qui jamais y alla volontiers.
« Donnez-lui l'arc que vous avez tendu,
« Et trouvez-lui bonne aide. »
Le Roi lui donna l'arc, et Roland le reçut.

LXIII

L'Empereur interpelle son neveu Roland :
« Beau sire neveu, le savez-vous vraiment?
« Je vous veux donner la moitié de mon armée.
« Gardez-la près de vous; c'est votre salut.
« — Non, dit le comte, non, je n'en ferai rien;
« Dieu me confonde, si je démens ma race!
« Je garderai seulement vingt mille Français, vingt mille vaillants.

« Passez les porz trestut soürement :
« Ja mar crendrez nul hume à mun vivant. » Aoi.

LXIV

Li quens Rollanz est muntez el destrer.
Cuntre lui vient sis cumpainz Olivers ;
Vint i Gerins e li proz quens Gerers,
E vint i Otes, si i vint Berengers.
E vint Sansun e Anséis li velz ;
Vint i Gerarz de Rossillon li fiers,
Venuz i est li Guascuinz Engelers.
Dist l'Arcevesques : « Jo irai par mun chef!
« — E jo od vus, ço dist li quens Gualters,
« Hom sui Rollant, jo ne li dei faillir. »
Entre s'eslisent .xx. milie chevalers. Aoi.

LXV

Li quens Rollanz Gualter de l' Hum apelet :
« Pernez mil Francs de France nostre tere,
« Si purpernez les deserz e les tertres,
« Que l'Emperere nis un des soens n'i perdet. »
Respunt Gualters : « Pur vus le dei ben faire. »
Od mil Franceis de France la lur tere
Gualters desrenget les destreiz e les tertres.
N'en descendrat pur malvaises nuveles,
Enceis qu'en seient .vii. c. espées traites.
Reis Almaris del regne de Belferne
Une bataille lur liverat le jur, pesme... Aoi.

« Pour vous, passez les défilés en toute sûreté;
« Tant que je vivrai, vous n'avez personne à craindre! »

LXIV

Le comte Roland monte alors sur son destrier:
A ses côtés vient se ranger Olivier, son compagnon;
Puis Gérin; puis Gérer, le preux comte;
Puis Othon et Bérenger,
Puis Samson et Anséis le Vieux.
Girard de Roussillon, le fier, y est aussi venu,
Avec le riche duc Gaifier.
« Par mon chef, s'écrie l'Archevêque, j'irai, moi aussi.
« — Et j'irai avec vous, dit le comte Gautier.
« Je suis l'homme de Roland, et ne dois point lui faillir. »
Ils se choisissent entre eux vingt mille chevaliers.

LXV

Le comte Roland appelle Gautier de l' Hum:
« Prenez mille Français de notre terre de France;
« Occupez les défilés et les tertres,
« Afin que l'Empereur n'y perde aucun des siens.
« — Pour vous je le dois bien faire, » répond Gautier.
Avec mille Français de leur terre de France,
Gautier parcourt les défilés et les tertres.
Point n'en descendra, si mauvaises que soient les nouvelles,
Avant que sept cents épées aient été tirées du fourreau.
Le roi Almaris, du royaume de Belferne,
Lui livra ce jour même une formidable bataille...

LXVI

Halt sunt li pui e li val tenebrus,
Les roches bises, li destreit merveillus.
Le jur passerent Franceis à grant dulur :
De .xv. liues en ot hom la rimur.
Puis que il venent à la Tere Majur,
Virent Guascuigne la tere lur seignur.
Dunc lur remembret des fieus e des honurs
E des pulceles e des gentilz oixurs :
Cel n'en i ad ki de pitet ne plurt.
Sur tuz les altres est Carles anguissus :
As porz d'Espaigne ad lesset sun nevuld.
Pitez l'en prent, ne poet muer n'en plurt. Aoi.

LXVII

Li .xii. Per sunt remés en Espaigne :
.Xx. milie Francs unt en la lur cumpaigne.
Nen unt poüir ne de murir dutance.
Li Emperere s'en repairet en France;
Suz sun mantel enfuit la cuntenance.
Dejuste lui li dux Neimes chevalchet,
E dit al Rei : « De quei avez pesance? »
Carles respunt : « Tort fait ki l' me demandet.
« Si grant doel ai ne puis muer ne l' pleigne.
« Par Guenelun serat destruite France :
« Enoit m'avint une avisiun d'angele,
« Qu' entre mes puinz me depeceit ma hanste,
« Ki mun nevuld jugat à rere-guarde.

LXVI

Hautes sont les montagnes, ténébreuses sont les vallées ;
La roche est noire, terribles sont les défilés...
C'est là que, ce jour même, les Français passèrent, non sans grande douleur :
A quinze lieues de là on entendit leur marche.
Mais, lorsqu'en se dirigeant vers la Grande-Terre,
Il virent la Gascogne, le pays de leur seigneur,
Alors un souvenir les saisit : celui de leurs fiefs et de leurs domaines,
Celui de leurs petites filles et de leurs nobles femmes ;
Et il n'en est pas un qui ne pleure de tendresse !
Mais entre tous le plus angoisseux, c'est Charles
Qui a laissé son neveu aux défilés d'Espagne.
Il est pris de douleur, et ne se peut empêcher de pleurer.

LXVII

Les douze Pairs sont restés en Espagne :
Vingt mille Français sont en leur compagnie.
De peur, ils n'en ont pas ; point ne craignent la mort.
Quant à l'Empereur, il s'en retourne en France ;
Sous son manteau cache sa contenance.
Le duc Naimes chevauche à son côté :
« Quelle pensée vous pèse? dit-il au Roi.
« — Le demander, répondit Charles, c'est me faire outrage.
« J'ai si grand deuil que je ne puis pas ne pas pleurer :
« Ganelon va détruire la France.
« Cette nuit je vis un ange en rêve ;
« Je vis entre mes mains Ganelon briser ma lance,
« Celui-là même qui fit mettre mon neveu à l'arrière-garde.

« Jo l'ai lesset en une estrange marche.
« Deus! se jo l'pert, ja n'en averai escange. » Aoi.

LXVIII

Carles li magnes ne poet muer n'en plurt :
.C. milie Franc pur lui unt grant tendrur,
E de Rollant merveilluse poür.
Guenes li fels en ad fait traïsun;
Del rei païen en ad oüt granz duns,
Or e argent, palies e ciclatuns,
Muls e chevals, e cameilz e leuns.
Marsilies mandet d'Espaigne les baruns,
Cuntes, vezcuntes e dux e almacurs,
Les amirafles e les filz as cunturs;
.Iiii. c. milie en ajustet en .iii. jurz.
En Sarraguce fait suner ses taburs.
Mahumet levent en la plus halte tur;
N'i ad païen ne l' prit e ne l' aürt.
Puis, si chevalchent par mult grant cuntençun
Tere Certeine e les vals et les munz;
De cels de France virent les gunfanuns,
La rere-guarde des .xii. Cumpaignuns :
Ne lesserat bataille ne lur duint. Aoi.

LXIX

Li niés Marsilie il est venuz avant
Sur un mulet, od un bastun tuchanz.
Dist à sun uncle belement en riant :
« Bel sire reis, jo vus ai servit tant,

« Et j'ai dû laisser Roland en un pays étranger.
« Si je perds un tel homme, je n'en trouverai jamais le pareil ! »

LXVIII

Charles le Grand ne peut s'empêcher de pleurer :
Cent mille Français sont pris pour lui de grand'pitié
Et d'une peur étrange pour Roland.
C'est Ganelon, c'est ce félon qui l'a trahi ;
C'est lui qui, pour cette trahison, a reçu du roi païen riches présents,
Or et argent, étoffes de soie, riches vêtements,
Chevaux et mulets, chameaux et lions...
Et voici que Marsile mande ses barons d'Espagne,
Comtes, vicomtes, ducs et aumaçors,
Avec les émirs et les fils de ses comtes.
Il en réunit quatre cent mille en trois jours,
Et fait sonner ses tambours dans toute la ville de Saragosse.
Sur le sommet de la plus haute tour, on élève la statue de Mahomet :
Pas de païen qui ne la prie et ne l'adore.
Puis ils chevauchent, en très-grande furie,
A travers la Cerdagne, les vallées et les montagnes.
Enfin ils aperçoivent les gonfanons de ceux de France.
C'est l'arrière-garde des douze Compagnons :
Point ne manqueront à leur livrer bataille.

LXIX

Au premier rang s'avance le neveu de Marsile,
Sur un mulet qu'il aiguillonne d'un bâton.
A son oncle il a dit bellement en riant :
« Beau sire roi, je vous ai bien servi ;

« Si'n ai oüt e peines e ahans,
« Faites batailles e vencues en champ ;
« Dunez m' un fieu : ço est li colps de Rollant.
« Jo l' ocirai à mun espiet trenchant,
« Se Mahumet me voelt estre guaranz ;
« De tute Espaigne aquiterai les pans,
« Des porz d'Espaigne entresqu'à Durestant.
« Lasserat Carles, si recrerrunt si Franc ;
« Ja n'averez guere en tut vostre vivant. »
Li reis Marsilies l'en ad dunet le guant. Aoi.

LXX

Li niés Marsilie tient le guant en sun puign ;
Sun uncle apelet de mult fière raisun :
« Bel sire reis, fait m'avez un grant dun.
« Eslisez mei .xi. de voz baruns,
« Si m' cumbatrai as .xii. Cumpaignuns. »
Tut premereins l'en respunt Falsarun :
— Icil ert frere al rei Marsiliun —
« Bel sire niés, e jo e vus irum,
« Ceste bataille veirement la ferum ;
« La rere-guarde de la grant ost Carlun,
« Il est juget que nus les ocirum. » Aoi.

LXXI

Reis Corsablis il est de l' altre part :
Barbarins est e mult de males arz.
Cil ad parlet à lei de bon vassal,
Pur tut l'or Deu ne voelt estre cuarz...
As vus poignant Malprimis de Brigal :
Plus curt à piet que ne fait uns chevals,

« J'ai dû subir pour vous bien des peines, bien des douleurs :
« J'ai livré pour vous bien des batailles, et j'en ai bien gagné !
« Frapper Roland, voilà toute la récompense que je vous demande.
« Oui, je le tuerai du tranchant de ma lance,
« Si Mahomet me veut aider,
« Et je délivrerai toutes les cités de l'Espagne,
« Depuis ces défilés jusqu'à Durestant.
« Charles sera épuisé, les Français se rendront,
« Et plus n'aurez de guerre en toute votre vie ! »
Le roi Marsile alors lui tend le gant.

LXX

Le neveu de Marsile tient le gant dans son poing,
Et très-fièrement interpelle son oncle :
« C'est un grand don, beau sire roi, que vous venez de me faire.
« Choisissez-moi donc onze de vos barons,
« Et j'irai me mesurer avec les douze Pairs. »
Le premier qui répond à cet appel, c'est Falseron,
Frère du roi Marsile.
« Eh bien ! beau sire, dit-il, nous irons, vous et moi ;
« Tous deux ensemble, nous ferons certainement cette bataille.
« Malheur à l'arrière-garde de la grande armée de Charlemagne !
« Nous la tuerons : c'est dit. »

LXXI

D'autre part est le roi Corsablis.
Il est de Barbarie ; c'est une âme perfide et mauvaise ;
Cependant il parle ici tout comme un bon vassal,
Et pour tout l'or de Dieu ne voudrait être lâche.
Mais voyez-vous venir Malprime de Brigal ?
Il court plus vite à pied que ne fait un cheval,

Devant Marsilie cil s'escriet mult halt :
« Jo cunduirai mun cors en Rencesvals ;
« Se truis Rollant, ne lerrai que ne l' mat. » Aoi.

LXXII

Un amuralle i ad de Balaguet ;
Cors ad mult gent e le vis fier e cler ;
Puis que il est sur sun cheval muntez,
Mult se fait fier de ses armes porter ;
De vasselage il est ben alosez ;
Fust chrestiens, asez oüst barnet.
Devant Marsilie cil s' en est escriet :
« En Rencesvals irai mun cors guier ;
« Se truis Rollant, de mort serat finez ;
« E Olivers e tuit li .xii. Per ;
« Franceis murrunt à doel e à viltet.
« Carles li magnes velz est e redotez :
« Recreanz ert de sa guerre mener :
« Si nus remeindrat Espaigne en quitedet. »
Li reis Marsilies mult l'en ad merciet. Aoi.

LXXIII

Un almacur i ad de Moriane :
N'ad plus felun en la tere d'Espaigne.
Devant Marsilie ad faite sa vantance :
« En Rencesvals guierai ma cumpaigne,
« .Xx. milie humes ad escuz e à lances.
« Se truis Rollant, de mort li duins fiance ;
« Jamais n'ert jurz que Carles ne se pleignet. » Aoi.

Et, devant Marsile, s'écrie à haute voix :
« A Roncevaux ! j'y veux aller,
« Et si j'y trouve Roland, je le tue. »

LXXII

Il y a là un émir de Balaguer,
Qui a le corps très-beau, le visage fier et clair,
Et qui, sur son cheval,
Est tout glorieux de porter ses armes.
Son courage est renommé ;
S'il était chrétien, ce serait un vrai baron.
Il vient devant Marsile, et, de toute sa voix :
« A Roncevaux ! dit-il ; j'y veux aller ;
« Et si je trouve Roland, il est mort.
« Olivier, les douze Pairs sont morts,
« Et tous les Français y périront dans le deuil et la honte.
« Quant à Charlemagne, il est vieux, il radote ;
« Il renoncera à nous faire la guerre,
« Et l'Espagne nous restera, libre. »
Le roi Marsile l'en remercie.

LXXIII

Il y a là un aumaçor de Mauriane :
Dans toute la terre d'Espagne il n'est pas un tel félon.
Il vient devant Marsile, il fait sa vanterie :
« A Roncevaux ! dit-il ; j'y veux mener mes gens,
« Vingt mille hommes avec lances et écus.
« Si je trouve Roland, je lui garantis la mort ;
« Tous les jours de sa vie, Charlemagne en pleurera. »

LXXIV

D'altre part est Turgis de Turteluse ;
Cil est uns quens, si est la citez sue ;
De chrestiens voelt faire male vode.
Devant Marsilie as altres si s'ajustet,
Ço dist al Rei : « Ne vos esmaiez unkes.
« Plus valt Mahum que seint Pere de Rume ;
« Se lui servez, l'honur del camp ert nostre.
« En Rencesvals à Rollant irai juindre,
« De mort n'averat guarantisun pur hume.
« Veez m'espée ki est e bone e lunge,
« A Durendal jo la metrai encuntre,
« Asez orrez la quele irat desure.
« Franceis murrunt, se à nus s'abandunent ;
« Carles li velz averat e doel e hunte,
« Jamais en tere ne porterat curune. » AOI.

LXXV

D'altre part est Escremiz de Valterne ;
Sarrasins est, si est sue la tere.
Devant Marsilie s'escriet en la presse :
« En Rencesvals irai l'orguill desfaire ;
« Se truis Rollant, n'enporterat la teste,
« Ne Olivers ki les altres cadelet :
« Li .xii. Per tuit sunt juget à perdre ;
« Franceis murrunt, e France en ert deserte.
« De bons vassals averat Carles suffraite. » AOI.

LXXIV

D'autre part est Turgis, de Tortosa;
C'est un comte, et cette ville lui appartient.
Il ne rêve que de faire le plus de mal possible aux chrétiens,
Et, devant Marsile, s'aligne avec les autres :
« Pas tant d'émoi, dit-il au Roi.
« Mahomet vaut mieux que saint Pierre de Rome;
« Si vous le servez, l'honneur du champ est à vous.
« A Roncevaux j'irai rejoindre Roland:
« Personne ne le pourra préserver de la mort.
« Voyez cette épée, elle est bonne, elle est longue;
« Je la mettrai devant Durendal,
« Et vous saurez quelle sera la victorieuse.
« Si les Français engagent la lutte, ils y mourront.
« Le roi Charlemagne n'en tirera que douleur et honte,
« Et plus jamais sur la terre ne portera couronne! »

LXXV

D'autre part est Escremis de Valtierra;
Il est païen et maître de cette terre.
Devant Marsile, au milieu de la foule, il s'écrie :
« A Roncevaux! J'y vais abattre l'orgueil des Français.
« Si j'y trouve Roland, point n'en emportera sa tête,
« Non plus qu'Olivier le capitaine.
« Ils sont condamnés à mort, les douze Pairs.
« Français mourront, France en sera déserte.
« De bons soldats, Charles n'en aura plus. »

LXXVI

D'altre part est uns païens, Esturganz;
Estramariz i est, uns soens cumpainz;
Cil sunt felun traïtur suduiant.
Ço dist Marsilies : « Seignurs, venez avant.
« En Rencesvals irez as porz passant,
« Si aiderez à cunduire ma gent. »
E cil respundent : « Sire, à vostre cumant.
« Nus asaldrum Oliver e Rollant,
« Li .xii. Per n'averunt de mort guarant;
« Car noz espées sunt bones e trenchant :
« Nus les ferum vermeilles de chald sanc.
« Franceis murrunt, Carles en ert dolenz.
« Tere Majur vus metrum en present;
« Venez i, Reis, si l' verrez veirement :
« L'Empereür vus metrum en present. » Aoi.

LXXVII

Curanz i vint Margariz de Sibilie,
Cil tient la tere entresqu'à Scaz marine.
Pur sa beltet dames li sunt amies;
Cele ne l' veit vers lui ne s'esclargisset;
Quant ele le veit, ne poet muer ne riet.
N'i ad païen de tel chevalerie.
Vint en la presse, sur les altres s'escriet,
E dist al Rei : « Ne vus esmaiez mie,
« En Rencesvals irai Rollant ocire,
« Ne Olivers n'enporterat la vie;
« Li .xii. Per sunt remés en martirie.

LXXVI

Plus loin est un autre païen, Estorgant,
Avec un sien compagnon, nommé Estramaris:
Mercenaires, traîtres et félons:
« Seigneurs, leur dit Marsile, avancez.
« Vous irez tous deux aux défilés de Roncevaux
« Et m'aiderez à conduire ma gent.
« — A vos ordres, répondent-ils.
« Nous nous jetterons sur Olivier et sur Roland;
« Rien, rien ne garantira les douze Pairs de la mort.
« Nos épées sont bonnes et tranchantes;
« Elles seront bientôt rouges d'un sang chaud.
« Français mourront, Charles en pleurera,
« Et nous vous ferons présent de la Grande-Terre.
« Sire, vous y verrez ce spectacle : venez,
« Et nous vous ferons encore cadeau de l'Empereur. »

LXXVII

Voici venir en courant Margaris de Séville,
Qui tient la terre jusqu'à Cadix sur mer.
Sa beauté lui fait autant d'amies qu'il y a de dames.
Pas une ne le peut voir sans que son front ne s'éclaircisse;
Pas une ne se peut empêcher de rire quand elle le voit.
Nul païen n'est aussi chevalier.
Au milieu de la foule il s'avance, et, d'une voix plus forte
que tous les autres :
« Ne craignez rien, dit-il au Roi.
« A Roncevaux je tuerai Roland,
« Et Olivier n'en emportera pas sa vie.
« C'est pour leur martyre que les douze Pairs sont demeurés là-bas.

« Veez m'espée ki d'or est enheldie :
« Si la tramist li amiralz de Primes ;
« Jo vus plevis qu'en vermeill sanc ert mise.
« Franceis murrunt e France en ert hunie.
« Carles li velz à la barbe flurie,
« Jamais n'ert jurz qu'il n'en ait doel e ire.
« Jusqu'à un an averum France saisie,
« Gesir purrum el burc de Seint-Denise. »
Li reis païens parfundement l'enclinet. Aoi.

LXXVIII

D'altre part est Chernubles de Munigre.
Jusqu'à la tere si chevel li balient ;
Greignur fais portet par giu, quant il s'enveiset,
Que .iiii. mul ne funt, quant il sumeient.
Icele tere, ço dit, dunt il esteit,
Soleilz n'i luist, ne blet n'i poet pas creistre,
Pluie n'i chet, rusée n'i adeiset,
Piere n'i ad que tute ne seit neire.
Dient alquant que diables i meignent.
Ço dist Chernubles : « Ma bone espée ai ceinte.
« En Rencesvals jo la teindrai vermeille ;
« Se truis Rollant le proz en mi ma veie,
« Se ne l' asaill, dunc ne faz jo que creire ;
« Si cunquerrai Durendal od la meie.
« Franceis murrunt, e France en ert deserte. »
A icez moz li .xii. Per saleient,
Itels .c. milie Sarrazins od els meinent,
Ki de bataille s'arguent e hasteient.
Vunt s'aduber desuz une sapeie. Aoi.

« Voyez cette épée dont la poignée est d'or,
« Et que je tiens de l'émir de Primes;
« Elle sera bientôt, je vous le jure, plongée dans le sang rouge.
« Français mourront, et France tombera dans la honte.
« Pour le vieux Charles à la barbe fleurie,
« Sa douleur et sa colère n'auront plus de fin.
« Avant un an nous aurons mis la main sur la France,
« Et nous coucherons à Saint-Denis. »
Le roi païen s'incline profondément devant Margaris.

LXXVIII

D'autre part est Chernuble de Muntnigre.
Ses cheveux descendent jusqu'à terre;
En se jouant, il porte un plus grand faix
Que ne font quatre mulets chargés.
Dans son pays, dit-on,
Le soleil ne luit pas, et le blé n'y peut croître.
La pluie n'y tombe point, et la rosée ne touche pas le sol.
Toutes les pierres y sont noires,
Et plusieurs prétendent que c'est la demeure des démons.
« J'ai ceint ma bonne épée, dit Chernuble;
« Je la teindrai en rouge à Roncevaux.
« Si je trouve Roland le preux sur mon chemin,
« Je l'attaquerai, ou je veux qu'on ne me croie plus jamais.
« Je conquerrai l'épée Durendal avec mon épée.
« Français mourront, France en sera déserte. »
A ces mots, les douze pairs de Marsile s'élancent et s'éloignent;
Ils emmènent avec eux cent mille Sarrasins,
Qui se hâtent et s'excitent à la bataille.
Sous un bois de sapins ils vont s'armer.

LXXIX

Païen s'adubent d' osbercs sarazineis,
Tuit li plusur en sunt dublet en treis;
Lacent lor helmes mult bons sarraguzeis,
Ceignent espées de l' acer vianeis,
Escuz unt genz, espiez valentineis,
E gunfanuns blancs e blois e vermeilz.
Laissent les muls e tuz les palefreiz,
Es destrers muntent, si chevalchent estreiz.
Clers fut li jurz, e bels fut li soleilz,
N'unt guarnement que tut ne reflambeit.
Sunent mil grailles por ço que plus bel seit;
Granz est la noise, si l' oïrent Franceis.
Dist Olivers: « Sire cumpainz, ço crei,
« De Sarrazins purrum bataille aveir. »
Respunt Rollanz: « E Deus la nus otreit!
« Ben devum ci estre pur nostre rei;
« Pur sun seignur deit hom suffrir destreiz,
« E endurer e granz chalz e granz freiz;
« Si'n deit hom perdre e del quir e del peil.
« Or guart cascuns que granz colps i empleit,
« Que malvais chant de nus chantet ne seit.
« Païen unt tort, e chrestien unt dreit.
« Malvaise essample n'en serat ja de mei! » Aoi.

LXXIX

Les païens se revêtent de hauberts à la sarrasine,
Qui, pour la plupart, sont de triple épaisseur.
Sur leurs têtes ils lacent les bons heaumes de Saragosse,
Et ceignent les épées d'acier viennois.
Leurs écus sont beaux à voir, leurs lances sont de Valence;
Leurs gonfanons sont bleus, blancs et rouges.
Ils laissent là leurs mulets et leurs bêtes de somme;
Montent sur leurs chevaux de bataille, et s'avancent en rangs serrés.....
Le jour fut clair, et beau fut le soleil :
Pas d'armure qui ne flamboie et resplendisse.
Mille clairons sonnent, pour que ce soit plus beau.
Grand est le tumulte, et nos Français l'entendent :
« Sire compagnon, dit Olivier, je crois
« Que nous pourrons bien avoir bataille avec les Sarrasins. »
Et Roland : « Que Dieu nous l'accorde, répond-il.
« Notre devoir est de tenir ici pour notre Roi;
« Car pour son seigneur on doit souffrir grande détresse.
« Il faut endurer pour lui grande chaleur et grand froid,
« Et perdre enfin de son poil et de son cuir.
« Frapper de grands coups, voilà ce que chacun doit,
« Afin qu'on ne chante pas sur nous de mauvaise chanson.
« Les païens ont le tort, le droit est pour les chrétiens.
« Ce n'est pas moi qui vous donnerai jamais le mauvais exemple! »

LA CHANSON DE ROLAND

DEUXIÈME PARTIE

LA MORT DE ROLAND

LES PRÉLUDES DE LA GRANDE BATAILLE

LXXX

Olivers est muntez desur un pui :
Guardet suz destre par mi un val herbus,
Si veit venir cele gent païenur;
Si'n apelat Rollant sun cumpaignun :
« Devers Espaigne vei venir tel bruur,
« Tanz blancs osbercs, tanz helmes flambius !
« Icist ferunt noz Franceis grant irur.
« Guenes le sout, li fels, li traïtur,
« Ki nus jugat devant l'Empereür.
« — Tais, Oliver, li quens Rollanz respunt,
« Mis parrastre est : ne voeill que mot en suns. » Aoi.

LXXXI

Olivers est desur un pui muntez :
Or veit il ben d'Espaigne le regnet,
E Sarrazins ki tant sunt asemblet.
Luisent cil helme, ki ad or sunt gemmet,
E cil escut e cil osberc safret,
E cil espiet, cil gunfanun fermet.
Suls, les escheles ne poet il acunter :
Tant en i ad que mesure n'en set.
En lui meïsme en est mult esguarez;

LES PRÉLUDES DE LA GRANDE BATAILLE

LXXX

Olivier est monté sur une hauteur :
Il regarde à droite parmi le val herbu,
Et voit venir toute l'armée païenne.
Il appelle son compagnon Roland :
« Ah ! dit-il, du côté de l'Espagne, quel bruit j'entends venir !
« Que de blancs hauberts ! que de heaumes flamboyants !
« Nos Français vont en avoir grande ire.
« C'est l'œuvre de Ganelon le traître, le félon ;
« C'est lui qui nous fit donner cette besogne par l'Empereur.
« — Tais-toi, Olivier, répond le comte Roland ;
« C'est mon beau-père : n'en sonne plus mot. »

LXXXI

Olivier est monté sur une colline élevée :
De là il découvre le royaume d'Espagne
Et le grand assemblement des Sarrasins.
Les heaumes luisent, tout gemmés d'or,
Et les écus, et les hauberts brodés,
Et les épieux, et les gonfanons au bout des lances.
Olivier ne peut compter les bataillons ;
Il y en a tant, qu'il n'en sait la quantité !
Il en est tout égaré en lui-même,

Cum il einz pout, del pui est avalez :
Vint as Franceis, tut lur ad acuntet. Aoi.

LXXXII

Dist Olivers : « Jo ai païens véuz ;
« Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus.
« Cil devant sunt .c. milie, ad escuz,
« Helmes lacez e blancs osbercs vestuz,
« Dreites cez hanstes, luisent cil espiet brun.
« Bataille averez, unkes mais tel ne fut.
« Seignurs Franceis, de Deu aiez vertut :
« El camp estez, que ne seium vencut ! »
Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit !
« Ja pur murir ne vus en faldrat uns. » Aoi.

LA FIERTÉ DE ROLAND

LXXXIII

Dist Olivers : « Païen unt grant esforz,
« De noz Franceis m'i semblet aveir mult poi.
« Cumpainz Rollanz, kar sunez vostre corn :
« Si l'orrat Carles, si returnerat l'oz. »
Respunt Rollanz : « Jo fereie que fols,
« En dulce France en perdreie mun los.
« Sempres ferrai de Durendal granz colps,
« Sanglanz en ert li branz entresqu'al or.

Comme il a pu, est descendu de la colline;
Est venu vers les Français, leur a tout raconté.

LXXXII

Olivier dit: « J'ai vu tant de païens
« Que nul homme jamais n'en vit plus sur la terre.
« Il y en a bien cent mille devant nous, avec leurs écus,
« Leurs heaumes lacés, leurs blancs hauberts,
« Leurs lances droites, leurs bruns épieux luisants.
« Vous aurez bataille, bataille comme il n'y en eut jamais.
« Seigneurs Français, que Dieu vous donne sa force;
« Et tenez ferme pour n'être point vaincus. »
Et les Français: « Maudit qui s'enfuira, disent-ils.
« Pas un ne fera défaut à cette mort! »

LA FIERTÉ DE ROLAND

LXXXIII

Olivier dit: « Païens ont grande force,
« Et nos Français, ce semble, en ont bien peu.
« Ami Roland, sonnez de votre cor:
« Charles l'entendra, et fera retourner son armée.
« — Je serais bien fou, répond Roland;
« Dans la douce France, j'en perdrais ma gloire.
« Non, mais je frapperai grands coups de Durendal;
« Le fer en sera sanglant jusqu'à l'or de la garde.

« Felun païen mar i vindrent as porz;
« Jo vus plevis, tuit sunt juget à mort. » Aoi.

LXXXIV

« — Cumpainz Rollant, l'olifan kar sunez :
« Si l' orrat Carles, ferat l'ost returner,
« Succurrat nus li Reis od sun barnet. »
Respunt Rollanz : « Ne placet Damne Deu
« Que mi parent pur mei seient blasmet,
« Ne France dulce ja cheet en viltet.
« Einz i ferrai de Durendal asez,
« Ma bone espée que ai ceint al costet;
« Tut en verrez le brant ensanglentet.
« Felun païen mar i sunt asemblet;
« Jo vus plevis, tuit sunt à mort liveret. » Aoi.

LXXXV

« — Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan.
« Si l' orrat Carles ki est as porz passanz;
« Je vus plevis, ja returnerunt Franc.
« — Ne placet Deu, ço li respunt Rollanz,
« Que ço seit dit de nul hume vivant
« Ne pur païen que ja seie cornanz!
« Ja n'en averunt reproece mi parent.
« Quant jo serai en la bataille grant
« E jo ferrai e mil colps e .vii. cenz,
« De Durendal verrez l'acer sanglant.
« Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment;
« Ja cil d'Espaigne n'averunt de mort guarant. » Aoi.

« Félons païens furent mal inspirés de venir aux défilés :
« Je vous jure que, tous, ils sont jugés à mort! »

LXXXIV

« — Ami Roland, sonnez votre olifant :
« Charles l'entendra et fera retourner la grande armée.
« Le Roi et ses barons viendront à notre secours.
« — A Dieu ne plaise, répond Roland,
« Que mes parents jamais soient blâmés à cause de moi,
« Ni que France la douce tombe jamais dans le déshonneur!
« Non, mais je frapperai grands coups de Durendal,
« Ma bonne épée, que j'ai ceinte à mon côté.
« Vous en verrez tout le fer ensanglanté.
« Félons païens sont assemblés ici pour leur malheur :
« Je vous jure qu'ils seront tous livrés à mort! »

LXXXV

« — Ami Roland, sonnez votre olifant.
« Le son en ira jusqu'à Charles qui passe aux défilés,
« Et les Français, j'en suis certain, retourneront sur leurs pas.
« — A Dieu ne plaise, lui répond Roland,
« Qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant
« Que j'ai sonné mon cor à cause des païens!
« Je ne ferai pas aux miens ce déshonneur.
« Mais quand je serai dans la grande bataille,
« J'y frapperai dix-sept cents coups :
« De Durendal vous verrez le fer tout sanglant.
« Français sont bons : ils frapperont en braves ;
« Les Sarrasins ne peuvent échapper à la mort!

LXXXVI

Dist Olivers : « D'iço ne sai jo blasme.
« Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne :
« Cuvert en sunt li val e les muntaignes,
« E li lariz e trestutes les plaignes.
« Granz sunt les oz de cele gent estrange ;
« Nus i avum mult petite cumpaigne. »
Respunt Rollanz : « Mis talenz en est graindre.
« Ne placet Deu ne ses saintismes angles
« Que ja pur mei perdet sa valur France !
« Melz voeill murir que huntage me venget.
« Pur ben ferir, l'Emperere plus nus aimet. » Aoi.

LXXXVII

Rollanz est proz e Olivers est sages,
Ambedui unt merveillus vasselage.
Puis que il sunt as chevals e as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.
Felun païen par grant irur chevalchent.
Dist Olivers : « Rollant, veez en alques.
« Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Carles.
« Vostre olifan suner vus ne l' deignastes ;
« Fust i li Reis, n'i oüssum damage.
« Guardez amunt devers les porz d'Espaigne,
« Veeir poez dolent la rere-guarde.
« Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »
Respunt Rollanz : « Ne dites tel ultrage ;
« Mal seit de l' coer ki el' piz se cuardet !

LXXXVI

« — Je ne vois pas où serait le déshonneur, dit Olivier.
« J'ai vu, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne ;
« Les vallées, les montagnes en sont couvertes,
« Les landes, toutes les plaines en sont cachées.
« Qu'elle est puissante, l'armée de la gent étrangère,
« Et que petite est notre compagnie !
« — Tant mieux, répond Roland, mon ardeur s'en accroît :
« Ne plaise à Dieu, ni à ses très-saints anges,
« Que France, à cause de moi, perde de sa valeur !
« Plutôt mourir qu'être déshonoré :
« Plus nous frappons, plus l'Empereur nous aime ! »

LXXXVII

Roland est preux, mais Olivier est sage ;
Ils sont tous deux de merveilleux courage.
Puis d'ailleurs qu'ils sont à cheval et en armes,
Ils aimeraient mieux mourir que d'esquiver la bataille.
Les comtes ont l'âme bonne, et leurs paroles sont élevées...
Félons païens chevauchent par grande ire :
« Voyez un peu, Roland, dit Olivier ;
« Les voici, les voici près de nous, et Charles est trop loin.
« Ah ! vous n'avez pas voulu sonner de votre cor ;
« Si le grand Roi était ici, nous n'aurions rien à craindre.
« Jetez les yeux là-haut, vers les monts d'Espagne :
« Vous y verrez dolente arrière-garde.
« Tel s'y trouve aujourd'hui qui plus jamais ne sera dans une autre.
« — Honteuse, honteuse parole, répond Roland.
« Maudit soit qui porte un lâche cœur au ventre !

« Nus remeindrum en estal en la place;
« Par nus i ert e li colps e li caples. » Aoi.

LXXXVIII

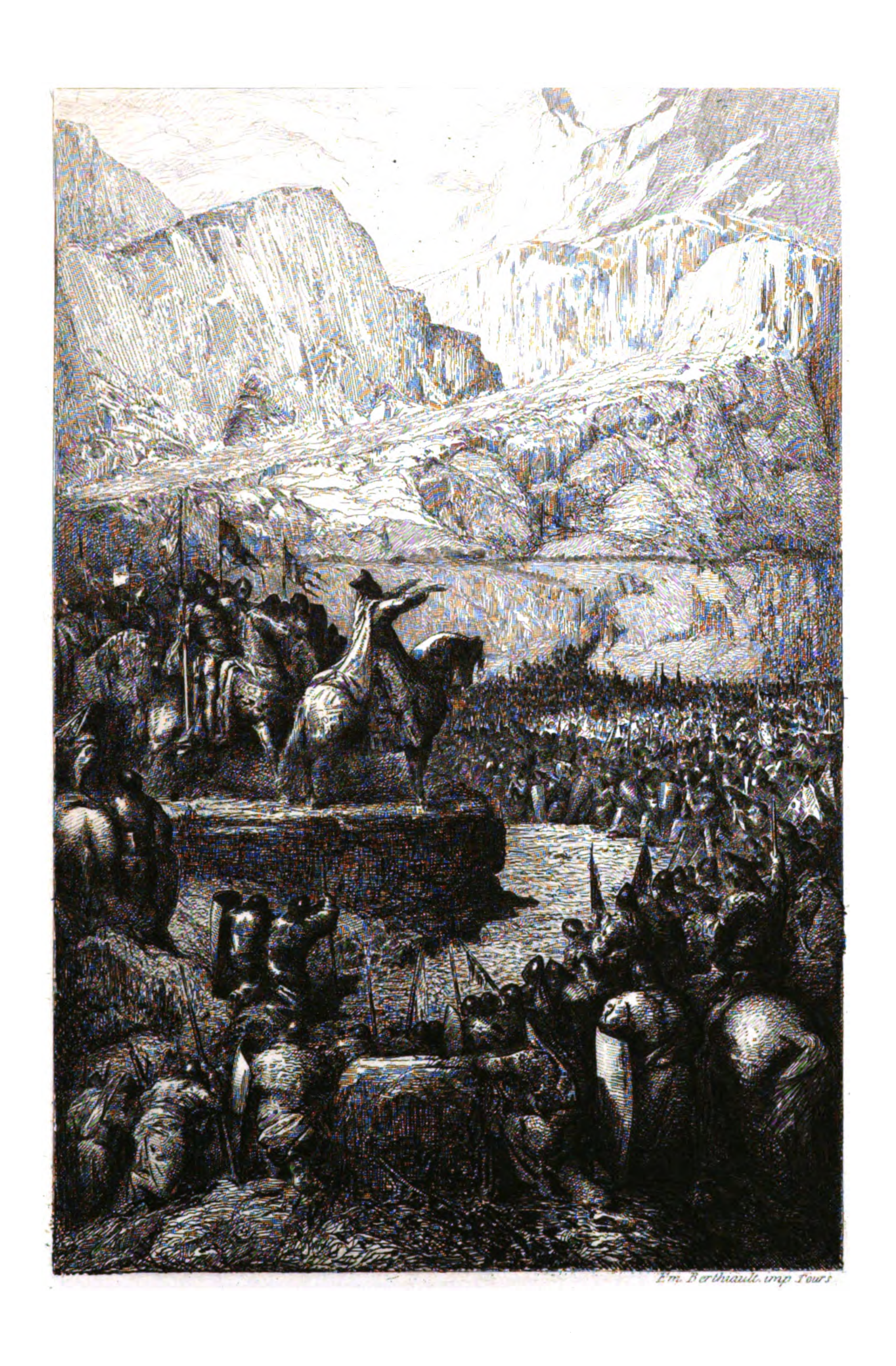
Quant Rollanz veit que la bataille serat,
Plus se fait fier que leun ne leupart;
Franceis escriet, Oliver apelat:
« Sire cumpainz, ami, ne l' dire ja.
« Li Emperere ki Franceis nus laisat,
« Itels .xx. milie en mist à une part,
« Sun escientre, n'en i out un cuard.
« Pur sun seignur deit hom suffrir granz mals,
« E endurer e forz freiz e granz chalz,
« Si'n deit hom perdre del sanc e de la char.
« Fier de ta lance e jo de Durendal,
« Ma bone espée que li Reis me dunat.
« Se jo i moerc, dire poet ki l' averat,
« Que ele fut à nobile vassal. » Aoi.

LXXXIX

D'altre part est li arcevesques Turpins:
Sun cheval broche e muntet un lariz;
Franceis apelet, un sermun lur ad dit:
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci,
« Pur nostre rei devum nus ben murir;
« Chrestientet aidez à sustenir.
« Bataille averez, vus en estes tuit fiz,
« Kar à voz oilz veez les Sarrazins.
« Clamez voz culpes, si preiez Deu mercit.
« Asoldrai vus pur voz anmes guarir;
« Se vus murez, esterez seint martir:

. . . . L'archevêque Turpin
Pique son cheval et monte sur une colline.
Puis s'adresse aux Français et leur fait ce sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici :
« C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui.
« Chrétienté est en péril, maintenez-la...
« Or, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci.
« Pour guérir vos âmes je vais vous absoudre.
« Si vous mourez, vous serez tous martyrs ;
« Dans le grand Paradis vos places sont toutes prêtes. »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. »

(Vers 1124-1129 et 1132-1138.)



Em. Berthiault, imp. Tours

« Nous tiendrons pied fortement sur la place :
« De nous viendront les coups, et de nous la bataille ! »

LXXXVIII

Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
Il se fait plus fier que lion ou léopard.
Il interpelle les Français, puis Olivier :
« Ne parlez plus ainsi, ami et compagnon ;
« L'Empereur, qui nous laissa ses Français,
« A mis à part ces vingt mille que voici.
« Pas un lâche parmi eux : Charles le sait bien.
« Pour son seigneur on doit souffrir grand mal,
« Endurer le froid et le chaud,
« Perdre de son sang et de sa chair.
« Frappe de ta lance, Olivier, et moi, de Durendal,
« Ma bonne épée que me donna le Roi.
« Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
« C'était l'épée d'un brave ! »

LXXXIX

D'autre part est l'archevêque Turpin ;
Il pique son cheval et monte sur une colline,
Puis s'adresse aux Français, et leur fait ce sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici ;
« C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui.
« Chrétienté est en péril, maintenez-la.
« Il est certain que vous aurez bataille,
« Car, sous vos yeux, voici les Sarrasins.
« Or donc, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci.
« Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre ;
« Si vous mourez, vous serez tous martyrs :

« Sieges averez el greignur Paréis. »
Franceis descendent, à terc se sunt mis,
E l'Arcevesques de Deu les benéist :
Par penitence les cumandet à ferir. AOI.

XC

Franceis se drecent, si se metent sur piez,
Ben sunt asolt e quite de lur pecchez,
E l'Arcevesques de Deu les ad seignez.
Puis sunt muntet sur lur curanz destrers;
Adubet sunt à lei de chevalers,
E de bataille sunt tuit apareillet.
Li quens Rollanz apelet Oliver :
« Sire cumpainz, mult ben vus le saivez
« Que Guenelun nus ad tuz espiez,
« Pris en ad or e aveir e deners;
« Li Emperere nus devreit ben venger.
« Li reis Marsilies de nus ad fait marchet,
« Mais as espées l'estuverat esleger. » AOI.

XCI

As porz d'Espaigne en est passez Rollanz
Sur Veillantif, sun bon cheval curant;
Portet ses armes, mult li sunt avenant :
E sun espiet vait li bers palmeianz,
Cuntre le ciel vait l'amure turnanz,
Lacet en sum un gunfanun tut blanc;
Les renges d'or li batent jusqu'as mains;
Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
E sis cumpainz après le vait sivanz,
E cil de France le cleiment à guarant.

« Dans le grand Paradis vos places sont toutes prêtes. »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. »

XC

Français se redressent, se remettent en pied ;
Les voilà absous et quittes de tous leurs péchés.
L'Archevêque leur a donné sa bénédiction au nom de Dieu ;
Puis ils sont montés sur leurs destriers rapides.
Ils sont armés en chevaliers
Et tout disposés pour la bataille.
Le comte Roland appelle Olivier :
« Sire compagnon, vous le savez,
« C'est Ganelon qui nous a tous vendus ;
« Il en a reçu bons deniers en argent et en or ;
« L'Empereur devrait bien nous venger.
« Quant au roi Marsile, il a fait marché de nous,
« Mais c'est avec nos épées qu'il sera payé. »

XCI

Aux défilés d'Espagne passe Roland
Sur Veillantif, son bon cheval courant.
Ses armes lui sont très-avenantes ;
Il s'avance, le baron, avec sa lance au poing,
Dont le fer est tourné vers le ciel,
Et au bout de laquelle est lacé un gonfanon tout blanc.
Les franges d'or lui descendent jusqu'aux mains.
Le corps de Roland est très-beau, son visage est clair et riant.
Sur ses pas marche Olivier, son ami ;
Et ceux de France, le montrant : « Voilà notre salut, » s'écrient-ils.

Vers Sarrazins reguardet fièrement,
E vers Franceis humeles e dulcement.
Si lur ad dit un mot curteisement :
« Seignurs baruns, suef pas alez tenant.
« Cist païen vunt grant martirie querant ;
« Encoi averum un eschec bel e gent :
« Nuls reis de France n'out unkes si vaillant. »
A cez paroles vunt les oz ajustant. Aoi.

XCII

Dist Olivers : « N'ai cure de parler.
« Vostre olifan ne deignastes suner,
« Ne de Carlun mie vus n'en avez ;
« Il n'en set mot, n'i ad culpe li bers.
« Cil ki là sunt ne funt mie à blasmer.
« Kar chevalchez à quanque vus puez.
« Seignurs baruns, el camp vus retenez.
« Pur Deu vus pri, en seiez purpênset
« De colps ferir, de receivere e duner.
« L'enseigne Carle n'i devum ublier. »
A icest mot unt Franceis escriet.
Ki dunc oïst Munjoie demander,
De vasselage li poüst remembrer.
Puis si chevalchent, Deus ! par si grant fiertet !
Brochent ad ait pur le plus tost aler ;
Si vunt ferir, — que fereient-il el ? —
E Sarrazin ne's unt mie dutez.
Francs e païens as les vus ajustez... Aoi.

Sur les Sarrasins il jette un regard fier,
Mais humble et doux sur les Français;
Puis, leur a dit un mot courtois:
« Seigneurs barons, allez au petit pas.
« Ces païens, en vérité, viennent ici chercher grand martyre.
« Le beau butin que nous aurons aujourd'hui!
« Aucun roi de France n'en fit jamais d'aussi riche. »
A ces mots, les deux armées se rencontrent.

XCII

« Point n'ai souci de parler, dit alors Olivier.
« Vous n'avez pas daigné sonner de votre cor,
« Et voici que l'aide de Charlemagne vous fait défaut.
« Certes il n'est pas coupable; car il n'en sait mot, le baron,
« Et ceux qui sont là-bas ne sont point à blâmer.
« Maintenant, chevauchez du mieux que vous pourrez,
« Seigneurs barons, et ne reculez point.
« Au nom de Dieu, ne pensez qu'à deux choses:
« A recevoir et à donner de bons coups.
« Et n'oublions pas la devise de Charles. »
A ce mot, les Français ne poussent qu'un seul cri:
« Montjoie! » Qui les eût entendus crier de la sorte
Eût eu l'idée du courage.
Puis ils chevauchent, Dieu! avec quelle fierté!
Pour aller plus rapidement, ils donnent un fort coup d'éperon,
Et (que feraient-ils autre chose?) se jettent sur l'ennemi.
Mais les Sarrasins n'ont pas peur.
Voilà Français et païens aux prises...

———

LA MÊLÉE

XCIII

Li niés Marsilie (il ad num Aelroth)
Tut premereins chevalchet devant l'ost.
De noz Franceis vait disanz si mals moz :
« Feluns Franceis, hoi justerez as noz.
« Traït vus ad ki à guarder vus out ;
« Fols est li Reis ki vus laissat as porz.
« Encoi perdrat France dulce sun los,
« Carles li magnes le destre braz de l' cors. »
Quant l'ot Rollanz, Deus ! si grant doel en out !
Sun cheval brochet, laisset curre ad esforz.
Vait le ferir li quens quanque il pout,
L'escut li freint et l'osberc li desclot,
Trenchet le piz, si li briset les os,
Tute l'eschine li deseveret de l' dos,
Od sun espiet l'anme li getet fors,
Enpeint le ben, fait li brandir le cors,
Pleine sa hanste de l' cheval l'abat mort ;
En dous meitez li ad briset le col.
Ne laisserat, ço dit, que n'i parolt :
« Ultre, culvert ! Carles n'est mie fols,
« Ne traïsun unkes amer ne volt.
« Il fist que proz qu'il nus laissat as porz ;
« Hoi n'en perdrat France dulce sun los.
« Ferez i, Franc ! Nostre est li premers colps.
« Nus avum dreit, mais cist glutun unt tort. » Aoi.

LA MÊLÉE

XCIII

Le neveu de Marsile (il s'appelle Aelroth)
Chevauche tout le premier devant l'armée païenne.
Quelles injures il jette à nos Français!
« Félons Français, vous allez aujourd'hui lutter avec les nôtres!
« Celui qui vous devait défendre vous a trahis.
« Quant à votre empereur, il est fou de vous avoir laissés dans ces défilés;
« Car c'en est fait aujourd'hui de l'honneur de douce France,
« Et Charles le Grand va perdre ici le bras droit de son corps. »
Roland l'entend : grand Dieu, quelle douleur!
Il éperonne son cheval et le lance bride abattue.
Le comte frappe le païen des plus rudes coups qu'il peut porter;
Il fracasse l'écu d'Aelroth, lui rompt les mailles du haubert;
Lui tranche la poitrine, lui brise les os,
Lui sépare toute l'échine du dos,
Et avec sa lance lui jette l'âme hors du corps.
Le coup est si rude qu'il fait chanceler le misérable,
Si bien que Roland, à pleine lance, l'abat mort de son cheval,
Et que le cou du païen est en deux morceaux.
Roland cependant ne laissera pas de lui parler:
« Va donc, brigand, et sache bien que Charlemagne n'est pas fou
« Et qu'il n'aima jamais la trahison.
« En nous laissant aux défilés il a agi en preux,
« Et la France ne perdra pas aujourd'hui son honneur.
« Frappez, frappez, Français: le premier coup est nôtre.
« C'est à ces gloutons qu'est le tort, c'est à nous qu'est le droit. »

XCIV

Uns dux i est, si ad num Falsarun;
Icil ert frere à l' rei Marsiliun :
Il tint la tere Dathan e Abirun;
Suz cel nen ad plus encrismet felun.
Entre les oilz mult out large le frunt,
Grant demi pied mesurer i pout hum.
Asez ad doel quant vit mort sun nevuld,
Ist de la presse, si se met en bandun
E si escriet l'enseigne païenur;
Envers Franceis est mult cuntrarius :
« Encoi perdrat France dulce s'honur. »
Ot le Olivers, si'n ad mult grant irur :
Le cheval brochet des orez esperuns,
Vait le ferir en guise de barun,
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El' cors li met les pans de l' gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns.
Guardet à tere, veit gesir le glutun,
Si li ad dit par mult fière raisun :
« De voz manaces, culvert, jo n'ai essuign.
« Ferez i, Franc, kar très ben les veintrum. »
Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carlun. Aoi.

XCV

Uns reis i est, si ad num Corsablis;
Barbarins est, d'un estrange païs.
Si apelat les altres Sarrazins :
« Ceste bataille ben la puum tenir,

XCIV

Il y a là un duc du nom de Falseron :
C'est le frère du roi Marsile.
Il tient la terre de Dathan et Abiron,
Et il n'est pas sous le ciel d'homme plus scélérat ni plus félon.
Entre ses deux yeux il a le front énorme,
Et l'on y pourrait mesurer un grand demi-pied.
A la vue de son neveu mort, il est frappé de douleur,
Sort de la foule, se précipite,
Jette le cri des païens
Et, dans sa rage contre les Français :
« C'est aujourd'hui, dit-il, que douce France va perdre son honneur. »
Olivier l'entend, il en a grande colère,
Des deux éperons d'or pique son cheval
Et va frapper Falseron d'un vrai coup de baron.
Il lui brise l'écu, rompt les mailles du haubert,
Lui plonge dans le corps les pans de son gonfanon,
Et, à pleine lance, l'abat mort des arçons.
Alors il regarde à terre, et, y voyant le misérable étendu,
Il lui dit ces très-fières paroles :
« Point n'ai souci, lâche, de vos menaces.
« Frappez, frappez, Français; nous les vaincrons. »
Puis : « Montjoie ! » s'écrie-t-il. C'est le cri de l'Empereur.

XCV

Il y a là un roi du nom de Corsablis;
Il est de Barbarie, d'un pays lointain.
Le voilà qui se met à interpeller les autres païens :
« Nous pouvons aisément soutenir la bataille :

« Kar de Franceis i ad asez petit ;
« Cels ki ci sunt devum aveir mult vils :
« Ja pur Carlun n'i ert uns suls guariz.
« Or est li jurz que l's estuverat murir. »
Ben l'entendit li arcevesques Turpins,
Suz ciel n'ad hume que tant voeillet haïr;
Sun cheval brochet des esperuns d'or fin,
Par grant vertut si l'est alez ferir,
L'escut li freinst, l'osberc li descunfist,
Sun grant espiet par mi le cors li mist :
Empeint le ben que mort le fait brandir,
Pleine sa hanste l'abat mort el' chemin.
Guardet à tere, veit le glutun gesir,
Ne laisserat que n'i parolt, ço dit :
« Culvert païen, vus i avez mentit ;
« Carles mis sire nus est guaranz tuz dis ;
« Nostre Franceis n'unt talent de fuir.
« Voz cumpaignuns ferum trestuz restifs.
« Nuveles vus di : mort vus estoet suffrir.
« Ferez, Franceis ; nuls de vus ne s'ublit !
« Cist premers colps est nostre, Deu mercit. »
Munjoie escriet pur le camp retenir. Aoi.

XCVI

E Gerins fiert Malprimis de Brigal.
Sis bons escuz un dener ne li valt;
Tute li freint la bucle de cristal,
L'une meitet li turnet cuntreval ;
L'osberc li rumpt entresque à la charn,
Sun bon espiet enz el' cors li enbat.
Li païens chet cuntreval à un quat,
L'anme de lui enportet Sathanas. Aoi.

« Les Français sont si peu!
« Ceux qui sont devant nous sont à dédaigner;
« Pas un n'échappera, Charles n'y peut rien,
« Et voici le jour qu'il leur faudra mourir. »
L'archevêque Turpin l'entend:
Il n'est pas d'homme sous le ciel qu'il haïsse autant que ce païen;
Des éperons d'or fin il pique son cheval
Et va frapper sur Corsablis un coup terrible.
L'écu est mis en pièces, le haubert en lambeaux;
Il lui plante sa lance au milieu du corps.
Le coup est si rude que le Sarrasin chancelle et meurt;
A pleine lance, Turpin l'abat mort sur le chemin;
Puis regarde à terre et y voit le païen étendu.
Il ne laisse pas de lui parler, et lui dit:
« Vous en avez menti, lâche païen;
« Mon seigneur Charles est toujours notre appui,
« Et nos Français n'ont pas envie de fuir.
« Quant à vos compagnons, nous saurons bien les arrêter ici.
« Voici la nouvelle que j'ai à vous apprendre : vous allez tous mourir.
« Frappez, Français : que pas un de vous ne s'oublie.
« Le premier coup est nôtre, Dieu merci! »
Puis: « Montjoie! Montjoie! » s'écrie-t-il, pour rester maître du champ.

XCVI

Malprime de Brigal est frappé par Gerin;
Son bon écu ne lui sert pas pour un denier :
La boucle de cristal en est brisée,
Et la moitié en tombe à terre.
Son haubert est percé jusqu'à la chair
Et Gerin lui plante au corps sa bonne lance.
Le païen tombe d'un seul coup;
Satan emporte son âme.

XCVII

E sis cumpainz Gerers fiert l'Amuratle,
L'escut li freint e l'osberc li desmailet,
Sun bon espiet li met en la curaille,
Empeint le ben, par mi le cors li passet,
Que mort l'abat el' camp pleine sa hanste.
Dist Olivers : « Gente est nostre bataille. » Aoi.

XCVIII

Sansun li dux vait ferir l'Almacur,
L'escut li freinst ki est ad or e à flurs :
Li bons osbercs ne li est guaranz prod ;
Trenchet li le coer, le fuie e le pulmun,
Que mort l'abat, qui qu'en peist u qui nun.
Dist l'Arcevesques : « Cist colps est de barun. » Aoi.

XCIX

E Anséis laisset le cheval curre,
Si vait ferir Turgis de Turteluse :
L'escut li freint desuz l'orée bucle,
De sun osberc li derumpit les dubles,
De l' bon espiet el' cors li met l'amure,
Empeinst le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el' camp mort le tresturnet.
Ço dist Rollanz : « Cist colps est de produme. » Aoi.

C

E Engelers, li Guascuinz de Burdele,
Sun cheval brochet, si li laschet la resne,

XCVII

Le compagnon de Gerin, Gerer, frappe l'Émir;
Il brise l'écu et démaille le haubert du païen,
Lui plante sa bonne lance au cœur,
Le frappe si bien qu'il lui traverse tout le corps,
Et qu'à pleine lance il l'abat mort à terre :
« Belle bataille, » s'écrie Olivier.

XCVIII

Le duc Samson va frapper l'Aumaçor;
Il lui brise l'écu couvert de fleurs et d'or;
Son bon haubert ne le garantit pas.
Samson lui tranche le cœur, le foie et le poumon,
Et (tant pis pour qui s'en afflige) l'abat roide mort :
« Voilà un coup de baron, » dit l'Archevêque.

XCIX

Anséis laisse aller son cheval
Et va frapper Turgis de Tortosa.
Au-dessus de la boucle dorée il brise l'écu,
Rompt les doubles mailles du haubert,
Lui plante au corps le fer de sa bonne lance,
Et le frappe d'un si bon coup que tout le fer le traverse.
A pleine lance il le renverse mort :
« C'est le coup d'un brave, » s'écrie Roland.

C

Engelier, le Gascon de Bordeaux,
Pique des deux son cheval, lui lâche les rênes,

Si vait ferir Escremiz de Valterne :
L'escut de l' col li freint e escantelet,
De sun osberc li rumpit la ventaille ;
Si l' fiert el' piz entre les dous furceles,
Pleine sa hanste l'abat mort de la sele.
Après, li dist : « Turnet estes à perdre. » Aoi.

CI

E Otes fiert un païen, Estorgant,
Sur sun escut, en la pene devant,
Que tut li trenchet le vermeill e le blanc ;
De sun osberc li ad rumput les pans,
El' cors li met sun bon espiet trenchant,
Que mort l'abat de sun cheval curant.
Après, li dist : « Ja n'i averez guarant. » Aoi.

CII

E Berengers il fiert Estramariz,
L'escut li freinst, l'osberc li descunfist,
Sun fort espiet par mi le cors li mist,
Que mort l'abat entre mil Sarrazins.
Des .xii. Pers li .x. en sunt ocis ;
Ne mès que dous n'en i ad remés vifs :
Ço est Chernubles e li quens Margariz. Aoi.

CIII

Margariz est mult vaillanz chevalers,
E bels e forz e isnels e legers ;
Le cheval brochet, vait ferir Oliver,
L'escut li freint suz la bucle d'or mer,

Et va frapper Escremis de Valtierra.
Il met en pièces l'écu que le païen porte au cou,
Lui déchire la ventaille du haubert,
Le frappe en pleine poitrine entre les deux épaules
Et, à pleine lance, l'abat mort de sa selle.
« Vous êtes tous perdus, » s'écrie-t-il.

CI

Othon va frapper un païen, Estorgant,
Tout au-devant de l'écu, sur le cuir :
Il en enlève les couleurs rouge et blanche ;
Puis déchire les pans du haubert,
Lui plante au corps son bon épieu tranchant,
Et l'abat roide mort de son cheval courant :
« Rien, dit-il alors, rien ne vous sauvera. »

CII

Bérenger frappe Estramaris,
Brise l'écu, met le haubert en morceaux,
Lui plante au corps son bon épieu tranchant,
Et l'abat mort entre mille Sarrasins.
Des douze pairs païens, dix sont déjà tués,
Il n'en reste plus que deux vivants :
Chernuble et le comte Margaris.

CIII

Margaris est un très-vaillant chevalier,
Beau, fort, léger, rapide ;
Il pique des deux son cheval et va frapper Olivier.
Au-dessous de la boucle d'or pur, il brise l'écu,

Lez le costet li cunduist sun espiet,
Deus le guarit, qu'el' cors ne l' ad tuchet;
La hanste fruisset, mie n'en abatiet.
Ultre s'en vait qu'il n'i ad desturber,
Sunet sun graisle pur les soens ralier. Aoi.

CIV

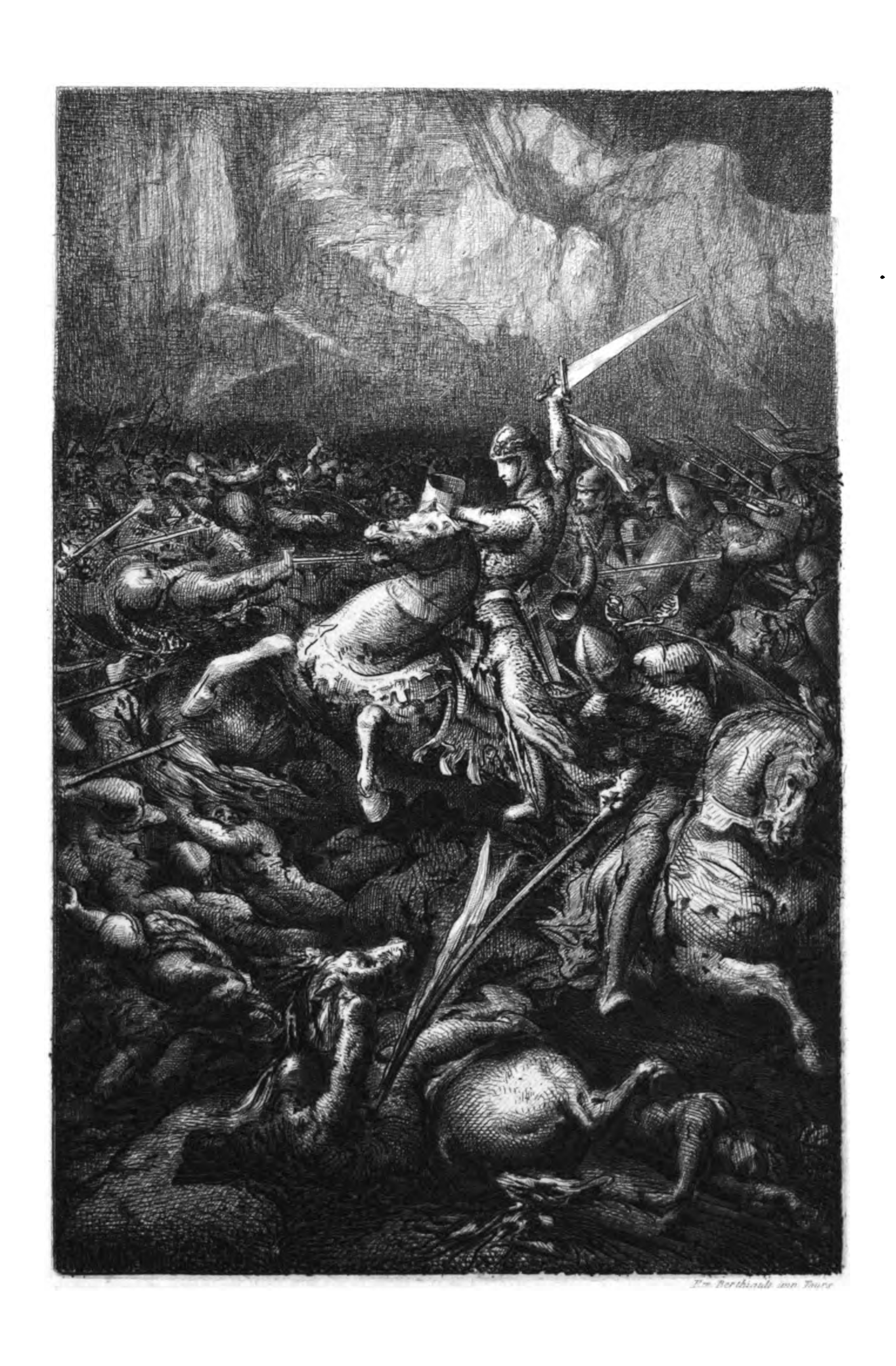
La bataille est merveilluse e cumune.
Li quens Rollanz mie ne s'asoüret,
Fiert de l' espiet tant cum hanste li duret,
A .xv. colps l'ad fraite e perdue;
Trait Durendal, sa bone espée nue.
Sun cheval brochet, si vait ferir Chernuble:
L'helme li freint ù li carbuncle luisent,
Trenchet la coife e la cheveléure,
Si li trenchat les oilz e la faiture,
Le blanc osberc dunt la maile est menue
Et tut le cors tresqu'en la furchéure,
Enz en la sele, ki est à or batue.
El' cheval est l'espée arestéue,
Trenchet l'eschine, unc n'i out quis juinture,
Tut abat mort el' pret sur l'erbe drue.
Après, li dist: « Culvert, mar i moüstes;
« De Mahumet ja n'i averez aïude.
« Par tel glutun n'ert bataille hoi vencue. » Aoi.

CV

Li quens Rollanz par mi le camp chevalchet,
Tient Durendal ki ben trenchet e taillet,
Des Sarrazins lur fait mult grant damage.
Ki lui véist l'un jeter mort sul' altre,

Au milieu du champ de bataille chevauche le comte Roland,
Sa Durendal au poing, qui bien tranche et bien taille,
Et fait grande tuerie des Sarrasins.
Ah! si vous aviez vu Roland jeter un mort sur un autre mort,
Et le sang tout clair inonder le sol...
Tous les Français frappent, tous les Français massacrent.
Et les païens de mourir.....

(Vers 1338-1342 et 1347, 1348.)



Imp. Berthiault imp. Tours

Et lui porte un coup de lance le long des côtes.
Dieu préserve Olivier si bien que le coup ne le touche pas;
La lance effleura sa chair, mais n'en enleva point.
Margaris alors va plus loin sans qu'aucun obstacle l'arrête,
Et sonne de son cor pour rallier les siens.

CIV

La bataille est merveilleuse, la bataille est une mêlée:
Le comte Roland ne craint pas de s'exposer.
Il frappe de la lance tant que le bois en dure;
Mais la voilà bientôt brisée par quinze coups, brisée, perdue.
Alors Roland tire Durendal, sa bonne épée nue,
Éperonne son cheval et va frapper Chernuble.
Il met en pièces le heaume du païen où les escarboucles étincellent,
Lui coupe en deux la tête et la chevelure,
Lui tranche les yeux et le visage,
Le blanc haubert aux mailles si fines,
Tout le corps jusqu'à l'enfourchure
Et jusque sur la selle qui est incrustée d'or.
L'épée entre dans le corps du cheval,
Lui tranche l'échine sans chercher le joint,
Et sur l'herbe drue abat morts le cheval et le cavalier:
« Misérable, lui dit-il ensuite, tu fus mal inspiré de venir ici;
« Ton Mahomet ne te viendra point en aide,
« Et ce n'est pas par un tel glouton que cette victoire sera gagnée! »

CV

Au milieu du champ de bataille chevauche le comte Roland,
Sa Durendal au poing, qui bien tranche et bien taille,
Et qui fait grande tuerie des Sarrasins.
Ah! si vous aviez vu Roland jeter un mort sur un autre mort,

Le sanc tut cler gesir par cele place!
Sanglant en ad e l'osberc e la brace,
Sun bon cheval le col e les espalles.
E Olivers de ferir ne se target,
Li .xii. Per n'en deivent aveir blasme,
E li Franceis i fierent e si caplent.
Moerent païen e alquant en i pasment.
Dist l'Arcevesques: « Ben ait nostre barnage! »
Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carle. Aoi.

CVI

E Olivers chevalchet par l'estur.
Sa hanste est fraite, n'en ad que un trunçun;
E vait ferir un païen, Malsarun.
L'escut li freint ki est ad or e à flurs,
Fors de la teste li met les oilz ambsdous,
E la cervele li chet as piez desuz:
Mort le tresturnet od tut .vii. c. des lur.
Puis, ad ocis Turgin e Esturgus;
La hanste briset e esclicet jusqu'as puigns.
Ço dist Rollanz: « Cumpainz, que faites vus?
« En tel bataille n'ai cure de bastun;
« Fers e acers i deit aveir valur.
« U est vostre espée ki Halteclere ad num?
« D'or est li helz e de cristal li punz.
« — Ne la puis traire, Olivers li respunt,
« Kar de ferir oi jo si grant bosuign. » Aoi.

CVII

Danz Olivers trait ad sa bone espée
Que sis cumpainz li ad tant demandée,

Et le sang tout clair inondant le sol!
Roland est rouge de sang; rouge est son haubert, rouges sont ses bras,
Rouges sont les épaules et le cou de son cheval.
Pour Olivier, il ne se met pas en retard de frapper.
Les douze Pairs aussi ne méritent aucun blâme;
Tous les Français frappent, tous les Français massacrent.
Et les païens de mourir ou de se pâmer:
« Vivent nos barons! dit alors l'Archevêque:
« Montjoie! crie-t-il, Montjoie! » C'est le cri de Charles.

CVI

Parmi la bataille chevauche Olivier;
Le bois de sa lance est brisé, il n'en a plus qu'un tronçon au poing.
Alors il va frapper un païen, du nom de Malseron.
Il lui brise l'écu qui est couvert de fleurs et d'or.
Il lui jette les deux yeux hors de la tête,
Et la cervelle du païen lui tombe aux pieds.
Bref, il le renverse mort avec sept cents de sa race.
Puis il a tué Turgin et Esturgus;
Mais cette fois il brise et met en éclats sa lance jusqu'à son poing:
« Que faites-vous, compagnon? lui crie Roland,
« Ce n'est pas un bâton qu'il faut en telle bataille,
« Mais il n'y a de bon que le fer et l'acier.
« Où donc est votre épée qui s'appelle Hauteclaire?
« Sa garde est d'or, et sa poignée de cristal.
« — Je n'ai pas le temps de la tirer, répond Olivier,
« Je suis trop occupé à frapper! »

CVII

Mon seigneur Olivier a tiré sa longue épée,
Que lui a tant demandée son compagnon Roland,

E il li ad cum chevalers mustrée.
Fiert un païen, Justin de Val-Ferrée;
Tute la teste li ad par mi severée,
Trenchet le cors e la bronie safrée,
La bone sele ki ad or est gemmée,
E à l' cheval ad l'eschine trenchée :
Tut abat mort devant lui en la prée.
Ço dist Rollanz : « Or vos receif jo frere.
« Pur itels colps nus aimet li Emperere. »
De tutes parz est Munjoie escriée. Aoi.

CVIII

Li quens Gerins set el' cheval Sorel,
E sis cumpainz Gerers en Passe-Cerf;
Laschent lur resnes, brochent ambdui ad ait
E vunt ferir un païen, Timozel,
L'uns en l'escut e li altre en l'osberc;
Lur dous espiez enz el' cors li unt frait,
Mort le tresturnent très en mi un guaret.
Ne l' oï dire ne jo mie ne l' sai,
Li quels d'els dous en fut li plus isnels...
Esperveris i fut, li filz Borel :
Icel ocist Engelers de Burdel.
E l'Arcevesques lur ocist Siglorel,
L'encantéur ki ja fut en enfer;
Par artimal l'i cunduist Jupiter.
Ço dist Turpins : « Icist nus ert forsfaiz. »
Respunt Rollanz : « Vencuz est li culverz.
« Oliver frere, itel colp me sunt bel. »

Et, en vrai chevalier, il la lui a montrée.
Il en frappe un païen, Justin de Val-Ferrée,
Lui coupe en deux morceaux la tête,
Lui tranche le corps et le haubert brodé,
Avec la bonne selle perlée d'or.
Il tranche aussi l'échine du destrier,
Et abat mort sur le pré le cheval avec le cavalier :
« Ah ! désormais, s'écrie Roland, je vous regarde comme un frère.
« Voilà bien les coups qui nous font aimer de l'Empereur. »
Et de toutes parts on entend crier : « Montjoie ! »

CVIII

Voici sur son cheval Sorel le comte Gerin,
Et son compagnon Gerer sur Passe-Cerf.
Ils leur lâchent les rênes, et d'éperonner vivement.
Tous deux vont frapper le païen Timozel ;
L'un l'atteint à l'écu, l'autre au haubert.
Ils lui brisent leurs deux lances dans le corps
Et l'abattent roide mort au milieu d'un guéret.
Je ne sais point, je n'ai jamais entendu dire
Lequel des deux fut alors le plus rapide...
Espreveris était là, le fils de Borel :
Il meurt de la main d'Engelier de Bordeaux.
Puis l'Archevêque tue Siglorel,
Cet enchanteur qui avait déjà été dans l'enfer
Où Jupiter l'avait conduit par maléfice :
« Nous en voilà délivrés, » dit Turpin.
« — Le misérable est vaincu, répond Roland.
« Frère Olivier, ce sont là les coups que j'aime. »

CIX

La bataille est adurée endementres :
Franc e païen merveillus colps i rendent :
Fièrent li un, li altre se defendent.
Tante hanste i ad e fraite e sanglente,
Tant gunfanun rumput e tante enseigne!
Tant bon Franceis i perdent lur juvente!
Ne reverrunt lur meres ne lur femmes,
Ne cels de France ki as porz les atendent. Aoi.

CX

Carles li magnes en pluret, si se dementet.
De ço qui calt? N'en averunt succurance.
Malvais servise le jur lur rendit Guenes
Qu'en Sarraguce sa maisnée alat vendre.
Puis, en perdit e sa vie e ses membres;
El' plait ad Ais en fut jugez à pendre,
De ses parenz ensembl'od lui tel trente
Ki de murir nen ourent esperance. Aoi.

CXI

La bataille est merveilluse e pesanz.
Mult ben i fiert Olivers e Rollanz;
Li Arcevesques plus de mil colps i rent,
Li .xii. Per ne s'en targent nient
Et li Franceis i fièrent cumunement.
Moerent païen à millers et à cenz.
Ki ne s'en fuit de mort n'i ad guarent,
Voeillet o nun, tut i laisset sun tens.

CIX

La bataille cependant est devenue très-rude :
Français et païens y échangent de beaux coups.
Les uns attaquent, les autres se défendent.
Que de lances brisées et rouges de sang!
Que de gonfanons et d'enseignes en pièces!
Et que de bons Français perdent là leur jeunesse!
Ils ne reverront plus leurs mères ni leurs femmes,
Ni ceux de France qui les attendent là-bas, aux défilés.

CX

Charles le Grand en pleure et se lamente :
Hélas! à quoi bon? Ils n'en recevront pas de secours.
Ganelon leur a rendu un mauvais service,
Le jour qu'il alla dans Saragosse faire marché de sa propre maison.
Mais, depuis lors, il en a perdu les membres et la vie :
Plus tard, à Aix, on le condamna à être écartelé,
Et, avec lui, trente de ses parents
Qui ne comptaient point sur une telle mort...

CXI

La bataille est merveilleuse et pesante :
Olivier et Roland y frappent de grand cœur;
L'archevêque Turpin y rend des milliers de coups;
Les douze Pairs ne sont pas en retard.
Tous les Français se battent et sont en pleine mêlée;
Et les païens de mourir par cent et par mille.
Qui ne s'enfuit ne peut échapper à la mort :
Bon gré, mal gré, tous y laissent leur vie.

Franceis i perdent lur meillurs guarnemenz:
Ne reverrunt lur peres ne lur parenz,
Ne Carlemagne ki as porz les atent.

—

En France en ad mult merveillus turment:
Orez i ad de tuneire e de vent,
Pluies e gresilz desmesuréement.
Chedent i fuildres e menut e suvent;
E terremoete ço i ad veirement
De Seint-Michel de Paris jusqu'à Reins,
De Besençun tresqu'as porz de Guitsand:
Nen ad recet dunt li mur ne cravent.
Cuntre midi tenebres i ad granz,
N'i ad clartet se li cels nen i fent.
Hom ne le veit ki mult ne s'espaent;
Dient plusur: « Ço est li definement,
« La fins de l' secle ki nus est en present. »
Il ne le sevent ne dient veir nient:
Ço est la granz dulurs pur la mort de Rollant. Aoi.

CXII

Franceis i unt ferut de coer e de vigur.
Païen sunt mort à millers e à fuls,
De cent millers n'en poent guarir dous.
Dist l'Arcevesques: « Nostre hume sunt mult proz,
« Suz cel n'ad hume plus en ait de meillurs.
« Il est escrit en la geste Francor
« Que vassals ad li nostre empereür. »
Vunt par le camp, si requerent les lur;
Plurent des oilz de doel e de tendrur
Pur lur parenz par coer e par amur.
Li reis Marsilies od sa grant ost lur surt. Aoi.

Mais les Français y perdent leur meilleure défense :
Ils ne reverront plus ni leurs pères ni leurs familles,
Ni Charlemagne qui les attend là-bas...

—

Et pendant ce temps, en France, il y a une merveilleuse tourmente :
Des tempêtes, du vent et du tonnerre,
De la pluie et de la grêle démesurément,
Des foudres qui tombent souvent et menu,
Et (rien n'est plus vrai) un tremblement de terre.
Depuis Saint-Michel de Paris jusqu'à Reims,
Depuis Besançon jusqu'au port de Wissant,
Pas une maison dont les murs ne crèvent.
A midi, il y a grandes ténèbres :
Il ne fait clair que si le ciel se fend.
Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante,
Et plusieurs disent : « C'est la fin du monde,
« C'est la consommation du siècle. »
Non, non : ils ne le savent pas, ils se trompent :
C'est le grand deuil pour la mort de Roland !

CXII

Les Français ont frappé rudement et de bon cœur,
Et les païens sont morts par milliers, par multitudes.
Sur cent mille, il n'en est pas deux qui survivent.
« Nos hommes sont des braves, s'écrie Roland,
« Et personne sous le ciel n'en a de meilleurs.
« Il est écrit dans la Geste de France
« Que notre empereur a de vaillants soldats. »
Et les voilà qui vont à travers toute la plaine et recherchent les leurs.
De deuil et de tendresse leurs yeux sont tout en larmes
A cause du grand amour qu'ils ont pour leurs parents.
Devant eux surgit alors Marsile avec sa grande armée.



CXIII

Marsilies vient par mi une valée
Od sa grant ost que il out asemblée.
.Xx. escheles ad li Reis anumbrées.
Luisent cil helme as perres d'or gemmées
E cil escut e cez bronies safrées.
.Vii. milie graisle i sunent la menée,
Granz est la noise par tute la cuntrée.
Ço dist Rollanz : « Oliver, cumpainz, frere,
« Guenes li fels ad nostre mort jurée ;
« La traïsun ne poet estre celée.
« Mult grant venjance en prendrat l'Emperere.
« Bataille averum e forte e adurée :
« Unkes mais hom tel ne vit ajustée.
« Jo i ferrai de Durendal m'espée,
« E vus, cumpainz, ferrez de Halteclere.
« En tanz lius les avum nus portées !
« Tantes batailles en avum afinées !
« Male chançun n'en deit estre chantée. » Aoi.

CXIV

Quant Franceis veient que païens i ad tanz,
De tutes parz en sunt cuvert li camp,
Suvent reclament Oliver e Rollant,
Les .xii. Pers, qu'il lur seient guarant.
E l'Arcevesques lur dist de sun semblant :
« Seignurs baruns, n'en alez mespensant.
« Pur Deu vus pri que ne seiez fuiant,
« Que nuls prozdom malvaisement n'en chant !
« Asez est melz que moerium cumbatant.

CXIII

Par le milieu d'une vallée s'avance le roi Marsile,
Avec la grande armée qu'il a réunie
Et divisée en vingt colonnes.
Au soleil reluisent les pierreries et l'or des heaumes,
Et les écus et les hauberts brodés.
Sept mille clairons sonnent la charge.
Quel bruit dans toute la contrée!
« Olivier, mon compagnon, s'écrie Roland, mon frère Olivier,
« Le traître Ganelon a juré notre mort,
« Et sa trahison n'est ici que trop visible.
« Mais l'Empereur en tirera une formidable vengeance.
« Quant à nous, nous aurons une forte et rude bataille :
« Car on ne vit jamais telle rencontre.
« J'y vais frapper de mon épée Durendal;
« Vous, compagnon, vous frapperez de votre épée Hauteclaire.
« Nous les avons déjà portées en tant de lieux!
« Nous avons avec elles gagné tant de victoires!
« Il ne faut pas qu'on chante sur elles de méchantes chansons. »

CXIV

Quand nos Français voient qu'il y a tant de païens,
Et que la campagne en est couverte de toutes parts,
Ils appellent à leur aide Olivier et Roland
Et les douze Pairs pour leur servir de rempart.
L'Archevêque alors leur dit sa façon de penser :
« Pas de lâcheté, seigneurs barons.
« Au nom de Dieu, ne fuyez pas,
« Et qu'on ne puisse pas faire contre nous de mauvaises chansons.
« Il vaut bien mieux mourir en combattant.

« Pramis nus est, fin prendrum aïtant,
« Ultre cest jur ne serum plus vivant;
« Mais d'une chose vus sui jo bien guaranz :
« Seinz Paréis vus est abandunanz,
« As Innocenz vus en serez séant. »
A icest mot si s'esbaldissent Franc :
Cel n'en i ad Munjoie ne demant. Aoi.

CXV

Un Sarrazin i out de Sarraguce :
De la citet l'une meitez est sue.
Ço est Climorins, ki pas ne fut prozdume;
Fiance prist de Guenelun le cunte,
Par amistet l'en baisat en la buche,
Si l' en dunat s'espée e s'escarbuncle.
Tere Majur, ço dit, metrat à hunte,
A l'Emperere si toldrat la curune.
Siet el' cheval qu'il cleimet Barbamusche,
Plus est isnels qu' esprevers ne arunde ;
Brochet le ben, le frein li abandunet,
Si vait ferir Engeler de Guascuigne ;
Ne l' poet guarir sis escuz ne sa brunie,
De sun espiet el' cors li met l'amure,
Empeint le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el' camp mort le tresturnet.
Après, escriet : « Cist sunt bon à cunfundre.
« Ferez, païen, pur la presse derumpre. »
Dient Franceis : « Deus ! quel doel de prozdume ! » Aoi.

CXVI

Li quens Rollanz en apelet Oliver :
« Sire cumpainz, ja est morz Engelers ;

« Or il est très-certain que nous allons mourir;
« Oui, après ce jour nous ne serons plus vivants.
« Mais il est une chose dont je puis vous être garant,
« C'est que le saint Paradis est à vous :
« Demain vous y serez assis près des saints Innocents. »
A ces mots, les Francs se remettent en joie,
Et tous de crier : « Montjoie ! Montjoie ! »

CXV

Il y a là certain païen de Saragosse
Qui possède toute une moitié de la ville :
Climorin n'a pas un cœur de baron.
C'est lui qui a reçu les promesses du comte Ganelon,
Et qui par amitié l'a baisé sur la bouche ;
Même il a donné au traître son épée et son escarboucle.
« Je veux, disait-il, couvrir de déshonneur le Grand Pays,
« Et enlever sa couronne à Charlemagne. »
Climorin est assis sur son cheval Barbamouche,
Plus rapide qu'épervier et hirondelle.
Il l'éperonne, il lui lâche les rênes
Et va frapper Engelier de Gascogne.
Haubert, écu, rien n'y fait :
Le païen lui plante au corps le fer de sa lance,
Et si bien le frappe, que la pointe passe tout entière de l'autre côté ;
A pleine lance il le retourne à terre, roide mort :
« Ces gens-là, s'écrient-ils, sont bons à vaincre :
« Frappez, païens, frappez, et perçons leurs rangs !
« — Quelle douleur ! disent les Français. Perdre un si vaillant homme ! »

CXVI

Alors le comte Roland interpelle Olivier :
« Sire compagnon, lui dit-il, voici déjà Engelier mort ;

« Nus n'avium plus vaillant chevaler. »
Respunt li quens : « Deus le me duinst venger ! »
Sun cheval brochet des esperuns d'or mer,
Tient Halteclere, sanglanz en est l'acers :
Par grant vertut vait ferir le païen,
Brandist sun colp, e li Sarrazins chet :
L'anme de lui enportent Averser.
Puis, ad ocis le duc Alphaïen.
Escababi i ad le chef trenchet,
.Vii. Arrabiz i ad deschevalcet :
Cil ne sunt proz jamais pur guerreier.
Ço dist Rollanz : « Mis cumpainz est irez ;
« Encuntre mei fait asez à preiser.
« Pur itels colps nus ad Carles plus chers. »
A voiz escriet : « Ferez i, chevaler ! » AOI.

CXVII

D'altre part est uns païens, Valdabrun.
Icil levat le rei Marsiliun :
Sire est par mer de .iiii. c. drodmunz,
N'i ad eschipre ki s' cleimt se par lui nun ;
Jerusalem prist ja par traïsun,
Si violat le temple Salomun,
Le patriarche ocist devant les funz.
Cil ot fiance de l' cunte Guenelun :
Il li dunat s'espée e mil manguns.
Siet el' cheval qu'il cleimet Gramimund :
Plus est isnels que nen est uns falcuns ;
Brochet le ben des aguz esperuns,
Si vait ferir le riche duc Sansun,
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El' cors li met les pans de l' gunfanun,

« Nous n'avions point de plus brave chevalier.
« — Que Dieu m'accorde de le venger, » répond Olivier.
Il pique son cheval de ses éperons d'or pur;
Dans ses mains est Hauteclaire, dont tout l'acier est rouge de sang.
Il court frapper le païen de toute sa force,
Il brandit son coup : le Sarrasin tombe,
Et les Diables emportent son âme.
Puis il a tué le duc Alphaïen,
Tranché la tête d'Escababi,
Et désarçonné sept Arabes
Qui plus jamais ne pourront guerroyer.
« Mon compagnon est en colère, dit Roland,
« Et conquiert grand honneur à mes côtés :
« Voilà, voilà les coups qui nous font aimer de Charles !
« Frappez, chevaliers, frappez encore. »

CXVII

D'autre part est le païen Valdabron
Qui adouba le roi Marsile.
Il y a sur la mer quatre cents vaisseaux à lui.
Pas de navire, pas de barque qui ne se réclame de lui.
C'est ce Valdabron qui jadis prit Jérusalem par trahison,
C'est lui qui viola le temple de Salomon,
Et qui devant les fonts égorgea le patriarche.
C'est encore lui qui a reçu les promesses du comte Ganelon,
Et qui a donné à ce traître son épée avec mille mangons d'or.
Le cheval qu'il monte s'appelle Gramimond :
Un faucon est moins rapide.
Il le pique de ses éperons aigus,
Et va frapper le riche duc Samson.
Il met en pièces l'écu du Français, rompt les mailles du haubert,
Lui fait entrer dans le corps les pans de son gonfanon,



Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns :
« Ferez, païen, kar tres ben les veintrum. »
Dient Franceis : « Deus! quel doel de barun! » Aoi.

CXVIII

Li quens Rollanz, quant il veit Sansun mort,
Poez saveir que mult grant doel en out.
Sun cheval brochet, si li curt ad esforz,
Tient Durendal qui plus valt que fin or :
Vait le ferir li bers quanque il pout
Desur sun helme ki gemmez fut ad or,
Trenchet la teste e la bronie e le cors,
La bone sele ki est gemmée ad or,
E à l' cheval parfundement le dos;
Ambure ocit, ki que l' blasmet ne ki l' lot.
Dient païen : « Cist colps nus est mult forz. »
Respunt Rollanz : « Ne puis amer les voz,
« Devers vus est li orguilz e li torz. » Aoi.

CXIX

D'Affrike i ad un African venut,
Ço est Malquianz, li filz al' rei Malcud ;
Si guarnement sunt tut à or batut,
Cuntre le cel sur tuz les altres luist.
Siet el' cheval qu'il cleimet Salt-Perdut,
Beste nen est ki puisset curre à lui.
Il vait ferir Anséis en l'escut,
Tut li trenchat le vermeill e l'azur,
De sun osberc li ad les pans rumput,
El' cors li met e le fer e le fust.

Et, à pleine lance, l'abat mort des arçons :
« Frappez, païens, nous les vaincrons. »
Et les Français : « Dieu! s'écrient-ils, quel baron nous venons de perdre! »

CXVIII

Quand le comte Roland vit Samson mort,
Vous devinez quelle immense douleur il en ressentit.
Il éperonne son cheval, qui, de toute sa force, prend son élan.
Dans son poing est Durendal, qui vaut plus que l'or fin.
Le baron va donner à Valdabron le plus rude coup qu'il peut
Sur le heaume gemmé d'or.
Il lui tranche la tête, le haubert, le corps,
La selle incrustée d'or,
Et jusqu'au dos du cheval, très-profondément.
Bref (qu'on le blâme ou qu'on le loue), il les tue tous les deux.
« Quel coup terrible pour nous! s'écrient les païens :
« — Non, s'écrie Roland, je ne saurais aimer les vôtres ;
« C'est de votre côté qu'est l'orgueil et l'injustice. »

CXIX

Il y a là un Africain venu d'Afrique :
C'est Malquiant, le fils au roi Malcud.
Ses armes sont toutes couvertes d'or ;
Et, plus que tous les autres, il flamboie au soleil.
Il monte un cheval qu'il appelle Saut-Perdu :
Pas de bête qui puisse vaincre Saut-Perdu à la course.
Malquiant va frapper Anséis au milieu de l'écu,
Dont il efface le vermeil et l'azur ;
Puis il met en pièces les pans du haubert,
Et lui plonge au corps le fer et le bois de sa lance.

Morz est li quens, de sun tens n'i ad plus.
Dient Franceis : « Barun, tant mare fus! » Aoi.

CXX

Par le camp vait Turpins li arcevesques;
Tels coronez ne chantat unkes messe
Ki de sun cors féist tantes proecces;
Dist à l' païen : « Deus tut mal te tramettet!
« Tel as ocis dunt à l' coer me regrette. »
Sun bon cheval i ad fait esdemetre,
Si l' ad ferut sur l'escut de Tulete,
Que mort l'abat desur cele erbe verte. Aoi.

CXXI

De l' altre part est uns paiens, Grandonies,
Filz Capuel, le rei de Capadoce.
Siet el' cheval que il cleimet Marmorie,
Plus est isnels que n'est oisels ki volet;
Laschet la resne, des esperuns le brochet,
Si vait ferir Gerin par sa grant force,
L'escut vermeill li freint, de l' col li portet,
Après, li ad sa bronie tut desclose,
El' cors li met tute l'enseingne bloie
Que mort l'abat en une halte roche.
Sun cumpaignun Gerer ocit uncore
E Berenger e Guiun de Seint-Antonie;
Puis, vait ferir un riche duc, Austorie,
Ki tint Valence e l'honur sur le Rosne,
Il l'abat mort; paien en unt grant joie.
Dient Franceis : « Mult decheent li nostre. » Aoi.

Anséis meurt; il a fini son temps,
Et les Français : « Baron, disent-ils, quel malheur! »

CXX

Par tout le champ de bataille va et vient Turpin l'archevêque;
Jamais tel prêtre ne chanta messe
Et ne fit telles prouesses de son corps :
« Que Dieu te maudisse! crie-t-il au païen :
« Celui que mon cœur regrette, c'est toi qui l'as tué. »
Alors Turpin donne l'élan à son cheval,
Et frappe Malquiant sur l'écu de Tolède :
Sur l'herbe verte il l'abat roide mort.

CXXI

D'autre part est Grandogne, un païen,
Fils de Capuel, roi de Cappadoce.
Il a donné à son cheval le nom de Marmore :
L'oiseau qui vole est moins rapide.
Grandogne lui lâche les rênes, l'éperonne,
Et va de toute sa force heurter Gerin;
L'écu vermeil du Français est mis en pièces et tombe de son cou;
Son haubert est déchiré,
Et tout le gonfanon du païen lui entre dans le corps;
Il tombe mort sur un rocher élevé.
Grandogne ensuite tue Gerer, le compagnon de Gerin;
Il tue Bérenger, il tue Guyon de Saint-Antoine;
Puis il va frapper Austoire, un riche duc
Qui tient sur le Rhône la seigneurie de Valence.
Il l'abat mort, et les païens d'entrer en grande joie,
Et les Français de s'écrier : « Comme les nôtres meurent! »

CXXII

Li quens Rollanz tint s'espée sanglente :
Ben ad oït que Franceis se dementent,
Si grant doel ad que par mi quiet fendre ;
Dist à l' païen : « Deus tut mal te consentet !
« Tel as ocis que mult cher te quid vendre. »
Sun cheval brochet, ki de l' curre cuntencet.
Ki que l' cumpert, venut en sunt ensemble. Aoi.

CXXIII

Grandonies fut e prozdom e vaillanz
E vertuus e vassals cumbatanz.
En mi sa veie ad encuntret Rollant.
Enceis ne l' vit, si l' reconut veirement
A l' fier visage e à l' cors qu'il out gent,
E à l' reguart e à l' cuntenement.
Ne poet muer qu'il ne s'en espaent,
Fuir s'en voelt, mais ne li valt nient.
Li quens le fiert tant vertuusement,
Tresqu' à l' nasel tut le helme li fent,
Trenchet le nés e la buche e les denz,
Trestut le cors e l'osberc jazerenc,
De l' orée sele les dous alves d'argent
E à l' cheval le dos parfundement,
Ambure ocist seinz nul recoeverement.
E cil d'Espaigne s'en cleiment tuit dolent.
Dient Franceis : « Ben fiert nostre guarenz. » Aoi.

CXXII

Le comte Roland tient au poing son épée rouge de sang.
Il a entendu les sanglots des Français :
Si grande est sa douleur que son cœur est prêt à se fendre :
« Que Dieu, s'écrie-t-il, t'accable de tous maux !
« Celui que tu viens de tuer, je te le ferai payer chèrement. »
Là-dessus il éperonne son cheval, qui prend très-vivement son élan.
Quel que doive être le vaincu, voici Grandogne et Roland en présence...

CXXIII

Grandogne était un homme sage et vaillant,
Intrépide et sans peur à la bataille.
Sur son chemin il rencontre Roland :
Jamais il ne l'avait vu, et cependant il le reconnaît sûrement,
Rien qu'à son fier visage et à la beauté de son corps,
Rien qu'à sa contenance et à son regard.
Le païen ne peut s'empêcher d'en être épouvanté :
Il veut fuir; mais impossible !
Roland le frappe d'un coup si vigoureux,
Qu'il lui fend le heaume jusqu'au nasal.
Il coupe en deux le nez, la bouche, les dents ;
Il coupe en deux tout le corps et le haubert à mailles serrées ;
Il coupe en deux les arçons d'argent de la selle d'or ;
Il coupe en deux très-profondément le dos du cheval :
Bref, il les tue tous deux sans remède.
Et ceux d'Espagne de pousser des cris de douleur,
Et les Français de s'écrier : « Les bons coups qu'il donne,
notre capitaine, notre sauveur ! »

CXXIV

La bataille est merveilluse e hastive,
Franceis i fièrent par vigur e par ire:
Trenchent cez puignz, cez costez, cez eschines,
Cez vestemenz entresque as chars vives;
Sur l'erbe verte li clers sancs s'en afilet.
Dient païen : « Nus ne l' suffrirum mie.
« Tere Majur, Mahumet te maldiet!
« Sur tute gent est la tue hardie. »
Cel n'en i ad ki ne criet : « Marsilie!
« Chevalche, Reis, bosuign avum d'aïe. » Aoi.

CXXV

La bataille est e merveilluse et granz,
Franceis i fièrent des espiez brunisanz.
Là véissez si grant dulur de gent,
Tant hume mort e naffret e sanglant!
L'uns gist sur l'altre e envers e adenz.
Li Sarrazin ne l' poent suffrir tant:
Voelent u nun, si guerpissent le camp,
Par vive force les enchalcerent Franc. Aoi.

CXXVI

Marsilies veit de sa gent le martirie,
Si fait suner ses corns e ses buisines;
Puis, si chevalchet od sa grant ost banie.
Devant chevalchet uns Sarrazins, Abismes:
Plus fel de lui n'out en sa cumpaignie;
Teches ad males e mult granz felonies,

CXXIV

Merveilleuse est la bataille : c'est un tourbillon.
Les Francs y frappent vigoureusement, et, pleins de rage,
Tranchent les poings, les côtes, les échines,
Et les vêtements jusqu'aux chairs vives.
Le sang clair coule en ruisseaux sur l'herbe verte :
« Nous n'y pouvons tenir, s'écrient les païens.
« O Grand Pays, que Mahomet te maudisse !
« Ton peuple est le plus hardi des peuples. »
Pas un Sarrasin qui ne s'écrie : « Marsile, Marsile !
« Chevauche, ô Roi : nous avons besoin d'aide. »

CXXV

Merveilleuse, immense est la bataille.
De leurs lances d'acier bruni, les Français donnent de bons coups.
C'est là que l'on pourrait assister à grande douleur
Et voir des milliers d'hommes blessés, sanglants, morts...
L'un gît sur l'autre ; l'un sur le dos, et l'autre sur la face.
Mais les païens n'y peuvent tenir plus longtemps ;
Bon gré, mal gré, ils quittent le champ,
Et les Français de les poursuivre de vive force, la lance au dos.

CXXVI

Marsile assiste au martyre de sa gent ;
Il fait sonner ses cors et ses trompettes ;
Puis, avec sa grande armée, avec tout son ban, il monte à cheval.
En tête s'avance un Sarrasin nommé Abîme :
Il n'en est pas de plus félon que lui ;
Il est chargé de crimes, chargé de félonies.

Ne creit en Deu le fil seinte Marie;
Issi est neirs cume peiz ki est demise;
Plus aimet il traïsun e murdrie
Qu' il ne fesist trestut l'or de Galice :
Unkes nuls hom ne l' vit juer ne rire;
Vasselage ad e mult grant estultie,
Por ço est druz à l' felun rei Marsilie,
Sun Dragun portet à qui sa gent s'alient.
Li Arcevesques ne l' amerat ja mie.
Cum il le vit, à ferir le desiret,
Mult quiement le dit à sei méisme :
« Cil Sarrazins me semblet mult herites,
« Melz voeill murir que jo ne l' alge ocire :
« Unkes n'amai cuard ne cuardie. » Aoi.

CXXVII

Li Arcevesques cumencet la bataille;
Siet el' cheval qu'il tolit à Grossaille :
Ço ert uns reis qu'il ocist en Danemarche;
Li destrers est e curanz e aates.
Piez ad copiez e les gambes ad plates,
Curte la quisse e la crupe ben large,
Lungs les costez e l'eschine ad ben halte,
Blanche la cue e la crignete jalne,
Petites les oreilles, la teste tute falve;
Beste nen est ki encuntre lui alget.
Li Arcevesques brochet par vasselage,
Ne laisserat qu'Abisme nen asaillet,
Vait le ferir en l'escut l'Amirafle :
Pierres i ad, ametistes e topazes,
Esterminals e carbuncles ki ardent;

Point ne croit en Dieu, le fils de sainte Marie;
Il est noir comme poix fondue;
Il préfère la trahison et le meurtre
A tout l'or de la Galice;
Aucun homme ne l'a jamais vu ni plaisanter ni rire;
D'ailleurs il est hardi et d'une bravoure folle :
C'est ce qui l'a fait aimer de Marsile.
Et c'est à lui qu'est confié l'étendard, le Dragon du Roi,
qui sert de ralliement à toute l'armée.
Turpin ne saurait aimer ce païen;
Dès qu'il le voit, il a soif de le frapper,
Et, fort tranquillement, se dit en lui-même :
« Ce Sarrasin me semble bien hérétique;
« Plutôt mourir que de ne pas aller le tuer.
« Jamais je n'aimai les couards ni la couardise. »

CXXVII

C'est l'Archevêque qui commence la bataille;
Il monte le cheval qu'il enleva jadis à Grossaille.
Grossaille est un roi que Turpin tua en Danemark.
Quant au cheval, il est léger et taillé pour la course;
Il a les pieds fins, les jambes plates,
La cuisse courte, la croupe large,
Les côtés longs, et l'échine haute;
Sa queue est blanche, et sa crinière jaune;
Ses oreilles petites, et sa tête fauve.
Il n'y a pas de bête qui lui soit comparable.
L'Archevêque l'éperonne, et il y va de si grand cœur,
Qu'il ne peut manquer d'attaquer Abîme.
Donc il va le frapper sur son écu d'émir :
Cet écu est couvert de pierres fines, d'améthystes, de topazes,
De cristaux et d'escarboucles en feu;

Si li tramist li amiralz Galafres;
En Val-Metas li dunat uns diables.
Turpins i fiert, ki nient ne l' esparignet;
Enprès sun colp ne quid que un dener vaillet,
Le cors li trenchet très l'un costet qu'à l' altre
Que mort l'abat en une voide place.
Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage;
« En l'Arcevesque est ben la croce salve. » Aoi.

CXXVIII

Li quens Rollanz en apelet Oliver :
« Sire cumpainz, se l' vulez otrier,
« Li Arcevesques est mult bons chevalers,
« N'en ad meillur en tere desuz cel,
« Ben set ferir e de lance e d'espiet. »
Respunt li quens : « Kar li alum aider! »
A icest mot l'unt Franc recumencet;
Dur sunt li colp e li caples est grefs.
Mult grant dulur i ad de chrestiens.
Ki puis veïst Rollant e Oliver
De lur espées e ferir e capler!
Li Arcevesques i fiert de sun espiet.
Cels qu'il unt morz, ben les poet hom preiser :
Il est escrit es cartres e es brefs,
Ço dit la Geste, plus de .iiii. millers.
As quatre esturs lur est avenut ben,
Li quinz après lur est pesanz e grefs.
Tuit sunt ocis cist Franceis chevaler,
Ne mès seisante que Deus i ad esparniez.
Einz que il moergent, se vendrunt mult cher. Aoi.

Il reçut cet écu des mains de l'émir Galafre,
Et c'est un diable qui le lui donna au Val-Métas.
Turpin le heurte, point ne l'épargne.
Après un tel coup, l'écu d'Abîme ne vaut plus un denier.
Il lui tranche le corps de part en part,
Et l'abat sur place, roide mort.
Et les Français : « Voilà du courage, disent-ils.
« Par l'Archevêque la croix est bien gardée. »

CXXVIII

Cependant le comte Roland appelle Olivier :
« Sire compagnon, ne serez-vous pas de mon avis?
« L'Archevêque est un excellent chevalier,
« Et sous le ciel il n'en est pas de meilleur :
« Comme il sait frapper de la lance et de l'épieu!
« — Eh bien! répond Olivier, courons l'aider. »
A ce mot, les Français recommencent la bataille.
Durs y sont les coups, et rude y est la mêlée;
Les Chrétiens y souffrent grand'douleur.
Ah! quel spectacle de voir Roland et Olivier
Y combattre, y frapper du fer de leurs épées!
L'Archevêque, lui, y frappe de sa lance.
On peut savoir le nombre de ceux qu'ils tuèrent :
Il est écrit dans les chartes, dans les brefs,
Et la Geste dit qu'il y en eut quatre mille...
Aux quatre premiers chocs tout va bien pour les Français,
Mais le cinquième leur fut fatal et terrible;
Tous les chevaliers de France y sont tués.
Dieu n'en a épargné que soixante;
Mais ceux-là, avant de mourir, ils se vendront cher!

LE COR

CXXIX

Li quens Rollanz des soens i veit grant perte;
Sun cumpaignun Oliver en apelet :
« Bel sire, cher cumpainz, pur Deu que vus enhaitet.
« Tanz bons vassals veez gesir par tere :
« Pleindre poüm France dulce, la bele,
« De tels baruns cum or remeint deserte.
« E! Reis, ami, que vus ici nen estes!
« Oliver frere, cum le purrum nus faire?
« Cum faitement li manderum nuveles? »
Dist Olivers : « Je ne l' sai cument quere.
« Melz voeill murir que hunte nus seit retraite. » Aoi.

CXXX

Ço dist Rollanz : « Cornerai l'olifant;
« Si l' orrat Carles, ki est as porz passanz.
« Jo vus plevis, ja returnerunt Franc. »
Dist Olivers : « Verguigne sereit granz
« E reprover à tresluz voz parenz :
« Iceste hunte durreit à l' lur vivant.
« Quant je l' vus dis, n'en feïstes nient,
« Mais ne l' ferez par le men loement :
« Se vus cornez, n'ert mie hardement,
« Ja avez vus ambsdous les bras sanglanz. »
Respunt li quens : « Colps j' en ai fait mult genz. » Aoi.

LE COR

CXXIX

Le comte Roland voit la grande perte des siens,
Et parle ainsi à son compagnon Olivier :
« Beau sire, cher compagnon, au nom de Dieu que je prie de vous bénir,
« Voyez tous ces bons vassaux qui gisent à terre...
« Certes nous pouvons plaindre douce France la belle,
« Qui va demeurer veuve de tels barons.
« Eh ! Roi, notre ami, que n'êtes-vous ici ?
« Mon frère Olivier, comment pourrons-nous faire
« Pour lui mander de nos nouvelles ?
« — Je n'en sais pas le moyen, répond Olivier.
« Mais plutôt la mort que le déshonneur ! »

CXXX

« — Je vais, dit Roland, sonner mon cor,
« Et Charles l'entendra, Charles qui passe aux défilés.
« Les Français, je vous jure, vont retourner sur leurs pas.
« — Ce serait grande honte, répond Olivier.
« Tous vos parents auraient à en rougir ;
« Et ce déshonneur serait sur eux toute leur vie.
« Lorsque je vous le conseillai, vous n'en voulûtes rien faire ;
« Mais ce n'est pas moi qui vous approuverai maintenant.
« Sonner de votre cor, non, ce n'est pas d'un brave.
« Puis, vous avez déjà vos deux bras tout sanglants.
« — C'est vrai, répond Roland ; j'ai donné de fiers coups ! »

CXXXI

Ço dist Rollanz : « Forz est nostre bataille ;
« Jo cornerai ; si l' orrat li reis Carles. »
Dist Olivers : « Ne sereit vasselage.
« Quant je l' vus dis, cumpainz, vus ne deignastes.
« S'i fust li Reis, n'i oüssum damage.
« Cil ki là sunt n'en deivent aveir blasme. »
Dist Olivers : « Par ceste meie barbe !
« Se puis veeir ma gente sorur Alde,
« Vus ne jerrez jamais entre sa brace. » Aoi.

CXXXII

Ço dist Rollanz : « Pur quei me portez ire ? »
E cil respunt : « Cumpainz, vus le feïstes ;
« Kar vasselage par sens nen est folie ;
« Melz valt mesure que ne fait estultie.
« Franceis sunt mort par vostre legerie ;
« Carles jamais de nus n'averat servise.
« Se m' créissez, venuz i fust mis sire,
« Ceste bataille oüssum faite e prise ;
« U pris u morz i fust li reis Marsilies.
« Vostre proecce, Rollant, mar la veïsmes !
« Carles li magnes de vus n'averat aïe,
« N'ert mais tels hom desqu'à Deu juise ;
« Vus i murrez, e France en ert hunie ;
« Hoi nus defalt la leials cumpaignie,
« Einz le vespere ert mult grefs la departie. » Aoi.

CXXXI

« Notre bataille est rude, dit Roland ;
« Je vais sonner du cor, et Charles l'entendra.
« — Ce ne serait pas là du courage, répond Olivier.
« Quand je vous le conseillai, ami, vous ne daignâtes pas le faire.
« Si l'Empereur était ici, nous n'aurions pas subi une telle perte ;
« Mais ceux qui sont là-bas ne méritent aucun reproche.
« — Par cette mienne barbe, dit encore Olivier,
« Si je revois jamais la belle Aude, ma sœur,
« Vous ne coucherez jamais entre ses bras.

CXXXII

« — Pourquoi me garder rancune ? dit Roland.
« — C'est votre faute, lui répond Olivier ;
« Le courage sensé n'a rien de commun avec la démence,
« Et la mesure vaut mieux que la fureur ;
« Si tant de Français sont morts, c'est votre folie qui les a tués.
« Et voilà que maintenant nous ne pourrons plus servir l'Empereur.
« Si vous m'aviez cru, notre seigneur serait ici ;
« Nous aurions livré, nous aurions gagné cette bataille ;
« Le roi Marsile eût été pris et tué.
« Ah ! votre vaillance, Roland, nous sera bien funeste ;
« Désormais vous ne pourrez rien faire pour Charlemagne,
« Charlemagne, l'homme le plus grand que l'on verra d'ici au Jugement.
« Pour vous, vous allez mourir, et la France en va tomber
dans le déshonneur.
« Puis, c'est aujourd'hui que va finir notre loyale amitié :
« Avant ce soir, ami, nous serons séparés, et bien douloureusement ! »

CXXXIII

Li Arcevesques les ot cuntrarier,
Le cheval brochet des esperuns d'or mer,
Vint tresqu'à els, si's prist à castier :
« Sire Rollant, e vus, sire Oliver,
« Pur Deu vus pri ne vus cuntrariez.
« Ja li corners ne nus avereit mester,
« Mais nepurquant si est il asez melz
« Venget li Reis, si nus purrat venger ;
« Ja cil d'Espaigne ne s'en deivent turner liet.
« Nostre Franceis i descendrunt à pied,
« Truverunt nus e morz e detrenchez,
« Leverunt nus en bieres sur sumers,
« Si nus plurrunt de doel e de pitet,
« Enfuerunt en aitres de musters,
« N'en mangerunt ne lu, ne por, ne chen. »
Respunt Rollanz : « Sire, mult dites ben. » Aoi.

CXXXIV

Rollanz ad mis l'olifant à sa buche,
Empeint le ben, par grant vertut le sunet.
Halt sunt li pui e la voiz est mult lunge :
Granz .xxx. liwes l'oïrent il respundre.
Carles l'oït e ses cumpaignes tutes ;
Ço dit li Reis : « Bataille funt nostre hume. »
E Guenelun li respundit encuntre :
« S'altre le desist, ja semblast grant mençunge. » Aoi.

CXXXIII

L'Archevêque entend leur dispute,
Et pique son cheval de ses éperons d'or pur;
Il vient vers eux, et se prend à les gourmander:
« Sire Roland, et vous, sire Olivier,
« Je vous conjure de ne point vous quereller ainsi.
« Votre cor ne nous sauverait pas;
« Mais néanmoins il serait mieux d'en sonner.
« Vienne le Roi, il saura nous venger,
« Et les païens ne s'en retourneront pas joyeusement.
« Les Français de Charlemagne descendront alors de leurs chevaux,
« Ils nous trouveront morts et coupés en pièces,
« Ils nous mettront en bières à dos de cheval,
« De deuil et de pitié ils seront tout en larmes;
« Puis ils nous enterreront dans les parvis des moutiers;
« Les chiens, les sangliers et les loups ne nous mangeront pas.
« — Vous dites bien, » répond Roland.

CXXXIV

Roland a mis l'olifant à ses lèvres;
Il l'embouche bien et le sonne d'une puissante haleine;
Les puys sont hauts, et le son va bien loin.
On en entendit l'écho à trente lieues.
Charles et toute l'armée l'ont entendu,
Et le Roi dit: « Nos hommes ont bataille. »
Mais Ganelon lui répondit:
« Si c'était un autre qui le dît, on le traiterait de menteur. »

CXXXV

Li quens Rollanz par peine e par ahan,
Par grant dulur, sunet sun olifant;
Par mi la buche en salt fors li clers sancs,
De sun cervel li temples en est rumpanz.
De l' corn qu'il tient l'oïe en est mult granz;
Carles l'entent, ki est as porz passanz,
Naimes li dux l'oït, si l'escultent li Franc.
Ço dist li Reis : « Jo oi le corn Rollant;
« Unc ne l' sunast, se ne fust en cumbatant. »
Guenes respunt : « De bataille est nient.
« Ja estes vus velz e fluriz e blancs,
« Par tels paroles vus resemblez enfant.
« Asez savez le grant orguill Rollant;
« Ço est merveille que Deus le soefret tant.
« Ja prist il Noples seinz le vostre comant;
« Fors s'en eissirent li Sarrazin dedenz;
« Si s' cumbatirent à l' bon vassal Rollant.
« Puis, od les ewes lavat les prez de l' sanc;
« Pur ce le fist, ne fust aparissant.
« Pur un sul levre vait tute jur cornanz;
« Devant ses pers vait il ore gabanz.
« Suz cel n' ad gent ki l' osast requerre en camp.
« Kar chevalcez. Pur qu' alez arestanz?
« Tere Majur mult est loinz ça devant. » Aoi.

CXXXVI

Li quens Rollanz ad la buche sanglente,
De sun cervel rumpuz en est li temples;
L'olifant sunet à dulur e à peine.

Le comte Roland à grande peine, à grande angoisse
Et très-douloureusement sonne son olifant;
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue;
Mais de son cor le son alla si loin!

(Vers 1761-1765.)



Em. Berthiault imp. Tours.

CXXXV

Le comte Roland, à grande peine, à grande angoisse
Et très-douloureusement sonne son olifant.
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue ;
Mais de son cor le son alla si loin !
Charles l'entend, qui passe aux défilés,
Naimes l'entend, les Français l'écoutent.
Et le Roi dit : « C'est le cor de Roland ;
« Il n'en sonna jamais que pendant une bataille.
« — Il n'y a pas de bataille, dit Ganelon.
« Vous êtes vieux, tout blanc et tout fleuri ;
« Ces paroles vous font ressembler à un enfant.
« D'ailleurs vous connaissez le grand orgueil de Roland :
« C'est merveille que Dieu le souffre si longtemps.
« Déjà il prit Nobles sans votre ordre.
« Les Sarrasins sortirent de la ville,
« Et livrèrent bataille à Roland, le bon vassal ;
« Ensuite il fit laver à grande eau le pré ensanglanté,
« Afin qu'il n'y parût plus rien.
« Pour un lièvre, d'ailleurs, Roland corne toute la journée.
« Avec ses pairs sans doute il est en train de rire ;
« Puis il n'est point d'homme qui osât l'attaquer.
« Chevauchez, Sire ; pourquoi faire halte ?
« Le Grand Pays est très-loin devant nous. »

CXXXVI

Le comte Roland a la bouche sanglante ;
De son front la tempe est brisée.
Il sonne l'olifant à grande douleur, à grande angoisse.

Carles l'oït, e ses Franceis l'entendent.
Ço dist li Reis : « Cil corn ad lunge aleine! »
Respunt dux Neimes : « Barun i fait là peine.
« Bataille i ad par le men escientre;
« Cil l'ad traït ki vus en roevet feindre.
« Adubez vus, si criez vostre enseigne,
« Si succurez vostre maisnée gente.
« Asez oez que Rollanz se dementet. »

CXXXVII

Li Emperere ad fait suner ses corns.
Franceis descendent, si adubent lur cors
D'osbercs e de helmes e d'espées ad or;
Escuz unt genz e espiez granz e forz
E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.
Es destrers muntent tuit li barun de l'ost,
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celui à l' altre ne parolt :
« Se véissum Rollant, einz qu'il fust morz,
« Ensembl'od lui i durrium granz colps. »
De ço qui calt? Demuret i unt trop.

CXXXVIII

Esclargiz est li vespres e li jurz;
Cuntre le soleill reluisent cil adub,
Osberc e helme i getent grant flambur,
E cil escut ki ben sunt peint à flurs,
E cil espiet, cil oret gunfanun.
Li Emperere chevalchet par irur,
E li Franceis dolent e curius;
N'i ad celui ki durement ne plurt,

Charles et tous les Français l'entendent,
Et le Roi dit : « Ce cor a longue haleine. »
Naimes : « C'est un vrai baron, dit-il, qui fait cet effort.
« Il y a bataille, et, sur ma conscience,
« Quelqu'un a trahi Roland... c'est celui qui feint avec vous.
« Armez-vous, Sire ; criez votre devise
« Et secourez votre noble maison :
« Vous entendez assez la plainte de Roland. »

CXXXVII

L'Empereur fait sonner ses clairons ;
Français descendent, et les voilà qui s'arment
De heaumes, de hauberts, d'épées à gardes d'or.
Ils ont de beaux écus, de grandes et fortes lances,
Des gonfanons bleus, blancs et rouges...
Les barons, tous les barons du camp remontent à cheval,
Ils éperonnent, et, tant que durent les défilés,
Il n'en est pas un qui ne dise à l'autre :
« Si nous voyions Roland avant sa mort,
« Quels beaux coups nous frapperions avec lui ! »
Las ! que sert ? en retard ! trop en retard !

CXXXVIII

Le soir s'est éclairci, voici le jour.
Au soleil reluisent les armes ;
Heaumes et hauberts jettent des flammes,
Et les écus aussi, si bien peints à fleurs,
Et les lances et les gonfanons dorés.
L'Empereur chevauche, plein de colère ;
Tous les Français sont tristes, sont angoisseux ;
Il n'en est pas un qui ne pleure à chaudes larmes,

E de Rollant sunt en mult grant poür.
Li Reis fait prendre le cunte Guenelun,
Si l' cumandat as cous de sa maisun:
Tut le plus maistre en apelet Besgun :
« Ben le me guarde, si cume tel felun
« De ma maisnée ad faite traïsun. »
Cil le receit, si met .c. cumpaignuns
De la quisine, des melz e des pejurs :
Icil li peilent la barbe e les gernuns,
Cascuns le fiert .iiii. colps de sun puign.
Ben le batirent à fuz e à bastuns,
E si li metent el' col un caeignun ;
Si l' encaeinent altresi cum un urs,
Sur un sumer l'unt mis à deshonur;
Tant le guarderent que l' rendent à Carlun. Aoi.

CXXXIX

Halt sunt li pui e tenebrus e grant,
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle e derere e devant
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li Emperere chevalchet iréement,
E li Franceis curius e dolent;
N'i ad celui n'i plurt e se dement.
E prient Deu que guarisset Rollant
Jusque il vengent el' camp cumunement;
Ensembl'od lui i ferrunt veirement.
De ço qui calt? kar ne lur valt nient;
Demurent trop, n'i poedent estre à tens. Aoi.

Pas un qui ne tremble pour Roland...
Cependant l'Empereur a fait saisir le comte Ganelon
Et l'a livré aux gens de sa cuisine.
Leur chef se nomme Bègue; Charles l'appelle :
« Garde-moi bien cet homme, dit-il, comme un traître
« Qui a vendu toute ma maison. »
Bègue alors prend Ganelon, et met après lui cent compagnons
De sa cuisine, des meilleurs et des pires,
Qui vous lui épilent la barbe et les moustaches.
Puis, chacun vous lui donne quatre coups de son poing;
Ensuite ils vous le battent rudement à coups de verges et de bâtons;
Ils vous lui mettent une grosse chaîne au cou,
Ils l'enchaînent enfin comme on ferait un ours
Et le jettent ignominieusement sur un cheval de charge.
Et c'est ainsi qu'ils le gardèrent jusqu'au moment de le rendre à Charles.

CXXXIX

Comme les montagnes sont hautes, énormes et ténébreuses!
Comme les vallées sont profondes, comme les torrents sont rapides!
Par derrière, par devant, sonnent les trompettes de Charles,
Qui toutes répondent au cor de Roland.
L'Empereur chevauche, plein de colère.
Les Français sont tristes, sont angoisseux.
Il n'en est pas un qui ne pleure et ne sanglote,
Pas un qui ne prie Dieu de préserver Roland
Jusqu'à ce que tous ensemble ils arrivent sur le champ de bataille.
Ah! c'est alors qu'avec Roland ils frapperont de bons coups!
Mais, hélas! à quoi bon? Tout cela ne sert de rien :
Ils ne peuvent arriver à temps. En retard! en retard!

CXL

Par grant irur chevalchet li reis Carles;
Desur sa brunie li gist sa blanche barbe.
Puignent ad ait tuit li barun de France;
N'i ad icel ki ne demeint irance
Que il ne sunt à Rollant le cataigne,
Ki se cumbat as Sarrazins d'Espaigne.
S' il est blecez, ne quid que anme i remaignet.
Deus! quels seisante humes i ad en sa cumpaigne!
Unkes meillurs n'en out reis ne cataignes. Aoi.

LA DÉROUTE

CXLI

Rollanz reguardet es munz e es lariz,
De cels de France i veit tanz morz gesir,
E il les pluret cum chevalers gentilz:
« Seignurs baruns, de vus ait Deus mercit!
« Tutes voz anmes otreit-il Paréis!
« En seintes flurs il les facet gesir!
« Meillurs vassals de vus unkes ne vi.
« Si lungement tut tens m'avez servit!
« Ad oes Carlun si granz païs cunquis!
« Li Emperere tant mare vus nurrit!
« Tere de France, mult estes dulz païs,
« Hoi desertez à tant rubeste exill!

CXL

Le roi Charles chevauche en très-grande colère;
Sur sa cuirasse s'étale sa barbe blanche.
Et tous les barons de France d'éperonner vivement:
Car il n'en est pas un qui ne soit plein de douleur
De n'être point avec Roland le capitaine
Qui, en ce moment même, se bat contre les Sarrasins d'Espagne.
Si Roland était blessé, un seul des siens, un seul survivrait-il?
Mais, Dieu! quels soixante hommes il a encore avec lui!
Jamais roi, jamais capitaine n'en eut de meilleurs.

LA DÉROUTE

CXLI

Roland jette les yeux sur les monts, sur les landes:
Que de cadavres français il y voit étendus!
En noble chevalier il les pleure:
« Seigneurs barons, que Dieu prenne pitié de vous:
« Qu'à toutes vos âmes il octroie le Paradis;
« Qu'il les fasse reposer en saintes fleurs!
« Jamais je ne vis meilleurs vassaux que vous.
« Vous m'avez tant servi, servi sans trêve pendant tant d'années!
« Vous avez fait de si vastes conquêtes pour Charlemagne!
« Et c'est donc pour une telle mort que l'Empereur vous
aura élevés et nourris!
« O terre de France, quel beau pays vous êtes!
« Mais vous voilà veuve aujourd'hui, après un tel désastre.

« Baruns Franceis, pur mei vus vei murir :
« Jo ne vus puis tenser ne guarantir ;
« Aït vus Deus, ki unkes ne mentit !
« Oliver, frere, vus ne dei jo faillir ;
« De doel murrai, s' altre ne m'i ocit.
« Sire cumpainz, alum i referir ! » Aoi.

CXLII

Li quens Rollanz el' champ est repairez,
Tient Durendal, cume vassals i fiert ;
Faldrun de Pui i ad par mi trenchet
E .xxiiii. de tuz les melz preisez ;
Jamais n'ert hom plus se voeillet venger.
Si cum li cerfs s'en vait devant les chens,
Devant Rollant si s'en fuient païen.
Dist l'Arcevesques : « Asez le faites ben.
« Itel valur deit aveir chevalers
« Ki armes portet e en bon cheval siet ;
« Deit en bataille tels estre forz e fiers,
« U altrement ne valt .iiii. deners,
« Einz deit monies estre en un de cez musters,
« Si prierat tuz jurz pur noz pechez. »
Respunt Rollanz : « Ferez, ne's esparignez ! »
A icest mot l'unt Franc recumencet ;
Mult grant damage i out de Chrestiens. Aoi.

CXLIII

Hom ki ço set que ja n'averat prisun,
En tel bataille fait grant defensiun ;
Pur ço sunt Franc si fier cume leun.
As vus Marsilie en guise de barun,

« C'est pour moi, barons de France, que je vous vois mourir ainsi,
« Et je ne vous puis défendre, et je ne vous puis sauver !
« Que Dieu vous aide, Celui qui jamais ne mentit.
« Olivier, mon frère Olivier, je ne dois pas du moins te faire défaut,
« Si l'on ne me tue pas ici, la douleur me tuera.
« Allons, sire compagnon ! retournons frapper les païens. »

CXLII

Le comte Roland rentre sur le champ de bataille ;
Dans son poing est Durendal, et il s'en sert en brave.
Un de ses coups tranche en deux Faldrun du Pui ;
Puis il tue vingt-quatre autres païens des meilleurs.
Jamais il n'y aura d'homme qui ait une telle ardeur de se venger.
Comme le cerf s'enfuit devant les chiens,
Ainsi s'enfuient les païens devant Roland.
« Voilà qui est bien agir, lui dit l'Archevêque ;
« Et telle est la valeur qui convient à un chevalier
« Portant de bonnes armes et assis sur un bon cheval.
« Il faut qu'il soit fort et fier dans la bataille ;
« Car autrement je ne donnerais pas de lui quatre deniers ;
« Qu'on en fasse alors un moine dans quelque moutier,
« Où il priera toute sa vie pour nos péchés.
« — Frappez, répond Roland, frappez, et pas de quartier. »
A ces mots, nos Français recommencent la bataille ;
Mais les Chrétiens firent là de grandes pertes.

CXLIII

Quand il sait qu'on ne lui fera point de quartier,
L'homme dans la bataille se défend formidablement.
Et c'est pourquoi les Français sont fiers comme des lions.
Voici, voici Marsile, qui a tout l'air d'un vrai baron,

Siet el' cheval qu'il apelet Gaignun;
Brochet le ben, si vait ferir Bevun,
(Icil ert sire de Belne e de Digun),
L'escut li freint et l'osberc li derumpt,
Que mort l'abat seinz altre descunfisun;
Puis, ad ocis Yvoerie et Ivun,
Ensembl' od els Gerard de Russillun.
Li quenz Rollanz ne li est guaires luinz,
Dist à l' païen : « Damnes Deus mal te duinst!
« A si grant tort m'ociz mes cumpaignuns,
« Colp en averas, einz que nus departum,
« Et de m' espée encoi saveras le num. »
Vait le ferir en guise de barun,
Trenchet li ad li quens le destre puign;
Puis, prent la teste de Jurfaleu le blund;
Icil ert filz à l' rei Marsiliun.
Païen escrient : « Aïe nus, Mahum;
« Li nostre deu, vengez nus de Carlun!
« En ceste terre nus ad mis tels feluns
« Ja pur murir le camp ne guerpirunt. »
Dist l'uns à l' altre : « E! kar nus en fuium! »
A icest mot tel .c. milie s'en vunt:
Ki que's rapelt, ja n'en returnerunt. Aoi.

CXLIV

De ço qui calt? se fuit s'en est Marsilies;
Remés i est sis uncles l'Algalifes
Ki tint Kartagene, Alferne, Garmalie
E Ethiope, une tere maldite;
La neire gent en ad en sa baillie.
Granz unt les nés et lées les oreilles,
E sunt ensemble plus de cinquante milie.

Monté sur son cheval qu'il appelle Gaignon;
Il l'éperonne vivement et va frapper Beuves,
Sire de Beaune et de Dijon;
Il lui brise l'écu, lui rompt les mailles du haubert,
Et l'abat mort du premier coup;
Puis le roi sarrasin tua encore Ivoire et Ivon
Et, avec eux, Girard de Roussillon.
Le comte Roland n'était pas loin :
« Que le Seigneur Dieu te maudisse, dit-il au païen,
« Puisque tu m'as si cruellement privé de mes compagnons.
« Tu vas, avant de nous séparer, le payer d'un rude coup,
« Et savoir aujourd'hui le nom de mon épée. »
Alors il va le frapper en vrai baron
Et lui tranche du coup le poing droit;
Puis il prend la tête de Jurfaleu le blond,
Qui était le propre fils du roi Marsile.
« A l'aide! à l'aide! Mahomet, s'écrient alors les païens.
« O nos dieux, vengez-nous de Charles.
« Quels félons il a laissés devant nous sur la terre d'Espagne!
« Plutôt que de nous laisser le champ, ils mourront.
« — Nous n'avons plus qu'à nous enfuir, » se disent-ils l'un à l'autre.
Et voilà que, sur ce mot, cent mille hommes tournent le dos.
Les rappeler? c'est inutile. Ils ne reviendront pas.

CXLIV

Mais, hélas! à quoi bon? Si Marsile est en fuite,
Son oncle le Calife est resté.
Or c'est celui qui tenait Carthage, Alferne, Garmaille
Et l'Éthiopie, une terre maudite;
C'est celui qui était le chef de la race noire,
De ces gens qui ont le nez énorme et larges les oreilles:
Et il y en a là plus de cinquante mille

Icil chevalchent fierement et à ire;
Puis, si escrient l'enseigne païenime.
Ço dist Rollanz : « Ci receverum martyrie.
« E or sai ben n'avum guaires à vivere;
« Mais tut seit fels ki cher ne s' vende primes!
« Ferez, seignurs, des espées furbies:
« Si chalengez et voz morz e voz vies,
« Que dulce France par nus ne seit hunie!
« Quant en cest camp vendrat Carles mis sire,
« De Sarrazins verrat tel discipline
« Cuntre un des noz en truverat morz .xv.,
« Ne laisserat que nus ne beneïsset. » Aoi.

— — —

MORT D'OLIVIER

CXLV

Quant Rollanz veit la contredite gent,
Ki plus sunt neir que nen est arrement,
Ne n'unt de blanc ne mais que sul les denz,
Ço dist li quens : « Or sai jo veirement
« Que hoi murrum par le mien escient.
« Ferez, Franceis: kar jo l' vus recumenz. »
Dist Olivers : « Dehet ait li plus lenz ! »
A icest mot, Franceis se fierent enz. Aoi.

CXLVI

Quant païen virent que Franceis i out poi,
Entr'els en unt e orguil e cunfort:

Qui chevauchent fièrement et en grande colère,
Et qui jettent le cri d'armes païen.
« C'est ici, s'écrie alors Roland, c'est ici que nous serons martyrs;
« Car je sais bien que nous n'avons plus longtemps à vivre.
« Mais maudit celui qui ne se vendra chèrement!
« Frappez, seigneurs, frappez de vos épées fourbies;
« Disputez-bien votre mort, votre vie,
« Et surtout que France la douce ne soit pas déshonorée...
« Quand Charles mon seigneur viendra sur ce champ de bataille;
« Quand il verra le massacre des Sarrasins;
« Quand pour un des nôtres il en trouvera quinze d'entre
eux parmi les morts,
« Eh bien! l'Empereur nous bénira. »

MORT D'OLIVIER

CXLV

Quand Roland aperçoit la gent maudite
Qui est plus noire que de l'encre
Et qui n'a de blanc que les dents:
« Je suis très-certain, dit Roland;
« Oui, je sais clairement que nous mourrons aujourd'hui.
« Frappez, Français. C'est ma seule recommandation; frappez. »
Et Olivier: « Malheur aux plus lents! » s'écrie-t-il.
A ces mots, les Français se jettent dans le milieu même des ennemis.

CXLVI

Les païens, quand ils s'aperçoivent qu'il y a si peu de Français,
En sont entre eux remplis d'orgueil et tout réconfortés.

Dist l'uns à l' altre : « Li Emperere ad tort. »
Li Algalifes sist sur un cheval sor,
Brochet le ben des esperuns ad or;
Fiert Oliver derere en mi le dos,
Le blanc osberc li ad desclos el' cors,
Par mi le piz sun espiet li mist fors;
E dit après : « Un colp avez pris fort.
« Carles li magnes mar vus laissat as porz;
« Tort nus ad fait, nen est dreiz qu'il s'en lot;
« Kar de vus sul ai ben venget les noz. » Aoi.

CXLVII

Olivers sent que à mort est feruz,
Tient Halteclere, dunt li acers fut bruns,
Fiert l'Algalife sur l' helme ad or agut,
E flurs e perres en acraventet jus,
Trenchet la teste d'ici qu'as denz menuz,
Brandist sun colp, si l'a mort abatut;
E dist après : « Païen, mal aies tu!
« Içο ne di que Carles n'i ait perdut;
« Ne à muiller ne à dame qu'aies véut
« N'en vanteras el' regne dunt tu fus
« Qu'a Carlun aies un sul dener tolut,
« Ne fait damage ne de mei ne d'altrui. »
Après, escriet Rollant qu'il li aïut. Aoi.

CXLVIII

Olivers sent qu'il est à mort naffrez,
De lui venger jamais ne li ert sez;
En la grant presse or i fiert cume bers,
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers,

« Non, non, disent-ils l'un à l'autre, le droit n'est pas pour l'Empereur. »
Le Calife montait un cheval roux;
De ses éperons d'or il l'éperonne,
Frappe Olivier dans le milieu du dos,
Dans le corps même lui découd les mailles du blanc haubert,
Et la lance du païen passe de l'autre côté de la poitrine :
« Voilà un rude coup pour vous, lui dit-il :
« Charles fut mal inspiré de vous laisser aux défilés.
« L'Empereur nous a fait tort, mais il n'aura guère lieu de s'en féliciter;
« Car sur vous seul j'ai bien vengé tous les nôtres. »

CXLVII

Olivier sent qu'il est blessé à mort.
Dans son poing est Hauteclaire, dont l'acier fut bruni.
Il en frappe le Calife sur le heaume aigu couvert d'or,
Et il en fait tomber à terre les pierres et les cristaux;
Il lui tranche la tête jusqu'aux dents du milieu;
Il brandit son coup et l'abat roide mort :
« Maudit sois-tu, païen, lui dit-il ensuite.
« Je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu;
« Mais, certes, ni à ta femme, ni à aucune autre dame,
« Tu n'iras te vanter, dans le pays où tu es né,
« D'avoir pris à l'Empereur la valeur d'un denier,
« Ni d'avoir fait dommage, soit à moi, soit à d'autres. »
Puis : « Roland! s'écrie-t-il, Roland! à mon secours! »

CXLVIII

Olivier sent qu'il est blessé à mort :
Jamais il ne saurait assez se venger.
Dans la grand'presse il frappe en baron,
Tranche les écus à boucles et les lances,

E piez e puignz, espalles e costez.
Ki lui véist Sarrazins desmembrer,
Un mort sur altre trabuchier e geter,
De bon vassal li poüst remembrer.
L'enseigne Carle n'i voelt mie ublier,
Munjoie escriet e haltement e cler.
Rollant apelet sun ami e sun per :
« Sire cumpainz, à mei kar vus justez.
« A grant dulur ermes hoi deseveret. » Aoi.

CXLIX

Rollanz reguardet Oliver à l' visage :
Teinz fut e pers, desculurez e pales,
Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet,
Encuntre tere en cheent les esclaces :
« Deus! dist li quens, or ne sai jo que face.
« Sire cumpainz, mar fut vostre barnage!
« Jamais n'ert hom ki tun cors cuntrevaillet.
« E! France dulce, cum hoi remendras guaste
« De bons vassals, cunfundue e chaeite!
« Li Emperere en averat grant damage. »
A icest mot sur sun cheval se pasmet. Aoi.

CL

As vus Rollant sur sun cheval pasmet,
E Oliver ki est à mort naffrez.
Tant ad seinet, li oil li sunt trublet :
Ne loinz ne près ne poet veeir si cler
Que reconoistre puisset nul hume mortel;
Sun cumpaignun, cum il l'ad encuntret,
Si l' fiert amunt sur l' helme ad or gemmet,

Les pieds, les poings, les épaules et les flancs des cavaliers.
Qui l'eût vu démembrer ainsi les Sarrasins,
Jeter par terre un mort sur l'autre,
Celui-là eût eu l'idée d'un brave.
Mais Olivier ne veut pas oublier la devise de Charles :
« Montjoie! Montjoie! » crie-t-il d'une voix haute et claire.
Il appelle Roland, son ami, son pair :
« Compagnon, venez vous joindre à moi.
« Quelle douleur ce serait de n'être pas ensemble! »

CXLIX

Roland regarde Olivier au visage...
Il est pâle, il est livide, il est décoloré,
Son beau sang clair lui coule parmi le corps,
Les ruisseaux en tombent par terre :
« Dieu! dit Roland, que puis-je faire?
« Votre courage, ami, fut bien malheureux aujourd'hui;
« Mais on ne verra jamais homme de votre valeur.
« O douce France! tu vas donc être veuve
« De tes meilleurs soldats; tu seras confondue, tu tomberas.
« L'Empereur en aura grand dommage. »
A ce mot, Roland, sur son cheval, se pâme.

CL

Voyez-vous Roland, là, pâmé sur son cheval,
Et Olivier, qui est blessé à mort?
Il a tant saigné que sa vue en est trouble;
Ni de près, ni de loin, ne voit plus assez clair
Pour reconnaître homme qui vive.
Le voilà qui rencontre son compagnon Roland;
Sur le heaume doré il frappe un coup terrible,

Tut li detrenchet d'ici que à l' nasel,
Mais en la teste ne l' ad mie adeset.
A icel colp l' ad Rollanz reguardet,
Si li demandet dulcement e suef :
« Sire cumpainz, faites le vus de gret?
« Ja est ço Rollanz, ki tant vus soelt amer;
« Par nule guise ne m'aviez desfiet. »
Dist Olivers : « Or vus oi jo parler;
« Jo ne vus vei : veiet vus damnes Deus!
« Ferut vus ai : kar le me pardunez. »
Rollanz respunt : « Jo n'ai nient de mal;
« Jo l' vus parduins ici e devant Deu. »
A icel mot l'uns à l' altre ad clinet;
Par tel amur as les vus deseveret. Aoi.

CLI

Olivers sent que la morz mult l'anguisset :
Ambdui li oil en la teste li turnent,
L'oïe pert e la véue tute;
Descent à pied, à la tere se culchet,
Durement en halt si recleimet sa culpe,
Cuntre le cel ambesdous ses mains juintes,
Si priet Deu que Paréis li dunget
E beneïsset Carlun e France dulce,
Sun cumpaignun Rollant desur tuz humes.
Falt li le coer, li helmes li embrunchet,
Trestut le cors à la tere li justet;
Morz est li quens, que plus ne se demuret.
Rollanz li bers le pluret, si l' duluset;
Jamais en tere n'orrez plus dolent hume. Aoi.

Qui le fend en deux jusqu'au nasal,
Mais qui, par bonheur, ne pénètre pas en la tête.
A ce coup, Roland l'a regardé,
Et doucement, doucement, lui fait cette demande :
« Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès?
« Je suis Roland, celui qui tant vous aime :
« Vous ne m'aviez pas défié, que je sache?
« — Je vous entends, dit Olivier, je vous entends parler,
« Mais point ne vous vois : Dieu vous conduise, ami.
« Je vous ai frappé, pardonnez-le-moi.
« — Je n'ai pas de mal, répond Roland;
« Je vous pardonne ici et devant Dieu. »
A ce mot, ils s'inclinent l'un devant l'autre.
C'est ainsi, c'est avec cet amour qu'ils se séparèrent l'un et l'autre.

CLI

Olivier sent l'angoisse de la mort;
Ses deux yeux lui tournent dans la tête,
Il perd l'ouïe, et tout à fait la vue,
Descend à pied, sur la terre se couche,
A haute voix fait son « Mea culpa »,
Joint ses deux mains et les tend vers le ciel,
Prie Dieu de lui donner son Paradis,
De bénir Charlemagne, la douce France
Et son compagnon Roland par-dessus tous les hommes.
Le cœur lui manque, sa tête s'incline,
Il tombe à terre étendu de tout son long.
C'en est fait, le comte est mort...
Et le baron Roland le pleure et se lamente :
Jamais sur terre vous n'entendrez un homme plus dolent...

CLII

Quant veit Rollanz que morz est sis amis,
Gesir adenz, à la tere sun vis,
Mult dulcement à regreter le prist:
« Sire cumpainz, tant mar fustes hardiz!
« Ensemble avum estet e anz e dis;
« Ne m' fesis mal, ne jo ne l' te forsfis.
« Quant tu es morz, dulurs est que jo vif. »
A icest mot se pasmet li marchis
Sur sun cheval qu'om cleimet Veillantif;
Afermez est à ses estreus d'or fin :
Quel part qu'il alt, ne poet mie chaïr. Aoi.

CLIII

Einz que Rollanz se seit apercéut,
De pasmeisun guariz ne revenuz,
Mult grant damage li est aparéut :
Mort sunt Franceis, tuz les i ad perdut
Seinz l'Arcevesque e seinz Gualter de l' Hum.
Repairez est de la muntaigne jus,
A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatut,
Mort sunt si hume, si's unt païen vencut;
Voeillet o nun, desuz cez vals s'en fuit
E si recleimet Rollant qu'il li aïut :
« Gentilz quens, sire, vaillanz hom, ù es tu?
« Unkes nen oi poür là ù tu fus.
« Ço est Gualters, ki cunquist Maëlgut,
« Li niés Droün, à l' veill e à l' canut.
« Pur vasselage suleie estre tis druz.

CLII

Quand Roland voit que son ami est mort,
Quand il le voit là, gisant la face contre terre,
Très-doucement se prit à le regretter :
« Mon compagnon, dit-il, quel malheur pour ta vaillance !
« Bien des années, bien des jours, nous avons été ensemble.
« Jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis :
« Quand tu es mort, c'est douleur que je vive. »
A ce mot, le marquis se pâme
Sur son cheval, qui s'appelle Veillantif;
Mais il est retenu à ses étriers d'or fin :
Où qu'il aille, il ne peut tomber.

CLIII

A peine Roland a-t-il repris ses sens,
A peine est-il guéri et revenu de sa pâmoison,
Qu'il s'aperçoit de la grandeur du désastre.
Tous les Français sont morts, il les a tous perdus,
Excepté deux, l'Archevêque et Gautier de l'Hum.
Celui-ci est descendu de la montagne
Où il a livré un grand combat à ceux d'Espagne.
Tous ses hommes sont morts sous les coups des païens vainqueurs.
Bon gré, mal gré, il erre en fuyant dans cette vallée.
Et voilà qu'il appelle Roland : « A mon aide ! à mon aide ! »
« Hé ! s'écrie-t-il, noble comte, vaillant comte, où es-tu ?
« Dès que je te sentais là, je n'avais jamais peur.
« C'est moi, c'est moi, Gautier, qui vainquis Maëlgut;
« C'est moi, le neveu du vieux Dreux, de Dreux le chenu ;
« C'est moi que mon courage avait rendu digne d'être ton ami de tous les jours.

« Ma hanste est fraite e percez mis escuz,
« E mis osberes desmailez e rumpuz;
« Par mi le cors d' oit lances sui feruz :
« Sempres murrai, mais cher me sui vendut. »
A icel mot l'ad Rollanz entendut;
Le cheval brochet, si vient poignanz vers lui. Aoi.

CLIV

Rollanz ad doel, si fut maltalentifs :
En la grant presse cumencet à ferir;
De cels d'Espaigne en ad getet morz vint,
E Gualters .vi., e l'Arcevesques cinc.
Dient païen : « Feluns humes ad ci.
« Guardez, seignurs, que il n'en algent vif.
« Tut par seit fels ki ne 's vait envaïr,
« E recreanz ki les lerrat guarir! »
Dunc recumencent e li hus e li cris,
De tutes parz le revunt envaïr. Aoi.

CHARLEMAGNE APPROCHE

CLV

Li quens Rollanz fut mult nobles guerrers,
Gualters de l' Hum est ben bons chevalers,
Li Arcevesques prozdom e essaiez;
Li uns ne voelt l'altre nient laisser :
En la grant presse i fièrent as païens.
Mil Sarrazin i descendent à pied,

« Voici que ma lance est rompue, mon écu percé,
« Mon haubert en lambeaux,
« Et j'ai huit lances dans le corps.
« Je vais mourir, mais je me suis chèrement vendu. »
A ce mot, Roland l'a entendu;
Il pique son cheval et galope vers lui.

CLIV

Roland est plein de douleur, Roland est plein de rage.
Dans la grande mêlée il commence à frapper;
Il jette à terre vingt-cinq païens d'Espagne, roides morts.
Gautier en tue six, l'Archevêque cinq.
« Quels terribles hommes! s'écrient les païens.
« Prenons garde qu'ils ne s'en aillent vivants :
« Honte à qui n'ira pas les attaquer!
« Honte surtout à qui les laisserait échapper! »
Alors recommencent les cris et les huées,
Et de toutes parts les païens envahissent les trois Français.

CHARLEMAGNE APPROCHE

CLV

Le comte Roland fut un très-noble guerrier,
Et Gautier de l'Hum un très-bon chevalier.
Pour l'Archevêque, c'est un brave éprouvé.
L'un ne veut rien laisser à faire à l'autre :
C'est au plus fort de la mêlée qu'ils frappent les païens.
Il y a là mille Sarrasins à pied,

E à cheval sunt .xl. miller.
Men escientre, ne 's osent aproismer :
Il lancent lur e lances e espiez
Wigres e darz e museras e agiez.
As premers colps i unt ocis Gualter,
Turpin de Reins tut sun escut percet,
Quasset sun helme, si l' unt naffret el' chef,
E sun osberc rumput e desmailet,
Par mi le cors naffret de .iiii. espiez;
Dedesuz lui ocient sun destrer.
Or est grant doel, quant l'Arcevesques chet. Aoi.

CLVI

Turpins de Reins, quant se sent abatut,
De .iiii. espiez par mi le cors ferut,
Isnelement li bers resailit sus :
Rollant reguardet, puis si li est curuz,
E dist un mot : « Ne sui mie vencuz;
« Ja bons vassals n'en ert vifs recreüz. »
Il trait Almace, s'espée d' acer brun,
En la grant presse mil colps i fiert e plus;
Puis le dist Carles qu'il n'en esparignat nul :
Tels .iiii. cenz i truvat entur lui,
Alquanz naffrez, alquanz par mi feruz,
Si out d'icels ki les chefs unt perdut;
Ço dit la Geste e cil ki el' camp fut,
Li bers seinz Gilies, pur ki Deus fait vertuz,
E fist la chartre el' muster de Loüm;
Ki tant ne set ne l' ad prod entendut. Aoi.

Et quarante milliers à cheval.
En vérité, ils n'osent approcher des trois Français.
De loin, ils jettent sur eux lances et épieux,
Javelots, dards, flèches et piques.
Les premiers coups ont tué Gautier.
Quant à Turpin de Reims, son écu est percé,
Son heaume brisé, sa tête blessée,
Son haubert rompu et démaillé;
Il a quatre lances dans le corps;
Son destrier meurt sous lui.
Ah! c'est grande douleur quand l'Archevêque tombe.

CLVI

Quand Turpin de Reims se sent abattu,
Quand il se voit quatre lances dans le corps,
Il se relève en un instant, le brave; il se redresse,
Cherche Roland du regard, court vers lui
Et ne lui dit qu'un mot : « Je ne suis pas vaincu.
« On ne prend pas vivant un bon vassal. »
Alors il tire Almace, son épée d'acier bruni,
Et, dans la pleine mêlée, frappe mille coups et plus.
C'est Charlemagne qui en rendit plus tard le témoignage :
Turpin ne fit grâce à aucun,
Et l'Empereur trouva quatre cents cadavres autour de lui,
Les uns blessés, les autres percés dans le milieu du corps,
Les autres privés de leurs têtes.
Voilà ce que dit la Geste, et aussi celui qui était sur le champ de bataille,
Le baron saint Gilles, pour qui Dieu fait des miracles.
Il en écrivit le récit au moutier de Laon.
Qui ne sait ces choses n'y connaît rien.

CLVII

Li quens Rollanz gentement se cumbat;
Mais le cors ad tressuet e mult chald,
En la teste ad e dulur e grant mal,
Rumpuz est li temples por ço que il cornat;
Mais saveir voelt se Carles i vendrat,
Trait l'olifant, fieblement le sunat.
Li Emperere s'estut, si l' escultat :
« Seignurs, dist il, mult malement nus vait.
« Rollanz mis niés hoi cest jur nus defalt :
« Jo oi à l' corner que guaires ne viverat.
« Ki estre i voelt, isnelement chevalzt.
« Sunez voz graisles tant que en ceste ost ad ! »
Seisante milie en i cornent si halt,
Sunent li munt e respundent li val.
Païen l'entendent, ne l' tindrent mie en gab ;
Dist l'uns à l'altre : « Carlun averum nus ja. » Aoi.

CLVIII

Dient païen : « L'Emperere repairet,
« De cels de France odum suner les graisles
« Se Carles vient, de nus i avera perte ;
« Se Rollanz vit, nostre guere nuvelet,
« Perdut avum Espaigne nostre tere. »
Tels .iiii. cenz s'en asemblent à helmes
E des meillurs ki el' camp quient estre :
A Rollant rendent un estur fort e pesme ;
Or ad li quens endreit sei asez que faire. Aoi.

CLVII

Il se bat noblement, le comte Roland!
Il a tout le corps en sueur et en feu;
Mais surtout quel mal, quelle douleur dans la tête!
D'avoir sonné son cor sa tempe est tout ouverte;
Toutefois il voudrait bien savoir si Charles viendra.
De nouveau il prend son cor et en tire un son, bien faible, hélas!
L'Empereur, là-bas, s'arrêta et l'entendit :
« Seigneurs, dit-il, tout va mal pour nous,
« Et mon neveu Roland va nous manquer aujourd'hui.
« Aux sons de son cor, je vois bien qu'il n'a plus longtemps à vivre;
« Si vous désirez arriver à temps, pressez vos chevaux.
« Tout ce qu'il y a de trompettes dans l'armée, qu'on les sonne! »
Alors on sonna soixante mille trompettes, et si haut
Que les monts en retentissent et que les vallées y répondent.
Les païens les entendent, ils n'ont garde de rire.
« C'est Charles qui arrive, disent-ils l'un à l'autre, c'est Charles! »

CLVIII

« L'Empereur, s'écrient les païens, l'Empereur revient sur ses pas,
« Et ce sont bien les trompettes françaises que nous entendons.
« Si Charles arrive, quel désastre pour nous!
« Si Roland survit, c'est toute notre guerre qui recommence,
« Et nous y perdrons l'Espagne, notre terre. »
Alors quatre cents d'entre eux se rassemblent, bien couverts de leurs heaumes :
Ce sont les meilleurs qu'il y ait dans toute l'armée païenne.
Et voici qu'ils livrent à Roland un affreux, un horrible assaut.
Ah! le comte a vraiment assez de besogne.

CLIX

Li quens Rollanz, quant il les veit venir,
Tant se fait fort e fier e manevi :
Ne lur lerrat, tant cum il serat vifs.
Siet el' cheval qu'om cleimet Veillantif :
Brochet le ben des esperuns d'or fin.
En la grant presse les vait tuz envaïr,
Ensembl'od lui l'arcevesques Turpins.
Dist l'uns à l' altre : « Ça vus traiez, ami.
« De cels de France les corns avum oït ;
« Carles repairet, li reis poesteïfs. » Aoi.

CLX

Li quens Rollanz unkes n'amat cuard,
Ne orguillus ne hume de male part,
Ne chevaler, se il ne fust bons vassals.
Dunc l'arcevesque Turpin en apelat :
« Sire, à pied estes, e jo sui à cheval ;
« Pur vostre amur ici prendrai estal,
« Ensemble averum e le ben e le mal.
« Ne vus lerrai pur nul hume de carn :
« Encoi rendruns à païens cest asalt ;
« Li colp des melz cil sunt de Durendal. »
Dist l'Arcevesques : « Fels seit ki ben n'i ferrat !
« Carles repairet, ki ben nus vengerat. » Aoi.

CLXI

Dient païen : « Si mare fumes net !
« Cum pesmes jurz nus est hoi ajurnez !

CLIX

Quand le comte Roland les voit venir,
Il se fait tout fier, se sent plus fort : il est prêt.
Tant qu'il aura de la vie, il ne reculera point.
Il monte son cheval Veillantif :
De ses éperons d'or fin il le pique,
Et, au plus fort de la mêlée, court attaquer les païens.
L'archevêque Turpin y va avec lui.
Et les Sarrasins : « Fuyez, amis, fuyez, disent-ils l'un à l'autre ;
« Car nous avons entendu les trompettes de France.
« Il revient, le roi puissant ! Charles arrive ! »

CLX

Jamais le comte Roland n'aima les lâches,
Ni les orgueilleux, ni les méchants,
Ni les chevaliers qui ne sont pas bons vassaux.
Il s'adresse alors à l'archevêque Turpin :
« Sire, lui dit-il, vous êtes à pied, et moi à cheval.
« Par amour pour vous, je veux faire halte.
« Nous partagerons ensemble le bien et le mal,
« Et, pour aucun homme du monde, je ne vous abandonnerai.
« Tous les deux nous rendrons aux païens leur assaut :
« Les meilleurs coups sont ceux de Durendal !
« — Honte à qui ne frappe pas de son mieux, dit l'Archevêque.
« Charles arrive, et nous vengera. »

CLXI

« Nous sommes nés pour notre malheur, disent les païens,
« Et ce jour s'est levé pour nous bien funeste !

« Perdut avum noz seignurs e noz pers.
« Carles repairet od sa grant ost, li bers:
« De cels de France odum les graisles clers,
« Granz est la noise de Munjoie escrier.
« Li quens Rollanz est de tant grant fiertet
« Ja n'ert vencuz pur nul hume carnel;
« Lançum à lui, puis si l' laissum ester! »
E il si firent : darz e wigres asez,
Espiez e lances e museraz enpennez;
L'escut Rollant unt frait e estroet,
E sun osberc rumput e desmailet,
Mais enz el' cors ne l' unt mie adeset;
Veillantif unt en .xxx. lius naffret,
Desuz le cunte si l'i unt mort laisset.
Païen s'en fuient, puis si l' laissent ester;
Li quens Rollanz i est remés à pied. Aoi.

LA DERNIÈRE BÉNÉDICTION DE L'ARCHEVÊQUE

CLXII

Païen s'en fuient curuçus e iret,
Envers Espaigne tendent de l' espleiter.
Li quenz Rollanz ne 's ad dunc enchalcez,
Perdut i ad Veillantif sun destrer,
Voellet o nun, remés i est à pied.
A l' arcevesque Turpin alat aider,
Sun helme ad or li deslaçat de l' chef,
Si li tolit le blanc osberc leger.

« Nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs.
« Et voilà que Charles, le baron, revient avec sa grande armée :
« Nous entendons d'ici les claires trompettes de ceux de France
« Et le grand bruit que fait le cri de Montjoie.
« Rien n'égale la fierté du comte Roland,
« Et il n'est pas d'homme vivant qui le puisse vaincre.
« Tirons de loin, et laissons-le sur le champ. »
Ainsi firent-ils. Ils lui lancent de loin dards et javelots,
Épieux, lances et flèches empennées;
Ils ont mis en pièces et troué l'écu de Roland;
Ils lui ont déchiré et démaillé son haubert;
Mais point ne l'ont touché dans son corps.
Pour Veillantif, il a reçu trente blessures,
Et sous le comte est tombé mort.
Les païens, cependant, s'enfuient et laissent Roland seul,
Seul et à pied...

LA DERNIÈRE BÉNÉDICTION DE L'ARCHEVÊQUE

CLXII

Païens s'enfuient, courroucés et pleins d'ire;
Ils se dirigent en hâte du côté de l'Espagne.
Le comte Roland ne les a pas poursuivis,
Car il a perdu son cheval Veillantif.
Bon gré, mal gré, il est resté à pied.
Le voilà qui va aider l'archevêque Turpin;
Il lui a délacé son heaume d'or sur la tête:
Il lui a retiré son blanc haubert léger;

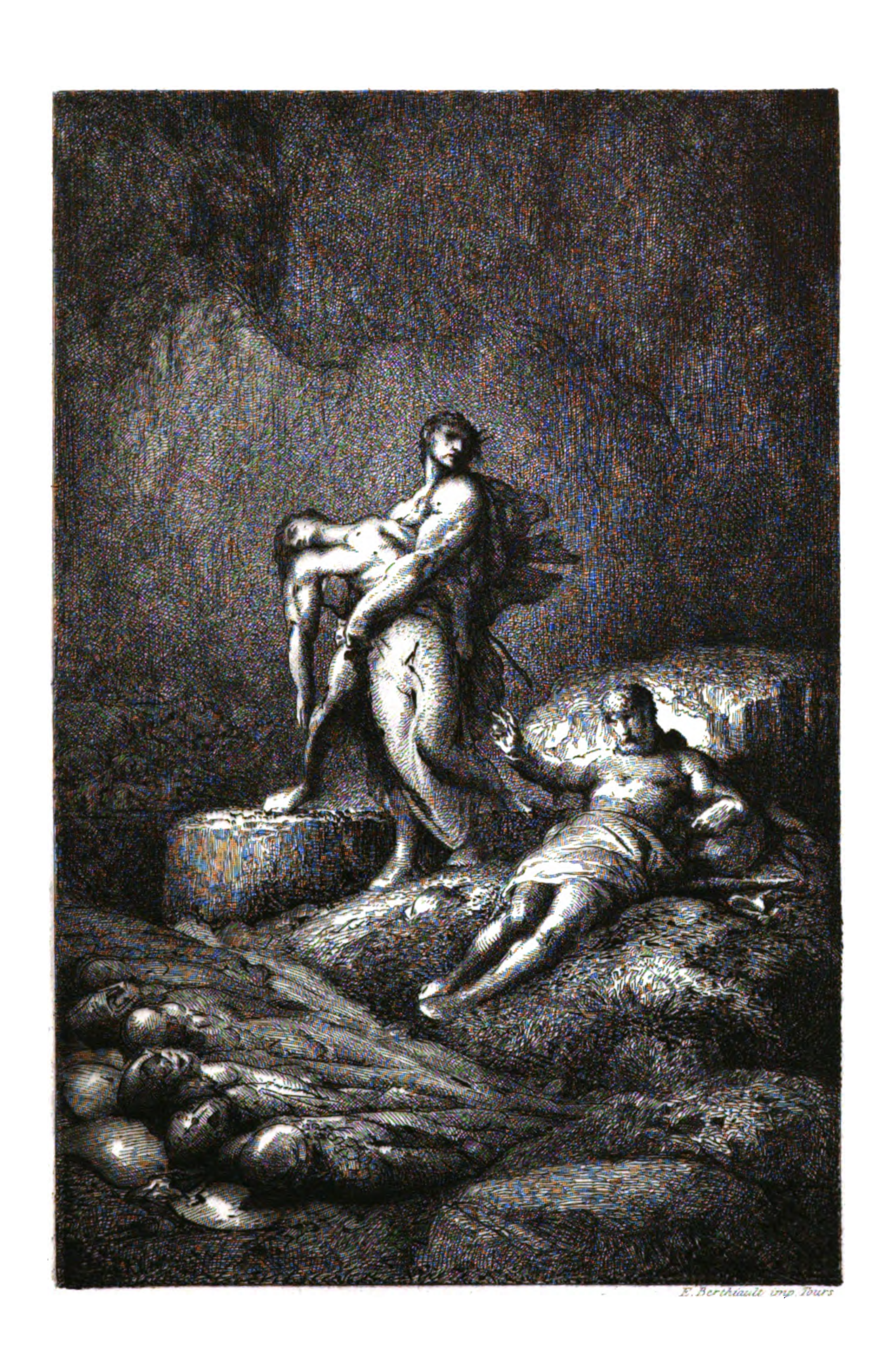
E sun blialt li ad tut detrenchet,
En ses granz plaies les pans li ad butet,
Cuntre sun piz puis si l' ad embracet,
Sur l'erbe verte puis l'ad suef culchet,
Mult dulcement li ad Rollanz preiet:
« E! gentilz hom, kar me dunes cungied.
« Noz cumpaignuns, que oümes tant chers,
« Or sunt il mort, ne's i devum laisser;
« Jo'es voeill aler querre e encercer,
« Dedevant vus juster e enrenger. »
Dist l'Arcevesques : « Alez et repairez.
« Cist camps est vostre, mercit Deu! e li mens. » Aoi.

CLXIII

Rollanz s'en turnet, par le camp vait tut suls,
Cercet les vals e si cercet les munz;
Iloec truvat Gerin, Gerer sun cumpaignun,
Et si truvat Berenger et Otun,
Iloec truvat Anséis e Sansun,
Truvat Gerard le veill de Russillun:
Par un e un les ad pris li barun,
A l' Arcevesque en est venuz atut,
Si 's mist en reng dedevant ses genuilz.
Li Arcevesques ne poet muer n'en plurt,
Levet sa main, fait sa beneïçun.
Après, ad dit : « Mare fustes, seignurs.
« Tutes voz anmes ait Deus li glorius!
« En Paréis les metet en seintes flurs!
« La meie morz me rent si anguissus,
« Ja ne verrai le riche empereür. » Aoi.

Roland, portant le corps d'Olivier, est revenu vers l'Archevêque.
Il a déposé tous les autres Pairs, en rang, aux genoux de Turpin.
L'Archevêque ne peut se tenir d'en pleurer.
Il élève la main, il leur donne sa bénédiction :
« Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes;
« Qu'en Paradis il les mette en saintes fleurs!
« Ma propre mort me rend trop angoisseux:
« Plus ne verrai le grand empereur. »

(Vers 2191-2198.)



E. Berthault imp. Tours

Puis il lui met le bliaut tout en pièces,
Et se sert des morceaux pour bander ses larges plaies.
Il le serre alors étroitement contre son sein
Et le couche doucement, doucement, sur l'herbe verte.
Ensuite, d'une voix très-douce, Roland lui fait cette prière :
« Ah ! gentilhomme, donnez-m'en votre congé :
« Nos compagnons, ceux que nous aimions tant,
« Sont tous morts ; mais nous ne devons point les délaisser ainsi.
« Écoutez : je vais aller chercher tous leurs corps ;
« Puis je les déposerai l'un près de l'autre à la rangette devant vous.
« — Allez, dit l'Archevêque, et revenez bientôt.
« Grâce à Dieu, le champ nous reste, à vous et à moi ! »

CLXIII

Roland s'en va. Seul, tout seul, il parcourt le champ de bataille ;
Il fouille la montagne, il fouille la vallée ;
Il y trouve les corps de Gerer et de Gerin, son compagnon ;
Il y trouve Bérenger et Othon ;
Il y trouve Anséis et Samson ;
Il y trouve Gérard le vieux de Roussillon.
L'un après l'autre, le baron les a pris ;
Avec eux il est revenu vers l'Archevêque,
Et les a déposés en rang aux genoux de Turpin.
L'Archevêque ne peut se tenir d'en pleurer ;
Il élève sa main, il leur donne sa bénédiction :
« Seigneurs, leur dit-il, mal vous en prit.
« Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes !
« Qu'en Paradis il les mette en saintes fleurs !
« Ma propre mort me rend trop angoisseux :
« Plus ne verrai le grand empereur. »

CLXIV

Rollanz s'en turnet, le camp vait recercer;
Sun cumpaignun ad truvet Oliver,
Cuntre sun piz estreit l'ad enbracet;
Si cum il poet à l'Arcevesque en vient,
Sur un escut l'ad as altres culchet;
E l'Arcevesques l' ad asolt e seignet.
Idunc agreget le doel e la pitez.
Ço dit Rollanz : « Bel cumpainz Oliver,
« Vus fustes filz à l' bon cunte Reiner,
« Ki tint la marche de Genes desur mer;
« Pur hanstes freindre, pur escuz peceier,
« E pur osberes rumpre e desmailer,
« E pur prozdomes tenir e cunseiller,
« E pur glutuns veintre e esmaier,
« En nule tere n'ot meillur chevaler. » Aoi.

CLXV

Li quens Rollanz, quant il veit morz ses pers
E Oliver, qu'il tant poeit amer,
Tendrur en out, cumencet à plurer :
En sun visage fut mult desculurez.
Si grant doel out que mais ne pout ester :
Voeillet o nun, à tere chet pasmez.
Dist l'Arcevesques : « Tant mare fustes, ber ! » Aoi.

CLXVI

Li Arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
Dunc out tel doel, unkes mais n'out si grant;

CLXIV

Roland s'en retourne fouiller la plaine:
Il y a trouvé le corps de son compagnon Olivier,
Le tient étroitement serré contre son cœur,
Et, comme il peut, revient vers l'Archevêque.
Sur un écu, près des autres Pairs, il couche son ami,
Et l'Archevêque les a tous bénis et absous.
La douleur alors et les larmes de redoubler:
« Bel Olivier, mon compagnon, dit Roland,
« Vous fûtes fils au vaillant duc Renier
« Qui tenait la marche de Gênes-sur-Mer.
« Pour briser une lance, pour mettre en pièces un écu,
« Pour rompre et démailler un haubert,
« Pour conseiller loyalement les bons;
« Pour venir à bout des traîtres et des lâches,
« Jamais, en nulle terre, il n'y eut meilleur chevalier! »

CLXV

Le comte Roland, quand il voit morts tous ses pairs
Et Olivier, celui qu'il aimait tant,
Il en a de la tendreur dans l'âme; il se met à pleurer;
Tout son visage en est décoloré.
Sa douleur est si forte qu'il ne peut se soutenir;
Bon gré, mal gré, il tombe en pâmoison;
Et l'Archevêque: « Quel malheur, dit-il, pour un tel baron! »

CLXVI

L'Archevêque, quand il vit Roland se pâmer,
En ressentit une telle douleur, qu'il n'en eut jamais de si grande.

Tendit sa main, si ad pris l'olifant.
En Rencesvals ad un ewe curant;
Aler i voelt, si'n durrat à Rollant.
Sun petit pas s'en turnet cancelanz,
Il est si fiebles qu'il ne poet en avant,
N'en ad vertut, trop ad perdut de l' sanc;
Einz que om alast un sul arpent de camp,
Falt li le coer, si est chaeiz avant:
La sue morz le vait mult anguissanz. Aoi.

CLXVII

Li quens Rollanz revient de pasmeisun,
Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur:
Guardet aval e si guardet amunt;
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns,
Là veit gesir le nobilie barun:
Ço est l'Arcevesques, que Deus mist en sun num;
Cleimet sa culpe, si reguardet amunt,
Cuntre le cel ambsdous ses mains ad juint,
Si priet Deu que Paréis li duinst.
Morz est Turpins, li guerreiers Carlun.
Par granz batailles e par mult bels sermuns
Cuntre païens fut tuz tens campiun.
Deus li otreit seinte benéiçun! Aoi.

CLXVIII

Li quens Rollanz veit l'Arcevesque à tere,
Defors sun cors veit gesir la bucle;
Desuz le frunt li buillit la cervele.
Desur sun piz, entre les dous furceles,
Cruisiées ad ses blanches mains, les beles,

Il étend la main, et saisit l'olifant du baron.
En Roncevaux il y a une eau courante;
Il y veut aller pour en donner à Roland.
Tout chancelant, à petits pas, il y va;
Mais il est si faible qu'il ne peut avancer;
Il n'a pas la force, il a trop perdu de son sang.
Avant d'avoir marché l'espace d'un arpent,
Le cœur lui manque, il tombe en avant :
Le voilà dans les angoisses de la mort.

CLXVII

Alors Roland revient de sa pâmoison,
Il se redresse; mais, hélas! quelle douleur pour lui!
Il regarde en aval, il regarde en amont :
Au delà de ses compagnons, sur l'herbe verte,
Il voit étendu le noble baron,
L'Archevêque, le représentant de Dieu.
Turpin s'écrie : « Mea culpa! » lève les yeux en haut,
Joint ses deux mains et les tend vers le ciel,
Prie Dieu de lui donner son Paradis...
Il est mort, Turpin, le soldat de Charles,
Celui qui par grands coups de lance et par beaux sermons
N'a jamais cessé de guerroyer les païens.
Que Dieu lui donne sa sainte bénédiction!

CLXVIII

Le comte Roland voit l'Archevêque à terre;
Les entrailles lui sortent du corps,
Et sa cervelle lui bout sur la face, au-dessous de son front.
Sur sa poitrine, entre les deux épaules,
Roland lui a croisé ses blanches mains, les belles,

Forment le pleint à la lei de sa tere :
« E! gentilz hom! chevaler de bon aire,
« Hoi te cumant à l' Glorius celeste;
« Jamais n'ert hom plus volenters le servet.
« Dès les Apostles ne fut unc tels prophetes
« Pur lei tenir e pur humes atraire.
« Ja la vostre anme n'en ait doel ne sufraite!
« De Paréis li seit la porte uverte! » Aoi.

MORT DE ROLAND

CLXIX

Ço sent Rollanz que la morz li est près,
Par les oreilles fors se ist le cervel;
De ses pers priet à Deu que les apelt,
E puis de lui à l' angle Gabriel.
Prist l'olifant, que reproce n'en ait,
E Durendal s'espée en l'altre main;
Plus qu' arcbaleste ne poet traire un quarrel,
Devers Espaigne en vait en un guaret;
Muntet sur un tertre; desuz dous arbres bels
Quatre perruns i ad de marbre faiz;
Sur l'erbe verte si est chaeiz envers :
Là s'est pasmet, kar la morz li est près. Aoi.

CLXX

Halt sunt li pui e mult halt li arbre.
Quatre perruns i ad, luisanz de marbre.

Et, selon la mode de son pays, lui fait son oraison :
« Ah ! gentilhomme, chevalier de noble lignée,
« Je vous remets aux mains du Glorieux qui est dans le ciel :
« Il n'y aura jamais homme qui le serve plus volontiers.
« Non, depuis le temps des Apôtres, on ne vit jamais tel prophète
« Pour maintenir chrétienté, pour convertir les hommes...
« Puisse votre âme être exempte de toute douleur,
« Et que du Paradis les portes lui soient ouvertes ! »

MORT DE ROLAND

CLXIX

Roland lui-même sent que la mort lui est proche ;
Sa cervelle s'en va par les oreilles...
Le voilà qui prie pour ses pairs d'abord, afin que Dieu les appelle,
Puis il se recommande à l'ange Gabriel.
Il prend l'olifant d'une main (pour n'en pas avoir de reproche),
Et de l'autre saisit Durendal, son épée.
Il s'avance plus loin qu'une portée d'arbalète,
Il s'avance sur la terre d'Espagne, entre en un champ de blé,
Monte sur un tertre... Sous deux beaux arbres
Il y a là quatre perrons de marbre.
Roland tombe à l'envers sur l'herbe verte,
Et se pâme ; car la mort lui est proche.

CLXX

Les puys sont hauts, hauts sont les arbres.
Il y a là quatre perrons, tout luisants de marbre.

Sur l'erbe verte li quens Rollanz se pasmet.
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,
Si se feinst mort, si gist entre les altres,
De l' sanc luat sun cors e sun visage:
Met sei en piez e de curre se hastet;
Bels fut e forz e de grant vasselage;
Par sun orguill cumencet mortel rage,
Rollant saisit e sun cors e ses armes,
E dist un mot: « Vencuz est li niés Carle.
« Iceste espée porterai en Arabe. »
En cel tirer li quens s'aperçut alques. Aoi.

CLXXI

Ço sent Rollanz que s'espée li tolt,
Uverit les oilz, si li ad dit un mot:
« Men escientre! tu n'es mie des noz! »
Tient l'olifant, que unkes perdre ne volt,
Si l' fiert en l' helme, ki gemmez fut ad or,
Fruisset l'acer e la teste e les os,
Ambsdous les oilz de l' chef li ad mis fors,
Jus à ses piez si l'ad tresturnet mort;
Après, li dit: « Culvert, cum fus si os
« Que me saisis, ne à dreit ne à tort?
« Ne l' orrat hom ne t'en tienget pur fol.
« Fenduz en est mis olifans el' gros,
« Ça juz en est li cristals e li ors. » Aoi.

CLXXII

Ço sent Rollanz la véue ad perdue,
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
En sun visage sa culur ad perdue.

Sur l'herbe verte le comte Roland se pâme.
Cependant un Sarrasin l'épie,
Qui contrefait le mort et gît parmi les autres;
Il a couvert de sang son corps et son visage.
Soudain il se redresse, il accourt;
Il est fort, il est beau et de grande bravoure.
Plein d'orgueil et de mortelle rage,
Il saisit Roland, corps et armes,
Et s'écrie : « Vaincu, il est vaincu, le neveu de Charles!
« Voilà son épée que je porterai en Arabie. »
Comme il la tirait, Roland sentit quelque chose...

CLXXI

Roland s'aperçoit qu'on lui enlève son épée;
Il ouvre les yeux, ne dit qu'un mot :
« Tu n'es pas des nôtres, que je sache! »
De son olifant, qu'il ne voudrait point lâcher,
Il frappe un rude coup sur le heaume tout gemmé d'or,
Brise l'acier, la tête et les os du païen,
Lui fait jaillir les deux yeux hors du chef,
Et le retourne mort à ses pieds :
« Lâche, dit-il, qui t'a rendu si osé,
« A tort ou à droit, de mettre la main sur Roland?
« Qui le saura t'en estimera fou.
« Le pavillon de mon olifant en est fendu;
« L'or et les pierreries en sont tombés. »

CLXXII

Roland sent bien qu'il a perdu la vue :
Il se lève, il s'évertue tant qu'il peut;
Las! son visage n'a plus de couleurs.

Dedevant lui ad une perre brune;
.X. colps i fiert par doel e par rancune:
Cruist li acers, ne freint ne ne s'esgruignet;
E dist li quens: « Seinte Marie, aïue!
« E! Durendal, bone, si mare fustes!
« Quant jo n'ai prod, de vus nen ai mais cure.
« Tantes batailles en camp en ai vencues
« E tantes teres larges escumbatues,
« Que Carles tient, ki la barbe ad canue!
« Ne vus ait hom ki pur altre s'en fuiet!
« Mult bons vassals vus ad lung tens tenue;
« Jamais n'ert tels en France la solue. » Aoi.

CLXXIII

Rollanz ferit el' perrun de sardenie;
Cruist li acers, ne briset ne n'esgraniet.
Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meïsme la cumencet à pleindre:
« E! Durendal, cum es e clere e blanche!
« Cuntre soleill si luises e reflambes!
« Carles esteit es vals de Moriane,
« Quant Deus de l' cel li mandat par sun angle
« Qu'il te dunast à un cunte cataigne;
« Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
« Jo l'en cunquis et Anjou et Bretaigne;
« Si l'en cunquis e Peitou e le Maine;
« Jo l'en cunquis Normendie la franche;
« Si l'en cunquis Provence e Equitaigne
« E Lumbardie e trestute Romaine;
« Jo l'en cunquis Baivere e tute Flandre,
« E Buguerie e trestute Puillanie,
« Costentinnoble, dunt il out la fiance,

Devant lui est une roche brune;
Par grande douleur et colère, il y assène dix forts coups;
L'acier de Durendal grince : point ne se rompt, ni ne s'ébrèche :
« Ah! sainte Marie, venez à mon aide, dit le comte.
« O ma bonne Durendal, quel malheur!
« Me voici en triste état, et je ne puis plus vous défendre;
« Avec vous j'ai tant gagné de batailles!
« J'ai tant conquis de vastes royaumes
« Que tient aujourd'hui Charles à la barbe chenue!
« Ne vous ait pas qui fuie devant un autre!
« Car vous avez été longtemps au poing d'un brave,
« Tel qu'il n'y en aura jamais en France, la terre libre. »

CLXXIII

Roland frappe une seconde fois au perron de sardoine;
L'acier grince : il ne rompt pas, il ne s'ébrèche point.
Quand le comte s'aperçoit qu'il ne peut briser son épée,
En dedans de lui-même il commence à la plaindre :
« O ma Durendal, comme tu es claire et blanche!
« Comme tu luis et flamboies au soleil!
« Je m'en souviens : Charles était aux vallons de Maurienne,
« Quand Dieu, du haut du ciel, lui manda par un ange
« De te donner à un vaillant capitaine.
« C'est alors que le grand, le noble roi la ceignit à mon côté...
« Avec elle je lui conquis l'Anjou et la Bretagne;
« Je lui conquis le Poitou et le Maine;
« Je lui conquis la libre Normandie;
« Je lui conquis Provence et Aquitaine,
« La Lombardie et toute la Romagne;
« Je lui conquis la Bavière et les Flandres,
« Et la Bulgarie et la Pologne,
« Constantinople qui lui rendit hommage,

« E en Saisonie fait il ço qu'il demandet;
« Jo l'en cunquis Escoce, Guales, Islande
« E Engleterre que il teneit sa cambre.
« Cunquis l'en ai païs e teres tantes,
« Que Carles tient, ki ad la barbe blanche!
« Pur ceste espée ai dulur e pesance :
« Melz voeill murir qu'entre païens remaignet.
« Damnes Deus pere, n'en laiser hunir France! »

CLXXIV

Rollanz ferit en une perre bise :
Plus en abat que jo ne vus sai dire.
L'espée cruist, ne fruisset ne ne briset,
Cuntre le cel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst à sei meïsme :
« E! Durendal, cum es bele e seintisme!
« En l'oret punt asez i ad reliques :
« La dent seint Perre e de l' sanc seint Basilie,
« E des chevels mun seignur seint Denise;
« De l' vestement i ad seinte Marie.
« Il nen est dreiz que païen te baillisent,
« De Chrestiens devez estre servie.
« Ne vus ait hom ki facet cuardie!
« Mult larges teres de vus averai cunquises
« Que Carles tient, ki la barbe ad flurie
« E li Emperere en est e bers e riches. »

CLXXV

Ço sent Rollanz que la morz le tresprent,
Devers la teste sur le coer li descent;

« Et la Saxe qui se soumit à son bon plaisir ;
« Je lui conquis Écosse, Galles, Irlande
« Et l'Angleterre, son domaine privé.
« En ai-je assez conquis de pays et de terres,
« Que tient Charles à la barbe chenue !
« Et maintenant j'ai grande douleur à cause de cette épée.
« Plutôt mourir que de la laisser aux païens !
« Que Dieu n'inflige point cette honte à la France ! »

CLXXIV

Pour la troisième fois, Roland frappe sur une pierre bise :
Plus en abat que je ne saurais dire.
L'acier grince ; il ne rompt pas :
L'épée remonte en amont vers le ciel.
Quand le comte s'aperçoit qu'il ne la peut briser,
Tout doucement il la plaint en lui-même :
« Ma Durendal, comme tu es belle et sainte !
« Dans ta garde dorée il y a assez de reliques :
« Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,
« Des cheveux de monseigneur saint Denis,
« Du vêtement de la Vierge Marie.
« Non, non, ce n'est pas droit que païens te possèdent !
« Ta place est seulement entre des mains chrétiennes.
« Plaise à Dieu que tu ne tombes pas entre celles d'un lâche !
« Combien de terres j'aurai par toi conquises,
« Que tient Charles à la barbe fleurie,
« Et qui sont aujourd'hui la richesse de l'Empereur ! »

CLXXV

Roland sent que la mort l'entreprend
Et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur.

Desuz un pin i est alez curanz,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz;
Desuz lui met s'espée e l'olifant.
Turnat sa teste vers la païene gent:
Pur ço l'ad fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut morz cunqueranz.
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu puroffrid le guant. Aoi.

CLXXVI

Ço sent Rollanz de sun tens n'i ad plus;
Devers Espaigne gist en un pui agut.
A l' une main si ad sun piz batut:
« Deus! meie culpe vers les tues vertuz
« De mes pecchez, des granz e des menuz,
« Que jo ai fait dès l'ure que nez fui
« Tresqu'à cest jur que ci sui consoüz! »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut;
Angle de l' cel i descendent à lui. Aoi.

CLXXVII

Li quens Rollanz se jut desuz un pin,
Envers Espaigne en ad turnet sun vis...
De plusurs choses à remembrer li prist:
De tantes teres cume li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignur, ki l' nurrit.
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
Mais lui meïsme ne voelt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit:

Il court se jeter sous un pin;
Sur l'herbe verte il se couche face contre terre;
Il met sous lui son olifant et son épée,
Et se tourne la tête du côté des païens.
Et pourquoi le fait-il? Ah! c'est qu'il veut
Faire dire à Charlemagne et à toute l'armée des Francs,
Le noble comte, qu'il est mort en conquérant.
Il bat sa coulpe, il répète son Mea culpa.
Pour ses péchés, au ciel il tend son gant...

CLXXVI

Roland sent bien que son temps est fini.
Il est là au sommet d'un pic qui regarde l'Espagne;
D'une main il frappe sa poitrine :
« Mea culpa, mon Dieu, et pardon au nom de ta puissance,
« Pour mes péchés, pour les petits et pour les grands,
« Pour tous ceux que j'ai faits depuis l'heure de ma naissance
« Jusqu'à ce jour où je suis parvenu. »
Il tend à Dieu le gant de sa main droite,
Et voici que les Anges du ciel s'abattent près de lui.

CLXXVII

Il est là gisant sous un pin, le comte Roland;
Il a voulu se tourner du côté de l'Espagne.
Il se prit alors à se souvenir de plusieurs choses :
De tous les royaumes qu'il a conquis,
Et de douce France, et des gens de sa famille,
Et de Charlemagne, son seigneur qui l'a nourri;
Il ne peut s'empêcher d'en pleurer et de soupirer.
Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli,
Et, de nouveau, réclame le pardon de Dieu :

« Veire paterne, ki unkes ne mentis,
« Seint Lazarun de mort resurrexis
« E Daniel des leuns guaresis,
« Guaris de mei l'anme de tuz perilz
« Pur les pecchez que en ma vie fis! »
Sun destre guant à Deu en puroffrit,
E de sa main seinz Gabriel l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin,
Juintes ses mains est alez à sa fin.
Deus li tramist sun angle cherubin
E seint Michel de la Mer, de l' Peril,
Ensemble od els seinz Gabriel i vint:
L'anme de l' cunte portent en Paréis. Aoi.

Il est là gisant, le comte Roland.
Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite :
Saint Gabriel l'a reçu.
Alors la tête de Roland s'est inclinée sur son bras,
Et il est allé mains jointes à sa fin.
Dieu lui envoie un de ses Anges chérubins
Et saint Michel du Péril.
L'âme du comte est emportée au Paradis.

(Vers 2375 et 2390-2396.)


E Berthiault imp. Tours

« O notre vrai Père, dit-il, qui jamais ne mentis,
« Qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts
« Et défendis Daniel contre les lions,
« Sauve, sauve mon âme et défends-la contre tous périls,
« A cause des péchés que j'ai faits en ma vie. »
Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite :
Saint Gabriel l'a reçu.
Alors sa tête s'est inclinée sur son bras,
Et il est allé, mains jointes, à sa fin.
Dieu lui envoie un de ses anges chérubins
Et saint Michel du Péril.
Saint Gabriel est venu avec eux :
L'âme du comte est emportée au Paradis...

LA CHANSON DE ROLAND

TROISIÈME PARTIE

LES REPRÉSAILLES

LE CHATIMENT DES SARRASINS

CLXXVIII

Morz est Rollanz, Deus en ad l'anme es cels...
— Li Emperere en Rencesvals parvient.
Il n'en i ad ne veie ne senter,
Ne voide terre ne alne ne plein pied
Que il n'i ait u Franceis u païen.
Carles escriet : « U estes vus, bel niés?
« U est l'Arcevesques et li quens Olivers?
« U est Gerins e sis cumpainz Gerers?
« U est Otes e li quens Berengers,
« Ives et Yvories, que jo aveie tant chers?
« Que est devenuz li Guascuinz Engelers,
« Sansun li dux e Anseïs li bers?
« U est Gerarz de Russillun, li velz,
« Li .xii. Per que jo aveie laisset? »
De ço qui chalt, quant nuls n'en respundiet?
« Deus, dist li Reis, tant me puis esmaier
« Que jo ne fui à l'estur cumencer! »
Tiret sa barbe cum hom ki est irez.
Plurent des oilz si barun chevaler;
Encuntre tere se pasment .xx. miller:
Naimes li dux en ad mult grant pitet. AOI.

LE CHATIMENT DES SARRASINS

CLXXVIII

Roland est mort : Dieu a l'âme aux cieux...
— L'Empereur, cependant, arrive à Roncevaux.
Pas une seule voie, pas même un seul sentier,
Pas un espace vide, pas un aune, pas un pied de terrain
Où il n'y ait un corps de Français ou de païen :
« Où êtes-vous, s'écrie Charles; mon beau neveu, où êtes-vous?
« Où est l'Archevêque? où le comte Olivier?
« Où Gerin et son compagnon Gerer?
« Où sont le comte Bérenger et Othon?
« Ive et Ivoire que j'aimais si chèrement?
« Et le duc Samson et le baron Anséis?
« Où est Gérard de Roussillon, le vieux?
« Où sont les douze Pairs que j'avais laissés derrière moi? »
Mais, hélas! à quoi bon? personne, personne ne répond.
« O Dieu, dit le Roi, j'ai bien lieu d'être en grand émoi
« De n'avoir point été là pour commencer la bataille. »
Et Charles de s'arracher la barbe, comme un homme en grande colère;
Et tous ses barons chevaliers d'avoir des larmes plein les yeux.
Vingt mille hommes tombent à terre pâmés :
Le duc Naimes en a très-grande pitié.

CLXXIX

Il nen i ad chevaler ne barun
Que de pitet mult durement ne plurt :
Plurent lur filz, lur freres, lur nevulz
E lur amis e lur liges seignurs.
Encuntre tere se pasment li plusur.
Naimes li dux d'iço ad fait que proz.
Tut premereins l'ad dit l'Empereür :
« Veez avant de dous liwes de nus :
« Veeir puez les granz chemins puldrus.
« Qu' asez i ad de la gent païenur.
« Kar chevalchez : vengez ceste dulur.
« — E Deus ! dist Carles, ja sunt il là si luinz !
« Cunsentez mei e dreiture e honur :
« De France dulce m'unt tolue la flur. »
Li Reis cumandet Gebuin e Otun,
Tedbald de Reins e le cunte Milun :
« Guardez le camp e les vals e les munz.
« Laissez gesir les morz tut issi cum il sunt,
« Que n'i adeist ne beste ne leun,
« Ne n'i adeist esquiers ne garçun ;
« Jo vus defend que n'i adeist nuls hum,
« Jusque Deus voeille que en cest camp revengum. »
Et cil respundent dulcement par amur :
« Dreit emperere, cher sire, si ferum. »
Mil chevalers i retienent des lur. Aoi.

CLXXX

Li Emperere fait ses graisles suner :
Puis, si chevalchet od sa grant ost, li bers.

CLXXIX

Il n'y a pas un seul chevalier, pas un seul baron,
Qui de pitié ne pleure à chaudes larmes.
Ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux,
Leurs amis et leurs seigneurs liges.
Un grand nombre tombent à terre pâmés.
Mais le duc Naimes s'est conduit en preux,
Et, le premier, a dit à l'Empereur :
« Voyez-vous là-bas, à deux lieues de nous,
« Voyez-vous la poussière qui s'élève des grands chemins ?
« C'est la foule immense de l'armée païenne.
« Chevauchez, Sire, et vengez votre douleur.
« — Grand Dieu ! s'écrie Charles, ils sont déjà si loin !
« Le droit et l'honneur, voilà, Seigneur, ce que je vous demande ;
« Ils m'ont enlevé la fleur de douce France. »
Alors le Roi donne des ordres à Gebuin et à Othon,
A Thibault de Reims et au comte Milon :
« Vous allez, dit-il, garder ce champ, ces vallées et ces montagnes.
« Vous y laisserez les morts étendus comme ils sont ;
« Mais veillez à ce que les lions et les bêtes sauvages n'y touchent pas,
« Non plus que les garçons et les écuyers.
« Je vous défends de laisser qui que ce soit y porter la main,
« Jusqu'à ce que nous soyons ici de retour, par la grâce de Dieu. »
Et les quatre barons lui répondent doucement, par amour :
« Ainsi ferons-nous, cher sire, droit empereur. »
Ils retiennent avec eux mille de leurs chevaliers.

CLXXX

L'Empereur fait sonner ses clairons ;
Puis il s'avance à cheval, le baron, avec sa grande armée ;

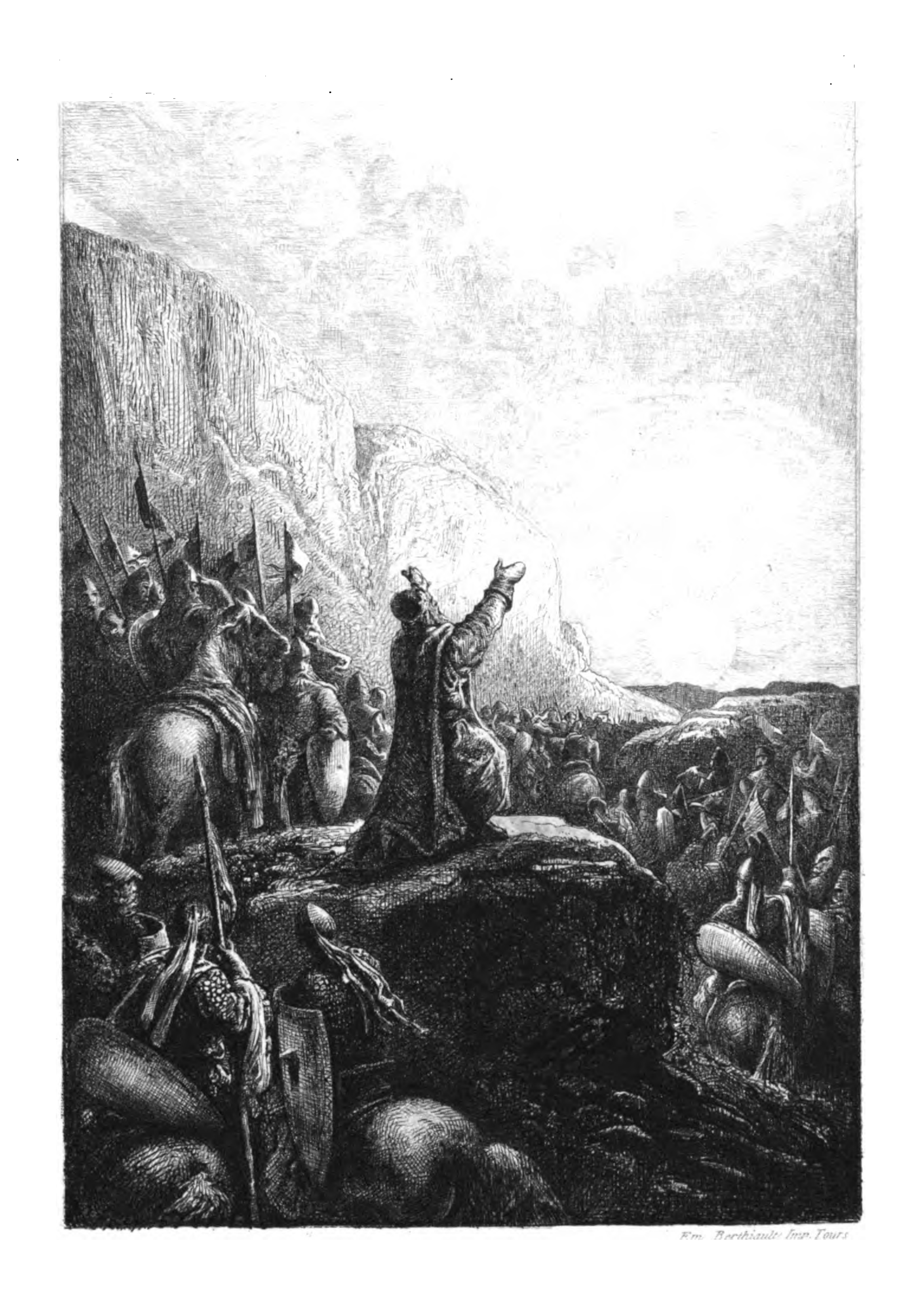
De cels d'Espaigne unt les esclos truvez,
Tenent l'enchalz, tuit en sunt cumunel.
Quant veit li Reis le vespre decliner,
Sur l'erbe verte descent il en un pret,
Culchet sei à tere, si priet damne Deu
Que le soleill pur lui facet arester,
La nuit targer e le jur demurer.
As li un angle ki od lui soelt parler,
Isnelement si li ad cumandet :
« Carle, chevalche : kar tei ne faldrat clartez.
« La flur de France as perdut, ço set Deus;
« Venger te poes de la gent criminel. »
A icel mot l'Emperere est muntez... Aoi.

CLXXXI

Pur Carlemagne fist Deus vertuz mult granz :
Car li soleilz est remés en estant.
Païen s'en fuient, ben les enchalcent Franc;
El' Val-Tenebres, là les vunt ateignant;
Vers Sarraguce les enchalcent ferant,
A colps pleners les en vunt ociant,
Tolent lur veies e les chemins plus granz.
L'ewe de Sebre el lur est dedevant :
Mult est parfunde, merveilluse e curanz;
Il n'i ad barge ne drodmund ne caland.
Païen recleiment un lur deu Tervagant;
Puis, saillent enz, mais il n'i unt guarant.
Li adubet en sunt li plus pesant,
Envers le fund s'en turnerent alquant,
Li altre en vunt encuntreval flotant,
Li melz guarit en ont boüt itant,

... Le Roi s'aperçoit que le soir descend.
Alors il met pied à terre sur l'herbe verte, dans un pré,
S'y prosterne et supplie le Seigneur Dieu
De vouloir bien pour lui arrêter le soleil,
Dire à la nuit d'attendre, au jour de demeurer...
Pour Charlemagne Dieu fit un grand miracle;
Car le soleil s'est arrêté, immobile, dans le ciel.

(Vers 2447-2451 et 2458, 2459.)



Em. Berthiault Imp. Tours

Enfin ils trouvent les traces des païens,
Et, d'une ardeur commune, commencent la poursuite.
Mais le Roi s'aperçoit alors que le soir descend.
Alors il met pied à terre sur l'herbe verte, dans un pré,
S'y prosterne, et supplie le Seigneur Dieu
De vouloir bien pour lui arrêter le soleil,
Dire à la nuit d'attendre, au jour de demeurer...
Voici l'Ange qui a coutume de parler avec l'Empereur,
Et qui, rapide, lui donne cet ordre :
« Chevauche, Charles, chevauche; la clarté ne te fera point défaut.
« Tu as perdu la fleur de la France, Dieu le sait,
« Et tu peux maintenant te venger de la gent criminelle. »
A ces mots, l'Empereur remonte à cheval.

CLXXXI

Pour Charlemagne Dieu fit un grand miracle :
Car le soleil s'est arrêté, immobile, dans le ciel.
Les païens s'enfuient; mais les Français les poursuivent,
Et, les atteignant enfin au Val-Ténèbres,
A grands coups les poussent sur Saragosse ;
Ils les frappent terriblement, ils les tuent,
Ils leur coupent leurs chemins et leurs voies...
Devant eux est le cours de l'Èbre ;
Le fleuve est profond et le courant terrible.
Pas de bateau, pas de dromond, pas de chaland.
Alors les Sarrasins invoquent Tervagant, un de leurs dieux ;
Puis se jettent dans l'Èbre, mais n'y trouvent pas le salut.
Parmi les chevaliers qui sont les plus pesants,
Beaucoup tombent au fond;
Les autres flottent à vau-l'eau ;
Les plus heureux y boivent rudement.

Tuit sunt neiet par merveillus ahan.
Franceis escrient : « Mar veïstes Rollant ! » Aoi.

CLXXXII

Quant Carles veit que tuit sunt mort païen,
Alquant ocis e li plusur neiet
(Mult grant eschec en unt si chevaler),
Li gentilz reis descenduz est à pied,
Culchet sei à tere, si'n ad Deu graciet.
Quant il se drecet, li soleilz est culchez.
Dist l'Emperere : « Tens est de l' herberger.
« En Rencesvals est tart de l' repairer.
« Noz cheval sunt e las e ennuiet ;
« Tolez les seles, les freins qu'il unt es chefs,
« E par cez prez les laissez refreider. »
Respundent Franc : « Sire, vus dites ben. Aoi.

CLXXXIII

Li Emperere ad prise sa herberge ;
Franceis descendent en la tere deserte.
A lur chevals unt tolues les seles,
Les freins ad or lur metent jus des testes ;
Liverent lur prez : asez i ad fresche erbe :
D'altre cunreid ne lur poent plus faire.
Ki mult est las il se dort cuntre tere ;
Icele noit n'unt unkes escalguaite. Aoi.

CLXXXIV

Li Emperere s'est culcet en un pret,
Sun grant espiet met à sun chef li bers ;

Tous finissent par être noyés très-cruellement.
« Vous avez vu Roland, s'écrient les Français: mais cela ne vous a point porté bonheur. »

CLXXXII

Quand Charles voit que tous les païens sont morts,
Les uns tués, les autres noyés;
Quand il voit que ses chevaliers ont fait un grand butin,
Le noble roi est descendu à pied:
Il s'étend à terre et remercie Dieu...
Quand il se releva, le soleil était couché:
« C'est l'heure, dit-il, de songer au campement;
« Car il est trop tard pour revenir à Roncevaux.
« Nos chevaux sont las et épuisés;
« Enlevez-leur les selles et les freins,
« Et laissez-les se rafraîchir dans les prés.
« — Sire, répondent les Français, vous dites bien. »

CLXXXIII

L'Empereur prend là son campement:
Les Français descendent de cheval dans ce désert;
Ils enlèvent les selles de leurs chevaux
Et leur ôtent les freins d'or;
Puis ils les lancent dans les prés où il y a de l'herbe fraîche;
Ils ne peuvent pour eux faire autre chose.
Ceux qui sont las s'endorment sur la terre:
Cette nuit-là on ne fit pas le guet.

CLXXXIV

L'Empereur s'est couché dans un pré;
Il a mis sa grande lance à son chevet, le baron;

Icele noit ne se voelt il desarmer,
Si ad vestut sun blanc osberc safret,
Lacet sun helme ki est ad or gemmez,
Ceinte Joiuse, unkes ne fut sa per,
Ki cascun jur muet .xxx. clartez.
Asez savum de la lance parler
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz naffrez :
Carles en ad l'amure, mercit Deu !
En l'oret punt l'ad faite manuverer.
Pur ceste honur e pur ceste bontet
Li nums Joiuse l'espée fut dunez.
Barun franceis ne l' deivent ublier :
Enseigne en unt de Munjoie crier ;
Pur ço ne 's poet nule gent cuntrester. Aoi.

CLXXXV

Clere est la noiz e la lune luisanz.
Carles se gist, mais doel ad de Rollant
E d' Oliver li peiset mult forment,
Des .xii. Pers e de la franceise gent
Qu' en Rencesvals ad laisset morz sanglenz ;
Ne poet muer n'en plurt e ne s' desment,
E priet Deu qu'as anmes seit guarenz.
Las est li Reis, kar la peine est mult granz ;
Endormiz est, ne pout mais en avant.
Par tuz les prez or se dorment li Franc ;
N'i ad cheval ki puisset estre en estant :
Ki erbe voelt il la prent en gisant.
Mult ad apris ki ben conuist ahan. Aoi.

Car il ne veut pas se désarmer cette nuit.
Il a vêtu son blanc haubert, bordé d'orfroi;
Il a lacé son heaume gemmé d'or;
Il a ceint Joyeuse, cette épée qui n'eut jamais sa pareille,
Et qui chaque jour change trente fois de clarté...
Nous pourrions vous parler de la lance
Dont Notre-Seigneur fut percé sur la croix :
Eh bien! Charles, grâce à Dieu, en possède le fer
Et l'a fait enchâsser dans le pommeau doré de son épée.
A cause de cet honneur, à cause de sa bonté,
On lui a donné le nom de Joyeuse;
Et ce n'est pas aux barons français de l'oublier,
Puisqu'ils ont tiré de ce nom leur cri de Montjoie;
Et c'est pourquoi aucune nation ne leur peut tenir tête.

CLXXXV

La nuit est claire, la lune est brillante,
Charles est couché; mais il a grande douleur en pensant à Roland,
Et le souvenir d'Olivier lui pèse cruellement,
Avec celui des douze Pairs et de tous les Français
Qu'il a laissés rouges de sang et morts à Roncevaux.
Il ne peut se retenir d'en pleurer, d'en sangloter.
Il prie Dieu de se faire le libérateur de ces âmes...
Mais le Roi est fatigué, car ses peines sont bien grandes;
Il n'en peut plus, et, lui aussi, finit par s'endormir.
Par tous les prés on ne voit que Français endormis.
Pas un cheval n'est de force à se tenir debout,
Et celui qui veut de l'herbe la prend sans se lever.
Ah! connaître la douleur, c'est beaucoup savoir.

CLXXXVI

Carles se dort cum hume traveillez.
Seint Gabriel li ad Deus enveiet,
L'Empereür li cumandet à guarder.
Li Angles est tute noit à sun chef.
Par avisiun li ad anunciet
D'une bataille ki encuntre lui ert:
Senefiance l'en demustrat mult gref.
Carles guardat amunt envers le cel,
Veit les tuneires e les venz e les giels
E les orez, les merveillus tempez:
E fous e flambe i est apareillez:
Isnelement sur tute sa gent chet:
Ardent cez hanstes de fraisne e de pumer
E cez escut jusqu'as bucles d'or mer;
Fruissent cez hanstes de cez trenchanz espiez,
Cruissent osberc e cez helme d'acer.
En grant dulur i veit ses chevalers.
Urs e leupart les voelent puis manger;
Serpent e guiveres, dragun e averser:
Grifuns i ad plus de trente millers.
N'en i ad cel à Franceis ne se get.
E Franceis crient: « Carlemagne, aidez! »
Li Reis en ad e dulur e pitet.
Aler i voelt, mais il ad desturber:
Devers un gualt uns granz leün li vient,
Mult par ert pesmes e orguillus et fiers:
Sun cors méisme i asalt et requert,
E prenent sei à braz ambesdous pur loiter;
Mais ço ne set quels abat ne quels chet...
Li Emperere ne s'est mie esveillet. Aoi.

CLXXXVI

Comme un homme travaillé par la douleur, Charles s'est endormi.
Alors Dieu lui envoie saint Gabriel,
Auquel il confie la garde de l'Empereur.
L'Ange passe toute la nuit au chevet du Roi,
Et, dans un songe, lui annonce
Une grande bataille qui sera livrée aux Français...
Puis il lui a montré le sens très-grave de cette vision.
Charles donc, jetant un regard là-haut, dans le ciel,
Y vit les tonnerres, les gelées, les vents,
Les orages, les effroyables tempêtes,
Les feux et les flammes toutes prêtes :
Et soudain tout cela tombe sur son armée.
Voici qu'elles prennent feu, les lances de pommier ou de frêne :
Voici qu'ils s'embrasent, les écus aux boucles d'or pur :
Quant au bois des épieux tranchants, il est en pièces.
Les hauberts et les heaumes d'acier grincent et gémissent.
Quelle douleur pour les chevaliers de Charles !
Des ours, des léopards se jettent sur eux pour les dévorer,
Avec des guivres, des serpents, des dragons, des monstres
semblables aux Diables,
Et plus de trente mille griffons.
Tous, tous se précipitent sur les Français :
« A l'aide, Charles, à l'aide ! » s'écrient-ils.
Le Roi en a grande douleur et pitié ;
Il y voudrait aller ; mais voici l'obstacle :
Du fond d'une forêt un grand lion s'élance sur lui.
La bête est orgueilleuse, féroce, épouvantable,
Et c'est au corps du Roi qu'elle s'attaque.
Tous les deux pour lutter se prennent à bras le corps.
Quel est le vainqueur, quel est le vaincu ? On ne le sait.
L'Empereur ne se réveille pas...

CLXXXVII

Apres icelle li vient altre avisiun :
Qu'il ert en France ad Ais, ad un perrun,
En dous chaeines si teneit un brohun ;
Devers Ardene veeit venir .xxx. urs,
Cascuns parolet altresi cume hum.
Diseient li : « Sire, rendez le nus !
« Il nen est dreiz que il seit mais od vus ;
« Nostre parent devum estre à sucurs. »
De son paleis uns bels veltres acurt,
Entre les altres asaillit le greignur
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns.
Là vit li Reis si merveillus estur ;
Mais ço ne set li quels veint ne quels nun...
Li Angles Deu ço ad mustret à l' barun.
Carles se dort tresqu' à l' demain à l' cler jur. Aoi.

CLXXXVIII

Li reis Marsilies s'en fuit en Sarraguce,
Suz un olive est descenduz en l'umbre ;
S'espée rent e sun helme e sa brunie,
Sur la verte erbe mult laidement se culchet ;
La destre main ad perdue trestute,
De l' sanc qu'en ist se pasmet e anguiset.
Dedevant lui sa muiller Bramimunde
Pluret e criet, mult forment se doluset,
Ensembl'od li plus de .xx. mil humes
Ki maldient Carlun e France dulce.
Ad Apolin en curent en une crute,
Tencent à lui, laidement le despersunent :

CLXXXVII

Après ce songe, Charles en a un autre.
Il rêve qu'il est en France, à Aix, sur un perron,
Tenant un ours dans une double chaîne.
Soudain, de la forêt d'Ardenne, il voit venir trente autres ours,
Qui parlent chacun comme un homme :
« Rendez-nous-le, Sire, disent-ils;
« Il n'est pas juste que vous le reteniez plus longtemps.
« C'est notre parent, et nous devons le secourir. »
Mais alors, du fond du palais, accourt un beau lévrier
Qui, parmi ces bêtes sauvages, attaque la plus grande,
Sur l'herbe verte, près de ses compagnons.
Ah! c'est une merveilleuse lutte à laquelle assiste le Roi;
Mais quel est le vainqueur, quel est le vaincu? Charles n'en sait rien...
Voilà ce que l'Ange de Dieu a montré au baron ;
Et Charles reste endormi jusqu'au lendemain, au clair jour...

CLXXXVIII

Le roi Marsile cependant arrive en fuyant à Saragosse.
Il descend de cheval et s'arrête à l'ombre, sous un olivier;
Il rend à ses serviteurs son épée, son heaume et son haubert,
Puis, très-piteusement, se couche sur l'herbe verte.
Il a perdu sa main droite,
Le sang en sort, et Marsile tombe en angoisse et en pâmoison.
Voici devant lui sa femme Bramimonde,
Qui pleure, crie et très-douloureusement se lamente.
Plus de vingt mille hommes sont avec elle;
Tous maudissent Charles et maudissent la douce France.
Apollon, leur dieu, est là dans une grotte : ils se jettent sur lui,
Lui font mille reproches, mille outrages :

« E! malvais deus, pur quei nus fais tel hunte?
« Cest nostre rei pur quei laissas cunfundre?
« Ki mult te sert, malvais luer l'en dunes »
Puis, si li tolent sun sceptre e sa curune,
Par les mains le pendent desur une culumbe,
Entre lur piez à tere le tresturnent,
A granz bastuns le batent e defruisent.
E Tervagan tolent sun escarbuncle,
E Mahumet enz en un fosset butent,
E porc e chen le mordent e defulent... Aoi.

CLXXXIX

De pasmeisun en est venuz Marsilies,
Fait sei porter en sa cambre voltice;
Plusurs culurs i ad peinz e escrites.
E Bramimunde le pluret, la Reïne,
Trait ses chevels, si se cleimet caitive.
A l' altre mot, mult haltement s'escriet:
« E! Sarraguce, cum es hoi desguarnie
« De l' gentil rei ki t'aveit en baillie!
« Li nostre deu i unt fait felonie,
« Ki en bataille hoi matin le faillirent.
« Li Amiralz i ferat cuardie,
« S'il ne cumbat à cele gent hardie
« Ki si sunt fier n'unt cure de lur vies.
« Li Emperere od la barbe flurie
« Vasselage ad e mult grant estultie;
« S'il ad bataille, il ne s'en fuirat mie.
« Mult est grant doel que nen est ki l' ociet. » Aoi.

« Eh! méchant dieu, pourquoi nous fais-tu telle honte?
« Et notre roi, pourquoi l'as-tu laissé confondre?
« Tu paies bien mal ceux qui te servent! »
Alors ils enlèvent à Apollon son sceptre et sa couronne;
Ils l'attachent par les mains à une colonne,
Le retournent à terre sous leurs pieds,
Lui donnent de grands coups de bâton et le mettent en morceaux.
Tervagan y perd aussi son escarboucle.
Quant à Mahomet, on le jette dans un fossé,
Où les porcs et les chiens le foulent et le mordent...

CLXXXIX

Marsile revient de sa pâmoison
Et se fait porter dans sa chambre,
Sur les murs de laquelle on a écrit et peint plusieurs tableaux en couleurs.
La reine Bramimonde y est tout en larmes;
Elle s'arrache les cheveux : « Ah! malheureuse! » répète-t-elle.
Puis, élevant la voix, elle dit encore :
« O Saragosse, te voilà donc privée
« Du noble roi qui t'avait en son pouvoir!
« Nos dieux sont des félons
« De nous avoir ainsi manqué dans le combat.
« Il nous reste l'Émir. Quelle lâcheté
« S'il n'engage pas la lutte avec cette race hardie, avec ces Français
« Qui ont assez de vaillance pour ne point songer à leur vie!
« Chez leur empereur à la barbe fleurie
« Quel courage, quelle témérité!
« Ce n'est pas lui qui reculerait jamais d'un seul pas dans la bataille.
« C'est grande douleur, en vérité, qu'il n'y ait personne pour le tuer. »

CXC

Li Emperere, par sa grant poestet,
.Vii. anz tuz pleins ad en Espaigne estet;
Prend i castels e alquantes citez.
Li reis Marsilies s'en purcacet asez;
A l' premer an fist ses brefs seieler,
En Babilonie Baligant ad mandet:
(Ço est l'Amiralz, li velz d'antiquitet,
Tut survesquiet e Virgilie e Omer),
En Sarraguce l' alt succurre, li bers;
E, s'il ne l' fait, il guerpirat ses deus
E ses ydeles que il soelt aürer,
Si receverat seinte chrestientet,
A Carlemagne se vuldrat acorder.
E cil est loinz, si ad mult demuret.
Mandet sa gent de .xl. regnez;
Ses granz drodmunz en ad fait aprester,
Eschiez e barges e galies e nefs.
Suz Alixandre ad un port juste mer:
Tut sun navilie i ad fait aprester...
Ço est en mai, à l' premer jur d'estet,
Tutes ses oz ad empeintes en mer. Aoi.

CXCI

Grant sunt les oz de cele gent averse:
Siglent à fort e nagent e guvernent.
En sum cez maz e en cez haltes vernes,
Asez i ad carbuncles e lanternes;
Là sus amunt pargetent tel luiserne
Par la noit la mer en est plus bele.

CXC

L'empereur Charles, par sa grande puissance,
Était demeuré sept années entières en Espagne;
Il y avait pris châteaux et cités...
Le roi Marsile en avait eu grand souci,
Et, dès la première année, avait fait sceller ses lettres.
Il y réclamait du secours de Baligant, qui était à Babylone en Égypte.
C'était l'Émir, le vieil Émir,
Survivant à Virgile et à Homère.
Marsile avait demandé à ce vrai baron d'aller le secourir à Saragosse.
« Si Baligant n'y consentait, Marsile quitterait ses dieux,
Renoncerait à toutes les idoles qu'il adore,
Recevrait la sainte loi du Christ,
Et ferait sa paix avec Charlemagne. »
Or Baligant est loin, et il avait longtemps tardé.
Il avait convoqué le peuple de ses quarante royaumes,
Avait fait apprêter ses grands dromonds,
Barques, esquifs, galères et vaisseaux de toute sorte.
A Alexandrie, qui est un port de mer,
Il avait enfin rassemblé toute sa flotte...
C'était en mai, au premier jour d'été.
Il a lancé sur mer toute son armée...

CXCI

Elle est grande, l'armée de la gent païenne!
Et voilà cette flotte qui cingle rapidement, navigue et se gouverne...
Au haut des mâts, au haut des hautes vergues,
Il y a lanternes et escarboucles
Qui, de là-haut, projettent telle lumière
Que, pendant la nuit, la mer paraît plus belle encore.

E, cum il venent en Espaigne la tere,
Tuz li païs en reluist e esclairet;
Jusqu'à Marsilie en parvunt les nuveles. Aoi.

CXCII

Genz paienur ne voelent cesser unkes:
Issent de mer, venent as ewes dulces;
Laissent Marbrise e si laissent Marbruse,
Par Sebre amunt tut lur navilie turnent.
Asez i ad lanternes e carbuncles:
Tute la noit mult grant clartet lur dunent.
A icel jur venent à Sarraguce. Aoi.

CXCIII

Clers est li jurz e li soleilz luisanz.
Li Amiralz est issuz de l' caland,
Espaneliz fors le vait adestranz,
.Xvii. rei après le vunt siwant;
Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz.
Suz un lorer, ki est en mi un camp,
Sur l'erbe verte getent un palie blanc,
Un faldestoed i unt mis d'olifant;
Desur s'asiet li païens Baliganz,
E tuit li altre sunt remés en estant.
Li sire d'els premers parlat avant:
« Ores oiez, franc chevaler vaillanz:
« Carles li reis, l'emperere des Francs,
« Ne deit manger, se jo ne li cumant.
« Par tute Espaigne m'ad fait guere mult grant;
« En France dulce le voeill aler queranz:
« Ne finerai en trestut mun vivant,

Au moment où ils arrivent en vue de la terre d'Espagne,
Tout le pays en est illuminé;
La nouvelle en va jusqu'à Marsile.

CXCII

L'armée païenne ne veut pas faire halte un moment.
Elle sort de la mer, entre dans les eaux douces,
Laisse derrière elle Marbrise et Marbrouse,
Et remonte le cours de l'Èbre avec tous ses navires.
Que de lanternes, que d'escarboucles sur cette flotte !
C'est pendant toute la nuit une clarté immense...
Le jour même elle arrive à Saragosse.

CXCIII

Clair est le jour, brillant est le soleil.
L'Émir sort de son vaisseau;
Espaneliz marche à sa droite;
Dix-sept rois le suivent.
Quant aux comtes et aux ducs, on n'en sait pas le nombre.
A l'ombre d'un laurier, au milieu d'un champ,
On jette sur l'herbe un tapis de soie blanche;
On y place un fauteuil d'ivoire,
Et le païen Baligant s'y assoit,
Tandis que tous les autres restent debout.
Leur chef parle le premier :
« Oyez, leur dit-il, francs chevaliers vaillants.
« Le roi Charles, empereur des Français,
« N'aura la permission de manger que si je le veux bien.
« Il m'a fait dans toute l'Espagne une trop longue guerre :
« C'est dans sa douce France que je veux aller l'attaquer;
« Point ne m'arrêterai de toute ma vie,

« Jusqu'il seit morz u tut vifs recreanz. »
Sur sun genuill en fiert sun destre guant. Aoi.

CXCIV

Puis qu'il l'ad dit, mult s'en est afichet
Que ne lairat pur tut l'or desuz cel
Qu'il alt ad Ais ù Carles soelt plaider.
Si hume li lodent, si li unt cunseillet.
Puis, apelat dous de ses chevalers,
L'un Clarifan e l'altre Clarien :
« Vus estes fil à l' rei Maltraïen,
« Ki mes messages suleit faire volenters.
« Jo vus cumant qu'en Sarraguce algez ;
« Marsiliun de meie part nunciez,
« Cuntre Franceis li sui venuz aider ;
« Se jo truis l' ost, mult granz bataille i ert ;
« Si l'en dunez cest guant ad or pleiet,
« El' destre puign si li faites chalcer.
« Si li portez cest bastuncel d'or mer,
« Et à mei venget pur reconuistre sun fieu.
« En France irai pur Carlun guerreier ;
« S'en ma mercit ne se culzt à mes piez
« Et ne guerpisset la lei de chrestiens,
« Jo li toldrai la curune de l' chef. »
Païen respundent : « Sire, mult dites ben. » Aoi.

CXCV

Dist Baliganz : « Kar chevalchez, baruns,
« L'uns port le guant, li altre le bastun. »
E cil respundent : « Cher sire, si ferum. »
Tant chevalcherent qu' en Sarraguce sunt,

« Avant de le voir à mes pieds, ou mort. »
Et Baligant donne sur son genou un coup de son gant droit.

CXCIV

L'Émir l'a dit, l'Émir s'entête
A ne pas s'arrêter pour tout l'or qui est sous le ciel,
Avant d'être à Aix, où Charles tient sa cour.
Ses hommes l'approuvent et lui donnent même conseil.
Alors il appelle deux de ses chevaliers,
L'un Clarifan, l'autre Clarien :
« Votre père, le roi Maltraïen,
« Faisait volontiers mes messages.
« Vous, allez à Saragosse, je le veux.
« Annoncez de ma part au roi Marsile
« Que je le viens secourir contre les Français.
« Si je les rencontre, quelle bataille !
« Donnez-lui ce gant brodé d'or,
« Mettez-le-lui au poing droit,
« Et portez-lui aussi ce bâton d'or massif.
« Puis, quand il sera venu me rendre hommage,
« J'irai en France faire la guerre à Charles.
« Si l'Empereur ne s'étend à mes pieds pour me demander grâce,
« S'il ne veut pas renier la foi chrétienne,
« Je lui arracherai la couronne de la tête.
« — Bien dit, » s'écrient les païens.

CXCV

« Et maintenant à cheval, barons, à cheval, dit Baligant;
« L'un de vous portera le gant, l'autre le bâton. »
Et ceux-ci de répondre : « Ainsi ferons-nous, cher seigneur. »
Ils chevauchent si bien qu'ils arrivent à Saragosse ;

Passent .x. portes, traversent .iiii. punz,
Tutes les rues ù li burgeis estunt.
Cum il aproisment en la citet amunt,
Vers le paleis oïrent grant fremur:
Asez i ad de la gent païenur,
Plurent e crient, demeinent grant dulur,
Pleignent lur deus Tervagan e Mahum
E Apollin, dunt il mie nen unt.
Dit l'uns al altre : « Caitifs! que devendrum?
« Sur nus est venue male confusiun,
« Perdut avum le rei Marsiliun,
« Li quenz Rollanz li trenchat her le destre puign;
« Nus n'avum mie de Jurfaleu le Blunt;
« Trestute Espaigne ert hoi en lur bandun. »
Li dui message descendent à l' perrun. Aoi.

CXCVI

Lur chevals laissent dedesuz un olive :
Dui Sarrazin par les resnes les pristrent.
E li message par les mantels se tindrent.
Puis, sunt muntet sus el' paleis altisme.
Cum il entrerent en la cambre voltice,
Par bel amur à l' Rei gent salut firent :
« Cil Mahumet ki nus ad en baillie
« E Tervagan e Apollin nostre sire
« Salvent le Rei e guardent la Reïne! »
Dist Bramimunde : « Or oi mult grant folie :
« Cist nostre deu sunt en recreantise :
« En Rencesvals malvaises vertuz firent,
« Noz chevalers i unt lesset ocire,
« Cest men seignur en bataille faillirent,
« Le destre puign ad perdut, n'en ad mie,

Ils traversent dix portes et quatre ponts,
Et toutes les rues où se tiennent les bourgeois.
Comme ils approchent du haut de la ville,
Ils entendent un grand bruit du côté du palais.
C'est une foule de païens
Qui pleurent, qui crient, qui se livrent à une grande douleur,
Qui se plaignent de leurs dieux, Tervagan, Mahomet,
Et de cet Apollon dont ils n'ont rien reçu.
« Malheureux! disent-ils, que deviendrons-nous?
« La honte et le malheur sont tombés sur nous;
« Nous avons perdu le roi Marsile,
« Dont le comte Roland a coupé le poing droit.
« Jurfaleu le blond n'est plus;
« Toute l'Espagne va tomber en leurs mains. »
Sur ce, les deux messagers descendent au perron.

CXCVI

Les messagers laissent leurs chevaux à l'ombre d'un olivier,
Et deux Sarrasins les prennent par les rênes.
Puis, tous les deux, se tenant par leurs manteaux,
Sont montés au plus haut du palais.
Comme ils entrent dans la chambre voûtée,
Ils font par bon amour un salut au roi Marsile :
« Que Mahomet qui nous tient en son pouvoir,
« Que Tervagan et notre seigneur Apollon
« Sauvent le Roi et gardent la Reine!
« — Quelle folie dites-vous là? s'écrie Bramimonde;
« Nos dieux ne sont que des lâches,
« Et n'ont fait à Roncevaux que mauvaise besogne.
« Ils y ont laissé mourir tous nos chevaliers
« Et ont abandonné, en pleine bataille, mon propre seigneur;
« Marsile a perdu son poing droit qui manque à son bras,

« Si li trenchat li quens Rollanz, li riches.
« Trestute Espaigne averat Carles en baillie.
« Que devendrai, duluruse, caitive?
« E! lasse! que nen ai un hume ki m'ociet! » Aoi.

CXCVII

Dist Clariens : « Dame, ne parlez tant
« Message sumes à l' païen Baligant;
« Marsiliun, ço dit, serat guaranz,
« Si l'en enveiet sun bastun e sun guant.
« En Sebre avum .iiii. milie calanz,
« Eschiez e barges e galies curanz;
« Drodmunz i ad ne vus sai dire quanz.
« Li Amiralz est riches e puisanz,
« En France irat Carlemagne queranz,
« Rendre le quidet u mort u recreant. »
Dist Bramimunde : « Mar en irat itant!
« Plus près d'ici purrez truver les Francs;
« En ceste tere ad estet ja .vii. anz.
« Li Emperere est bers e cumbatanz,
« Melz voelt murir que ja fuiet de camp;
« Suz cel n'ad rei qu'il prist à un enfant.
« Carles ne creint hume ki seit vivanz. Aoi.

CXCVIII

« — Laissez ço ester, » dist Marsilies li reis;
Dist as messages : « Seignurs, parlez à mei.
« Ja veez vus que à mort sui destreiz.
« Jo si nen ai fil ne fille ne heir;
« Un en aveie : cil fut ocis her seir.

« Et c'est Roland, le puissant comte, qui le lui a tranché.
« Charles va avoir toute l'Espagne entre les mains.
« Ah! misérable, ah! chétive! que vais-je devenir?
« Malheureuse! n'y a-t-il point quelqu'un qui veuille bien me tuer?

CXCVII

« — Dame, dit alors Clarien, faites trève aux paroles :
« Nous sommes les messagers du païen Baligant,
« Qui sera, dit-il, le libérateur de Marsile.
« Voici le gant et le bâton qu'il lui envoie.
« Là-bas, sur l'Èbre, nous avons quatre mille chalands,
« Esquifs, barques et rapides galères.
« Qui pourrait compter nos dromonds?
« L'Émir est riche, il est puissant,
« Il poursuivra, il attaquera Charlemagne jusque dans sa France,
« Et le veut voir à ses pieds demandant grâce, ou mort.
« — Les choses n'iront pas si bien, répond la Reine.
« Vous pourrez plus près d'ici rencontrer les Français.
« Charles est depuis sept ans dans cette terre.
« C'est un vaillant, un vrai baron;
« Il mourrait plutôt que de fuir.
« Tous les rois de la terre sont pour lui des enfants,
« Et Charlemagne ne craint aucun homme vivant.

CXCVIII

« — Laissez tout cela, dit le roi Marsile,
« C'est à moi, dit-il aux messagers, c'est à moi, seigneurs, qu'il faut parler.
« Vous voyez que je suis en mortelle détresse;
« Point n'ai de fils, ni de fille, ni d'héritier.
« Hier soir j'en avais un : on me l'a tué.

« Mun seignur dites qu'il me venget veeir.
« Li Amiralz ad en Espaigne dreit :
« Quite li cleim, se il la voelt aveir ;
« Puis, la defendet encuntre les Franceis.
« Vers Carlemagne li durrai bon cunseill,
« Cunquis l'averat d'hoi cest jur en un meis.
« De Sarraguce les clefs li portereiz,
« Puis, si li dites, il n'en irat, s'il m' creit. »
E cil respundent : « Sire, vus dites veir. » Aoi.

CXCIX

Ço dist Marsilies : « Carles li emperere
« Mort m'ad mes humes, ma tere deguastée
« E mes citez fraites e violées ;
« Il jut anuit sur cele ewe de Sebre,
« Jo ai cunté n'i ad mais que .vii. liuées.
« L'Amiral dites que sun ost i ameinet ;
« Par vus li mand, bataille i seit justée. »
De Sarraguce les clefs lur ad liverées.
Li messager ambedui l'enclinerent,
Prenent cungied, à cel mot s'en turnerent. Aoi.

CC

Li dui message es chevals sunt muntet,
Isnelement issent de la citet,
A l' Amiral en vunt tut esfreet,
De Sarraguce li presentent les clefs.
Dist Baliganz : « Que avez vus truvet ?
« U est Marsilies que jo aveie mandet ? »
Dist Clariens : « Il est à mort naffrez.
« Li Emperere fut her as porz passer,

« Dites donc à votre seigneur de me venir voir;
« Il a des droits sur la terre d'Espagne;
« S'il la veut toute avoir, je la lui cède :
« Qu'il se charge seulement de la défendre contre les Français.
« Je pourrai lui donner quelques bons conseils contre Charles,
« Et il l'aura peut-être vaincu avant un mois.
« En attendant, portez-lui les clefs de Saragosse,
« Et dites-lui, s'il me croit, de ne point nous abandonner
en s'éloignant d'ici.
« — Vous dites vrai, » répondent les deux messagers.

CXCIX

« L'empereur Charles, dit Marsile,
« M'a tué tous mes hommes, a ravagé toute ma terre,
« Violé et mis en pièces toutes mes cités;
« Maintenant il campe sur le bord de l'Èbre,
« Et nous ne sommes, je crois, séparés de lui que par sept lieues.
« Dites à l'Émir qu'il amène son armée,
« Dites-lui de ma part de lui livrer bataille. »
Marsile leur met alors aux mains les clefs de Saragosse.
Les deux messagers le saluent,
Prennent congé, s'en retournent.

CC

Ils sont montés à cheval, les deux messagers,
Et sont rapidement sortis de la cité.
Tout effrayés, ils vont trouver l'Émir
Et lui présentent les clefs de Saragosse.
« Eh bien, dit Baligant, qu'avez-vous trouvé là-bas?
« Où est Marsile, que j'avais mandé?
« — Il est blessé à mort, dit Clarien.
« L'empereur Charles est passé hier aux défilés;

« Si s'en vuleit en dulce France aler;
« Par grant honur se fist rere-guarder :
« Li quens Rollanz i fut remés, sis niés,
« E Olivers e tuit li .xii. Per,
« De cels de France .xx. milie adubet.
« Li reis Marsilies s'i cumbatit, li bers;
« Il e Rollanz el' camp furent remés.
« De Durendal li dunat un colp tel
« Le destre puign li ad de l' cors severet,
« Sun fil ad mort qu'il tant suleit amer,
« E les baruns qu'il i out amenet;
« Fuianz s'en vint, qu'il n'y pout mais ester.
« Li Emperere l'ad enchalcet asez.
« Li Reis vus mandet que vus le succurez,
« Quite vus cleimet d'Espaigne le regnet. »
E Baliganz cumencet à penser,
Si grant doel ad pur poi qu'il n'est desvez. Aoi.

CCI

« Sire Amiralz, ço li dist Clariens,
« En Rencesvals une bataille out her.
« Morz est Rollanz e li quens Olivers,
« Li .xii. Per, que Carles aveit tant chers,
« De lur Franceis i ad morz .xx. millers.
« Li reis Marsilies le puign destre i perdiet,
« E l'Emperere asez l'ad enchalcet.
« En ceste tere n'est remés chevalers
« Ne seit ocis u en Sebre neiez.
« Desur la rive sunt Franceis herberget,
« En cest païs nus sunt tant aprociet,
« Se vus vulez, li repaires ert grefs. »
E Baliganz le reguart en ad fier,

« Car il voulait retourner en douce France.
« Par grand honneur, il se fit suivre d'une arrière-garde
« Où demeura son neveu Roland,
« Avec Olivier, avec les douze Pairs,
« Avec vingt mille chevaliers de France.
« Le roi Marsile, en vrai baron, leur a livré une grande bataille.
« Roland et lui y ont bravement lutté ensemble ;
« Mais d'un terrible coup de sa Durendal
« Roland lui a tranché le poing droit,
« Puis lui a tué son fils, qu'il aimait si chèrement,
« Avec tous les barons qu'il avait amenés.
« Marsile s'est enfui, ne pouvant tenir pied,
« Et l'Empereur l'a vigoureusement poursuivi.
« Secourez le roi de Saragosse, voilà ce qu'il vous mande,
« Et il vous abandonne tout le royaume d'Espagne. »
Baligant alors devient pensif,
Et peu s'en faut qu'il ne devienne fou, tant sa douleur est grande.

CCI

« Seigneur Émir, lui dit Clarien,
« Il y a eu hier une bataille à Roncevaux ;
« Roland y est mort, mort aussi le comte Olivier ;
« Morts les douze Pairs que Charles aimait tant ;
« Morts vingt mille Français.
« Mais le roi Marsile y a perdu le poing droit,
« Et l'Empereur l'a vigoureusement poursuivi.
« Dans toute cette terre, enfin, il n'est plus un seul chevalier
« Qui ne soit mort ou dans les eaux de l'Èbre.
« Les Français campent sur la rive,
« Et les voici tout près de nous en ce pays.
« Mais, si vous le voulez, la retraite sera rude pour eux. »
La fierté entre alors dans le regard de Baligant,

En sun curage en est joüs e liez;
De l' faldestoed se redrecet en piez,
Puis, escriet: « Baruns, ne vus targez,
« Eissez des nefs, muntez, si chevalchez.
« S'or ne s'en fuit Karlemagnes li velz,
« Li reis Marsilies encoi serat vengez;
« Pur sun puign destre l'en liverrai le chef. » Aoi.

CCII

Païen d'Arabe des nefs se sunt issuz,
Puis, sunt muntet es chevals e es muls,
Si chevalcherent — que fereient il plus?
Li Amiralz, ki trestuz les esmut,
S'in apelat Gemalfin, un soen drut:
« Jo te cumant tutes mes oz aün. »
Puis, est muntez en un soen destrer brun,
Ensembl'od lui emmeinet .iiii. dux.
Tant chevalchat qu'en Sarraguce fut.
Ad un perrun de marbre est descenduz,
E quatre cunte l'estreu li unt tenut,
Par les degrez el' paleis muntet sus;
E Bramimunde vient curanz cuntre lui,
Si li ad dit: « Dolente! si mare fui!
« A itel hunte, sire, mun seignur ai perdut! »
Chet li as piez, li Amiralz la reçut.
Suz en la cambre od doel en sunt venut. Aoi.

CCIII

Li reis Marsilies, cum il veit Baligant,
Dunc apelat dous Sarrazins espans:

Et dans son cœur la joie.
Il se lève de son fauteuil, il se redresse,
Puis : « Barons, s'écrie-t-il, pas de retard !
« Sortez de vos vaisseaux, montez à cheval, en avant !
« Si le vieux Charlemagne ne nous échappe en fuyant,
« Dès aujourd'hui le roi Marsile sera vengé.
« Pour la main qu'il a perdue, je lui donnerai le chef de
l'Empereur : une tête pour un poing. »

CCII

Les païens d'Arabie sont sortis de leurs vaisseaux,
Puis sont montés sur leurs chevaux et leurs mulets,
Et les voilà qui marchent en avant. Ont-ils rien de mieux à faire?
Quand l'Émir les a tous mis en mouvement,
Il appelle un sien ami, Gemalfin :
« Je te confie le commandement de toute mon armée. »
Puis Baligant est monté sur son cheval brun,
Avec lui n'emmène que quatre ducs,
Et, sans s'arrêter, chevauche jusqu'à Saragosse.
Il descend sur un perron de marbre,
Et quatre comtes lui ont tenu l'étrier.
L'Émir alors monte par les degrés jusqu'au haut du palais,
Et Bramimonde s'élance au-devant de lui :
« Ah ! malheureuse, misérable que je suis ! s'écrie-t-elle ;
« J'ai perdu mon seigneur, et combien honteusement ! »
Elle tombe aux pieds de Baligant, qui la relève,
Et tous deux, en grande douleur, entrent dans la chambre d'en haut...

CCIII

Marsile, dès qu'il aperçoit Baligant,
Appelle deux Sarrasins espagnols :

« Pernez m'as braz, si m' drecez en seant. »
A l' puign senestre ad pris un de ses guanz:
Ço dist Marsilies : « Sire reis amiralz,
« Ma tere tute ici quite vus rend,
« E Sarraguce e l'honur k'i apent.
« Mei ai perdut e trestute ma gent. »
E cil respunt : « Tant sui jo plus dolent.
« Ne puis à vus tenir lung parlement;
« Jo sai asez que Carles ne m'atent.
« E nepurquant de vus receif le guant. »
A l' doel qu'il ad s'en est turnet plurant. Aoi.

CCIV

Par les degrez jus de l' paleis descent,
Muntet el' cheval, vient à sa gent puignanz :
Tant chevalchat qu'il est premers devant:
De uns ad altres si se vait escrianz :
« Venez, païen, car ja s'en fuient Franc. » Aoi.

CCV

A l' matinet, quant primes pert l' albe,
Esveillez est li emperere Carles.
Seinz Gabriel, ki de par Deu le guardet,
Levet sa main, sur lui fait sun signacle.
Li Reis se drecet, si ad rendut ses armes,
Si se desarment par tute l'ost li altre.
Puis sunt muntet, par grant vertut chevalchent
Cez veies lunges e cez chemins mult larges :
Si vunt veeir le merveillus damage,
En Rencesvals, là ù fut la bataille. Aoi.

« Prenez-moi à bras, et redressez-moi. »
De sa main gauche, alors, il prend un de ses gants,
Et : « Seigneur émir, dit-il,
« Je vous remets ici toute ma terre ;
« Je vous donne Saragosse et tout le fief qui en dépend.
« Ah ! je me suis perdu, et j'ai perdu tout mon peuple !
« — Ma douleur en est grande, répond l'Émir ;
« Mais je ne saurais parler plus longtemps avec vous ;
« Car Charles, je le sais, ne m'attendra point.
« Cependant je reçois le gant que vous m'offrez. »
Et, tout en larmes à cause de son grand deuil, il sort de la chambre.

CCIV

Baligant descend les degrés du palais,
Monte à cheval, éperonne vers son armée,
Et si bien chevauche, qu'il arrive sur le front de ses troupes.
Alors il va de l'un à l'autre, en s'écriant :
« En avant, païens, en avant : les Français vont nous échapper... »

CCV

Dès la première blancheur de l'aube, au petit matin,
S'est éveillé l'empereur Charlemagne.
Saint Gabriel, à qui Dieu l'a confié,
Lève la main et fait sur lui le signe sacré.
Alors le Roi se lève, laisse là ses armes,
Et tous ses chevaliers se désarment aussi.
Puis montent à cheval, et rapidement chevauchent
Par ces larges routes, par ces longs chemins.
Et où vont-ils ainsi ? Ils vont voir le grand désastre :
Ils vont à Roncevaux, là où fut la bataille.

CCVI

En Rencesvals en est Carles entrez:
Des morz qu'il troevet cumencet à plurer.
Dist as Franceis : « Seignurs, le pas tenez;
« Kar mei meïsme estoet avant aler
« Pur mun nevuld que vuldreie truver.
« Ad Ais esteie, ad une feste anuel:
« Si se vanteient mi vaillant chevaler
« De granz batailles, de forz esturs pleners;
« D'une raisun oï Rollant parler:
« Ja ne murreit en estrange regnet
« Ne trespassast ses humes e ses pers:
« Vers lur païs avereit sun chef turnet.
« Cunquerrantment si finereit li bers. »
Plus qu'om ne poet un bastuncel jeter.
Devant les altres est en un pui muntez. Aoi.

CCVII

Quant l'Emperere vait querre son nevuld.
De tantes herbes el' pret truvat les flurs.
Ki sunt vermeilles del' sanc de noz baruns;
Pitet en ad, ne poet muer n'en plurt.
Desuz dous arbres li Reis est parvenuz,
Les colps Rollant conut en treis perruns.
Sur l'erbe verte veit gesir sun nevuld:
Nen est merveille se Karles ad irur.
Descent à pied, alez i est plein curs.
Si prent le cunte entre ses mains ambesdous.
Sur lui se pasmet. tant par est anguissus. Aoi.

CCVI

Charles est revenu à Roncevaux.
A cause des morts qu'il y trouve, commence à pleurer :
« Seigneurs, dit-il aux Français, allez le petit pas ;
« Car il me faut aller seul en avant,
« Pour mon neveu Roland que je voudrais trouver.
« Un jour j'étais à Aix, à une fête annuelle ;
« Mes vaillants chevaliers se vantaient
« De leurs batailles, de leurs rudes et forts combats ;
« Et Roland disait, je l'entendis,
« Que, s'il mourait jamais en pays étranger,
« On trouverait son corps en avant de ceux de ses pairs et de ses hommes ;
« Qu'il aurait le visage tourné du côté du pays ennemi,
« Et qu'enfin, le brave ! il mourrait en conquérant. »
Un peu plus loin que la portée d'un bâton qu'on jetterait,
Charles est allé devant ses compagnons et a gravi une colline.

CCVII

Comme l'Empereur va cherchant son neveu,
Il trouve le pré rempli d'herbes et de fleurs,
Qui sont toutes vermeilles du sang de nos barons.
Et Charles en est tout ému ; il ne peut s'empêcher de pleurer.
Enfin le Roi arrive sous les deux arbres ;
Sur les trois perrons il reconnaît les coups de Roland.
Il voit son neveu qui gît sur l'herbe verte :
Ce n'est point merveille si Charles en est navré de douleur.
Il descend de cheval, il court sans s'arrêter ;
Entre ses deux bras il prend le corps de Roland,
Et, de douleur, tombe sur lui sans connaissance.

CCVIII

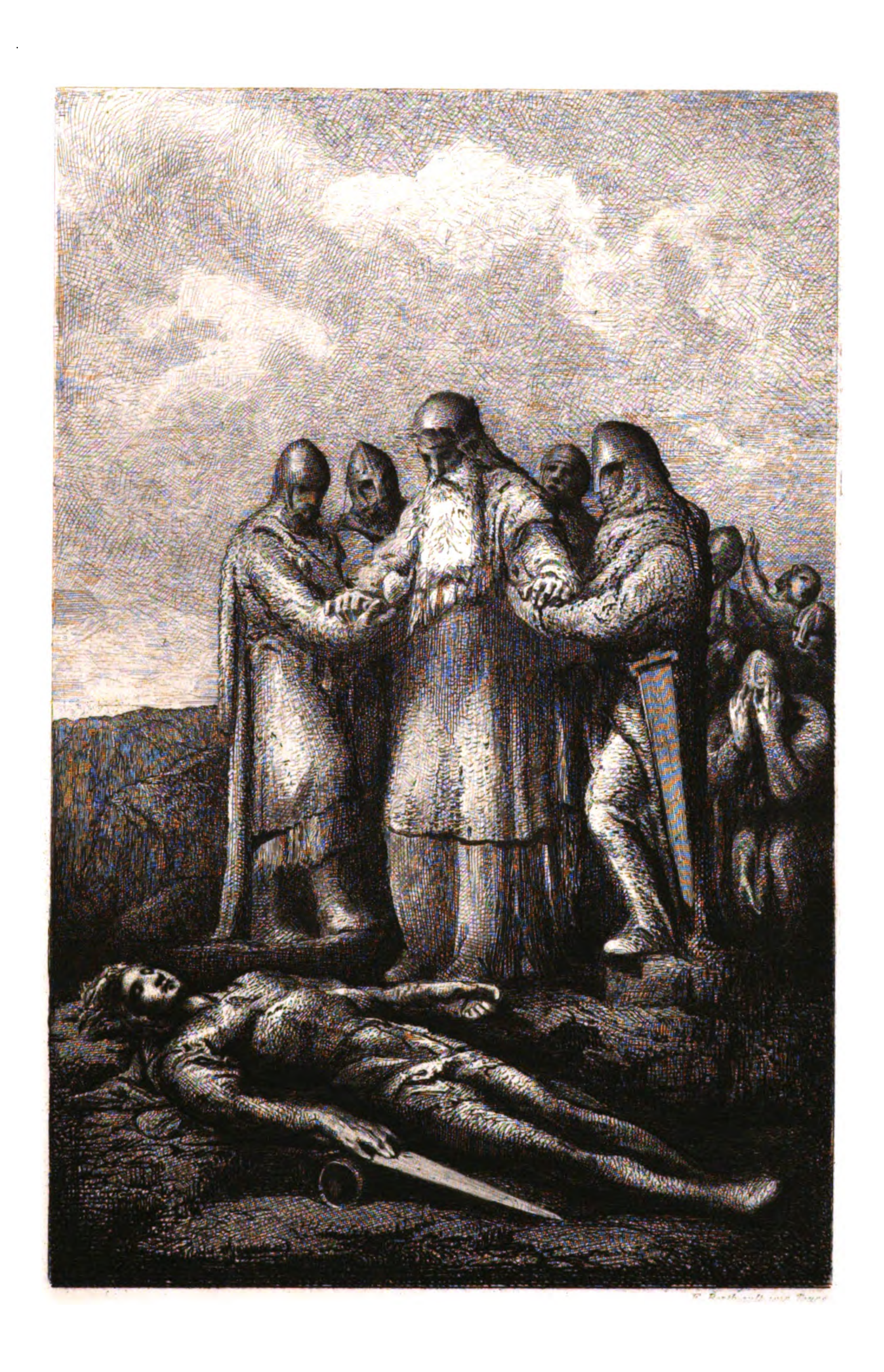
Li Emperere de pasmeisun revint.
Naimes li dux e li quens Acelins,
Gefreiz d'Anjou e sis frere Tierris
Prennent le Rei, si l' drecent suz un pin.
Guardet à tere, veit sun nevuld gesir.
Tant dulcement à regreter le prist :
« Ami Rollant, de tei ait Deus mercit !
« Unkes nuls hom tel chevaler ne vit
« Pur granz batailles juster e defenir.
« La meie honur est turnée en declin ! »
Carles se pasmet, ne s'en pout astenir. Aoi.

CCIX

Carles li reis revint de pasmeisun,
Par les mains le tienent .iiii. de ses baruns,
Guardet à tere, veit gesir sun nevuld ;
Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
Turnez ses oilz, mult li sunt tenebrus.
Carles le pleint par feid e par amur :
« Ami Rollant, Deus metet t'anme en flurs,
« En Pareïs entre les glorius !
« Cum en Espaigne venis à mal, seignur !
« Jamais n'ert jurz de tei n'aie dulur.
« Cum decarrat ma force e ma baldur !
« Nen averai ja ki sustienget m'honur ;
« Suz cel ne quid aveir ami un sul,
« Se jo ai parenz, n'en i ad nul si proz. »
Trait ses crignels pleines ses mains ambesdous.

Le roi Charles revient de sa pâmoison :
Quatre de ses barons le tiennent par les mains.
Il regarde à terre, il y voit le corps de son neveu...
Roland a perdu toutes ses couleurs, mais il a encore l'air gaillard ;
Ses yeux sont retournés et pleins de ténèbres.
Et voici que Charles se met à le plaindre :
« Ami Roland, que Dieu mette ton âme en saintes fleurs! »

(Vers 2892-2898.)



CCVIII

L'Empereur revient de sa pâmoison.
Le duc Naimes, le comte Acelin,
Geoffroi d'Anjou et Henri, frère de Geoffroi,
Prennent le Roi, le dressent contre un pin.
Il regarde à terre, il y voit le corps de son neveu,
Et si doucement se prend à le regretter :
« Ami Roland, que Dieu te prenne en pitié !
« Jamais nul homme ne vit ici-bas pareil chevalier
« Pour ordonner, pour achever si grandes batailles.
« Ah ! mon honneur tourne à déclin. »
Et l'Empereur se pâme ; il ne peut s'en empêcher...

CCIX

Le roi Charles revient de sa pâmoison ;
Quatre de ses barons le tiennent par les mains.
Il regarde à terre, il y voit le corps de son neveu :
Roland a perdu toutes ses couleurs, mais il a encore l'air gaillard ;
Ses yeux sont retournés et tout remplis de ténèbres :
Et voici que Charles se met à le plaindre, en toute reconnaissance,
en tout amour :
« Ami Roland, que Dieu mette ton âme en saintes fleurs
« Au Paradis, parmi ses glorieux !
« Pourquoi faut-il que tu sois venu en Espagne ?
« Jamais plus je ne serai un seul jour sans souffrir à cause de toi.
« Et ma puissance, et ma joie, comme elles vont tomber maintenant !
« Qui sera le soutien de mon royaume ? Personne.
« Où sont mes amis sous le ciel ? Je n'en ai plus un seul.
« Mes parents ? Il n'en est pas un de sa valeur. »
Charles s'arrache à deux mains les cheveux,

Cent milie Franc en unt si grant dulur
N'en i ad cel ki durement ne plurt. Aoi.

CCX

« Ami Rollant, jo m'en irai en France ;
« Cum jo serai à Loüm en ma cambre,
« De plusurs regnes vendrunt li hume estrange,
« Demanderunt ù est li quens cataignes.
« Jo lur dirrai qu'il est morz en Espaigne.
« A grant dulur tendrai puis mun reialme :
« Jamais n'ert jurz que ne plure ne n'en pleigne. Aoi.

CCXI

« Ami Rollant, prozdom, juvente bele,
« Cum jo serai ad Ais en ma capele,
« Vendrunt li hume, demanderunt nuveles :
« Je 's lur dirrai merveilluses e pesmes :
« Morz est mis niés, ki tant me fist cunquerre. »
« Encuntre mei revelerunt li Seisne
« E Hungre e Bugre e tante gent averse,
« Romain, Puillain e tuit cil de Palerne,
« E cil d'Affrike e cil de Califerne ;
« Puis, encrerrunt mes peines e mes suffraites.
« Ki guierat mes oz à tel poeste,
« Quant cil est morz ki tuz jurz nus cadelet ?
« E ! France dulce, cum remeins hoi deserte !
« Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre. »
Sa barbe blanche cumencet à detraire,
Ad ambes mains les chevels de sa teste.
Cent milie Franc s'en pasment cuntre tere. Aoi.

Et cent mille Français en ont si grande douleur.
Qu'il n'en est pas un qui ne pleure à chaudes larmes.

CCX

« Ami Roland, je vais retourner en France ;
« Et quand je serai dans ma ville de Laon,
« Des étrangers viendront de plusieurs royaumes
« Me demander : « Où est le Capitaine? »
« Et je leur répondrai : « Il est mort en Espagne. »
« En grande douleur je tiendrai désormais mon royaume ;
« Il ne sera point de jour que je n'en gémisse et n'en pleure !

CCXI

« Ami Roland, vaillant homme, belle jeunesse,
« Quand je serai à ma chapelle d'Aix,
« Des hommes viendront, qui me demanderont de tes nouvelles ;
« Celles que je leur donnerai seront des plus pénibles et cruelles :
« Il est mort, mon cher neveu, celui qui m'a conquis tant de terres. »
« Et voilà que les Saxons vont se révolter contre moi,
« Les Hongrois, les Bulgares, et tant d'autres peuples,
« Les Romains avec ceux de la Pouille et de la Sicile,
« Ceux d'Afrique et de Califerne.
« Mes souffrances et mes douleurs augmenteront de jour en jour.
« Et qui pourrait conduire mon armée avec une telle puissance,
« Quand il est mort, celui qui toujours était à notre tête?
« Ah ! douce France, te voilà orpheline !
« J'ai si grand deuil, que j'aimerais ne pas être. »
Et alors il se prend à tirer sa barbe blanche,
De ses deux mains arrache les cheveux de sa tête :
Cent mille Francs tombent à terre, pâmés.



CCXII

« Ami Rollant, de tei ait Deus mercit !
« L'anme de tei seit mise en Pareïs !
« Ki tei ad mort, France ad mis en exill.
« Si grant doel ai que ne vuldreie vivre
« De ma maisnée ki pur mei est ocise.
« Ço duinset Deus, li filz seinte Marie,
« Einz que jo venge as maistres porz de Sizer,
« L'anme de l' cors me seit hoi departie,
« Entre les lur fust aluée e mise,
« Et ma car fust delez els enfuie. »
Pluret des oilz, sa blanche barbe tiret.
E dist dux Naimes : « Or ad Carles grant ire. » Aoi.

CCXIII

« Sire emperere, ço dist Gefreiz d'Anjou,
« Ceste dulur ne demenez tant fort ;
« Par tut le camp faites querre les noz,
« Que cil d'Espaigne en la bataille unt morz ;
« En un carnel cumandez qu' om les port. »
Ço dist li Reis : « Sunez en vostre corn. » Aoi.

CCXIV

Gefreiz d'Anjou ad sun greisle sunet ;
Franceis descendent, Carles l'ad cumandet.
Tuz lur amis qu'il i unt morz truvet
Ad un carner sempres les unt portet.
Asez i ad evesques e abez,

CCXII

« Ami Roland, que Dieu te prenne en pitié,
« Et que ton âme ait place au Paradis!
« Celui qui t'a tué a ruiné la France :
« J'ai si grand deuil que plus ne voudrais vivre.
« Ma maison, toute ma maison est morte à cause de moi.
« Fasse Dieu, le fils de sainte Marie,
« Avant que je vienne à l'entrée des défilés de Cizre,
« Que mon âme soit aujourd'hui séparée de mon corps;
« Qu'elle aille rejoindre leurs âmes,
« Tandis qu'on enfouira ma chair près de leur chair. »
L'Empereur pleure de ses yeux; il arrache sa barbe :
« Grande est la douleur de Charles, » s'écrie le duc Naimes...

CCXIII

« Sire empereur, a dit Geoffroi d'Anjou,
« Ne vous laissez point aller à tant de douleur.
« Mais ordonnez plutôt qu'on cherche tous les nôtres sur le champ de bataille,
« Oui, tous ceux qui ont été tués par les païens d'Espagne,
« Et que dans un charnier on les transporte.
« — Sonnez donc de votre cor, » répond le Roi.

CCXIV

Geoffroi d'Anjou a sonné de son cor,
Et, sur l'ordre de Charles, les Français descendent de cheval.
Tous leurs amis, qu'ils ont là trouvés morts,
Dans un charnier sont transportés sur l'heure.
Il y avait dans l'armée une foule d'évêques et d'abbés,

Munjes, canunjes, proveires curunez.
Si 's unt asols e seignez de part Deu;
Mirre e timoine i firent alumer,
Gaillardement tuz les unt encensez;
A grant honur puis les unt enterrez;
Si 's unt laisez : qu'en fereient il el? Aoi.

CCXV

Li Emperere fait Rollant costeïr
E Oliver e l'arcevesque Turpin;
Dedevant sei les ad fait tuz uverir
E tuz les cuers en paile recuillir :
En blancs sarcous de marbre sunt enz mis:
E puis, les cors des barons si unt pris,
En quirs de cerf les treis seignurs unt mis :
Ben sunt lavet de piment e de vin.
Li Reis cumandet Tedbald e Gebuin,
Milun le cunte e Otun le marchis :
« En .iii. carettes les guiez à l' chemin ! »
Ben sunt cuvert d'un palie galazin. Aoi.

CCXVI

Venir s'en voelt li emperere Carles,
Quant des païens li surdent les enguardes;
De cels devant i vindrent dui message,
De l' amiral i nuncent la bataille :
« Reis orguillus, nen est fins que t'en alges.
« Veis Baligant ki après tei chevalchet:
« Grant sunt les oz qu'il ameinet d'Arabe;
« Encoi verrum se tu as vasselage. » Aoi.

De moines, de chanoines et de prêtres tonsurés.
Ils donnent aux morts l'absoute et la bénédiction au nom de Dieu.
On fait ensuite brûler de l'antimoine et de la myrrhe.
Et tous, avec amour, ont encensé les corps.
On les enterre ensuite à grand honneur,
Puis (que pourraient-ils faire de plus?) les Français les ont laissés.

CCXV

L'Empereur fait mettre l'un à côté de l'autre les corps de Roland,
D'Olivier et de l'archevêque Turpin.
Il les fait ouvrir devant lui;
On dépose leurs cœurs dans une pièce de soie,
Puis on les met dans des cercueils de marbre blanc.
Ensuite on prend les corps des trois barons.
Et on les enferme en des cuirs de cerf;
Et, après les avoir bien lavés avec du piment et du vin,
Le Roi donne l'ordre à Thibaut et à Gebouin,
Au comte Milon et à Othon le marquis,
De conduire ces trois corps sur trois voitures
Où ils sont recouverts par un drap de soie de Galaza.

CCXVI

L'empereur Charlemagne se dispose à partir,
Quand tout à coup apparaît à ses yeux l'avant-garde des païens.
Deux messagers se détachent du front de cette armée,
Et, au nom de l'Émir, annoncent la bataille à Charles:
« Roi orgueilleux, tu ne peux plus nous échapper.
« Baligant est là, sur tes traces;
« L'armée qu'il amène d'Arabie est immense:
« On va bien voir aujourd'hui si tu es vraiment un vaillant. »

CCXVII

Carles li reis en ad prise sa barbe,
Si li remembret de l' doel e de l' damage.
Mult fierement tute sa gent reguardet,
Puis, si s'escriet à sa voiz grant e halte :
« Baruns franceis, as chevals e as armes! » Aoi.

CCXVIII

Li Emperere tuz premereins s'adubet,
Isnelement ad vestue sa brunie,
Lacet sun helme, si ad ceinte Joiuse,
Ki pur soleill sa clartet n'en muet,
Pent à sun col un escut de Girunde,
Tient sun espiet, ki fut fait à Blandune,
En Tencendur sun bon cheval puis muntet,
(Il le cunquist es guez desuz Marsune,
Si 'n getat mort Malpalin de Nerbune),
Laschet la resne, mult suvent l'esperunet,
Fait sun eslais veant cent milie humes.
Recleimet Deu e l'apostle de Rume. Aoi.

CCXIX

Par tut le camp cil de France descendent,
Plus de cent milie s'en adubent ensemble;
Guarnemenz unt ki ben lur atalentent,
Chevals curanz e lur armes mult gentes;
Cil gunfanun sur les helmes lur pendent.
S'il truvent l' ost, bataille quident rendre.
Puis sunt muntet e unt si grant science.

CCXVII

Le roi Charles s'arrache la barbe
Au souvenir de sa douleur et du grand désastre;
Puis sur toute son armée il jette un regard fier,
Et, d'une voix très-haute et très-forte, s'écrie:
« A cheval, barons français, à cheval et aux armes! »

CCXVIII

L'Empereur est le premier à s'armer;
Vite il endosse son haubert,
Lace son heaume et ceint Joyeuse, son épée,
Dont la clarté lutte avec celle du soleil.
Puis à son cou il suspend un écu de Gironne.
Saisit sa lance qui fut faite à Blandonne,
Et monte sur son bon cheval Tencendur,
Qu'il a conquis aux gués sous Marsonne,
Lorsqu'il fit tomber roide mort Malpalin de Narbonne.
Charles lui lâche les rênes, et l'éperonne vivement;
Devant cent mille hommes il fait un temps de galop,
Réclamant Dieu et l'Apôtre de Rome.

CCXIX

Dans toute la vallée les Français sont descendus de cheval.
Et plus de cent mille hommes s'arment ensemble.
Comme leur équipement leur sied bien!
Leurs chevaux sont rapides, leurs armes belles;
Leurs gonfanons pendent jusque sur leurs heaumes.
S'ils trouvent l'armée païenne, certes ils lui livreront bataille.
Les voilà qui montent en selle, avec quelle habileté!

Quant Carles veit si beles cuntenances,
Si 'n apelat Jozeran de Provence,
Naimun le duc, Antelme de Maience :
« En tels vassals deit hom aveir fiance;
« Asez est fols ki entr'els se dementet.
« Si Arrabiz de venir ne se repentent,
« La mort Rollant lur quid cherement vendre. »
Respunt dux Naimes : « E Deus le nus cunsentet! » Aoi.

CCXX

Carles apelet Rabe e Guineman;
Ço dist li Reis : « Seignurs, jo vus cumant;
« Seiez es lius Oliver e Rollant :
« L'uns port l'espée e l'altre l'olifant;
« Si chevalcez el' premer chef devant,
« Ensembl'od vus .xv. milie de Francs,
« De bachelers, de noz meillurs vaillanz.
« Après icels en averat altretant,
« Si 's guierat Gibuins e Lorans. »
Naimes li dux e li quens Jozerans
Icez eschieles ben les vunt ajustant.
S'il troevent l' ost, bataille ert mult granz. Aoi.

CCXXI

De Franceis sunt les premeres escheles.
Après les dous establisent la terce :
En cele sunt li vassal de Baivere,
A .xx. milie chevalers la preiserent;
Ja devers els bataille n'ert laissée;
Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chere,
Fors cels de France ki les regnes cunquerent.

Quand Charles voit si belles contenances,
Il appelle Jozeran de Provence,
Le duc Naimes et Anthelme de Mayence :
« En de tels soldats qui n'aurait confiance?
« Désespérer serait folie.
« A moins que les païens ne se retirent devant nous,
« Je leur ferai payer cher la mort de Roland.
« — Que Dieu le veuille! » répond le duc Naimes.

CCXX

Charles appelle Rabel et Guinemant :
« Je veux, seigneurs, leur dit le Roi,
« Que vous preniez la place d'Olivier et de Roland;
« L'un de vous portera l'épée, et l'autre l'olifant.
« En tête de toute l'armée, au premier rang, marchez,
« Et prenez avec vous quinze mille Français,
« Tous jeunes et de nos plus vaillants.
« Après ceux-là, il y en aura quinze mille autres
« Que commanderont Gebouin et Laurent,
« Naimes le duc et le comte Jozeran. »
Sur-le-champ on dispose ces deux corps d'armée.
S'ils rencontrent l'ennemi, quelle bataille!

CCXXI

Telles sont les premières colonnes de l'armée française.
Après ces deux-là, on forme la troisième.
Les barons de Bavière la composent,
Qui sont environ vingt mille chevaliers.
Certes, ce ne seront point ceux-là qui laisseront la bataille;
Car sous le ciel il n'est point de peuple que Charles aime tant,
Sauf ceux de France, qui sont les conquérants des royaumes.

Li quens Ogers li Daneis, li puinnere,
Les guierat, kar la cumpaigne est fière. Aoi.

CCXXII

Treis escheles ad li emperere Carles.
Naimes li dux puis establist la quarte
De tels baruns k'asez unt vasselage;
Aleman sunt e si sunt d'Alemaigne,
Vint milie sunt, ço dient tuit li altre;
Ben sunt guarnit e de chevals e d'armes:
Ja pur murir ne guerpirunt bataille.
Si 's guierat Hermans, li dux de Trace:
Einz i murrat que cuardise i facet. Aoi.

CCXXIII

Naimes li dux e li quens Jozerans
La quinte eschele unt faite de Normans:
.Xx. milie sunt, ço dient tuit li Franc;
Armes unt beles e bons chevals curanz;
Ja pur murir cil n'erent recreant;
Suz cel n' ad gent ki plus puissent en camp.
Richarz li velz les guierat el' camp:
Il i ferrat de sun espiet trenchant. Aoi.

CCXXIV

La siste eschele unt faite de Bretuns:
.Xxx. milie chevalers od els unt;
Icil chevalchent en guise de baruns,
Dreites lur hanstes, fermez lur gunfanuns.
Li sire d'els est apelez Oedun:

Ce sera le comte Ogier le Danois, le brave combattant,
Qui commandera les gens de Bavière. Belle compagnie, en vérité !

CCXXII

L'empereur Charles a déjà trois corps d'armée ;
Naimes compose le quatrième
Avec des barons qui sont d'un grand courage :
Ce sont des Allemands d'Allemagne,
Qui, au dire de tous les autres, ne sont pas moins de vingt mille.
Leurs chevaux sont bons, et leurs armes aussi.
Plutôt que de quitter le champ, ils mourront.
Leur chef est Hermann, le duc de Thrace :
Plutôt que de faire une lâcheté, il mourra.

CCXXIII

Le duc Naimes et le comte Jozeran
Ont fait la cinquième colonne avec les Normands ;
Ils sont vingt mille, au dire de toute l'armée.
Leurs armes sont belles, leurs chevaux bons et rapides.
Les Normands mourront, mais ne se rendront pas.
Il n'y a pas sur terre une race qui les vaille au champ de bataille.
C'est le vieux Richard qui marchera à leur tête,
Et il donnera de bons coups de son épieu tranchant.

CCXXIV

Le sixième corps d'armée est composé de Bretons ;
Ils sont bien trente mille chevaliers.
Ils ont, à cheval, tout l'air de vrais barons.
Leurs lances sont droites, avec leurs gonfanons au bout.
Leur seigneur s'appelle Eudes ;

Icil cumandet le cunte Nevelun,
Tedbald de Reins et le marchis Otun :
« Guiez ma gent; jo vus en faz le dun. » Aoi.

CCXXV

Li Emperere ad .vi. escheles faites.
Naimes li dux puis establist la sedme
De Peitevins et des baruns d'Alverne :
.Xl. milie chevaler poeent estre;
Chevals unt bons e les armes mult beles.
Cil sunt par els en un val suz un tertre;
Si 's beneïst Carles de sa main destre.
Els guierat Jozerans e Godselmes. Aoi.

CCXXVI

E l'oidme eschele ad Naimes establie :
De Flamengs est e des baruns de Frise.
Chevalers unt plus de .xl. milie;
Ja devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li Reis : « Cist ferunt mun servise. »
Entre Rembalt e Hamun de Galice
Les guierunt tut par chevalerie. Aoi.

CCXXVII

Entre Naimun e Jozeran le cunte
La noefme eschele unt faite de prozdumes,
De Loherengs e de cels de Borguigne,
.L. milie chevalers unt par cunte,
Helmes lacez e vestues lur brunies;
Espiez unt forz, e les hanstes sunt curtes;

Mais il leur donne pour chefs le comte Nivelon,
Thibaut de Reims et le marquis Othon :
« Conduisez mon peuple à la bataille ; je vous le confie. »

CCXXV

Voici donc six colonnes faites par l'Empereur :
Le duc Naimes forme la septième
Avec les Poitevins et les barons d'Auvergne ;
Ils peuvent bien être quarante mille.
Dieu ! les bons chevaux et les belles armes !
Ils sont là, seuls, dans un vallon, sous un tertre,
Et Charles leur donne sa bénédiction de la main droite :
Leurs capitaines sont Jozeran et Gauselme.

CCXXVI

Quant au huitième corps d'armée, Naimes le compose
Avec les Flamands et les barons de Frise :
Plus de quarante mille chevaliers.
Ceux-là, certes, n'abandonneront pas la bataille.
« Ils feront mon service, » dit le Roi.
Ce sera Raimbaud, avec Haimon de Galice,
Qui, par bonne chevalerie, les guidera au combat.

CCXXVII

Naimes, aidé du comte Jozeran,
Forme la neuvième colonne avec de vaillants hommes :
Ce sont ceux de Bourgogne et de Lorraine.
Ils sont bien cinquante mille chevaliers,
Avec leurs heaumes lacés et leurs hauberts.
Leurs lances sont fortes, et le bois en est court.

Si Arrabit de venir ne demurent,
Cist les ferrunt, s' il ad els s'abandunent;
Si 's guierat Tierris, li dux d'Argune. AOI.

CCXXVIII

La disme eschele est des baruns de France,
Cent milie sunt de noz meillurs cataignes;
Cors unt gaillarz e fieres cuntenances,
Les chefs fluriz e les barbes unt blanches,
Osbercs vestuz e lur brunies dubleines,
Ceintes espées franceises e d'Espaigne;
Escuz unt genz de multes conuisances.
Puis, sunt muntet; la bataille demandent,
Munjoie escrient. Od els est Carlemagnes.
Gefreiz d'Anjou portet l'orie flambe;
Seint Piere fut, si aveit num Romaine,
Mais de Munjoie iloec out pris escange. AOI.

CCXXIX

Li Emperere de sun cheval descent,
Sur l'erbe verte si s'est culchet adenz,
Turnet sun vis vers le soleill levant,
Recleimet Deu mult escordusement:
« Veire paterne, hoi cest jur me defend,
« Ki guaresis Jonas tut veirement
« De la baleine ki en sun cors l'aveit enz,
« E esparignas le rei de Niniven,
« E Daniel de l' merveillus turment
« Enz en la fosse des leuns ù fut enz,

A moins que les Arabes ne reculent devant cette rencontre,
Si seulement ils engagent le combat, Lorrains et Bourguignons leur donneront de fiers coups.
Leur chef est Thierry, le duc d'Argonne.

CCXXVIII

Les barons de France forment la dixième colonne.
Ils sont cent mille, de nos meilleurs capitaines;
Ils ont le corps gaillard et fière la contenance,
La tête fleurie et la barbe toute blanche.
Ils ont revêtu leurs doubles broignes et leurs hauberts,
Ils ont ceint leurs épées de France ou d'Espagne;
Sur leurs écus sont mille signes divers qui les font reconnaître.
Ils montent à cheval : « La bataille! la bataille! » s'écrient-ils:
Puis : « Montjoie! » Charlemagne est avec eux.
Geoffroi d'Anjou porte l'oriflamme,
Qui jusque-là avait nom Romaine, parce qu'elle était l'enseigne de Saint-Pierre;
Mais alors même elle prit le nom de Montjoie. .

CCXXIX

L'Empereur descend de son cheval
Et se prosterne sur l'herbe verte;
Puis, tournant ses yeux vers le soleil levant,
Il adresse, du fond de son cœur, une prière à Dieu :
« O vrai Père, sois aujourd'hui ma défense.
« C'est toi qui as sauvé Jonas
« De la baleine qui l'avait englouti;
« C'est toi qui as épargné le roi de Ninive;
« C'est toi qui as délivré Daniel d'un horrible supplice,
« Quand on l'eut jeté dans la fosse aux lions;

« Les .iii. enfanz tut en un fou ardant.
« La tue amur me seit hoi en present.
« Par ta mercit, se tei plaist, me cunsent
« Que mun nevuld puisse venger Rollant. » Aoi.

CCXXX

Cum ad oret, si se drecet en estant,
Seignat sun chef de la vertut puisant.
Muntet li Reis en sun cheval curant:
L'estreu li tindrent Naimes e Jozerans.
Prent sun escut e sun espiet trenchant.
Gent ad le cors, gaillart e ben seant,
Cler le visage e de bon cuntenant.
Puis, si chevalchet mult afichéement.
Sunent cil graisle e derere e devant:
Sur tuz les altres bundist li olifans.
Plurent Franceis pur pitet de Rollant. Aoi.

CCXXXI

Mult gentement li Emperere chevalchet,
Desur sa brunie fors ad mise sa barbe;
Pur sue amur altretel funt li altre,
Cent milie Franc en sunt reconoisable.
Passent cez puis e cez roches plus haltes,
Cez vals parfunz, cez destreiz anguisables,
Issent des porz e de la tere guaste,
Devers Espaigne sunt alet en la Marche,
En mi un plein unt prise lur estage...
A Baligant repairent ses enguardes;
Uns Sulians li ad dit sun message :

« C'est toi qui as préservé les trois enfants dans le feu ardent.
« Eh bien ! que ton amour sur moi veille aujourd'hui,
« Et, dans ta bonté, s'il te plaît, accorde-moi
« De pouvoir venger mon neveu Roland ! »

CCXXX

Charles a fini sa prière ; il se relève,
Fait sur son front le signe qui a tant de puissance,
Puis monte sur son cheval courant :
Naimes et Jozeran lui tiennent l'étrier.
Il saisit sa lance acérée, son écu.
Son corps est beau, gaillard et avenant ;
Son visage est clair, et belle est sa contenance.
Très-ferme sur son cheval, il s'avance.
Et les clairons de sonner par devant, par derrière ;
Le son de l'olifant domine tous les autres.
Les Français se souviennent de Roland et pleurent.

CCXXXI

L'Empereur chevauche bellement ;
Sur sa cuirasse il a étalé toute sa barbe,
Et, par amour pour lui, tous ses chevaliers font de même.
C'est le signe auquel on reconnaît les cent mille Français.
Ils passent ces montagnes, ils passent ces hautes roches,
Ils traversent ces profondes vallées, ces défilés horribles.
Ils sortent enfin de ces passages, et les voilà hors de ce désert,
Les voilà dans la Marche d'Espagne.
Ils y font halte au milieu d'une plaine...
Cependant Baligant voit revenir ses éclaireurs,
Et un Syrien lui rend ainsi compte de son message :

« Veüt avum cest orguillus rei Carle ;
« Fier sunt si hume, n'unt talent qu'il li faillent.
« Adubez vus : sempres averez bataille. »
Dist Baliganz : « Or oi grant vasselage.
« Sunez voz graisles, que mi païen le sacent. » Aoi.

CCXXXII

Par tute l'ost funt lur taburs suner
E cez buisines e cez graisles mult clers.
Païen descendent pur lur cors aduber.
Li Amiralz ne se voelt demurer :
Vest une brunie dunt li pan sunt saffret,
Lacet sun helme ki ad or est gemmez,
Puis ceint s'espée à l' senestre costet.
Par sun orguill li ad un num truvet :
Par la Carlun, dunt il oït parler,
La sue fist Preciuse apeler :
Ço ert s'enseigne en bataille campel,
Ses chevalers en ad fait escrier.
Pent à sun col un soen grant escut let,
D'or est la bucle e de cristal listet,
La guige en est d'un bon palie roet ;
Tient sun espiet, si l' apelet Maltet :
La hanste fut grosse cume uns tinels,
De sul le fer fust uns mulez trussez.
En sun destrer Baliganz est muntez,
L'estreu li tint Marcules d'ultre mer.
La furcheüre ad asez grant li bers,
Graisles es flancs e larges les costez,
Gros ad le piz, belement est mollez,
Lées espalles e le vis ad mult cler,
Fier le visage, le chef recercelet,

« Nous avons vu, dit-il, l'orgueilleux roi Charles :
« Ses hommes sont terribles et ne lui manqueront pas.
« Vous allez avoir bataille : armez-vous.
« — Bonne nouvelle pour les vaillants, s'écrie Baligant :
« Sonnez les clairons, pour que mes païens le sachent. »

CCXXXII

Alors, dans tout le camp, ils font retentir leurs tambours,
Leurs cors, leurs claires trompettes,
Et les païens commencent à s'armer.
L'Émir ne se veut pas mettre en retard :
Il revêt un haubert dont les pans sont brodés;
Il lace son heaume gemmé d'or,
Et à son flanc gauche ceint son épée.
A cette épée, dans son orgueil, il a trouvé un nom ;
Par rapport à celle de Charlemagne, dont il a entendu parler,
La sienne s'appelle Précieuse,
Et ce mot même lui sert de cri d'armes dans la bataille :
Il fait pousser ce cri par tous ses chevaliers.
A son cou il pend un large et vaste écu ;
La boucle est d'or, le bord est garni de pierres précieuses ;
La guige est en beau satin à rosaces.
Puis Baligant saisit son épieu, qu'il appelle « le Mal »,
Dont le bois est gros comme une massue,
Et dont le fer serait la charge d'un mulet.
Baligant monte ensuite sur son destrier;
Marcule d'outre-mer lui tient l'étrier.
L'Émir a l'enfourchure énorme,
Les flancs minces, les côtés larges,
La poitrine forte, le corps moulé et beau,
Les épaules vastes et le regard très-clair,
Le visage fier et les cheveux bouclés;

Tant par ert blancs cume flurs en estet.
De vasselage est suvent esprovez.
Deus! quel barun, s'oüst chrestientet!
Le cheval brochet, li sancs en ist tuz clers,
Fait sun eslais, si tressalt un fosset,
Cinquante piez i poet hom mesurer.
Païen escrient : « Cist deit marches tenser.
« N'i ad Franceis, se à lui vient juster,
« Voeillet o nun, n'i perdet sun edet.
« Carles est fols que ne s'en est alet. » Aoi.

CCXXXIII

Li Amiralz ben resemblet barun,
Blanche ad la barbe ensement cume flurs,
E de sa lei mult par est saives hum,
E en bataille est fiers e orguillus.
Sis filz Malprimes mult est chevalerus,
Granz est e forz e trait as anceisurs.
Dist à sun pere : « Sire, kar chevalchum!
« Mult me merveill se ja verrum Carlun. »
Dist Baliganz : « Oïl, kar mult est proz.
« En plusurs gestes de lui sunt grant honur;
« Il n'en ad mie de Rollant sun nevuld,
« N'averat vertut que s' tienget cuntre nus. » Aoi.

CCXXXIV

« Bel fil Malprime, ço li dist Baliganz,
« Her fut ocis li bons vassals Rollanz
« E Olivers, li proz e li vaillanz,
« Li .xii. Per, qui Carles amat tant,
« De cels de France .xx. milie cumbatant.

Il paraît aussi blanc que fleur d'été;
Quant au courage, il en a donné mille preuves.
Dieu! s'il était chrétien, quel baron!
Il pique son cheval, et le sang sort tout clair des flancs de la bête:
Il fait un temps de galop; et saute par-dessus un fossé
Qui peut mesurer cinquante pieds:
« Voilà, s'écrient les païens, voilà celui qui saura défendre notre terre.
« Le Français qui voudra jouter avec lui,
« Bon gré, mal gré, y laissera sa vie.
« Charles est fou de ne pas fuir un tel homme! »

CCXXXIII

L'Émir a tout l'air d'un vrai baron.
Sa barbe est aussi blanche qu'une fleur;
D'ailleurs c'est, parmi les païens, un homme sage
Et qui, dans la bataille, est fier et terrible.
Son fils Malprime aussi est très-chevaleresque:
Il est grand, il est fort, il est digne de sa race:
« En avant, Sire, dit-il à son père, en avant!
« Je me demande si nous allons voir Charles.
« — Oui, répond Baligant, car c'est un vaillant;
« Dans mainte histoire on parle de lui avec grand honneur:
« Mais il n'a plus son neveu Roland,
« Et ne pourra tenir pied devant nous. »

CCXXXIV

« Beau fils Malprime, dit Baligant,
« Roland le bon vassal est mort hier,
« Avec Olivier le preux et le vaillant,
« Avec les douze Pairs qui étaient tant aimés de Charles,
« Et vingt mille combattants de France.

« Trestuz les altres ne pris jo mie un guant.
« Li Emperere repairet veirement,
« Si l' m'a nunciet mis més li Sulians,
« .X. escheles en ad faites mult granz;
« Cil est mult proz ki sunet l'olifant,
« D'un graisle cler racatet ses cumpainz,
« E si chevalchent el' premer chef devant,
« Ensembl'od els .xv. milie de Francs,
« De bachelers que Carles cleimet enfanz;
« Après icels en i ad altretanz.
« Cil i ferrunt mult orguillusement. »
Ço dist Malprimes : « Le colp vus en demant. Aoi.

CCXXXV

« Bel fil Malprime, Baliganz li ad dit,
« Jo vus otri quanque m'avez ci quis;
« Cuntre Franceis sempres irez ferir :
« Si i merrez Torleu, le rei persis,
« E Dapamort, un altre rei Leutiz.
« Le grant orguill se ja puez matir,
« Jo vus durrai un pan de mun païs
« Dès Cheriant entresqu'en Val-Marchis. »
E cil respunt : « Sire, vostre mercit! »
Passet avant, le dun en requeillit,
Ço est de la tere ki fut à l' rei Flurit.
A itel ure unkes puis ne la vit,
Ne il n'en fut ne vestuz ne saisiz. Aoi.

CCXXXVI

Li Amiralz chevalchet par cez oz :
Sis filz le siut, ki mult ad grant le cors,

« Quant à tous les autres, je ne les prise pas un gant.
« Il est certain que l'Empereur est revenu, qu'il est là ;
« Un Syrien, mon messager, vient de me l'annoncer.
« Charles a formé dix corps d'armée immenses ;
« Il est brave, celui qui sonne l'olifant du Roi ;
« Par ces sons clairs il rassemble ses compagnons.
« Ceux-ci chevauchent en tête de l'armée, devant le premier rang ;
« Quinze mille Français sont avec eux,
« De ces jeunes que Charles appelle enfants ;
« Et il y en a quinze mille autres derrière eux
« Qui très-vigoureusement frapperont. »
Malprime alors : « Je vous demande l'honneur du premier coup.

CCXXXV

« — Beau fils Malprime, dit Baligant,
« Tout ce que vous me demandez, je vous l'accorde ;
« Donc, allez sans plus tarder assaillir les Français.
« Emmenez avec vous Torleu, le roi de Perse,
« Et Dapamort, le roi de Lithuanie ;
« Si vous pouvez mater le grand orgueil de Charles,
« Je vous donnerai un pan de mon royaume,
« Tout le pays depuis Chériant jusqu'au Val-Marquis.
« — Merci, mon seigneur, » répond Malprime.
Il passe en avant, et reçoit la tradition symbolique de ce présent.
Or c'était la terre qui appartint jadis au roi Fleuri.
Mais jamais Malprime ne devait la voir ;
Jamais Malprime ne devait en être investi ni saisi.

CCXXXVI

A travers tous les rangs de son armée, chevauche l'Émir,
Et son fils (il avait la taille d'un géant) le suit partout,

Li reis Torleus e li reis Dapamors;
.Xxx. escheles establissent mult tost,
Chevalers unt à merveillus esforz;
En la menur .l. milie en out.
La premere est de cels de Butentrot,
E l'altre après de Micenes as chefs gros:
Sur les eschines qu'il unt en mi les dos
Cil sunt seiet ensement cume porc. Aoi.
E la terce est de Nubles e de Blos,
E la quarte est de Bruns e d'Esclavoz,
E la quinte est de Sorbres e de Sorz,
E la siste est d'Ermines e de Mors,
E la sedme est de cels de Jericho,
L'oidme est de Nigres, e la noefme de Gros,
E la disme est de Balide la fort:
Ço est une genz ki unkes ben ne volt. Aoi.

CCXXXVII

Li Amiralz en juret quanqu'il poet
De Mahumet les vertuz e le cors:
« Carles de France chevalchet cume fols;
« Bataille i ert, se il ne s'en destolt;
« Jamais n'averat el' chef curune d'or. » Aoi.

CCXXXVIII

Dis escheles establisent après:
La premere est des Canelius, des laiz,
De Val-Fuit sunt venut en travers;
L'altre est de Turcs, e la terce de Pers,

Avec le roi Torleu et le roi Dapamort.
Ils divisent alors leur armée en trente colonnes;
(Ils ont tant et tant de chevaliers!)
Le plus faible de ces corps d'armée n'aura pas moins de cinquante mille hommes.
Le premier est composé des gens de Butentrot;
Le second, de ceux de Micènes. D'énormes têtes
Surmontent les échines qu'ils ont dans le milieu du dos,
Et ils sont couverts de soies tout comme sangliers.
La troisième colonne est formée de Nubiens et de Blos;
La quatrième, de Bruns et d'Esclavons;
La cinquième, de Sorbres et de Sors;
La sixième, de Mores et d'Arméniens.
Dans la septième sont ceux de Jéricho;
Les Nègres forment la huitième, et les Gros la neuvième;
La dixième enfin est composée des chevaliers de Balide la forte:
C'est un peuple qui jamais ne voulut le bien.

CCXXXVII

L'Émir prend à témoin par tous les serments possibles
La puissance et le corps de Mahomet:
« Charles de France est fou de chevaucher ainsi;
« Il va y avoir bataille, et, s'il ne la refuse point,
« Il ne portera plus jamais couronne d'or en tête. »

CCXXXVIII

Les païens forment ensuite dix autres corps d'armée:
Le premier est formé des Canelieux; ils sont horribles à voir;
Ils sont venus de Val-Fui, par le travers.
Les Turcs composent la seconde colonne, et les Persans la troisième.

E la quarte est de Pinceneis e de Pers,
E la quinte est de Solteras e d'Avers,
E la siste est d'Ormaleus e d'Eugiez,
E la sedme est de la gent Samuel;
L'oidme est de Bruise, la noefme de Clavers,
E la disme est d'Occiant le desert.
Ço est une genz ki Damne Deu ne sert,
De plus feluns n'orrez parler jamais.
Durs unt les quirs ensement cume fer :
Pur ço n'unt soign de helme ne d'osberc;
En la bataille sunt felun e engrès. Aoi.

CCXXXIX

Li Amiralz .x. escheles ajustet :
La premere est des jaianz de Malpruse,
L'altre est de Hums e la terce de Hungres,
Et la quarte est de Baldise-la-Lunge,
E la quinte est de cels de Val-Penuse,
E la siste est de Joi e de Maruse,
E la sedme est de Leus e d'Astrimunies,
L'oidme est d'Argoilles, la noefme de Clarbone,
E la disme est des barbez de Val-Funde :
Ço est une genz ki Deu n'enamat unkes.
Geste Francor .xxx. escheles i numbret.
Grant sunt les oz ù cez buisines sunent.
Païen chevalchent en guise de prozdumes. Aoi.

Dans la quatrième on voit encore des Persans avec des Pincenois;
La cinquième est formée de Solterais et d'Avares;
La sixième, d'Ormaleus et d'Eugiez;
La septième, de la gent Samuel;
Les hommes de Brousse composent la huitième, et les Esclavons la neuvième.
Quant à la dixième, on y voit la gent d'Occiant la déserte:
C'est une race qui ne sert pas le Seigneur Dieu,
Et vous n'entendrez jamais parler d'hommes plus félons.
Leur cuir est dur comme du fer;
Pas n'ont besoin de heaume ni de haubert;
En la bataille, rien n'égale leur férocité et leur acharnement.

CCXXXIX

L'Émir lui-même a formé dix autres corps d'armée.
Dans le premier il a mis les géants de Malprose;
Dans le second les Huns, et dans le troisième les Hongrois;
Dans le quatrième, les gens de Baldise-la-Longue,
Et dans le cinquième, ceux de Val-Peineuse;
Dans le sixième, ceux de Joie et de Maruse,
Dans le septième sont les Leus et les Thraces.
Les hommes d'Argoilles composent le huitième, et ceux de Clairbonne le neuvième;
Enfin les soldats barbus de Val-Fonde forment le dixième et dernier corps d'armée:
C'est une race qui fut toujours l'ennemie de Dieu.
Tel est, d'après les Chroniques de France, le dénombrement de ces trente colonnes.
Elle est grande, cette armée où tant de clairons retentissent!
Voici, voici que les païens s'avancent, en vaillants hommes...

CCXL

Li Amiralz mult par est riches hum :
Dedavant sei fait porter sun dragun
E l'estendart Tervagan e Mahum
E une ymagene Apolin le felun.
Dis Canelius chevalchent envirun,
Mult haltement escrient un sermun :
« Ki par noz deus voelt aveir guarisun,
« Si 's prit e servet par grant affictiun. »
Païen i baissent lur chefs e lur mentuns,
Lur helmes clers i suzclinent enbrunc.
Dient Franceis : « Sempres murrez, gluluns ;
« De vus seit hoi male confusiun !
« Li nostre Deu, guarantisez Carlun :
« Ceste bataille seit jugée en sun num ! » Aoi.

CCXLI

Li Amiralz est mult de grant saveir,
A sei apelet sun fil e les dous reis :
« Seignurs baruns, devant chevalchereiz,
« Mes escheles tutes les guiereiz ;
« Mais des meillurs voeill-jo retenir treis :
« L'une ert de Turcs e l'altre d'Ormaleis,
« E la terce est des jaianz de Malpreis.
« Cil d'Ociant erent ensembl'od mei,
« Si justerunt à Carle e à Franceis.
« Li Emperere, s' il se cumbat od mei,
« Desur le buc la teste perdre en deit :
« Trestut seit fiz, n'i averat altre dreit. » Aoi.

CCXL

L'Émir (un très-riche et très-puissant homme)
A fait devant lui porter le dragon qui lui sert d'enseigne,
Avec l'étendard de Tervagan et de Mahomet,
Et une idole d'Apollon, ce méchant dieu.
Dix Canelieux chevauchent alentour,
Et s'écrient d'une voix très-haute :
« Que ceux qui veulent être préservés par nos dieux
« Les prient en ce moment en toute componction. »
Païens alors de baisser la tête et le menton,
Et d'incliner jusqu'à terre leurs heaumes clairs :
« Misérables, leur crient les Français, voici l'heure de votre mort !
« Puissions-nous aujourd'hui vous voir honteusement vaincus !
« Et toi, ô notre Dieu, préserve Charlemagne,
« Et que cette bataille soit une victoire pour notre empereur ! »

CCXLI

L'Émir est un homme de grand savoir ;
Il appelle son fils et les deux rois :
« Seigneurs barons, votre place est sur le front de l'armée,
« Et c'est vous qui conduirez toutes mes colonnes ;
« Je n'en garde avec moi que trois, mais des meilleures ;
« L'une composée de Turcs, l'autre d'Ormaleus,
« La troisième des géants de Malprose.
« Les gens d'Occiant m'accompagneront aussi,
« Et je les mettrai aux prises avec Charles et les Français.
« Si l'Empereur veut lutter avec moi,
« Il aura la tête séparée du buste :
« C'est là, il peut en être certain, tout ce qu'il est en droit d'attendre. »

CCXLII

Grant sunt les oz e les escheles beles.
Entr'els nen ad ne pui ne val ne tertre,
Selve ne bois; asconse n'i poet estre;
Ben s'entre-veient en mi la pleine tere.
Dist Baliganz : « La meie genz averse,
« Kar chevalchez pur la bataille quere! »
L'enseigne portet Amboires d'Oluferne,
Païen escrient, Preciuse l'apelent.
Dient Franceis : « De vus seit hoi granz perte! »
Mult haltement Munjoie renuvelent.
Li Emperere i fait suner ses graisles
E l'olifant, ki trestuz les esclairet.
Dient païen : « La genz Carlun est bele.
« Bataille averum e adurée e pesme. » Aoi.

CCXLIII

Granz est la plaigne e large la cuntrée.
Luisent cil helme as perres d'or gemmées
E cez escut e cez brunies safrées
E cez espiet, cez enseignes fermées.
Sunent cez graisle, les voiz en sunt mult cleres,
De l' olifant haltes sunt les menées.
Li Amiralz en apelet sun frère,
Ço est Canabeus, li reis de Floredée :
Cil tint la tere entresqu'en Val-Sevrée,
Les escheles Carlun li ad mustrées :
« Veez l'orguill de France la loée.
« Mult fièrement chevalchet li Emperere :

CCXLII

Les deux armées sont immenses, et splendides sont leurs bataillons.
Entre les combattants il n'y a ni colline, ni tertre, ni vallée,
Ni forêt, ni bois, ni rien qui les pourrait cacher les uns aux autres :
C'est une vallée découverte où les Français voient à plein les païens :
« En avant! s'écrie Baligant, armée païenne,
« En avant, et engagez la bataille! »
C'est Amboire d'Oliferne qui porte l'enseigne des païens;
Et ceux-ci de pousser leur cri : « Précieuse! »
Et les Français de leur répondre : « Que Dieu vous perde aujourd'hui! »
Et de renouveler cent fois d'une voix forte le cri de « Mont-
joie! Montjoie! »
L'Empereur alors fait sonner tous ses clairons,
Et surtout l'olifant, qui les domine tous :
« La gent de Charles est belle, s'écrient les païens :
« Ah! nous aurons une rude et terrible bataille! »

CCXLIII

Vaste est la plaine, vaste est le pays.
Voyez-vous luire ces heaumes aux pierres gemmées d'or?
Voyez-vous étinceler ces écus, ces broignes bordées d'orfroi?
Ces épieux et ces gonfanons au bout des lances?
Entendez-vous ces trompettes aux voix si claires?
Entendez-vous surtout le son prolongé de l'olifant?
L'Émir alors appelle son frère,
Canabeu, le roi de Floredée,
Qui tient la terre jusqu'à Valsevrée,
Et Baligant lui montre les colonnes de Charles :
« Voyez l'orgueil de France la louée;
« Avec quelle fierté chevauche l'Empereur!

« Il est darere od cele gent barbée;
« Desur lur brunies lur barbes unt getées
« Altresi blanches cume neifs sur gelée.
« Cil i ferrunt de lances e d'espées :
« Bataille averum e forte e adurée :
« Unkes nuls hom ne vit tel ajustée. »
Plus qu'on ne lancet une verge pelée,
Baliganz ad ses cumpaignes passées.
Une raisun lur ad dite e mustrée :
« Venez, païen, kar jo 'n irai en l'estrée. »
De sun espiet la hanste en ad branlée.
Envers Carlun l'amure en ad turnée. Aoi.

CCXLIV

Carles li magnes, cum il vit l'Amiral
E le dragun, l'enseigne e l'estandart,
(De cels d'Arabe si grant force i par ad
De la cuntrée unt purprises les parz,
Ne mais que tant cum l'Emperere en ad),
Li reis de France s'en escriet mult halt :
« Baruns franceis, vus estes bon vassal,
« Tantes batailles avez faites en camps!
« Veez païen, felun sunt e cuart,
« Tute lur leis un dener ne lur valt.
« S'il unt grant gent, d'iço, seignurs, qui calt?
« Ki errer voelt, à mei venir s'en alt. »
Des esperuns puis brochet le cheval,
E Tencendur li ad fait .iiii. salz.
Dient Franceis : « Icist Reis est vassals.
« Chevalchez, bers, nul de nus ne vus falt. » Aoi.

« Il est là-bas, tenez, au milieu de ces chevaliers barbus :
« Ils ont étalé leur barbe sur leur haubert,
« Et leur barbe est aussi blanche que la neige sur gelée ;
« Certes, ils frapperont, ceux-là, bons coups de lances et d'épées !
« Nous allons avoir une rude, une formidable bataille :
« Jamais on n'en aura vu de pareille ! »
Alors, de plus loin que le jet d'un bâton,
Baligant dépasse les premiers rangs de son armée,
Et lui fait cette petite harangue :
« En avant ! païens, en avant ! je vous montre la route. »
Il brandit alors le bois de sa lance
Et en tourne le fer du côté de Charlemagne.

CCXLIV

Charles le Grand, quand il aperçoit l'Émir,
Le dragon, l'enseigne et l'étendard ;
Quand il voit les Arabes en si grand nombre,
Quand il les voit couvrir toute la contrée
Hormis la place occupée par l'Empereur,
Le roi de France alors s'écrie à pleine voix :
« Barons français, vous êtes de bons soldats.
« Combien de batailles déjà n'avez-vous pas livrées !
« Or voici les païens devant nous ; ce sont des félons et des lâches,
« Et toute leur loi ne leur vaut un denier.
« Mais ils sont nombreux, direz-vous. Eh ! qu'importe ?
« Qui veut marcher me suive ! »
Alors Charles pique son cheval,
Et Tencendur fait quatre sauts.
« Comme le Roi est brave ! disent les Français :
« Aucun de nous ne vous fera défaut, Sire ; chevauchez. »

CCXLV

Clers fut li jurz e li soleilz luisanz,
Les oz sunt beles e les cumpaignes grant.
Justées sunt les escheles devant.
Li quens Rabels e li quens Guinemans
Laschent les resnes à lur chevals curanz,
Brochent ad ait; dunc laissent curre Francs,
Si vunt ferir de lur espiez trenchanz. Aoi.

CCXLVI

Li quens Rabels est chevalers hardiz,
Le cheval brochet des esperuns d'or fin,
Si vait ferir Torleu le rei persis;
N'escuz ne brunie ne pout sun colp tenir,
L'espiet ad or li ad enz el' cors mis,
Que mort l'abat sur un buissun petit.
Dient Franceis : « Damnes Deus nus aït!
« Carles ad dreit, ne li devum faillir. » Aoi.

CCXLVII

E Guinemans justet à l' rei de Leutice,
Tute li freint la targe ki est flurie;
Après li ad la brunie descunfite,
Tute l'enseigne li ad enz el' cors mise,
Que mort l'abat, ki qu'en plurt u ki 'n riet.
A icest colp cil de France s'escrient :
« Ferez, baruns, si ne vus targez mie!

CCXLV

Le jour fut clair, et brillant fut le soleil.
Les deux armées sont belles à voir, et leurs bataillons sont immenses.
Mais déjà les premières colonnes sont aux prises.
Le comte Rabel et le comte Guinemant
Ont lâché les rênes à leurs rapides destriers,
Et donnent vivement de l'éperon. Tous les Français se lancent au galop,
Et de leurs épieux tranchants commencent à donner de grands coups.

CCXLVI

C'est un vaillant chevalier que le comte Rabel.
Des éperons d'or fin il pique son cheval,
Et va frapper Torleu, le roi de Perse;
Pas d'écu, pas de cuirasse qui puisse résister à un tel coup.
Le fer doré est entré dans le corps du roi païen,
Et Rabel l'abat roide mort sur des broussailles.
« Dieu nous aide! crient les Français;
« Nous ne devons pas faire défaut à Charles: le droit est pour lui. »

CCXLVII

Guinemant, de son côté, joute avec le roi de Lithuanie;
Le bouclier du païen, orné de fleurs peintes, est en pièces,
Son haubert est en lambeaux,
Et le gonfanon de Guinemant lui est tout entier entré dans le corps.
Qui qu'en pleure ou en rie, le Français l'abat mort.
Témoins de ce beau coup, tous les Français s'écrient:
« Pas de retard, barons, frappez, frappez!

« Carles ad dreit vers la gent païenie,
« Deus nus ad mis à l' plus verai juise. » Aoi.

CCXLVIII

Malprimes siet sur un cheval tut blanc,
Cunduit sun cors en la presse des Francs,
De uns à d' altres granz colps i vait feranz,
L'un mort sur l'altre suvent vait tresturnanz.
Tut premereins s'escriet Baliganz :
« Li men baruns, nurrit vus ai lung tens.
« Veez mun fil, ki Carlun vait queranz,
« E à ses armes tanz baruns calunjanz ;
« Meillur vassal de lui ja ne demant.
« Succurez le à voz espiez trenchanz! »
A icest mot païen venent avant,
Durs colps i fièrent, mult est li caples granz.
La bataille est merveilluse e pesanz,
Ne fut si forz enceis ne puis cel tens. Aoi.

CCXLIX

Grant sunt les oz e les cumpaignes fières,
Justées sunt trestutes les escheles,
E li païen merveillusement fièrent.
Deus! tantes hanstes i ad par mi brisées,
Escuz fruisez e brunies desmailées!
Là veïsez la tere si junchée,
L'erbe de l' camp, ki est verte e delgée,
De l' sanc des cors est tute envermeillée.
Li Amiralz recleimet sa maisnée :
« Ferez, baruns, sur la gent chrestiene. »
La bataille est mult dure e afichée ;

« C'est Charlemagne qui a pour lui le droit contre les païens ;
« Et c'est ici le véritable jugement de Dieu ! »

CCXLVIII

Sur un cheval tout blanc voici Malprime,
Qui s'est lancé dans le milieu de l'armée française.
A droite, à gauche, il y frappe de grands coups,
Et sur un mort abat un autre mort.
Baligant le premier s'écrie :
« O mes barons, ô vous que j'ai si longtemps nourris,
« Voyez mon fils, comme il cherche Charles,
« Et combien de barons, en attendant, il provoque au combat !
« Je ne saurais souhaiter un plus excellent soldat :
« Allez le secourir avec le fer de vos lances ! »
A ces mots, les païens font un mouvement en avant.
Ils frappent de fiers coups, la mêlée est rude ;
Pesante et merveilleuse est la bataille ;
Jamais avant ce temps ni depuis, jamais il n'y en eut de pareille.

CCXLIX

Les armées sont immenses, fiers sont les bataillons ;
Toutes les colonnes sont aux prises.
Dieu ! quels coups frappent les païens !
Dieu ! que de lances brisées en deux tronçons !
Que de hauberts démaillés ! que d'écus en morceaux !
La terre est tellement jonchée de cadavres,
Que l'herbe des champs, fine et tout à l'heure verte encore,
Est toute envermeillée par le sang.
L'Émir alors fait un nouvel appel aux siens :
« Frappez sur les chrétiens, frappez, barons ! »
La bataille est rude, elle est acharnée.

Unc cinz ne puis ne fut si forz ajustée,
Jusqu'à la mort n'en ert fins otriée. Aoi.

CCL

Li Amiralz la sue gent apelet :
« Ferez, païen, pur el venut n'i estes.
« Jo vus durrai muillers gentes e beles,
« Si vos durrai fieus e honurs e teres. »
Païen respundent : « Nus le devum ben fere. »
A colps pleners de lur espiez i perdent,
Plus de cent milie espées i unt traites.
As vus le caple e dulurus e pesme.
Bataille veit cil ki entr'els voelt estre. Aoi.

CCLI

Li Emperere recleimet ses Franceis :
« Seignurs baruns, jo vos aim, si vus crei ;
« Tantes batailles avez faites pur mei,
« Regnes cunquis e desordenet reis !
« Ben le conuis que gueredun vus en dei
« E de mun cors, de teres e d'aveir.
« Vengez voz fiz, voz freres e voz heirs
« K'en Rencesvals furent morz l'altre seir !
« Ja savez vus cuntre païens ai dreit. »
Respundent Franc : « Sire, vus dites veir. »
Itels .xx. milie en ad Carles od sei,
Cumunement l'en prametent lur feid,
Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit.

Ni avant ce temps, ni depuis lors, on n'en vit jamais de semblable.
La nuit seule pourra séparer les combattants.

CCL

L'Émir appelle les siens :
« Vous n'êtes venus que pour frapper : frappez !
« Je vous donnerai de belles femmes ;
« Vous aurez des biens, des fiefs et des terres.
« — Oui, notre devoir est de bien frapper, » lui répondent les païens.
Et voilà qu'à force d'assener de grands coups ils mettent leurs lances en morceaux.
Cent mille épées alors sont tirées des fourreaux ;
La mêlée est douloureuse, elle est horrible :
Ah ! ceux qui furent là virent une vraie bataille.

CCLI

De son côté, l'Empereur exhorte ses Français :
« Seigneurs barons, je vous aime et j'ai confiance en vous.
« Vous avez déjà livré pour moi tant de batailles,
« Conquis tant de royaumes et détrôné tant de rois !
« Je vous en dois le salaire, c'est vrai, je le reconnais ;
« Et ce salaire, ce seront des terres, de l'argent, mon corps même, s'il le faut.
« Donc, vengez vos fils, vos frères et vos hoirs,
« Qui l'autre jour sont morts à Roncevaux.
« Vous le savez, c'est de mon côté qu'est le droit, c'est contre les païens.
« — C'est la vérité, Sire, » répondent les Français.
Charles en a vingt mille avec lui,
Qui d'une seule voix lui engagent leur foi.
Oui, quelle que soit leur détresse, et même devant la mort, ils ne feront jamais défaut à l'Empereur.

N'en i ad cel sa lance n'i empleit,
De lur espées i fièrent demaneis.
La bataille est de merveillus destreit. Aoi.

CCLII

Li bers Malprimes par mi le camp chevalchet,
De cels de France i fait mult grant damage.
Naimes li dux fièrement le reguardet,
Vait le ferir cum hume vertudables,
De sun escut li freint la pene halte,
De sun osberc les dous pans li desaffret.
El' cors li met tute l'enseigne jalne,
Que mort l'abat entre .vii. c. des altres. Aoi.

CCLIII

Reis Canabeus, le frere à l' Amiral,
Des esperuns ben brochet sun cheval,
Trait ad l'espée, li punz est de cristal,
Si fiert Naimun en l'helme principal,
L'une meitet l'en fruisset d'une part,
A l' brant d'acer l'en trenchet .v. des laz:
Li capelers un dener ne li valt;
Trenchet la coife entresque à la char,
Jus à la tere une pièce en abat.
Granz fut li colps, li dux en estonat,
Sempres caïst, se Deus ne li aidast;
De sun destrer le col en enbraçat.
Se li païens une feiz recuverast,
Sempres fust morz li nobilies vassals.
Carles de France i vient, ki l' succurrat. Aoi.

Tous alors jouent de la lance
Et frappent sans retard de l'épée :
La bataille est pleine de merveilleuse angoisse...

CCLII

Malprime, le baron, chevauchait au milieu de la mêlée
Et y avait fait un grand massacre de Français;
Mais voici le duc Naimes qui lui lance un regard terrible
Et d'un très-vigoureux coup va le frapper.
Il lui brise le haut de son écu,
Lui enlève l'orfroi qui ornait les deux pans de son haubert,
Et lui enfonce dans le corps tout un gonfanon de couleur jaune...
Entre sept cents autres il l'abat roide mort.

CCLIII

Le roi Canabeu, le frère de l'Émir,
Pique alors son cheval des éperons,
Tire son épée au pommeau de cristal,
Et en frappe Naimes sur le heaume princier:
Il en fracasse la moitié,
Et, de son tranchant d'acier, coupe cinq des lacs qui le retenaient.
Le capuchon de mailles ne saurait préserver le duc,
La coiffe est tranchée jusqu'à la chair,
Et un lambeau en tombe à terre.
Le coup fut rude, et Naimes en fut abasourdi comme par la foudre:
Il fût tombé sans l'aide de Dieu...
Il est là, la tête sur la crinière de son cheval:
Si le païen frappe un second coup,
C'en est fait du noble vassal, il est mort!
Mais Charles de France arrive à son secours.

CCLIV

Naimes li dux tant par est anguissables,
E li païens de ferir mult le hastet.
Carles li dist : « Culvert, mar le baillastes ! »
Vait le ferir par sun grant vasselage,
L'escut li freint, cuntre le coer li quasset,
De sun osberc li derumpt la ventaille,
Que mort l'abat ; la sele en remeint guaste. Aoi.

CCLV

Mult ad grant doel Carlemagnes li reis,
Quant duc Naimun veit nafret devant sei,
Sur l'erbe verte le sanc tut cler cadeir.
Li Emperere li ad dit à cunseill :
« Bel sire Naime, kar chevalchez od mei.
« Morz est li gluz ki en destreit vus teneit,
« El' cors li mis mun espiet une feiz. »
Respunt li dux : « Sire, jo vus en crei.
« Se jo vif alques, mult grant prod i avereiz. »
Puis sunt justet par amur e par feid,
Ensembl'od els tel .xx. milie Franceis.
N'i ad celui que n'i fierget u n'i capleit. Aoi.

CCLVI

Li Amiralz chevalchet par le camp,
Si vait ferir le cunte Guineman,
Cuntre le coer li fruisset l'escut blanc,
De sun osberc li derumpit les pans,

CCLIV

Dieu! dans quelle angoisse est le duc Naimes!
Le païen va se hâter de le frapper encore;
Mais voici Charles qui lui dit : « Misérable, ce coup te portera malheur! »
Et très-intrépidement le Roi s'élance sur le Sarrasin;
Il brise l'écu, le fracasse à l'endroit du cœur,
Lui rompt la ventaille du haubert,
Et l'abat roide mort. La selle reste vide.

CCLV

Grande fut la douleur du roi Charlemagne,
Quand il vit le duc Naimes blessé là, devant lui,
Quand il vit courir le sang clair sur l'herbe verte.
Alors il lui a donné un bon conseil :
« Beau sire Naimes, chevauchez tout près de moi;
« Quant au misérable qui vous a mis en cette détresse, il est mort;
« Je lui ai mis mon épieu dans le corps.
« — Je vous crois, Sire, répond le duc,
« Et si je vis, vous serez bien payé d'un tel service. »
Lors ils vont l'un près de l'autre par amour et par foi.
Vingt mille Français marchent avec eux,
Qui tous donnent de fiers coups et se battent rudement.

CCLVI

A travers toute la bataille chevauche l'Émir :
Il se jette sur le comte Guinemant;
Il lui fracasse l'écu blanc tout près du cœur,
Met en pièces les pans du haubert,

Les dous costez li deseveret des flancs,
Que mort l'abat de sun cheval curant.
Puis ad ocis Gebuin e Lorant,
Richard le veill, le seignur des Normans.
Païen escrient : « Preciuse est vaillanz :
« Ferez, baruns, nus i avum guarant. » Aoi.

CCLVII

Ki puis veïst les chevalers d'Arabe,
Cels d'Occiant e d'Argoilles e de Bascle !
De lur espiez bien i fièrent e caplent ;
E li Franceis n'unt talent que s'en algent ;
Asez i moerent e des uns e des altres.
Entresqu'à l' vespre est mult forz la bataille,
Des francs baruns i ad mult grant damage :
Doel averat enceis qu'ele departet. Aoi.

CCLVIII

Mult ben i fièrent Franceis e Arrabit ;
Fruissent cez hanstes e cez espiez furbiz.
Ki dunc veïst cez escuz si malmis,
Cez blancs osbercs ki dunc oïst fremir,
E cez escuz sur cez helmes cruisir ;
Cez chevalers ki dunc veïst caïr,
E humes braire, cuntre tere murir,
De grant dulur li poüst suvenir.
Ceste bataille est mult forz à suffrir.
Li Amiralz recleimet Apollin
E Tervagan e Mahum altresi :
« Mi damne deu, jo vus ai mult servit ;

Lui partage les côtes,
Et l'abat mort de son cheval rapide.
L'Émir ensuite tue Gebouin, Laurent,
Et le vieux Richard, sire des Normands.
« La brave épée que Précieuse ! s'écrient alors les païens ;
« Nous avons là un puissant défenseur : frappez, barons, frappez. »

CCLVII

Il fait beau voir les chevaliers païens,
Ceux d'Occiant, ceux d'Argoilles et de Bascle,
Frapper dans la mêlée de beaux coups de lance ;
Mais les Français n'ont pas envie de leur céder le champ.
Il en meurt beaucoup des uns et des autres,
Et jusqu'au soir la bataille est très-rude.
Les barons de France firent là de grandes pertes.
Que de douleurs encore avant la fin de la journée !

CCLVIII

Français et Arabes frappent à qui mieux mieux ;
Le bois et l'acier fourbi des lances sont mis en pièces.
Ah ! celui qui eût vu tant d'écus en cet état,
Celui qui eût entendu le bruit de ces blancs hauberts que l'on heurte,
Et de ces heaumes qui grincent contre les boucliers ;
Celui qui eût alors vu tomber tous ces chevaliers,
Et les hommes pousser des hurlements de douleur et mourir à terre,
Celui-là saurait ce que c'est qu'une grande douleur !
La bataille est rude à supporter,
Et l'Émir invoque Apollon,
Tervagan et Mahomet :
« Je vous ai bien servis, seigneurs mes dieux !



« Tutes voz ymagenes vus referai d'or fin :
« Cuntre Carlun deignez me guarantir. »
As li devant un soen drut, Gemalfin,
Males nuveles li aportet e dit :
« Baliganz, Sire, mal estes hoi bailliz,
« Perdut avez Malprime vostre fil,
« E Canabeus vostre frere est ocis.
« A dous Franceis belement en avint ;
« Li Emperere en est l'uns, ço m'est vis,
« Grant ad le cors, ben resenblet marchis,
« Blanche ad la barbe cume flurs en avril. »
Li Amiralz en ad le helme enclin,
E enaprès si 'n enbrunket sun vis,
Si grant doel ad sempres quiat murir ;
Si 'n apelat Jangleu l'ultre-marin. Aoi.

CCLIX

Dist l'Amiralz : « Jangleu, venez avant.
« Vus estes proz, e vostre saveir est granz,
« Vostre cunseill ai otriet tuz tens.
« Que vus en semblet d'Arrabiz e de Francs,
« Se nus averum la victorie de l' champ ? »
Et cil respunt : « Morz estes, Baliganz.
« Ja vostre deu ne vus erent guarant.
« Carles est fiers, e si hume vaillant :
« Unc ne vi gent ki si fust cumbatanz.
« Mais reclamez les baruns d'Occiant,
« Turcs e Enfruns, Arrabiz e Jaianz.
« Ço que estre en deit ne l' alez demuranz. » Aoi.

« Eh bien ! je veux faire plus, je vous élèverai d'autres statues, tout en or fin,
« Si vous me secourez contre Charles. »
En ce moment Gémalfin, un ami de l'Émir, se présente à ses yeux ;
Il lui apporte de mauvaises nouvelles, et lui dit :
« La journée est mauvaise pour vous, sire Baligant !
« Vous avez perdu Malprime, votre fils,
« Et l'on vous a tué Canabeus, votre frère.
« Deux Français ont eu l'heur de les vaincre ;
« L'un d'eux, je pense, est l'Empereur :
« Il a le corps énorme et tout l'air d'un marquis.
« Sa barbe est blanche comme fleur en avril. »
L'Émir alors baisse son heaume,
Et laisse tomber sa tête sur sa poitrine ;
Sa douleur est si grande, qu'il pense mourir sur l'heure...
Il appelle Jangleu d'outre-mer.

CCLIX

« Avancez, Jangleu, dit l'Émir.
« Vous êtes preux, vous êtes de grand savoir,
« Et j'ai toujours suivi votre conseil.
« Eh bien ! que vous semble des Arabes et des Français ?
« Aurons-nous ou non la victoire ?
« — Baligant, répond Jangleu, vous êtes mort.
« N'espérez point de salut dans vos dieux :
« Charles est fier, vaillants sont ses hommes,
« Et jamais je ne vis de race mieux faite pour la bataille.
« Cependant appelez vos chevaliers d'Occiant ;
« Mettez en ligne Turcs et Enfrons, Arabes et Géants,
« Et faites sans retard ce qu'il faut faire. »

CCLX

Li Amiralz ad sa barbe fors mise
Altresi blanche cume flurs en espine ;
Cument qu'il seit, ne s'i voelt celer mie,
Met à sa buche une clere buisine,
Sunet la cler, que si païen l'oïrent.
Par tut le camp ses cumpaignes ralient.
Cil d'Occiant i braient e henissent,
E cil d' Argoilles si cum chen i glatissent.
Requerent Francs par si grant estultie,
El' plus espès si's rumpent e partissent :
A icest colp en jetent morz .vii. milie. Aoi.

CCLXI

Li quens Ogers cuardise n'out unkes,
Meillur vassals de lui ne vestit brunie.
Quant de Franceis les escheles vit rumpre,
Si apelat Tierri le duc d'Argune,
Gefreid d'Anjou e Jozeran le cunte,
Mult fièrement Carlun en araisunet :
« Veez païens, cum ocient voz humes !
« Ja Deu ne placet qu'el' chef portez curune,
« S'or n'i ferez pur venger vostre hunte ! »
N'i ad icel ki un sul mot respundet ;
Brochent ad ait, lur chevals laissent curre,
Vunt les ferir là ù il les encuntrent. Aoi.

CCLX

L'Émir a étalé sa barbe sur sa cuirasse,
Sa barbe aussi blanche que fleur d'aubépine.
Quoi qu'il lui arrive, il ne se veut point cacher.
Il met à sa bouche une trompette claire,
Et clairement la sonne si bien, que ses païens l'entendent.
Alors sur le champ de bataille ses bataillons se rallient,
Et ceux d'Occiant de hennir et de braire.
Et ceux d'Argoilles, d'aboyer et de glapir comme des chiens;
Puis, comme des fous furieux, ils cherchent les Français,
Se jettent au plus épais, rompent et coupent en deux l'armée de Charles,
Et du coup jettent à terre sept mille morts.

CCLXI

Le comte Ogier ne sait pas ce que c'est que la couardise :
Jamais meilleur soldat ne vêtit la cuirasse.
Quand il voit les colonnes françaises rompues et coupées,
Il appelle Thierry, le duc d'Argonne,
Geoffroi d'Anjou et le comte Jozeran,
Et adresse à Charles ce fier discours :
« Voyez comme les païens vous tuent vos hommes.
« A Dieu ne plaise que vous portiez encore couronne au front,
« Si vous ne frappez de bons coups pour venger votre honte! »
Personne ne répond un mot, personne;
Mais tous donnent avec fureur de l'éperon, et lâchent les rênes à leurs chevaux.
Partout où ils rencontrent les païens, ils vont les frapper...

CCLXII

Mult ben i fiert Carlemagnes li reis,
Naimes li dux e Ogers li Daneis,
Gefreiz d'Anjou, ki l'enseigne teneit.
Mult par est proz danz Ogers li Daneis;
Puint le cheval, laisset curre ad espleit,
Si vait ferir celui ki le dragun teneit,
Qu'ambure cravente en la place devant sei
Et le dragun e l'enseigne le rei.
Baliganz veit sun gunfanun cadeir
E l'estendart Mahumet remaneir;
Li Amiralz alques s'en aperceit
Que il ad tort e Carlemagnes dreit.
Païen d'Arabe s'en cuntiennent plus quei.
Li Emperere recleimet ses Franceis:
« Dites, baruns, pur Deu, si m'aidereiz. »
Respundent Franc : « Mar le demandereiz;
« Trestut seit fels ki n'i fierget ad espleit ! » Aoi.

CCLXIII

Passet li jurz, si turnet à la vesprée.
Franc e païen i fièrent des espées.
Cil sunt vassal ki les oz ajusterent,
Mais lur enseignes n'i unt mie ubliées.
Li Amiralz « Preciuse » ad criée,
Carles « Munjoie » l'enseigne renumée.
L'un conuist l'altre as haltes voiz e as cleres;
En mi le camp ambdui s'entr'encuntrerent,
Si se vunt ferir, granz colps s'entre-dunerent

CCLXII

Il frappe bien, le roi Charlemagne ;
Ils frappent bien, le duc Naimes et Ogier le Danois;
Il frappe bien, Geoffroi d'Anjou, qui porte l'enseigne royale;
Mais quelle prouesse surtout que celle de monseigneur Ogier!
Il pique son cheval, lui lâche les rênes,
Et se jette sur le païen qui tient le dragon;
Si bien que sur place il écrase à la fois
Le dragon et l'enseigne de l'Émir.
Baligant voit ainsi tomber son gonfanon;
Il voit l'étendard de Mahomet rester sans défense.
L'Émir commence à s'apercevoir
Que le droit est du côté de Charles, que le tort est de son côté.
Et déjà voici les païens qui montrent moins d'ardeur.
Et l'Empereur d'appeler ses Français :
« Dites, barons, pour Dieu, m'aiderez-vous?
« — Le demander serait une injure, répondent-ils.
« Maudit soit qui ne frappe de tout cœur! »

CCLXIII

Le jour passe, la vêprée s'avance;
Païens et Francs frappent de leurs épées.
Ceux qui rassemblèrent ces deux armées, Charles et Baligant, sont des vaillants.
Toutefois ils n'oublient pas leurs cris d'armes.
« Précieuse! » crie l'Émir.
« Montjoie! » répète l'Empereur.
Ils se reconnaissent l'un l'autre à leurs voix claires et hautes;
Au milieu même du champ de bataille tous deux se rencontrent.
Ils se jettent l'un sur l'autre, et s'entre-donnent de grands coups.

De lur espiez en lur targes roées;
Fraites les unt desuz cez bucles lées,
De lur osbercs les pans en deseverent,
Dedenz cez cors mie ne s'adeserent;
Rumpent ces cengles, et cez seles verserent,
Cheent li rei, à tere trabecherent,
Isnelement sur lur piez releverent,
Mult vassalment unt traites les espées.
Ceste bataille nen ert mais desturnée,
Seinz hume mort ne poet estre achevée. Aoi.

CCLXIV

Mult est vassals Carles de France dulce,
Li Amiralz il ne l' crent ne ne dutet.
Cez lur espées tutes nues i mustrent,
Sur cez escuz mult granz colps s'entre-dunent,
Trenchent les quirs e cez fuz ki sunt duble,
Cheent li clou, se peceient les bucles;
Puis fièrent-il nud à nud sur lur brunies :
Des helmes clers li fous en escarbunet.
Ceste bataille ne poet remaneir unkes,
Jusque li uns sun tort i reconuisset. Aoi.

CCLXV

Dist l'Amiralz : « Carle, kar te purpense,
« Si pren cunseill que vers mei te repentes.
« Mort as mun fil par le men escientre,
« A mult grant tort mun païs me calenges;
« Deven mis hom, en fieu le te voeill rendre,
« Ven mei servir d'ici qu'en Oriente. »
Carles respunt : « Mult grant viltez me semblet;

Frappant de leurs épieux sur leurs écus à rosaces,
Ils les brisent au-dessous de la large boucle
Et se déchirent les pans de leurs hauberts ;
Mais ils ne s'atteignent pas plus avant ;
Ils brisent les sangles de leurs chevaux et renversent leurs selles.
Bref, les deux rois tombent, et les voilà par terre ;
Vite ils se relèvent, et les voici debout.
Ils tirent alors leurs épées d'un geste intrépide.
Ce duel ne peut désormais finir,
Il ne peut s'achever sans mort d'homme.

CCLXIV

Il est vaillant, le roi de douce France ;
Mais l'Émir ne le craint ni ne le redoute.
Tous deux ont à la main leurs épées toutes nues,
Et se donnent de furieux coups sur leurs écus.
Ils en tranchent le cuir et le bois, qui cependant est double ;
Les clous en tombent, les boucles sont en pièces.
Alors ils se frappent nu à nu sur leurs hauberts,
Des heaumes clairs jaillit le feu.
Ce duel ne peut en rester là :
Il faut que l'un ou l'autre reconnaisse son tort.

CCLXV

« Réfléchis bien, Charles, dit l'Émir,
« Et décide-toi à me demander pardon.
« Je sais que tu as tué mon fils ;
« Et fort injustement tu envahis ma terre :
« Deviens mon homme, et je te la donne en fief,
« Si tu veux être mon vassal en Espagne et en Orient.
« — Ce serait trop grand' honte, s'écrie Charles,

« Pais ne amur ne dei à païen rendre.
« Receif la lei que Deus nus apresentet,
« Chrestientet, e pui t' amerai sempres;
« Puis serf e crei le Rei omnipotente! »
Dist Baliganz : « Malvais sermun cumences. »
Puis vunt ferir des espées qu'unt ceintes. Aoi.

CCLXVI

Li Amiralz est mult de grant vertut,
Fiert Carlemagne sur l'helme d'acer brun,
Desur la teste li ad frait e fendut,
Met li l'espée sur les chevels menuz,
Prent de la carn grant pleine palme e plus,
Iloec endreit remeint li os tut nuz.
Carles cancelet, pur poi qu'il n'est caüz,
Mais Deus ne voelt qu'il seit morz ne vencuz;
Seinz Gabriel est repairez à lui,
Si li demandet : « Reis magne, que fais tu? » Aoi.

CCLXVII

Quant Carles oit la sainte voiz de l' angle,
Nen ad poür ne de murir dutance,
Repairet lui vigur e remembrance.
Fiert l'Amiral de l'espée de France,
L'helme li freint, ù les gemmes reflamblent,
Trenchet la teste pur la cervele espandre,
E tut le vis tresqu'en la barbe blanche,
Que mort l'abat seinz nule recuvrance;
Munjoie escriet pur la reconuisance.
A icest mot venuz i est dux Naimes,
Prent Tencendur, muntet i li reis magnes.

... L'Émir est d'une force terrible :
Il frappe Charlemagne sur le heaume d'acier brun,
Il le lui fend et casse sur la tête.....
Charles chancelle; un peu plus il serait tombé;
Mais qu'il meure ou qu'il soit vaincu, c'est ce que Dieu ne permet pas.
Saint Gabriel s'abat près de lui :
« Grand roi, lui dit-il, que fais-tu? »
Quand Charlemagne entend la sainte voix de l'Ange,
Il n'a plus peur, il ne craint plus de mourir...

(Vers 3602-3604 et 3608-3613.)



Em Bethuault imp. Tours.

« Je ne dois à un païen ni la paix, ni l'amour;
« Reçois la loi que Dieu nous donne à croire;
« Deviens chrétien, et sur l'heure je t'aimerai,
« Si tu crois, si tu sers le Roi omnipotent.
« — Mauvaises paroles que tout cela, » dit Baligant.
Ils vont alors se redonner de grands coups de leurs épées...

CCLXVI

L'Émir est d'une force terrible.
Il frappe Charlemagne sur le heaume d'acier brun;
Il le lui fend et casse sur la tête.
L'épée du païen tranche tous les cheveux,
Et de la chair enlève un morceau plus grand qu'une paume;
A cet endroit, l'os demeure tout nu.
Charles chancelle, un peu plus il serait tombé;
Mais qu'il meure ou qu'il soit vaincu, c'est ce que Dieu ne permet pas.
Saint Gabriel s'abat de nouveau près de lui.
« Grand roi, lui dit-il, que fais-tu? »

CCLXVII

Quand Charles entend la sainte voix de l'Ange,
Il n'a plus peur, il ne craint plus de mourir;
Les forces et le sentiment lui reviennent.
De son épée de France il frappe l'Émir,
Brise le heaume où flamboient tant de pierres précieuses,
Tranche la tête d'où se répand la cervelle,
Jusqu'à la barbe blanche met en deux morceaux le visage;
Bref, sans remède l'abat roide mort.
Puis, pour se faire reconnaître, « Montjoie! » s'écrie-t-il.
A ce mot, le duc Naimes accourt;
Il saisit Tencendur, et le grand roi y remonte.

Païen s'en turnent, ne voelt Deus qu'il i remainent.
Or unt Franceis iço que il demandent. Aoi.

CCLXVIII

Païen s'en fuient, cum Damnes Deus le voelt,
Enchalcent Franc e l'Emperere avoec.
Ço dist li Reis : « Seignurs, vengez voz doels,
« Si esclargiez voz talenz e voz coers;
« Kar hoi matin vus vi plurer des oilz. »
Respundent Franc : « Sire, ço nus estoet. »
Cascuns i fiert tant granz colps cum il poet,
Poi s'en estoerstrent d'icels ki sunt iloec. Aoi.

CCLXIX

Granz est li chalz, si se levet la puldre.
Païen s'en fuient, e Franceis les anguissent;
Li enchalz duret d'ici qu'en Sarraguce.
En sum sa tur muntée est Bramimunde,
Ensembl'od li si clerc e si canunje
De false lei, que Deus n'enamat unkes;
Ordres nen unt ne en lur chefs curunes.
Quant ele vit Arrabiz si cunfundre,
A halte voiz s'escrie : « Aïez nus, Mahume!
« E! gentilz reis, ja sunt vencut noz hume,
« Li Amiralz ocis à si grant hunte! »
Quant l'ot Marsilies, vers sa pareit se turnet,
Pluret des oilz, tute sa chere enbrunket,
Morz est de doel. Si cum pecchet l'encumbret,
L'anme de lui as vifs diables dunet. Aoi.

Quant aux païens, ils s'enfuient : Dieu ne veut pas qu'ils
restent davantage,
Et les Français enfin ont ce qu'ils demandent.

CCLXVIII

Dieu le veut, les païens s'enfuient;
L'Empereur et les Francs leur donnent la chasse :
« Vengez-vous, s'écrie le Roi, vengez toutes vos souffrances;
« Satisfaites vos désirs, soulagez vos cœurs;
« Car ce matin je vous ai vus pleurer de vos yeux. »
Et les Francs de lui répondre : « Il le faut, il le faut! »
Et chacun de frapper les plus grands coups qu'il peut.
Ah! des païens qui furent là, il s'en échappa bien peu.

CCLXIX

La chaleur est grande, la poussière s'élève;
Les païens sont en fuite, et les Français sont là, sur leurs
pas, qui les pressent angoisseusement:
Jusqu'à Saragosse dure cette poursuite.
Au haut de sa tour est montée Bramimonde,
Avec ses chanoines et ses clercs,
Ceux de la loi mauvaise et que Dieu n'aime point,
Ceux qu'un sacrement n'a pas ordonnés, et qui ne portent
pas la tonsure sur leurs têtes.
Et, quand la Reine aperçoit la déroute des païens :
« A l'aide, Mahomet! s'écrie-t-elle d'une voix perçante.
« Ah! noble roi, nos hommes sont vaincus;
« L'Émir est mort honteusement. »
Marsile l'entend, se tourne vers le mur,
Se cache le visage et pleure de ses yeux,
Puis meurt de douleur. Et, comme il est sous le poids du péché,
Les diables vivants s'emparent de son âme.

CCLXX

Païen sunt mort, alquant turnet en fuie,
E Carles ad sa bataille vencue.
De Sarraguce ad la porte abatue,
Or set il ben que n'est mais defendue :
Prent la citet, sa genz i est venue.
Par poëstet icele noit i jurent.
Fiers est li Reis à la barbe canue,
E Bramimunde les turs li ad rendues ;
Les dis sunt grant, les cinquante menues.
Mult ben espleitet qui damnes Deus aïuet ! Aoi.

CCLXXI

Passet li jurz, la noiz est aserie,
Clere est la lune e les esteiles flambient.
Li Emperere ad Sarraguce prise.
A mil Franceis fait ben cercer la vile,
Les sinagoges e les mahumeries ;
A mailz de fer e à cuignées qu'il tindrent,
Fruissent les ymagenes e trestutes les ydeles ;
N'i remeindrat ne sorz ne falserie.
Li Reis creit en Deu, faire voelt sun servise,
E si evesque les ewes beneïssent,
Meinent païens entresqu' à l' baptisterie.
S'or i ad cel ki Carlun cuntrediet,
Il le fait pendre u ardeir u ocire.
Baptizet sunt asez plus de .c. milie
Veir chrestien, ne mais sul la Reïne ;
En France dulce ert menée caitive :
Ço voelt li Reis par amur cunvertisset. Aoi.

CCLXX

Les païens sont morts ou sont en fuite :
Charles a vaincu sa bataille.
De Saragosse la porte est abattue,
Et l'Empereur sait bien qu'on ne défendra plus la ville.
Il y entre avec son armée, il la prend,
Et les vainqueurs y couchent cette nuit.
Il est fier, notre roi à la barbe chenue,
Et Bramimonde lui a remis les tours de la ville.
Dix grandes et cinquante petites...
Il travaille bien celui qui travaille avec l'aide de Dieu.

CCLXXI

Le jour est passé, les ombres de la nuit tombent,
La lune est claire, les étoiles flamboient,
L'Empereur est maître de Saragosse.
Mille Français, sur son ordre, parcourent la ville en tous sens,
Entrent dans les mosquées et les synagogues,
Et, à coups de maillets de fer et de cognées,
Mettent en pièces toutes les images, toutes les idoles.
De sorcellerie, de mensonge il n'en reste plus de trace.
Le Roi croit en Dieu et veut faire le service de Dieu.
Alors les évêques bénissent l'eau
Et mènent les païens au baptistère.
S'il en est un qui se refuse à faire la volonté de Charles,
Il le fait pendre, occire ou brûler.
Ainsi l'on en baptise plus de cent mille,
Qui deviennent bons chrétiens. La Reine seule est mise à part.
On la mènera captive en douce France,
Et c'est par amour que l'Empereur veut la convertir.

CCLXXII

Passet la noiz, si apert li clers jurz.
De Sarraguce Carles guarnist les turs,
Mil chevalers i laissat puigneüurs;
Guardent la vile ad oes l'Empereür.
Muntet li Reis e si hume trestuit,
E Bramimunde, qu'il meinet en sa prisun;
Mais n'ad talent que li facet se ben nun.
Repairet sunt à joie e à baldur,
Passent Nerbone par force e par vigur...
Vint à Burdele la citet de valur;
Desur l'alter seint Severin le barun
Met l'olifant plein d'or e de manguns:
Li pelerin le veient ki là vunt.
Passet Girunde à mult granz nefs k'i sunt,
Entresqu' à Blaive ad cunduit sun nevuld
E Oliver sun nobilie cumpaignun
E l'Arcevesque, ki fut sages e proz;
En blancs sarcous fait metre les seignurs,
A Seint-Romain : là gisent li barun.
Franc les cumandent à Deu e à ses nuns.
Carles chevalchet e les vals e les munz,
Entresqu'à Ais ne voelt prendre sujurn;
Tant chevalchat qu'il descent à l' perrun.
Cume il est en sun paleis haltur,
Par ses messages mandet ses jugeürs,
Baivers e Saisnes, Loherencs e Frisuns;
Alemans mandet, si mandet Borguignuns
E Peitevins e Normans e Bretuns,

CCLXXII

La nuit passe, et le jour clair apparaît dans le ciel.
Charles garnit alors les tours de Saragosse :
Il y laisse mille chevaliers vaillants,
Qui gardent la ville pour l'Empereur;
Puis, avec tous ses hommes, Charles remonte à cheval,
Emmenant Bramimonde captive;
Mais il ne veut lui faire que du bien...
Les voilà qui s'en retournent pleins d'allégresse, pleins de fierté joyeuse;
Vivement et à marches forcées ils passent par Narbonne,
Puis arrivent à Bordeaux, la grande et belle ville.
C'est là que sur l'autel du baron saint Séverin
Charles dépose l'olifant, qu'il avait rempli d'or et de mangons;
Et c'est là que les pèlerins peuvent encore le voir.
Sur de grandes nefs l'Empereur traverse la Gironde;
Il conduit jusqu'à Blaye le corps de son neveu,
Celui d'Olivier, le noble compagnon de Roland,
Celui de l'Archevêque, qui fut si preux et si sage.
On dépose les trois seigneurs en des tombeaux de marbre blanc,
A Saint-Romain, où maintenant encore gisent les barons;
Et les Français les recommandent une dernière fois à Dieu et à ses saints.
Puis Charles recommence à travers les vallées et les montagnes;
Plus ne s'arrête jusqu'à Aix.
Si bien chevauche, qu'il descend à son perron.
A peine est-il arrivé dans son haut palais,
Que par ses messagers il mande tous les juges de sa cour,
Saxons et Bavarois, Lorrains et Frisons,
Bourguignons et Allemands,
Bretons, Normands et Poitevins,

De cels de France les plus saives k'i sunt.
Dès or cumencet li plaiz de Guenelun. Aoi.

LE CHATIMENT DE GANELON

CCLXXIII

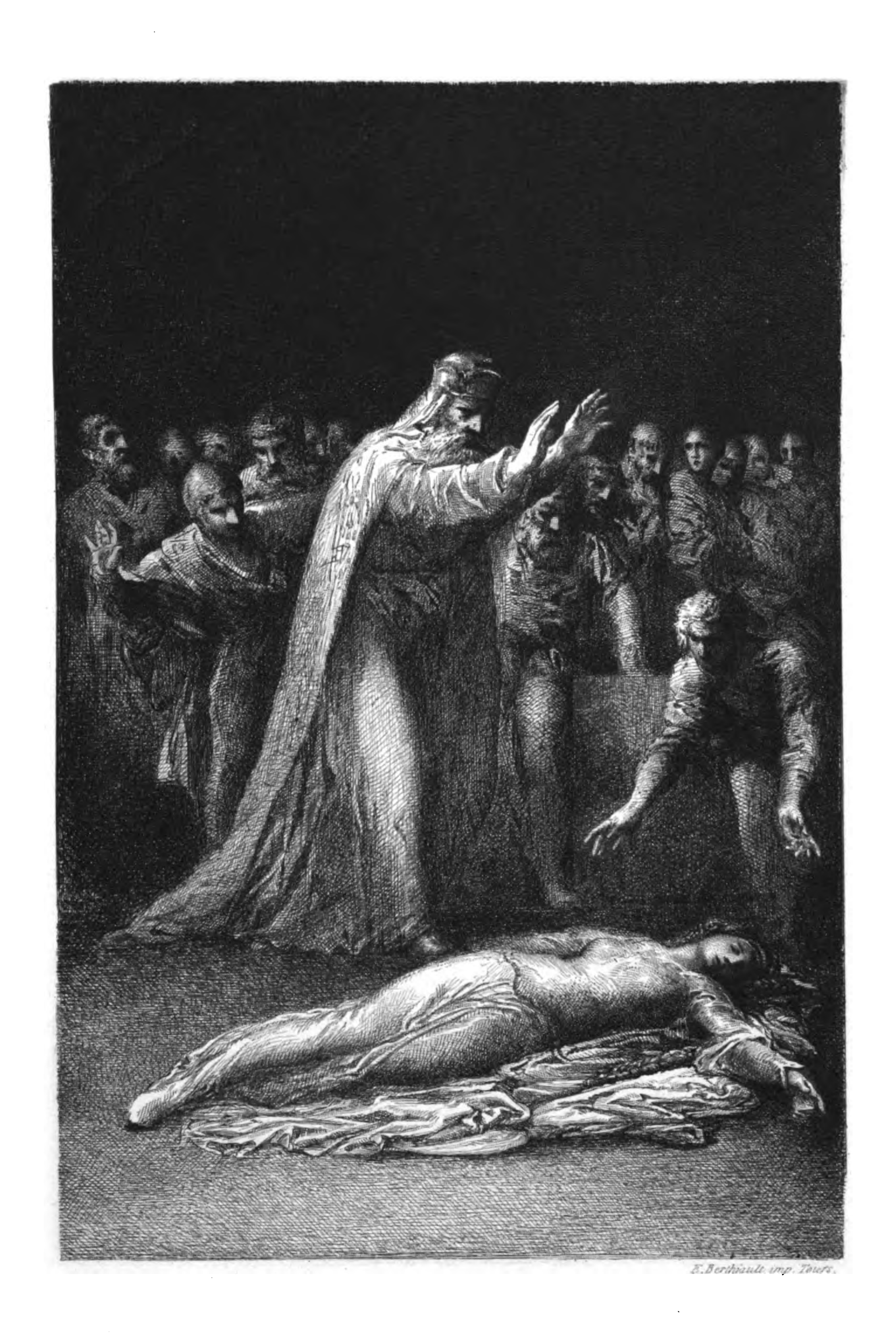
Li Emperere est repairez d'Espaigne
Et vient ad Ais, à l' meillur sied de France;
Muntet el' palais, est venuz en la sale.
As li Alde venue, une bele damisele;
Ço dist à l' Rei : « U est Rollanz li cataines.
« Ki me jurat cume sa per à prendre? »
Carles en ad e dulur e pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blanche :
« Soer, chere amie, d' hume mort me demandes.
« Jo t'en durrai mult esforcet escange,
« Ço est Loewis, melz ne sai à parler :
« Il est mis fils e si tendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cist mot mei est estrange.
« Ne placet Deu ne ses seinz ne ses angles
« Après Rollant que jo vive remaigne! »
Pert la culur, chet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme!
Franceis barun en plurent e si la pleignent. Aoi.

CCLXXIV

Alde la bele est à sa fin alée.
Cuidet li Reis qu'ele se seit pasmée,

Une belle damoiselle vient à Charles : c'est Aude.
Elle dit au Roi : « Où est Roland le capitaine,
« Qui m'a juré de me prendre pour femme?... »
— « Sœur, chère amie, tu me demandes nouvelles d'un homme mort.
« Mais, va ! je saurai te remplacer Roland :
« Je ne puis mieux te dire : je te donnerai mon fils... »
— « Ce discours m'est étrange, répond belle Aude.
« Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges,
« Qu'après Roland je vive encore. »
Lors elle perd la couleur et tombe aux pieds de Charles.
Elle est morte. Dieu veuille avoir son âme !

(Vers 3708-3721.)


E. Berthiault imp. Tours.

Et les plus sages de ceux de France.
Alors commence le procès de Ganelon.

— — —

LE CHATIMENT DE GANELON

CCLXXIII

L'Empereur est revenu d'Espagne :
Il vient à Aix, la meilleure ville de France,
Monte au palais, entre en la salle.
Une belle damoiselle vient à lui : c'est Aude.
Elle dit au Roi : « Où est Roland le capitaine
« Qui m'a juré de me prendre pour femme ? »
Charles en est plein de douleur et d'angoisse ;
Il pleure des deux yeux, il tire sa barbe blanche :
« Sœur, chère amie, dit-il, tu me demandes nouvelle d'un homme mort.
« Mais, va, je saurai te remplacer Roland ;
« Je ne te puis mieux dire : je te donnerai Louis,
« Louis mon fils, celui qui tiendra mes Marches.
« — Ce discours m'est étrange, répond belle Aude.
« Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges,
« Qu'après Roland je vive encore ! »
Lors elle perd sa couleur et tombe aux pieds de Charles.
Elle est morte : Dieu veuille avoir son âme !

CCLXXIV

Aude la belle s'en est allée à sa fin.
Le Roi croit qu'elle est seulement pâmée ;

Pitet en ad, si 'n pluret l'Emperere :
Prent la as mains, si l' en ad relevée ;
Sur les espalles ad la teste clinée.
Quant Carles veit que morte l'ad truvée,
Quatre cuntesses sempres i ad mandées ;
Ad un muster de nuncins est portée :
La noit la guaitent entresqu'à l'ajurnée.
Lunc un alter belement l'enterrerent ;
Mult grant honur i ad li Reis dunée. Aoi.

CCLXXV

Li Emperere est repairez ad Ais.
Guenes li fels en caeines de fer
En la citet est devant le paleis ;
A une estache l'unt atachet cil serf,
Les mains li lient à curreies de cerf,
Tres ben le batent à fuz e à jamelz :
N'ad deservit que altre ben i ait ;
A grant dulur iloec atent sun plait. Aoi.

CCLXXVI

Il est escrit en l'anciene Geste
Que Carles mandet humes de plusurs teres.
Asemblet sunt ad Ais à la capele.
Halz est li jurz, mult par est granz la feste,
Dient alquant de l' barun seint Silvestre.
Dès or cumencet li plaiz et les nuveles
De Guenelun, ki traïsun ad faite.
Li Emperere devant sei l'ad fait traire. Aoi.

Il en a pitié, il en pleure,
Lui prend les mains, la relève;
Mais la tête retombe sur les épaules.
Quand Charles voit qu'elle est morte,
Il fait sur-le-champ venir quatre comtesses,
Qui la portent dans un moutier de nonnes,
Et veillent près de son corps jusqu'au jour;
Puis on l'enterra bellement près d'un autel,
Et le Roi lui fit grand honneur.

CCLXXV

L'Empereur est de retour à Aix.
Le traître Ganelon, tout chargé de ses chaînes de fer,
Est dans la cité, devant le palais.
Des sergents vous l'attachent à un poteau,
Vous lui lient les mains avec des courroies en peau de cerf,
Et vous le battent à coups de bâton et de jougs de bœufs.
Certes il n'a pas mérité meilleur salaire;
Et c'est ainsi que très-douloureusement il attend son plaid.

CCLXXVI

Il est écrit dans l'ancienne Geste
Que Charles manda les hommes de ses nombreux royaumes.
Ils se rassemblèrent dans la chapelle d'Aix.
Ce fut un grand jour, une grande fête,
Celle du baron saint Sylvestre, s'il faut en croire quelques-uns.
Et c'est alors que commença le procès : c'est ici que vous aurez nouvelles
De Ganelon qui a fait la grande trahison...
L'Empereur ordonne qu'on le traîne devant lui.

CCLXXVII

« Seignurs baruns, dist Carlemagnes li reis,
« De Guenelun kar me jugez le dreit.
« Il fut en l'ost tresque en Espaigne od mei,
« Si me tolit .xx. milie de mes Franceis,
« E mun nevuld, que jamais ne verreiz,
« E Oliver, le proz e le curteis :
« Les .xii. Pers ad traït pur aveir. »
Guenes respunt : « Fels seie, se jo l' ceil !
« Rollanz me forfist en or e en aveir,
« Pur que jo quis sa mort e sun destreit :
« Mais traïsun nule n'en i otrei. »
Respundent Franc : « Ore en tendrum cunseill. » Aoi.

CCLXXVIII

Devant le Rei là s'estut Guenelun ;
Cors ad gaillard, el' vis gente culur ;
S'il fust leials, ben resemblast barun.
Veit cels de France e tuz les jugeürs,
De ses parenz .xxx. ki od lui sunt,
Puis s'escriat haltement à grant sun :
« Pur amur Deu, kar m'entendez, baruns !
« Seignurs, jo fui en l'ost avoec l'Empereür,
« Serveie le par feid e par amur.
« Rollanz sis niés me coillit en haür,
« Si me jugat à mort e à dulur.
« Messages fui à l' rei Marsiliun :
« Par mun saveir vinc jo à guarisun.
« Jo desfiai Rollant le puigneür
« E Oliver e tuz lur cumpaignuns :

CCLXXVII

« Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne,
« Jugez-moi Ganelon selon le droit.
« Il vint dans mon armée, avec moi, jusqu'en Espagne.
« Il m'a ravi vingt mille de mes Français ;
« Il m'a ravi mon neveu, que plus jamais vous ne verrez;
« Et Olivier, le preux et le courtois.
« Pour de l'argent, enfin, il a trahi les douze Pairs.
« — C'est vrai, s'écrie Ganelon, et maudit sois-je si je le nie!
« D'or et d'argent Roland m'avait fait tort;
« C'est pourquoi j'ai voulu sa mort et combiné sa perte;
« Mais de la trahison il n'y en a point.
« — Nous en tiendrons conseil, » répondent les Français.

CCLXXVIII

Il est là, Ganelon, debout devant le Roi;
Il a le corps gaillard, le visage fraîchement coloré.
S'il était loyal, il aurait tout à fait la mine d'un baron.
Il jette les yeux autour de lui, voit les Français et tous ses juges,
Et trente de ses parents qui sont avec lui :
Alors il élève la voix et s'écrie :
« Pour l'amour de Dieu, entendez-moi, barons.
« Donc j'étais à l'armée de l'Empereur,
« Avec amour et foi je le servais,
« Lorsque son neveu Roland me prit en haine,
« Et me condamna à mort, à une mort très-douloureuse.
« Oui, je fus envoyé comme messager au roi Marsile,
« Et si j'échappai, ce fut grâce à mon adresse.
« Alors je défiai Roland le brave,
« Je défiai Olivier et tous leurs compagnons.

« Carles l'oït e si nobilie barun.
« Venget m'en sui, mais n'i ad traïsun. »
Respundent Franc : « A cunseill en irum. » Aoi.

CCLXXIX

Quant Guenes veit que sis granz plaiz cumencet,
De ses parenz ensemble i out trente.
Un en i ad à qui li altre entendent,
Ço est Pinabels de l' castel de Sorence,
Ben set parler e dreite raisun rendre,
Vassals est bons pur ses armes defendre. Aoi.

CCLXXX

« En vus, ami, me fie, ço dist Guenes.
« Getez mei hoi de mort e de calenge. »
Dist Pinabels : « Vus serez guarit sempres.
« N'i ad Franceis ki vus juget à pendre,
« U l'Emperere noz dous cors en asemblet,
« A l' brant d'acer que jo ne l' en desmente. »
Guenes li quens à ses piez se presente. Aoi.

CCLXXXI

Bavier e Saisne sunt alet à cunseill,
E Peitevin e Norman e Franceis ;
Asez i ad Alemans e Tiedeis.
Icil d'Alverne i sunt li plus curteis,
Pur Pinabel se cuntienent plus quei.
Dist l'uns à l' altre : « Ben fait à remaneir.
« Laisum le plait, e si preium le Rei

« Charles et ses nobles barons ont été les témoins de ce défi.
« C'est là de la vengeance, mais non pas de la trahison.
« — Nous en tiendrons conseil, » répondent les Francs.

CCLXXIX

Quand Ganelon voit que le grand procès va commencer,
Il rassemble trente de ses parents.
Or il en est un qui domine tous les autres :
C'est Pinabel du château de Sorence.
Celui-là sait bien donner ses raisons ; c'est un beau parleur ;
Puis, quand il s'agit de défendre ses armes, c'est un bon soldat.

CCLXXX

Ganelon a dit à Pinabel : « C'est en vous, ami, que je me fie ;
« C'est à vous de m'arracher en ce jour au déshonneur et à la mort. »
Et Pinabel répond : « Vous allez avoir un défenseur.
« Le premier Français qui vous condamne à mort,
« Où que l'Empereur nous fasse combattre ensemble,
« Je lui donnerai un démenti avec l'acier de mon épée. »
Ganelon tombe à ses pieds.

CCLXXXI

Saxons et Bavarois sont entrés en conseil,
Avec les Poitevins, les Normands et les Français.
Les Thiois et les Allemands sont en nombre.
Les barons d'Auvergne sont les plus indulgents,
Les moins irrités, les mieux disposés pour Pinabel :
« Pourquoi n'en pas rester là ? se disent-ils l'un à l'autre ;
« Laissons ce procès, et prions le Roi

« Que Guenelun cleimt quite ceste feiz.
« Puis si li servet par amur e par feid.
« Morz est Rollanz, jamais ne l' reverreiz,
« N'ert recuverez pur or ne pur aveir.
« Mult sereit fols ki là se cumbatreit. »
N'en i ad cel ne l' graant e otreit,
Fors sul Tierri, le frere dam Gefreid. Aoi.

CCLXXXII

A Carlemagne repairent si barun,
Dient à l' Rei : « Sire, nus vus prium
« Que clamez quite le cunte Guenelun,
« Puis si vus servet par feid e par amur;
« Vivre le laissez, kar mult est gentilz hum.
« Morz est Rollanz, n'en ert veüz gerun,
« Ne pur aveir ja ne l' recuverrum. »
Ço dist li Reis : « Vus estes mi felun ! » Aoi.

CCLXXXIII

Quant Carles veit que tuit li sunt faillit,
Mult l'enbrunchit e la chere e le vis.
A l' doel qu'il ad si se cleimet caitif.
As li devant uns chevalers, Tierris,
Frere Gefreid, à un duc angevin;
Heingre out le cors e graisle e eschewit,
Neirs les chevels e alques brun le vis,
N'est gueres granz ne trop nen est petiz;
Curteisement à l' Emperere ad dit :
« Bel sire Reis, ne vus dementez si.
« Ja savez vus que mult vus ai servit:
« Par anceisurs dei jo tel plait tenir.

« De faire cette fois grâce à Ganelon
« Qui désormais le servira avec foi, avec amour.
« Roland est bien mort, plus ne le reverrez ;
« L'or et l'argent ne pourront pas vous le rendre.
« Quant au duel, ce serait folie. »
Tous les barons disent oui, tous approuvent,
Excepté un seul : Thierry, frère de monseigneur Geoffroi.

CCLXXXII

Vers Charlemagne retournent les barons.
« Sire, lui disent-ils, nous vous prions
« De tenir quitte le comte Ganelon ;
« Il vous servira désormais avec foi, avec amour.
« Laissez-le vivre ; car il est vraiment gentilhomme.
« Roland, d'ailleurs, est mort ; on ne le reverra plus :
« Et ce n'est point l'argent qui nous le rendra.
« — Vous n'êtes tous que des félons, » s'écrie le Roi.

CCLXXXIII

Quand Charles voit que tous lui font défaut,
Son visage, ses traits deviennent tout sombres,
Et, de la douleur qu'il ressent : « Malheureux que je suis ! » s'écrie-t-il.
Mais voyez-vous devant lui un chevalier : c'est Thierry,
C'est le frère au duc Geoffroi d'Anjou.
Thierry a le corps maigre, grêle, allongé ;
Ses cheveux sont noirs, ses yeux sont bruns ;
Il n'est d'ailleurs ni grand, ni trop petit.
Et il a dit courtoisement à Charles :
« Ne vous désolez pas, beau sire Roi.
« Vous savez que je vous ai déjà bien servi ;
« Or, par mes ancêtres, j'ai droit à siéger parmi les juges de ce procès.

« Queque Rollanz à Guenelun forsfesist,
« Vostre servise l'en doüst ben guarir.
« Guenes est fels d'iço qu'il le traït,
« Vers vus s'en est parjuret e malmis :
« Pur ço le juz jo à pendre e à murir
« E sun cors metre el' champ pur les mastins,
« Si cume fel ki felonie fist.
« S' or ad parent ki m'en voeille desmentir,
« A ceste espée que jo ai ceinte ici
« Mun jugement voeill sempres guarantir. »
Respundent Franc : « Or avez vus ben dit. » Aoi.

CCLXXXIV

Devant le Rei est venuz Pinabels ;
Granz est e forz e vassals e isnels :
Qu'il fiert à colp, de sun tens n'i ad mais ;
E dist à l' Rei : « Sire, vostre est li plaiz ;
« Kar cumandez que tel noise n'i ait.
« Ci vei Tierri ki jugement ad fait ;
« Jo si li fals, od lui m'en cumbatrai. »
Le destre guant de cerf el' puign li met.
Dist li Emperere : « Bons pleges en averai. »
.Xxx. parenz li plevissent leial.
Ço dist li Reis : « E jo l' vus recrerai. »
Fait cels guarder, tresqu'en serat li dreiz. Aoi.

CCLXXXV

Quant veit Tierris qu'or en ert la bataille,
Sun destre guant en ad presentet Carle.
Li Emperere li recreit par ostage ;

« Quelle que soit la faute dont Roland se soit rendu coupable envers Ganelon,
« Votre intérêt eût dû lui servir de défense.
« Ganelon est un félon, Ganelon a trahi votre neveu;
« Devant vous il vient de se mettre en mauvais cas, de se parjurer.
« Pour tout cela je le condamne à mort. Qu'on le pende,
« Et puis, qu'on jette son corps aux chiens :
« C'est le châtiment des traîtres.
« Que s'il a un parent qui me veuille donner un démenti,
« Avec cette épée que j'ai là, à mon côté,
« Je suis tout prêt à soutenir mon avis.
« — Bien parlé, » disent les Francs.

CCLXXXIV

Alors devant le Roi s'avance Pinabel.
Il est grand, il est fort, il est rapide et brave;
Mort est celui qu'il frappe d'un seul coup.
« Sire, dit-il au Roi, c'est ici votre plaid :
« Ordonnez donc qu'on ne fasse point tout ce bruit.
« Voici Thierry qui vient de prononcer son jugement :
« Eh bien! je lui donne un démenti, et me veux battre avec lui. »
Et il lui met au poing droit le gant en cuir de cerf :
« Bien, dit l'Empereur, mais je veux de bons otages. »
Trente parents de Pinabel consentent à servir légalement de caution.
« Je vous donnerai caution, moi aussi, » dit le Roi;
Et il les fait garder jusqu'à ce que justice se fasse.

CCLXXXV

Thierry, quand il voit que la bataille est proche,
Présente à Charles son gant droit.
Et l'Empereur donne caution pour lui, et fournit des otages.

Puis fait porter .iiii. bancs en la place;
Là vunt sedeir cil ki s' deivent cumbatre.
Ben sunt malet par jugement des altres;
Si l' purparlat Ogers de Danemarche,
E puis demandent lur chevals e lur armes. Aoi.

CCLXXXVI

Puis que il sunt à bataille justet,
Ben sunt cunfès e asolt e seignet,
Oent lur messes e sunt acuminiet,
Mult granz offrendes metent pur cez musters.
Devant Carlun ambdui sunt repairet,
Lur esperuns unt en lur piez chalcez,
Vestent osbercs blancs e forz e legers,
Lur helmes clers unt fermez en lur chefs,
Ceinent espées enheldées d'or mer,
En lur cols pendent lur escuz de quarters,
En lur puignz destres unt lur trenchanz espiez,
Puis sunt muntet en lur curanz destrers.
Idunc plurerent .c. milie chevaler,
Ki pur Rollant de Tierri unt pitet.
Deus set asez cument la fins en ert. Aoi.

CCLXXXVII

Dedesuz Ais est la prée mult large.
Des dous baruns justée est la bataille;
Cil sunt produme e de grant vasselage,
E lur cheval sunt curant e aate;
Brochent les ben, tutes les resnes laschent,
Par grant vertut vait ferir li uns l' altre,

Puis, Charles fait sur la place disposer quatre bancs;
Là vont s'asseoir ceux qui doivent combattre;
Au jugement de tous, leur plaid est régulier :
C'est Ogier le Danois qui régla tout.
Alors : « Nos chevaux! nos armes! » s'écrient les deux champions.

CCLXXXVI

Depuis qu'ils se sont mis en ligne pour leur duel,
Pinabel et Thierry se sont bien confessés, ont reçu l'absolution et la bénédiction du prêtre,
Puis ont entendu la messe et reçu la communion,
Pour les églises ont laissé grandes aumônes.
Les voilà enfin revenus devant Charles.
A leurs pieds ils ont chaussé les éperons,
Puis revêtu leurs blancs hauberts, qui sont à la fois forts et légers.
Ils ont sur leur tête assujetti leurs heaumes clairs
Et ceint leurs épées à la garde d'or pur.
A leur cou ils suspendent leurs écus écartelés.
Dans leur poing droit ils tiennent leurs épieux tranchants,
Puis sont montés sur leurs rapides destriers.
Alors on vit pleurer cent mille chevaliers,
Qui pour Roland ont pitié de Thierry.
Mais Dieu sait comment tout finira.

CCLXXXVII

Au-dessus d'Aix il est une vaste plaine :
C'est là que les deux barons vont faire leur bataille.
Tous deux sont preux, et leur courage est grand.
Rapides, excités sont leurs chevaux;
Ils les éperonnent, leur lâchent les rênes,
Et, rassemblant toute leur vigueur, se vont frapper mutuellement.

Tuz lur escuz i fruissent e esquassent,
Lur osbercs rumpent e lur cengles depecent;
Les alves turnent, les seles cheent à tere.
.C. milie hume i plurent ki 's esguardent. Aoi.

CCLXXXVIII

A tere sunt ambdui li chevaler:
Isnelement se drecent sur lur piez.
Pinabels est forz, isnels e legers.
Li uns requiert l'altre, (n' unt mie des destrers,)
De cez espées enheldées d'or mer
Fièrent e caplent sur cez helmes d'acer,
Grant sunt li colp as helmes detrencher.
Mult se dementent cil franceis chevaler.
« E Deus! dist Carles, le dreit en esclargiez! » Aoi.

CCLXXXIX

Dist Pinabels : « Tierri, kar te recreiz :
« Tis hom serai par amur e par feid,
« A tun plaisir te durrai mun aveir;
« Mais Guenelun fai acorder à l' Rei. »
Respunt Tierris : « Ja n'en tendrai cunseill.
« Tut seie fels, se jo mie l'otrei!
« Deus facet hoi entre nus dous le dreit! » Aoi.

CCXC

Ço dist Tierris : « Pinabel, mult es bers,
« Granz es e forz e tis cors ben mollez,
« De vasselage te conuissent ti per :

Ils brisent, ils mettent en pièces leurs écus,
Ils dépècent leurs hauberts, ils déchirent les sangles de leurs chevaux,
Si bien que les aubes tournent et que les selles tombent à terre...
Cent mille hommes les regardent, tout en pleurs.

CCLXXXVIII

Voici nos deux chevaliers à terre;
Vite, ils se redressent sur leurs pieds.
Pinabel est fort, léger, rapide.
L'un cherche l'autre. Ils n'ont plus de chevaux;
Mais de leurs épées à la garde d'or pur,
Ils frappent, ils refrappent sur leurs casques d'acier.
Ce sont là de rudes coups, et bien faits pour trancher ces heaumes...
Et tous les chevaliers français de se lamenter vivement:
« O Dieu, s'écrie Charles, montrez-nous clairement où est le droit. »

CCLXXXIX

« — Rends-toi, Thierry, dit alors Pinabel.
« Je consens à devenir ton homme par amour et par foi,
« Et je te donnerai de mes trésors tout à souhait:
« Seulement réconcilie Ganelon avec le Roi.
« — Je n'y veux même point songer, répond Thierry;
« Honte à moi si j'y consens!
« Que Dieu prononce aujourd'hui entre nous. »

CCXC

« Pinabel, dit Thierry, tu es un vrai baron,
« Tu es grand, tu es fort, tu as le corps bien moulé;
« Tes pairs te connaissent pour ton courage;

« Ceste bataille kar la laisses ester!
« A Carlemagne te ferai acorder;
« De Guenelun justise ert faite tel
« Jamais n'ert jurz que il n'en seit parlet. »
Dist Pinabels : « Ne placet Damne Deu!
« Sustenir voeill trestut mun parentet,
« N'en recrerrai pur nul hume mortel,
« Melz voeill murir qu' il me seit reprovet. »
De lur espées cumencent à capler
Desur cez helmes ki sunt ad or gemmet.
Cuntre le cel en volet li fous tuz clers;
Il ne poet estre qu'il seient deseveret :
Seinz hume mort ne poet estre afinet. Aoi.

CCXCI

Mult par est proz Pinabels de Sorence:
Si fiert Tierri sur l'helme de Provence :
Salt en li fous, que l'erbe en fait esprendre :
De l' brant d'acer l'amure li presentet,
Desur le frunt l'helme li en detrenchet,
En mi le vis li ad faite descendre,
(La destre joe en ad tute sanglente,)
L'osberc desclot jusque par sum le ventre.
Deus le guarit que mort ne l' acraventet. Aoi.

CCXCII

Ço veit Tierris que el' vis est feruz,
Li sancs tuz clercs en chet el' pret herbus :
Fiert Pinabel sur l'helme d'acer brun,
Jusqu'à l' nasel li ad frait e fendut,
De l' chef li ad le cervel espandut,

« Eh bien! laisse ce combat :
« Je t'accorderai avec Charles.
« Quant à Ganelon, on en fera si bonne justice
« Que jamais plus on n'en entendra parler.
« — Ne plaise au Seigneur Dieu! répond Pinabel;
« J'entends bien soutenir toute ma parenté,
« Et devant homme mortel je ne reculerai pas.
« Plutôt mourir que de mériter un tel reproche! »
Alors ils recommencent à échanger de grands coups d'épée
Sur leurs heaumes gemmés d'or.
Le feu clair en jaillit, et vole jusqu'au ciel.
On ne les pourrait plus séparer :
Ce duel ne finira pas sans homme mort.

CCXCI

C'est un vaillant homme que Pinabel de Sorence.
Il frappe Thierry sur son écu provençal :
Le feu en jaillit, qui enflamme l'herbe sèche.
Il présente à son adversaire la pointe de son épée d'acier,
Lui tranche le heaume sur le front,
Et lui fait descendre la lame jusqu'au milieu du visage;
La joue droite est tout en sang,
Le haubert déchiré jusqu'au ventre.
Mais Dieu est là qui préserve et garantit Thierry.

CCXCII

Thierry voit qu'il est blessé au visage :
Le sang tout clair coule sur le pré herbu.
Alors il frappe Pinabel sur le heaume d'acier bruni,
Dont il fait deux morceaux jusqu'au nasal.
Toute la cervelle de sa tête se répand à terre.

Brandit sun colp, si l'ad mort abatut.
A icest colp est li esturs vencuz.
Escrient Franc : « Deus i ad fait vertut.
« Asez est dreiz que Guenes seit penduz
« E si parent ki plaidet unt pur lui. » Aoi.

CCXCIII

Quant Tierris ad vencue sa bataille,
Venuz i est li emperere Carles,
Ensembl'od lui de ses baruns quarante,
Naimes li dux, Ogers de Danemarche,
Gefreiz d'Anjou e Willalmes de Blaive.
Li Reis a pris Tierri entre sa brace,
Tert lui le vis od ses granz pels de martre,
Celes met jus, puis li afublent altres;
Mult suavet le chevaler desarment,
Munter l'unt fait en une mule d'Arabe.
Repairet s'en à joie e à barnage.
Vienent ad Ais, descendent en la place.
Dès ore cumencet l'ocisiun des altres. Aoi.

CCXCIV

Carles apelet ses cuntes e ses dux :
« Que me loez de cels qu'ai retenuz ?
« Pur Guenelun erent à plait venut,
« Pur Pinabel en ostage rendut. »
Respundent Franc : « Ja mar en viverat uns. »
Li Reis cumandet un soen veier, Basbrun :
« Va, si 's pent tuz à l' arbre de mal fust !
« Par ceste barbe, dunt li peil sunt canut,
« S' uns en escapet, morz es e confunduz. »

Thierry brandit son épée, et l'abat roide mort.
Pour le coup, la victoire est gagnée.
« Dieu a fait un miracle, » s'écrient les Français.
« Maintenant il est juste que Ganelon soit pendu,
« Lui et ses parents qui répondent pour lui. »

CCXCIII

Thierry est vainqueur:
L'empereur Charles arrive,
Et, avec lui, quarante de ses barons,
Le duc Naimes, Ogier de Danemark,
Geoffroi d'Anjou et Guillaume de Blaye.
Le Roi a pris Thierry entre ses bras;
Il lui essuie le visage avec ses grandes peaux de martre;
Puis, il les rejette de ses épaules, et on lui en revêt d'autres.
Tout doucement on désarme le chevalier;
On le fait monter sur une mule d'Arabie,
Et c'est ainsi qu'il s'en revient tout joyeux, le baron.
On arrive à Aix, on descend sur la place.
Alors va commencer le supplice des autres parents de Ganelon.

CCXCIV

Charlemagne appelle ses comtes et ses ducs:
« Quel conseil me donnez-vous sur les otages que j'ai retenus?
« Ils sont venus au plaid pour Ganelon;
« Ils se sont portés caution pour Pinabel.
« — Qu'ils meurent, qu'ils meurent tous, » répondent les Français.
Alors le Roi appelle un sien viguier, Basbrun:
« A cet arbre maudit, là-bas, va, pends-les tous.
« Par cette barbe dont les poils sont chenus,
« S'il en échappe un seul, tu es perdu, tu es mort. »

Cil li respunt : « Qu'en fereie-jo plus ? »
Od .c. serjanz par force les cunduit;
.Xxx. en i ad d'icels ki sunt pendut.
Ki hume traïst, sei ocit e altrui. Aoi.

CCXCV

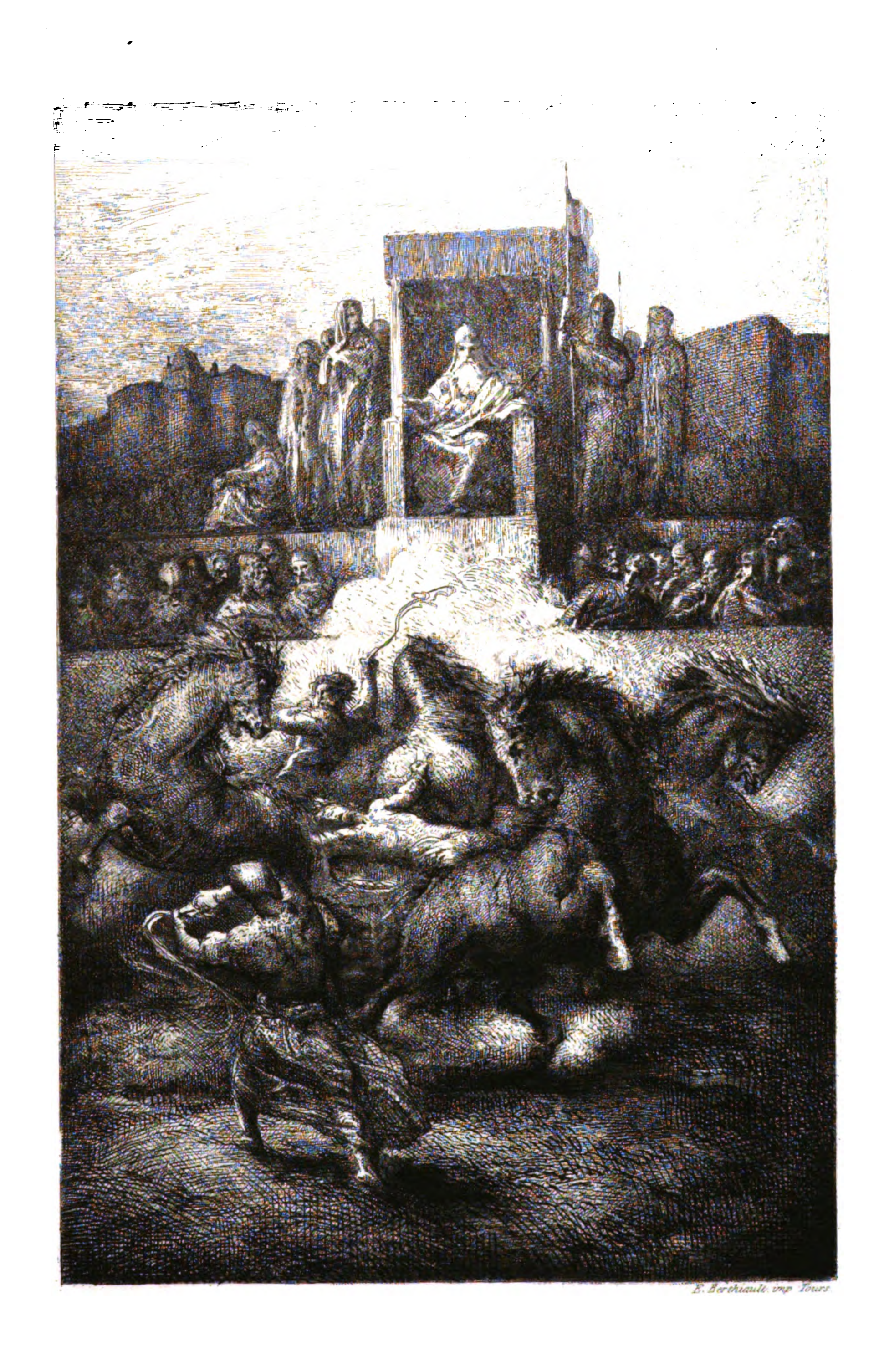
Puis sunt turnet Baiver e Aleman
E Peitevin e Bretun e Norman.
Sur tuz les altres l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus aban.
Quatre destrers funt amener avant;
Puis si li lient e les piez e les mains.
Li cheval sunt orguillus e curant.
Quatre serjant les acoeillent devant
Devers une ewe ki est en mi un camp.
Guenes est turnet à perditiun grant;
Trestuit si nerf mult li sunt estendant,
E tuit li membre de sun cors derumpant;
Sur l'erbe verte en espant li clers sancs.
Guenes est morz cume fels recreanz.
Ki traïst altre, nen est dreiz qu'il s'en vant. Aoi.

CCXCVI

Quant li Emperere ad faite sa venjance,
Si 'n apelat les evesques de France,
Cels de Baviere et icels d'Alemaigne :
« En ma maisun ad une caitive franche,
« Tant ad oït e sermuns e essamples,
« Creire voelt Deu, chrestientet demandet.
« Baptizez la, pur quei Deus en ait l'anme. »
Cil li respundent : « Or seit fait par marrenes,

... On fait alors avancer quatre destriers;
Puis on lie les pieds et les mains du traître;
Rapides et sauvages sont les chevaux.
Dieu! quelle fin pour Ganelon!
Tous ses nerfs sont effroyablement tendus,
Tous ses membres s'arrachent de son corps:
Le sang clair ruisselle sur l'herbe verte.

(Vers 3964-3972.)


E. Berthiault imp. Tours

« — Qu'ai-je autre chose à faire? » répond Basbrun.
Avec cent sergents il les emmène de force,
Et il y en a bientôt trente qui sont pendus.
Ainsi se perd le traître ; ainsi perd-il les autres.

CCXCV

Là-dessus, les Bavarois et les Allemands s'en vont,
Ainsi que les Poitevins, les Bretons et les Normands.
C'est l'avis de tous, c'est par-dessus tout l'avis des Français,
Que Ganelon meure d'un terrible et extraordinaire supplice.
Donc, on fait avancer quatre destriers;
Puis, on lie les pieds et les mains du traître.
Rapides et sauvages sont les chevaux.
Devant eux sont quatre sergents qui les dirigent
Vers une jument là-bas, dans le milieu d'un champ.
Dieu! quelle fin pour Ganelon!
Tous ses nerfs sont effroyablement tendus;
Tous ses membres s'arrachent de son corps;
Le sang clair ruisselle sur l'herbe verte...
Ganelon meurt en félon et en lâche.
Il ne faut pas que le traître puisse jamais se vanter de sa trahison.

CCXCVI

Quand l'Empereur a fait ses représailles,
Il appelle les évêques de France,
De Bavière et d'Allemagne :
« Dans ma maison, dit-il, il y a une prisonnière de noble race;
« Elle a tant entendu de sermons et de bons exemples,
« Qu'elle veut croire en Dieu et demande chrétienté.
« Pour que Dieu ait son âme, baptisez-la.
« — Volontiers, répondent les évêques; donnez-lui pour marraines

« Asez creües e enlinées dames. »
As bainz ad Ais mult sunt grant les cumpaignes :
Là baptizerent la reïne d'Espaigne,
Truvet li unt le num de Juliane.
Chrestiene est par veire conuisance... Aoi.

FIN DE LA CHANSON

CCXCVII

Quant l'Emperere ad faite sa justice
E esclargiée est la sue granz ire,
En Bramimunde ad chrestientet mise.
Passet li jurz, la nuiz est aserie,
Culchet s'est li Reis en sa cambre voltice.
Seinz Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carle, semun les oz de tun empire,
« Par force iras en la tere de Bire,
« Rei Vivien si succurras en Imphe,
« A la citet que païen unt asise.
« Li chrestien te recleiment e crient. »
Li Emperere n'i volsist aler mie :
« Deus ! dist li Reis, si penuse est ma vie ! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret... Aoi.

Ci falt la Geste que Turoldus declinet.

« Des dames nobles et de haut lignage. »
Grande est la foule réunie aux bains d'Aix;
On y baptise la reine d'Espagne
Sous le nom nouveau de Julienne.
Sachant bien ce qu'elle fait, elle devient, elle est chrétienne...

FIN DE LA CHANSON

CCXCVII

Quand l'Empereur eut fait justice;
Quand sa grande colère se fut un peu éclaircie;
Quand il eut mis enfin la foi chrétienne en Bramimonde,
Le jour était passé, la nuit sombre était venue...
Le Roi se couche dans sa chambre voûtée;
Saint Gabriel descend vers lui, et de la part de Dieu vient lui dire :
« Charles, Charles, rassemble toutes les armées de ton empire;
« A marches forcées, va dans la terre de Bire,
« Va secourir le roi Vivien dans Imphe,
« Dans cette cité dont les païens font le siége,
« Et où les chrétiens t'appellent à grands cris. »
L'Empereur voudrait bien n'y pas aller:
« Dieu! s'écrie-t-il, que ma vie est peineuse! »
Il pleure de ses yeux, il tire sa barbe blanche...

Ici finit la Geste que chante Turoldus.

TABLE

Les *Notes* et *Variantes*, l'*Errata* et le *Glossaire*, composent un autre volume.

TOURS. — IMPRIMERIE MAME

TABLE DES EAUX-FORTES

FRONTISPICE.

Charles est revenu à Roncevaux;
A cause des morts qu'il y trouve, commence à pleurer :
« Seigneurs, dit-il aux Français, allez le petit pas;
« Car il me faut aller seul en avant,
« Pour mon neveu Roland, que je voudrais trouver... »

(Vers 2855-2859.)

FAC-SIMILE. — PAGE xlij.

Halt sunt li pui e mult halt les arbres.
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur l'erbe verte li quens Rollanz se pasmet.
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,
Si se feinst mort, si gist entre les altres,
De l' sanc luat sun cors e sun visage;
Met sei en piez e de curre s'astet;
Bels fut e forz e de grant vasselage;
Par sun orgoill cumencet mortel rage,
Rollant saisit e sun cors e ses armes
E dist un mot « Vencut est li niés Carles.
« Iceste espée porterai en Arabe. »
En cel tireres li quens s'aperçut alques.

Ço sent Rollanz que s'espée li tolt,
Tient l'olifan que unkes perdre ne volt,
Si l' fiert en l' elme ki gemmet fut à or,
Fruisset l' acer e la teste e les os,
Amsdous les oilz de l' chef li ad mis fors,

Jus à ses piez si l'ad tresturnet mort;
Après li dit : « Culvert paien, cum fus unkes si os
« Que me saisis ne à dreit ne à tort?
« Ne l'orrat hume ne t'en tienget por fol.
« Fenduz en est mis olifans el' gros:
« Ça juz en est li cristals e li ors. »

Ço sent Rollanz la veüe a perdue :
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet.

(V. le Texte critique et la Traduction, vers 2271-2297.)

PAGE 11.

... Sous un pin, près d'un églantier,
Est un fauteuil d'or massif.
C'est là qu'est assis le roi qui tient douce France.
Sa barbe est blanche, et son chef tout fleuri ;
Son corps est beau, et fière est sa contenance.
A celui qui le veut voir il n'est pas besoin de le montrer...
Les messagers païens descendent de leurs mules,
Et saluent Charles en tout bien, tout amour.

(Vers 114-121.)

PAGE 93.

. . . . L'archevêque Turpin
Pique son cheval et monte sur une colline.
Puis s'adresse aux Français et leur fait ce sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici :
« C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui.
« Chrétienté est en péril, maintenez-la...
« Or, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci.
« Pour guérir vos âmes je vais vous absoudre.
« Si vous mourez, vous serez tous martyrs ;
« Dans le grand Paradis vos places sont toutes prêtes. »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. »

(Vers 1124-1129 et 1132-1138.)

PAGE 109.

Au milieu du champ de bataille chevauche le comte Roland,
Sa Durendal au poing, qui bien tranche et bien taille,
Et fait grande tuerie des Sarrasins.
Ah! si vous aviez vu Roland jeter un mort sur un autre mort,
Et le sang tout clair inonder le sol...
Tous les Français frappent, tous les Français massacrent.
Et les païens de mourir.....

(Vers 1338-1342 et 1347, 1348.)

PAGE 143.

Le comte Roland à grande peine, à grande angoisse
Et très-douloureusement sonne son olifant;
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue;
Mais de son cor le son alla si loin!

(Vers 1761-1765.)

PAGE 175.

Roland, portant le corps d'Olivier, est revenu vers l'Archevêque.
Il a déposé tous les autres Pairs, en rang, aux genoux de Turpin.
L'Archevêque ne peut se tenir d'en pleurer.
Il élève la main, il leur donne sa bénédiction :
« Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes;
« Qu'en Paradis il les mette en saintes fleurs!
« Ma propre mort me rend trop angoisseux :
« Plus ne verrai le grand empereur. »

(Vers 2191-2198.)

PAGE 191.

Il est là gisant, le comte Roland.
Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite :
Saint Gabriel l'a reçu.
Alors la tête de Roland s'est inclinée sur son bras,
Et il est allé mains jointes à sa fin.
Dieu lui envoie un de ses Anges chérubins
Et saint Michel du Péril.
L'âme du comte est emportée au Paradis.

(Vers 2375 et 2390-2396.)

PAGE 199.

... Le Roi s'aperçoit que le soir descend.
Alors il met pied à terre sur l'herbe verte, dans un pré,
S'y prosterne et supplie le Seigneur Dieu
De vouloir bien pour lui arrêter le soleil,
Dire à la nuit d'attendre, au jour de demeurer... .
Pour Charlemagne Dieu fit un grand miracle;
Car le soleil s'est arrêté, immobile, dans le ciel.

(Vers 2447-2451 et 2458, 2459.)

PAGE 231.

Le roi Charles revient de sa pâmoison :
Quatre de ses barons le tiennent par les mains.
Il regarde à terre, il y voit le corps de son neveu...
Roland a perdu toutes ses couleurs, mais il a encore l'air gaillard;
Ses yeux sont retournés et pleins de ténèbres.
Et voici que Charles se met à le plaindre :
« Ami Roland, que Dieu mette ton âme en saintes fleurs! »

(Vers 2892-2898.)

PAGE 287.

... L'Émir est d'une force terrible :
Il frappe Charlemagne sur le heaume d'acier brun,
Il le lui fend et casse sur la tête.....
Charles chancelle; un peu plus il serait tombé;
Mais qu'il meure ou qu'il soit vaincu, c'est ce que Dieu ne permet pas.
Saint Gabriel s'abat près de lui :
« Grand roi, lui dit-il, que fais-tu? »
Quand Charlemagne entend la sainte voix de l'Ange,
Il n'a plus peur, il ne craint plus de mourir...

(Vers 3602-3604 et 3608-3613.)

Page 295.

Une belle damoiselle vient à Charles : c'est Aude.
Elle dit au Roi : « Où est Roland le capitaine,
« Qui m'a juré de me prendre pour femme?... »
— « Sœur, chère amie, tu me demandes nouvelles d'un homme mort.
« Mais, va ! je saurai te remplacer Roland :
« Je ne puis mieux te dire : je te donnerai mon fils... »
— « Ce discours m'est étrange, répond belle Aude.
« Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges,
« Qu'après Roland je vive encore. »
Lors elle perd la couleur et tombe aux pieds de Charles.
Elle est morte. Dieu veuille avoir son âme !

(Vers 3708-3721.)

Page 315

... On fait alors avancer quatre destriers;
Puis on lie les pieds et les mains du traître;
Rapides et sauvages sont les chevaux.
Dieu ! quelle fin pour Ganelon !
Tous ses nerfs sont effroyablement tendus,
Tous ses membres s'arrachent de son corps :
Le sang clair ruisselle sur l'herbe verte.

(Vers 3964-3972.)

ERRATA

1° Dans l'Introduction, le lecteur voudra bien supprimer (p. L, lignes 16-21 de la note) tout ce qui se rapporte aux couplets en *ier* et en *er*, lesquels sont nettement distincts dans le *Roland*. Il en est de même de tout ce qui concerne la distinction des laisses masculines et féminines en *u* (p. LI, lignes 9 et suiv. de la note). Ces quelques lignes seront remplacées comme il convient dans notre volume complémentaire.

2° Dans le texte, lire: *muntet* au v. 92; *Gefreiz*, 106; *fil*, 149; *oilz*, 283; *aproismiet*, 468; *genz*, 590; *neiet*, 690; *les galops*, 729; *seinz Peres*, 921; *diable*, 983; *s'aleient*, 990; *chanz* et *chantez*, 1014; *Oliviers muntet desur un pui haltur*, 1017; *tels*, 1044; *grant*, 1086; *la*, 1120; *fil* ou *fid*, 1130; *de l' Peril jusqu' as Seinz*, 1428; *genz*, 1641; *quens*, 1897; *recumant*, 1937; *entercier*, 2180; *jus*, 2296; *sus*, 2826; *dolenz*, 2835; *Rabel*, 3014; *olifanz*, 3119; *Dapamorz*, 3216; *nuls*, 3344; *Franc*, 3350; *moz* et *estranges*, 3717; *parent* 3847; *tels*, 3904; plusieurs fois *et* au lieu de *e* (3961); *braz*, 1711; *tut le jur*, 1780, etc. = Réunir en une seule laisse les deux couplets 109 et 110; 203 et 204; 216 et 217; 237 et 238; 296 et 297. = Les laisses 3, 8, 18, 26, 36, 41, 51, 59, 64, 90, 103, 116, 128, 133, 142, 155, 162, 164, 178, 182, 186, 194, 201, 286, 288, sont des couplets en *ier*, et il les faut distinguer de ceux en *er*. Les mots qui terminent chacun de leurs vers devront donc être en *ier, iez, ien*, etc., et cela non-seulement en assonance, mais dans le corps même de tous les autres vers. C'est ainsi qu'on lira partout: *Olivier, bien, mielz*, etc. Fondée sur une des lois de la formation de notre langue, cette règle s'étend aux mots exactement congénères.

3° Dans la traduction, lire : « Nos biens et nos domaines, » 45. — « Nous, » 55. — « Se rassemblent, » 990. — « Au-dessous, » 1283. — « Depuis saint Michel du Péril, jusqu'aux Saints (?), » 1428. — « Marinier, » au lieu de « navire » et « barque », 1522. — « Il n'en sonnerait pas, si ce n'est pendant une bataille, » 1769. — « Thierri, » 2883. — « Parfums, » au lieu de « l'antimoine, » 2958, et partout, pour traduire *alves*, « les auves » au lieu de « les arçons ». = A la suite du v. 3721, écrire le suivant : « Les barons français la plaignent : les voilà tout en pleurs. »

*** L'erratum *motivé* se trouve, comme nous l'avons annoncé, dans un volume complémentaire.

TOURS. — IMPRIMERIE MAME





